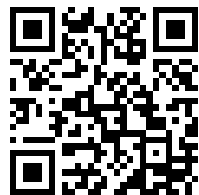

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

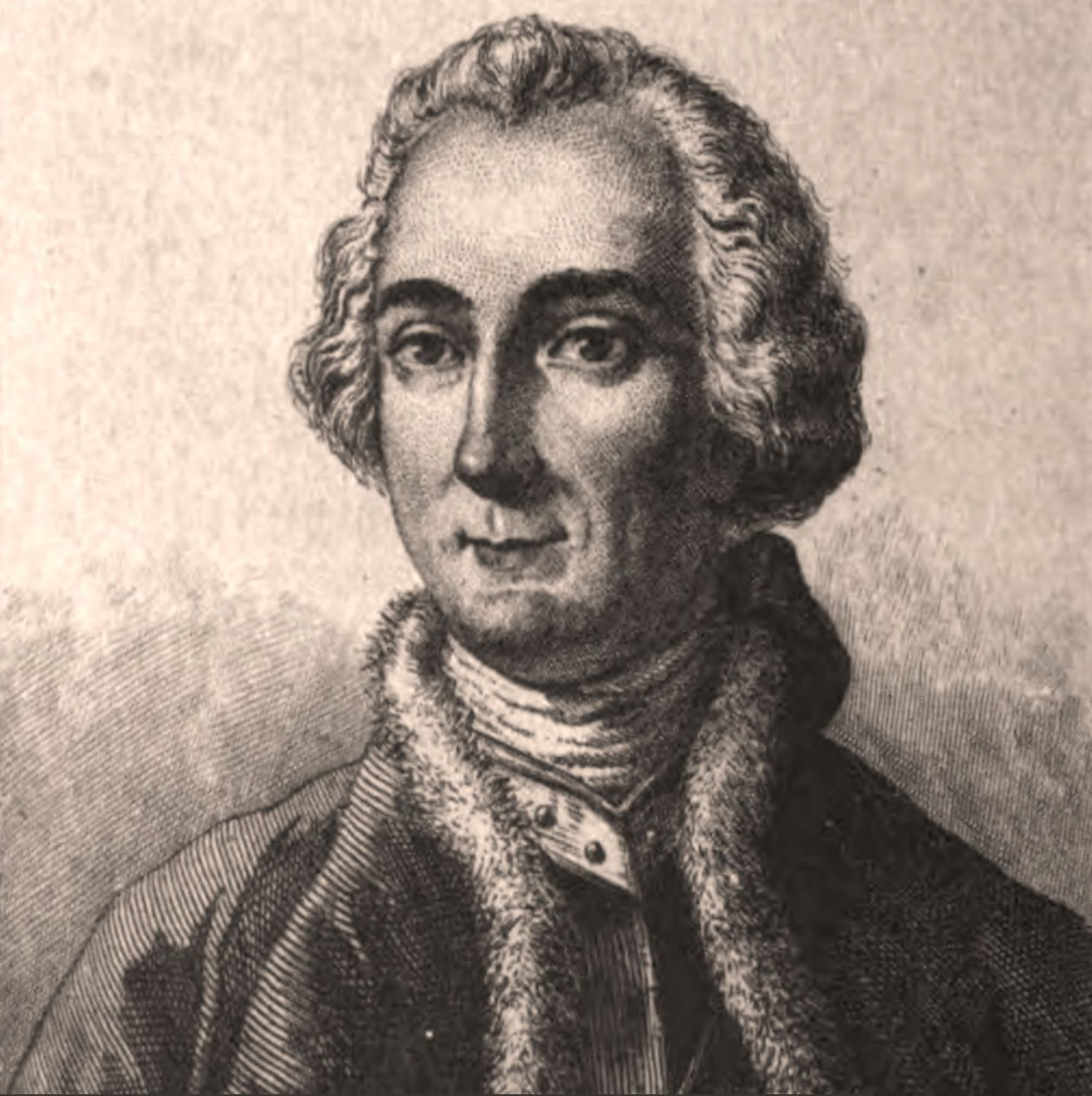
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

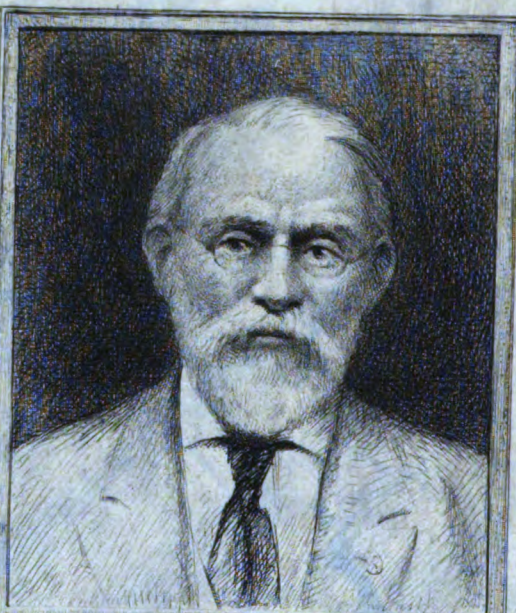
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

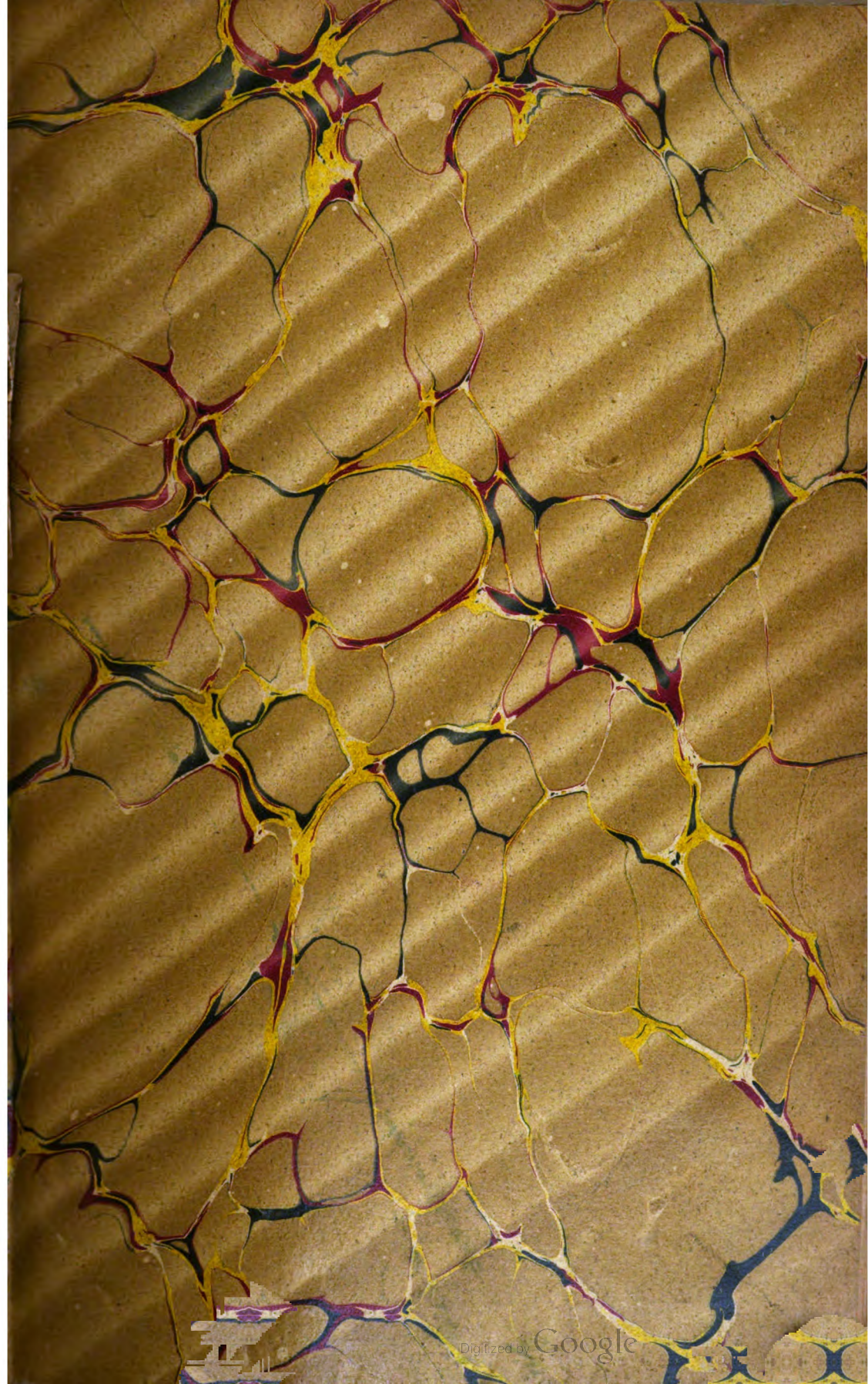


Revue du Midi



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

W. H. Dunning 1930



004

AS
161
.R456

REVUE DU MIDI

11^{me} ANNÉE — 1^{er} SEMESTRE

Revue du Midi

TOME VINGT ET UNIÈME



NIMES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELEINE, 21

—
1897



Journal
N. 1
3-20-33
26766

UN PROCÈS DE CORPORATIONS

A MONTPELLIER

Le Collège-Royal de Chirurgie contre les Maîtres-Perruquiers

Ce procès, plaidé en appel en 1774, devant le Conseil supérieur siégeant à Nîmes, évoque tout un ensemble de mœurs disparues, de règlements oubliés et de préséances à lointaine origine. A ce titre, les mémoires passionnés, échos des luttes séculaires entre les corporations rivales des médecins et des chirurgiens, des chirurgiens-barbiers et des barbiers-perruquiers ont, de nos jours, un regain de curiosité.

En l'espèce, les chirurgiens avaient-ils le droit de faire la barbe à leurs clients et de friser leurs perruques et, s'ils ne l'avaient pas, les perruquiers pouvaient-ils constater légalement par visites domiciliaires toute infraction à leurs privilèges ?

Pour se remettre de la surprise bien naturelle que cause une pareille question, il faut que le lecteur veuille bien remonter le cours des âges avec les avocats des deux parties.

Dans le principe le *mire*, comme le *medicus* de l'antiquité, était à la fois médecin et chirurgien et

rien ne faisait prévoir la scission profonde qui allait s'opérer entre ces deux branches de l'art de guérir. Il était ordinairement d'église, prêtre ou clerc, comme tout ce qui cultivait les sciences et les lettres. En 1215, le concile de Latran crut devoir interdire à tout ecclésiastique engagé dans les ordres et professant la médecine, les opérations chirurgicales : *Ne ullam partem chirurgiæ, quæ ad ustionem vel incisionem inducit, subdiaconus, diaconus vel sacerdos exerceant*. Dès lors, les mires, liés au service divin, prirent le nom de physiciens et se restreignirent à la guérison des maladies internes et à la partie spéculative et même contemplative de leur art. Le pape Grégoire IX érigea, en 1291, leur corporation en faculté ; chanoines de Notre-Dame, bénéficiaires de fait ou en expectative, ils furent des plus recommandés par le clergé de Paris, qui ordonna tout net aux fidèles de s'adresser exclusivement à eux.

Les mires laïques de leur côté se réunirent en confrérie, le 15 février 1255, dans l'église de Saint-Côme et Saint-Damien, qu'ils prirent pour patrons, et continuèrent à soigner les malades que négligeaient quelque peu leurs anciens confrères. Philippe-le-Bel maintint, en 1311, les maîtres de Saint-Côme et leur chef, le chirurgien Jean Pitard, dans leurs privilèges et dans leurs droits d'inspection en ce qui concernait la chirurgie.

Cependant vers 1452, la Faculté apostolique admit dans son sein même des laïques mariés, et le besoin de se créer une clientèle, à défaut des anciennes prébendes, fit naître une rivalité terrible. Les médecins, par dédain et ignorance des opéra-

tions manuelles, persuadèrent aux barbiers, déjà en possession de soigner les bosses et les clous, de prendre le titre de barbiers-chirurgiens et de faire, sous leur direction exclusive, des saignées et autres opérations. Par accord passé le 13 janvier 1585, les barbiers se déclarent humbles disciples des médecins, s'engagent à ne jamais traiter de malades sans leur concours. En revanche ceux-ci promettent de leur enseigner l'anatomie — ce qu'ils firent quelque temps en langue vulgaire naturellement et au grand scandale de tous les lettrés — et de prendre fait et cause pour eux dans leurs procès avec les chirurgiens, à la condition néanmoins qu'ils plaideront à leurs frais : *expensis videlicet ipsorum tonsorum*. Les chirurgiens-barbiers tâchèrent autant que possible de sortir de leurs modestes attributions, et ce sont eux que le célèbre Ranchin enveloppait dans ce triple chef d'accusation : *impune mentiri, audacter interficere et pecunias extorquere*. Ils tentèrent même avec l'aide de quelques chirurgiens de robe longue, *veteris officii desertoribus ac perfidis*, de se substituer au collège de Saint-Côme, mais ils échouèrent et, malheureusement pour la considération de l'art chirurgical, ils obtinrent, par lettres patentes de 1656, d'être unis à ceux qu'ils voulaient remplacer. L'adjonction de cet élément inférieur fit le plus grand tort aux chirurgiens sérieux et motiva les accusations assez méritées d'ignorance et d'infériorité dont leurs rivaux accablèrent la corporation tout entière ; mais elle n'empêcha pas, au siècle suivant, sous Louis XIV, les Dionis, les Clément, les Félix, les Maréchal et les Petit d'ouvrir des cliniques réputées même à l'étranger et

d'obtenir la faveur du roi. La Faculté de Médecine eut beau venir un jour, à la joie des badauds, assiéger en costume l'amphithéâtre du collège Saint-Cosme, le crédit de La Peyronnie à la cour de Louis XV et sa générosité inépuisable inaugurèrent une ère de prospérité pour son art. La nomination de cinq professeurs d'anatomie à Paris et de quatre de chirurgie à Montpellier, la création d'une académie de chirurgie en 1731, et la déclaration de 1743, qui supprimait l'union humiliante des chirurgiens aux barbiers-chirurgiens, en « éteignant » ces derniers, marquent les étapes victorieuses de cette lutte acharnée.

Il faut lire les écrits de Quesnay et de La Peyronnie d'une part, d'Astruc et de Chicoyneau de l'autre, pour se rendre compte du degré d'acuité de cette polémique. Les médecins, en vertu de ce principe que la chirurgie étant une partie de la médecine devait lui être soumise, représentaient leurs adversaires comme des gens sans éducation, sans études, n'ayant pas eu le loisir d'apprendre le latin et en somme leurs serviteurs, leurs valets, que dis-je ? leurs esclaves. Le mot avait été prononcé. Dans un livre intitulé *Du brigandage de la Chirurgie*, un Docteur de la Faculté de Paris ne craignait pas de citer la réponse d'un célèbre médecin à une femme de qualité qui lui offrait une place pour voir une entrée d'ambassadeur : « Je vous remercie, Madame ; j'ai là une chambre chez un de nos esclaves », désignant ainsi l'obligeant chirurgien qui la lui avait offerte. « La science n'est pas pour ceux qui n'ont que la main et l'ignorance est attachée à toute chirurgie, disaient-ils encore en plein

xviii^e siècle ; les chirurgiens d'aujourd'hui ne sont pas meilleurs que leurs pères.... vains, présomptueux, ignorants de siècle en siècle, et qui laissent croire que toute chirurgie consiste à saigner, couper, replacer des os comme des ouvriers manœuvrants qui remuent des machines et des ressorts sans les connaître. »

Le chirurgien Quesnay répondit à ces théories méprisantes des *seigneurs et maîtres*, par une satire des plus mordantes sur leurs agissements avec leur clientèle et surtout leur clientèle féminine.

« Il faut vous suivre dans les ruelles pour avoir un spectacle plus amusant. Quel point de vue singulier que celui de votre gravité doctorale, adoucie et fondue pour ainsi dire, avec quelques nuances de galanterie ! Qui s'attendrait à vous voir métaphysiciens d'amour, conteurs de fleurettes, galans en un mot et peut-être galans dangereux, si les grâces n'avaient fait un divorce éternel avec votre profession ? Qui sait mieux que vous se prêter aux circonstances et se mouler aux génies, aux préjugés, aux caractères différents ? Là cavaliers et petits-maitres, là graves Esculapes ; ici hérissés d'aphorismes, d'apophtegmes, de maximes ; là badins, légers, joyeux convives, parfois bouffons, pantomimes et comédiens ; ici apôtres exemplaires d'une morale commode et voluptueuse, là partisans du rigorisme et sectateurs de la sévère Réforme ; ici philosophes, sceptiques, esprits forts, là (qui le croiroit) ? dévôts, humbles croyants et même prôneurs de miracles. (Quesnay-*Second mémoire pour les chirurgiens*).

Si ce sont les illustrations des deux corporations

qui se traitent de la sorte à Paris, que sera-ce en province ? Que sera-ce à Nîmes où, vers la même époque, les chirurgiens font aux médecins un procès en diffamation. Ceux-ci, en effet, ont déclaré que leurs adversaires, n'étant ni docteurs, ni licenciés, n'avaient pas le droit d'exercer la médecine et qu'ils ne peuvent être que leurs « singes » que *temere et audacter dominos suos imitari*. Ils les traitent de fripons, d'imposteurs et de visionnaires et déclarent » que Nîmes est la ville du royaume où la chirurgie est le plus mal exercée, la seule peut-être où le chirurgien de l'hôpital y ait un pouvoir despotique sur les pauvres blessés, opérant ou n'opérant pas selon qu'il le juge à propos et n'écoutant pas même l'avis des médecins. Les chirurgiens, pour leur défense, protestent contre l'ancien édit invoqué par les médecins : « *ne que ægrotis permittendum est quem voluerunt medicum advocare* » et font remarquer, qu'à Nîmes, les gens du peuple, sachant que les opérations de la médecine se réduisent au clystère, à la purgation et à la saignée, se vantent de faire leurs petits remèdes sans médecin, sans chirurgien et sans apothicaire et ne croient pas nécessaire d'être munis d'un passeport de la Faculté pour aller dans l'autre monde.

Et à l'appui de leur dire, les uns citent nombre d'opérations chirurgicales inopportunes suivies de mort, les autres ripostent par le détail de celles qu'ils ont réussies et de quelques fâcheuses erreurs médicales. Je ne sais quelle était alors l'importance du secret professionnel ; mais si les noms propres des clients et l'exposé de leurs infirmités — dont beaucoup sont de nature fort intime — nous laissent

indifférents, leur divulgation a dû, il y a quelque cent vingt ans, les gêner singulièrement.

J'ai tenu à donner une idée des obstacles que les chirurgiens avaient dû surmonter et de leurs succès toujours grandissants pour atténuer l'impression un peu fâcheuse que laisse dans l'esprit la cause qu'ils avaient à soutenir à Montpellier. Il ne faudrait pas croire qu'ils eussent, en province, abandonné les profits de leur ancienne union avec les barbiers. Beaucoup continuaient à tenir boutique et leurs élèves rasaient ostensiblement et frisaient les vieilles perruques. Je dis les vieilles parce que les perruquiers consentaient à fermer les yeux sur cet abus pourvu qu'ils n'eussent pas l'audace d'en confectionner de neuves. Comment refuser un coup de fer à un client qui se fait faire la barbe ? D'ailleurs les opérations chirurgicales étaient rares et il fallait vivre. Cette petite concurrence pouvait paraître misérable, mais les chirurgiens de Montpellier l'avouent, elle pouvait avoir les plus grands résultats. « Un chirurgien à qui des garçons gagnent par la *barberie* et la frisure de quoi entretenir sa famille, obtient par elles de quoi donner l'essor à son génie et c'est peut-être à ces humbles ressources que la chirurgie doit ses sublimes progrès. » Ils se plaignaient en outre de ce que de simples artisans voués, d'abord à la confection des chevelures artificielles, avaient commencé par raser la tête du client pour assujettir la perruque, puis de là avaient promené le rasoir sur son visage. N'était-ce pas cependant de toute justice « que cette tête qui reçoit du chirur-

gien la guérison de ses infirmités, le moyen de les prévenir, l'ornement d'un œil de verre ou d'une dent d'ivoire, reçût aussi de la même main le faible ornement de ses cheveux naturels » c'est-à-dire la frisure ?

Mais les lettres patentes de 1772, conféraient aux maitres-perruquiers le privilège de faire le poil et les perruques, celui des bains et des étuves pour les deux sexes, mais seulement pour les personnes en bonne santé, laissant néanmoins les chirurgiens de province, qui n'avaient pas renoncé à la barberie, en continuer l'exercice. Comme il fallait prévoir des contraventions, le même édit autorisait les prévôts de chirurgiens et les syndics des perruquiers à faire mutuellement des visites domiciliaires les uns chez les autres. Seulement par on ne sait quel hasard, on n'enregistra à Toulouse que la première partie de l'édit et l'on oublia la licence accordée aux chirurgiens de continuer la barberie.

Le 23 juin 1773, les syndics des perruquiers obtinrent du sénéchal de Montpellier, l'autorisation générale, sans désignation de personnes, de faire constater toute contravention à leurs privilèges et, sans prévenir les prévôts des chirurgiens, firent opérer des saisies dans les boutiques de cinq d'entr'eux. Le Collège royal de chirurgie intervenant prit fait et cause pour les saisis. Mais à la suite des cinq instances, autant de sentences furent rendues contre eux, les condamnant chacun à 5 livres d'amende, 482 de dépens et 110 livres 15 sols d'épices ; ordonnant, de plus, la confiscation des perruques au profit des perruquiers, et défendant, désormais, aux chirurgiens de friser. Appel est interjeté devant le

Conseil supérieur et nous voici, l'année suivante, en pleine procédure devant ce débris de Cour souveraine installé en décembre 1771 dans notre ville. M^e Valladier plaide pour les chirurgiens, et un avocat, dont le nom devait avoir une notoriété héréditaire dans notre barreau, M^e Baragnon, défend la cause des perruquiers.

Le Président du Conseil était l'ancien juge-mage J. Maurice Reinaud, et, à ma grande satisfaction, je trouve, dans le dossier de l'affaire, une lettre particulière à son fils ou à lui adressée par les professeurs du Collège royal de chirurgie de Montpellier. Elle mérite les honneurs de l'*in-extenso*, les appelants y traitant, pour leur défense, d'une matière délicate qu'ils n'osent aborder dans leurs mémoires. Les disciples de Saint-Côme, en effet, avaient eu le privilège de traiter, dès son apparition, la funeste contagion qui, propagée par les guerres et l'immortalité du xvi^e siècle, avait fait depuis tant de ravages. La découverte des Carpy et des Vigo leur avait conquis la confiance du public : se mettre entre les mains des chirurgiens était une locution du Grand siècle, dont la signification n'échappait à personne. Les cures s'opéraient donc secrètement dans des maisons de santé spéciales, et l'on comprend que les visites domiciliaires, faites à l'improviste dans ces asiles mystérieux par des gens réputés pour fournir de cancans la Cour et la ville, les inquiétassent au dernier point. On en jugera par ce qui suit :

A Montpellier, le 16 Juillet 1774.

MONSIEUR,

Les Professeurs en chirurgie du Collège royal de Mont-

pellier ne sont pas sans inquiétude sur l'événement du procès pendant au Conseil supérieur de Nîmes, entre leur compagnie et le corps des perruquiers. Ces derniers ont affecté de publier, dans Nîmes même, qu'il n'y avoit qu'une poignée de chirurgiens tenant boutique de barberie qui soutenoient cette affaire, que les professeurs n'y étoient pour rien et qu'ils étoient de la plus grande indifférence sur le gain ou la perte du procès.

Rien de plus faux, Monsieur, que cette assertion. Nous faisons cause commune avec tous nos confrères. La cause de dix est la cause de tous, sans distinction, et nous vivons ensemble dans la plus grande intimité. Cette affaire est devenue une affaire d'honneur autant qu'une affaire d'intérêt, qu'on a multiplié les sentences pour une même cause pour le jugement de laquelle une seule suffisoit. Cette multiplicité de dépenses écrase les compagnies et la nôtre, qui n'est pas riche, en a souffert une vive atteinte. Nous avons abandonné les fonds du procès aux perruquiers ; ils seront seuls en possession de la frisure ; nul de nos confrères, tenant boutique, ne leur en dispute les droits. Mais les perruquiers pourront-ils s'arroger celui de venir chez nous faire des visites sous des prétextes spécieux ? Leur est-il permis de mépriser la loy qui les réunit en un corps ? Notre compagnie, utile comme elle l'est à la société, seroit-elle soumise au caprice et à l'arbitraire d'un corps bien inférieur ? C'est ce que nous ne saurions voir d'un œil tranquille et qui, cependant, nous donne de sollicitude (*sic*).

Nos maisons, Monsieur, sont des asilés sacrés où nous recevons des personnes de tout rang, de toute condition et de tout sexe que des événements malheureux obligent de se séparer pour quelque tems du reste de la société. C'est dans le secret de nos cœurs et de nos maisons que réside le repos des familles. A quoy ne serions-nous pas exposés si le jugement, auquel nous devons nous attendre, n'arrêtoit le caprice de ces hommes qui, sous prétexte de frisure, viendroient porter arbitrairement dans nos retraites la confusion et l'alarme ? Vous sentirez, Monsieur, autant que nous, combien il importe de circonscrire les perruquiers dans les

limites que l'article de leurs statuts leur a fixées, lorsqu'il parle des visites qu'ils pourront faire chez les chirurgiens. Les nouvelles lettres patentes n'y ayant pas dérogré nommément, il doit, ce nous semble, exister dans toute sa plénitude.

Nous vous supplions encore, Monsieur, de jeter un coup d'œil attentif sur le nouveau mémoire que nous avons fait imprimer, que notre député à la poursuite du procès aura l'honneur de vous remettre avec cette lettre et d'accorder à la cause des chirurgiens de Montpellier la protection que vous accordez aux bonnes causes.

Nous avons l'honneur d'être avec un profond respect,
Monsieur,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs.

Les professeurs du collège de chirurgie de Montpellier :
Méjan, Serda, Serres, Lamorier, doyen ; Bourquenod,
Sarran, Poutingon, Vigouroux, Laborie.

Les perruquiers, faisant allusion à cette réclamation secrète, firent entendre qu'amener un chirurgien-syndic aux visites domiciliaires serait leur donner un degré de publicité de plus et que d'ailleurs ils n'entendaient faire fonctionner leurs huis-siers que dans les boutiques et non dans les chambres des malades. Ce n'était pas seulement l'abus de la frisure qu'ils poursuivaient chez leurs adversaires, c'était celui des bains de propreté fournis par les chirurgiens sous le prétexte de santé. « Il s'agit de savoir, dit M^e Baragnon, si le bain que nous trouvons préparé est un bain de santé ou de propreté et si la personne qui l'attend est malade ou non. » Il faut avouer que cette enquête autour d'une

baignoire nous paraît assez comique : qu'était-ce donc quand, au moment de la visite, elle contenait son destinataire ?

La Cour de Nîmes délibéra et le 23 août 1774, rendit son arrêt, que mon bisaïeul a consigné de sa main en marge du mémoire. « L'appel et ce dont est appel est mis au néant ; émendant, la Cour fait défense aux chirurgiens de friser suivant les lettres patentes de 1772, casse le procès-verbal de visite et saisie des effets, en ordonne la restitution par contravention à l'article 46 des statuts ; condamne les chirurgiens au tiers des dépens, les autres tiers demeurant compensés. »

J'ignore si les chirurgiens furent complètement satisfaits de la sentence et si, ce jour-là, elle ne fut pas joyeusement commentée à la Faculté de Médecine de Montpellier. Dire pourtant qu'il fallait attendre encore un demi-siècle pour voir se réaliser l'union définitive dans la même assemblée de ces ennemis de 600 ans, qui n'avaient cependant qu'un but et qu'une pensée : le soulagement et la guérison des souffrances et l'amour de l'humanité !

E. DE BALINCOURT.

RABAUT SAINT-ÉTIENNE

POÈTE

Le xviii^e siècle, illustré par tant d'écrivains dans tous les genres, a vu l'épanouissement de la poésie légère. A cette époque de philosophie sceptique, les hommes de cour, comme ceux d'église, sacrifiaient à la muse, et ne dédaignaient pas dans les salons et dans les ruelles à la mode, d'improviser ou de réciter des madrigaux et des bouts rimés, qui faisaient les délices de leurs auditeurs, et surtout de leurs auditrices.

De Paris la contagion gagna la province. Gentilshommes, magistrats, dames du grand monde prirent une large part à ce tournoi intellectuel. On vit alors un éditeur adroit, réunir dans cinq volumes de format elzévirien, l'*Elite des poésies fugitives* (1) du dernier siècle.

Les noms des Voltaire, Dalember, Crébillon, Jean-Baptiste Rousseau, Piron, Fontenelle, La-harpe, Louis Racine, Gresset, Diderot, s'y rencontrent avec ceux des ducs de Richelieu et Saint-Aignan, du marquis de Saint-Aulaire, du baron de Montesquieu, du chevalier d'Aceilly, de Madame du Bocage, des abbés Delille, Aubert et d'Amfreville.

(1) Londres, 1769 à 1770.

Plus près de nous, dans notre midi ensoleillé, n'avions-nous pas alors le cardinal de Bernis, le marquis de la Fare, Madame Verdier-Allut (1), la marquise d'Antremont (Madame de Bourdic) (2), et tant d'autres ?

Nous pourrions désormais y ajouter le nom de Rabaut-Saint Etienne (3).

Dans des lettres adressées à Madame d'Adhémar de Saint-Jean (4), cet écrivain lui envoie de jolies poésies légères dont nous sommes heureux de nous faire l'éditeur (5).

Rabaut dut entretenir aussi, une correspondance poétique avec Mesdames de Bourdic et Verdier-Allut. Espérons qu'un chercheur nous la fera connaître un jour.

PROSPER FALGAIROLLE

(1) M. Gustave Fornier de Clausonne a publié de ce poète : *Les Georgiques du Midi*. — Paris, Michel Lévy, frères, 1862. — 1 vol. in-12, poème suivi de bon nombre de poésies fugitives.

(2) M. Arthur de Cazenove, de l'Académie de Nîmes, nous a révélé Madame de Bourdic, dans *Une Muse ignorée*. — Nîmes, 1890, in-8°.

(3) Jean-Paul Rabaut Saint-Étienne (né en 1743, mort en 1793) est trop connu de nos lecteurs, pour que nous donnions sur lui la moindre note biographique.

(4) Charlotte de Montolieu, femme de Pierre Melchior d'Adhémar, vicomte d'Héran.

C'est à elle et à sa sœur, que La Beaumelle adressait ces vers :

Montolieu plaît, Saint-Jean étonne.

Montolieu parle au cœur, sans art, sans trahison ;

Aussi douce, mais plus friponne,

Saint-Jean fait taire la raison :

On voudrait avec l'une être assis sur un trône,

Avec l'autre sur le gazon.

(5) *Archives du château de Teillan*, près Aimargues (Gard). — Nos remerciements les plus sincères à Monsieur le comte d'Adhémar, qui a bien voulu nous communiquer ces documents, et nous autoriser à les publier.

I

A MADAME D'AZÉMAR

Pour chanter un savant, cher au pays latin,
J'osai porter la main sur la lire d'Ovide ;
 Mon cœur, qui me servait de guide,
 Soutenait mon bras incertain.
O ciel ! en ces instans, eussé-je pu le croire,
 Que par le goût et la beauté
 Mon faible nom serait chanté ?
 Pour quatre vers c'est trop de gloire.
Cependant j'ignore celui
De la muse aimable et peu vaine,
Qui vient, encourageant ma veine
Me prêter son heureux appui ;
Ne pourriez-vous point aujourd'hui,
 Azémar, me tirer de peine ?
Vous savez que de grands et célèbres esprits
 Ont dit que dans tous nos écrits
 Chacun se peint à sa manière.
En lisant donc ces vers si touchants et si doux,
Je pourrai voir briller quelques traits de lumière ;
 Et malgré ces voiles jaloux,
 Son nom caché pourra paraître.
Je vais esquisser son portrait ;
 Examinez-en chaque trait,
Peut-être pourrez-vous m'aider à la connaître.

Les jeux, les ris et le plaisir
Siègent sur ses lèvres de roses ;
Et sa bouche sait embellir
Jusques aux plus petites choses.
Les grâces animent son ton ;
Elle fait aimer la raison ;

Un goût pur la guide et l'inspire.
 Ses yeux sont noirs et pleins de feu ;
 Elle tient la lire de Dieu
 Dont tout l'univers est l'empire :
 Pince-t-elle ce luth vainqueur ?
 Tous les sentiments de son cœur
 Passent aisément dans le nôtre.....
 En voyant ce portrait qu'a tracé mon crayon,
 Azémar devient son nom,
 Ou bien, j'y vais mettre le vôtre.

Vous voyez, Madame, que j'ai grand besoin de vos lumières pour m'aider à deviner le mot de la jolie énigme que j'ai reçue ; comme j'aurais eu besoin de votre lire pour y répondre. Toute mon ambition est donc à présent, Madame, de recevoir une réponse de vous, et surtout d'y voir votre nom au bas.

Je suis avec respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur, De SAINT-ÉTIENNE.

II

RÉPONSE A MADAME D'AZEMAR

N'en doutez point, Apollon vous inspire
 Rendez-vous donc à ses divines loix ;
 Les Dieux puissans sont les maîtres des rois ;
 Faibles mortels, respectons leur empire,
 Quand un Dieu parle, il faut suivre sa voix.
 L'illusion est l'âme de la vie.
 Elle parcourt, un bandeau dans ses mains,
 Ce beau séjour des folâtres humains ;
 Et dans nos cœurs par sa douce folie,
 A la sagesse elle ouvre les chemins.

Lorsqu'elle vient avec tout son cortège,
Pour dissiper les lugubres vapeurs
Qui sur nos sens exercent leurs fureurs,
Ah ! profitons de l'heureux privilège
De nous livrer à ses chères erreurs.

Je ne vois point qu'elle ait pu vous séduire,
Quand le cœur plein d'un délire nouveau,
Vous préludiez sur votre chalumeau.
Mais je vois trop, en reprenant ma lire,
Que j'ai besoin d'emprunter son bandeau.

O déité, qui sur l'aile des songes,
Vas promenant ton char dans l'Univers,
Viens me prêter tes prestiges divers ;
Et s'il se peut, par tes brillans mensonges
Séduis les yeux qui vont lire mes vers.

J'ai beau invoquer l'illusion, Madame, elle ne veut pas se prêter à me tromper ; vos vers en sont la cause : et la raison m'a dit que j'aurais dû me borner à vous répondre en prose vulgaire. Mais quand on ose adresser la parole à une muse, on se croit obligé de lui parler dans son langage, comme vos paysans se croient obligés de vous parler français. Usez, je vous prie, envers moi, de l'indulgence que vous avez pour eux.

Je suis avec respect, Madame, votre très humble
et très obéissant serviteur. DE SAINT-ÉTIENNE.

III

Nîmes, 8 Août 1780.

Vos secrets poétiques, Madame, me flattent encore plus que vos confidences scrupuleuses ne m'éton-

neraient, et l'avantage que j'ai aux premiers, c'est que du moins je sais tout. Je me suis bien gardé de retenir par devers moi vos jolis vers; je les ai fait passer à celui pour qui ils étaient destinés; et vous auriez sa réponse si lui et moi avions pu vous voir. Le voile dans lequel je vous ai enveloppée l'étonne, et il est comme ces Heros de l'antiquité qui, voulant s'approcher des Divinités, se trouvaient tout à coup arrêtés par un nuage. Je connaissais, Madame, la pièce de vers dont vous vous plaignez; vous avouerai-je ma perversité? Je n'avois point été offensé du ton léger avec lequel on y traitait les plus sérieuses affaires de la vie; à présent je suis éclairé. Voilà nos jeunes gens; mais, Madame, ils sont jeunes, et ils sont sûrs d'être pardonnés; ils sont bien heureux. C'est à moi, pauvre vétéran, qu'il n'est pas permis de faire des fautes, et je me flatterais en vain de demander pour mes vers une indulgence que j'aurais le soin de ménager pour moi-même.

Age heureux où l'on peut tout dire,
Où les fautes sont des vertus,
Où l'art de plaire est l'art de rire;
Tems de folie et de délire,
Hélas ! qu'êtes vous devenus ?

Il en est, Madame, de la scène de la vie, comme de vos comédies, où le rôle de l'amoureux plait toujours plus aux belles dames, et même aux autres, que le rôle à manteau. Je compte cependant que M. de Bonne-Carrière reviendra aux bons principes; il vous aura cette obligation, et vous, Madame, la gloire, difficile à toute autre, d'avoir fait une des plus belles conversions qu'il fût possible d'entre-

prendre. Je ne m'y suis pas épargné, et je lui ai parlé d'un ton sévère à le faire trembler. Ces sons graves joints avec la douceur de l'harmonie de vos vers, feront, je l'espère, ce que l'on appelle un accord. Vous avez été dans votre caractère, et moi je suis resté majestueusement dans le mien. Permettez-moi, Madame, d'avoir l'honneur de vous écrire par le premier ordinaire, c'est-à-dire par le premier jour de marché.

Je crois bien que les postillons
Qu'Amour enrôle à son service,
Vont de même à S. Maurice
Sur leurs ailes de papillons.
Mais hélas ! de la lourde épître
Que je forge sur mon pupitre
Auraient-ils voulu se charger ?
A tout hazard, je vous en prie,
Enseignez-moi l'hôtellerie
Où ces Messieurs viennent loger.

En attendant, Madame, je vais envoyer ma lettre tout bonnement à M. Hagulac; il y a quelque différence dans le choix du messenger. Permettez-moi de présenter mes humbles civilités à M. d'Azemard. Ma femme est infiniment sensible à votre souvenir. Je lui ai caché à regret les jolies choses qui ont passé par mes mains, quoique il n'y ait rien à ajouter aux sentiments d'estime dont elle est pénétrée pour vous, et à ceux de sa considération qu'elle me charge de vous présenter.

J'ai l'honneur d'être bien respectueusement, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

RABAUT DE SAINT-ETIENNE.

Au dos : A Madame, Madame D'Azemard de Montolieu, à Saint-Maurice.

IV.

Nîmes, 23 janvier 1781.

J'avais appris madame votre indisposition par Mme de Biarge (1) qui, sur l'empêchement que je montrai, d'avoir l'honneur de vous aller témoigner l'intérêt que j'y prenais, me dit que vous n'étiez visible pour personne. C'était un ordre de M. Baux (2), mon souverain maître et le vôtre ; je me soumis, mais sur le champ je marmottais un hymne à la santé l'invoquant bien sincèrement pour vous. C'est une belle déesse, et, comme vous le comprenez aisément, joufflue, pleine d'embonpoint, et exécutant ses mouvemens avec une grace, une facilité, une promptitude infinies. Voici au cas qu'il m'en souvienne ce que je lui dis ;

O déesse de la santé
 Qui pétris avec volupté
 Les couleurs de la fraîche nonne,
 Du chanoine qui se mitonne,
 Et de ce vulgaire hébété,
 Qui mange avec sobriété
 Un ragoût très mal apprêté,
 Mais que l'appétit assaisonne ;
 Toi qu'on ne voit guère à côté
 Du philosophe qui raisonne
 Et dont l'estomach est gâté
 Pour avoir eu la tête bonne ;
 S'il est vrai qu ta main nous donne

(1) Jeanne de Montolieu, sœur de Mme de St-Jean, épousa le 29 novembre 1760, Pierre-Gaspard de Pandin de Biarge.

(2) Médecin nîmois.

Et le plaisir et la gaieté,
Viens ranimer une beauté
Triste, affaiblie et languissante ;
A sa blancheur éblouissante
Viens mêler ton beau coloris
Et sur sa bouche appétissante
Ranime les jeux et les ris.
O déité compatissante,
Par des cantiques immortels
Je chanterai ta main puissante,
Et d'une guirlande brillante
Je couronnerai tes autels !

Je n'ai point assez de crédit, madame, auprès de cette belle et bonne déesse, pour croire qu'elle ait exaucé ma prière, mais j'apprends que votre santé se rétablit, je me contente de goûter le plaisir que cette nouvelle me donne ; et je n'ai point l'orgueil de m'en faire un mérite auprès de vous ; il me tarde d'avoir la permission d'aller vous témoigner ma joie, et de présenter à M. d'Azémard, et à vous, les assurances du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

R. DE SAINT-ETIENNE.

Au dos : A Madame, Madame d'Azémard à Nîmes.

V.

RÉPONSE

à l'Himne sur la sante de M. de Saint-Étienne.

En bon pasteur, vous priés pour les autres,
Et faites plus d'une invocation ;
Mais en marchant sur les pas des apôtres,
Comme eux ayant même profession,

Quand vous parlez c'est sur un autre ton.
Ces bonnes gens allaient à l'aventure,
Courant partout remplir leur mission ;
Aussi bien qu'eux vous pénétrés l'écriture,
Vous touchés l'ame, instruisés la raison.
Aux mœurs du siècle en faisant la peinture
Vous ajoutés la persuasion ;
Au retour d'un docte sermon,
Quittant rabbat, longue robe, coiffure,
Et saisissant le plus léger crayon,
Vous éloignant des sentiers d'Épicure,
Vous composés des vers dignes d'Anacréon.
Peu savent, comme vous, par un rare assemblage
Captivant les esprits et prenant l'unisson,
Reunir, tour à tour, en changeant de langage,
Les fleurs de l'éloquence aux lauriers d'Apollon.

(1) Cette lettre porte un sceau en cire rouge ayant les armoiries suivantes : De... à un aigle à deux têtes de..., Était-ce le blason des Rabaut ?

LES TURCOS

Pendant les brillantes fêtes données à l'occasion de la visite de Leurs Majestés Impériales de Russie, la France a revu et vivement acclamé des détachements des troupes algériennes, Zouaves, Chasseurs d'Afrique, Tirailleurs algériens et Spahis. L'attention publique a été de nouveau appelée sur ses vigoureux soldats qui, dans toutes les campagnes et sur tous les points du globe, ont généreusement versé leur sang et fondé leur renommée. La fortune inconstante a trahi leur valeur, mais ils ont fièrement porté devant l'ennemi le drapeau qu'ils avaient illustré en Afrique, en Crimée, en Italie, au Mexique et au Sénégal.

Parmi ces troupes, les Tirailleurs algériens, les *Turcos*, ont une physionomie particulièrement intéressante qui mérite d'être signalée. Quelle est leur origine et leur organisation ?

Dès les premiers temps de l'occupation de l'Algérie, le maréchal Clauzel, sentant le besoin d'augmenter l'effectif des troupes mises à sa disposition et immobilisées déjà par la garde de plusieurs postes, fit appel au recrutement indigène, qui s'opéra surtout parmi les Coulouglis, fils de Turcs, ayant fait partie des Janissaires et licenciés à la suite de la capitulation d'Alger. Ces soldats de l'Odjak, devenus inactifs et répandus en grand nombre dans

les villes, constituaient un foyer d'intrigues et pouvaient être un danger. Les enrôler sous nos drapeaux, les intéresser à notre cause, était un acte politique d'une haute portée. Par leur origine, ils échappaient à toutes les causes d'affaiblissement, fièvres et maladies, qui décimaient nos soldats ; par leurs relations de famille, ils nous ralliaient la plupart des Maures commerçants ou marchands ; par leur connaissance du pays et des mœurs, ils étaient appelés à nous guider dans les expéditions, à éclairer nos colonnes, à nous renseigner ; enfin nous les avions pour auxiliaires et non pour ennemis. Un certain nombre d'officiers et de sous-officiers français, à l'esprit aventureux, au caractère entreprenant, s'accommodant mal de la vie monotone de garnison, furent chargés d'encadrer ces premiers contingents, de les instruire, de les discipliner, de les façonner peu à peu à nos habitudes, à notre manière de combattre, de les assimiler en un mot, tâche difficile, mais bien faite pour tenter les chefs audacieux et habiles qui se mettaient à leur tête.

Ces premières troupes indigènes, formées par ordonnance royale du 21 mars 1834, furent appelées Zouaves, du nom de la confédération des Zouaoua, tribus Kabyles habitant les gorges les plus sauvages et les plus reculées du Djurdjura, qui avaient vu échouer à leurs pieds toutes les invasions, que les Romains n'avaient pas dominés, que les Turcs avaient à peine réduits et dont la soumission ne fut complète et définitive qu'après la grande expédition du maréchal Randon, en 1857, la création, au cœur des hautes montagnes des Aït Iraten, de Fort-Napoléon et l'ouverture d'une route stratégique reliant ce

fort à Tizi-Ouzzou, sur l'oued Sebaou. Les Kabyles, race d'hommes fiers, intrépides, sobres, résistants, durs à la fatigue, solides marcheurs, faisaient un commerce fréquent avec Alger, où ils allaient échanger leurs huiles, leurs figues et les produits d'une industrie grossière, mais originale et naïve, contre les étoffes et les denrées qui manquaient à leurs âpres sommets. Nombre d'entre eux, attirés par l'appât de la solde, par l'uniforme, surtout par la perspective de combats et de razzias, se rangèrent sous le drapeau de la France, à côté des Coulouglis depuis longtemps en relation avec eux.

A peine formés et instruits, ces zouaves, composés d'abord d'indigènes et de volontaires français, prennent part à toutes les expéditions ayant pour but la répression des incursions des tributs voisines d'Alger, puis l'extension de notre territoire et, de 1831 à 1841, on les voit se signaler à Dely-Ibrahim, Mouzaïa, Constantine, Tlemcen, Cherchell, Médéa, Miliana, Tagdemt et Mascara, partout enfin où notre drapeau victorieux agrandit le domaine de la France en faisant reculer l'Islamisme. Partout ils sont au premier rang. Sous des chefs tels que Duvivier, Lamoricière, Cavaignac, Saint-Arnaud, le Flô, ils ne tardent pas à acquérir une réputation d'intrépidité, de bravoure et d'élan, qui les font rechercher pour toutes les opérations difficiles et dangereuses, sur tous les points où il y a une position à enlever, un effort à faire, un vigoureux coup de collier à donner. Relater les nombreux combats dans lesquels ils se sont signalés serait refaire l'histoire de la conquête de l'Algérie pendant les années si rudes, si pénibles, si remplies qui ont précédé la soumission d'Abd-el-Kader, en 1847.

Jusqu'en 1841, l'histoire des troupes indigènes se confond avec celle des zouaves : ils combattent côte à côte, dans les mêmes rangs, ne forment qu'un seul corps. A la fin de cette année, et lorsque le général Bugeaud, Gouverneur général, veut donner plus d'importance à ses expéditions, on reconnaît la nécessité d'accroître les forces indigènes et une ordonnance royale du 8 septembre 1841, réorganise le corps des zouaves, qui ne comprend plus, dans chaque bataillon, qu'une huitième compagnie recevant quelques indigènes seulement pour justifier en quelque sorte le nom et l'uniforme du corps. Les troupes indigènes forment dès lors un corps spécial d'infanterie, sous le nom de Tirailleurs indigènes, et un corps de cavalerie sous celui de Spahis, dans lesquels les Français n'occupent qu'une partie des emplois d'officiers et de sous-officiers. A partir de ce moment, l'histoire des corps indigènes, qui s'est confondue jusque là avec celle des zouaves, en devient tout-à-fait distincte. Elle n'est pas moins illustre, et les drapeaux des 3^e zouaves et 3^e tirailleurs, tous deux dans la même garnison, portent attachée à leur cravate la croix de la Légion d'honneur en souvenir des drapeaux mexicains conquis à San-Lorenzo. Celui du 3^e zouaves porte en outre la médaille de la valeur militaire de Sardaigne, donnée par Victor-Emmanuel, à Palestro. Ces corps toujours émules, jamais rivaux, se souvenant de leur commune origine, se sont toujours fraternellement tendu la main dans les combats et se sont souvent mutuellement aidés dans leur rude tâche !

Les services rendus par cette troupe indigène sont tellement appréciés, qu'on forme bientôt dans

chaque province, un bataillon de tirailleurs indigènes de huit compagnies (13 février 1852), portant le nom de la province, celui d'Alger s'appelant bataillon d'Alger et de Titheri. L'uniforme, qui avait été vert-dragon, est de nouveau réglementé en 1854 ; il est alors bleu de ciel, collet et passe poils jonquille ; c'est l'uniforme actuel qui s'est brillamment montré sur tous les points du globe.

Jusqu'alors, les tirailleurs indigènes avaient rendu d'éclatants services, mais ils n'avaient été employés qu'en Algérie. D'immenses progrès avaient été réalisés : ils s'étaient rapprochés peu à peu des habitudes et de la discipline des troupes françaises, leur équipement était aujourd'hui le même. A l'origine, ils portaient en sautoir le *mezoued*, sorte de musette en toile dans laquelle ils renfermaient leurs vivres, leurs cartouches, leurs ustensiles, leur linge. Ils éprouvaient une grande répugnance à porter le hâvre-sac, qu'ils appelaient *berdaâ*, le bât, et il fallut l'expérience des marches par la pluie, la neige et le mauvais temps, pour leur démontrer que les effets, le linge, les vivres y étaient parfaitement garantis, tandis qu'ils se mouillaient, ou s'aviaient dans leur *mezoued*, sans compter que la charge est mieux équilibrée sur les épaules. Dès lors, ils adoptèrent sans difficulté cet objet d'équipement. Ils se nourrissaient aussi individuellement et parfois, dans les expéditions, chez des tribus pauvres ou déjà foulées, ils n'arrivaient pas à se procurer les vivres nécessaires, ils souffraient de la faim ; d'autres fois, en garnison, ils dépensaient au café ou ailleurs l'argent nécessaire à leur alimentation. On préleva alors sur leur solde la somme de 30 centimes, pour leur for-

mer un ordinaire. Cette réforme, timide d'abord, se généralisa bientôt : elle froissait un peu leurs mœurs. On évita l'emploi du saindoux, de la graisse d'*hal-louf* (de porc), puis cet ordinaire fut très goûté par eux, et ils adoptèrent notre alimentation. La ration accidentelle de vin ou d'eau-de-vie fut même fort appréciée par eux.

Une autre innovation fut plus difficilement acceptée par eux : c'est celle des travaux de route et de colonisation. L'Algérie n'avait pas de routes, et la plupart des terrains incultes étaient envahis par le terrible palmier - nain. Les belles voies romaines avaient disparu, de mauvais sentiers arabes reliaient les villes entre elles, et il fallait, au début, faire la conquête du pays la pelle et la pioche à la main. Les troupes se déplaçaient de distance en distance et construisaient les routes. Lorsqu'on voulut employer les Tirailleurs à ce travail, pour lequel l'indigène a une répugnance instinctive, des désertions se produisirent en grand nombre et le recrutement diminua. On parvint, cependant, à les ramener au travail, et ils ne tardèrent pas à y acquérir une certaine habileté ; mais il ne faut leur demander ni la rectitude de l'alignement, ni le fini des talus : l'indigène y est totalement étranger, son œil perçoit mal la ligne droite et l'intersection des plans. On réussit davantage avec eux dans les travaux de défrichement pour l'installation des centres de colonisation.

Enfin, on organisa des écoles régimentaires. Au moyen d'instructeurs parlant bien leur langue, on leur enseigna le français, la lecture et l'écriture ; — nombre de jeunes Tirailleurs y firent des progrès rapides. Il n'est pas rare, aujourd'hui, de trouver,

même au cœur de la Kabylie, de jeunes hommes au burnous sale et déchiré, à la chechia grasseuse, parlant purement le français, sans accent, et qu'on dirait descendus de Montmartre ou de Belleville : ils n'en sont pas encore arrivés, cependant, à chanter le répertoire de Bruant ; espérons que Mahomet les en préservera !

Ainsi, comme tenue, armement, équipement, discipline, éducation, travail et alimentation, il n'y avait plus de différence entre les Tirailleurs et les troupes françaises. On les avait vus combattre ensemble et aller de pair dans les montagnes, dans les plaines, sur les hauts plateaux, dans le Sahara. Mais seraient-ils les mêmes partout, pourrait-on les employer hors de leur pays à des expéditions lointaines ; comment supporteraient-ils la traversée, le climat, l'éloignement de leur pays natal ? La guerre de l'Extrême-Orient allait résoudre ce problème en leur faveur.

Un régiment de marche, composé de volontaires choisis dans les trois provinces, sous la dénomination de Tirailleurs algériens, fut organisé à Koléa par le colonel de Wimpffen. La plupart des tirailleurs, avides de périls et de gloire, avaient répondu avec empressement à cet appel, et l'effectif du corps s'éleva, en quelques jours, à 2.025 hommes. Ce régiment, embarqué à Alger au milieu d'un concours immense d'indigènes qui saluaient le départ de leurs coreligionnaires par les cris de : Rohhou bes-slama!.. « Allah idjibkoum bkheir ! » (Allez avec le salut, que Dieu vous ramène avec le bien !) débarqua à Gallipoli.

Le maréchal de Saint-Arnaud passa les Tirailleurs en revue et leur remit le drapeau envoyé par l'Empereur, en leur adressant une allocution traduite par

le général Bosquet et qui se terminait ainsi : « Tirailleurs ! n'oubliez pas que, lorsqu'on a l'honneur de combattre sous les couleurs de la France, on ne les rend jamais : on meurt ! »

Les Tirailleurs y répondent par les cris de : « Vive l'Empereur ! » Ils ne tarderont pas à inscrire en lettres d'or, sur le drapeau, les noms d'immortelles victoires.

La guerre commença par l'expédition de la Dobrutsch, où nos troupes furent si cruellement atteintes par le choléra. Les tirailleurs eurent moins de victimes que les autres corps, et plusieurs d'entre eux s'offrirent volontairement comme infirmiers auxiliaires pour soigner les malades. L'incendie de Varna, peu de temps après, leur fournit de nouveau l'occasion de faire preuve de courage et de dévouement.

Enfin, on quitta cette terre maudite et on débarqua sur la plage de Crimée. On allait combattre. Le 20 septembre, le régiment de tirailleurs faisant partie de la division Bosquet, se trouvait à la droite de l'armée. Retardé plusieurs fois dans sa marche par la lenteur des Anglais, il franchit la petite rivière de l'Alma et escalade la falaise abrupte pour tourner la gauche des Russes. Appuyé par le tir de nos vaisseaux, il débouche enfin, après les plus grandes difficultés, sur le plateau et se trouve tout-à-coup en présence de la cavalerie russe. Il forme les carrés et repousse victorieusement la charge. Bientôt, la division entière entre en ligne et ce mouvement audacieux, qui entraîne toute l'armée, décide la célèbre victoire de l'Alma !

Mais Sébastopol résiste. On le contourne par

l'Est et on vient s'établir, pour en faire le siège, entre Balaclava et Kamiesch. C'est ici une nouvelle lutte, dans laquelle la pioche et la pelle remplacent le fusil, avec des corvées pénibles de projectiles, des gardes de tranchée, des alertes nocturnes, des sorties à repousser, parfois de vraies batailles à livrer. Ainsi, le 5 novembre, 40,000 Russes, à la faveur du brouillard, se portent sur le plateau d'Inkermann et attaquent brusquement l'extrémité des lignes anglaises. Nos alliés vont succomber. Les Turcos accourent, se précipitent sur l'ennemi, poussant leur cri aigu qui domine le bruit de la fusillade, et, selon l'expression du général Bosquet, bondissant comme des panthères à travers les broussailles, ils s'élancent à la baïonnette sur l'ennemi et engagent avec lui une terrible lutte corps à corps, qui fait l'admiration des Anglais et leur fait crier : « Bravo ! Algerians ! »

L'hiver de 1854 à 1855 fut rude sur ce plateau de la Chersonèse et se fit cruellement sentir aux Tirailleurs qui, cependant, grâce aux vêtements chauds, aux dons nationaux qui leur furent distribués, supportèrent assez bien cette épreuve.

Avec la belle saison, les travaux de siège furent poussés plus activement, les Russes furent refoulés vers la place et perdirent peu à peu leurs ouvrages avancés. Les tirailleurs prirent une large part à l'enlèvement du mamelon vert. Mais emportés par leur ardeur, ils dépassèrent l'ouvrage et vinrent se faire tuer jusqu'au fossé de Malakof, qu'ils ne purent franchir. Ils perdirent dans cette journée 17 officiers tués, 16 blessés, 498 hommes tués ou blessés. Enfin, le 8 septembre, à l'assaut de Sébastopol, ils pé-

néтрèrent dans cet ouvrage de Malakof, au pied duquel, peu de jours auparavant, étaient venus se briser leurs efforts. Escaladant le parapet, passant par les embrasures, ils se portent de suite à la gorge de l'ouvrage pour la fermer et empêcher les retours offensifs des Russes. Le lieutenant-colonel Roques y place lui-même un gabion, il est mortellement frappé par une balle. Mais son exemple entraîne les Turcos et en un instant la gorge est fermée. Malakof est à nous ! Pendant cette longue lutte, pleine de péripéties, on pouvait voir fièrement campé sur la crête du parapet, un clairon indigène sonnant la charge de toute la force de ses poumons, le pavillon de son instrument relevé, et ne s'interrompant de souffler que pour crier : « Arouahou ! Arouahou ! » (Venez, venez !) Il semblait sonner la victoire et les projectiles qui sifflaient autour de lui ne l'atteignirent pas : tableau inoubliable et digne de tenter le pinceau d'un peintre.

Les turcos prirent part aussi à la prise de Kinburn et furent ensuite rapatriés en Algérie. Mais combien ne revirent pas la terre natale, combien dormirent leur dernier sommeil sur le lointain plateau de la Chersonèse !

Le nombre des bataillons indigènes s'était accru depuis le départ du régiment pour la Crimée : au commencement de 1855, on crée un second bataillon dans chaque province, puis le 1^{er} janvier 1856, on forme trois régiments de Tirailleurs, chacun à trois bataillons de six compagnies ; enfin, le 15 novembre 1865, on créa un quatrième bataillon dans chaque régiment.

C'est cette organisation de corps indigènes, cal-

quée plus tard dans nos récentes colonies, sous les noms de Tirailleurs, de Spahis sénégalais, de Tirailleurs annamites, de bataillons de Haoussas, de bataillons Malgaches, qui a permis à la France d'étendre ses conquêtes coloniales, en épargnant le sang de ses nationaux, en utilisant le caractère aventureux et guerrier des différents peuples, leurs habitudes, leur connaissance du terrain, leur aptitude enfin à supporter les fatigues, à braver les fièvres et les maladies. Partout ils se sont montrés dignes de combattre à nos côtés, partout ils ont rivalisé de vaillance, d'élan et d'intrépidité avec les officiers qui marchaient à leur tête. Leurs annales sont riches en traits d'héroïsme, de bravoure et de dévouement, il suffit d'en citer quelques-uns.

Le 8 avril 1864, le colonel Beauprêtre, inquiet des mouvements qui se produisaient dans le sud, quitte subitement Tiaret, à la tête d'une faible colonne composée de quelques cavaliers, de quelques hommes du bataillon d'Afrique et d'une section de 65 hommes du 2^m Tirailleurs, n'ayant d'autre Français à leur tête que le lieutenant Blanpied, le sergent-major, un sergent et un caporal. Surprise dans son camp d'Aïn-bou-Becker, près de Geryville, à quatre heures du matin, par des milliers de dissidents des Oulad-Sidi-Cheikh et des Harrar, cette poignée d'hommes se groupe autour de la tente du colonel et se défend énergiquement. Les Tirailleurs ripostent par un feu nourri aux sollicitations de leurs coreligionnaires, qui les invitent à abandonner leur chef en leur promettant la vie sauve, et se font tuer autour de leur lieutenant. Un seul clairon blessé parvient à se sauver et se traîne jusqu'à Geryville où

il annonce l'anéantissement de la petite colonne et le début de l'insurrection.

A Malakof, le lieutenant-colonel Roques vient d'être tué, les cadavres des tirailleurs s'amoncellent autour de lui et obstruent le passage, le capitaine Bonnemain est blessé et renversé par une bombe, qui tombe près de lui : si le projectile éclate le capitaine va être achevé. Le sergent Mohamed-Ould-el-hadj-Kaddour, se précipite sur la bombe, l'enlève et court pour la jeter derrière une traverse, mais le projectile éclate presque aussitôt, achève le capitaine Bonnemain, enlève les deux bras et ouvre la poitrine du sergent Mohamed, qui tombe ainsi victime de son généreux dévouement.

Le 24 mai 1857, à l'attaque des Aït-Iraten, dans la grande Kabylie, la compagnie du capitaine Millot, placée au centre de la ligne, au plus fort de la mêlée, voit tomber son porte-fanion, relevé aussitôt par un sous-officier, frappé à son tour ; quatre autres le remplacent successivement, le laissent aussi retomber dans leur sang, mais entraînés par cet exemple et par l'appel de leurs officiers, les Tirailleurs redoublent d'efforts et chassent les Kabyles de leur position.

Que de fois, dans les colonnes, au passage d'une rivière ou d'un torrent subitement grossis par les orages, les Tirailleurs ne se sont-ils pas élancés ayant de l'eau jusqu'au cou pour sauver hommes et animaux entraînés par le courant !

On les voit toujours, au plus fort du danger, donner l'exemple du courage et des vertus militaires. C'est que, sous l'impulsion énergique et ferme, sous l'exemple entraînant de chefs tels que Bosquet, Bourbaky

Vergé, Wimpffen, Pellé, Bataille, Martineau-Deschenez, de Maussion, Rose, ces Turcos, qui n'étaient à l'origine que des bandes peu disciplinées, sont devenus de véritables troupes d'élite, ayant acquis l'esprit de corps, fières de leur glorieux passé, d'un élan irrésistible dans l'offensive, d'une tenace intrépidité dans la défense, rivalisant en un mot avec les meilleurs soldats d'Afrique. Le cadre français, qui remplit une mission de civilisation et d'assimilation exerce sur elles une puissante action. L'officier brave, droit, ferme, un peu paternel, jouit d'une immense autorité ; il aime ses soldats, il en est aimé, il ne sera jamais abandonné par eux.

L'indigène est un grand enfant qu'il faut savoir conduire. Il est naïf et bon, quoique parfois vicieux. il aime le merveilleux et reste impassible, ne s'étonne de rien et se plait ensuite à raconter en donnant carrière à son imagination. En campagne, il prend volontiers ce qui lui tombe sous la main : il ne vole pas, il *chaparde*. Avec cela généreux à l'occasion, il fait volontiers l'aumône surtout au malheureux accroupi près d'une koubba. Généralement sobre, il ne boit pas de liqueurs fermentées, mais se laisse parfois entraîner et abuse de l'absinthe. Dans une *dhiffa*, il mangera tant qu'il peut jusqu'à se rendre malade, et en expédition, il vivra plusieurs jours avec quelques dattes sèches et un peu de farine d'orge délayée avec de l'eau dans le creux de la main. Très assidu au café maure où il entend raconter des légendes et au village nègre où il se laisse bercer par le chant et charmer par la danse de beautés défraîchies, au cou chargé de collier de clous de girofle, aux cheveux grasseyés ornés de

riches sequins, aux pieds chargés de lourds anneaux d'argent, aux doigts et aux bras couverts de larges bracelets et de bagues grossières, aux ongles teints de *henné*. La musique stridente et au rythme bien marqué le ravit et l'entraîne. Joueur effréné, il ne résiste pas à la vue d'une carte ou d'un dé et trompe souvent la plus étroite surveillance pour aller se livrer à sa passion dans les coins les plus reculés et les plus ignorés. Et, par dessus tout, brave, infatigable, résistant, excellent marcheur, tout dévoué à ses chefs, qui aiment en lui les brillantes qualités du soldat et se montrent indulgents, parfois même trop indulgents pour ses défauts et ses vices. C'est bien le descendant des Numides de Jugurtha, agile, intrépide, ardent à l'attaque, prompt à se dérober. Bon camarade, s'il voit, pendant la route, un ami fatigué par la chaleur ou le port de sa charge : « Athini berdâtek ! » lui dit-il (donne moi ton sac) et il porte aussitôt le double fardeau sur ses épaules robustes et nerveuses, mais à l'occasion il ne craindra pas de tricher cet ami au jeu et de lui empocher son argent.

Dans l'attaque, impétueux et irrésistible par son élan et sa folle témérité, il est sujet à la panique et se rebute si le succès ne couronne pas vite ses efforts : il faut le soutenir. Dans la défense, il résiste jusqu'à l'écrasement, comme à Aïn - bou - Becker, à Wissembourg, à Frœschwiller ! Jamais il n'abandonne un tué ou un blessé sur le terrain, et il se fera tuer lui-même pour sauver un de ses chefs. En religion, il se montre avec nous indifférent, il ne fait pas les prières prescrites par le Coran, mais il respecte ceux qui sont pratiquants, et, au fond, il est

toujours fanatique, reprenant ses préjugés, redevenant intolérant, dès qu'il nous a quittés ; peut-être cherche-t-il ainsi à se faire pardonner la vie peu édifiante qu'il a menée parmi nous. Très fantaisiste dans sa tenue, il est coquet, s'habille avec goût, avec recherche, et la chanson des Turcos dit avec raison :

« Ce chic exquis,
« Par les Turcos acquis,
« Ils le doivent à qui ?
« A Bourbaki,
« A Charles Bourbaki ! »

Son turban, d'une blancheur immaculée,

« Autour de sa boule,
« Comme un serpent s'enroule ».....

et il faut beaucoup d'étude pour placer avec art :

« Ce calicot,
« Qui lui sert de shako ! »

Mais son temps de service fini, oubliant les leçons de tenue qu'on lui a données, il reprend son burnous troué et effiloché et, ayant peu de besoins, il s'abandonne à la plus honteuse paresse. Le mauvais sort l'atteint-il, il ne cherche pas à lutter, il se résigne et se dit : « Mektoub. » (C'était écrit !) Ou bien, s'il ne réussit pas dans une entreprise, il se console et dit philosophiquement : « Ma Andich ez-Zar ? » (Je n'ai pas de chance, ou moi pas la chance !).

Dans le combat avec ses coreligionnaires, avant d'entamer la lutte, comme autrefois les héros d'Homère, il lance à l'ennemi une foule d'injures, d'insultes et de malédictions, qui lui sont renvoyées

avec usure, puis les balles sifflent, les coups pleuvent.

Doué d'une vue perçante, il distingue à l'horizon des objets qui échappent à notre œil, signale au loin l'ennemi, découvre facilement les traces d'hommes et d'animaux et devient pour nos colonnes un guide précieux.

C'est l'élément kabyle recruté dans les montagnes du Djurdjura, des Babors, de l'Aurès, du Dahra, qui fait le fond principal et le plus solide des régiments de Tirailleurs. Le Kabyle est plus industriel, plus actif, plus accessible à l'assimilation que l'Arabe. Celui-ci et le Maure n'entrent que pour une faible part dans l'effectif, qui compte aussi quelques nègres et mulâtres, descendants des anciens esclaves importés du Soudan et formant, près des villes, des colonies à part.

Tel est l'indigène, qui, malgré ses défauts, ses vices même, nous donne, par ses qualités et ses vertus militaires, un soldat remarquable, qui nous a rendu partout de précieux services et a généreusement versé son sang pour notre cause. Après nous avoir puissamment aidés dans la conquête de l'Algérie, il nous a suivis avec enthousiasme en Crimée, en Italie, au Sénégal, au Mexique et s'y est signalé par de hauts faits. Il s'est héroïquement battu en 1870 et s'est sacrifié à Wissembourg et à Frœschwiller. Lorsqu'il a connu nos désastres, il s'est empressé d'accourir en France pour faire partie des nouvelles armées. En captivité, souffrant du froid, de la rigueur du climat, de la nostalgie, il n'a jamais proféré de plaintes, est resté grave et digne en présence de la brutalité de ses gardiens, cruels

pour lui, d'une curiosité importune, et se vengeant par les mauvais traitements de la terreur qu'il leur avait inspirée. Malgré nos revers, il n'a jamais douté de la fortune de la France, et après la paix, ramené en Algérie, il est resté sourd à la voix des fauteurs de désordre prêchant l'insurrection, et c'est avec empressement qu'il est entré dans les colonnes chargées de ramener les tribus à l'obéissance. L'Algérie, outre ses richesses, peut, dans une guerre européenne, nous fournir de nombreuses légions qui, lancées en masse au moment opportun et sur le point voulu, feront pencher la balance en notre faveur et ramèneront un jour la victoire sous nos drapeaux.

GÉNÉRAL BERTRAND.

UNE FÊTE AUX ARÊNES

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

J'étais assis, en compagnie de Julius Albus, tribun de la plèbe et de Baro, le fils du décurion, dans la loge de Titus Cæcilius Guttur, mon ami, le questeur de la colonie, citoyen romain de la tribu Voltinia, et, attendant le commencement des jeux, nous déviions de choses futiles, regardant ce qui se passait autour de nous.

A nos pieds, c'était l'arène jaune inondée de soleil. Dans le sens de son grand axe était disposée une barrière, faite d'énormes poutres recouvertes de plaques d'airain, autour de laquelle allaient tourner les chars en luttant de vitesse.

Derrière le mur blanc du podium se rangeaient les loges des magistrats, des fonctionnaires, des personnages de haut rang et de corporations que la ville de Nîmes voulait honorer. Puis, au-delà, commençait le vaste entassement de vingt-cinq mille spectateurs. Partout, sur les gradins, aux escaliers, aux vomitoires, c'était une cohue, une foule grouillante qui se pressait, cherchant des places. Cette multitude criait, s'agitait, gesticulait, et des rumeurs passaient, comme des coups de vent, montant jusqu'au haut de l'édifice, là où la plèbe et les esclaves étaient assis.

Sur le sômmet du monument se dressaient les cent vingt mâts qui soutenaient le velarium et les hommes chargés du service de la tente, debout sur l'attique. se découpaient en silhouettes noires dans l'azur lumineux du ciel. L'immense toile du velarium, blanche et rouge, s'étendait au-dessus de nos têtes, nous couvrant de son ombre, laissant à son centre une grande ouverture, égale à l'ellipse du cirque et par où le soleil entrait à flots.

Des fanfares éclataient. Lucius Optatus, proconsul de la Narbonnaise, légat impérial, au dépens de qui les jeux se donnaient, parut au premier rang, sous le dais écarlate ; les quatuorvirs, précédés des licteurs portant le faisceau de verges surmonté des trois feuilles de laurier, les édiles, les décurions ayant la toge à bande de pourpre, s'assirent dans leurs loges respectives et la populace les salua longuement.

Les cérémonies préliminaires en l'honneur de Jupiter, de Nemausus Augustus, dieu de la ville et d'Isis, eurent lieu ; puis, au son rythmé des trompettes et des musiques, le défilé commença.

D'abord parurent les gladiateurs, et leur nombre excita la joie de la multitude, les danseurs, les histrions et, enfin, les cochers sur leurs chars attelés de quatre chevaux. Les rênes passées derrière la taille, ils portaient à la ceinture le large coutelas qui sert à couper les guides en cas d'accident, et, vêtus d'étoffes de différentes couleurs, s'avancant au pas de leurs attelages, ils faisaient admirer aux spectateurs leur force et la richesse de leurs costumes,

Tous font deux fois le tour de l'arène, s'inclinant devant les magistrats, puis laissant la place aux cochers, ils s'engouffrent sous la porte de l'Est.

Parmi les conducteurs de chars, la plèbe avait reconnu Memphius d'Alexandrie, déjà quatre fois couronné au cirque de Nîmes, et lui faisait une ovation. Des paris s'engageaient dans la foule, mais très peu de gens voulaient tenir l'enjeu contre le célèbre Egyptien.

Les quatre cochers ayant tiré au sort, alignèrent leurs quadriges, se rangeant à gauche de la barrière, autour de laquelle il fallait tourner sept fois et arriver premier devant la loge de l'éditeur, pour être proclamé vainqueur.

Memphius eut le bonheur d'être placé à la droite de ses concurrents, aussi, lorsque le signal fut donné, il lança ses chevaux avec un grand geste orgueilleux.

Bientôt, en effet, il devança ses confrères, mais comme il tournait pour la quatrième fois, les deux cochers qui le suivaient de près, accélérant l'allure de leurs coursiers, se rapprochèrent de lui avec tant de maladresse, que les trois chars s'embarassèrent et, se renversant, ils furent mis en pièces contre les bois de la barrière.

Les trois hommes, pris dans les rênes, ne purent se dégager à temps ; roulant sur le sol, ils furent écrasés sous les pieds des chevaux effrayés qui ruaient, se cabraient et se mordaient. Le dernier cocher, un certain Allobrox, évitant ce terrible obstacle de douze chevaux empêtrés dans leurs guides et les débris des chars, fut naturellement couronné vainqueur.

Personne n'avait parié pour ce concurrent inconnu, aussi son succès intempestif, qui faisait perdre de grandes sommes, fut-il accueilli par des injures et des huées.

Des esclaves vinrent dételers, emmener les chevaux, démonter, emporter la barrière et relever les conducteurs qui gisaient dans leur sang. Memphius, la tête broyée, avait cessé de vivre, et ses compagnons, les membres brisés, la poitrine défoncée, ne valaient guère mieux. Des trompettes sonnèrent une marche et le spectacle continua.

Il y eut d'abord une chasse aux sangliers et aux cerfs. Les hommes qui combattirent ces bêtes étaient armés d'arcs et d'épieux, ils avaient les braies de toile grossière, le sayon carré, la blouse sans manche, les cheveux teints en rouge, la longue moustache blonde et le grand casque de fer orné d'ailes ou de cornes que portent encore les barbares d'Armorique.

On lâcha aussi contre eux des loups et des ours, mais blasé, rassasié de ce spectacle, qui se donnait trop souvent, le peuple suivit d'un œil indifférent les péripéties de la lutte, et tout son intérêt se reporta sur des danseurs, qui bientôt après apparurent dans l'arène. Se tenant par la main, ils sautaient en cadence et formaient, dans leurs jeux, diverses figures très applaudies des spectateurs. Une musique aigre, où le son des flûtes de roseau dominait, entrecoupé par le fracas des cymbales, le ronflement des crotales et des tambours de Numidie, scandait leurs danses. Ils exécutèrent, avec beaucoup d'habileté, divers exercices de force, que la plèbe louait et admirait tout haut.

C'étaient pour la plupart de ces Egyptiens qui, hors de leur patrie, laissent croître leur chevelure longue et frisée, ou des Espagnols venant des cirques de l'Ibérie, esclaves appartenant à un maître

qui les promenait dans les villes et en tirait grand profit.

Soudain, d'une cage que l'on amena à l'extrémité de l'arène, s'élança un taureau noir, aux cornes fines et écartées ; petit, mais plein de feu. A sa queue pendaient deux éperons qui l'excitaient en lui piquant les flancs.

Il se précipita sur les danseurs. Ceux-ci l'évitèrent habilement et continuèrent leurs jeux. L'animal, interdit, regarda longuement ces adversaires, qui se dérobaient ainsi à ses coups, puis, poussant un long beuglement que les spectateurs répétèrent en riant, il courut de nouveau sur les baladins.

L'un d'entr'eux, cette fois, attendit le taureau de pied ferme et, avec un sang-froid extraordinaire, posant un pied entre les cornes de l'animal, sauta en l'air, tourna deux fois sur lui-même et retomba debout, saluant l'assistance, qui éclata en applaudissements.

Ces divertissements continuèrent pendant quelques instants, puis deux Egyptiens, qui avaient le bras gauche lié au corps, ce qui rendait leur exercice fort périlleux, profitant d'un moment favorable, s'approchèrent de la bête, la saisirent par les cornes et la renversèrent. L'animal, très vigoureux, se débattit, se releva, éventra l'un des danseurs et s'acharna sur ce malheureux, dont bientôt les entrailles s'épandirent sur le sable.

Deux Espagnols s'avancèrent, frappant du pied, appelant le taureau. Celui-ci, relevant son museau sanglant, fondit sur eux et les étendit sur le sol. On les crut morts, et de joie le peuple cria, mais ils se relevèrent sans blessures graves et, manœuvrant

avec plus de prudence, ils réussirent à immobiliser l'animal.

Un des Espagnols lui enfonça, d'un geste rapide, un large poignard derrière la tête, et le taureau s'abattit, foudroyé. Des applaudissements montèrent de l'amphithéâtre, roulant de gradin en gradin, déferlant au dehors en un bruit continu pareil au fracas des flots furieux.

Le cadavre de l'Égyptien fut entraîné dans la porte libitine et l'arène nettoyée par les servants du cirque.

Quatre gladiateurs myrmillons armés à la gauloise se livrèrent d'abord un combat simulé avec des épées de bois, montrant leur force et leur savoir-faire afin que ceux des spectateurs qui voulaient parier, pussent choisir un combattant.

Puis ils s'attaquèrent avec des armes véritables et bientôt, deux d'entre eux, mortellement atteints, roulèrent sur le sol. Les deux vainqueurs après un court instant de repos, continuèrent leur duel en s'observant et en ne portant que des coups bien dirigés. L'un des myrmillons, frappé à la gorge, fut renversé : le peuple consulté, en abaissant silencieusement la main vers le cirque, le pouce droit, les autres doigts repliés sous la paume, demanda la mort du vaincu qui fut immolé par son adversaire. Les corps des gladiateurs sont enlevés et des cavaliers accourent à toute vitesse, laissant flotter derrière eux les plis de leurs longs manteaux rouges. Leurs cuirasses, leurs casques dorés brillent au soleil, leurs boucliers richement ornés scintillent sous la lumière qui descend de la large ouverture du velarium et, faisant caracoler leurs chevaux avec grâce, brandissant leurs lances, ils s'attaquent avec

prudence, multipliant les feintes, les poursuites, les parades habiles et les savantes ripostes.

Ce sont des hommes très forts, ayant tous été couronnés dans les cirques de Rome, d'Arles ou de Vienne; leurs montures dressées pour ces jeux les secondent admirablement, aussi après un combat très long et très acharné, deux cavaliers seulement sont blessés.

Trois autres ont brisé leurs lances et sont demeurés sans blessures, le peuple les acclame particulièrement et tous se retirent lentement, s'inclinant sous l'ovation, tandis que les chevaux marchent à reculons et saluent de la tête, à droite et à gauche.

A nouveau, les musiques se font entendre.

Au milieu du cirque des trous noirs se creusent subitement. Ce sont les trappes du souterrain qui s'ouvrent. L'on va avoir une pièce à machines et la joie de la plèbe ne connaît plus de bornes. Hurlant son contentement elle remercie le proconsul de la Narbonnaise qui paie le spectacle pour se rendre populaire et qui, dans sa loge, pâle sous la pourpre sanglante, pareil à un César, rit avec ses amis de l'ébahissement général provoqué par cette magnificence.

Voici que des colonnes de marbre formant comme un portique et supportant des statues de bronze, sortent lentement du sol. Puis des arbres exotiques apparaissent. Bientôt ce sont des bêtes horribles, ayant des têtes de lion, des queues de crocodile, des ailes de griffon, crachant le feu et la fumée, vomies par d'autres ouvertures. Des guerriers de marbre blanc jaillissent de terre et s'animant soudain, combattent les animaux fantastiques.

Les statues qui surmontent les colonnes sautent

dans le cirque et entre ces monstres étranges et ces hommes surnaturels, c'est une lutte effroyable terminée par la défaite des bêtes fabuleuses.

Alors des palais, des maisons, des végétations montent des dessous du cirque. Puis toutes ces merveilles s'ouvrent, les arbres s'écartent, les colonnes s'élargissent, tout se fond et se mêle et partout ce sont des fontaines et des cascades coulant dans tous les sens.

Tout à coup, trois jets d'eau, aussi gros que le corps d'un homme s'élancent en bouillonnant, atteignant presque la hauteur des derniers gradins.

Ce spectacle magnifique continue pendant quelques instants, puis tout rentre sous terre et disparaît.

Pour la seconde fois la populace acclame le proconsul et dans l'amphithéâtre gronde une ovation enthousiaste....

C'était la sixième heure du jour. La première partie du spectacle était terminée et nos litières nous attendaient à la porte réservée.

Nous nous rendîmes à la maison du questeur ou, dans le triclinium peint et orné à la manière d'Égypte un somptueux repas nous fut servi.

Il y eut d'abord des cornichons confits dans le vinaigre, des huitres et des sardines, puis des pintades roties, un lièvre et de ces anguilles exquis que l'on prend dans les canaux souterrains de la source de Nemausus et que l'on engraisse avec des boulettes faites de viande de porc hachée menu, de sang et de farine. Après cela, la venaison et les gâteaux de miel et de fromage nous furent servis.

Nos coupes s'emplissaient de vins grecs mêlés

d'épices et de parfums, et comme nous étions de joyeuse humeur, nous vidâmes entièrement le grand cratère aux larges bords.

Malgré les améthystes et les feuilles de lierre qui parsemaient les roses dont les esclaves du questeur nous avaient couronnés, nous célébrions la louange de la vigne aux grappes vermeilles, et en revenant à l'amphithéâtre, par nos cris et nos discours, nous attirons l'attention des rares passants qui, comme nous, se rendaient aux arènes.

La foule était toujours là, se tassant sur les gradins, se pressant dans les quatre galeries publiques où des marchands vendaient des aliments et des boissons chaudes. Beaucoup de gens avaient apporté du pain, des figues, des olives et mangeaient sur leurs genoux, ne voulant pas quitter leur place.

On venait d'enlever les machines qui, dans la matinée avaient occupé le souterrain du cirque ; du sable frais était répandu dans l'arène, et par des conduits invisibles qui se glissaient dans l'intérieur du monument, des brouillards d'eau parfumée arrivaient sur les spectateurs, rafraichissant l'atmosphère surchauffée. Des huées, des quolibets, des clameurs s'élevaient ça et là, dominés par des voix aigres criant des oranges et des citrons.

Nous eûmes, en commençant un combat d'andabates. C'étaient des gladiateurs munis de l'épée et du bouclier, mais dont le casque fermé, descendait jusqu'au menton et les empêchait de voir leurs adversaires. Comme ils donnaient de grands coups dans le vide cela faisait rire la populace qui leur jetait des plaisanteries.

Ils s'appelaient, essayant de se rencontrer, mais sans suivre leur duel, nous continuâmes à converser

puis entendant sonner les trompettes, nous nous penchâmes pour regarder. Le sol jaunâtre, mou-cheté de sang, était rayé de larges traces qui aboutissaient à la porte des morts.

Aux deux bouts du cirque, apparaissaient, d'un côté Aptus le célèbre rétiaire vainqueur du fameux Reburus et de l'autre, Gracilis, myrmillon six fois couronné à Pompéi.

Aptus avait sur l'épaule le redoutable filet et tenait en main le trident marin. Son antagoniste portait le casque sans visière surmonté du cimier très bas l'épée large et courte, le bouclier hexagonal et à la jambe gauche, la cnemide de bronze.

L'habileté bien connue de ces deux gladiateurs, rendait la combat intéressant ; nous suivîmes donc avec intérêt toutes les phases de la lutte.

Ils avançaient lentement, se défiant du regard. Brusquement Aptus lança ses rêts, Gracilis bondit en arrière évitant l'arme terrible, puis se précipita sur son ennemi. Vif et léger le retiaire s'enfuit décrivant une courbe, remettant son filet en ordre sur son épaule gauche.

Le myrmillon le poursuit, Aptus se retourne soudain et de nouveau essaye d'emprisonner Gracilis sous les mailles fatales ; Gracilis recule, met le pied sur le filet et aborde Aptus l'épée haute. Celui-ci pare les coups avec son trident, tourne autour de son ennemi, se dégage et s'enfuit une seconde fois.

Après plusieurs courses du même genre le myrmillon réussit à acculer son adversaire contre le mur du podium, même au dessous de notre loge.

Aptus ne pouvant plus faire tournoyer son arme est sûrement perdu.

Tittus Guttur se penche alors et lui crie : « Aptus je t'invite à souper, ce soir, chez Pluton. »

Gracilis, à cette plaisanterie, détourne les yeux et nous sourit. Plus rapide que la foudre et profitant de ce moment d'inattention, le trident du retiaire le frappe à la poitrine, le renverse ; son épée lui échappe, Aptus la saisit et d'un regard illuminé par l'orgueil du triomphe, consulte la multitude. La mort ou la vie !

Avides d'émotions, les spectateurs se partagent en opinions diverses. Les uns veulent la mort, les autres désireux de voir combattre encore ces deux célébrités de l'arène, élèvent la main en criant. Tout l'amphithéâtre est bientôt de cet avis.

Pendant que l'on emporte Gracilis, Aptus reçoit la couronne et s'en va, couvert des bravos de la plèbe enthousiasmée.

D'autres fanfares se font entendre, puis les gladiateurs caternaires font leur entrée pendant que des maîtres d'armes jettent leurs noms à la foule.

Ils arrivent par les deux grandes portes, qui derrière eux, ainsi que des mâchoires qui se referment, laissent retomber les hermes de fer, les enfermant sans rémission avec la mort implacable.

Ils étaient là soixante paire de lutteurs, cent vingt hommes aux torses vigoureux, aux muscles d'airain, aux statures de héros, cent-vingt hommes qui venaient tuer pour vivre et mourir pour amuser.

Trois fois ils firent le tour de l'arène, tendant le jarret à la cadence des clairons, saluant les loges et la plèbe, puis lorsque le signal fut donné, ils se ruèrent, furieusement.

Il y eut des éclairs d'épées, des chocs de bou-

cliers, des cris, des imprécations. Certains qui n'avaient jamais paru dans les jeux, blêmes d'effroi s'enfuyaient courant le long du mur, cherchant une issue, poursuivis par leurs ennemis, hués par la foule.

Ils secouaient et frappaient les hersees inexorables qui demeuraient baissées et, avec des sanglots demandaient grâce aux spectateurs.

Des blessés déjà se traînaient sur le sol, des glaives se brisaient ou se faussaient ; on voyait des filets de sang descendre de dessous les visières et zébrer le visage des combattants.

Un Gaulois, ayant à la face une horrible blessure, un trident lui avait crevé les yeux, s'éloignait de la mêlée en titubant comme un homme ivre, puis se retournant il lança quelques paroles de défi à ses adversaires et prenant son épée à deux mains il se l'enfonça dans la poitrine.

Des combattants n'ayant plus d'armes s'emparaient de celles qui gisaient à terre, mais en se baissant pour les prendre ils sentaient dans leurs reins le glaive d'un ennemi.

Quelques-uns, blessés, s'accrochaient à leurs antagonistes, les mordaient avec fureur, immobilisaient leurs mouvements et les faisaient tuer par leurs compagnons sans qu'il se puissent défendre, et puis, sur leurs cadavres, se roidissaient, brusquement raidis en un spasme suprême.

D'autres, le poignet droit coupé par l'épée d'un adversaire habile, ne voulant pas fuir, ne voulant pas tomber, recevaient des coups affreux dans le ventre, sous les aisselles, et regardant fixement ceux qui les frappaient, ils leur crachaient à la face

du sang et d'immondes injures, et soudain s'abattaient, agonisants.

Les rangs des lutteurs s'éclaircissaient.

Les caternaires, encore valides, venaient s'adosser au podium, s'y reposaient un instant, se plongeaient dans la mêlée et portaient des coups qui sur les cuirasses et les casques, retentissaient plus serrés et plus furieux.

Sous les rayons obliques du soleil, les épées sanglantes rutilaient. Les armures jetaient des reflets plus mats et plus sombres. Les visages effroyablement convulsés avaient des rictus effrayants.

Les mourants, regardant l'ovale bleu du ciel, en de soudaines et rapides visions, revoyaient leurs patries lointaines : le désert aride où s'accroupissent les sphinx silencieux, le rivage ponctué de palmiers, ou bât une mer d'azur, les montagnes neigeuses qui se reflètent dans les lacs profonds ; les forêts de pins où, lorsque le soleil incendie l'occident, chante la flûte des chevriers...

Songeant à leurs triomphes passés, pleins de rage et de douleur ils se retournaient et s'enfonçaient le visage dans la poussière pour ne point voir le peuple — le peuple qui les avait acclamés jadis, rire de leurs convulsions.

Des dimachères armés de deux épées, des Thraces, des Gaulois, des Samnites étaient encore debout et le combat continuait toujours.

Cinquante mille mains frappaient frénétiquement couvrant de leur bruit énorme les malédictions, les cris, les soupirs, les pleurs, toute cette souffrance qui, en une plainte confuse, montait de l'arène sanglante. Une sorte d'ivresse grandissait dans l'amphithéâtre.

Les toges, les manteaux, les manches de tuniques palpaient comme de blanches ailes d'oiseau et les trente esclaves qui avaient tendu la tente et qui restaient debout, là-haut sur le dernier gradin, immobiles, attentifs au combat, semblaient trente statues couronnant le faite de l'immense édifice.

Maintenant ils n'étaient plus que treize lutteurs...

Alors la foule, ivre de joie, leur donna la vie... Une clameur s'élève, les mains, le pouce sous la paume, se tendent vers le velarium qui frissonne sous la brise, et les gladiateurs remercient, s'inclinant profondément.

Autour d'eux, c'était un charnier véritable ; des troncs décapités, saignaient, pareils à des amphores renversées qui se vident, des tas de cadavres sur lesquels on s'était battu avec acharnement, faisaient çà et là des groupes tragiques au-dessous desquels des flaques de sang, s'agrandissant, comme le vin sous une outre percée, fumaient dans cette chaleur de fournaise qui pesait sur le cirque et suffoquait les spectateurs.

Les hersees se relevèrent, les treize survivants furent couronnés.

Les blessés, que l'on espérait guérir à peu de frais pour les faire reparaitre dans d'autres jeux, furent emportés ; on acheva les autres et les cadavres attachés aux crochets disparurent sous la porte libitine.

De nouvelles bouffées de parfums liquides se répandirent jusque sur nous, rafraîchissant l'air déjà chargé d'odeurs fades.

On enleva tout le sable qui se trouvait dans le cirque et alors apparut un grand plancher que l'on dé-

monta. Il y avait là le souterrain dans lequel se logeaient les machines, immense cave où venait aboutir un aqueduc.

Des écluses s'ouvrirent.

En un instants cette fosse cruciforme fut pleine d'eau et bientôt le cirque lui-même était entièrement inondé.

Ce lac artificiel arrivait presque jusqu'au haut du podium et débordait dans les deux grandes portes, là où se tenaient les galères.

Pendant ces préparatifs des affranchis entrèrent dans notre loge nous offrant des rafraichissements et des fruits de la part de Lucius le proconsul. Des esclaves faisaient sur les gradins des distributions de boissons et de vivres, aussi de bouche en bouche vola mêlé à toute sorte de souhaits et d'acclamations le nom du libéral éditeur.

Mais voici que des trompes marines et des clairons égyptiens, au son très aigu, se font entendre ; sous les herses levées, passent deux grandes barques qui se croisent et tournent sur elles-mêmes, poussant sous leurs proues des vertes ondulations.

Ce sont deux petites birèmes, dématées, chargées de matelots et de soldats, dirigées chacune par vingt-quatre rames. L'une d'elle est taillée à la mode d'Egypte et l'autre est semblable aux vaisseaux romains que l'on peut voir dans le port de Massilia.

Elles rentrent sous les portes pour s'élancer avec plus de force et reparaissent bientôt. Les rames s'abaissent en cadence ; les soldats se préparent à monter à l'abordage. Le choc se produit, l'éperon de la galère pénètre profondément dans l'avant de

l'Egyptien, un violent remous froisse la surface limpide de l'eau où tremblent les reflets blancs et rouges du velarium, coupés çà-et-là par des éclaboussures de soleil.

Des grappins sont lancés, soldats et matelots se précipitent, des hommes tombent et se noient entraînés par leurs armures pesantes, les rameurs serrés dans la cuirasse de lin montent sur le pont, armés de barres de bois et les deux équipages massés à l'avant des vaisseaux s'attaquent et se repoussent.

Les spectateurs, debout pour mieux voir, se penchent et gesticulent, attirés par cette scène grandiose, fascinés par ce terrible corps à corps.

Dans leurs vastes stalles, au premier rang, les nautes, les bûteliers de la Saône, de l'Ardèche, de l'Ouvèze et du Rhône, à qui les décurions Nimois réservaient par décrets des loges de ving-cinq et quarante places, stupéfiés, n'ayant jamais rien vu d'aussi beau, criaient par instant des conseils aux matelots et avec de grands gestes dont la plèbe riait, leur indiquaient la manœuvre à exécuter.

L'Egyptien essayait de se dégager et l'on voyait son pilote qui se démenait, appuyé sur sa grande rame de gouvernail, mais liées ensemble les deux galères enfonçaient peu à peu. Les soldats ôtaient leurs cuirasses et plongeaient du haut des poupes, les matelots gagnaient à la nage les entrées du cirque, et, tandis que des combattants s'acharnaient encore, les vaisseaux s'engloutirent. L'arrière du romain dépassait la surface des eaux, mais il disparut lentement. Des débris de toute sorte surnageaient et bientôt il ne resta plus à la place des deux birèmes qu'une agitation de l'onde ou moussait une écume sanglante.

Sur les gradins, du haut en bas, c'était un délire, une folie, une ivresse du sang qui grondait dans l'amphithéâtre. La foule d'admiration criait, hurlait, vociférait sa joie et des exclamations, des bravos s'envolaient dans la brise. Puis cette clameur s'apaisa peu à peu.

La foule se pressait aux vomitoires et s'écoulait déjà dans les rues. Avec mes amis, je me rendis alors dans la loge du proconsul pour le remercier et le féliciter. Le soir même il donnait, nous dit-il, un festin dans sa demeure du Mont-Auri et nous y invita. Mais nous ne pouvions accepter et nous revînmes chez le questeur tandis que le soleil, descendant à l'horizon, criblait de flèches d'or les murailles et les tours qui se dressent sur les collines, les hautes maisons de la ville, les pins noirs entourant les blanches villas, et les tombes qui s'alignent au couchant, là-bas, le long de la route d'Andusia.

JULES PERROUX

ARCHÉOLOGIE NIMOISE

LES ORGUES DE LA CATHÉDRALE

Le 20 novembre dernier, une cérémonie, à la fois religieuse et artistique, attirait, sous les voûtes de la vénérable Basilique de Saint-Castor, avec l'élite de la société nimoise, une affluence considérable de nos concitoyens.

Il s'agissait d'un de ces événements qui, par leur rareté dans le cours des âges, impressionnent profondément ceux auxquels il est donné de s'y associer. Plus de deux siècles, en effet, nous séparent du jour où ce majestueux interprète des plus imposantes manifestations du culte public, vint, pour la première fois, charmer nos aïeux. Dans quel mystérieux avenir nos arrière-neveux seront-ils convoqués pour assister à une solennité pareille à celle qui nous réunissait il y a quelques semaines ? Nous mesurons, non sans un certain émoi, la pente parcourue par nos devanciers et celle que devront descendre les générations futures, avec son cortège obligé de vicissitudes imprévues. C'est ainsi qu'à l'attrait d'une véritable fête musicale se joignait le sentiment secret que la plupart d'entre les auditeurs ne verraient plus se renouveler une semblable solennité.

Tout a été dit sur l'origine et le développement de

l'orgue à travers les temps, et sur son rôle prépondérant dans l'expression de la pensée religieuse. Lamartine l'a résumé en ces beaux vers :

« On n'entend pas sa voix profonde et solitaire
« Se mêler, hors du Temple, aux vains bruits de la terre ;
« Les Vierges à ses sons n'enchaînent point leurs pas,
« Et le profane écho ne les répète pas.
« Mais, il élève à Dieu, dans l'ombre de l'église
« Sa grande voix qui s'enfle et court comme une brise,
« Et porte, en saints élans, à la Divinité,
« L'hymne de la nature et de l'humanité. »

Si, comme il fut dit éloquemment à cette occasion, l'harmonie est fille de Dieu, nul instrument ne pouvait, avec une aussi parfaite supériorité, faire descendre sur les foules des accords dignes de cette sublime origine. Par un privilège exceptionnel, et en vertu de la toute-puissance de l'art, l'orgue sait réunir, dans une commune admiration, dans le rayonnement d'une inaltérable clarté et sans dissonance, tous les cœurs qu'il a ravivés....

Intermédiaire entre le Temple, figure de la cité de l'au-delà, et la Cité d'ici-bas, l'orgue est le lien entre le plain-chant, cette forme si haute des croyances chrétiennes, se traduisant, comme dans les chœurs de la Tragédie antique, par la voix des fidèles, et la Musique, ce besoin inné de la nature humaine, qui tend à l'élever au-dessus des réalités asservissantes de la vie.

Placé entre ces deux aspirations, l'orgue participe à l'une et à l'autre. Il adoucit ce que la première a de trop austère ; il imprime à la seconde une certaine gravité religieuse et la contient dans ses écarts.

Il mélancolise, dans une notation à la fois sévère et tendre, les plus suaves et les plus pures effusions de l'âme. L'orgue ne convient pas, comme les instruments à corde, à certaine musique passionnée qui berce la sensibilité, la caresse et l'enveloppe d'entrelacements souples et pour ainsi dire vivants. Il y a quelque chose de plus implacable dans ses rugissements que dans ceux d'un orchestre ordinaire ; et, par contre, dans ses mélodies douces, dans ses soupirs, on sent je ne sais quelle sérénité, je ne sais quel détachement de ce qui rappelle l'humanité : le trouble devient une sainte terreur et le plaisir une céleste extase. Voyez Raphaël, quand il veut peindre la musique sacrée : c'est un orgue que sainte Cécile offre à Dieu, tandis qu'à ses pieds gisent en désordre et à demis-brisés les instruments de la musique profane.

Selon un maître compétent (1), l'orgue résume aussi l'art tout entier, les traditions anciennes, les progrès réalisés.

C'est pour cela qu'un suffrage unanime l'a investi d'une sorte de magistrature et qu'il est surnommé le roi des instruments. Voilà pourquoi il en a retenu le nom, *organum*, de même que le livre par excellence a été appelé la *Bible*, ainsi que l'a dit un profond écrivain.

Sa résonnance égale, imposante et majestueusement traînante, fait naître l'idée d'un repos suprême, nous arrache aux extériorités du monde et nous transporte, avec les hymnes aux accents pénétrants qu'il accompagne si admirablement, jusques vers les ré-

(1) Joseph d'Ortigue.

gions de l'infini. Le tonnerre de ses sombres accords semble se mêler aux éclats des célestes symphonies.

Il était tout naturel que le développement de l'art chrétien, s'épanouissant dans une esthétique où toutes les beautés puisent le germe de leur floraison, ne laissât pas en dehors les progrès de la musique, qui, avant de devenir l'enivrement de notre génération, avait provoqué le vers expressif du Dante, où il assure « qu'une harmonie si ravissante » et si douce ne peut descendre que de la Patrie où « le bonheur est éternel. »

L'orgue existait donc bien avant que se fussent révélés, à l'ombre des cathédrales, les talents des Haydn, des Mozart, des Grétry, des Méhul, des Chérubini, des Félicien David et de tant d'autres artistes.

Il n'a pas été inventé ; il sort d'une inspiration successive, anonyme et collective, depuis celui qu'un empereur de Byzance, un Constantin, envoyait à Pépin - le - Bref, en 759, jusqu'à ceux que font aujourd'hui mouvoir des courants électriques.

Ce qui est certain, c'est qu'il faut arriver au ^{xv}e siècle pour saluer l'introduction générale de l'orgue dans les églises où on l'entendit

« Se réveillant soudain, sous un doigt invisible,

« D'un long et doux murmure emplir la nef paisible. »

(H. MOREAU).

L'antique Cathédrale de Nîmes, n'avait pas résisté à l'entraînement universel et son peuple de fidèles fut mis en possession, à une époque déjà reculée, de cet accompagnateur puissant de la prière rythmée et de la liturgie catholique.

Il ressort des archives de l'évêché (G. 594 et 605) que très anciennement un orgue avait été introduit sous les arceaux de la vieille enceinte sacrée, qui fut consacrée le 6 juillet 1095 par le pape Urbain II revenant de Clermont où se fit la publication de la 1^{re} croisade. — La cathédrale était alors désignée de loin aux regards par deux tours, l'une, celle qui existe encore, servant de clocher, l'autre appelée la tour du trésor, du côté de l'évêché, démolie en novembre 1621, et enfin par une flèche surgissant du milieu de la toiture, ainsi qu'on peut le voir figuré dans une estampe tirée d'un livre allemand, qui décrit Nîmes au xvi^e siècle(1).

L'inventaire de Bellon, aux Archives municipales, indique, au folio 16 du registre I, 8 (à la table), que « l'orgue de la cathédrale a été mis sur la chapelle des consuls en 1547. »

Malheureusement, il faut nous contenter de cette indication, beaucoup trop sommaire pour notre curiosité, car le folio 16 et environ cent feuillets manquent aux registres I, 8.

Quel était cet orgue? D'où venait-il? Peut-être s'harmonisait-il, dans sa physionomie extérieure, avec les figures de l'Ancien Testament, si intéressantes dans leur naïveté, qui forment la frise historiée, surmontant la façade du monument.

Plus rien n'en est resté dans les orages que subit à diverses reprises l'édifice sacré, *etiam periere ruinæ*, pendant les troubles religieux du xvi^e siècle, et surtout en 1567 et en 1621. (Voir Ménard).

(1) Communiqué par M. Emile Bigot. — C'est la reproduction du plan extrait de l'ouvrage sur *Nîmes*, de Poldo d'Albenas, Lyon, 1840, édité par Rovillé, qui se trouve à la Bibliothèque de la ville.

C'est à Mgr Cohon, le prélat, dont on voit la physionomie fine et énergique à la fois, au-dessus de son tombeau, dans la chapelle absidale, que revient l'honneur d'avoir réédifié la cathédrale et placé dans la décoration intérieure ce qui en constitue le plus bel ornement, c'est-à-dire l'orgue, qui nous occupe en ce moment (1).

Or voici, comment s'exprime, rédigé avec cette solennité et cette superfétation de détails, dont sont prodigues les actes de nos anciens tabellions, dans leur formalisme méticuleux, le contrat intervenu, au sujet de la confection de nouvelles orgues, tel qu'il est extrait, au moins en partie, des archives municipales.

« L'an 1643 et le 24^{me} jour du mois d'Aprvil, après-
« midy, par devant nous notayre et tesmoins esta-
« blis, Mgr Ill^{me} et Reverend^{me} Anthyme Denys Co-
« hon, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apos-
« tolique, Evesque de Nismes, abbé et comte de
« Saint-Gilles, conseiller du roy et conseiller d'Etat,
« assisté de Messires Martin Eyroux, chanoine de
« ceste cathédrale de Nismes, et syndic du chapitre
« d'icelle, de Rochemaure, de la Baume, chanoines
« en la Maison épiscopale, etc.

(1) Arch. de l'évêché, série 1288, p. 25, n° 14, 1654, 1658.

Rapport présenté à l'assemblée du clergé sur les bienfaits dont
« Mgr Anthyme Denys de Cohon avait comblé son diocèse et sur
« son rôle en particulier pour la reconstruction de l'église cathé-
« drale, qui lui doit, outre son achèvement, les riches ornements
« dont il a doté le chœur, les vitres somptueuses, la lampe d'argent
« d'un prix considérable, dont il a fait présent, depuis même son
« abdication, le *grand et magnifique buffet d'orgue* et les grosses
« cloches, qui est ce qui seul manquait à la parfaite congruité d'une
« esglise, ruinée depuis 70 ans, aujourd'hui une des plus belles
« de la province ayant un jubé « ou tribune séparant le chœur de
« la nef, d'une sculpture très exquise. » Ce dernier travail était,
au témoignage de M. Emile Bigot, l'œuvre de Jean Tiran, l'auteur
du buffet d'orgues.

« Lesdits messires baillent le priffaict à Gaspard
« et André Eustache, mattres facteurs d'orgues, na-
« tifs de la ville de Gap en Dauphiné, résidant à pré-
« dans la ville de Marseille, paraissant et acceptant
« tous deux ensemble l'ung pour l'aulture et un d'eux
« seul pour le tout. Sçavoir est que les dits Eusta-
« che frères, en leur dite quallité, s'obligent et pro-
« mettent de *faire fère bien et du beau*, les orgues
« de la cathédrale, en deux buffets, l'ung grand et
« l'aulture, dit positif. » (Arch. de la ville de Nîmes,
II, l'acte comprend plusieurs feuillets).

Les Eustache, qui sont une des parties contrac-
tantes. formaient, dans le Midi, une véritable tribu
de facteurs d'orgues. Le père s'appelait Dominique
et paraît avoir été le fondateur de cette dynastie, qui
régna (si le mot n'est pas trop ambitieux) plus d'un
siècle en Provence, rayonnant même bien au-delà. C'é-
taient des entrepreneurs de cessortes d'instruments:
car ne constate pas qu'ils aient été ni organistes, ni
sculpteurs. Le savant archiviste en chef de la Cha-
rente, M. A. de Fleury — à qui l'on doit des mono-
graphies très intéressantes sur les orgues d'Angou-
lême, de Nantes, de Ruffec, etc. (1890-92-94) — a
bien voulu nous apprendre que les Eustache four-
nirent, le 19 mai 1648, l'instrument de la cathédrale
de Montpellier ; de même en 1653, André Eustache,
resté seul, fut chargé du nouvel orgue de la cathé-
drale de Mende. Le 6 mai 1657, on le voit traiter
avec le Chapitre de Rodez, pour l'addition d'un
positif à l'orgue de cette église. Le 22 octobre 1689,
c'est encore un Eustache à qui est confiée la restau-
ration de celui du Puy. Enfin en 1724 (on nous par-
donnera de recourir ici à une citation extraite d'une

étude personnelle), quand il fallut remettre à neuf l'orgue de la collégiale de Draguignan, ce fut à un Eustache « le plus habile dans son art qui soit dans la Provence, disent les archives, » que le Chapitre s'adressa pour cette œuvre(1).

Les Eustache voyageaient avec leurs cartons et leurs croquis. En 1641, ils sont installés à Salon, puis à Fréjus (2).

Ils s'entouraient de facteurs ou de sculpteurs d'occasion, ou de ceux avec lesquels ils étaient habituellement en relation d'affaires.

A quel organiste s'adressèrent-ils pour donner satisfaction au Chapitre de Nîmes ?

Le choix sur lequel ils se fixèrent semble indiquer qu'il existait déjà le même courant sympathique qu'aujourd'hui — entre l'Espagne et le Languedoc. — (Est-ce en souvenir de la longue domination des Visigoths sur notre région) ? Ce fut de l'autre côté des Pyrénées qu'on fit appel pour réaliser l'œuvre projetée, « à Louis de Aranda, natif de Séville en « Andalousie, *fameux organiste* (naturellement) servant l'esglise mestropolitaine de Narbonne, étant « présentement en ceste ville de Nîmes. »

Reste la question du Buffet. Quel en fut l'auteur ?

Pour nous le doute n'est pas possible. Peu de temps avant la livraison, promise au Chapitre de Nîmes, les Eustache avaient construit en 1638, l'orgue de l'Église collégiale de Draguignan, sur les plans et devis d'un sculpteur, originaire de cette ville,

(1) *Histoire de l'église de Saint-Michel à Draguignan*, in-8° 1865, p. 422.

(2) Renseignement fourni par notre ami, M. Mireur, l'érudit et obligeant archiviste en chef du Var.

Jean Tiran. Les boiseries du buffet, qu'il avait sculptées furent reproduites avec une fidélité presque scrupuleuse, dans tous leurs détails, pour l'orgue de Nîmes (1).

Le travail avait été déclaré satisfaisant là-bas, et peut-être, les Eustache (soit dit sans vouloir porter atteinte à leur bon renom) réalisaient-ils une économie à ne recourant pas à un autre « preffactier » pour cette nouvelle « menuiserie, » comme on appelait cet ensemble d'ouvrages sculptés.

Dans l'un comme dans l'autre de ces deux orgues exécutés à trois ans d'intervalle (celui de Draguignan fut inauguré en 1640), les Eustache s'engageaient à faire « fassonner » trois tourelles avec corniche, reposant sur une plate-forme, soutenue par des consoles. Celle du milieu, accostée des deux autres de moindre dimension, devait monter jusqu'au hault de la voulte « où environ et le reste du buffet « devait être d'architecture identique et en haulteur et proportion avec les dits tourelles et de « largeur convenable pour y placer la *montre* (les « tuyaux apparents), le tout fermé par derrière. « Deux portes seront massonnées pour parvenir « au dit buffet, et sur la tribune bastie à l'entrée de « la cathédrale, sur la grand'porte d'icelle : le tout « de bon vieux bois de nouguier, adjousté de bois « de chêne d'Hollande. »

Conçues dans la manière large, originale, en un système d'ornementation — où le caprice de l'artiste savait s'associer aux leçons de l'école, — style

(1) Nous tenons la photographie du buffet des orgues Draguignan, à la disposition des lecteurs de cet article qui voudraient être convaincus de visu.

plein des hardiesses de la Renaissance, qui domina sous Louis XIII, alors que l'architecture n'avait pas encore été asservie aux règles étroites et froides de Vitruve et de Vignole, comme le fut plus tard la littérature aux limites assignées par Boileau ; ces boiseries, malgré une certaine rudesse de ciseau, nécessitée par l'obligation de produire de loin l'effet attendu, offrent un aspect imposant dans leur ensemble.

C'est l'ordre composite, qui règne dans les quatre pilastres cannelés, avec leurs chapiteaux richement ornés, séparant les tourelles.

Des tiges d'arbustes, aux feuillages sculptés avec goût, s'étalent sur les plans inférieurs. Ces boiseries comportaient primitivement deux parties distinctes. La plus importante, la seule qui subsiste (celle qui avait été construite pour contenir le grand jeu) occupe presque toute la surface intérieure du mur de façade de l'Église, sur une largeur de douze mètres et une hauteur de huit mètres à peu près. La seconde partie de l'instrument, — beaucoup plus restreinte, — (une sorte de réduction de la première, dont elle reproduisait les lignes principales), et qui portait à son sommet trois petites statues, symbolisant l'harmonie, la musique et le chant, renfermait le positif et était placée au milieu de la tribune où elle se trouvait en saillie surplombant sur la nef.

Cette seconde partie a disparu lors de la dernière transformation intérieure de la cathédrale, opérée sous l'administration de Mgr Besson par les soins de M. Révoil, l'architecte diocésain, qui a rendu au style roman, par ses études et ses œuvres, sa splendeur antique et l'a de nouveau popularisé dans le midi.

Elle n'a pu se concilier avec les exigences du plan des travaux, alors entrepris, qui ont modifié si profondément, afin de reprendre la tradition primitive, les précédentes reédifications de la nef.

Pour revenir au corps principal du buffet actuel, signalons la frise qui court, au-dessous des tourelles, coupée de mascarons, de têtes d'anges couronnés, et d'autres motifs formés par des corbeilles de fruits, des massifs de fleurs etc.

Comme couronnement dans la partie supérieure, trois statues surmontent le buffet, ayant des têtes d'anges sous leurs pieds ; deux dômes, qui servent de support à des urnes, terminent la ligne de façade pour faire pendant aux statues.

Une galerie ajourée avec frontons triangulaires, courant le long de l'instrument, ainsi que des chimères inclinées, des cariatides, des culs de lampe, voussures, figurines, corniches à modillons et à denticules complètent la décoration extérieure de l'instrument. Tel qu'il nous a été légué, malgré la suppression du positif, regrettable au point de vue de la conservation intégrale de l'œuvre, ce buffet demeure un précieux débris de l'ameublement ancien de la cathédrale.

Le travail de Jean Tiran était très estimé jadis. Dans le procès-verbal de réception solennelle de l'évêque Esprit Fléchier, le grand orateur, réception qui eut lieu en présence du Chapitre, sous la tribune des orgues, on n'omet pas de parler de leurs « buffets magnifiques. » (Arch. du chap. g. 1288) (1).

(1) Visite du 29 mai 1693. — Procès-verbal de la visite de la cathédrale : « A l'entrée principale de l'église, qui répond à la place, est au dedans une voûte qui porte les orgues, qui sont

Mais c'est trop s'attarder, peut-être, sur ce qui ne constitue que le corps extérieur de l'instrument ; revenons à ce qui en est l'âme et qui lui communique la vie.

Nous n'apprendrons rien au lecteur, en rappelant que la structure intérieure d'un orgue est faite à l'imitation du mécanisme du corps humain, qui produit la voix et le chant, et que son appareil — celui qui ne paraît pas — est comparable à l'organe vocal.

La voix de l'orgue lui est transmise au moyen du vent qu'aspirent de grands soufflets, aussi rapprochés que possible, et qui sont comme les poumons de cette puissante poitrine, emmagasinant, par des canaux, l'air, dans une sorte de coffre supportant les tuyaux et qu'on appelle le *sommier* ou somme centrale de toutes les parties essentielles de l'instrument.

La parole de l'orgue, c'est le secret réservé à l'organiste, qui est appelé à rendre la machine animée, en posant les doigts sur le *clavier*, véritable clef qui

« fort belles ; le grand et le petit jeu très bien montés, en bois de « noyer sculpté, avec plusieurs remarquables figures. »

Dans ce même procès-verbal, reproduit par M. de Lamoignon dans la *Semaine Religieuse* des années 1874-1875, est décrite la chapelle appelée Royale, que « feu Mgr de Cohon fit bâtir sous le « titre de la Conception de Notre-Dame, celle du fond de l'église « avec halustrade en fer travaillé et doré. Aux quatre coins sont « placées quatre statues, sculptées, de grandeur naturelle : Charles- « magne, saint Louis, Henri IV et Louis XIII. Du côté de l'Evan- « gile, dans la muraille, il y a le tombeau de Mgr de Cohon, qui « est d'une grosse pierre noircie. On y voit son portrait au milieu, « sur une lame de cuivre, avec des anges qui pleurent, tenant des « flambeaux allumés et des cassolettes fumantes. » Mgr de Cohon fut deux fois évêque de Nîmes. Nommé en novembre 1633, il quitta l'évêché de Nîmes sans motif connu en 1644, pour celui de Dôle, dont l'évêque, Hector d'Ouvrier, vint le remplacer à Nîmes. Mais il fit la consécration de la cathédrale le 18 mars 1640. A la mort de ce dernier, de Cohon obtint d'être rétabli dans son premier diocèse de Nîmes, où il mourut en 1670.

va ouvrir libre carrière aux inspirations modulées par le génie de l'artiste, lequel va successivement faire chanter, pleurer, prier ou exsulter ce merveilleux assemblage des plus délicats rouages, confondus dans une seule et indéfectible harmonie.

Le « Priffaict » des orgues s'est expliqué longuement sur les qualités et conditions à remplir par les Eustache pour la bonne confection de l'instrument.

Après avoir spécifié que les 57 *tuyaux* de la montre seront « d'estaing fin d'Angleterre, » il détaille les jeux à y introduire, au nombre de vingt-trois, tels que ceux de bourdon, de cornet, de voix humaine, de roussignol, de flûte, de « phifre », de flageolet, de tremblant, de nazard, de prestant, de larigot, de cymbale, de vantouze, de trompette, de chromorne, de haut-bois, etc., les artistes devant s'employer à faire tourner deux « estoiles » et retentir sonnettes et tambour.

Le tout dut être livré dans le laps de deux années, pour le prix de six mille livres, sur lesquelles fut comptée une « advance de quinze cents livres », le restant devant être payé de six en six mois.

Tel fut l'orgue, qui, depuis cette époque, n'a cessé de s'associer aux événements considérables de la cité. Que de *Te Deum* n'a-t-il pas accompagnés, à la nouvelle des victoires remportées par nos armées, ou à l'occasion de l'entrée solennelle de princes, de prélats ou de grands personnages ! Mais, par contre, que de symphonies lugubres n'ont-elles pas mis en mouvement, à l'occasion des deuils publics ou privés, ces touches, sur lesquelles se sont exercées tant de mains habiles !

On peut dire que sur elles toute l'histoire de la

cité, que les diverses phases de la vie des familles se sont déroulées en notes joyeuses ou plaintives.

L'interruption de l'existence normale de la nation, aux plus sombres jours de la Terreur, put seule suspendre, pendant quelque temps, le cours de ses symphonies. C'est aux hymnes patriotiques — qu'on interprétait aux solennités du décadi dans la cathédrale transformée en temple de la Raison — que l'instrument dut sa conservation. Il échappa en effet aux destructions de cette époque troublée — qui avaient valu à l'édifice la perte de tant d'objets d'art précieux, épargnes des siècles — et en particulier aux conséquences de l'arrêté du Comité des finances du 16 ventôse an III (6 mars 1794) qui avait prescrit la vente de « tous les buffets d'orgue existant dans les églises du territoire. »

Mais avec quelle satisfaction, il n'est pas besoin de le dire, lors de la réouverture des édifices consacrés au culte, la population Nimoise ne dût elle pas entendre résonner de nouveau l'instrument mélodieux, appelé encore à être, comme dans le passé, l'écho de ses sentiments les plus intimes.

Durant ce long usage, il n'est pas étonnant que l'orgue, par l'effet naturel du temps — *edax rerum* ait dû subir de nombreux relevages. Avait-on toujours mis en pratique les soins minutieux, la surveillance incessante, édictés par les règlements intérieurs de l'église, pour en maintenir le parfait état ?

Quoi qu'il en soit nous voyons Castries y opérer une réparation importante en 1693, Veju en 1732 ; Dubeyra et de Lhomme y ont travaillé en 1745. Enfin un facteur émérite, autant qu'éminent musicien, le Père Isnard, dominicain, l'auteur des superbes or-

gues de la monumentale église de St-Maximin (1), réputées les plus belles du royaume (2) a également apporté le concours de son expérience aux réfections nécessitées en 1752 par celle de Nîmes. — Nous ne citerons que pour mémoire l'intervention de Génoyer en 1778.

Dans le cours de ce siècle en 1830, le facteur Ducroquet y introduisit certaines modifications : Collinet et Doublain ont aussi travaillé à ces orgues, que M. Vincent Cavaillé-Coll, si honorablement connu par les perfectionnements dont il est l'auteur en cette matière, remaniait pour la dernière fois en 1865.

Depuis lors, l'art des facteurs a réalisé d'immenses progrès. En outre l'orgue de Nîmes avait été exposé, surtout depuis les radicales modifications apportées à l'architecture de l'édifice, à des détériorations auxquelles il était indispensable de parer.

La nécessité de rétablir à l'intérieur de l'instrument les jeux de l'ancien positif supprimé, on l'a vu, par le changement de la tribune, appropriée depuis au style général de l'église, a également contribué à y faire introduire les perfectionnements importants sur lesquels nous allons fournir quelques détails sommaires.

Ainsi l'orgue se compose aujourd'hui au lieu des vingt-trois jeux primitifs, de quarante-quatre répartis sur trois claviers manuels, comportant cinquante-six touches et deux pédaliers de trente-deux notes.

(1) Dans le Var, près de la Sainte-Baume.

(2) Voir *la facture moderne étudiée à l'orgue de Saint-Eustache*, par l'abbé Ply, Lyon, 1878, grand in-8°. Elles furent sauvées de la destruction, en 1796, par Lucien Bonaparte.

Deux mille cinq cent quatre vingt-dix-sept tuyaux, distribuent de l'air, dans des proportions diverses depuis cinq mètres vingt centimètres de longueur, jusqu'à cinq millimètres au plus. La soufflerie a été aussi modifiée. Aux grands soufflets alimentaires et aux trois réservoirs régulateurs, transmettant le vent, avec des pressions différentes, dans les appareils pneumatiques et dans les sommiers qui supportent les jeux, sont venus s'adjoindre deux nouveaux appareils pneumatiques qui communiquent aux claviers à mains, même accouplés, une douceur et une netteté d'attaque absolues, par l'introduction de dix-sept jeux neufs, et donnant les sonorités modernes, par la double expression ajoutée aux jeux du positif, refait en entier, et du *recit*, ainsi que par dix neuf pédales de combinaisons substituées aux cinq primitives (1).

Telles sont les modifications essentielles apportées au vieil instrument, dont elles ont renouveau complètement la structure, accru l'importance en sonorité et en harmonie, par un rajeunissement que pouvaient seuls procurer les progrès réalisés à cette heure par la science du facteur d'orgues.

Cette grande œuvre, qui transforme, en ajoutant à sa haute valeur primitive, l'orgue antique de la cathédrale, ne pouvait être mieux confiée qu'au talent bien connu et à l'expérience consommée d'une des sommités de l'art contemporain, M. Charles Michel-Merklin, de Lyon, héritier du nom et de la méthode du célèbre Joseph Merklin, de Paris, l'auteur de l'orgue de Saint-Eustache, si renommé dans le monde musical,

(1) Communiqué par M. Charles Michel-Merklin. — La dépense nécessaire pour ce *relevage* dépasse 20.000 francs.

et dont l'inauguration eut lieu avec une pompe inusitée le 21 mars 1879.

Nous avons cru faire acte de justice en rappelant les noms de ceux qui avaient pris l'initiative du premier établissement des orgues et qui ont concouru par leur habileté à l'édifier tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, et en rendant hommages aux savants travaux qui ont eu pour but de restituer à l'instrument son ancien lustre, d'en étendre la puissante sonorité, de multiplier ses merveilleux effets d'harmonie. Grâce à eux nous pouvons goûter pleinement les jouissances de cet art, dont le génie des Bach, des Haëndel, des Saint-Saëns a reculé les horizons.

Qu'il nous soit permis, en terminant cette simple étude sur un des côtés peu fouillés de notre histoire locale, d'exprimer le vœu que le nouvel instrument, avec l'ampleur et le puissance que les restaurations actuelles lui ont communiquées, tout en remplissant sa mission noble et élevée, contribue à répandre de plus en plus, dans les foules, le culte de l'art musical, particulièrement en honneur dans cette cité de Nîmes — où vibre si fort le sentiment de tout ce qui est beau — et réalise, ainsi, une fois de plus, la vertu que l'antiquité lui attribuait, celle d'adoucir et de polir les mœurs :

• *Emollit mores nec sinit esse feros.* •

RAYMOND POULLE-SYMIAN.

LE JOUR MAUDIT

Fantôme vaguement rigide sous les cieux,
Le Sage, alors, livra son cœur qui se lamente,
— Une lueur de rêve idéale et charmante
Nimbait le spectre auguste encor silencieux...

Or, le Sage clama sa parole sévère,
Tandis qu'à l'horizon, jaspé de pourpre et d'or,
En un crépusculaire et suprême décor,
Surgissait, lumineux, le profil d'un calvaire...

— : « O Jour, je te maudis ; ô jour, témoin banal
« Des labeurs de la brute et du vain bruit des hommes,
« Je te maudis, ô Jour ! L'heure exquise où nous sommes,
« Seule, est douce d'un charme irréel, automnal...

« Pour l'ombre que tu mets aux clartés éternelles
« Je te maudis, ô Jour ! — ô Jour, je te maudis,
« Car l'aube pleure, au seuil des Matins interdits,
« Ton viol polluant les heures solennelles...

« Et mon cœur te poursuit, plein d'un farouche émoi
 « Au déclin de ta gloire blême, qui recule,
 « Comme si ton trépas, en ce lent crépuscule,
 « O Jour, était mon œuvre et ma vengeance — à moi ! »

Ainsi parla le Sage.

Et, furtive, une étoile
 Mettant un clair sourire aux yeux du ciel profond
 S'allume... A l'horizon qui s'embrume et se fond
 Le profil indécis du calvaire se voile...

PHŒBUS JOUVÉ.

LES FERMENTATIONS¹

Pendant longtemps on désignait sous le nom de « fermentation » tous les phénomènes dans lesquels une masse pâteuse (solide ou liquide) se boursoufflait avec forte production de gaz : telles la fermentation du jus de raisins dans les cuves de vendanges et la fermentation de la pâte du pain additionnée de levain.

Plus tard, on a généralisé et on a appliqué cette dénomination à diverses réactions chimiques spontanées, où l'on voyait les corps se transformer, sans cause apparente : telles la saccharification du malt, l'acétification du vin, etc.

Le corps subissant la fermentation est la substance fermentescible, l'agent actif est le ferment.

Cette modification se fait sous l'influence d'un être vivant et organisé, ou bien la transformation de la matière organique est l'effet d'un principe azoté, soluble mais non organisé.

Dans le premier cas, l'acte chimique de la fermentation est essentiellement un phénomène corrélatif d'un acte vital commençant et s'arrêtant avec ce dernier. Il affecte les formes les plus variables

(1) Premier chapitre d'un ouvrage que fait paraître en ce moment votre savant collaborateur, *les Levures* Masson et Co, éditeurs. Paris, 2 fr. 50.

« oxydations, réductions, hydratations, dédoublements ; » ce sont les fermentations proprement dites.

Dans le deuxième cas, une très faible quantité du principe azoté, d'origine animale ou végétale (diastase), suffit pour agir, par sa seule présence, sur le corps fermentescible : telles la transformation des matières albuminoïdes en peptones par la pepsine de l'estomac, la transformation de l'amidon en dextrine et en maltose sous l'influence de l'orge germée (amylase), etc.

On peut rapprocher ces deux genres de fermentations par la grandeur du rapport entre l'effet et la cause, par la disproportion énorme qui existe entre le poids de l'organisme ferment et celui de la substance fermentescible sur laquelle il agit ; pendant que le ferment organisé se trouve à la fin de la fermentation en quantité plus considérable, le ferment figuré reste sensiblement dans la même proportion, c'est ce qui sert à les distinguer.

• *Nécessité des infiniment petits. Leur dissémination, caractère ferment.* — Les plantes supérieures constituent leurs tissus à l'aide des principes enlevés au sol et à l'air ; au premier, elles empruntent les principes minéraux ; à l'air, elles prennent, grâce à leur chlorophylle, sous l'influence des rayons solaires, l'acide carbonique qui, combiné à l'eau, sert à former les composés hydrocarbonés : sucre, amidon, cellulose, etc.

Les plantes servent à la nourriture des animaux et la matière organique produite est devenue improprie à nourrir d'autres végétaux. Il faut qu'elle soit détruite et amenée à des éléments plus simples

dont les termes extrêmes sont : l'acide carbonique, l'ammoniaque, le carbone et l'azote ; c'est le rôle des infiniment petits.

Ce sont eux qui sont chargés de former à la surface de la terre, le contrepois des végétaux supérieurs. Il en résulte qu'ils doivent être doués d'une grande énergie de destruction, d'une grande vitesse de reproduction ; qu'ils doivent assez bien résister aux agents extérieurs et être disséminés un peu partout.

Pendant que des pigeons ne consomment par jour que $1/14$ de leur poids de blé noir (Duclaux), l'*aspergillus niger* peut consommer $1/6$ de son poids de sucre (Raulin), le ferment lactique $1/5,5$ (Kayser), le *mycoderma aceti* transforme en acide acétique 100 fois son poids d'alcool (Duclaux).

Pour donner un exemple de la vitesse de reproduction de ces infiniment petits, il suffit de dire qu'il faut seulement quelques heures au *mycoderma aceti* pour recouvrir la surface d'une grande cuve ; or, 30.000 cellules n'occupent qu'un millimètre carré de surface.

Ces infiniment petits ont besoin de force, comme tout être vivant, soit pour réparer les pertes résultant de leur fonctionnement, soit encore pour constituer leurs tissus. Privés de chlorophylle, ils ne peuvent acquérir cette force qu'en brûlant les aliments préparés par les végétaux supérieurs ; ou bien à l'aide de l'oxygène de l'air atmosphérique : tels sont les mycodermes qui mènent alors une vie aérobie.

Mais on conçoit également qu'il peut exister, parmi les matériaux préparés par les végétaux su-

périeurs, des matières capables de se transformer en éléments plus simples, avec dégagement de chaleur.

Les êtres qui ont la faculté de provoquer le doublement de ces substances, en leur empruntant l'oxygène dont ils ont besoin, et de profiter de la chaleur ainsi dégagée, sont des ferments ; c'est ce qui a lieu dans la vie anaérobie ; exemple : transformation du sucre en alcool sous l'influence du ferment alcoolique.

Mais nous savons aussi que la vie anaérobie ne suffit pas pour amener la gazéification complète ; l'alcool produit peut, en brûlant, fournir la chaleur nécessaire à la vie aérobie du bactérium acéti et se transformer en vinaigre, qui, à son tour, est détruit par d'autres infiniment petits, qui le changent en eau et acide carbonique ; souvent les deux vies se manifestent en même temps.

M. Duclaux a résumé d'un façon admirable le cycle complet par la matière organique :

« La vie des grands végétaux et des grands animaux se résume dans la création, aux dépens de la chaleur solaire, de substances dont la production exige une certaine dépense de forces. C'est dans ces substances endothermiques que s'implantent les êtres inférieures. De la force qu'ils y trouvent emmagasinée, ils empruntent une portion pour la construction de leurs tissus, ce qui les rend, jusqu'à un certain point, indépendants des conditions extérieures. Une autre portion est employée à donner l'état gazeux à des substances primitivement liquides ou solides. Une autre portion, enfin, se transforme en chaleur sensible et

« sert à élever la température du liquide où se produisent tous ces phénomènes, et par suite à en activer la marche. »

Historique de la fermentation alcoolique. — L'histoire nous apprend que les Egyptiens et les Grecs se livraient à la culture de la vigne et à la fermentation du jus de raisin, tandis que la fabrication de la bière se pratiquait chez les Germains, les Gaulois et les Espagnols. Ce sont les deux fermentations alcooliques types qui ont lieu sous l'influence de la « levure. »

C'est vers 1680 que Leuwenhœck constata le premier au microscope la forme globulaire, ovoïde ou sphérique de cette levure.

Depuis Lavoisier, la fermentation alcoolique a fait l'objet de nombreuses recherches ; il convient surtout de citer : Thénard, 1803 ; Astier, 1813 ; Kiéser, 1814 ; Person, 1822 ; Desmazières, 1825 ; Schmidt de Dorpat, 1825 ; Turpin, 1835 ; Kutzing, 1836 ; Meyen, 1837.

C'est à cette même époque que Cagniard de Latour et Schwann ont découvert en même temps, et d'une façon indépendante, la nature vivante de la levure de bière.

Dumas considérait la fermentation comme corrélatrice de la vie de la levure ; mais l'organisation de la levure fut contestée par Berzélius qui attribuait le phénomène de la fermentation à des actions catalytiques.

Liebig l'expliquait par le mouvement que la levure en décomposition imprimait aux corps inaltérés (sucres).

Il était réservé à Pasteur de démontrer d'une façon

irréfutable qu'il n'y avait jamais de fermentation alcoolique sans qu'il y ait simultanément organisation, développement, multiplication de globules ou vie continue.

C'est ce qu'il a prouvé en provoquant la fermentation complète d'un liquide sucré dans lequel il n'ajouta que des matières minérales et une trace de levure, cette levure ; au lieu de se décomposer, bourgeonnait et augmentait de poids.

Nœgeli est le principal représentant d'une autre théorie tenant le milieu entre celles de Pasteur et de Liebig : la théorie physicomoléculaire ; pour lui, la fermentation est la transmission sur les substances fermentescibles, des états vibratoires des molécules ou des groupes d'atomes des différentes combinaisons qui constituent le protoplasma vivant ; ces mouvements détruisent ainsi l'équilibre des substances fermentescibles et les font entrer en décomposition, alors que ce protoplasma vivant reste inaltéré.

Cette transformation du sucre en alcool n'est pas le fait de la levure seule ; nous savons par les travaux de MM. Lechartier, Bellamy, Munz, que la cellule végétale peut se comporter comme le ferment alcoolique, lorsqu'elle se trouve en l'absence d'oxygène.

Beaucoup d'autres savants ont étudié la fermentation alcoolique et les ferments alcooliques ; les faits trouvés par eux seront relatés au fur et à mesure que nous avancerons dans cette matière. Il convient de citer les travaux de MM. Bail, de Bary, Brefeld, Reess, Duclaux, Gaxon, Fernbach, Laurent, Delbruck, Hansen, Will, Linder, Joëgemen, Lintner, Kubla, Effront etc.

Ferments alcooliques. — La fermentation alcoolique consiste dans le dédoublement du sucre en alcool, acide carbonique, glycérine, acide succinique, etc., sous l'influence de divers ferments dits alcooliques.

Les moisissures n'agissent qu'exceptionnellement comme ferments alcooliques ; elles se comportent en général comme des agents de combustion :

- En présence de beaucoup d'oxygène, la plante est un agent de combustion : elle brûle le sucre sans le faire passer par des états intermédiaires ; peut-être y a-t-il formation d'alcool, mais il est probablement brûlé tout de suite.

Lorsqu'on les immerge, à l'abri de l'oxygène, dans une sucre, les moisissures (surtout les mucors) divisent leur mycélium en articles qui se multiplient, par bourgeonnement, en cellules plus ou moins rondes et provoquent la fermentation alcoolique. Elles conservent ces propriétés plus ou moins longtemps, et peuvent les reprendre après un nouveau passage à l'air ; les quantités d'alcool obtenues sont en général faibles.

Les ferments alcooliques proprement dits ou levures appartiennent, à part quelques exceptions, au groupe des blastomycètes.

Reess, de Bary, Engel appelaient saccharomyces les champignons bourgeonnants ; ils se basaient exclusivement sur la forme et les dimensions. M. Pasteur est venu ajouter, comme caractère important, la propriété de donner lieu à une fermentation alcoolique.

M. Hansen a modifié cette classification, en limitant le nom de saccharomyces aux champignons

bourgeonnants donnant lieu, dans des conditions déterminées, à la formation d'ascospores.

Les ferments alcooliques sont en général, des corpuscules ovales, ronds ou éллиptiques ; quelquefois, ils sont plus ou moins allongés ; leur forme est donc très variable, les cellules atteignent 8, 9, 10, dans leur plus grand diamètre.

Leur membrane est mince, élastique, de nature cellulosique, et contient un protoplasma assez homogène et incolore, lorsque le globule est jeune, mais rempli de granulations plus ou moins fortes dans les vieilles cellules ou dans celles qui ont souffert de l'influence des agents extérieurs.

Dans leur intérieur on distingue, surtout lorsque la cellule est jeune, une vésicule plus claire, désignée du nom impropre de vacuole. Cette vacuole renferme un suc plus gélatineux et dans son intérieur se meut un petit granulum à peine perceptible, de nature inconnue.

Lorsqu'on place un globule de levure dans un liquide fermentescible, on voit apparaître en un ou plus rarement en deux points de sa surface, un mamelon ; ce renflement vésiculeux grossit peu à peu, en épaississant son enveloppe, et finit par atteindre la grosseur de la cellule mère. Ces jeunes cellules se détachent de la cellule initiale ou restent, encore quelque temps, adhérentes à la cellule qui leur a donné naissance ; puis chaque nouvelle cellule se met à proliférer à son tour et il naît ainsi une seconde génération.

Il est souvent possible de reconnaître dans les groupements ainsi formés le globule qui a donné naissance au groupe, par un protoplasma plus gra-

nuleux, contracté, à contours peu turgescents, épais, foncé, plissé à l'intérieur, à vacuoles irrégulières et avec amas de globules gras.

Lorsque les globules restent unis (en chapelets), on a la levure haute ; lorsque les globules sont isolés ou deux par deux, on a la levure basse.

Nous verrons plus tard que ce n'est pas le seul mode de développement, Reess nous a montré que le globule de levure soumis à l'inanition donne lieu à des spores endogènes.

Mais ni la forme, ni le mode de bourgeonnement, ne suffisent pour différencier les levures alcooliques. Nous verrons, dans le chapitre des levures pures, qu'il faut un ensemble de caractères spécifiques (d'ordre morphologique, chimique et physiologique), pour nous faire une idée bien exacte d'une race de levure et pour pouvoir la différencier d'une voisine.

E. KAISER.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

NIMES — IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADEIRAINE, 21

NOTRE BANQUET

Dix ans ! C'est une période respectable d'existence, surtout pour une *Revue*, de province notamment. La *Revue du Midi* a franchi allègrement cet âge, qui est la jeunesse pour les hommes, qui est plus que l'adolescence pour une feuille périodique. La voilà parvenue à maturité avec toute la vigueur et tout le développement désirables, inespérés même pour un journal dont l'ambition primitive était de rester local et dont le succès l'a porté loin, bien au-delà de notre frontière spéciale. Aussi la direction actuelle a-t-elle eu la bonne pensée, dans l'intérêt de l'œuvre et pour la plus grande satisfaction de ses coopérateurs, de fêter l'anniversaire de sa naissance et de réunir dans un large et joyeux banquet ceux qui concourent à donner la vie et le succès à la *Revue*.

C'est chez Durand (peste ! Messieurs) que cette fête, une vraie fête, a eu lieu, le soir du lundi, 11 janvier courant. C'est là qu'a été relancé pour une activité et un bonheur nouveaux cet aimable et utile périodique. Dire que la plus franche intimité a régné entre tous serait banal si c'était la répétition d'une formule consacrée, mais le constater en toute vérité est chose absolument nécessaire.

Tout le monde a rivalisé de fraternité, d'entrain et d'esprit. On s'est même surpassé, Durand tout le

premier, nous sera-t-il permis de dire. Jugez-en par ce menu dont nous ne saurions vous dévoiler les plus inattendues surprises.

Potage
Sole Normande
Grives sur canapés
Chapons de Bresse
Cèpes
Fromage glacé
Dessert
Bordeaux et Champagne

Nous n'avons garde d'oublier les remerciements bien mérités par les convives qui nous ont servi, outre leur esprit naturel, ceux de leur meilleure cave.

A la présidence de la table, tout naturellement le doyen des collaborateurs, M. le docteur Elie Mazel, en face, *la Direction*. Et puis à leur droite et à leur gauche, sans autre préséance que l'âge ou l'ancienneté, M. le chanoine Ferry, M. de Castelnau, M. le général Bertrand, M. Emile Reinaud, MM. Clauzel, de Balincourt, abbé Durand, Rigal, Raymond Poulie-Symian, de Masquard, Maurin, Clavel, Gal, Bondurand, docteur Fortuné Mazel, Edmond Falgairolle, Bârdon, Alexandre Ducros, Henri Mazel, abbé Reydon, Gervais-Bedot, Renaud, Pieyre, G. Lavergne, Vernhette, G. Carrière, abbé Sarrau, Desguerrois, Chansroux.

Avec le premier bouchon de champagne est partie la série des toasts.

M. le Président Elie Mazel a lancé la première fusée.

MESSIEURS,

Laissez-moi tout de suite et d'abord vous remercier de l'honneur très grand que vous m'avez fait en m'appelant à la Présidence de ce banquet confraternel.

Je ne me reconnais guère de droits à cette place en dehors de ceux que confère le privilège de l'âge, et, s'il m'est permis d'invoquer la sincérité et la profondeur de mon dévouement à la cause de la *Revue du Midi*, il m'est agréable de constater, qu'à ce titre ces droits sont aussi, Messieurs, ceux de chacun de vous.

L'œuvre de la *Revue du Midi* est une des plus méritoires et des plus louables entre toutes... Réunir toutes les opinions, toutes les confessions, tous les partis sur le terrain commun du travail modeste, persévérant, consciencieux, faire connaître à tous ses enfants et par conséquent faire aimer notre patrie locale, son histoire, c'est-à-dire sa vie vivante, ses habitudes, ses mœurs, établir entre notre foyer restreint et les autres foyers le plus de rapports et d'échanges possibles, provoquer partout et de toutes manières cette décentralisation féconde qui nous est si chère et qui ne renaitra définitivement et triomphalement dans le domaine politique que si elle se développe auparavant dans le royaume de l'esprit, voilà l'œuvre de la *Revue du Midi*, n'est-ce pas, Messieurs ? Voilà votre œuvre à tous !...

Je ne veux pas insister sur ce point particulièrement attachant. J'espère que des voix plus autorisées que la mienne sauront un jour aborder un tel sujet et faire ressortir la part de mérite et de gloire qui revient en toute justice aux ouvriers de la première heure et à leurs continuateurs de l'heure présente.

Toutefois qu'il me soit permis de constater d'ores et déjà et à votre éloge que bien rares sont les villes en province, qui comme Nîmes, peuvent montrer une publication men-

suelle de l'importance, de l'autorité, de la durée de la *Revue du Midi*.

Nous avons autour de nous et dans notre région du Sud-Est des villes riches et florissantes : Montpellier, Aix, Marseille, Grenoble, Lyon même, dotées d'universités ou de simples facultés, mais où les ressources sont autrement abondantes que celles de notre ruche industrielle...

Où sont les revues littéraires, scientifiques, artistiques de ces villes ?

C'est à Montpellier, précisément, que parut, en 1844, la première *Revue du Midi*, sous l'impulsion de M. Ach. Jubinal, alors professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres. Cette publication disparut, avec son directeur, peu de temps après la tourmente de 1848. Quelle est la *Revue* qui l'a remplacée ? Aucune... Où la *Revue du Midi* se trouve-t-elle aujourd'hui et depuis longtemps ? à Nîmes...

Oui, Messieurs, ceci peut nous rendre fiers et en tous cas nous exciter à soutenir une œuvre qui, sans prétention et sans esprit de rivalité avec d'autres organes spéciaux de droit, de médecine et d'archéologie par exemple, éclos à côté de nous, ne demande qu'à vivre libre, indépendante, ouverte à tous ceux qu'intéresse la littérature française et provençale, la philosophie, la science appliquée à l'industrie, l'histoire locale, comme les grands problèmes sociaux qui s'imposent à l'attention de tous.

Quel malheur si par notre indifférence ou une incurable paresse, cette publication, si pleine d'avenir, allait disparaître ou même s'étioler !...

Cela n'arrivera pas. J'en ai pour garant ce cordial banquet.

Je me hâte donc de lever mon verre et de vous proposer de boire à la prospérité de la *Revue du Midi*, à l'accroissement de ses abonnés et lecteurs, au personnel si dévoué de notre maison d'édition, à nos collaborateurs, à vous tous, Messieurs, qui êtes présents ici, aux absents. Hélas ! que ne puis-je dire à nos chers disparus d'hier ? en un mot à tous

ceux qui nous honorent de leur sympathie et sont en communauté d'idées et d'action avec nous !

Entre tous une place spéciale doit être réservé dans ce toast aux premiers fondateurs de la *Revue du Midi*, à M. Camille Ferry, curé de Saint-Paul, à M. de Castelnau et à leur distingué successeur, M. Jacques Rocafort.

M. Jacques Rocafort, le directeur actuel, l'âme en quelque sorte, le principe vital, pardonnez-moi cette expression professionnelle, de la *Revue du Midi*, a toutes les qualités requises d'activité, de dévouement, de largeur d'esprit pour assurer le succès de notre œuvre commune.

Buvons donc tous et cordialement, Messieurs, à la *Revue du Midi* et à M. Jacques Rocafort !...

TOAST DE M. J. ROCAFORT

MESSIEURS ET CHERS COLLABORATEURS,

« Après avoir remercié notre cher et vaillant doyen de ses éloges trop bienveillants, mon premier devoir est de vous remercier, vous aussi, d'avoir répondu en si grand nombre à mon appel. Je n'avais pas osé espérer, pour cette première fois, une réunion aussi nombreuse. J'étais assuré d'avance de la qualité des convives, je ne comptais pas encore sur la quantité. Vous m'avez donné une leçon de courage et de confiance, que j'accepte avec plaisir.

« Vous attendez sans doute de moi qu'en qualité de directeur de notre *Revue* je dégage de ce banquet sa signification. Eh bien, si notre Vatel nimois prétendait expliquer votre affluence par le seul attrait de son art, si exquis soit-il, vous protesteriez, n'est-il pas vrai ? En réalité, ce qui vous a rassemblés autour de cette table, c'est votre dévouement à une cause, une cause que nous ne sommes pas assez province pour appeler grande, mais que nous trouvons juste

et intéressante. Vous y êtes venus, — quelques-uns même de fort loin, et encore qu'est-ce que la distance qu'il leur a fallu franchir pour venir de Vauvert ou de Beaucaire en comparaison de l'autre, de celle qui sépare la plupart d'entre nous, je veux dire celle des préjugés, des opinions et des croyances ? — vous y êtes venus, appelés par un commun amour des lettres, des arts et des sciences, et plus particulièrement de ce coin de la France que nous habitons, que nous aimons, par droit de naissance ou de naturalisation, et dont la *Revue du Midi*, œuvre décentralisatrice par excellence, a pris à tâche d'étudier et de faire connaître le passé, historique, géographique, social, archéologique, le passé tout entier. Voilà le lien moral qui existe entre tous les membres de ce banquet, et de ce lien là la *Revue du Midi* est la vivante manifestation.

« Nos origines ne se perdent pas dans la nuit des temps, et, par un côté, c'est fort heureux, puisque c'est à cela que nous devons de posséder au milieu de nous notre fondateur, M. le chanoine Ferry, dans toute la vigueur de la santé et du talent. Rendons à cet ouvrier de la première heure, dont toute la modestie ne parvient pas à cacher à nos yeux la bonté et l'esprit, l'hommage qui lui est dû, et avec lui confondons dans un même tribut de reconnaissance notre éditeur, M. Gervais, plus digne du titre de collaborateur que d'éditeur par sa générosité et son désintéressement.

« Il n'en est pas moins vrai que la *Revue* a dix ans accomplis. Depuis sa naissance que de chemin parcouru ! Certes, nous n'avons pas renié nos origines, nous avons même conservé les traits essentiels de notre physionomie : nous sommes généralement sages, nullement subversifs, étrangers à la politique, respectueux de ce qui est respectable, ne prenant d'autres licences, et encore à notre insu, que des licences grammaticales. Cependant nous nous sommes développés, nous avons élargi nos horizons, nous avons agrandi le cercle de nos collaborateurs, en ouvrant à tous, sans distinction de parti ou de culte, une large et libérale hospitalité ; trop heureux de la voir acceptée par les hommes les plus marquants

de notre ville ou de la région, qui sont venus chez nous, comme dans un asile de paix et de souriante sérénité, se délasser les uns des orages de la politique, les autres des rudes travaux de Mars, d'autres enfin de la monotonie de la besogne quotidienne. »

M. Rocafort a rendu compte ensuite de la situation actuelle de la *Revue*, tant au point de vue de la collaboration que de l'abonnement, et il a conclu en ces termes :

« A vous, messieurs, de collaborer par la propagande autant que par la plume. Il est de l'intérêt de la *Revue* d'avoir non seulement de quoi subsister, mais de quoi se perfectionner, par un papier meilleur, par un caractère neuf, par un bon correcteur rémunéré. Il est de votre intérêt à tous d'avoir le plus de lecteurs possible. Par votre présence ici vous avez affirmé la raison d'être, le mérite, l'intérêt de la *Revue*, affirmez-les encore au dehors, et nous la verrons bientôt s'introduire, à Nîmes et autour de Nîmes, dans tous les foyers où on lit et où l'on s'instruit. C'est sur ce vœu que je finirai. Messieurs, je bois à tous nos collaborateurs, aux absents comme aux présents ! »

TOAST DE M. LE CHANOINE FERRY

MESSIEURS,

Je suis vraiment touché des paroles si bienveillantes, si cordiales, que vous venez d'adresser à l'ancien directeur de la *Revue*. Je les reçois non pour moi, mais pour notre œuvre commune, pour la *Revue* des premiers jours, pour celle qui paraissait toute jeune et toute fraîche, il y a dix ans. Grâce à vos souvenirs affectueux, je la revois encore, telle qu'elle se montrait, timide sans doute, mais cependant confiante dans

VIII

son avenir, et maintenant que ses traits s'effacent et disparaissent sous une physionomie nouvelle, vous me permettrez de la saluer avec vous et de lui donner le dernier témoignage de notre ardente sympathie.

Lorsque nous avons fondé la *Revue*, nous obéissions à un sentiment bien naturel. Nous voulions nous prouver à nous-mêmes que la province, si modeste qu'elle fût, avait cependant une vie intellectuelle et qu'elle pouvait se manifester : nous voulions, excusez-moi de l'ambition du mot, nous voulions décentraliser.

Naguère, on nous a donné à ce propos de très sages conseils. On nous a rappelé à la modestie qui nous convient en face de ce foyer de lumières qui s'appelle Paris, la capitale. Nous acceptons la leçon ; mais il y a une abnégation à laquelle nous nous refusons : celle de ne pas donner signe de vie. Nous voulons vivre quoi qu'en province, et c'est de cette pensée qu'est née la *Revue du Midi*. Nous aurions voulu recueillir tout ce qu'il y avait de savoir et d'intelligence autour de nous et donner à ce tout son expression vivante et régulière, aussi bien instructive que moralisatrice. Ce n'était pas un rêve, Messieurs, et en vous voyant ici réunis, en me rappelant votre collaboration si active et si dévouée, je puis affirmer que nous n'avions pas trop présumé de la vie intellectuelle dans notre province.

C'est que vous avez bien compris notre pensée, Messieurs, cette pensée qui était aussi la vôtre. Aussi bien j'en reconnais parmi vous, qui sont venus dès notre appel. Je vois et je remercie M. Mazel Henri, notre premier et si brillant chroniqueur, à côté de lui j'aperçois M. Vernhette et autres, mes anciens élèves, tous mes amis, et je les entends encore, au début de l'année 1889, venant, avec leur jeune enthousiasme, souhaiter la bonne année à la *Revue* en la personne de son directeur, dont ils excitaient la trop tranquille maturité.

Nous avons donc vécu et non sans quelques succès. Mais quoi ! Le renouveau est la vie d'ici-bas : tout chose humaine doit, à une certaine heure, se rajeunir pour plaire encore après un certain laps de temps. Il semblait que la *Revue* s'im-

mobilisait et que la sève se refroidissait en elle. Heureusement la Providence veillait sur nous et nous donnait , à l'heure propice, le plus charmant des directeurs, M. Rocafort.

Il a paru, et tout aussitôt la *Revue* a repris sa marche allègre et prospère. Nous la saluons de bon cœur, elle aussi, dans cette nouvelle allure. Nous faisons pour elle les vœux les plus sincères. Anciens et jeunes, nous nous unissons pour boire à son avenir et à sa mission. Quant à son premier directeur, quoique vieux déjà, il n'entend point disparaître du milieu de vous. Il rentre dans vos rangs, Messieurs, et il s'en fait honneur ; il veut, avec des collaborateurs aussi excellents, continuer l'œuvre, et en vous considérant tous réunis, il se persuade que cette œuvre, dans sa modestie, sera toujours grande et belle. Je bois, Messieurs, à l'ancienne et à la nouvelle *Revue*.

TOAST DE M. THÉOPHILE GERVAIS

MESSIEURS,

J'aurais, certes, trop de raisons de ne point oser prendre la parole, même pour remercier ceux qui ont daigné mêler mon humble nom à la fête littéraire de ce jour, si je n'avais une de ces excuses qui font absoudre toute audace : je *dois* et je *veux* lever mon verre aux souvenirs du passé, (ce qui ne m'empêche pas de saluer, sympathiquement, les gloires du présent et les espérances de l'avenir) et faire revivre un instant la mémoire de nos chers disparus.

Je ne saurais d'abord oublier avec quel bienveillant intérêt, qui n'eut d'égal que son actif dévouement, Mgr Besson encouragea, en 1886, le projet dont l'heureuse réalisation réunit aujourd'hui ce groupe d'élite. En le formant, je m'étais inspiré de précieuses traditions de famille et, à mon modeste avis, la création de la *Revue du Midi* me paraissait nécessaire pour continuer l'action de cette *Revue du Languedoc*

où les Béchard, les Baragnon, les Reboul, les Delacroix, les Canonge et tant d'autres avaient versé à larges flots le trop plein de leurs riches facultés. — Toutefois, l'entreprise était difficile ; mais avec ce coup d'œil du génie qui sait discerner les hommes, Mgr Besson choisit à ses côtés, dans son ami et intime conseiller, le Directeur accueillant, aussi fin lettré que juge impartial, qui a emporté dans la relative, très relative retraite, d'où il a bien voulu sortir en notre honneur, le bon souvenir et l'estime de tous.

Donc, je salue à double titre le souvenir de Mgr Besson, sans l'appui duquel la *Revue du Midi* n'aurait pu prendre son essor ; mais, après lui, merci à ceux qui l'aidèrent à grandir et à vivre et n'assistent point au renouveau préparé par leurs efforts.

Qui ne se souvient encore de la collaboration aussi intéressante qu'assidue dont le distingué Mgr Ricard, ce prélat à l'allure si primesautière et à la plume si féconde, honorait notre chère publication, à la veille même de sa fin prématurée ?

Hélas ! c'est au contraire d'une façon aussi lente que douloureuse que nous avons perdu dans le digne et très estimé docteur Puech l'un de nos meilleurs écrivains de la première heure et que nous avons vu, au regret général, s'éteindre une à une des forces intellectuelles épuisées par le labeur, malgré les soins pleins de science et de tendresse d'un fils en lequel revivent mêmes qualités et mêmes talents.

Plus près encore de nous, vient de disparaître le poète nimois par excellence, le gai et spirituel Bigot, dont les désopilantes fables, à l'accent pittoresque et à l'humour du crû, font depuis bientôt un demi-siècle les délices de nos concitoyens.

Buvons au passé, Messieurs, digne aurore du radieux présent.

TOAST DE M. BONDURAND

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Supposez un instant que des médecins, venant des quatre points cardinaux du département, s'abattent un jour dans les bureaux de la *Revue du Midi*. Ils menacent de tout briser s'il ne leur livre notre adresse. Ils veulent assouvir sur nous le zèle anthropométrique, nous tâter, nous ausculter, nous peser, nous toiser, rechercher nos diathèses, nos tares les plus secrètes, pour les jeter en pâture à l'avidité curieuse des habitants de Peccais, d'Issirac ou de Saint-Martin de Cocornac. Ce jour-là ce serait la gloire, sous sa forme la plus moderne et la plus prenante.

L'abonné ne serait plus alors cet oiseau relativement rare qui se fait prier pour dépasser le chiffre de deux cent, et la chimère de l'or couvrirait nos articles de ses fauves lueurs.

Nous n'en sommes pas là. Nous n'en sommes qu'à la période des résultats moraux, dont la valeur n'est pas susceptible de se traduire en numéraire : *ponderantur, non numerantur*. Nous faisons même les frais de notre papier, de notre encre et de notre abonnement. Période héroïque où l'on vit d'espérance et de foi, et qui est peut-être la plus belle.

Il est un de ces résultats moraux qui se réalise ce soir, dans l'heureuse atmosphère d'estime et de cordiale sympathie où s'unissent des esprits très différents, séparés par les idées qu'ils servent, mais charmés de pouvoir s'apprécier de plus près, de pouvoir se donner le témoignage réciproque de leur loyauté et de leur amabilité.

Les vues larges et généreuses de M. de Castelnau et de M. Rocafort ont amené les survivants de *Nemausa* et ceux de l'ancienne *Revue du Midi* à collaborer à une œuvre de décentralisation et de progrès, à parler ensemble de la terre natale,

XII

à s'occuper ensemble d'y réveiller le goût de l'histoire locale, sans préjudice d'études plus générales.

Nous n'avons pas la prétention de rayonner tous au dehors, mais nous devons avoir l'ambition de rayonner au dedans, et d'être lus par nos concitoyens. Il se créera ainsi une sorte de famille intellectuelle dont le principe sera l'amour de la région nimoise, de ce qui fut autrefois le *Pagus Nemausensis*. La pure lumière de notre ciel, la majesté de nos ruines, témoins augustes des vicissitudes d'une longue histoire, la variété des aspects de notre pays, depuis le Rhône et la mer jusqu'aux Cévennes, les alluvions de nos mœurs, de nos traditions, de nos croyances et de nos dialectes, l'imagination ardente et la vive intelligence des habitants, tout cela forme un trésor inépuisable et ondoyant, matière sans cesse renouvelée de nos études, aliment assuré d'une Revue comme la nôtre. C'est le fonds qui manque le moins. Pour être suivis par le public, c'est à nous de savoir lui présenter d'une manière attrayante des choses intéressantes. La question de choix et de mise en œuvre est d'une grande importance pour le succès. Le guide habile qui est à notre tête voudra bien me permettre de le féliciter des résultats obtenus.

Je bois à la prospérité de notre Revue élargie, et à l'union fraternelle de ses collaborateurs, clercs et laïques.

Je bois aussi à la santé de nos abonnés, sans lesquels nous n'existerions pas.

TOAST DE M. A. PIEYRE

MESSIEURS,

« Si tous les souhaits que l'on vient de formuler en faveur de la *Revue du Midi* se réalisent, eh bien ! je ne la plains pas ; sa carrière sera longue et bien remplie. Mais enfin, si la *Revue* est très intéressante, ses nombreux collaborateurs le sont

aussi. Vous me permettrez donc de vider cette coupe à leurs succès littéraires, et en particulier à notre directeur, à M. Rocafort, qui a su arroser cette publication d'un peu d'eau de Jouvence, ce qui nous permet de constater avec joie que plus la *Revue* vieillit, plus elle semble rajeunie. Messieurs, aux collaborateurs de la *Revue* ! »

TOAST DE M. DE MASQUARD

CHERS CONFRÈRES,

Si depuis près d'un demi-siècle (1848) que je combats, sans grand succès, pour la défense des intérêts fondamentaux de l'agriculture, je n'ai éprouvé que des découragements momentanés, c'est que je n'ai jamais pu me persuader que cette admirable nature où tout est miracle, avait pu être créée dans un but d'injustice générale. La fin serait par trop en désaccord avec le merveilleux des moyens.

Ceux qui le croient blasphèment la divine Providence.

Ce monde immense sans commencement ni fin ne peut exister, c'est ma conviction, que dans un but de justice pour tous. Seulement, Dieu a voulu que cette justice, l'homme fût obligé de la gagner, comme son pain quotidien, à la sueur de son front.

Voilà pourquoi nous devons combattre et combattre sans cesse — en banquetant quelquefois, — pour nous donner des forces et fraterniser contre l'ennemi commun, l'économisme.

Je bois aux bons combattants et en particulier à ceux qui bataillent dans notre chère *Revue* ; je bois à son savant et vaillant Directeur et à ses intelligents abonnés qui préfèrent une nourriture choisie, saine, à une nourriture plus ou moins pornographique. Je leur souhaite à tous santé, courage et longue vie.

Je ne leur parle pas de prospérité, ils l'obtiendront par eux-mêmes, s'ils ont confiance en la sagesse divine et savent sacrifier une partie de leur temps à la défense de l'intérêt général qui est comme une roue dont les intérêts privés forment les rayons.

Si l'on laisse briser la roue, les rayons ne restent pas entiers.

En résumé, honorables collègues, buvons à la solidarité sociale et pratiquons là de notre mieux.

Et à l'an prochain, si Dieu nous prête vie.

Le café servi et dégusté dans les salons du premier étage, la poésie et la musique, avec MM. Ducros Chansroux et Carrière, ont fait l'intermède de conversations aussi animées que cordiales.

Et l'on s'est séparé, le cœur aussi ravi que l'estomac, avec l'espérance générale du renouvellement d'une aussi charmante soirée.

P. CLAUZEL.

OPINIONS

DE LA PRESSE LOCALE ET RÉGIONALE

Nous lisons dans le *Journal du Midi* :

Lundi dernier, les collaborateurs de la *Revue du Midi* ont eu l'heureuse idée de fêter par un grand banquet chez Durand le onzième anniversaire de leur importante publication.

Trente-deux convives avaient répondu à l'appel de leur directeur.

La table était présidée par le doyen, M. le docteur Élie Mazel, placé entre le M. le chanoine Camille Ferry, fondateur et premier directeur en date de la *Revue*, et M. Léonce de Castelneau. En face de lui se trouvait le directeur actuel, M. Jacques Rocafort, ayant à sa droite M. le général Bertrand et à sa gauche M. le comte de Balincourt.

Remarqués au hasard MM. les abbés Durand, Sarran et Reydon, M. Gervais, éditeur de la *Revue*, MM. Emile Reinaud, avocat, de Masquard, Henri et Fortuné Mazel, Paul Clauzel, Rigal, Edmond Falgairolle, Vernhette, Gérard Lavergne, Gal, etc. Au dessert, après que M. le docteur Élie Mazel a eu bu à la prospérité de la *Revue*, M. Jacques Rocafort a remercié les collaborateurs de son œuvre, qu'il a définie en quelques mots. La *Revue du Midi* est une œuvre de décentralisation. Régionale et locale avant tout, elle est l'organe naturel de tous ceux qui aiment chez nous les lettres, les arts et les sciences, mais surtout des amateurs et des érudits qui s'attachent à étudier le passé de notre région, littéraire, historique, archéologique, le passé tout entier.

Largement ouverte au jeunes, elle a déjà publié d'eux beaucoup d'essais et de nouvelles. Absolument indépendante de tout parti politique, elle offre une libérale hospitalité aux écrivains les plus divers par leurs opinions et par leurs croyances.

Tous les foyers de notre cité et de notre région où l'on lit et où l'on s'instruit doivent introduire chez eux cette intéressante publication, que la modicité du prix d'abonnement rend d'ailleurs accessible à tout le monde. M. Rocafort a été interrompu à chaque instant par de chaleureux applaudissements qui lui ont montré combien son œuvre était sympathique à tous.

Parmi les autres toasts, citons celui de M. le chanoine Ferry, qui a raconté les débuts de la *Revue* sous la protection de Mgr Besson, rappelé les noms des premiers écrivains nullement inférieurs aux présents, MM. Numa Baragnon, le docteur Puech, l'abbé Delacroix et d'autres aujourd'hui disparus. Le passé de la *Revue* s'épanouit dans le présent, lequel n'est que le passé élargi. Avec infiniment de tact et d'esprit, M. le Curé de Saint-Paul boit au présent et à l'avenir de sa chère fondation.

Après les toasts de MM. Gervais, Bondurand et Falgairolle, une poésie touchante est récitée par M. Alexandre Ducros, et des vers provençaux, superbes de couleur et de mouvement, par le poète de Beaucaire, M. Chansroux.

Sur la proposition de M. Georges Maurin, le banquet des collaborateurs de la *Revue du Midi* sera désormais annuel.

Dans le *Petit Républicain du Midi* :

Hier a eu lieu, chez Durand, le banquet annuel de la *Revue du Midi*, auquel assistaient environ trente collaborateurs de Nîmes et de la région. De nombreux et spirituels toasts ont été portés à la prospérité de cet organe littéraire mensuel, par MM. Bondurand, docteur Mazel père, Edmond Falgairolle, Georges Maurin, Rocafort, de Masquard, Adolphe Pieyre, abbé Ferry, Gervais-Bedot, etc.

Le poète Alexandre Ducros a été très applaudi dans plusieurs pièces de vers extraites de *Caresses d'Antan*, en cours de publication, ainsi que le félibre Chansroux, de Beaucaire,

dans sa *Vénus d'Arles et le Lion*, pièce provençale du plus grand mérite.

Remarqués dans l'assemblée : le Maire de Nîmes, le général Bertrand, le commandant de Balincourt, Gal, Gérard Lavergne, etc.

Nous ne pouvons citer les toasts qui ont été portés, mais nous voulons retenir ces mots extraits du toast de M. Bon-durand :

« ... Il est un de ces résultats moraux qui se réalisent ce soir, dans l'heureuse atmosphère d'estime et de cordiale sympathie où s'unissent des esprits très différents, séparés par les idées qu'ils servent, mais charmés de pouvoir s'approcher de plus près, de pouvoir se donner le témoignage réciproque de leur loyauté et de leur amabilité. »

Nous reproduisons avec plaisir cette parole parce qu'elle exprime heureusement l'éclectisme de cette intéressante Revue qui réunit plusieurs de nos plus distingués concitoyens, séparés, peut-être, par la pensée politique ou religieuse, mais s'entendant admirablement dans le but de décentralisation littéraire qu'ils poursuivent.

Dans la *Chronique Mondaine* :

Lundi dernier un banquet cordial réunissait dans les salons de Durand les rédacteurs de la *Revue du Midi*, arrivée à son onzième anniversaire dans un état de prospérité qui lui présage encore de longs renouveaux. Le banquet était présidé par M. le docteur Mazel père, ayant à ses côtés, les anciens directeurs de la *Revue* : M. le chanoine Ferry et L. de Castelnau ; en face, le directeur actuel M. J. Rocafort, entre MM. le général de division Bertraud et le comte de Balincourt. Au nombre des convives MM. A. Bardon, de Masquard, E. Reinaud, A. Ducros, Henri Mazel, M. Clavel, A. Pieyre, Ed. Falgairolle, procureur de la République à Aubusson, Paul Clauzel, L. Bondurand, E. Rigal, Gérard Lavergne, Gervais-Bedot, éditeur de la *Revue*, G. Maurin, professeur

XVIII

Gal, Raymond Poulle, abbés Durand, Sarran, Reydon, Dr Fortuné Mazel, Desguerroy, L. Vernhette, G. Carrière, A. Chansroux, E. Renaud, représentant le personnel typographique, etc. etc.

Parmi les toasts, celui de M. Mazel père à la prospérité de la *Revue* ; de M. Rocafort, à ses collaborateurs ; M. le Chanoine Ferry, avec beaucoup de finesse a plaidé la cause de la décentralisation littéraire ; M. Bondurand a levé son verre en l'honneur du directeur de la *Revue* et de « l'abonné ; » MM. Edmond Falgairolle et Pieyre ont exprimé les sentiments de tous en remerciant et en félicitant M. Rocafort ; enfin M. de Masquard a terminé par une critique, pleine de verve, de l'économie politique classique dont il félicite la *Revue* d'être indépendante. La soirée a été clôturée par les poètes. M. A. Ducros a déclamé comme il sait le faire deux des pièces de ses *Caresses* et M. Chansroux a récité un fragment d'un poème provençal et un sonnet français. On s'est séparé en se donnant rendez-vous à l'année prochaine, plus nombreux encore.

Dans le *Petit Marseillais* :

Lundi soir, un banquet cordial réunissait les rédacteurs de la *Revue du Midi* dans les salons de Durand. Trente et un convives avaient répondu à l'appel du sympathique directeur de la *Revue*, parvenue à son onzième anniversaire et qui en verra de nombreux encore. Des toasts ont été portés par M. le docteur Mazel, le professeur Rocafort, le chanoine Ferry, l'archiviste départemental Bondurand, l'agronome de Masquard, le poète Alexandre Ducros, etc. etc. On s'est séparé en se donnant rendez-vous pour l'année prochaine.

Dans le *Petit Méridional* :

Lundi soir, le onzième anniversaire de la *Revue du Midi* a été fêté dans les salons de Durand par un banquet qui réu-

nissait la plupart des collaborateurs habituels de cette importante publication. Les convives se distinguaient par leur nombre et par leur qualité : l'armée, la magistrature, l'Université, le barreau, l'Académie de Nîmes, le clergé et tout ce que notre ville et notre région comptent d'amateurs éclairés et instruits étaient là représentés. Combien d'autres ont eu le regret de ne pouvoir s'y trouver et se sont fait excuser au dernier moment ! La plus cordiale confraternité n'a pas cessé de régner entre les convives qui avaient oublié volontiers les raisons qu'ils pouvaient avoir d'être divisés entre eux pour ne penser qu'à jouir des agréments d'une société d'élite et qu'à prendre conscience de leur union, sur un terrain commun, l'amour des lettres et des arts, et plus particulièrement le culte de notre petite patrie que la *Revue du Midi*, œuvre décentralisatrice par excellence, s'est donné pour mission d'étudier et de faire connaître à ses lecteurs.

Au dessert, plusieurs toasts ont été portés par MM. Mazel père, Bondurand, Edmond Falgairolle, par d'autres encore, et notamment par le directeur de la *Revue*, M. Jacques Rocafort, qui s'est attaché à dégager de ce banquet toute sa signification. Les paroles de M. Rocafort, qui répondaient si bien aux dispositions de chacun, ont été couvertes d'applaudissements sympathiques. Il est certain que des fêtes de ce genre ne s'étaient pas vu de longtemps à Nîmes et il faut être reconnaissants à ceux qui ont réussi à nous en rendre les témoins.

La fin du banquet a été égayée ou charmée par une poésie provençale de M. Chansroux, de Beaucaire, et par des vers de notre grand poète Alexandre Ducros. La motion de Georges Maurin, qu'un pareil banquet fût désormais une institution annuelle, a été adoptée à l'unanimité.

Dans l'*Eclair* :

Lundi soir, les Directeurs et Collaborateurs de la *Revue du Midi* se sont réunis pour célébrer, dans de fraternelles aga-

pes, le onzième anniversaire de sa fondation. Onze ans ! N'est-ce pas que c'est un bel âge pour une Revue de province ? — la plupart, hélas ! ayant l'éclat des roses, en ont aussi le destin ! et qu'il y avait lieu de ne point laisser passer inaperçue une date si flatteuse ? La fête a eu lieu chez Durand, le Vatel nimois dont il est juste de louer, en cette occasion, non seulement l'art si connu de tous, mais aussi la bonne grâce et la générosité. Trente-un collaborateurs de la *Revue* avaient répondu à l'appel de son directeur, M. Rocafort, à qui revient le mérite — et il n'est pas mince — d'avoir tout conduit et organisé d'une façon parfaite. Citons parmi les convives le général Bertrand, le comte de Balincourt, MM. de Castelnau, le chanoine Ferry, les abbés Durand, Sarrahan et Reydon, les docteurs Elie et Fortuné Mazel, Vernhet, Desguerrois, Bondurand, Georges Maurin, Rigal, etc., etc.

Il y a eu, pendant le dîner, beaucoup d'entrain, de bonne humeur et de cordialité. On était heureux de se trouver réunis, d'échanger des idées, de causer de la *Revue*.

Au désert, le président du banquet, M. le docteur E. Mazel, s'est levé et, dans un toast fort bien tourné, a parlé du passé de la *Revue* et de son avenir ; il a rendu à son fondateur et ancien directeur, M. le chanoine Ferry, un hommage qui a été chaleureusement applaudi, et bu à la santé de M. Rocafort, son directeur actuel.

M. Rocafort lui a répondu en quelques mots. Après avoir parlé de la situation de la *Revue*, insisté sur ce fait que celle-ci restera toujours fidèle à ses origines, à son passé, que si elle aspire à élargir sa voie, elle n'entend pas en sortir, il a exposé le caractère, à la fois large et élevé, le but et les avantages d'une œuvre de ce genre. C'est une œuvre de décentralisation, une œuvre d'union sur un terrain où les hommes les plus différents par les opinions et les croyances peuvent se rencontrer.

C'est le terrain de l'amour des lettres et de l'amour pour la petite patrie locale, pour la vieille terre languedocienne et

provençale si riche de souvenirs et de monuments, si rayonnante sous son beau soleil d'or. En terminant, M. Rocafort a bu à tous ses collaborateurs présents et absents.

M. le chanoine Ferry, le premier directeur en date, a parlé avec un tact exquis des liens qui unissent le présent au passé, la nouvelle forme de la *Revue* à l'ancienne.

On a entendu ensuite M. Chansroux qui a lu d'une voix chaude et vibrante, quelques strophes provençales pleines de couleur et de souffle ; M. Gervais-Bedot qui a rappelé fort à propos le souvenir de Mgr Besson et des services rendus jadis à l'œuvre par ce grand évêque ; M. Alexandre Ducros, le poète dont la lyre a tant de fraîcheur et de suavité ; MM. Georges Maurin, Falgairolle et de Masquard qui ont chacun charmé quelques instants les convives par leur esprit. On a beaucoup goûté le toast de M. Bondurand aux abonnés de la *Revue* et son appel aux collaborateurs pour travailler à augmenter le nombre des adhérents.

La soirée s'est continuée dans des conditions charmantes. Les conversations étaient des plus animées, on s'est beaucoup occupé des moyens de développer l'Œuvre. Avec quelques abonnés de plus, on pourra agrandir le cadre de la *Revue* et y insérer des articles plus nombreux. Tout fait espérer qu'à Nîmes et dans toute la région on comprendra de plus en plus l'importance et les avantages d'une publication de ce genre, et que la fête de mardi sera pour notre chère et excellente *Revue Régionale*, le point de départ d'une carrière encore plus brillante et plus féconde.

ÉLISE (1)

J'avais vingt ans ; elle, dix-huit !
 Nous étions dans le mois des roses.
 Comme l'oiseau, par Dieu conduit,
 Nous allions loin des fronts moroses.

Que nous importait les moqueurs ?
 L'espoir était notre richesse,
 Et l'amour chantait dans nos cœurs
 L'hymne de la blonde jeunesse.

Alors notre seul gagne-pain,
 Était une vieille guitare.
 Nous ne chantions jamais en vain ;
 Pour nous on n'était point avare.

Dans le bois, quand le firmament,
 Déployait ses nocturnes voiles,
 Nous nous endormions doucement,
 En causant avec les étoiles ;

En route dès le point du jour,
 A midi nous cherchions l'ombrage
 Où, pour écouter notre amour,
 L'oiseau suspendait son ramage.

L'amour ! C'est le premier besoin
 Pour le poète et pour la femme,
 Et nous n'avions pour seul témoin
 Que Dieu... qui souriait, Madame !

(1) Pièce dite par l'auteur, M. A. Ducros, le soir du Banquet de la *Revue* et extraite du volume *Les Carences d'Antan*, qui vient de paraître à la librairie Gautherin, Paris. — Prix : 5 fr.

Puis, le soir, dans l'humble hameau
 Qu'abrite le bois sur sa berge,
 Nous chantions un refrain nouveau
 Devant la porte d'une auberge.

On nous fêtait !... il fallait voir !
 On nous appelait des *artistes* !
 On enviait le gai savoir
 Des deux nomades guitaristes.

Et les filles et les garçons
 Retenaient l'air et les paroles
 De mes incorrectes chansons,
 Pour les chanter sous les vieux saules.

Et puis, nous tenant par la main,
 A pied, sans regrets inutiles,
 Nous poursuivions notre chemin,
 En évitant les grandes villes.

Car il nous fallait le ciel bleu,
 La brise à la suave haleine,
 Et toutes ces voix du Bon Dieu
 Qui passent du val à la plaine.

Pauvre Elise ! Comme elle était
 Dans ce temps-là folle et rieuse !
 A tous les vents elle jetait
 Le cri de son âme joyeuse.

Il me semble la voir toujours :
 Elle avait une robe grise
 Qui dessinait les purs contours
 D'une taille fine et bien prise.

Elle eut tenu dans mes dix doigts,
 Sa taille à nulle autre pareille,
 Flexible à faire, mille fois,
 De dépit mourir une abeille.

Un charmant sourire moqueur
 Courait sur ses lèvres humides !
 Doux nid ! où, chers oiseaux du cœur,
 S'envolaient mes baisers timides !

Nous nous étions connus un soir
 Que le printemps était en fête.
 Nous confondîmes notre avoir :
 Guitare et gosier de fauvette.

Tout fut commun dès ce soir-là :
 Heure triste, heure fortunée,
 Et nous baptisâmes cela :
 Une misère couronnée !

L'avenir sombre menaçait !
 Mais nous étions si bien ensemble,
 Comme ces oiseaux de Musset,
Qu'un même coup de vent rassemble.

Mais le printemps vint à finir,
 Puis l'été perdit sa couronne,
 Et je vis Élise pâlir
 Aux premiers souffles de l'automne !

Une tache rouge naissait
 Sur sa joue aux teintes d'opale,
 Et plus la tache rougissait,
 Plus la joue encore était pâle !

Une toux sèche déchirait
 Sa poitrine, et — muet martyre ! —
 En souriant, elle souffrait...
 Qu'il me faisait mal, son sourire !

Et je me cachais pour pleurer,
 En priant Dieu au fond de l'âme !...
 — « A quoi bon, ami, nous leurrer,
 Disait-elle, Dieu me réclame.

« Ta fauvette va s'envoler :
 La tempête a brisé la cage !
 Ami, pourquoi te désoler ?
 Il est, là-haut, un doux bocage

Où les fauvettes, comme moi,
 Quand sonnent les heures amères,
 Quand vient la saison du grand froid,
 Pour chanter retrouvent leurs mères ! »

Et tandis qu'elle me parlait,
 A ses lèvres presque mi-closes,
 — O chères lèvres ! — il perlait
 Comme des gouttelettes roses !

Pauvre fille, ton cœur rêvait
 La vie au grand soleil qui brille...
 Et puis, un matin qu'il pleuvait,
 La mort te prit ! O pauvre fille !

— « *Adieu !... je m'en vais !... Souviens-toi !...* »
 Ce fût sa parole dernière !
 Mon cœur, qui suivit son convoi,
 Ne revint pas du cimetière !

Si notre amour n'eut qu'un printemps,
 Chère Élise, il fut plein de charmes,
 Il met encore, après vingt ans,
 Ton sourire à travers mes larmes.

Un jour quand Dieu m'appellera,
 Pour nous revoir, ô chère morte !
 C'est ta main, ta main qui viendra
 Du Paradis m'ouvrir la porte !

De mes fiers vingt ans disparus,
 Il fut court, le joyeux poème !
 Trop courts, les chemins parcourus
 Au lointain pays de Bohême !

Mais chaque automne qui revient
 M'apporte une chanson touchante ;
 C'est, dans mon cœur qui se souvient,
 Ma pauvre *fauvette* qui chante !

ALEXANDRE DUCROS.

LA VÈNUS D'ARLE E SÒUN LIOUN (1)

CANT. I.

Réviho-te, bêu *Lioun d'Arle* !...
 Ourgueïous de ta rêiauta,
 Que ta lèngo esfraïouso — parle
 D'Espèranço e de Liberta!...
 Tiro braso au sou !... e de-longo,
 Aubouro ta creinièro longo :
 Pico ti flancs eme ta co !
 Et sus toun esquino assètado,
 Que *Vénus* dins noste'encountrado,
 S'escride, ansin tout à-n-un cop !
 Mi gènto sorre de *Prouvènc*o !...
 Que de la *Mar* au *Mount-Ventour* ;
 Doù *Rose*'enjusqu'à la *Durènço*,
 S'enaure, un gigant crid d'Amour !...
 En ièu saludas vosto rèno
 Vèngudo di ribo d'*Atèno*

(1) Pouèmo provençau en XII cant. en préparacioun.

TRADUCTION

LA VÉNUS D'ARLES ET SON LION (1)

CHANT. I.

— Réveille-toi, beau *Lion d'Arles* ! — Orgueilleux de ta royauté, — Que ta langue — terrifiante — parle, — D'Espérance et de Liberté ! — Déchire avec tes griffes le sol en reculant, et sans cesse — Hérise ta crinière longue ! — Frappe tes flancs avec ta queue ! — Et sur ton dos assise, — Que *Vénus* dans toute la contrée, — S'écrie ainsi tout à coup !

— Mes gentilles sœurs de Provence ! — Que de la *Mer* au *Mont-Ventoux* ; — Du *Rhône* jusqu'à la *Durance*, — S'élève un géant cri d'Amour ! — En moi, saluez votre reine, — Venue des rivages d'Athènes. — Dans un pays merveilleux.

(1) Poème provençal en douze chant., en préparation.

Dins un cairé miravihoù,
Oùnte 'au *Sonléiant* espélisson
De belli flour qu'embâumousisson
E li fru li mai mélicous !...

Eici l'Oli sempre se daùro ; —
Sempre pu dous se fai lou *Mèu*.
Sùs l'alo dou *Garbin* (1) s'enàuro
Uno armouniho vers lou Cèu !...
Eici lou *Vin-Rouge* pétèjo ;
E soun *fràiré-lou-Blanc* perlèjo ;
Et s'alicouro lou *Muscat* !...
Eici lis éspigo dàurado,
Per de man de fado ligado,
Fan jamai lou *Pan-dou-Pécat* !

Es itant bèu que i'eu sién bello
Moun réaume : — es un Paradis !...
Lis auçeu, vengue l'iroundelo,
I'e canton l'*Amour* e si nis :
Li Biou nègre, en *Camargo* bramon !
Li Garagnoun ardérous amon
Si cavaloto' en liberta !...
E sus lou cresten dis *Aupiho*,
Li Bàus, — giganto miraviho, —
S'embluon dins l'*Inmènsita* !

— Où au soleil ardent éclosent, — De belles fleurs qui embaument, — Et les fruits les plus mielleux.

— Ici l'huile toujours se dore, — Toujours plus doux se fait le Miel ! — Sur l'aile du *Garbin* (1) s'envole, — Une harmonie vers le Ciel. — Ici le *Vin-Rouge* pétille ; — Et son frère le *Blanc* s'emperle — Et devient liquoreux le *Muscat* ; — Ici les épis dorés — Par des mains de fées liés. — Ne font jamais le *Pain-du-Péché* !

— Il est aussi beau que moi je suis belle. — Mon royaume : c'est un Paradis ! — Les oiseaux, vienne l'hirondelle, — Y chantent l'Amour et leurs nids. — Les taureaux noirs en *Camargues* mugissent. — Les étalons pleins d'ardeur aiment — Leurs cavales mignonnettes en liberté ! — Et sur la crête des *Alpilles*, — Les *Baux*, — gigantesque merveille, — Se confondent avec l'azur dans l'*Immensité* ! —

(2) Vent alisé de la Méditerranée qui haleine de 1 heure à 3 heures de l'après midi et de 7 heures à 9 heures du soir.

XXVIII

La *Paraulo* s'es accomplido :
 Lou *Bèu* trèlusi èternàu ! —
 Me vaqui mai plèno de vido,
 Talo es la voulounta d'en-Aùt :
 Inmourtalo ! — Sièu poudèrouso :
 Sempre sus la Prouvènço urouso
 Lusira moun sètre d'or pur ! —
 Un rièu de diamant l'envirouno :
 Sus moun front, divino courouno,
 Flouquèjo un ribanèt d'azur ! —
 L'*Estèllo-i-sèt* rai sus ma tèsto
 Esbleùgis coume lou Soulèu,
 Qu'eilamount, — per nous faire fèsto, —
 Se balanço encaro pu bèu !
 Per trone — ai lou *Lioun* docile
 Qu'à mi pèt rroupiho tranquile :
 Malur à quàu miè toucariè :
 Anariè sègur vers sa perto :
 Lis iue 'n fio — la gulo duberto ;
 D'un cop de dént l'escrachariè ! —
 Mi sorre !... belli Prouvençalo !
 De grâci, renegùès jamai
 Vosto lengo sènso rivalo ;
 Cantéjas la de longo-mai ! —

— La *Parole* s'est accomplie : — Le *Beau* resplandit éternel ! — Me voici encore plein de Vie : — Telle est la volonté d'En-Haut ! — Immortelle, je suis toute puissante. — Toujours sur la *Provence* heureuse — S'étendra mon sceptre d'or pur ! — Un ruisseau de diamants l'entoure ; — Sur mon front, (divine couronne), — Flotte à l'haleine des zéphyrs un tout petit ruban d'azur.

— L'*Étoile aux-sept-rayons* sur ma tête, — Éblouit comme le soleil, — Qui tout là-haut (pour nous faire fête), — Se balance encore plus beau ! — Pour trône j'ai le Lion docile, — Qui à mes pieds sommeille en reniflant tranquile ; — Malheur à celui qui me toucherait ! — Il irait assurément vers sa perte : — Les regards enflammés et la gueule ouverte, — D'un coup de dent il l'écraserait ! —

— Mes sœurs ! — ô belles Provençales ! — De grâce, ne reniez jamais, — Votre langue sans rivale aucune ! — Chantez là de plus en plus ! — Ses mélodies résonnent

Si méloupêro musiquéjon
 Sûs vosti labro que rougéjon
 Coum'un bel agrouffoun d'estiéu !
 S'a nost'entour tout s'espalanco
 Qu'à través de vosti dent blanco
 Fuse soun parauli de Diéu !...
 Quités jamai vosto couffuro :
 Es un diadème réiau !...
 Subre vosti cabéladuro
 Fugue pausa d'eï la moundaut :
 Ansin vous ame ! — ansin sias bello ! —
 Desrouïguès pas li *capello*
 Ounte crêmo un parfum d'amour ! —
 Gardas vosti raubo drapado
 Per li man d'uno *Reino-Fado*
 Que sus vâutri veïo toujours !
 Ansin se dis : — Raço ménêjo !
 E la vosto coungrêïara :
 D'uni n'an pou ; forço autre'envêjo :
 De moun cor es lou vot sacra !
 E coume l'aïgo que cascaïo
 Oundéjon vosti primo taïo ;
 E vosti penét nervihous,
 Pastêja de *Belêssô'Antico*,
 A vosti beû corps de l'*Atico*
 Dounon lou ritme'armounihous ! —

harmonieusement, — Sur vos lèvres qui ont des teintes
 rouges — Comme une belle cerise d'Été ! — Si autour de
 nous autres tout s'effondre — Qu'à travers vos dents blan-
 ches — Passe son verbe de Dieu :

— Ne quittez jamais votre coiffure : — C'est un diadème
 royal ! — Au-dessus de vos chevelures, — Il fut pausé de
 là haut. — Ainsi je vous aime ! ainsi vous êtes belles ! —
 Ne détruisez pas les *chapelles*, — Où brûle un parfum
 d'amour ! — Gardez vos robes drapées — Par les mains
 d'une *Reine-Fée*, — Qui sur vous autres veille sans cesse.

— Ainsi il se dit : — Race se propage — Et la votre ger-
 mera abondamment : — Certains en ont peur : beaucoup
 d'autres l'envient : — De mon cœur tel est le vœu sacré ! —
 Et comme l'eau qui murmure allègrement — Ondulent
 vos fines tailles ; — Et vos petits pieds nerveux — Pétris

xxx

E piei, de vosti man finèto,
Mai que lou caste sèn di flour ;
E ben mai que la Nèu blanquèto...
De man ?... moulado per l'Amour !...
Jougas de l'Arpo Éoulïano
Que lou *Vergèli* de *Maïano*
Per canta *Mirèio* acourdé ! —
E, glourifiant la memori
De l'Erouïno, un cant de glori
Canten eme joïo e respèt ! —
En liogo alor d'estre doulènto,
Ièu ! *Reïno d'Arle e sa Vénus* !
Tréfoulirai mai que counténto ;
Piei, coume'au tèms de nostis ùs,
Veirès s'abriva de tout caïre,
Au soun di galoubèt siblaïre
E tamben di gai tambourin,
L'eïssame de chato alèstido
Per saluda l'*Astre de Vido*
A sa primo àubo, un bèu matin ! —
E moun Lioun d'aussa la tésto
Vers lou blu de l'*Immensita* ;
Subran en aquèu jour de fèsto
Sara bèu de vosto bèuta ! —

de *Beauté-Antique*. — A vos beaux corps, de l'*Attique*, —
Donnent le rythme harmonieux !

— Et puis de vos mains finettes — Plus que le chaste sein
des fleurs : — Et bien plus que la neige blanche ; — Des
mains ?... moulées par l'*Amour* ! Jouez de la Harpe Éi-
lienne, — Que le Virgile de Maillanne, — Pour chanter
Mireille accorda ! — Et, glorifiant la mémoire — De l'hé-
roïne, un chant de gloire, — Chantons avec joie et respect !

— Au lieu alors d'être endolorie, — Moi *Reine d'Arles* et
sa *Vénus*, — Je tressaillerai plus que contente ; — Puis
comme au temps de nos coutumes, — Vous verrez accou-
rir de partout, — Au son des galoubets siffleurs, — Et tout
aussi bien des gais tambourins, — L'essaim de jeunes filles
attifées coquettement — Pour saluer l'*Astre de vie*, — A sa
première aurore, un beau matin.

— Et mon *Lion* de relever la tête, — Vers le bleu de l'Im-

Lou sang que crémo dins si véno
 Fiho d'Arle, — sorre d'Aténo. —
 Lou fara rugi d'estrambord !
 E ièu ! — sa *Vénus* ben amado,
 Subre soun esquino aubourado
 Faraï pali lou Soulèu d'or ! —
 Oublidous de si batistèri ,
 (Ansin l'Avé vai à la sàu :)
 Li pople, — urous de moun Empèri, —
 Vendran sùs lou sou prouvençau :
 Sorre ! siguès n'en glouriouso !
 Dins vosto lèngo armounihouso,
 Aquèu crid dins l'Immènsita,
 S'envoulara subre lis alo
 De la grando amo Prouvençalo :
Glori Vénus à ta Bèuta !
 E li pople, coume de fraïre,
 Nascud que soun dou mèmo Dièu,
 Atèssa dou lat de ma mairé,
 La Prouvènço, fièro de ieu ;
 Vivènt d'uno unèncò espèranço,
 Escrafaran la remèmbranço

mensité ; — Tout à coup, en ce jour de fête, — Sera beau de
 votre beauté ! — Le sang qui brûle dans ses veines, —
 Filles d'Arles, sœur d'Athène, — Le fera rugir d'une joie
 exhubérante : — Et moi ! sa *Vénus* bien aimée, — Sur son
 échine debout, — Je ferai pâlir le soleil d'or !

— Oublieux de leur origine , — (Ainsi les troupeaux de
 brebis courent au sel ; —) Les peuples, — heureux de mon
 empire, — Viendront sur le sol provençal : — Sœurs !
 soyez en glorieuses ! — Dans votre langue harmonieuse,
 — Ce cri dans l'immensité, — S'envolera sur les ailes, —
 De la grande âme Provençale , — « *Gloire Vénus à ta
 beauté !* »

Et les peuples, comme des frères, — Nés qu'ils sont du
 même Dieu ; — Nourris du lait de ma mère, — *La Provence*,
 fière de moi ; — Vivant d'une unique espérance, — Efface-
 ront le souvenir — Des jours de larmes et de deuil ! — Et

xxxii.

Di jour de lagrêmo e de dou !
E moun Lioun, fernissênt d'Iro,
Tàu l'agnêu que d'amour souspiro
S'ameisara se Diêu lou vou !

Diêu lou vou !... qu'aquên crid de vido,
De vostis amo escale à Çeu :
Anas, de joïo tréfoulido,
Souta la Capo dou Soulêu !
Qu'à la *coupo Santo e Sacrado*,
Vosti labro purificado,
Lipéjon lou nétar di Diêu,
E lou cor empli d'espérânço,
En aquên jour de bènuranço,
Sorre ! sarès pariéro à iêu !

E tu ! ma vilo ben amado !
Ourgueïouso de ma bèuta,
Sûs la Terro — pacificado —
Sieguês la *Reino di Ciêuta !*
Que ben lèu ti vieï muraïo
Au *Lume* qu'eïlamount dardaïo
Béluguéjon maï que soun or :
Eque, — vèngu di quatre caïre, —
En moun ounour li *Pople-Fraïre*,
Embandigon sis estrambord !

mon lion, frémissant de colère, — Tel l'agneau qui d'amour
souponne, — S'apaisera, si Dieu le veut ! —

— Dieu le veut ! — Que ce cri de vie ; — De vos âmes
monte au Ciel. — Allez, de joie tressaillantes, — Sous la
cape du soleil ; — Qu'à la *Coupe Sainte et Sacrée*, — Vos
lèvres purifiées — Poursèchent le nectar des Dieux ; —
Et le cœur rempli d'espérance, — En ce jour de bonheur
sans fin, — Sœurs ! vous serez pareilles à moi ! —

Et toi ! ma ville bien aimée ! — Orgueilleuse de ta beauté,
— Sur la terre pacifiée, — Sois la *Reine des cités* ! Que bien-
tôt tes vieilles murailles, — A la *lumière*, qui là haut darde
ses rayons ; — Etincellent plus que son or ! — Et que, venus
des quatre coins du monde, — En mon honneur les *Peu-
ples-Frères* — Lancent leurs cris d'enthousiasme ! —

ANT. CHANSROUX.

UNE VISITE A MONTPELLIER LE VIEUX

Je ne viens pas vous conter des histoires de brigands et moins encore émettre la prétention d'ajouter une page inédite à la série des voyages extraordinaires.

Tout le monde, à cette heure, connaît au moins par ouï dire le site de Montpellier-le-Vieux et, après les diverses communications verbales ou écrites publiées depuis 1883, c'est-à-dire dès l'année même de sa découverte, celui qui vient encore aborder ce sujet est tenu à une extrême réserve (1). N'est-il pas exposé, ce semble, en voulant vous ramener vers ce point perdu de nos montagnes à rééditer du vieux neuf ?....

Mon but, en ce moment, mon seul désir est d'appeler une fois encore votre attention sur la méconnaissance des curiosités naturelles que l'on rencontre à chaque pas dans notre Midi et dont un patriotisme de bon aloi, intelligent et avisé, aurait dû nous préserver depuis longtemps. Il y a ici, en dépit des efforts tentés jusqu'à ce jour par des hommes ardents et convaincus, au sein de nos populations, une sorte de torpeur, d'indifférence veule

(1) Voir les notices de MM. L. de Malafosse, Martel, Trutat, Lequeutre, etc.

qui déconcerte et qui plonge les visiteurs étrangers dans l'étonnement.

Et cependant il s'est rencontré de tout temps, dans notre région, des hommes épris des beautés de la plaine ou du mont et qui savaient en discourir avec intérêt.

Je ne parle pas, bien entendu, de ceux qui nous ont donné *Les Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, au lendemain du mouvement de 1830 (1). Je vise d'autres personnes beaucoup plus modestes et sans aucun renom pour lesquelles *La Cévenne et le Causse* n'avaient point de secrets.

Voici plus d'un demi-siècle, — c'était pendant les vacances de 1841, — que le hasard me conduisit sur le plateau du Causse Noir, à Veyreau et Saint-André-de-Vésines. Je fus mis en rapport avec un vieil instituteur libre, — véritable patriarche Caussenard de 71 ans, — ancien élève des Oratoriens, — propriétaire aisé et très instruit de tout ce qui concernait ses chères montagnes (2). Il me parlait avec admiration de la rivière du Tarn, des sources de Florac et de Vébron, des baumes et des *avens*, de l'Hort-Dieu et c'est à lui que j'ai dû, bien jeune encore, de connaître la vallée de la Jonte, de Peyrelau à Meyrueis. Mais rien, dans mes souvenirs, ne me rappelle Montpellier-le-Vieux. Il n'en fut pas question entre nous. Et cependant, à vol d'oiseau, nous en étions à peine à 10 kilomètres, sans compter que le donjon

(1) Le baron Taylor, Charles Nodier et A. de Cailleux.

(2) Antoine Maury, mort en 1856. Son frère puiné Joseph Maury est mort professeur au collège de Millau, vers 1874, à 73 ans.

solitaire de Roquesaltes, là bas, au couchant, sur ce plateau morne et dénudé, avec ses 850 mètres d'altitude, nous en indiquait de suite l'emplacement.

Cette terminaison occidentale du Causse, — connue dans la contrée sous le nom de Causse de Maubert (1), dénomination qu'il faudrait, à mon avis, lui conserver, — se trouve séparée du Causse Noir proprement dit, à l'est, par la profonde échancrure du Riou sec, affluent de la Dourbie, sorte de contrescarpe du château de Roquesaltes.

Elle a été visité par de rares voyageurs et quelques indigènes, chasseurs ou naturalistes de Meyrueis, de Saint-Jean-du-Bruel, de Millau et dont les noms ne sont pas tous inconnus. La singulière structure de Montpellier-le-Vieux les avait sûrement frappés.

Mais en réalité la découverte de cette contrée, originale entre toutes, appartient à M. le Vicomte J. de Barbeyrac, propriétaire à Nant d'Aveyron, et après lui à MM. Joseph et Louis de Malafosse, ses beaux-frères, qui l'ont révélée au monde savant.

Comment cela s'est-il fait ?

« Vous savez, m'écrivait naguère M. J. de Barbeyrac,
« que je suis propriétaire, non pas sur le Causse
« Noir, comme on l'a écrit par erreur, mais tout à
« côté, sur le Causse Bégon, du domaine dit le Mar-
« touret qui domine le site du Roc Nantais, comme

(1) Du hameau de Maubert, sur le plateau, à 2 kilomètres au Nord de Montpellier-le-Vieux. Le hameau de Maubert et sa voisine la ferme de la Bresse sont presque les seuls abris que rencontre l'excursionniste, sur cette partie du Causse, venant par le Rosiers et Peyrelau des gorges du Tarn.

« le Maubert domine Montpellier - le - Vieux (1).
 « On y jouit, par un temps clair, d'une très belle
 « vue sur les Cévennes à l'est, la Margeride et l'Au-
 « brac au nord et à l'ouest et les montagnes de
 « Saint-Pons et de Lacaune, voire le Canigou, au
 « sud. Un jour d'été, par un splendide soleil cou-
 « chant, je me surpris à examiner plus attentive-
 « ment encore que de coutume l'amas de rochers
 « bizarres et multicolores qui avoisinaient le signal
 « de Roquesaltes. J'étais sur un des points culmi-
 « nants du Martouret, je demandai à mon berger,
 « qui se trouvait près de moi, le nom de cette par-
 « tie du Causse noir, si tourmentée et si stérile.
 « Cet homme était d'un âge mûr et d'un caractère
 « grave, il me répondit : « *Mountpélié-lou-Viel.* »
 « Frappé de cette appellation extraordinaire je la
 « lui fis répéter plusieurs fois et en modifiant mon
 « questionnaire.

« Il maintint l'expression et la déclara usuelle
 « dans la contrée. Le fait est qu'à quelque temps de
 « là je posai la même question à un bûcheron, bra-
 « conier en renom, originaire de la Roque-Sainte-
 « Marguerite. Sa réponse fut affirmative (2).

(1) Le Causse noir, qui porte Montpellier-le-Vieux à l'ouest, mi-partie dans le Gard et dans l'Aveyron, est circonscrit à l'Orient par l'Espérou et l'Aigoal, à l'Occident par le Tarn, au Nord par la Jonte et au Sud par le Trévèzel et la Dourbie qui fait suite à ce dernier cours d'eau jusqu'à Millau.

Le Causse Bégon son voisin est situé entre les Causse Noir au nord et du Larzac au sud, adossé, lui aussi, à la chaîne Cévennoise à l'est et circonscrit par le Trévèzel et la Dourbie, qui, partis de la chaîne susdite, viennent mêler leurs eaux sous l'éperon rocheux de Cantobre.

(2) Quelques personnes m'ont assuré que ce nom se trouve mentionné dans des titres de propriété très anciens. « Ces titres
 « existent-ils chez des particuliers ? Ce n'est pas impossible, je n'en
 « connais pas. Je n'en ai trouvé aucun sur la paroisse. Mais il n'y

« Intrigué par tout ce que j'avais entendu d'étrange sur cette montagne, je me décidai plus tard en 1881, à aller en touriste la visiter. Je conduisis à cette excursion mon beau-frère Joseph de Malafosse et mon ami le comte de Riencourt. Nous gravîmes à pied les falaises du Causse par le superbe *Valat-Nègre* à l'ouest et nous traversâmes dans toute sa longueur le labyrinthe-de-Montpellier-le-Vieux. L'année suivante, ce fut au tour de mon autre beau-frère Louis de Malafosse. Vous connaissez sa conférence à la Société de Géographie de Toulouse, le 9 mars 1893, avec l'apport de plusieurs photographies (1). Après lui et sur ses indications particulières, Montpellier-le-Vieux a été visité et décrit par MM. Trutat de Toulouse, Lequeutre, Martel et d'autres encore. Voilà comment a été découvert et signalé au monde ce site vraiment curieux. »

Mais pourquoi me direz-vous ce nom de Montpellier-le-Vieux donné à une montagne rocheuse perdue dans le Rouergue et au centre d'une contrée,

« a pas que les titres pour prouver un fait, il y a encore la tradition orale. Or celle-ci démontre que le nom de Montpellier-le-Viel existe au moins depuis 300 ans... J'ai connu au Maubert une femme Catherine Rob... morte en 1890, à peu près centenaire. Répondant aux questions que je lui avais posées plusieurs fois elle a déclaré que toujours elle avait entendu ses parents et arrière-parents appeler les rochers en question Montpellier-le-Viel. Son grand-père en avait témoigné de même, c'est-à-dire que cet ancêtre avait, comme elle, entendu toujours ses parents et arrière-parents appeler ainsi les susdits rochers. N'est-ce pas une preuve de la très haute antiquité du nom de Montpellier-le-Viel?... Un nom, quel qu'il soit, ne s'impose pas du jour au lendemain à une partie considérable de terrain, divisé entre plusieurs familles. » (Note de M. l'abbé Mas, curé de La-Roque-Sainte-Marguerite).

(1) Vers la même époque *l'Eclair* de Montpellier a donné un article non signé de M. de Barbeyrac sur la nouvelle découverte,

jusqu'en ces derniers temps presque inaccessible ?

En voici l'explication. De temps immémorial les troupeaux du Bas-Languedoc et de la Camargue émigrent au commencement de l'été vers la montagne. Très probablement au temps jadis les pâtres languedociens conduisaient leurs moutons vers les pâturages, moins tondus qu'aujourd'hui, du Larzac et du Causse-Noir. Je n'en veux pour preuve que la légende de la grotte célèbre de notre montagne où on enfermait, les jours d'orage, des troupeaux entiers. On montre encore dans le pays cette grotte munie d'une ouverture supérieure, par laquelle un loup mal inspiré se serait un jour précipité dans l'intérieur. Retenu prisonnier il fut assommé au milieu des moutons.

Ce sont les pâtres venus des environs de Montpellier, ville célèbre depuis des siècles, souvent visitée par les paysans de nos plateaux calcaires et dolomitiques et désignée par eux sous le nom populaire *dou Clapas*, ce sont, dis-je, ces bergers et ces Caussenards qui auront tout naturellement donné ce nom de Montpellier-le-Vieux à cet amas cyclopéen de roches merveilleuses qui constituent en effet ce que nous appelons ici un clavier, mais cette fois colossal.

Et cela se comprend bien vite. Pour le spectateur placé vers les coteaux de Pierrefiche et de N.-D. de la Salvage, sur le plateau du Larzac, au sud, comme pour le voyageur qui sort de Maubert au nord, l'impression est également saisissante. On a, de ces divers points, l'impression exacte d'une très ancienne ville forte démantelée, assise fièrement encore sur des hauteurs et rappelant, par cer-

tains côtés, la Vieille-Cité à Carcassonne, la Croix-Rousse, à Lyon, Rodez, etc., et, pour nos montagnards surtout Montpellier, vu de la côte de Bel-Air, au-delà de la Mosson (1).

J'ai parlé tantôt de la presque inaccessibilité de cette région sauvage. Cela était vrai il y a quarante ans ; mais il n'en va pas de même aujourd'hui et grâce à la jolie route départementale qui longe actuellement la Dourbie, de Nant à Millau, grâce surtout à l'ouverture de la ligne ferrée du Vigan à Tournemire, ce n'est plus désormais pour nous, Provençaux et Languedociens, qu'une promenade. En quelques heures on peut atteindre Montpellier-le-Vieux et j'ajoute les cours de la Jonte et du Tarn inférieur qui l'avoisinent (1),

(1) Mais ce nom de Montpellier d'où vient-il et quelle est en réalité sa signification première ?... Grave problème et dont la solution, incertaine encore aujourd'hui a donné lieu à bien des controverses. Je n'ai garde de suivre nos maîtres en érudition dans ce champ semé d'épines et j'aime mieux m'en tenir humblement à l'opinion des Gariel et des Astruc, opinion basée d'ailleurs sur de très anciens titres. Ceux-ci dont quelques-uns remontent à 1090, 1060 à 975 même, mentionnent *Monspeller*, *Montpeslier* ; en langue romane, *Montpeilat*, *Montpesteilat*, *Montpesselat* et en latin *Monspestellarius*, *Monspilerius*, *Monspessularius* et *Monspessulus* ou *Pessulanus* soit *Mons pessulo clausus*.

Monspessulus et *Monspessulanus* viennent évidemment de *Mons* et de *Pessulus*, qui vient à son tour de *πασσαλο* ; pieu, cheville, dérivé du verbe *πασσαλειω* et *πηγνυω*, attache, serre, Le radical *πηγ* ou *παγ*, glaçon, pierre pointue d'où notre mot pique se retrouverait dit-on dans Pagiulolive et dans Pegayrolles ?..

En tous cas le *Mons pessulo clausus* me semble, selon ce qui est dit plus loin, désigner excellemment les cirques de Montpellier-le-Vieux. D'où il faut conclure que cette dernière appellation est extrêmement ancienne.

(1) Les voyageurs de Lyon, Avignon, Marseille, Nîmes et Montpellier, *via* le Vigan, descendront à la station de Nant-Comberedonne, (33 kilom.).

Je ne voudrais médire de personne, mais avec tout le monde, je trouve plus qu'étrange l'établissement en pleine montagne des deux stations de Comberedonne et Saucières qui desservent Saint-Jean-du-Bruel, Trèves et Nant, lorsqu'il était si simple de descendre à mi-côte, à l'abri, dans la vallée et à proximité de ces

Tout ce qu'on a dit et écrit dans ces dix dernières années sur les côtés pittoresques de la Lozère et de ses alentours, est-ce donc bien vrai et ne sommes nous pas exposés, en ces sortes d'appréciations, à nous laisser aller, tous tant que nous sommes, à ce snobisme dont un maître nous a énuméré si élégamment naguère les variétés ?.

Je n'aurais pas voulu en répondre il y a six mois. Aujourd'hui, après avoir vu par moi-même, je ne fais nulle difficulté de dire bien haut que la visite de Montpellier-le-Vieux et de ses abords immédiats justifie pleinement les éloges qui en ont été faits par la plupart des excursionnistes.

Je dis la plupart, mais non pas tous. Dès notre arrivée à la Roque-Sainte-Marguerite (1), dans la matinée du 7 septembre dernier, nous nous trouvâmes en présence, mes compagnons et moi, d'un visiteur qui descendait de la montagne. Il était litté-

localités, seules de quelque importance dans la contrée. Avec les millions dépensés en trop dans la construction de la ligne, (40 millions en travaux d'infra-structure, pour 62 kilomètres !) on aurait pu facilement éviter cette steppe aride, *la Sibérie du Midi* ou tout au moins traverser le Larzac dans sa partie la plus étroite et la plus déclive. MM. les Ingénieurs de l'Etat et le Comité directeur de Paris, à distance, hypnotisés par la ligne droite, M. de Freycinet régnant, en ont décidé autrement. Mais aussi que de récriminations trop légitimes, cette fois, des populations indigènes, des employés de la ligne et des voyageurs !...

(1) Commune de 756 habitants, canton de Peyreleau, dont elle est séparée par le Causse de Maubert, (12 kilomètres), est située dans la gorge de la Dourbie, à peu près à égale distance de Millau et de Nant. On y voit encore les restes du château seigneurial et notamment une tour avec ogives et fenêtres dans le style du *xiv^e* siècle. L'église paroissiale que M. Lequeutre, dans le *Guide Joanne*, affirme, à tort, être l'ancienne chapelle du château, est une modeste construction du *xi^e* siècle. Le desservant de cette église avait le titre de prieur-doyen et exerçait probablement une certaine juridiction sur quelques églises ou chapelles du voisinage. Trois sentiers, pas toujours commodes, montent de La Roque à Montpellier-le-Vieux.

ralement furieux et s'en prenait à tous et à tout de sa déconvenue. Sur la foi de je ne sais quelles indications et de ses lectures à la hâte il avait cru visiter une Cité antique en ruines, avec ses rues, ses places, des cirques et des monuments encore debout. Il n'avait rencontré partout que des bouleversements énormes et des rochers gigantesques, partout aussi que la soif, disait-il, la solitude et la mort. Nous essayâmes, en vain, de le calmer. Notre père conscrit, c'était, nous assurait-on, un grave sénateur, ne voulut entendre aucune raison. En montant en voiture, dans la direction de Millau, il ne cessa de répéter, jusqu'au départ, qu'on ne se moque pas ainsi de la bonne foi des honnêtes gens. Et quant à lui, il se tenait pour outrageusement trompé.

Nous avons pris de bonne heure cette même voiture en amont à Nant même (1). Les plus agiles de la caravane étaient montés sur l'impériale afin de mieux jouir des beautés du paysage qui se déroulait sous nos yeux en capricieux méandres. Ils se trouvèrent là en compagnie de trois jeunes Parisiens à la recherche de Peyrelau et sans doute des gorges du Tarn. Il faut bien l'avouer, ces Messieurs ne virent rien, ne remarquèrent rien. Ni le coquet vallon de Nant qui se mire dans les eaux claires de la Durzon, sous l'œil léonin du Roc-Nantais, ni les créneaux rocheux des Cungs, ni ces nids de vautours successifs, suspendus aux flancs des Causses, qui s'appellent Cantobre,

(1) Nant d'Aveyron, chef-lieu de canton, arrondissement de Millau, à 7 kilomètres de Saint-Jean-de-Bruel, dans la vallée, de la station de Comberedonne, sur le plateau dénudé du Larzac. C'est à Nant même que commence la route de la Dourbie, que l'on suit jusqu'à La Roque-Sainte-Marguerite (17 kilomètres) et Millau (32 kilomètres). Ce village est dominé à l'est par le Roc Nantais, à face de lion accroupi, émergeant de la montagne.

Roquelongue, Saint - Vêran, n'attirèrent un instant leur attention. Dans cette gorge pittoresque de la Dourbie, ils se trouvaient toujours à Paris au bal Bullier ou aux Quat-z-Arts et leur entretien roula tout le long du chemin sur la chanson en vogue et la femme en renom !...

Arrivés à La Roque ils s'enquirent de la distance de Peyrelau et, sans plus, se mirent seuls à graver la montagne. Une heure et demi plus tard, au moment même où, avec mon compagnon, nous pénétrions dans Montpellier-le-Vieux, par le ravin des Bouisses, au nord-est, nous fîmes la rencontre de nos touristes, qui descendaient de la Citerne, et nous redemandèrent, une fois encore, la distance et le chemin le plus court pour atteindre Peyrelau, où ils comptaient déjeuner (1).

Mes compagnons et moi, partis par des voies différentes, atteignions à peine le but de notre visite. Ces jeunes Parisiens, qui avaient une avance sur nous de dix minutes, le temps de causer avec notre sénateur et de lui offrir quelque rafraîchissement, le quittaient précisément au moment de notre arrivée.

Si parmi eux, ce qui est possible, se rencontre un rédacteur de quelque feuille quotidienne ou hebdomadaire, je vous laisse à penser ce qu'il pourra bien dire de Montpellier-le-Vieux, en dehors duquel il a passé, sans le voir.

Et voilà souvent comme on écrit l'histoire !...

(1) Les deux villages de Rozers et Peyrelau ne sont séparés que par la Jonte, à son confluent avec le Tarn. — On voit distinctement leur cimaise des cimes rocheuses de Montpellier-le-Vieux, dont ils sont distantes de 9 kilomètres seulement. C'est de Peyrelau qu'on part pour visiter les gorges de la Jonte, jusqu'à Meyrueis, à 21 kilomètres en amont vers l'est. Ces deux localités sont desservies par la gare d'Aguessac (15 kilomètres), au sortir de Millau.

Au reste, il en a été dit de grises, passez-moi cette expression banale, sur le compte de notre Karnak méridionale.

« Les habitants du pays, nous assure-t-on, avaient peur de ces ruines ; c'était pour eux une ville démolie par le Diable, un repaire de lutins et de gnomes. Ils ne voulaient pas pénétrer dans la cité maudite et se gardaient bien d'en parler aux voyageurs qui passaient à distance de ses murailles (1). »

Tous cela fait bien dans le tableau. Mais est-ce vraiment exact ?... Rien à mon avis ne vient à l'appui d'une telle légende sinon peut-être cette locution familière aux vieux paysans, « en face de la pauvreté, de l'horrible solitude, de l'accès difficile de ce plateau élevé. » Questionnés par M. de Barbeyrac et ses amis, ils répondaient invariablement et ils disent encore que c'est un pays du diable.

C'est bien la même pensée que traduisait un indigène devant le voyageur faisant observer à son entourage que la famille de l'héroïque défenseur du Canada, les Montcalm, était sortie de Saint-Véran. « Ce n'est pas étonnant disait-il, qu'elle en soit sortie — Et pourquoi ? — parce que c'est de mauvais pays, un pays du diable et que nous voudrions bien en faire autant (2). »

Au fond ces braves gens ont raison. « C'est tout de rocs » répètent-ils à qui mieux mieux les uns

(1) Conférence de M. E. A. Martel, à la Sorbonne, le 28 avril 1886.

(2) Le tour du monde « le Caussenoir et Montpelli er-le-Vieux » p. 345. »

J'ai retenu le dicton suivant en cours dans le pays :

« qual vouldra faire sa fillo saumetto »

« à St-Véran (ou Cantobre) cal que la metto. »

des autres et ils admirent sans le comprendre notre engouement pour leur pays.

Le fait est qu'en jetant les yeux sur la carte de la région, tout y rappelle la présence de masses rocheuses. Voyez plutôt aux deux extrémités Orientale et Occidentale du plateau, les noms typiques de la Roucarié, la Claparouze, Le Mas del Roc et plus loin, Compeyre, le Rouquet ; au sud, Pierrefiche, au nord Peyrelau et Peyrelade, donnés à diverses localités.

Et si vous vous engagez dans la délicieuse vallée de la Dourbie, vous cheminez sans trêve à l'ombre des falaises rocheuses qui s'appellent le Roc Nantais, les Roches des Cungs, de Cantobre, de Pertusade, de Saint-Véran, Roquelongue, Roquesaltes, La Roque Ste-Marguerite au bord de l'eau et *las Rouquettos* tout en haut au seuil de Montpellier-le-Vieux. Tout est donc roc et rocher dans cette région. C'est pourquoi il n'est pas aussi facile qu'on vous l'a dit de pénétrer dans cette sorte de cité tétanique.

En dépit de louables efforts et nonobstant les réclamations de nombreux excursionnistes rien n'a été fait dans ces dix dernières années, pour améliorer les sentiers de chèvres qui montent du village de Laroque St-Marguerite (1). Il faut avoir ici bon

(1) C'est une des raisons pour lesquelles notre site, si impressionnant dès le premier jour, a perdu depuis de sa haute et légitime renommée. Il en existe d'autres encore et pour ma part j'imagine que si quelque entrepreneur hardi et bien inspiré faisait l'acquisition de ce qu'on a appelé à juste titre la monstrueuse cité, s'il élevait là au centre de ce cahos une modeste hôtellerie pour y abriter les excursionnistes et leur donner la facilité d'admirer cet entassement de roches féériques à toute heure du jour et de la nuit, le bon vouloir des communes voisines et du département aidant, pour l'amélioration des voies d'accès, avec un peu peu d'intelligence et sans réclame retentissante on

pied, bon œil quoiqu'on en veuille et la descente plus encore que la montée ne va pas sans danger ni fatigue. Je ne conseillerai jamais une telle partie sans guide ni mulets pour porter les provisions de bouche, à plus forte raison s'il se trouve des dames intrépides parmi les visiteurs.... Surtout qu'on ne se sépare pas au départ, les divers groupes risquent fort de ne pas se rejoindre avant longtemps dans ce dédale inexploré. Cela m'est arrivé à moi-même et sans les détonations des armes dont quelques-uns d'entre nous étaient munis, nous nous serions certainement égarés. Ce n'est qu'après plus d'une heure de tâtonnements et à la suite d'appels réitérés que nous avons pu nous retrouver vers la Citerne grâce à l'intelligence du guide Arjelier.

C'est que Montpellier-le-Vieux avec ses dépressions énormes, ses blocs gigantesques et ses mille corridors est un monde perdu qui ne renferme guère moins de 300 hectares (1). Et dire qu'on rencontre

attirerait bien des visiteurs. Dans quelque temps tous les peintres de l'Europe voudraient faire connaissance avec Montpellier-le-Vieux, de la même façon que les jeunes rapins de Paris et de Londres tiennent à voir les falaises de la Manche ou les accidents des forêts de Fontainebleau et du pays de Galles.

(1) Il importe ici de bien préciser pour s'entendre. « De temps immémorial on a désigné dans le pays par le nom de Montpellier-le-Viel, une sorte d'enceinte rocheuse à peu près continue, formant un seultènement qui comprend les quatre pièces principales portant les noms du Lac, des Millières, des Rouquets, des Amats et appartenant à trois familles différentes. C'est la partie vraiment intéressante, la seule à peu près que les guides font voir aux visiteurs. C'est là ce qu'on appelle Montpellier-le-Viel et pour qui connaît à fond les lieux, la distinction que je viens de faire s'impose. Ainsi compris : Montpellier-le-Vieux, ne contient guère plus de 100 à 120 hectares. » (Note de M. l'abbé Mas).

M. Martel, qui attribue aux cirques susnommés une profondeur variable de 80 à 120 mètres, leur donne la même contenance. Mais celle-ci doit-être plus que doublée si on y fait entrer le valat des

des touristes, nous l'avons vu tout à l'heure, qui prennent à peine le temps [de traverser en courant ce site merveilleux.

J'ai dit ce site merveilleux. Je maintiens le mot car de l'aveu des vrais connaisseurs il est unique au monde (1). Ce que j'affirme hautement c'est que pour s'en faire une idée, sinon complète, du moins exacte, il faut, dans la belle saison, lui consacrer une journée entière. Pour des curieux, ajouterai-je, avec M. Martel, deux journées ne sont pas de trop.

« Je ne puis comprendre, m'écrit un de mes correspondants, qu'on vienne ici comme en passant
 « un déjeuner où un diner et c'est tout !....
 « Un docteur médecin de Rouen est resté ici huit
 « jours, il doit revenir.... M. A. D., professeur à
 « Lille (que vous pouvez voir dans une épreuve en
 « grand de la porte double) m'a assuré qu'il passait toutes ses vacances à voyager. Il a ainsi visité
 « l'Europe Continentale et l'Angleterre mais nulle part il n'a vu rien de comparable à Montpellier-le-Vieux. Quant à moi, le crayon à la main j'y passerai bien volontiers trois mois de l'année. »

Bouisses, le valat Nègre, la dépression dite de la Citerne et le Riou-sec. Or ces divers points sont encore fort remarquables et à ce titre ne sauraient être négligés par les touristes.

Enfin si avec d'aucuns on veut comprendre, sous ce nom de Montpellier-le-Vieux, les annexes ou prétendus faubourgs fortifiés qui s'étendent au nord, par de là le Maubert, jusqu'au Ronc et au Pet de Loup, et sont limités à l'est par Roquesaltes, à l'ouest par les rocs du Caoussou pour finir à la Roque sur la Dourbie au sud, on ne compte pas moins de 4000 hectares dans ce vaste périmètre. Mais ce n'est plus là le Montpellier-le-Vieux de nos ancêtres.

(1) Je cite MM. L. de Malafosse, Martel, Trutat, Paradan du Club Alpin, l'abbé Solanet et les peintres Chabanon de Ganges, fr. Joseph de N.-D. des Neiges, Cas, Julien de Peyreleau, Jules Salles de Nîmes, Vuillier de Paris, etc. etc.

C'est le conseil que je crois devoir donner aux artistes peintres, photographes et paysagistes. Un mois complet ne leur serait pas de trop pour se familiariser avec les mille détails de cette étrange topographie.

On trouve là, avec des effets prodigieux de lumière, des groupes détachés, des monuments, des formes et des apparitions fantastiques et, de l'avis de plusieurs, « intraduisibles également par la plume, par la plaque sensible et par le crayon (1). »

N'attendez pas de moi une description même sommaire de ce coin tourmenté de nos montagnes. Ce travail a été entrepris plusieurs fois, même avec des vues photographiques à l'appui, et par des hommes de grande valeur. Peine perdue ! il y a là des choses indescriptibles, et tout ce qu'on a pu dire ou montrer aux yeux ne saurait en donner qu'une faible idée.

Dans mon trop court passage à travers ce vieux monde en ruines, j'ai éprouvé plus d'une surprise. Le célèbre explorateur de nos cavernes, M. Martel, a dit, en 1885 : « Je ne crois pas que Montpellier-le-Vieux ait servi d'abri ou de nécropole aux populations préhistoriques. Ces grands spectres ro-

(1) Citons au hasard : L'autel, l'amphore, l'*oulo* ou marmite, le grand sphynx, la tête du chien, la nonne, la couronne royale, la porte double, la tribune aux harangues, la porte de Mycènes et cent autres encore qu'il serait oiseux de dénommer.

M. Casimir Julien, photographe à Peyrelau, en a reproduit le plus grand nombre. Sa collection ne compte pas moins de 400 épreuves, toutes fort belles. « C'est égal, mes photographies, si fidèles soient-elles, nous disait-il lui-même modestement, ne feront jamais connaître notre pays. C'est impossible ! C'est trop beau !... Et que diriez-vous, Monsieur, de ces mille apparitions étranges en pleine nuit étoilée, ou par un beau clair de lune, voire le matin ou le soir *avec des ombres portées*...., ai-je tort de dire que c'est intraduisible ? »

« cheux devaient faire peur aux hommes primitifs,
 « qui se seraient, d'ailleurs, trouvés là trop éloignés
 « de toute eau potable. Du reste, une tranchée pro-
 « fonde et des fouilles attentives dans la grotte des
 « Rouquettes ne m'ont donné que du sable stérile,
 « sans aucune espèce d'ossements. Aux alentours,
 « sur le Causse Noir, on trouve fréquemment en
 « plein champ des amas de poteries grossières et
 « de tuiles ornées, c'est-à-dire d'un âge presque
 « préhistorique. »

Il est vrai que le même auteur ajoute : « Dans ces
 « sortes d'excursions, tant est grande la variété, on
 « est exposé à bien des erreurs et des omissions
 « topographiques. Dans ma précédente notice,
 « comme dans l'article révélateur de M. de Mala-
 « fosse, on en signalerait plusieurs et cependant je
 « n'ai pas mis moins de onze jours pour dresser un
 « plan vraiment exact. »

Depuis que ces lignes ont été écrites de nouvelles
 découvertes ont été faites et nombreux sont les
 visiteurs qui ont recueilli çà et là de vieux dé-
 bris céramiques. On a aussi trouvé dans un *aven*
 les ossements d'un ours, le crâne d'un cerf et la
 boîte cranienne d'une femme. Enfin il semble bien
 que quelques habitants de La Roque Sainte-Mar-
 guerite gardent précieusement des petits vases en
 terre cuite et des objets taillés en flèches. Mais leurs
 possesseurs, pour une raison ou pour une autre,
 refusent de les montrer aux étrangers (1).

(1) C'est l'éternelle légende... de l'aubergiste de la Malaine
 (gorges du Tarn) qui en est cause. Ce brave homme, dit-on, s'était
 défait pour rien, entre les mains d'un voyageur étranger, d'un crâne
 d'ours des Cavernes qui figure aujourd'hui dans les vitrines du
 musée de Bâle ou de Stuttgart. A quelque temps de là, le Directeur
 du Muséum de Paris lui aurait fait offrir, d'un crâne semblable,
 25000 f. ! Ah ! s'il avait su....

« Actuellement, m'écrit un brave homme du pays,
« tous ces objets dont je viens de vous parler, de-
« viennent rares, chaque touriste tenant à emporter
» quelque chose en souvenir de Montpellier-le-
« Vieux. »

J'ai été assez heureux pour en rencontrer de ces
poteries primitives, et en grand nombre encore, sur
le point culminant, aux abords de la Cieutad, rocher
que surmonte une croix en fer, donnée naguère par la
Jeunesse catholique de Millau, et haut de 835 mètres.

Lorsqu'on a pu atteindre ces sommets à pic de
trois côtés, grâce à une gymnastique exceptionnelle,
on se demande avec stupeur par quel prodige sont
venus s'épandre là ces amas de poteries.

Je laisse à de plus autorisés que moi le soin d'élu-
cider ce difficile et curieux problème.

C'est au moment où je venais de ramasser quel-
ques rares échantillons et pendant que, du haut de la
Cidatelle, avec les plus intrépides de nos compa-
gnons nous étions absorbés par le spectacle gran-
diose étalé devant nous, que deux étrangers, con-
duits par le guide Froment, vinrent nous rejoindre
non sans peine. Ils montaient directement de La
Roque Sainte-Marguerite et cherchaient à s'orienter
vers l'Aigoal, dont la croupe se dessinait nettement
en face de nous à l'est. Il y avait là sûrement un
officier belge, reconnaissable à son accent, discret,
attentif à tout ce qui se disait autour de nous et qui
s'épongeait le front ruisselant de sueur.

« Eh ! bien, Messieurs, avons-nous dit après une
« longue pause et quelques mots de bien venue,
« êtes-vous satisfaits, et en tout cas que pensez-
« vous de ce paysage ? » Celui que nous prenions

pour un officier flamand nous répondit sans hésiter :
« J'avais beaucoup entendu parler de Montpellier-
« le-Vieux et en sens bien contraire. J'estime, pour
« le peu de temps que je puis consacrer à cette ex-
« cursion, et nonobstant le poids du jour et la diffi-
« culté des mauvais chemins, que j'aurais mauvaise
« grâce à regretter, comme certains visiteurs, et
« mon temps et mes peines. Montpellier-le-Vieux
« mérite d'être vu et connu. »

Nous en resterons, si vous le voulez bien, sur cette sage appréciation, et je vous dirai, avec les inventeurs de ce pays : Allez voir par vous-même, allez-y au plus tôt par un beau ciel et prenez tout le temps pour apprécier, comme il le mérite, ce site jusqu'ici sans rival.

Docteur E. MAZEL.

LE CONGRÈS DE NIMES EN 1844 ¹

L'Institut des Provinces de France, réuni à Paris, sous la présidence de M. de Caumont, choisit, le 5 mars 1844, la ville de Nîmes pour siège de la douzième session du Congrès scientifique de France. Le baron d'Hombres-Firmas, correspondant de l'Institut, à Alais, et M. de Labaume, conseiller à la Cour de Nîmes, furent nommés secrétaires généraux et chargés de l'organisation de la session. Dans leur circulaire de convocation, ils rappelaient les titres de Nîmes à l'attention des savants et des artistes, la prédilection des Romains pour cette colonie « qu'ils ornèrent avec amour de monumens tellement splendides, qu'après 2.000 ans, leurs magnifiques ruines sont encore pour tous un objet de continuelle admiration. » Dans les environs, Arles, Saint-Gilles, Aiguesmortes. Comme le congrès n'était pas seulement archéologique, mais faisait appel à toutes les sciences, on mentionnait l'agriculture et l'industrie nîmoises, les chemins de fer d'Alais et de Montpellier, qui excitaient alors un vif enthousiasme, si vif, que l'horrible viaduc dont nous nous sommes affligés semblait rivaliser avec les travaux des Romains ! Les formations géologiques, les bassins houillers du département, seraient aussi des sujets d'étude.

(1) *Congrès scientifique de France. Douzième session. Nîmes, 1845*, un vol. in-8°. Durand-Belle, imprimeur.

Puis venait l'allusion obligatoire à nos orages politiques, « qui ont ébranlé tout ce qu'ils n'ont pas renversé », au pouvoir de l'argent, à l'égoïsme, à la nécessité de protester contre cette dégradante assertion que le seul but de la vie est une fortune à faire. M. Auguste Pelet, inspecteur des monuments historiques à Nîmes, était désigné comme l'archiviste trésorier du Congrès.

La session s'ouvrit le 1^{er} septembre 1844, dans la grand'salle du Palais de Justice. Dans son discours d'ouverture, M. d'Hombres-Firmas mit en lumière l'utilité des congrès « rassemblés alternativement en divers points de la France. » Il ne prononce pas le mot de décentralisation, un peu suspect pour avoir été employé par des plumes républicaines, comme celle de Louis Blanc, mais l'idée y est : « Des hommes pleins de zèle et de savoir voulurent faire réfléchir, dans tous les sens et le plus loin possible, les lumières et le goût ; ils établirent différents foyers dans les Provinces, qui, bientôt, brillèrent du plus vif éclat, et les rayons qui en divergèrent, se croisant, se heurtant, se décomposant avec ceux qui émanaient du foyer central de la capitale, devaient nous éclairer plus vite et plus abondamment. »

M. de Gasparin, pair de France, fut élu président général.

Les travaux du Congrès furent répartis en six sections : sciences naturelles, agriculture et industrie, sciences médicales, archéologie et histoire, littérature et beaux-arts, sciences physiques et mathématiques. Chaque jour, après les réunions particulières des sections, il y avait une assemblée générale.

Je ne puis songer à mentionner tous les travaux

du Congrès. Mais il en est quelques-uns de trop remarquables pour que je ne m'y arrête pas.

Le plus beau de tous, au point de vue de la philosophie de la science, fut un mémoire de M. d'Amador, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, sur l'*Action des agents imperceptibles sur le corps vivant*.

La notion de la vie est plus claire que toutes les explications qu'on en pourrait donner, et qui ne peuvent que l'obscurcir. La régularité des forces vitales, agents invisibles, constitue la santé; l'absence de mesure de ces mêmes forces constitue la maladie. Tout est donc *dynamique* dans la santé et dans la maladie. Les aliments, poisons, venins, virus, miasmes, ne peuvent avoir qu'une action dynamique, et presque tout ce que l'on attribue à l'*absorption* manque de fondement.

Un oignon de jacinthe peut, sans autre nourriture que la vapeur de l'eau, donner des feuilles et pousser une tige qui se chargera des plus belles fleurs. Les forces vives des organismes peuvent créer de toutes pièces les diverses substances solides, fluides ou gazeuses qui doivent faire partie de leur mécanisme. Si l'aliment immédiat de la force vitale ne provenait que de la nourriture, comment expliquer les longs jeûnes que supportent l'homme et les animaux?

La fonction de la digestion est la plus empreinte de vitalisme. L'effet dynamique des boissons est encore plus évident : une fois ingérées, le résultat en est prompt, et le réconfort qu'on en reçoit, presque instantané.

Combien peu faut-il de semence pour la féconda-

tion ! Quelquefois il est impossible d'en découvrir, ce qui a fait admettre aux physiologistes l'existence d'une *aura seminalis*.

« Or, quand des atomes peuvent engendrer un être tout entier, jusqu'à quel point avons-nous le droit de les taxer d'impuissance, alors qu'il ne s'agit que de le modifier ? Si un atome donne la vie, est-il plus difficile de concevoir qu'il puisse changer la manière d'être ? »

Le *dynamisme* seul donne la vie et la soutient : la toxicologie montre qu'il peut aussi faire mourir. Une seule goutte d'acide prussique placée sur la langue d'un chien le fait périr à l'instant. La célèbre *aqua tofana* d'Italie, préparation arsenicale, était foudroyante. On sait le rapide effet des venins.

En pathologie, le dynamisme vital, c'est-à-dire l'ensemble des forces vitales, conçoit seul la maladie. L'infection rabique a lieu instantanément. Un instant suffit à l'organisme pour devenir vénérien, varioleux, pestiféré, cholérique. L'absorption est tout-à-fait impuissante à expliquer cette instantanéité.

Un individu est infecté aujourd'hui d'un germe quelconque, mais ce n'est qu'au bout de plusieurs jours que les produits de l'infection apparaissent extérieurement.

« Ce que la pathologie des amphithéâtres regarde comme la racine des maladies, éruptives par exemple, en est véritablement la fleur ; et cette méprise, fondée sur l'ignorance de la génération intime des affections, est la cause la plus réelle, la seule même des ravages terribles que ces maladies exercent dans le monde, »

Les causes extérieures des maladies sont elles-mêmes dynamiques ou vitales de leur nature. Quoi de plus insaisissable qu'un miasme ?

Depuis M. d'Amador la bactériologie s'est créée, et on a saisi les miasmes sous forme de bacilles. Mais il faut bien convenir qu'ils méritent le nom d'*agents imperceptibles*, puisqu'il a fallu tant de siècles pour les découvrir.

S'il existe une physiologie, une hygiène, une toxicologie et une pathologie dynamiques, il devrait y avoir une thérapeutique corrélative. La matière a prêté au ridicule et à la plaisanterie, elle a l'air d'un paradoxe et se présente comme contraire aux règles du bon sens, qui, en toutes choses, veut proportionner les effets aux quantités massives des substances.

M. d'Amador cite deux cas où l'Académie de médecine, qui avait repoussé tout d'abord l'action thérapeutique de tout agent imperceptible, s'est trouvée amenée, par ses propres travaux, à admettre ce qu'elle avait rejeté, et à professer hautement qu'un médicament peut gagner en efficacité tout en diminuant de volume. « Donc, si le bon sens refuse de croire à l'action des agents imperceptibles, le bon sens a besoin d'être refait, et il le sera par l'expérience. La science, qui n'est que l'expérience réfléchie, a refait ainsi le bon sens à plusieurs reprises. Le bon sens a cru, pendant des siècles, à la fixité de la terre.... »

« La thérapeutique dynamique est greffée sur l'hygiène, la physiologie, la toxicologie et la pathologie dynamiques, comme Hahnemann sur Montpellier et Montpellier sur Hippocrate.... »

Cette courageuse et lumineuse profession de foi médicale produisit une profonde impression, et la section de médecine la jugea tellement remarquable, qu'elle eut les honneurs de la lecture en séance générale. Mais tout en rendant hommage au grand talent de M. d'Amador, le rédacteur du procès-verbal, en allopathe intransigeant, sentit le danger de cette thèse hardie, dont l'homéopathie, l'ennemie irréconciliable, pouvait tirer justification et profit. Celui des secrétaires de la section qui tenait la plume ne signait pas. L'un d'eux, donc, nous ne savons lequel, trouva moyen de donner un libre cours à son indignation contre cette homéopathie, qui affichait la prétention de guérir les gens sans les bourreauder.

Voici ce morceau, curieux mélange d'aveux significatifs et de mauvaise humeur :

« Je rends grâce, en mon particulier, à M. d'Amador, d'avoir ainsi mis au néant les prétentions de certains médecins qui s'appellent homéopathes, et qui osent affirmer qu'une science, née avec le premier homme, grandissant et progressant avec lui, n'est connue que depuis quelques jours, et qu'eux seuls possèdent les vrais moyens de remédier aux nombreuses maladies qui affligent l'humanité. Lorsque Hahnemann émit le principe thérapeutique : *Similia similibus curantur*, il prouva son dire en s'appuyant sur des faits empruntés à la pratique des médecins les plus éclairés. Il est certain que les phlegmasies locales guérissent souvent par l'application directe des irritans qui causent une inflammation analogue, inflammation thérapeutique, et qui se substitue à l'irritation primitive. Mais Hahnemann,

ébloui par cette vérité qu'il avait formulée, exagéra bientôt son importance, ce qui arrive à tous les novateurs ; les disciples débordèrent bientôt le maître, et le mysticisme germanique appelé à leur aide, ils ne pouvaient manquer de nombreux partisans. Il n'est aucune idée absurde qui ne trouve des médecins pour la soutenir et des malades qui se jettent au-devant de l'expérimentation. Aujourd'hui que l'engouement est passé, il y aurait peu de courage à entrer en lutte contre un ennemi désarmé par le ridicule et par ses insuccès. Il n'en est pas moins vrai que, dans l'action des agens imperceptibles, on trouvera des secours thérapeutiques, ce qui n'a rien de commun avec les rêveries de l'homéopathie. »

Depuis la sentence de l'Esculape nimois, l'homéopathie s'est répandue partout, et notamment dans le Nouveau - Monde, terre d'initiative individuelle et de liberté, où il n'y a plus guère que des Républiques. Aux États-Unis, beaucoup d'instituts ou collèges de médecine et d'hôpitaux ont adopté les principes d'Hahnemann, de plus en plus goûtés par les Américains, gens pratiques qui tiennent à guérir sans être martyrisés. Le vieux monde est fort en retard à ce point de vue, comme à bien d'autres. En Europe, chez les races latines, de longs siècles d'absolu religieux et politique, héritage de la discipline de l'empire romain, ont détruit, pour ainsi dire, l'initiative individuelle. Quand l'Église n'est pas tout, c'est l'État qui est tout. L'individu et l'association privée ont failli sombrer entre ces deux termes redoutables. En France, notamment, l'ignorance publique est demeurée telle, que les gens les plus instruits trouvent tout naturel qu'il y ait une

médecine d'État, représentée au sommet par l'Académie de médecine, décrétant officiellement les moyens de guérir, suivant la formule orthodoxe, en possession des honneurs et des profits officiels, à l'exclusion des autres systèmes médicaux ; sorte d'église établie trop souvent intolérante, poursuivant de ses sarcasmes les médecins courageux qui suivent d'autres voies. Le peuple le plus spirituel de la terre préfère mourir dans les règles que de guérir en dehors des règles.

Et cependant, même en France, l'homéopathie fait son chemin. Les grandes découvertes de Pasteur sur le traitement de certaines maladies par leurs virus atténués sont une confirmation éclatante du principe de la guérison par les semblables, base vraiment scientifique de l'homéopathie, et qui s'impose de plus en plus. Pasteur n'était pas médecin et n'était pas hypnotisé par une orthodoxie médicale.

Il serait injuste de dire que l'allopathie, ou médecine des contraires, n'obtient pas de bons résultats. C'est ainsi que, depuis vingt-cinq ans, elle parvient à guérir certaines névroses rebelles aux autres systèmes, sauf à l'électrothérapie, par l'emploi des bromures. Mais dans une foule de cas, dans les maladies les plus variées et les plus graves, l'homéopathie se montre supérieure pour la douceur, l'innocuité et le prompt effet du traitement. C'est un fait d'expérience.

Dans la section d'archéologie, M. Auguste Pelet lui un mémoire ingénieux sur la disposition et la manœuvre du *velum* de l'amphithéâtre de Nîmes. Il suppose fixe le milieu de la tente, comme au Colisée, et lui attribue les mêmes dimensions que celles de l'arène. Entre cette partie fixe, de figure ovale, et le

mur extérieur du monument, il restait donc à couvrir un espace en forme d'anneau elliptique. Des cordages mobiles, attachés à deux rangs concentriques de poteaux établis au sommet de l'édifice, l'un à l'extérieur, l'autre en dedans, permettaient, au moyen de poulies, d'étendre ou de replier les secteurs de toile dont l'ensemble formait l'anneau. Ces cordages se croisaient au-dessous du centre de l'arène, comme les baleines d'un parapluie. Les poteaux extérieurs passaient dans le trou des consoles saillantes que l'on voit encore contre l'attique et reposaient à deux mètres plus bas, dans une entaille pratiquée sur la corniche. Du côté intérieur de l'attique, et vis-à-vis de chaque console, étaient les poteaux intérieurs, fixés dans des trous qu'on voit sur le dernier gradin, et retenus dans des entailles de la corniche par des colliers en fer dont on voit partout le scellement. Six hommes, dans le système de M. Pelet, suffisaient pour manœuvrer l'immense anneau.

Dans la section des sciences naturelles, M. Emilien Dumas lut une note sur le fraidronite, nouvelle roche plutonienne, restée jusqu'alors inconnue aux géologues, « et qui paraît ne se rencontrer que dans les montagnes des Cévennes, où elle forme des filons plus ou moins puissans au milieu des terrains granitiques et talqueux. »

Dans la section d'agriculture et d'industrie, M. Puvis démontra la nécessité de créer un ministère spécial pour l'agriculture, et M. Léonce Curnier parla de la nécessité de l'éducation professionnelle de l'industriel, ainsi que des moyens d'en répandre les bienfaits. Ces deux desirata sont aujourd'hui comblés.

Dans la section de littérature, d'économie sociale

et des beaux-arts , M. Bignau fit lire une épître en vers *A un jeune savant* sur l'utilité des congrès scientifiques. Avec un tel sujet, ces vers ne pouvaient être que d'une honnête médiocrité :

.....
 « Viens à nous. Le Congrès t'appelle par ma bouche.
 Le Congrès ! Que ce nom n'ait rien qui t'effarouche ;
 Il ne t'annonce pas ces prélats et ces rois
 Qui, des peuples muets foulant aux pieds les droits,
 Armés de leur parole en disputes féconde,
 Bouleversaient l'église ou s'arrachaient le monde :
 Mais — spectacle plus noble et plus utile à voir —
 Ces amis de la paix, des lettres, du savoir »

Si le jeune savant ne quittait pas tout pour accourir à de tels accents, c'est qu'il avait l'esprit bien mal fait.

« Peux-tu blâmer et fuir ces utiles Congrès,
 Littéraire sénat, nomade académie,
 Où de tous les talens la concurrence amie
 De leur fête choisit pour théâtre annuel
 Une de nos cités, rendez-vous mutuel ? »

C'est positivement enlevant. Les membres du Congrès sont comparés à la diligente abeille et à l'agile castor, ou même à de vieux rocs :

« S'ils restaient séparés, crois-tu que ces vieux rocs
 Des mers ou des autans affronteraient les chocs ? »

L'aquilon , la chute du tonnerre, le torrent débordé, le tigre sanguinaire, se mêlent heureusement dans ces vers au front pâle du jeune savant et aux lueurs de sa lampe.

Dans la même section M. Schœlcher demanda en termes éloquentes l'abolition de l'esclavage, et le Congrès s'associa à son vœu. L'esclavage a cela de particulièrement funeste qu'il gâte le maître comme l'esclave. Il les corrompt tous deux, fait de l'un une bête brute, et de l'autre une bête féroce. « L'énergie de la contagion est telle, que les femmes elles-mêmes en sont atteintes et perdent la pitié, cette douce vertu qui leur fait jeter tant de consolations sur les profondes tristesses de la vie. Les cris déchirans de l'esclave qu'on flagelle sous leurs fenêtres n'excitent plus en elles aucune émotion ; elles assistent quelquefois au supplice, et nous en avons vu qui, dans l'intérieur de leur maison, infligeaient de leurs mains des châtimens corporels à de jeunes nègres dont la douleur les trouvait impassibles. »

Le gouvernement de France faisait vendre encore chaque jour, à son profit, des hommes et des femmes sur les places publiques, témoin cette annonce du *Journal officiel de la Martinique* :

« Au nom du roi, la loi et la justice,

• On fait savoir à tous ceux qu'il appartiendra que, le dimanche 26 du courant, sur la place du Marché du bourg St-Esprit, à l'issue de la messe, il sera procédé à la vente aux enchères publiques de :

« L'esclave Suzanne, négresse âgée d'environ 40 ans, avec ses six enfans, de 13, 11, 8, 7, 6 et 3 ans,

« Provenant de saisie-exécution. Payable comptant. 22 juin 1840.

« Signé, l'huissier du domaine, J. Chatenay. »

Les prêtres qui ne prennent pas ces mœurs et veulent accomplir leur mission évangélique • sont

chassés par les gouverneurs comme troublant l'ordre public, en inculquant aux nègres des idées dangereuses. »

Dans sa séance de clôture, le Congrès émit plusieurs vœux. Il sollicita l'institution d'une caisse de retraite pour les ouvriers ; une loi sur l'irrigation ; la création d'un ministère de l'agriculture ; le dégrèvement du commerce des vins ; la suppression du titre d'officier de santé ; l'abolition immédiate de l'esclavage dans les colonies françaises. Quelques-unes de ces questions ont été résolues, d'autres attendent encore leur solution, après plus de cinquante ans. L'extrême lenteur des réformes en France, et leur extrême difficulté, est une des caractéristiques de notre esprit public, qui se dépense en vains bavardages, et oublie vite. Ce n'est guère que sous le coup des révolutions ou des catastrophes que nous nous décidons à abandonner, à grand regret, quelque une des vieilleries qui nous maintiennent dans notre ornière.

Le 7 septembre, les membres du Congrès avaient fait une excursion à l'usine de Tamaris et aux mines de la Grand'Combe, « Une voie rapide, dit M. Eyssette, secrétaire-général adjoint, en déroulant sous nos yeux le panorama le plus varié, nous a transportés à Alais. » Un banquet, puis des vers. Reboul récita sa pièce de *Jules César*.

« Un second train du chemin de fer nous a transportés ensuite à l'usine de Tamarys. Il nous serait impossible de retracer le sombre et magnifique tableau qui s'est déployé à nos yeux dans ce vaste établissement métallurgique, où, sous des moteurs gigantesques, le fer est extrait du minerai, jeté brut

dans la forge, retiré en bloc brûlant, étendu sur le laminoir, où il s'aplatit, se creuse, se tord comme un serpent enflammé, pour s'offrir ensuite lui-même au marteau, à la scie, au ciseau. L'imagination s'arrête frappée devant cet appareil de forces énormes dont dispose le génie de l'homme, et qu'il a si puissamment combinées.

« Après cette intéressante exploration, le même véhicule nous a rapidement entraînés aux mines de la Grand'Combe. Nous avons visité en détail les richesses de ce bassin houiller ; nous avons vu fonctionner l'ingénieux appareil des plans inclinés, qui, à l'aide d'un jeu alternatif, par le seul poids d'un wagon chargé, fait remonter un wagon vide. Nous avons vu toute une population industrielle groupée autour d'une exploitation considérable ; nous avons pénétré dans la galerie jusqu'à la dernière couche de houille attaquée par la sape du mineur.... »

Tels sont les faits les plus saillants du Congrès de 1844. De nombreux et intéressants travaux, dans le détail desquels je ne puis entrer ici, signalèrent le zèle des différentes sections.

Après un demi-siècle, un nouveau Congrès scientifique se tiendra à Nîmes au mois de mai prochain. Au lieu d'embrasser tous les domaines de la connaissance, ce Congrès se limitera à l'archéologie et à l'histoire.

Combien de survivants du premier Congrès pourront y assister ? Un seul, M. Jules Salles.

ED. BONDURAND.

LA COURONNE

Ce jour là, en revenant de prendre des nouvelles de leur ami Fleury, Boulanger, Martin, Pache et Guibert se promenaient lentement, la mine apitoyée, parlant bas, le geste bref. Le docteur ne donnait plus d'espoir.

— Pauvre garçon ! vingt ans, si robuste ! soupira Pache.

— Et si intelligent ! continua Boulanger.

— Plein d'avenir ! » surenchérit Martin. — Il oubliait qu'avant la maladie de leur ami il avait déclaré ! « Fleury ! une rosse, il ne fera jamais rien. »

— Le meilleur des amis, conclut Guibert convaincu.

Ils s'absorbèrent dans leur pensée douloureuse.

Désœuvrés, ils allaient devant eux au hasard, sans but, s'arrêtant machinalement devant les vitrines des magasins. Puis, tout en suivant par habitude les femmes qu'ils deshabillaient du regard avec une moue significative, ils parlèrent de lui, ayant chacun quelque chose à raconter.

Rue de Rome, ils virent une foule qui encombrait la salle de vente.

— Entrons-nous ? proposa Guibert.

Ils entrèrent pour passer un moment. Leur curiosité satisfaite, ils allaient sortir, lorsque l'employé éleva au dessus de sa tête une magnifique couronne

toute en perles noires avec cette inscription : « A mon père ».

— Cinq francs.

— Dix...

— Quinze...

L'enchère ne monta plus.

— C'est donné, dit Pache.

— Elle vaut cinquante francs, évalua Martin.

— Au moins... Si nous l'achetions, proposa Boulanger.

Pour quoi faire ? interrogea Guibertr

Boulanger murmura dans un soupir : « Pour lui. »

Les autres s'écrièrent : « Fleury ? mais il vit encore !... »

— Qui sait, à l'heure qu'il est ? Vous connaissez le terrible pronostic du docteur... Décidons-nous, une pareille occasion ne se retrouve pas tous les jours...

— Mais l'inscription ?

— On la changera.

Ils se consultèrent ; chacun acquiesça du regard.

— Vingt francs ! cria Boulanger au moment où le commissaire priseur allait adjuger la couronne à quinze francs.

Faute de surenchère, la couronne resta aux quatre amis.

Le soir, ils se rendirent chez Fleury.

— Toujours la même chose, dit la mère douloureusement.

— Ah !! firent ils en hochant la tête, très tristes eux aussi.

— Ce sera pour la nuit, murmura Boulanger, une fois dans la rue.

T. XXI, février 1897.

8

— Pauvre garçon !! s'écrièrent-ils en chœur et un long soupir s'exhala de leur poitrine.

Le lendemain, on leur apprit que la nuit avait été meilleure.

— Ah ! tant mieux ! tant mieux ! répétèrent-ils en se retirant sur la pointe des pieds.

Au fond de leur pensée, ils éprouvaient un certain désappointement, dont Pache se fit l'interprète.

— S'il en rechappait, que ferions nous de la couronne ?

— Nous la garderions, répondit Boulanger, pour une autre occasion.

Les autres eurent un frisson, chacun pensant à soi dans une vision rapide et lugubre...

Quelques jours après, le docteur répondait de son malade. Le jour où le convalescent put recevoir ses amis, ceux-ci s'empressèrent autour de son lit.

— Ah mon vieux ! mon vieux ! dit Boulanger très ému.

— Tu peux te vanter de nous en avoir fait faire des cheveux ! s'écrièrent Martin, Guibert et Pache.

Fleury, maigri, pâli, riait, rendait des poignées de main, heureux de se sentir renaître, de retrouver des figures amies.

La première sortie qu'il fit, ce fut au bras de Pache et de Boulanger; Martin et Guibert suivaient.

Fleury s'étonnait de tout, admirait tout, remarquait tout ; tout lui paraissait beau, nouveau, tout semblait s'éveiller, revivre et sourire. Ses amis se montraient empressés, émus, avec des prévenances touchantes de mère.

— Maintenant, mon vieux, dit Boulanger, on peut bien te l'avouer, nous l'avons cru foutu un moment, tellement que...

— Tellement que...

— Tellement que nous t'avions acheté une couronne.

— Une couronne ?

Pache conta l'histoire qui égaya fort le convalescent.

— Et qu'allez vous en faire ? demanda-t-il.

— Ça ! nous n'en savons rien, répondit Pache.

Guibert continua : « Boulanger proposait de la garder...

— « Pour une autre occasion, expliqua celui-ci, bon enfant.

— « Tu es trop pratique, toi, s'écria Martin, ce n'est pas que nous soyons superstitieux, mais la perspective d'avoir continuellement sous les yeux une couronne mortuaire qui semble dire : « Au premier de ces Messieurs ! » me paraît peu agréable. Je ne garde plus cet objet macabre chez moi.

— Fleury songeur dit sérieusement : « Donnez-la moi.

II

Fleury était poète, Fleury rêvait de gloire, Fleury a été attiré par Paris, la Ville Lumière qui éblouit les papillons provinciaux.

Fleury est parti, parti comme les autres, parti à vingt ans, le gousset sonnant creux ; parti avec autant d'illusions que de cheveux, c'est peu dire.

S'il a gardé ses cheveux, il a perdu ses illusions, car dans sa chambre, dans sa mansarde plutôt, la gloire moins capricieuse qu'on le croit n'est pas venu se donner.

Peut-être a-t-il du talent, mais il est pauvre et il

n'a point de parrain pour lui donner l'accolade dans les lettres, pas d'amis haut placés, et les journaux, les grands journaux qui se lisent et qui consacrent des noms, regorgent de copie ; et Messieurs les Editeurs n'accordent pas une audience au premier venu.

Aujourd'hui Fleury « bricole » ; il court les bibliothèques, et dans les livres poussiéreux il recueille des notes précieuses pour des Messieurs de l'Institut, très savants. En outre, il rédige une feuille de Café-Concert. Avec cela il se fait des économies, très petites soit, mais qui, accumulées, paieront l'édition d'un recueil de poésies. Car Fleury conserve de l'espoir encore. Un poète désespérer !... Il épuise sa jeunesse en un travail aussi stérile que dur. Il fuit les brasseries, où, le coude sur la table, dans des discussions interminables, des masses de « ratés » comme lui, discutent littérature, musique, peinture, femmes, politique et attendent patiemment que vienne la célébrité, au milieu d'un nuage opaque, qui monte, s'étend de toutes les pipes, pendant que les soucoupes s'empilent sur le marbre.

Fleury n'a qu'un ami, et quel ami ! dévoué comme un caniche, un ami qui mange et loge chez le poète, un ami qui ne peut lui venir en aide. C'est un nègre très laid et très plaisant avec sa face barbouillée de diabolin, où brillent deux rangées magnifiques de dents éblouissantes, toujours découvertes en un sourire perpétuel.

Fleury l'avait trouvé une nuit, pendant l'exposition de 1889, en revenant du théâtre, couché sur le trottoir, les pieds dans le ruisseau. Pris de pitié, le poète fit monter le moricaud chez lui, lui donna à

manger, l'hébergea. Le lendemain il lui offrit quelques sous et voulut le congédier.

Le petit nègre garda les sous et s'obstina à vouloir rester chez son hôte, lequel ayant à sortir se fâche et le flanque à la porte. Fleury court vaquer à ses affaires, puis il rentre et trouve son petit vagabond de la veille assis devant sa porte, l'attendant craintif et joyeux.

Bon ! pensa le doux poète amusé, le gaillard trouve à son goût le logis et la nourriture, il n'est pas difficile.

En effet, le négrillon ne se fait nullement prier pour partager le repas de Fleury qui ne put se défendre de dire : « Quel appétit ! »

Ce dont son hôte ne se formalisa point, ne comprenant pas d'ailleurs un mot de français.

Après le diner, le jeune moricaud se laissa sans difficulté mettre à la porte.

Fleury sort, rentre pour souper et trouve son convive du diner couché sur le palier. A l'approche du maître du logis, le petit nègre se lève et fait des gambades.

— « Ah non!!! Cette fois tu vas déguerpir ! » et joignant le geste à la parole, le doux poète pousse de la pointe des pieds le jeune moricaud qui instinctivement porte la main à la partie la plus charnue de sa noire personne.

— « Veux-tu bien descendre ! »

Le nègre hurle, fait un vacarme épouvantable, se cramponne à la rampe. Au bas de l'escalier le concierge montre une tête inquiète.

— « Va au diable ! » Et Fleury ferme avec humeur sa porte au nez du moricaud qui arrête ses cris.

Le concierge rejoint son épouse anxieuse en s'écriant : « Oh ces artistes !... » Sa tendre moitié lève les yeux au ciel, joint les mains. Cette mimique complète la pensée de son auguste époux.

Le poète furieux mangea peu, alla se coucher en murmurant : « Nous verrons bien qui se lassera le premier ! »

Ah ! ouiche, le lendemain le négrrillon était encore et toujours là sur le palier.

— « Pauvre bougre ! » pensa Fleury, apitoyé par les yeux blancs fixés sur lui, des yeux doux et tristes de caniche.

— « Allons, entre et mange, tu dois en avoir besoin... depuis hier midi... C'est bon, je vois sapristi que tu ré pares le temps perdu. Rotschild ne suffirait pas à te nourrir, tu es ruineux, sais-tu, mal blanchi ? »

Le nègre ne s'offensa pas de l'épithète, et pour cause. Il paraissait satisfait de son déjeûner, bien que ce ne fut pas M. de Rotschild qui le lui payât.

Intéressé, le poète interrogea son convive, mais le nègre ne savait un mot de français et Fleury ne comprenait un traitre mot au charabia qu'articulait le moricaud. Force lui fut de se faire comprendre par signes. Il eut un mal terrible à cela.

Le négrrillon montra son corps couvert de cicatrices, fit une grimace significative et feignit de s'enfuir, puis il se frotta le ventre en riant d'un rire sonore qui mit à nu trente deux dents d'antropophage, serrées, très blanches, et pointues.

Son hôte comprit que venu pour l'exposition et maltraité par ses pareils, le nègre s'était sauvé pour échapper aux brutalités désagréables, même pour

une peau brune, de ses frères en couleur, et qu'il préférait le logis et la nourriture du blanc qui l'avait si charitablement hébergé.

Ce fut tout ce que Fleury apprit jamais de son ami, car ils devinrent amis.

Le nègre fut baptisé Matho. Les fournisseurs du quartier, chez qui le poète envoya le moricaud aux provisions, connurent bientôt ce nom.

Matho était célèbre.

— « Matho, danse un peu ! » Et Matho dansait, riait, grimaçait, sautait, gesticulait sans se faire prier, à la grande joie de la galerie qui, en récompense, donnait un sou ou deux et bourrait le danseur de gourmandises.

Matho empochait les sous, croquait les friandises. A ce prix il eut dansé, ri, grimacé, sauté toute la journée.

Son maître, une fois, vit le jeune nègre s'approcher de lui et lui tendre des déchets de pâtisserie.

« Bon ! » — faisait le moricaud convaincu, en accompagnant d'une grimace expressive son « Bon » qu'il répétait avec instance.

Fleury sourit : « Oh, je n'en doute pas », et pour ne pas froisser son ami, il prit un bonbon quelconque et fit signe à Matho de manger les autres. Ravi, le moricaud fit une gambade et obéit aussitôt à l'ordre de son maître.

Cette naïve attention émut fort le poète.

Maintenant Fleury ne trouvait plus sa mansarde aussi vide, aussi triste. Il y rentrait gaiement et le petit noir, à son approche, poussait des cris de joie et gambadait par tout l'appartement.

— « Content, Matho, content », s'écriait-il. « Con-

tent », « pas content » et « bon » formaient tout son vocabulaire français.

Ne pouvant se comprendre, le poète et le jeune nègre ne se parlaient jamais ; ils devinaient leurs pensées, leurs désirs par signes : les signes leur suffisaient.

Fleury un beau matin resta au lit. Il se sentait mal. « Bah, un froid, pensa-t-il, demain il n'y paraîtra plus ! » Le lendemain, le mal avait empiré, il s'accroît les jours suivants. Le médecin fut appelé trop tard. Il hocha la tête. Fleury comprit, ne voulut pas que le praticien lui signât un billet pour le faire entrer à l'hôpital. Il ne fit plus appeler le docteur. Il ne se soigna même pas. Une grande paresse physique l'avait envahi. Il s'abandonnait à des rêveries interminables.

La prescience de sa fin ne lui causait aucune révolte. Il se demandait seulement avec une pitié anxieuse : « que fera t'il sans moi ? »

Il, c'était Matho, qui ne pouvait se résoudre à quitter le chevet du lit de son maître. Il ne comprenait pas très bien ce qui contraignait celui-ci à demeurer couché, mais il voyait la souffrance et il se désolait parfois bruyamment. Son sourire perpétuel avait disparu, les trente-deux dents éblouissantes et pointues ne se montraient plus. Matho ne dansait plus dans la boutique des fournisseurs. Matho, les yeux fixés sur Fleury, contemplait des heures entières, sans bouger de place, son maître qui ne le regardait jamais, lui... Le délire prit le malade.

Matho terrifié, écoutait les cris, les paroles incohérentes que Fleury articulait.

Le petit noir se faisait tout petit, se dissimulait dans un coin, retenait son souffle ; il avait peur.

Et, une nuit après être resté quelques minutes très calme, le poète se leva, tout en prononçant des phrases incompréhensibles.

Dans le ciel pâle, la lune brille sereine et ses rayons d'argent filtrant à travers les vitres de la lucarne baignent de leur lumière faible une partie de la mansarde.

Fleury s'est dirigé vers un coin sombre de la pièce, l'obscurité l'enveloppe, il en sort tenant à la main la couronne qui lui fut jadis donnée par ses amis du Midi et qu'il accroche au pied de son lit. Il se recouche ensuite.

Les rayons d'argent de la lune courent sur les perles noires qui scintillent sous leur caresse.

Fleury ne parle plus. Il ne perd point une seconde de vue le cadeau de Pache, Guibert, Boulanger et Martin. Sa pensée vole vers le passé, embelli par l'éloignement.

Il songe... à quoi ? Probablement à sa jeunesse, à ses parents morts depuis longtemps, à ses amis, aux choses aimées et familières, aux champs noyés de soleil où retentissent les cris aigus et monotones des cigales insouciantes, à tout ce pays chanté par les félibres et favorisé par un ciel bienveillant, aux filles de là-bas, si belles, si fraîches, si rieuses, si gracieuses, avec l'attrait puissant de leurs yeux et de leurs cheveux couleur d'ébène et de leur chair pétrie d'ambre, de lait et de nacre.

Il eut pu être heureux avec l'une d'elles, s'il avait su se contenter de peu. Il aurait une famille aujourd'hui.

Le pauvre raté a un mouvement de révolte qu'il combat et maîtrise aussitôt. Il sourit doucement,

résigné. Il a quitté un milieu paisible où il était aimé, où il aimait, pour se jeter dans une vie fiévreuse, tourmentée et triste. Pauvre fou, il a poursuivi une chimère, il avait des rêves de gloire.

Il est parti à la conquête d'une couronne, une couronne qu'il n'a pu décrocher et qui lui a valu toute une vie creuse d'affection, une vie de lutte, de misère, une vie qu'il va quitter pour pénétrer dans l'inconnu.

Il pense, en regardant la couronne de perles noires :

« Elle est trop belle, trop grande, trop riche pour moi ; oh ! comme je partirais heureux, si à sa place, se suspendait celle que j'ambitionnais, une modeste couronne de laurier, un symbole de gloire. »

Cette fois, le poète sourit amèrement, il regrette de partir ainsi. Il jette un dernier regard sur la lugubre parure et il lit à haute voix.

« A notre ami. »

Un cri douloureux retentit, un cri de bête souffrante, un cri poussé par Matho.

« Le seul qui me reste murmure Fleury, pauvre Matho ! » Et il ferme les yeux, pour ne les rouvrir jamais plus.

J.-J. ROGOWSKI.

AU POÈTE BIGOT

Nous sommes certains d'être agréables à nos lecteurs en reproduisant *in extenso* le discours si heureusement inspiré qui a été prononcé sur la tombe du regretté Bigot par M. Fabre. Le président de l'Académie de Nîmes s'est exprimé en ces termes :

MESSIEURS,

Je ne m'attendais pas au douloureux honneur d'inaugurer par une allocution funèbre la mission que l'Académie de Nîmes m'a confiée, il y a huit jours à peine, de la présider cette année. La mort de notre ami M. Bigot a été pour beaucoup d'entre nous un véritable coup de foudre. Nous avons remarqué son absence, il est vrai, à quelques-unes de nos dernières réunions ; mais nous savions qu'à sa santé l'hiver imposait d'ordinaire certaines précautions, et nous ne doutions pas que les beaux jours ne le ramenassent bientôt auprès de nous, comme les hirondelles. Hélas ! le printemps reviendra, mais celui qui pour nous l'embellissait ne sera plus des nôtres.

Je n'essayerai pas de vous dire, en ces quelques paroles écrites à la hâte, ce que fut pour l'Académie le confrère que nous pleurons ; sûrement il mérite mieux qu'une simple et courte notice, et j'ai la conviction qu'une étude de longue haleine retracera

aux yeux du grand public une œuvre qui faisait de lui le barde populaire de la région nimoise. Je ne puis m'empêcher cependant aujourd'hui de constater la place sans égale qu'il s'était faite parmi nous.

Il y a plus de 36 ans, le 5 janvier 1861, M. Bigot était nommé correspondant de notre Compagnie ; trois ans plus tard, le 13 février 1864, il remplaça M. l'abbé Privat comme membre résidant, et il prit part, dès lors, à nos travaux d'une manière aussi assidue que brillante. Chose curieuse cependant, ses premières contributions furent des poésies françaises, et il n'est pas à coup sûr sans mérite, l'auteur des *Rêves du foyer*. Mais tandis que sur ce terrain il pouvait trouver des émules, il aborda bientôt un autre genre où il demeura sans rival. Faire revivre, en le fixant, le dialecte de notre ville, revêtir d'une forme à lui

Cette ample comédie à cent actes divers

où s'était complu La Fontaine, traduire vivement dans la langue du peuple, en des images pittoresques, en des expressions frappées au coin de la plus saine originalité, les sentiments, les aspirations, l'esprit même des ouvriers, des *rachalans*, des *bourgadieiro*, ce fut sa mission désormais. Bigot avait trouvé sa voie, et dans cette voie on peut dire qu'il rencontra le succès le plus vif, la popularité la plus incontestable. Une poésie de Bigot était l'ornement obligé de toutes les réunions littéraires, et je me demande vraiment, avec une réelle et sérieuse inquiétude, ce que seront nos séances publiques, alors que nous ne l'aurons plus. Cette fable patoise toujours si délicate, si suggestive et si humoristi-

que était la grande attraction de nos assemblées annuelles, et quand nous avions à nous dire qu'elles étaient parfois un peu trop longues, nous nous rassurions en pensant que *Seseta* ou *lou Lion amoureux*, *li dous Pijouns* ou *Justiça de singe* consoleraient nos auditeurs d'être restés jusqu'à la fin.

Ce qui donnait à ce succès son caractère véritable, c'est qu'il tenait pour une part sans doute, pour une grande part au talent même du poète, mais aussi dans une large mesure au souffle généreux qui animait ses productions. Prenez l'une après l'autre ces fables si exquises : vous les verrez toutes empreintes d'une haute moralité. L'auteur y chante sans relâche le travail et l'honneur et la vie de famille ; il y recommande, Messieurs, j'ai presque dit il y prêche l'amour de tout ce qui est juste et bon. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il ait cru devoir chercher parfois d'autres inspirations que la morale un peu utilitaire et terrestre de La Fontaine. Il me suffit de rappeler à votre souvenir *Lou siaoumé de ma paoura gran*, et l'imitation souvent très réussie des paraboles de Jésus, pour souligner chez notre ami cette tendance très marquée. Ces paraboles sont peut-être moins connues que telle autre partie de son œuvre si variée. Mais elles nous révèlent d'une façon touchante la pensée intime et profonde du poète que fut Bigot. Me permettez-vous de vous dire en cet endroit et à cette heure quelques strophes délicieuses de son *Enfan degavayous* ?

Qué l'er és frés ! coumo fai bon !

O ma gran, encaro ai pa son :

Véjo coumo la luno és claro...
 Souto la treyo de l'oustaou,
 Vene embé yéou t'asséta'n paou,
 Nous anarén coucha tout aro...

Vene, ma gran ; me countaras
 Une istoïro — la qué voudras —
 Un dé ti conté beou et tendre,
 Qué soun toujours li ben-vengu,
 Qu'uno fés qu'on lis a'ntendu
 On li voudrié toujours entendre,

— Et ma paouro gran m'escouté ;
 Sus noste taouyé s'assété,
 Noun jamai ren me réfusavo ;
 Mé y'ajinouyère davan
 Et prengué ma pichoto man
 Din sa vieyo man que tremblavo

Et me digué :
 — Yun, yun, din l'estrangé péls, etc.

Et la suite déroule l'histoire de l'*Enfant prodigue*,
 ce résumé de l'Evangile. Puis arrive la conclusion ;

— Ma gran sé paousé'n paou, pié me digué : picho.
 Véjo , quan séras gran, oublidés pas aco :
 Languitudo et malhur s'estacoun sus la téro
 A l'omé yun de Diou, à l'enfan yun dou péro.
 Estré embé Diou, voou dire estre brave pértou,
 Dè marcha counfien, san brounca, jusqu'ou bou,
 Din la drayo destrécho, espignouso, empeirado,
 Ounte lou Fil de Diou a marca si pénado !
 Lèou lou Bon-Diou mé lévara d'ici.
 Yéou voou paousa lou faï, tus lou cargues, péchaire !
 Sé din ta vido aviès envejo dé maou faire,
 Souven té dé ta gran, et penso, moun ami,
 Qué lou Bon-Diou té vei et qué duves mourir !

Ces derniers mots me serviront aisément de transition pour passer du poète à l'homme et vous dire, avant de finir, ce qui nous faisait aimer celui-ci autant que nous admirions celui-là. Une grande sagesse de conseil et de jugement, une conscience droite et ferme, un cœur ému par toutes les misères des pauvres, des petits et des déshérités, une nature cordiale, affectueuse, ouverte et que rien ne voilait, rien, si ce n'est la modestie (j'en veux pour preuves les deux titres de ses derniers recueils de poésies : *Fieuyo toumbado*, et *Flou d'Armas*), c'était Bigot ; vous l'auriez reconnu rien qu'à ce tableau sympathique ; et en songeant avec émotion à ce que nous perdons aujourd'hui, nous sommes heureux de penser que tous ces dons de Dieu s'épanouissent maintenant dans cette région supérieure où montait souvent sa pensée. C'est la consolation de sa famille en deuil ; ce sera la nôtre, Messieurs. Dans la tristesse on a, grâce à Dieu, ces deux trésors : le souvenir et l'espérance. Nous saurons en cette occurrence les conserver pieusement, puisque nous pouvons, à Bigot, vouer notre respect le mieux justifié et dire du La Fontaine Nimois, peut-être avec plus de raison encore, ce que La Harpe a dit de l'autre : « Le plus aimable des écrivains fut aussi le meilleur des hommes. »

LA SOCIÉTÉ MÉRIDIONALE

A LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Le Midi ne semble pas avoir existé pour St-Simon et Dangeau, qui nous ont seulement fait connaître l'état des esprits et le genre de vie des personnages de la Cour, au temps de Louis XIV, sans dépasser l'enceinte de Paris et les haies du parc royal de Versailles. La vie de province a trouvé de bien rares auteurs, pour nous en dépeindre le monotone charme, tant l'esprit de centralisation avait déjà fait de progrès à la fin du xvii^e siècle. La Cour absorbait tout, et depuis Richelieu les différentes capitales des Provinces avaient singulièrement perdu de leur influence politique. Les États, de leur côté, semblaient se consacrer exclusivement aux grands travaux d'utilité publique et de défense nationale, et ne touchaient que rarement aux questions d'ordre plus élevé, tant le pouvoir royal avait déjà pris d'ascendant sur la vie publique en province. Ce n'était pas là précisément un mal, après les secousses politico-religieuses et les réactions féodales des Montmorency, des Gaston d'Orléans et des Rohan dans le Midi de la France.

La société méridionale, confinée dans ses propriétés ou dans les villes, ne demandait au pouvoir que sa tranquillité et une certaine dose de liberté,

mais ce mot n'était pas encore sur toutes les lèvres. Les journaux n'existant pour ainsi dire pas, c'est seulement par les lettres particulières qu'on apprenait les nouvelles de Paris, les faits et gestes de la Cour et de la ville. C'est donc par les correspondances arrivées jusqu'à nous, qu'il nous est possible de rétablir, par à peu près, l'état de cette société, à cette époque, comme c'est par le plan des villes qu'il est facile de les comparer entre elles aujourd'hui. Je ne connais guère que les *Lettres galantes* et *Les Mémoires* de Mme du Noyer, qui, à côté des Livres de raisons, de quelques gravures ou plans de l'époque, puissent nous initier à l'existence de nos pères. C'est donc là que j'ai puisé les documents de cette étude, en détachant, des huit volumes publiés par cette femme d'esprit, les pages les plus intéressantes pour nous. Ces lettres parlent beaucoup de Nîmes, mais elles ont trait aussi aux villes voisines de la région ; elles renferment d'assez piquantes anecdotes, de très fidèles portraits, qui peuvent aider, avec quelque effort d'imagination, le lecteur, à reconstituer une époque. Les ouvrages du docteur Puech nous ont déjà familiarisé avec la vie matérielle de nos pères, dans *Une ville au temps jadis* ; *Les Lettres* et *Les Mémoires* de Mme de Noyer, complètent parfaitement le travail de l'érudit docteur. Au temps où vivait notre Sévigné nîmoise, le mouvement intellectuel de notre ville était assez peu développé et se bornait aux séances d'une Académie naissante, aux cours du collège, aux sermons de Fléchier et à ceux de quelques pasteurs éloquents. On se réunissait cependant beaucoup dans les salons, et les réceptions mondaines étaient aussi

très fréquentes. On verra, du reste, à la lecture de ces quelques extraits, combien, dans le Midi, on aimait à se distraire, et si le théâtre de Nîmes, situé alors sur la place des Arènes, à côté du Jeu-de-Paume, était peu de choses à côté de celui de Pézénas, qui avait eu l'heur de posséder assez longtemps Molière, du moins dans les salons — et souvent même dans la rue — on jouait quelquefois la comédie. Je laisse la plume à Mme du Noyer.

Mme du Noyer, dans une de ses premières correspondances, nous raconte l'histoire d'un de ses oncles, M. Petit, capitaine de cavalerie, qui, après avoir été prisonnier du vice-roi de Naples, vint à Nîmes pour faire des hommes, c'est-à-dire recruter des soldats. Après qu'il y eut brillé quelque temps, donné des bals et des cadeaux, il en partit pour rejoindre son régiment en Picardie, où il se maria avec la veuve d'un officier de marine, Mme du Quesne, qui avait un fils. « Ce fils (1) devint enseigne de vaisseau lorsqu'il arriva à Nîmes. Il y vint pour prendre des remèdes de ce fameux prieur de Cabrières qui a tant fait de bruit et qui guérissait tant des maux. M. du Quesne ne disait pas le sien, » bien des gens s'en doutaient. Mon père le logea chez lui et lui procura tous les plaisirs qu'il put imaginer. Il le mena même chez une maîtresse qu'il avait, sans lui faire confidence de la manière dont il était avec elle. Mais cette créature, qui n'était pas la plus fidèle du monde, prit du goût pour M. du Quesne et lui écrivit un billet pour le prier de la venir voir sans que mon père le sût. M. du Quesne reçut ce billet dans un cabaret,

(1) *Mémoires de Mme du Noyer*, page 36.

où il soupait avec mon père, auquel, malgré les défenses de la belle, il fit d'abord confidence de sa bonne fortune. Mon père le pria de n'en pas profiter et M. du Quesne lui en fit le sacrifice, quoique la personne fût très jolie. On dit qu'elle eut un fort grand dépit du mauvais succès de cette aventure, et que mon père n'eut plus envie de lui mener de pareils seconds.

Quoique je ne fusse pas dans la maison de mon père, j'y allais pourtant fort souvent. M. du Quesne me faisait bien des amitiés, il m'appetait sa petite cousine, et l'on dit bientôt dans la famille qu'il était venu pour se marier avec moi. Mais ce n'était pas chose prête, et M. du Quesne fut obligé de retourner à son département, qui était Toulon.

Quelque temps après on vit arriver à Nîmes mon oncle Petit, sa femme, quatre enfants et tous leurs domestiques. L'on n'a jamais bien su ce qui les avait obligés à venir faire cette entrée de ballet dans un lieu où ils n'avaient ni biens, ni affaires. Mon oncle disait que la maladie du pays l'avait pris et d'autres prétendaient que la diminution de son bien et de son crédit l'avait déterminé à prendre ce parti. »

« A Nîmes, je passais (1) des jours tranquilles auprès de Mme de Saporta, ma tante, les demoiselles de la Cassagne étaient mes amies les plus intimes ; notre vie était assez unie et fort douce ; le préche, quelques visites et les promenades, qui sont enchantées chez nous, en remplissaient une bonne partie. M. du Quesne ne manquait pas de venir à Nîmes, dès qu'il pouvait avoir congé, et l'on conti-

(1) *Ib.*, page 56.

nuait toujours à parler de notre mariage. Le pauvre garçon n'était plus si beau que lorsqu'il était venu à Nîmes pour la première fois ; des remèdes plus violents que ceux du prieur de Cabrières avaient fait de si fâcheuses impressions sur son visage, qu'il n'était pas reconnaissable ; il avait pourtant toujours bonne mine et les meilleures manières du monde. Le changement de sa personne n'en causa point de désavantageux pour lui dans mon cœur ; au contraire, la générosité seconda le penchant que j'avais pour lui ; M. du Quesne paraissait en, avoir pour moi, et l'habitude fortifiait cela tous les jours. »

Mme du Noyer raconte comment ce mariage manqua et comment elle épousa M. du Noyer.

Elle nous fait connaître aussi comment échoua l'arrestation de plusieurs notables protestants compromis par leur zèle, MM. Peirol, Icard et Claude Brousson.

« Ce fut (1) un marchand, à présent réfugié, qu'il n'est pas besoin de nommer, qui en donna avis, lequel, revenant d'Anduze, avant le jour, au petit galop, trouva, à un endroit qu'on appelle la Croix de Fer, M. de Rochemore, premier président de Nîmes, et quelques autres personnes du secret, qui étaient à cheval, le nez dans leur manteau, comme des gens qui attendent quelque chose. L'un d'eux, que le marchand reconnut à sa voie être M. de Rochemore, lui demanda assez bas s'il n'était pas dragon. Le marchand ayant répondu que non, passa au plus vite, et se doutant bien à tout ce manège qu'il se tramait quelque chose, comme il était du

(1) *Mémoires de Mme du Noyer*, page 64.

parti des zélés, il fut en avertir les chefs dès qu'il eut mis pied à terre. On profita de son avis et dans le moment la ville fut pleine de soldats, avant qu'il y eût presque encore personne de levé. Dès que les dragons furent dans la ville, on en fit aussitôt fermer les portes, et, après avoir investi les maisons des trois proscrits, on envoya chez eux des archers pour les prendre. Ils les croyaient trouver au lit ; mais ils furent bien étonnés d'avoir manqué leur coup. Les femmes de ces Messieurs dirent qu'ils ne faisaient que sortir. En effet, leurs places étaient encore chaudes. Mais quelque perquisition qu'on pût faire, on ne put jamais les déterrer. Ils furent cachés quelques temps dans la ville et en sortirent ensuite déguisés, excepté M. Brousson, qui, à ce qu'on prétend, se sauva par un égoût qui est auprès des Jésuites, qui le conduisit par des routes souterraines, par où les immondices s'écoulent, hors la porte des Carmes, dans les fossés de la ville. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai vu griller cet égoût quelques jours après. Quoiqu'il en soit, ces Messieurs arrivèrent en bonne santé en Suisse. »

Mme du Noyer constate qu'à Nîmes, à cette époque, on avait beaucoup « d'honnêteté » pour les étrangers. C'est ainsi que Mme de Saporta fit « le meilleur accueil à deux officiers qui étaient de passage à Nîmes, l'un bourguignon, enseigne de la colonelle du régiment de Laray, l'autre hollandais au service de la France. » Le premier était (1) plus beau que l'amour, avait tout l'esprit du monde, chantait à merveille, et tous ces agréments du corps et de l'esprit,

(1) *Mémoires de Mme du Noyer*, page 71.

dans une grande jeunesse, étaient soutenus par des habits magnifiques et une manière de se mettre tout à fait galante.

« Il témoigne à Mme de Saporta quelque envie de se marier avec moi, quoiqu'il fût catholique romain, et il s'engageait à me laisser la conscience sauve, mais Mme de Saporta, qui voyait qu'il promettait ce qu'il n'aurait pu tenir, n'avait garde de donner là-dedans, et M. Moreau de Brasey (c'est ainsi qu'on le nommait) fut obligé de s'en tenir à la qualité d'ami, dont il tâcha de nous donner des marques peu de temps après et qu'il a toujours conservée depuis. »

L'autre, le hollandais, voyageait pour son plaisir et se plaisait tant à Nîmes, qu'il y passa tout le temps qu'il avait destiné à parcourir d'autres lieux. « Du matin au soir, de l'église il nous ramenait chez nous et ne nous laissait que le temps de dîner. A peine étions-nous hors de table que nous le voyions revenir ; il y en avait encore jusqu'au soir, et après souper, comme c'était dans l'été, et qu'il fait grand chaud dans notre pays, il ne manquait pas de venir prendre l'air avec nous hors de la ville. Mme de Saporta, qui avait beaucoup lu, lui faisait cent questions sur son pays, sur la manière du gouvernement et sur toutes les merveilles de la vie du prince d'Orange. »

Le Hollandais fut obligé de partir. « Il me pria de lui permettre de m'écrire et de vouloir bien lui faire réponse. Je ne lui accordai que la moitié de ce qu'il me demandait, c'est-à-dire que je lui promis seulement de recevoir ses lettres, et je pourrais encore en montrer un bon nombre de fort obligeantes, mais une longue absence et toute la bière qu'il a bue depuis ce temps-là ont beaucoup diminué cette ardeur. »

Elle nous apprend que les dragons étaient souvent de passage à Nîmes et qu'on les logeait chez les bourgeois : « Les maisons étaient pleines de dragons, qui, non contents de jeter les provisions par les fenêtres, tourmentaient si cruellement les personnes, qu'ils les obligeaient, enfin, à faire ce qu'on souhaitait d'eux. Un des moyens dont ils se servaient le plus utilement, c'était d'empêcher les gens de dormir. M. de la Cassagne, qui avait résisté aux menaces et aux caresses, eut cinquante dragons chez lui qui commencèrent par poser des sentinelles aux avenues de sa chambre, pour l'empêcher de sortir et de parler à qui que ce fût ; après quoi ils allumèrent un grand feu et lui ordonnèrent de tourner la broche. Le bon homme, qui avait attendu patiemment la garnison, croyant en être quitte pour voir dissiper son bien, fut très fâché de s'être laissé surprendre chez lui ; mais il n'y avait plus moyen d'en sortir. Sa femme, qui s'était trouvée chez nous ce jour-là et que l'on vint avertir de se cacher, me pria d'aller voir ce que faisait son mari. J'y courus, et après avoir eu bien de la peine à entrer, je trouvai toute la maison sans dessus dessous et M. de la Cassagne au milieu de cette canaille, qui tachait de composer avec eux pour une heure de sommeil. Enfin, ils traitèrent moyennant dix écus, qu'il fallait compter d'avance ; on le laissa mettre au lit et le grand bruit diminua un peu ; mais à peine l'heure fut-elle écoulée, que l'on commença à battre du tambour au chevet de son lit, d'une si grande force, que le bon homme, qui ne faisait que s'endormir, se réveilla en sursaut, et quelques prières qu'il put faire, on ne voulut plus, à quel prix que ce fût, le laisser dor-

mir, et on le fit tant souffrir, que son corps et son esprit s'en sont ressentis le reste de ses jours. »

En 1688, Mlle Petit se marie avec M. du Noyer, qui avait une charge importante dans l'administration des forêts de l'État.

« Nous arrivâmes à Nîmes (1) dans le mois d'octobre et à peu près dans le temps que les États de la Province, qui s'assemblaient dans cette ville, devaient commencer. Comme c'était le duc de Noailles qui commandait pour M. le duc du Maine, M. du Noyer était fort agréablement dans le pays. On me rendit d'abord mon bien et les revenus que le Domaine avait retirés pendant mon absence ; mais j'avais des dédommagements à demander pour des bois que l'on avait coupés à une de mes maisons de campagne et qui avaient été donnés à l'Hôpital-Général. M. du Noyer en écrivit à la Cour, et M. de Baille, intendant du Languedoc, reçut l'ordre de faire estimer ce dégât et de me faire rendre ce à quoi il serait estimé. On envoya des experts sur les lieux, qui dirent que cela se montait à 6.000 francs. Comme cette affaire avait été renvoyée à M. de Baille, M. du Noyer lui faisait sa cour, et pour se rendre plus agréable il jouait tous les jours au lansquenet avec sa femme ; il y perdit même beaucoup d'argent, et M. de Baille s'avisa de dire au receveur du Domaine, qui avait une restitution à me faire, de retenir par devers lui certaine somme qu'un abbé avait gagnée à M. du Noyer. M. du Noyer, qui avait compté envoyer cet argent à l'abbé dans les vingt-quatre heures, comme cela se pratique, fut fort

'1) *Mémoires de Mme du Noyer*, page 326.

étonné des devants que M. de Baviile avait pris là-dessus, et il courut chez lui pour lui dire son sentiment d'une manière un peu vive. M. de Baviile, qui depuis quelques années était accoutumé à voir trembler sous lui une troupe de nouveaux catholiques, se trouva fort choqué de la liberté avec laquelle M. du Noyer lui parla. Comme il est fort sourd, il se trouva des gens assez malins pour ajouter à ce que M. du Noyer avait dit, ce qui mit M. de Baviile dans une si grande colère, qu'on a eu, dans la suite, toutes les peines du monde à l'en faire revenir. Les directeurs de l'Hôpital-Général surent profiter de cette aventure, et j'en fus pour mes dédommements. Cependant, M. du Noyer était estimé et considéré dans le pays; la manière dont notre mariage s'était fait et l'intérêt que le Roi avait bien voulu y prendre, le faisait approuver de tous mes amis, et nous étions fort agréablement à Nîmes. M. du Noyer s'y plaisait beaucoup, ce qui me donna envie de le voir premier consul. On en crée tous les ans, quatre, qui gouvernent la ville, et c'est alternativement un gentilhomme et un avocat qui est le premier. Le sort décide ordinairement sur le choix de ces consuls, mais le Roi les nomme quand il lui plaît, et c'est ce qu'il avait fait en faveur de M. Cheiron, ex-ministre; si bien, que je priai M. de Noailles d'obtenir la même grâce pour M. du Noyer. M. de Noailles me le promit, et il n'était question que d'attendre le tour du gentilhomme et de laisser écouler l'année de l'avocat. Cependant, le temps où il fallait songer au consulat arriva, et comme on avait besoin de M. de Baviile pour cela, je souhaitais que M. du Noyer se racommodât avec lui. M. l'Évêque de

Nîmes, cet illustre abbé Fléchier, s'y employa ; mais inutilement, malgré son éloquence, et je ne sais comment fléchir ce dévot, quand je m'avisai de prier Mme la duchesse de Noailles de faire cette bonne œuvre. Elle m'accorda cette grâce avec plaisir, et après avoir prié M. de Baviile en particulier, elle fit appeler M. du Noyer et dit à M. de Baviile qu'elle le priait d'oublier ce qui s'était passé et de vouloir bien être des amis de M. du Noyer et ajouta que s'il l'avait fâché en quelque chose, elle lui en demandait pardon pour lui. M. de Baviile était trop bon politique pour refuser à Mme de Noailles ; il embrassa M. du Noyer de la meilleure grâce du monde, se réservant la rancune dans le cœur, en attendant les occasions de lui en faire sentir les effets. Dès que ce raccommodement fut fait, je ne songeai plus qu'à faire réussir mon projet ; mais j'y trouvai de grands obstacles ; car M. de Noailles, oubliant la parole qu'il m'avait donnée un an auparavant, avait donné son suffrage à un nommé M. de Mongramier, dont le fils était officier dans son régiment. »

Ne pouvant y parvenir, Mme du Noyer, qui était tenace, fit écrire par le Père Lachaise à Baviile, qui lui accorda une entrevue à Montpellier. Elle trouva la route de Nîmes à Montpellier sillonnée de dragons. Il fallut une seconde lettre du P. La Chaise pour réussir.

« Je reviens à Nîmes (1), dit-elle, et le lendemain de mon arrivée M. du Noyer fut proclamé consul avec tous les applaudissements et tout l'agrément

(1) Mémoires p. 334.

que je pouvais souhaiter. J'avoue que j'en eus une fort grande joie, car outre que c'était mon ouvrage, il est naturel de vouloir un peu primer dans son pays. M. du Noyer se fit mille amis pendant son consulat. Quoiqu'il fût très bon catholique, il avait pourtant des égards pour ce qu'on appelle les nouveaux convertis, et il sut si bien faire que tout le monde fut content de lui. M. Fléchier, notre illustre évêque, le nomma syndic du diocèse et il s'acquitta si noblement de cet emploi qu'au lieu d'y profiter comme les autres, il y mangea du sien. Son nom est écrit en lettre d'or sur le beau crocodile qu'il fit placer dans l'hôtel de ville ; mais il est encore mieux gravé dans le cœur des habitants qui parlent encore de son consulat comme les Romains parlaient autrefois du règne d'Auguste. »

Madame du Noyer fait de nombreux voyages, mais revient souvent à Nîmes :

« Je me rendis à Nîmes (1) où mes affaires demandaient ma présence ; mais je voulus passer par St-Privat pour voir M. et Mme de Fournès, mes bons amis qui nous régalerent à merveille, et nous firent voir ce fameux pont du Gard, bâti par les Romains pour servir d'aqueduc. Nous visitâmes aussi toutes les beautés du château de St-Privat, le cabinet où la paix fut signée, la fauteuil dans lequel le roi s'était assis et quantité d'autres choses, entre autres une machine sur laquelle on a pris modèle de celle de Marly, et après avoir bien parcouru les appartements et les jardins, et avoir fait bonne chère, nous continuâmes notre chemin vers Nîmes. Nous trou-

(1) Mémoires p. 383.

vâmes auprès des portes de la ville quantité de corps exposés sur les grands chemins, dont les uns avaient été pendus, les autres roués. » « Je vis à Nîmes mes parents et mes amis, j'y fis les affaires qui m'y avaient amenée et l'on m'y en proposa une autre dans laquelle je donnai d'abord quoiqu'elle ne fût pas prête à s'effectuer ; c'était un mariage pour ma fille qui n'avait pas encore onze ans, avec un jeune homme de vingt, de famille protestante. . . . Ce jeune homme était fort riche, n'avait ni père, ni mère, très joli homme pour le corps et pour l'esprit et il avait une des plus jolies charges du Présidial dont il était un des chefs. Il n'était question que d'une dispense d'âge pour la pouvoir exercer, ce qui l'obligeait de faire un voyage à Paris. Mgr l'évêque de Nîmes lui donna des lettres pour M. l'abbé Bignon, neveu de M. le chancelier, et comme il partait avant moi je lui en donnai une de recommandation pour M. du Noyer, auquel j'écrivis d'un autre côté la proposition que l'on m'avait faite. Je restai encore quelque temps à Nîmes, où ma fille brilla beaucoup. Elle fut à la noce de Mademoiselle Barnier, qui épousa M. Beaudan et l'on peut dire qu'elle fit tout le plaisir de cette noce. Ma bonne tante Beaudan qui en faisait les honneurs, comme tante du nouveau marié, était charmé de ma fille, et Madame de la Cassagne et toutes les personnes qui prenaient intérêt en ce qui me regardait, souhaitaient que la petite personne devint habitante de Nîmes où j'avais assez de bien pour la rendre un bon parti. Cependant dès que les chaleurs commencèrent à se faire sentir, je songeai à décamper avant la canicule qui est terrible dans ce pays-là et je repris le chemin de Paris. »

Là il lui arrive toute sortes d'aventures qui dépeignent bien cette époque. Son mari venait de perdre, comme un simple gogo du xix^e siècle une somme considérable dans la banqueroute d'un sieur Boulanger. « Cela le mortifia (1), dit-elle, et il commençait à se régénérer, lorsqu'une abominable boiteuse, laide comme une guenon, galeuse depuis la tête jusqu'aux pieds et d'une vertu très délabrée acheva de le pervertir. Cette détestable personne, dont l'esprit répondait à la figure n'avait pour tout mérite que l'heureux talent de filouter au jeu ; elle allait de maison en maison tailler à la bassette, malgré les édits et faisait rouler un méchant carosse aux dépens de ses dupes. Elle proposa d'abord à M. du Noyer, les moyens de gagner des sommes immenses, dans la vue de lui escroquer son argent. M. du Noyer, à qui elle en imposait par le bruit de son carosse, donna d'abord dans ce panneau, et je m'en aperçus que lorsque la partie fut tout à fait nouée. Lui, qui depuis près de treize ans que nous étions mariés, n'avait jamais découché du logis, découchait alors trois ou quatre fois la semaine ; je crois qu'il ne passait ces nuits là qu'à jouer ; mais quoiqu'il en fût, la chose n'était pas édifiante et ses parents en étaient fort scandalisés. Son frère qui est parfaitement honnête homme et qui savait à quelle redresseuse il avait affaire, lui parla fortement là-dessus et lui en fit tant de honte qu'il fut obligé de garder dans la suite un peu plus de mesures ; si bien que voulant passer une nuit chez elle, il y fut le soir en revenant de Versailles, et pour m'en donner à gar-

(1) Mémoires p. 390.

der, il m'écrivit le lendemain matin une grande lettre antidatée par laquelle il me marquait que ses affaires l'avaient retenu ; qu'il serait à midi au logis et qu'il me priait de m'habiller pour aller ensemble à l'Opéra.

« Cette lettre me fut rendue par un petit décro-
teur, qui me dit qu'un Monsieur la lui avait don-
née auprès des carrosses de Versailles. Comme je me
doutai du fait, je demandai à ce garçon s'il pourrait
bien reconnaître ce monsieur ; il me dit que oui. Je
le menai dans une chambre où il y avait quantité de
portraits, et après lui avoir dit de regarder si celui
de l'homme en question n'y était point, il alla droit à
celui de M. du Noyer et s'écria : le voilà ! D'où je con-
clus que M. du Noyer avait écrit cette lettre ce matin-
là à Paris et non la veille à Versailles... Je ne doutai
point qu'il ne rentrât bientôt au logis, et je me hâtai
de lui écrire un billet en réponse, que je donnai au
portier, afin qu'avant de me voir il sût que je n'étais
pas tout à fait dupe par ce billet. Je l'avertissais de
mieux instruire une autre fois ses envoyés, ou d'en
choisir de plus fins, et je lui disais qu'étant son maî-
tre et le mien, il se faisait tort de garder tous ces
ménagements et de supposer qu'il couchait à Ver-
sailles, quand il jugeait à propos de passer la nuit
ailleurs. Je le turlupinais un peu ensuite et après
cette petite malice faite, je m'habillai suivant ses
ordres. Il rentra un moment après ; ma lettre lui fut
donnée à la porte ; il voulut me désabuser sur mes
soupçons ; mais ils étaient trop bien fondés ; je ne
lui en fis pourtant pas plus mauvaise mine. Nous
dinâmes et fûmes ensuite à l'opéra, auquel je ne fis
pas beaucoup d'attention ; car comme le temps de

mon départ approchait, et que je ne pouvais, sans me faire une grande violence, me séparer d'un fils qui m'était infiniment cher et qui méritait bien de l'être, ni quitter sans chagrin, un mari pour lequel, malgré ses dissipations, j'avais beaucoup d'attachement, ces réflexions me rendaient fort rêveuse et il n'y eut que l'apparition de ce monstre de boîteuse qui me réveilla. Elle vint se placer vis-à-vis de notre loge, d'un air triomphant, menée par un chevalier d'industrie qu'on nommait Dubuisson. Cet objet me mit de mauvaise humeur ; et ne consultant que mon premier mouvement, je sortis de ma loge, sous prétexte de quelque besoin et j'allai dans la sienne. Elle me sourit, et il me sembla que je voyais le diable qui se radoucissait. Cependant comme je voulais avoir un prétexte pour l'insulter, je fus à son oreille lui dire des injures un peu fortes, comptant bien qu'elle m'en répondrait tout haut, ce qui ne manqua d'arriver. Je ne manquai pas non plus de prendre la balle au bond. Je lui arrachai sa coiffure, si bien qu'elle resta tête nue et échevelée au milieu de la plus nombreuse assemblée qu'on eût pu trouver. Ce spectacle attira les yeux de toutes les personnes qui étaient à l'Opéra et jamais créature n'a essuyé un plus sanglant affront. Elle ne savait que devenir, ni comment sortir de sa loge ; car j'étais à la porte dans le dessein de la régaler encore. Il n'y avait pas moyen de se recoiffer ; rester tignonée dans un premier banc et devant la Cour et la ville, c'était quelque chose de bien honteux ; elle ne pouvait ravoïr son chignon et ses fontanges, qui servaient de jouet aux petits-maitres du parterre, ou je les avais jetées ; ainsi, cette malheureuse était dans

une cruelle situation. Dubuisson voulut me venir parler en sa faveur et me dire que mon emportement était mal fondé ; mais je lui dis, sans m'émouvoir, que je m'étonnais qu'un joli homme comme lui voulut paraître en public avec cette créature, et en prenant son parti, se déclarât son souteneur ; que je supposais pour son honneur, qu'il était digne d'un objet plus charmant, et je le turlupinai tant, qu'il fut obligé de se retirer. Cependant M. du Noyer, que cette scène ne réjouissait point, frappait de toute sa force pour faire ouvrir sa loge que j'avais eue la précaution de fermer en sortant ; et il vint enfin à moi me dire d'un air embarrassé que si l'on m'avait fait quelque chose, je devais m'en être plainte à lui ; qu'il m'aurait vengée, sans que je me fusse exposée moi-même comme je venais de le faire. Je lui dis en riant que je ne mêlais jamais les hommes dans mes querelles ; que je savais bien les vider moi-même et que je le priais de se retirer ; il le fit et fit sagement. L'opéra finit pendant ce temps là ; et après avoir bien rempli ma vengeance, comme j'avais envie de m'en aller, je dis à quelques personnes qui me priaient de laisser sortir cette malheureuse, qu'elle le pouvait et qu'assurément je ne la toucherais pas. Je leur tins parole car je n'en ai jamais manqué à personne, mais je voulais avoir le plaisir de la voir passer en revue devant moi. Quelqu'un lui avait prêté une coiffe de taffetas dont elle se couvrait la tête et le visage.... M. du Noyer voulut un peu boudier quand je fus de retour au logis, mais il s'apaisa bientôt et fut le premier à rire de l'aventure, qui en fit bien rire d'autres. »

Mme du Noyer aimait beaucoup les voyages. Voici le tableau qu'elle nous donne d'Avignon.

« La situation de cette ville est enchantée ; le Rhône baigne ces murailles ; ce ne sont que jardins et prairies au dehors et bâtiments magnifiques au dedans ; les maisons de messieurs de Montreal et de Crillon sont les plus belles qu'on voie. Dans la première, il y a une galerie dans laquelle les meilleurs peintres de Rome ont représenté toutes les aventures du roman de Cariclée ; les connaisseurs prétendent qu'il n'y a pas de plus belles peintures à Versailles. La maison de M. de Crillon est un peu plus à la moderne, mais le marquis des Essards vient d'en faire bâtir une qui l'emporte sur toutes les autres par la grâce de la nouveauté. Des couvents d'hommes et de filles embellissent encore cette charmante ville qui est sous un très beau ciel et sous la plus douce domination du monde, puisqu'elle ne reconnaît que l'autorité du Pape exercée par un vice-légat, qui est toujours homme de condition et fort aisé à ménager, Celui d'à présent s'appelle Delfini, c'est un noble vénitien fort poli, il postule dans ce poste celui de nonce en France et le chapeau de cardinal, dignités auxquelles celles de vice-Légat sont ordinairement de degré. On ne sait ici ce que c'est qu'impôts et capitation, tout le monde y est riche et tout le monde y respire la joie. Les dames sont galantes ; les messieurs font de la dépense ; le jeu qu'on peut appeler le plaisir universel est poussé ici aussi loin que l'on veut. Outre les paisibles parties d'ombre, on en trouve de bassette et de lansquenet dans des maisons de condition où tous les après-midi, la compagnie de l'un et de l'autre sexe se rassemble. On voit là de très belles dames mises d'un fort bon air, les unes coupent au

lansquenet, les autres pontent à la bassette, et d'autres se donnent des airs penchés sur des canapés et poussent les beaux sentiments avec des cavaliers bien tournés... Enfin il y a ici quantité de femmes de condition ; le sang y est beau et l'occupation la plus sérieuse dans le pays est de chercher à plaire. L'amour n'y est point mal faisant, on ne connaît ni jalousie, ni désespoir ; les maris mêmes sont traitables là-dessus et laissent à leurs femmes la liberté qu'ils prennent eux-mêmes. Dans ce pays qu'on pourrait appeler l'île de Cythère, les ris et les jeux que la misère du temps a chassé de la France ce sont réfugiés ; l'on y fait bonne chère et l'on boit force vin de l'Hermitage et de Cante-Perdrix qu'on peut appeler vin des dieux, puisque c'est le même qu'on envoie à Rome pour la bouche du Saint-Père ; jugez, si dans un pays aussi délicieux je puis beaucoup m'ennuyer surtout étant avec ce que j'aime, car vous savez que je suis d'assez bonne foi pour avouer que j'aime mon mari ; quoiqu'à Paris on regarde cette faiblesse comme un des vices du temps de *Jean le Verd* que les mœurs de ce siècle ont corrigé. »

A suivre

ADOLPHE PIEYRE.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

NIMES — IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELAINE, 21

LE COMBAT DE WISSEMBOURG

Aussitôt après la déclaration de guerre, Strasbourg et ses environs avaient été fixés comme base de concentration du I^{er} Corps d'Armée placé sous les ordres du Maréchal de Mac-Mahon. Les régiments de Zouaves et de Tirailleurs algériens, embarqués dans les ports de Bône, Philippeville, Alger et Oran, étaient appelés à faire partie de ce Corps, qui comprenait quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie.

Nous n'avions alors aucune idée de la mobilisation telle qu'elle est réglée aujourd'hui. Nous étions restés dans les errements de 1859 : les corps étaient transportés sur la frontière et on s'organisait sur place, on se *débrouillait* comme on pouvait. Dès leur arrivée vers Strasbourg, les régiments s'occupèrent de former leurs équipages de campagne : quelques corps, venus d'Afrique avec des mulets, durent les verser et se procurer des voitures. On éprouva les plus grandes difficultés à se mettre sur le pied de guerre. Les ambulances n'avaient ni voitures, ni matériel, ni objets de pansement, ni médicaments. Il fallait télégraphier au Ministère pour satisfaire aux besoins les plus pressants, c'était un échange incessant de télégrammes dénotant l'agitation, la confusion et le désordre. Les magasins de

vivres insuffisamment pourvus ne pouvaient assurer longtemps la subsistance des troupes, et cette question préoccupait le commandement.

Le général Ducrot, commandant la division militaire de Strasbourg, avait préparé l'installation des quatre divisions du 1^{er} Corps autour de Strasbourg, sur les bords de la Bruche, la division de cavalerie formant rideau en avant vers Brumath, sur les bords de la Zorn. A cet effet, il avait fait évacuer Wissembourg, occupé par 300 hommes d'infanterie, pensant qu'il ne fallait pas disséminer ses forces au début de la guerre. Mais, sur un ordre émané sans doute du Ministre, le Maréchal fit porter la division Douay à Haguenau et la division Ducrot à Reischoffen. Les avant-postes furent poussés à la frontière. Bientôt même, l'intendance territoriale de Haguenau, déclarant qu'elle ne pouvait qu'avec peine assurer la subsistance des troupes cantonnées dans la ville et les environs, qu'elle ne saurait pourvoir aux besoins de la division Ducrot, à Reischoffen, il fallut se déplacer pour vivre et on décida la réoccupation de Wissembourg, qui avait une manutention.

Le 2 août, le Maréchal prescrivit donc à la division Douay et à la brigade de cavalerie de Septeuil de se porter en avant, d'occuper Wissembourg et Altenstadt, et d'appuyer sa gauche à la redoute du Pigeonnier, pour se relier à la division Ducrot. Celle-ci occupait Lembach, avec avant-postes à Climbach et Nothweiler, et se reliait elle-même par sa gauche au Corps de Faily. Pour assurer l'unité du commandement de ces troupes poussées à la frontière, le Maréchal plaçait les 1^{re} et 2^{me} divisions sous les ordres du général Ducrot. C'était

donc une question de subsistances qui faisait de nouveau réoccuper Wissembourg et étendre nos troupes jusqu'à la Lauter.

Dans quelle situation allait se trouver le Corps de Mac-Mahon à la suite des ces mouvements ? Les forces allemandes, groupées en trois masses prêtes à se soutenir, se concentraient en ce moment entre Sarlouis et Spire, sur un front d'environ 100 kilomètres, savoir : la I^{re} Armée, sous les ordres de Steinmetz, entre Trêves et Sarlouis ; la II^e Armée, commandée par le Prince Frédéric-Charles, entre Manheim et Kaiserslautern ; la III^e, enfin, ayant à sa tête le Prince-Royal, entre Landau et Spire.

Les forces françaises, réparties seulement en Corps d'Armée, sous le commandement direct de l'Empereur, s'étendant de Metz à Belfort, sur un front de 250 kilomètres, étaient ainsi placées de la gauche à la droite : la Garde à Metz, le IV^e Corps à Boulay, le III^e à Saint - Avoird, le II^e à Forbach, le V^e à Sarreguemines et Bitche, le I^{er} à Haguenau et Strasbourg, le VII^e à Belfort.

Cette disposition des forces françaises en cordon le long de la frontière était des plus dangereuses, l'ennemi pouvant se porter sur un point avec une de ses masses et écraser un ou deux Corps avant que les autres aient pu voler à leur secours. Le danger devenait grand, surtout pour le Corps de Mac-Mahon, sur lequel allait fondre l'orage. Tandis, en effet, que ce Corps se rapprochait de la frontière, l'armée du Prince-Royal, rassemblée entre Landau et Maxau, se trouvait à 20 ou 22 kilomètres de nos premiers postes, c'est-à-dire à une journée de marche. Or, cette armée, composée des I^{er} et II^e Corps bava- rois,

V^e et XI^e Corps prussiens et du Corps combiné de Werder (Badois et Wurtembergeois), comptait 120 bataillons, 102 escadrons, 480 pièces, 15 compagnies de pionniers. En outre, le VI^e Corps prussien et la 2^{me} Division de cavalerie lui étaient annoncés comme renforts prochains et devaient atteindre, le 4, Landau, Mayence et Bingen. Les bataillons étaient à 1.000 hommes, les escadrons à 150 sabres.

Le maréchal ne pouvait disposer au début contre ces forces que du 1^{er} corps qui comptait 49 bataillons (le 87^{me} restait comme garnison dans Strasbourg), 28 escadrons, 96 canons, 24 mitrailleuses et cinq compagnies 1/2 du génie : les bataillons à 600 hommes, les escadrons à 120 sabres. La disproportion était considérable ; elle allait être plus grande encore au moment du premier choc.

Informé par le sous-préfet de Wissembourg que de fortes colonnes ennemies marchaient vers la frontière, le maréchal prescrivit au général Douay de hâter son mouvement, de partir le 3, de bonne heure, et de se porter à Wissembourg. Il ordonnait en même temps à la 3^{me} division, Raoult, d'aller coucher à Haguenau, puis de se porter sur Reichshoffen. La 4^{me} division, de Lartigue, devait se rendre à Haguenau.

Le général Douay quitta donc Haguenau le 3 au matin, s'arrêta quelques heures à Soultz, pour y faire reposer ses troupes et arriva à Wissembourg, vers 9 heures du soir, par une nuit sombre et pluvieuse. En passant à Soultz, il avait reçu les instructions du général Ducrot, lui prescrivant : de faire occuper Wissembourg par un bataillon, de s'établir sur la ligne des hauteurs à environ 2 kilo-

mètres au Sud de la ville (1), la brigade Montmarie à droite sur la Geissberg, la brigade Pellé à gauche sur le Vogelsberg, à cheval sur la route de Haguenau et en arrière de celle qui mène à Bitche par le col du Pigeonnier ; d'envoyer le lendemain à ce col un régiment de la brigade Pellé pour y relever le 96^m, qui devait se porter à Nothweiler pour se relier au corps de Faily ; enfin, de s'éclairer avec la brigade de Septeuil en avant de Wissembourg, vers Bergzabern, et à droite dans la direction de Lauterbourg. Le bataillon de Wissembourg devait servir d'appui aux reconnaissances de cavalerie poussées en avant. Si on se trouvait en présence de forces très supérieures, on devait se maintenir sur les hauteurs et, sous la protection des lignes de Wissembourg, gagner le col du Pigeonnier, se rallier à la 1^{re} division, puis, de là, se replier sur le Hochwald, où le 1^{er} Corps alors rassemblé, pouvait, selon les circonstances, défendre les passages des Vosges ou bien se diriger sur Bitche pour se joindre à l'armée de l'Empereur.

Dans la pensée du général Ducrot et en présence de l'incertitude où l'on était sur les points de concentration de l'ennemi, il fallait occuper une bonne ligne comme attente, pousser en avant des pointes de cavalerie hardies et fréquentes, soutenues en arrière par des postes d'infanterie, percer le rideau de l'adversaire pour connaître ses dispositions et, en cas d'infériorité trop grande, ne pas se laisser entamer et gagner une bonne position où on aurait la faculté de rassembler ses forces et de manœuvrer.

(1) Consulter la carte ci-jointe.

Ces instructions étaient dictées par une connaissance exacte du terrain et, si elles avaient été ou si elles avaient pu être suivies, elles auraient évité l'échec de Wissembourg, le retentissement qu'il eut en France et sa répercussion sur le moral de l'armée. Mais convenait-il de se retirer ainsi sans combattre au début de la campagne et d'abandonner à l'invasion une partie du sol national ? D'ailleurs, la rapidité avec laquelle les Allemands fondirent sur nous ne nous laissa pas le choix des moyens.

Tandis que la division Douay se portait ainsi en avant, l'armée du Prince-Royal se rapprochait de la frontière française et, le 3, elle avait ses têtes de colonnes cantonnées à Bergzabern, Rohrbach et Billigheim, à 8 et 12 kilomètres de Wissembourg ! Il n'existait pas de service de renseignements. On ne recevait de nouvelles souvent inexactes et contradictoires que par les maires ; on ignorait complètement les forces de l'ennemi ; en un mot, on avait perdu les grandes et saines traditions de l'époque napoléonienne, on ne savait plus s'éclairer, on avançait à tâtons, indécis et désuni contre un adversaire bien concentré, complètement organisé, parfaitement renseigné et très résolu. Nous n'avions pas de cartes et quelques-uns d'entre nous n'avaient à leur disposition que quelques petites cartes géographiques arrachées aux *Guides Joanne*.

En arrivant devant Wissembourg, un bataillon du 74^e fut détaché dans la ville, la brigade Montmarie s'établit sur le Geissberg, le 74^{me} appuyant sa gauche à la route, le 50^{me} plus à l'Est, vers le château ; la brigade Pellé à l'Ouest de la route, le 78^{me} à droite et le 1^{er} tirailleurs à gauche. Des avant-postes fu-

rent établis un peu au hasard, en raison de l'obscurité, et les troupes dressèrent leurs tentes en arrière de la crête.

Au point du jour, conformément aux ordres donnés, le 78^{me} se porta au col du Pigeonnier et une reconnaissance, composée de deux escadrons du 11^{me} chasseurs, d'un bataillon de tirailleurs, d'une section d'artillerie, sous les ordres du colonel Dastugne se dirigea vers Altenstadt.

Dès l'aube, la ligne des avant-postes avait été rectifiée, la liaison des grand'gardes établie et on avait procédé à la reconnaissance du terrain, car on sentait vaguement qu'on était en présence de l'ennemi. La pluie avait cessé, le brouillard qui couvrait la vallée se dissipait et quelques rayons de soleil perçant les nuages éclairaient tout-à-coup le paysage.

La petite ville de Wissembourg, déclassée en 1867 mais non démantelée, occupe le fond de la vallée. La Lauter la traverse, inonde ses fossés, se divise en aval en plusieurs bras, arrose des prairies, des vergers, des jardins, fait marcher plusieurs moulins et quelques usines. Trois routes conduisent à la ville et y pénètrent par les portes de Landau, à l'Est, de Haguenau, au Sud, et de Bitche, à l'Ouest. Les derniers contreforts des Vosges forment en amont une gorge étroite, resserrée, aux flancs boisés et peu accessibles ; en aval, les collines s'éloignent, la vallée s'élargit, le terrain est plus facile. Sur la rive gauche, les pentes assez fortes, couvertes de bois et de vignes, plongent sur Wissembourg ; à 2.000 mètres au Nord se dresse sur la crête le village de Schweigen. En aval, le bourg d'Altenstadt, les hameaux de Windhof et de Saint-

Remy ; au-delà, d'un côté, la grande forêt du Bienwald, de l'autre celle du Niederwald, traversée par la route de Lauterbourg. Plus loin, la large et belle vallée du Rhin.

Le contrefort du Sud court parallèlement à la rivière, la domine de 80 à 100 mètres et forme, à environ deux kilomètres de la ville, une arête large et aplatie, traversée en son milieu par la route de Haguenau. A l'est de cette route, le terrain se relève légèrement (cote 246) et est couronné par le château de Geissberg, solide et massive construction, aux murs épais et élevés, aux fenêtres étroites, aux jardins en terrasse sur la pente, avec des bâtiments de ferme qui l'entourent et en font comme une citadelle. Un peu en avant se dressent trois peupliers isolés qu'on distingue de fort loin. Plus à l'Ouest, se trouve le Vogelsberg, sur la pente duquel court la route qui mène à Bitche par le col du Pigeonnier. Les pentes Nord assez douces sont cultivées en céréales, parsemées de quelques houblonnières ; celles du Sud plus rapides descendent brusquement dans la petite vallée de Seltzbach au fond de laquelle s'étendent plusieurs villages rapprochés. Entre Wissembourg et le col du Pigeonnier, le long de la route et remontant les pentes, courent les anciennes lignes célèbres par les opérations de Hoche contre Wurmsers, en décembre 1793. Ces lignes s'étendent aussi en aval, sur la rive droite, entre la ville et le Niederwald. Dans l'angle des routes de Lauterbourg et de Haguenau, se trouvent la gare, quelques maisons et une fabrique. La voie ferrée court au Sud-Est et se bifurque vers Altenstadt se dirigeant au Nord-Est sur Landau et au Sud sur Strasbourg.

La reconnaissance du colonel Dastugne avait à peine dépassé Altenstadt et n'avait rien dévouvert. Elle était rentrée depuis peu, lorsque vers huit heures, des coups de fusil et de canon éclatèrent tout-à-coup dans la vallée et sur la crête de Schweigen : une colonne précédée de nombreux tireurs marchait sur Wissembourg. L'adjudant-major de jour du 4^e Tirailleurs, encore à cheval après sa reconnaissance, signala de suite l'attaque au général Pellé et courut prévenir le général Douay, qui avait transporté son quartier-général d'Oberhoffen à Steinseltz. Surpris par cette brusque attaque, le général de division ordonna de faire prendre les armes et se disposa à se rendre sur le terrain.

Cette rencontre fortuite était le résultat du mouvement simultanément vers la frontière de la III^{me} armée allemande et de la division Douay. Le Prince-Royal avait ordonné, de Landau, de se diriger le lendemain, 4 août, vers la Lauter, de franchir la rivière et d'attaquer l'ennemi partout où on le rencontrerait. L'armée devait traverser le Bien-wald par quatre routes :

1° La division bavaroise von-Bothmer, partant de Bergzabern à 6 heures, se dirigeait sur Wissembourg, en se couvrant du côté de Bollenborn et Bobenthal ;

2° Le V^e Corps prussien partant de Billigheim, à 4 heures du matin, se dirigeait par Kapsweyer sur Saint-Remy, où il devait franchir la rivière et pousser ses avant-postes sur les hauteurs de la rive droite ;

3° Le XI^{me} Corps prussien quittait Rohrbach, à 4 heures du matin et se dirigeait par Schaidt sur Bienwald-Mühle, poussant aussi ses avant-postes sur le Geissberg ;

4° Le Corps de Werder s'avanceit par la grande route de Lauterbourg et devait établir ses avant-postes sur la rive droite, en liaison avec ceux du XI^me Corps.

En arrière et en seconde ligne, marchaient le reste du II^me Corps bavarois, la IV^me Division de cavalerie et le I^{er} Corps bavarois, von der Thann. Le Prince-Royal annonçait qu'il serait de sa personne, avant midi, sur les hauteurs entre Kapsweyer et Schweigen.

Ainsi, sans parler du corps de Werder qui, éloigné vers l'Est, ne pouvait pas prendre une part directe à l'action, on se trouvait en présence d'une division bavaroise et de deux corps d'armée prussiens, soit 62 bataillons, 17 escadrons, 192 pièces et 6 compagnies de pionniers.

Quelles étaient les forces que le général Douay pouvait opposer à cette attaque ? Le 78^me était parti le matin pour le col du Pigeonnier ; il y fut immobilisé pendant tout le combat. Le 16^me bataillon de Chasseurs resté à Soultz-sous-forêt ne devait rejoindre que plus tard ; un bataillon du 50^me avait été détaché à Seltz, sur le Rhin. Il ne restait donc que deux bataillons du 50^me et deux bataillons du 74^me sur le Geissberg ; trois bataillons de Tirailleurs, sur le Vogelsberg ; un bataillon du 74^me dans Wissembourg, deux batteries de canons de quatre, une batterie de mitrailleuses et les huit escadrons de la brigade de Septeuil. Mais le terrain se prêtait peu à l'action de la cavalerie, qui, de part et d'autre, n'a rien fait dans cette journée ; il n'y a donc à tenir compte que de l'infanterie et de l'artillerie, soit huit petits bataillons et trois batteries donnant ensemble un effectif de 5.400 hommes.

Les troupes allemandes ayant été réellement en-

gagées sont : la 4^{me} Division bavaroise, les 9^{me} et 21^{me} Divisions prussiennes, 120 pièces et 4 compagnies de pionniers, soit en première ligne 41.800 hommes, et un peu plus en arrière, mais pouvant arriver sur le champ de bataille : la 3^{me} Division bavaroise, qui eut quelques hommes atteints, les 10^{me} et 22^{me} Divisions prussiennes et toute l'artillerie des corps, soit 40.600 hommes. C'est dans ces conditions d'écrasante infériorité, surtout en artillerie, qu'allait s'engager la lutte entre l'armée allemande et la division française. Le 78^{me} et la division Ducrot étaient trop loin pour venir au secours de Douay, et eussent-ils pu le faire, que leur entrée en ligne n'eût fait qu'augmenter inutilement le chiffre des pertes : la disproportion des forces était trop grande !

Revenu rapidement au camp, l'adjudant-major des Tirailleurs trouva le régiment sous les armes. Le général Pellé l'avait fait mettre en ligne, avait fait remplir les musettes de cartouches, et, laissant les tentes dressées, les marmites sur le feu, les sacs à terre, il le portait en avant, vers Wissembourg, où les obus allemands allumaient déjà intentionnellement des incendies. On quittait ainsi les hauteurs sur lesquelles il eût été possible de manœuvrer, puis de se dérober, pour aller se jeter dans une cuvette, d'où on ne pourrait se retirer qu'après avoir été désorganisé.

Les Tirailleurs descendaient à peine les pentes, que les obus tombaient en avant d'eux, sans éclater toutefois : ils lançaient en l'air leurs chachias, criant : « Vive la France ! » et accéléraient leur marche, escortés par une batterie qui prenait la

route et allait s'établir près de la gare. Le 2^m bataillon garnissait les lignes, les vergers et les moulins bordant la rivière, le 3^m bataillon se plaçait à l'angle Sud-Est de la ville, pour défendre les abords de la porte de Landau, le 4^m bataillon à l'angle Sud-Ouest pour interdire à l'ennemi le débouché en amont.

Le feu s'engagea aussitôt contre les Bavaoïs, cherchant à gagner la porte de Landau. Les Turcos croisaient leurs feux avec ceux du 74^m, qui garnissait les parapets, et tous ripostaient aux ennemis s'avancant à travers les vignes du Wurm - berg, ainsi qu'aux deux batteries placées à 600 pas au Sud de Schweigen. C'était la division bavaoise von Bothmer, avant-garde de l'armée, qui prononçait l'attaque, la 8^m Brigade Maillinger en tête, ayant le 10^m Bataillon de Chasseurs en première ligne. Notre batterie de la gare essaya de lutter contre les deux batteries bavaoises, mais ses obus les atteignaient à peine, tandis que les tireurs ennemis commençaient à l'inquiéter. Notre seconde batterie de canons appuya le tir de la batterie de la gare en s'avancant sur la pente du Geissberg, mais ses pièces n'avaient pas assez de portée, tandis qu'une troisième batterie bavaoise, s'établissant au Nord de Windhof, venait appuyer le feu des deux autres.

Ainsi soutenus par le feu efficace de leurs canons, les Bavaoïs développaient leur attaque sur Wissembourg et les abords de la porte de Landau. Les Turcos, embusqués dans les vignes, les vergers, les moulins et les bords boisés de la rivière, empêchaient tout progrès de ce côté, et le général von Bothmer dut ralentir son mouvement.

Mais bientôt l'avant-garde du V^e Corps atteignait Altenstadt. Ce point n'avait pu être occupé, les ponts en aval n'avaient pu être rompus à cause de la faiblesse des effectifs de la division Douay et de son arrivée tardive sur le terrain. La 9^{me} Division du V^e Corps put donc franchir facilement la Lauter, et, prenant à revers les lignes de Wissembourg, obliger les Turcos à les évacuer, à changer de front, à faire face à l'Est et à s'établir entre ces lignes et la gare.

Le Prince-Royal, arrivé vers 9 heures 1/4 sur les hauteurs Est de Schweigen, pressait l'entrée en ligne des V^e et XI^e Corps, pour appuyer Bothmer et faisait ouvrir, par toutes les batteries du V^e Corps établies autour de Windhof, un feu violent contre nos troupes pour faciliter l'attaque des Bavares. La 21^{me} Division du XI^e Corps, passant la rivière à Bienwald - Mühle et Wooghäuser, avait tourné à droite pour marcher au canon, en s'avancant par la chaussée de Lauterbourg.

Ce mouvement débordant sur notre droite, qui facilitait l'attaque de Bothmer, mettait en péril le 1^{er} Tirailleurs. Le général Pellé fit replier en toute hâte le 2^{me} Bataillon, l'appuya par 2 compagnies du 3^{me}, et lui fit occuper solidement la gare et ses abords, qui allaient être le théâtre d'une héroïque résistance. En même temps, des troupes des V^e et XI^e Corps attaquaient de front et de flanc le Geisberg et le Château, où le général de Montmarie se défendait avec une extrême opiniâtreté.

Soutenue par l'entrée en ligne de ces nouvelles forces, la brigade Maillinger tente de nouveau l'attaque de Wissembourg et essaie de gagner la porte de Landau, tandis que 2 compagnies du 5^{me} Batail-

lon de Chasseurs et 1 bataillon du 58^m se dirigent sur la gare et le faubourg. Accueillies de front et de flanc par le feu violent des Turcos, ces troupes subissent de grandes pertes et ne peuvent faire quelques progrès que lorsque 4 batteries des V^e et XI^e Corps viennent se placer près de la chaussée, à la bifurcation de la voie ferrée. Les 5 batteries de Windhof (les 3 autres restant en arrière faute de place), établies sur ce point avant 11 heures, avaient déjà couvert de feux la ville et les hauteurs ; la 18^m Brigade était à Altenstadt et la 10^m Division s'avancait sur Schweighoffen ; d'autres masses apparaissaient au loin attirées par le canon. Des forces très considérables se déployaient donc de front et de flanc contre la division française incomplète, isolée et ne pouvant espérer aucun soutien. Il était près de midi.

Le général Douay , reconnaissant l'énorme supériorité de l'ennemi, se préparait à donner l'ordre de la retraite, lorsqu'il fut mortellement atteint par un éclat d'obus, près de la batterie de mitrailleuses, vers les trois peupliers, d'où il observait la marche du combat. Cette batterie servait d'objectif à celles de l'ennemi placées à l'angle des voies ferrées ; deux de ses caissons volèrent en éclat et une de ses pièces fut mise hors de service.

Le général Pellé, le plus ancien, prit le commandement, mais il ne pouvait retirer les Turcos engagés dans un combat d'une extrême violence autour de la gare. La colonne du colonel von Rex (1^{er} bataillon de chasseurs et 58^m) soutenue par les autres troupes du V^e Corps, appuyée à gauche par la 41^m brigade, favorisée par le tir incessant des batteries de

Windhof renouvelait son attaque. Plusieurs assauts vinrent échouer contre l'énergique ténacité des Tirailleurs résolus à ne pas quitter le poste qui leur était confié. Les officiers leur donnant l'exemple s'offraient audacieusement aux coups de l'ennemi : ils subirent là des pertes cruelles. Un des premiers tombés fut le jeune lieutenant Belamy frappé d'une balle au cœur ; puis le sous-lieutenant Cazals atteint au front ; le capitaine Tourangin, qui avait eu déjà son cheval abattu en gravissant, pour mieux voir, un tertre qui abritait sa compagnie, et qui fut tué en le remontant de nouveau ; le lieutenant Grandmont atteint par neuf coups de feu, qui refuse de se laisser enlever et ordonne à ses hommes de retourner au combat ; le capitaine Kiener, frappé de plusieurs balles et mort dans sa famille, en Alsace ; tous jeunes, brillants, pleins d'avenir, glorieusement tombés en donnant l'exemple à leurs hommes.

Quatre officiers indigènes succombèrent aussi, au total : 9 officiers tués, 11 blessés. Parmi ces derniers se trouvait le médecin-major de 1^{re} classe Couderc, atteint de deux coups de feu en soignant les blessés ; le capitaine Cuvillier-Fleury, blessé à la tête ; le sous-lieutenant Berthélemy, atteint d'une balle à la poitrine.

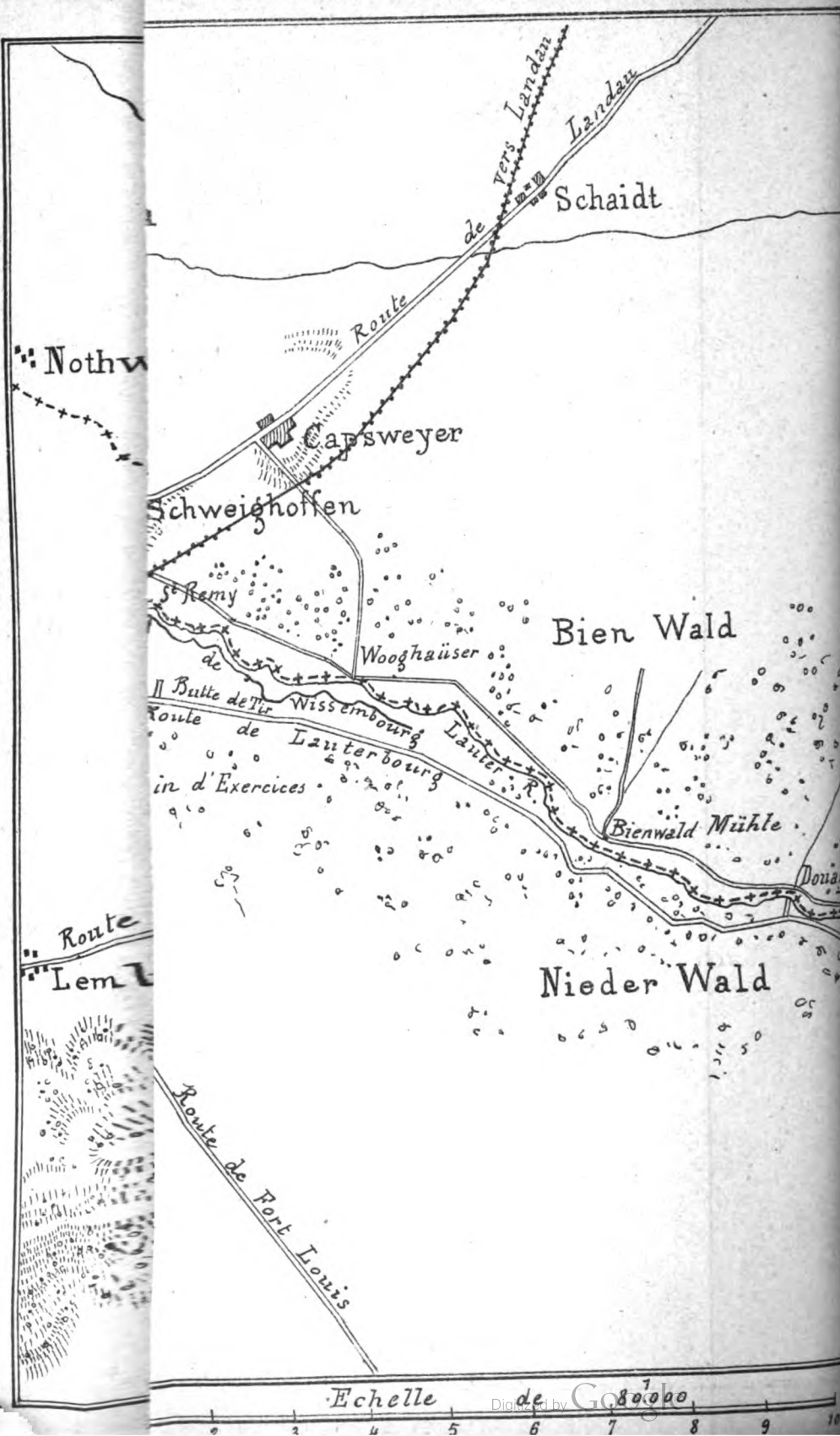
Une plus longue résistance devenait impossible : les munitions s'épuisaient, le mouvement enveloppant s'accroissait encore, la brigade Montmarie allait être débordée et, par suite, la retraite coupée au 1^{er} Tirailleurs. Le général Pellé ordonna d'évacuer la gare et de se replier lentement sur le Vogelsberg. Un brigadier du 3^e hussards fut chargé de prévenir le commandant du bataillon du 74^{me}, d'abandonner

Wissembourg, mais cet ordre ne put parvenir, les Bavares pénétrant en ce moment dans la ville après en avoir ahattu les portes et fait tomber les ponts-levis à coups de canon.

Quatre bataillons bavarois, soutenus par un bataillon de chasseurs, y entrèrent aussitôt. Le bataillon du 74^m, réduit à 500 hommes, déposa les armes. Les Allemands ne pouvaient croire que cette poignée de soldats eût fourni une résistance aussi longue. Le général Maillinger refusa de prendre le sabre que lui tendait, en se rendant, le commandant Liaud, et le pria de le conserver comme un hommage rendu à sa vigoureuse défense.

Il était une heure et demie. Le 1^{er} Tirailleurs se replia, dans une fière contenance et en bon ordre, par l'avenue de Lauterbourg, battue en ce moment par toute l'artillerie. Il dirigea sur le camp les blessés qui pouvaient marcher et ce fut le cœur serré qu'il se vit contraint, faute d'ambulance et de moyens de transport, d'abandonner autour de la gare les Turcos grièvement blessés ou atteints dans les extrémités inférieures : on les confia à la générosité du vainqueur. On reprit la route de Haguenau, on s'arrêta à mi-côte pour brûler encore quelques cartouches et on parvint, sans être poursuivi, au camp où on s'arrêta de nouveau pour se réapprovisionner en cartouches, prendre les sacs, puis vers deux heures, on descendit sur Steinzetz, d'où on gagna Climbach.

Le château de Geissberg était la clé de la position. Tous les efforts des Allemands se portèrent sur ce point et, une fois la gare et le faubourg évacués, 13 bataillons des V^e et XI^e corps s'acharnèrent contre les



bataillons du général de Montmarie, épuisés déjà par une longue lutte et n'ayant plus de réserves. Enveloppés de toute part et battus par l'artillerie, séparés de leur régiment, les 200 hommes qui s'étaient enfermés dans le château finirent par se rendre et le reste de la brigade effectua sa retraite couvert par le 50^e, sous les ordres du lieutenant-colonel de La Tour d'Auvergne. L'infanterie ennemie, la cavalerie divisionnaire, les batteries à cheval arrivèrent alors sur la crête des hauteurs et lancèrent quelques obus sur nos troupes qui franchissaient la vallée. La poursuite fut molle d'ailleurs, le vainqueur était épuisé ; il perdit le contact.

Dans cette longue lutte, qui avait duré de 8 heures à 2 heures, la division Douay avait beaucoup souffert. Elle perdait environ 1.000 hommes tués ou blessés et en laissait à peu près autant entre les mains de l'ennemi. Les pertes, nulles pour la cavalerie, faibles pour l'artillerie, portaient sur l'infanterie et particulièrement sur le 1^{er} Tirailleurs et le 50^{me}. Les Turcos perdaient environ 500 hommes et 20 officiers, le quart de l'effectif ; le 50^{me}, un peu plus encore.

Mais le vainqueur payait chèrement sa sanglante victoire : ses pertes s'élevaient à 91 officiers, 1.460 hommes, 93 chevaux ! La brigade Maillinger figurait, dans ce nombre, pour 15 officiers, 299 hommes ; le 10^{me} Bataillon de Chasseurs et le 58^{me}, qui avaient attaqué la gare, y voyaient tomber l'un 3 officiers, 115 hommes, l'autre 16 officiers, 226 hommes ! Le 7^{me} Régiment de Grenadiers du Roi perdait au Geissberg 23 officiers, 329 hommes ; le bataillon de fusiliers de ce régiment avait à lui seul 11 officiers, 116 hommes hors de combat.

Il restait aux Allemands, comme trophée de leur victoire, 1.000 prisonniers non blessés, une pièce de canon et le corps du général Douay, transporté au Sud du Château, à la ferme de Schafbusch, convertie en ambulance. Le Prince-Royal arriva sur le plateau un peu après 2 heures, félicita en passant les troupes sur le succès de leur premier combat livré sur le sol français, et après avoir été salué par de vifs hourras! il descendit à la ferme, visita les blessés, les salua respectueusement et leur fit donner les soins nécessaires.

Quelques escadrons, lancés sur nos traces, abandonnèrent bientôt la poursuite. L'État-Major allemand apprit seulement, par le 4^me Dragons, que nous n'avions pas suivi la route de Haguenau ; il en conclut alors, dans l'incertitude où il se trouvait, que nous avions suivi le pied des hanteurs du Hochwald pour atteindre Wœrth, ou bien que, par des chemins de traverse, nous avions gagné les montagnes du côté de Bitche,

Le Maréchal de Mac-Mahon, arrivé au camp du 4^{or} Tirailleurs, à Climbach, vers 5 heures du soir, se fit renseigner sur les événements de la journée et rappela à lui le 78^me et la division Ducrot. Les troupes étaient affaiblies, mais non découragées. Elles attribuaient leur insuccès à leur petit nombre, aux mauvaises dispositions prises, à l'énorme supériorité de l'artillerie allemande, et elles brûlaient de prendre leur revanche.

Quels enseignements devons-nous tirer de ce mémorable combat, qui porte une première et grave atteinte à notre prestige militaire jusque là intact ?

La répartition de Metz jusqu'à Belfort de nos

forces incomplètement organisées, obligées, par suite, à garder une attitude passive, en face de trois armées allemandes groupées, prêtes à se soutenir et résolues, selon les principes de Clausewitz, à l'offensive à outrance, est une conception des plus vicieuses. Cette première faute est aggravée par l'envoi à la frontière des 1^{re} et 2^{me} Divisions, s'étendant du Rhin à Lembach et au-delà, sur un front de plus de 35 kilomètres, sans renseignements certains sur l'ennemi, sans instructions précises. Par suite de cette ignorance, la 2^{me} Division se disperse encore, elle laisse en arrière deux de ses bataillons, elle en envoie trois au col du Pigeonnier, sa brigade de cavalerie ne l'éclaire pas, et, le 4 au matin, elle n'a plus que 8 bataillons et 18 pièces à opposer aux trois Corps d'Armée allemands qui marchent concentriquement sur elle !

Le projet du général Ducrot consistant à occuper Wissembourg comme avant-poste pour offrir un point d'appui aux reconnaissances de cavalerie poussées en avant, à se maintenir sur les hauteurs du Geisberg, et, si on avait affaire à des forces trop supérieures, à se dérober en profitant des lignes de Wissembourg pour gagner le Hochwald et se rassembler ensuite soit à Wœrth, soit à Bitche, atténuait le danger, sans doute, mais ne le supprimait pas. On s'exposait toujours à recevoir sur les bras toute la III^{me} Armée et à être accablé, ou, si on se retirait sans combattre, on abandonnait à l'invasion une partie du sol français, on affaiblissait le moral de l'armée et on exaltait l'audace de l'ennemi.

La reconnaissance envoyée le matin et poussée à peine au-delà d'Altenstadt est au-dessous de toute

critique. La colonne était alourdie par le mélange des trois armes, aussi est-elle restée à peine 2 heures, aller et retour. Si la cavalerie, prenant les devants, comme elle aurait dû le faire, s'était portée rapidement au - delà de Schweigen, elle se serait heurtée, à 6 heures, vers Ober-Otterbach, contre les 3 escadrons de cheveau - légers Taxis marchant en tête de la division Bothmer, elle aurait reconnu les forces allemandes et pu prévenir le général Douay.

L'abandon des hauteurs, pour se porter vers Wissembourg au secours du 74^{me}, est une faute encore plus grande. Une fois engagé dans la vallée, aux abords de la Place et à la gare, il n'était plus possible au 1^{er} Tirailleurs de rompre le combat : il devait subir la volonté de l'ennemi et entraîner, dans une lutte très inégale, le reste des troupes. La résistance qu'on lui opposait dans la vallée permettait à l'ennemi d'amener sur le terrain les corps qui se trouvaient plus en arrière, d'exécuter son vaste mouvement tournant, d'attaquer par l'Est les bataillons placés au Geissberg et de menacer leur ligne de retraite : si la lutte s'était un peu plus prolongée, la brigade Montmarie eût été forcée dans ses positions. Indépendamment de leurs nombreux bataillons, les Allemands disposaient d'une artillerie puissante et considérable, à laquelle nous ne pouvions opposer que 12 canons et 6 mitrailleuses d'une infériorité notable comme portée et qui furent bientôt réduits au silence. Malgré le dévouement de nos soldats, malgré leur esprit de sacrifice poussé jusqu'à l'héroïsme, on devait succomber.

Ce grave échec d'une de nos divisions ouvrait tristement la série de nos revers. Il exaltait l'audace

et la valeur de l'ennemi, qui se rendait compte aussitôt de nos hésitations, de notre défaut absolu d'organisation, de nos faibles effectifs, de l'infériorité visible de notre artillerie. Il pouvait désormais appliquer partout à la fois l'enveloppement stratégique et l'enveloppement tactique, et il surprenait là, en quelque sorte, le secret de ses victoires futures : diriger les colonnes de manière à déborder l'ennemi, attaquer la position avec des masses d'artillerie à 2.500 mètres, achever l'enveloppement tactique, désorganiser la résistance par des feux convergents, puis pousser l'infanterie en avant et faire tomber la dernière défense comme tombe un fruit mûr. Tels sont les principes que les Allemands ont rigoureusement appliqués pendant toute la campagne de 1870-71.

GÉNÉRAL BERTRAND.

LES CARESSES D'ANTAN

PAR A. DUCROS

L'éditeur parisien Gautherin vient de commencer la publication des œuvres poétiques de notre compatriote, Alexandre Ducros, avec le volume *les Caresses d'Antan*. Un mignon volume, papier de Hollande, caractères elzéviens, illustré de dessins à la plume par A. Cheroy et d'un portrait très ressemblant de l'auteur, gravé en taille douce par Léon Boisson (1). Alexandre Ducros, connu et admiré de tout le monde, n'a besoin d'être recommandé par personne. Mais les poètes étant les enfants gâtés des dieux, celui-ci a la chance de se présenter au public sous le patronage d'écrivains tels qu'Alexandre Dumas père, Lamartine, Jules Claretie, etc... dont les appréciations servent au volume de très flatteur frontispice. Alexandre Ducros m'excusera de ne rien trouver à dire après eux.

La *Revue du Midi* a publié dans la précédente livraison une des pièces du recueil, *Élise*, un chef-d'œuvre d'émotion naïve et tendre. On a pu y admirer les brillantes qualités de notre poète, sa sensibilité lamartinienne, sa grâce spirituelle, sa langue

(1) Prix : 5 francs, chez A. Gautherin, 131, rue de Vaugirard, Paris.

saine et vivante, sa virtuosité consommée dans l'art de jouer avec la rime comme avec un volant. Nous en publions une autre aujourd'hui, *le Ménestrel*. C'est encore de l'amour, mais il n'y a que de l'amour dans ce volume des *Caresses d'Antan*, gerbes des « désirs défunts », dont le parfum conservé embaume l'arrière-saison de notre poète, et qu'il dépose avec une piété reconnaissante sur la mémoire de chacune de ses anciennes et nombreuses divinités. Je leur souhaite l'immortalité, sans les prendre le moins du monde pour des immortelles.

J. R.

LE MÉNESTREL

Pour seul bien sur la terre
J'ai Mandore légère
Et la plume au chapel.
Mais toujours gai, je chante,
Lai, complainte, sirvente,
Chanson d'amour du Ménestrel.

En parcourant le monde,
Tout seigneur, à la ronde,
Me reçoit au Castel ;
Puis à la châtelaine
Je vais dire ma peine ;
Chanson d'amour du Ménestrel.

Du haut de la tourelle,
La gentille pucelle,
Songeant au Damoisel,
A l'espoir s'abandonne,
Lorsque ma voix entonne,
Chanson d'amour du Ménestrel.

Des preux de la patrie
Je célèbre la vie ;
Et comme en un cartel,
Je grave la victoire,
Et joins au chant de gloire,
Chanson d'amour du Ménestrel.

Puisqu'il faut que l'on meure,
Quand sonnera mon heure,
Que le trépas cruel,
Ici, viendra me prendre,
Encor veux faire entendre
Chanson d'amour du Ménestrel.

Et sur la tombe froide,
Où je dormirai roide,
Du sommeil éternel,
Que le rossignol chante
Lai, complainte, Sirvente,
Chanson d'amour du Ménestrel.

ALEXANDRE DUCROS.

CROQUIS DE VOYAGE

L'homme aime à contempler les ruines. Ce qui lui rappelle le passé avec ses coutumes et ses traditions l'intéresse vivement. Il s'attendrit aussi bien devant les monuments décrépits de l'ancienne Rome, qu'en présence des châteaux-forts du moyen-âge, perchés sur la cime des montagnes comme des géants de pierre.

D où vient cette disposition particulière du cœur humain ? Est-ce l'amour de l'art, une vaine curiosité, ou bien un sentiment de tristesse, inhérent à notre nature, qui nous poussent vers les vieux débris des temps passés ?

Telles étaient les réflexions qui surgissaient dans notre esprit, au début de l'excursion que nous allions entreprendre avec quelques amis, et dans laquelle la photographie devait jouer le rôle principal.

I

LE PONT AMBROIX.

Partis de Vauvert par une matinée ensoleillée, nous traversons bientôt la coquette ville d'Aimargues, presque endormie, en ce moment, au milieu de son enceinte de platanes. Nous suivons la route dé-

partementale qui conduit à Lunel. Le soleil darde ses rayons ardents que la poussière du chemin nous renvoie plus brûlants. Nous dépassons St-Michel, ancien fief de la famille de Chaumont, et traversons le pont de Lunel, où l'on montre encore l'auberge dans laquelle J.-J. Rousseau reçut l'hospitalité.

Après avoir suivi pendant près d'un kilomètre les rives boisées du Vidourle, nous arrivons bientôt devant un pont en ruines, dont les arches se dressent comme des géants, au milieu du fleuve.

C'est le *Pont Ambroix* ou d'*Ambreuil*, désigné par César, dans ses Commentaires, du nom de *Pont Ambrussi*, et par d'autres *Ambrussum* et *Ambrusium*.

Ce monument se trouve dans une solitude complète. Malgré cela le passage y est d'un pittoresque achevé. Au pied de la colline très aride du *Rocher des Mourgues*, le Vidourle roule lentement et comme sans efforts ses eaux limpides ; des arbres touffus croissent sur ses bords, et dans leur feuillage se jouent les rayons d'un soleil ardent ; en face de nous se dressent les arches du pont colorées par la main des siècles d'une teinte gris sombre ; plus haut Gallargues étage ses maisons sur une colline agreste. Evidemment le peintre et l'antiquaire peuvent passer ici quelques heures de plaisir.

Faisons comme eux, et admirons ce vieux débris que le temps et l'eau rongent sans cesse, mais qu'ils ne peuvent faire disparaître.

Le Pont Ambroix se compose aujourd'hui de deux arches isolées et de deux culées qui touchent à ses rives ; les voûtes des arches sont formées de quatre arcs doubleaux, et sur leur crête l'on aperçoit de profondes ornières indiquant la voie destinée, autrefois, au passage des chars qui suivaient la route Domitienne.

La construction du pont est en tout semblable à celle des monuments antiques de Nîmes ; de gros quartiers de pierres de taille, posés sans ciment, réunis par un assemblage à queue d'aronde, composent tout l'appareil de ses arches, dont l'élévation au-dessus des basses eaux est d'environ sept à huit mètres.

Feuilletons maintenant l'histoire, afin de connaître le passé de ces ruines.

Sous la domination romaine, existait en ce lieu un bourg qui, au dire de Strabon, était une des vingt-quatre villes dépendantes de Nîmes. Placé sur la voie Domitienne, à égale distance, d'après l'itinéraire d'Antonin, de Nîmes et de Substantion, environ à quinze milles de chacune de ces deux villes, le bourg d'*Ambrussum*, servait de *mutatio* c'est-à-dire de relais pour changer de chevaux.

Il est probable qu'il s'élevait sur la rive droite du Vidourle, et en amphithéâtre sur le versant est de la colline du *Puech des Mourgues*, dont la base se baigne presque dans le fleuve. Des restes d'anciennes murailles, des objets antiques, des inscriptions trouvés çà et là sur cette colline, témoignent de la véracité de notre supposition.

Au dire de certains auteurs, le Pont Ambroix, fut construit l'an de Rome 750, quatre ans avant la naissance de Jésus-Christ, lors des premières restaurations que l'empereur Auguste fit à la grande Voie Domitienne.

Ce pont se composait alors de cinq arches dont celle du milieu était plus grande que les autres ; elle avait douze mètres et ses voisins neuf.

Le bourg d'*Ambrussum* fut ruiné, et la civilisation

chrétienne fit régner son influence dans le lieu où les Romains adoraient les idoles. Une Eglise, sous le titre de Sainte-Marie (Sanctæ Marie de Ponte-Ambrosio) s'éleva non loin du pont. Nous voyons par une bulle du pape Adrien IV, accordée à l'évêque de Nîmes, en 1156, que cette église était comprise parmi les possessions de sa cathédrale (1).

Au ^{xviii} siècle, le territoire d'*Ambrussum* dépendait de l'abbaye de St-Geniez. Le 6 mai 1624, l'abbesse Antoinette de la Faye, inféoda à Charles de Rochemore, seigneur de Villetelle, le rocher du *Puech des Mourgues*.

On ne sait à quelle époque la première arche du pont située du côté de la colline fut abattue. En 1730, il existait les quatre arches de la rive gauche ; quelques années après, une deuxième disparut. Enfin une inondation du Vidourle, arrivée le jeudi 18 novembre 1745, emporta une troisième arche, celle qui était la première du côté de Gallargues. Il ne resta après ces mutilations du temps et du fleuve, que les culées et les deux arches que l'on peut contempler au milieu des eaux.

Aujourd'hui, le silence de ce lieu quasi sauvage n'est troublé que par le chant des habitants de l'air, ou bien par le refrain monotone du laboureur qui trace des sillons dans les vignes d'alentour. Parfois le peintre, l'antiquaire, j'allais dire le photographe amateur, le visitent attirés par cette ruine romaine. Parfois aussi l'on y vient de Lunel, de Gallargues, de Villetelle ou d'Aubais pour faire une partie de pêche, et savourer un bon déjeuner, que l'on prend sur

(1) E. Germer-Durand — *Cartulaire du chapitre de l'Eglise cathédrale de Nîmes*, p. 339.

la table agreste formée par les deux arches du pont.

Nous quittons l'endroit où s'élevait Ambrussum, ne pouvant nous défendre de ce sentiment de tristesse que l'on éprouve, en présence de l'un de ces débris qui rappellent, sur notre sol si souvent bouleversé, l'étonnante puissance des Romains.

II

LE CHATEAU D'AUBAIS

Un petit chemin — presque un sentier — nous amène sur la route départementale de Sommières, un peu en arrière du grand village de *Gallargues*, dominé par sa vieille tour et les restes de son ancien château, aujourd'hui transformé en temple protestant. Le paysage a complètement changé, mais il ne manque pas d'originalité. A droite, une lande déserte, entrecoupée de maigres arbres et de nombreux rochers à fleur de terre, entre lesquels croissent le thym et la lavande. A gauche, des vignes luxuriantes et de vertes prairies traversées par le Vidourle ; plus loin, le gracieux village de *Villetelle* qui s'ancre presque aux pieds des collines de Boisseron. Tout près de là, la *Roche d'Aubais*, à travers laquelle le fleuve, par une large gorge, s'est ouvert un passage. Est-ce la nature ou la main de l'homme qui ont creusé cette immense échancrure ? Nul ne le sait.

La route qui courait, depuis Gallargues, du midi au nord, fait bientôt un crochet accentué, et s'infléchit du levant au couchant. C'est de ce point que part le chemin qui conduit au village d'*Aubais*.

Nous traversons des prairies agrestes arrosées par *le Rieu*, et soudain la masse imposante du château frappe nos regards. Ce monument, situé sur un mamelon, à l'entrée du village, se compose d'un corps de bâtiments faisant face au couchant, et dont la partie centrale plus élevée, rappelle l'architecture du château de Versailles. Il est flanqué, au nord, d'une grosse tour ronde, plus ancienne de style et qui est adossée aux maisons situées derrière l'église. Il y a une trentaine d'années, une autre tour également ronde, détruite depuis, s'élevait au midi, et encadrait avec le première, le corps principal du château.

La façade du levant, de même style que celle précédemment décrite, donne sur une grande cour, dont chaque côté était fermé par de gracieux appartements composant les communs du château.

Brûlé en 1792, le château d'Aubais resta ruiné, pendant de longues années. Son propriétaire, le marquis d'Urre, considérant les grandes dépenses que nécessiterait sa reconstruction, le vendit à des spéculateurs. Ces derniers le morcelèrent, et les divers acquéreurs en ont changé par des remaniements successifs la disposition intérieure.

Mais ce qu'ils n'ont pu détruire entièrement, sans saper la base de l'édifice, c'est le grand escalier qui conduit aux divers étages du corps de logis principal.

Voici ce qu'en dit l'historien Ménard :

• L'escalier est très remarquable, on n'en voit guère de plus hardi. La cage a six toises (1) et de-

(1) La toise valait deux mètres, le pied trente-trois centimètres un tiers.

mie de long, sur cinq et demie de large ; les murailles, onze toises d'élévation et cinq pieds d'épaisseur. L'escalier a cinq rampes, qui sont toutes doubles, excepté celle du milieu. Comme il est construit sur un terrain haut et bas, on n'en monte que deux de seize marches chacune, si l'on arrive par la grande avenue. Les marches ont sept pieds de longueur ; il y en a quatre-vingt-huit, mais on n'en monte que trente-sept. Le palier par où l'on communique aux deux appartements d'en haut, a cinq toises et demie de long, sur trois de large et sa voûte n'a presque point de cintre. Cette plate-bande est ce qu'il y a de plus hardi. On a pratiqué dans l'épaisseur des murs deux escaliers pour monter au dôme (1) »

Cet escalier fut construit en 1685, par Gabriel Dardaillon, architecte, mort à Nîmes en 1693. On prétend qu'il n'en avait jamais vu de modèle, et que la seule situation des lieux lui en avait donné l'idée. Vauban qui honorait cet architecte de son amitié, admirait l'escalier du château d'Aubais, dont la construction dépassait en hardiesse tous ceux existant jusqu'alors.

Le *Castrum* d'Aubais est cité, pour la première fois, en l'année 1099. Bernard-Aton, vicomte de Nîmes déclara, plus tard (1179) le tenir en fief de Raimond-Bérenger, comte de Provence. Il appartint, successivement, aux familles d'Ernoville, de Bucuci, de Languissel, de Pelet, de Bozène et du Faur. Il entra ensuite dans la maison de Baschy. Les d'Urre alliés aux Baschy, le possédaient quelques années avant la la Révolution.

(1) L. Ménard. *Histoire de la Ville de Nîmes*, — Paris, 1758, t. VII, p. 605.

Pendant la guerre des Camisards, Cavalier défit, entre Aubais et Junas, quatre compagnies de dragons commandées par La Borde (1703).

Aubais a vu naître Alphonse des Vignolles, savant écrivain (1649-1744), et Charles de Baschy, marquis d'Aubais (1686-1777), célèbre érudit, en faveur duquel la terre d'Aubais fut érigée en marquisat (mai 1724).

III

SOMMIÈRES

Nous quittons Aubais pour reprendre la route de Sommières. *Gavernes*, ancien prieuré détruit ; *Junas*, perché au sommet d'une colline ; le château de *Christin*, dont la façade est surmontée d'une immense couronne comtale ; *Massureau*, ancien fief de la famille de Massilian, défilent successivement sous nos yeux.

La route reprend alors sa direction du midi au nord, et au tournant nous découvrons tout à coup la ville de *Sommières*, avec sa haute tour carrée, ses vieilles maisons étagées sur le versant de la *Cous-tourelle*, et son antique pont romain.

L'hôtel de l'Orange nous donne une hospitalité passagère, — juste le temps de réparer nos forces, — et nous commençons la visite de la ville.

Le pont du Vidourle attire d'abord notre attention. Ce monument, que des réparations successives ont presque transformé, a été construit sous l'empereur Tibère, dans les premières années de l'ère chrétienne. Il se composait, alors, de dix-sept ar-

ches à plein cintre, dont six du côté de la ville ont été ensevelies, dans la suite des temps, sous les maisons de la rue du Pont, et servent aujourd'hui de caves, et trois autres du côté du faubourg, qui ont subi le même sort.

Ce pont était flanqué, au moyen-âge, à chacune de ses extrémités, d'une tour *de forme ogivale*, dont l'une sert encore d'horloge publique; l'autre appelée la *Gleizette*, disparut au début du XVIII^e siècle, lorsque l'on construisit l'église du faubourg.

L'intérieur de la ville ne manque pas d'originalité, surtout dans la partie située au-dessus de la *Taillade*, où les rues étroites et tortueuses ont leur pavé en marches d'escalier, et leurs maisons très anciennes percées de petites ouvertures.

Nous jetons en passant, un regard sur l'église Saint-Pons, réparée depuis une trentaine d'années, et nous grimpons jusqu'au sommet de la colline, où s'élevait le château fort. Il est complètement en ruines; à l'entrée de la cour, une tour ronde éventrée se montre à notre droite, et un peu plus loin se dresse la haute tour carrée, qui seule a survécu, des trois que les barons féodaux construisirent sur la Coustourelle, pour la défense de leur château et de la ville.

Partout les fortifications se confondent avec le rocher, et si nous voulions suivre la file des anciens murs, sur lesquels, de distance en distance se montrent des meurtrières ou des échanguettes, nous irions jusqu'au village de Villevielle.

L'origine de Sommières, comme celle de beaucoup de villes, est couverte d'un voile impénétrable. Bourgade gauloise, ou oppidum celtique, conquise par

les Romains qui la dotèrent de son beau pont, elle tomba, lors de l'établissement du régime féodal, en la possession de la puissante maison d'Anduze. Saint-Louis la réunit au domaine royal, par suite d'un échange (1243), et y établit une viguerie.

Sommières eut beaucoup à souffrir de la guerre des Bourguignons, et encore plus des guerres civiles de la fin du xvi^e et du commencement du xvii^e siècles. Tour à tour prise et reprise par les troupes royales, ou par les partisans de la Réforme, cette ville ne connut le calme que lors de la paix d'Alais, en 1629. Depuis cette époque, à l'instar de toutes les villes du Midi, les seules luttes qui la troublèrent, furent celles entreprises pour la revendication des libertés communales.

Au xviii^e siècle, Sommières, plusieurs fois démembrée du domaine royal, fut donnée en apanage au comte d'Eu, qui la retrocéda à M. de Monglas. Ce dernier la vendit à la famille de Joubert, dont les membres en furent seigneurs jusqu'à la Révolution.

IV

LE CHATEAU DE VILLEVIEILLE.

En sortant de Sommières par la rue du *Bourguet*, nous gravissons bientôt, un petit chemin rocailleux qui nous conduit, après cinq à six cents mètres de marche, au sommet d'une colline rocheuse, sur laquelle est assis le château de *Villevieille*.

De ce point élevé, d'environ cent mètres au-dessus

du niveau de la mer, nous jouissons d'un ravissant panorama. A nos pieds s'ouvre une riche vallée dont les vignes étalent leurs grappes vermeilles ; plus bas, le Vidourle, semblable à un large ruban argenté, roule mélancoliquement ses eaux, sous un rideau de platanes superbes. A gauche, Sommières montre ses maisons noirâtres dominées par sa haute tour carrée ; en face, le vieux donjon de Montredon, en ruines, semble encore défier Villevieille ; plus loin se présentent l'église romane de Saint-Julien, le coquet village de Salinelles et ses vertes prairies, le château de Pondres et son grand parc, plusieurs métairies aux constructions agrestes, et dans le lointain la tour élevée du manoir de Montpezat, derrière laquelle se dressent les montagnes des Cévennes, aujourd'hui vierges de neige.

Mais ce qui nous étonne autant, c'est la vue du château de Villevieille. Ce vaste édifice construit en forme de quadrilatère, est flanqué à ses deux extrémités de deux grosses tours carrées, sur lesquelles le temps a posé sa main séculaire. La tour du Nord, qui est très élevée, est certainement contemporaine de l'époque où le régime féodal naissant élevait partout des forteresses, car elle présente un caractère de sombre grandeur. Percée de deux petites lucarnes carrées, et garnie à son sommet de larges gouttières en pierres, on la croirait, si elle était encore couronnée de ses machicoulis et de ses meurtrières, prête à résister à une attaque nocturne.

La partie centrale du château, située entre les deux tours dont nous venons de parler, est l'habitation seigneuriale, aménagée dans des siècles moins barbares ; les appartements du rez-de-chaussée don-

nent accès, par deux lourdes portes, sur une vaste terrasse de laquelle la vue s'étend bien loin dans la plaine. Deux étages s'élèvent au - dessus ; les fenêtres, s'ouvrant sur un joli balcon en pierres, sont plus ornées et plus élégantes que les autres parties de l'édifice. L'ensemble dénote le style de la Renaissance, à son origine, c'est-à-dire à l'époque où le Moyen-Age fit place à une ère nouvelle.

Un autre corps de bâtiments, encadré de deux autres tours, un grand parc et de vastes appartements font de ce château une des plus grandes résidences de la contrée.

Nous y avons vu de vieilles tapisseries de Flandre, des meubles artistiques et de nombreux portraits de famille.

A quelle époque ce monument fut-il construit ? Nous ne saurions le dire, car l'histoire ne relate presque rien de son passé.

Les historiens et les archéologues ne s'accordent même pas sur l'origine de Villevieille. Les uns veulent y voir un oppidum celtique, que les Romains auraient continué d'habiter, les autres disent que les conquérants de la Gaule y établirent une villa, détruite au VII^e siècle par les Sarrasins, et sur l'emplacement de laquelle le village fut construit.

Quoiqu'il en soit de ces diverses assertions, en faisant des fouilles sur le plateau du village, on a trouvé des restes de l'occupation romaine, tels que amphores, médailles, poteries antiques, pavés, mosaïques, canaux, égouts, puits d'habitation, ruines de mausolée.

Villevieille était peu important à son origine. En 1384, il possédait onze feux, tandis que la baronnie

de Montredon, qui faisait partie du même domaine, en avait vingt-six. En 1435, nous le trouvons plus peuplé que ce dernier lieu, puisque, lors de la répartition des subsides accordés à Charles VII par le Languedoc, Villevieille payait 151 moutons et Montredon 19 seulement. A cette époque, le village fut entouré de remparts, dont quelques parties existent encore, au-delà du château, et semblent se relier aux fortifications de la ville de Sommières. Au commencement du xv^e siècle (1407), la seigneurie de Villevieille appartenait à Antoine Scatisse, viguier de Nîmes. Une de ses filles, Louise Scatisse, épousa un gentilhomme appelé Pierre de Villars. Bertrand de Villars, leur fils, vendit Villevieille à Jacques de Bozène, qui le revendit, le 3 décembre 1529, à Bernard de Pavée, maître à la Chambre des Comptes de Montpellier. Bernard mourut en 1531, et par suite d'un accord avec Françoise de Robert, sa veuve, cette terre parvint en la possession de François de Pavée, frère puîné de Bernard.

La famille de Pavée posséda Villevieille jusqu'à la Révolution. A cette époque, François de Pavée, marquis de Villevieille, lié d'une étroite amitié avec Voltaire, préserva son château en faisant preuve de civisme.

Le château de Villevieille passa, ensuite, entre les mains de Marie de Pavée de Villevieille, sœur de François, qui le laissa, vers 1822, au marquis de Gras-Préville, son neveu.

La nièce du marquis de Gras, Thérèse de Gras-Préville, porta cette terre dans la famille de David-Beauregard, par son mariage avec Alphonse-Henri vicomte de David-Beauregard (1833).

Peu d'événements historiques concernent Villevieille. Nous rappellerons seulement que, le 11 février 1573, le maréchal de Damville, à la tête des troupes royales, eommença le siège de Sommières et se logea à Villevicille, où il établit son camp jusqu'à la prise de la ville, le 9 avril suivant.

Deux ans après, Damville ayant passé du côté des Calvinistes, fit encore le siège de Sommières et s'établit, de nouveau, à Villevieille.

L'histoire se tait, depuis lors, sur cet humble village, dont les habitants ne pensent plus aux vicissitudes subies par la vieille forteresse, à l'ombre de laquelle ils sont nés.

15 juillet 1895.

PROSPER FALGAIROLLE.

PHILOSOPHIE DANS L'HERBE

Les jeunes gens marchaient à travers la forêt. Évadés de Paris pour quelques heures, ils allaient, suivant leur rêve : une chimérique omelette au lard, authentiquement campagnarde. Autour d'eux, la forêt était assoupie, la chaleur était pâteuse. Un moment, au bord d'un talus, une grande vague d'herbe se dressa devant eux, comme prête à retomber, à les engloutir dans sa fraîcheur attirante. Et ils ne résistèrent pas, ils se laissèrent prendre, vaincus délicieusement.

Plongés, à plat-ventre et à plat-dos, ils savouraient leur paresse. Il est des paresseuses mauvaises, alourdies et spleenatiques, des heures d'empoisonnement, où l'intérêt malade ne peut pas se fixer. Celle-ci est une béatitude, qui a une conscience de ce qu'elle vaut et jouit simplement de son existence. Les jeunes gens considéraient les chenilles errantes, suivaient le travail des vies imperceptibles, limitées à une tige, à une motte. Et comme ils étaient philosophes, ils ne conçurent pas d'orgueil de ce que leur horizon à eux était un peu plus large, si peu...

— Tenez, dit Valentin, montrant une bestiole, voilà une bête *qui ne vit qu'un jour*... Elle naît le matin, se développe ; et quand le soleil se couche, elle meurt...

Cette parole remua les béatitudes. Un peu d'étonnement, un peu d'angoisse, devant cette vie étrange qui subit tout son développement en un jour... La jeunesse, la maturité, la vieillesse... Le temps pour nous de déjeuner, de faire une visite, d'écrire quelques lettres... Un jour!... Et quand le soleil se couche, elle meurt...

Une petite fumée de tristesse s'éparpilla à travers les tiges.

— Et regardez-le, cet être qui n'a qu'un jour à vivre... Au lieu de l'utiliser, cette journée unique, suprême, au lieu de la féconder ou d'en exprimer toute la vie, toute la joie qu'elle peut contenir, il la passa toute entière à tourner autour d'un brin d'herbe, sur la même petite place, inconscient et stupide... C'est pénible et énervant.

— Très juste, dit Masquard... Mais voici un problème attrayant, que je soumets à vos dissertations : Pensez, un homme qui n'aurait aussi *qu'un jour à vivre*, mais qui naîtrait le matin avec tout son développement physique et intellectuel, et avec les notions essentielles de ce qu'on peut faire dans la vie... Il saurait qu'il n'a que ce jour pour voir, pour apprendre, pour jour, pour souffrir, pour créer... A quoi l'emploierait-il, cette journée?...

Fraisne dit :

— Une folle journée d'amour...

— Moi, dit Verneuil, je me saoulerais...

— Vous êtes des brutes, dit Masquard... Moi, je crois que je passerais ma journée à hésiter sur ce que je vais en faire, à méditer une jouissance merveilleuse ou une action extraordinaire ; et que, au soir tombant, l'Heure me trouverait assis à la place où je serais né, les coudes sur les genoux, sans avoir rien trouvé, sans avoir rien fait — comme cette bête dont l'inertie aveugle nous révoltait tout à l'heure...

— « Possible... » firent les autres. Et ils allumèrent des cigarettes.

Alors Valentin dit :

— Moi, je sais bien ce que je ferais...

— Quoi ?...

— Je me tuerais...

JEAN MADELINE.

LA SOCIÉTÉ MÉRIDIONALE

A LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE¹

Sterne, lui qui vivait au milieu du XVIII^e de siècle, disait d'Avignon que dans cette ville : « les gens de conditions sont tous ducs ou marquis et ceux du menu peuple, tous barons. » Et le poète Uco-Foscolo résumait ainsi l'état d'esprit des habitants de cette ville :

Nito d'amore et di furor !
Dolcezza ferocità, spirito gentil...
Tutto vi si trova.

Que les temps ont changé !

Voici maintenant le tour de Montpellier :

« Me voici présentement à Montpellier, Madame. Je croyais qu'on ne pouvait rien trouver de si joli qu'Avignon, mais à certains égards Montpellier l'emporte. Cette ville est bâtie sur une montagne ce qui fait que le terrain n'en est pas uni et qu'on ne peut pas y faire deux pas de niveau. Les dehors n'en sont pas si beaux que ceux d'Avignon ; ses rues sont plus étroites et il n'y a point de fleuve qui lave ses murailles ; avec cela on y trouve des agréments qu'on chercherait inutilement ailleurs ; et il me souvient que lorsque je fus prendre congé de *Monsieur*

(1) Voir le numéro du mois de Février.

pour ce voyage, ce prince me dit que j'allais dans le plus beau pays du monde et qu'il me félicitait si je devais faire quelque séjour à Montpellier, puisqu'il n'en avait trouvé jamais de plus agréable, et qu'après trente ans il s'en souvenait encore avec plaisir. On n'a jamais rien vu de si aimable que les femmes de Montpellier, les plus laides ont des agréments à se faire suivre. Jugez ce que ce doit être des belles, dont il y en a bon nombre ; elle n'ont pas l'air si grand que les dames d'Avignon, mais elles l'ont plus aisé et plus fin et l'esprit brille dans leurs yeux et dans toutes leurs manières. Elles ont l'humeur sociale et enjouée, et quoiqu'elles parlent presque toujours leur jargon, c'est avec tant de grâce et une éloquence si naturelle, que je crois que celle de Cicéron leur aurait cédé. Une honnête liberté anime toutes leurs actions et y donne un nouveau charme. On les voit tous les jours dans une petite place qu'ils appellent la Canourgue avec des mouchoirs sur leur tête se promener chacun avec sa chacune. Il n'est point de lieu au monde où les étrangers soient si bien reçus qu'à Montpellier. On n'a que faire d'être connu pour être visité et recherché avec empressement, et pour être d'abord de toutes les parties. On joue ici tout comme à Avignon, mais on y mange plus souvent ensemble ; et pour moi je vous avoue que je suis plus sensible à ce plaisir là qu'aux autres, parce que c'est le seul qu'on peut faire durer autant qu'on veut. Il y a quantité de gens de condition à Montpellier, des chambres de justice, des cours souveraines, des intendants de Provinces et ceux qui y commandent les troupes y font aussi leur séjour. L'air de Montpellier qui passe pour un des

plus purs du monde et l'habileté des médecins dont la faculté est si renommée, attirent un grand nombre d'étrangers de différents royaumes, surtout des Anglais qui y guérissent presque tous d'un mal auquel ils sont sujets, et qu'ils appellent la consomption. »

Madame du Noyer fait suivre ce récit de celui d'une foule d'intrigues mondaines qu'il serait trop long d'énumérer ici, auxquelles se trouvent mêlés une demoiselle de Gévaudan, de Nîmes ; le cardinal de Bonzi et l'intendant de Bâville. Un nomme Vitrial qui était écuyer à Montpellier, perdit mille écus que la ville lui donnait pour monter à cheval, parce qu'il avait fait des vers un peu trop justes sur une de ces affaires (1).

L'auteur des lettres politiques et galantes revient à Nîmes et prétend dans une de ses lettres que Nemausus, petit-fils de Noé, fut le fondateur de cette ville.

Parlant de la Maison-Carrée, elle dit que « le roi en a fait présent aux Pères Augustins et c'est à l'heure qu'il est l'église des Trois-Rois. » « Sur l'église cathédrale en voit des aigles romaines auxquelles on a tranché la tête (2). J'ai vu aussi ce qu'on appelle le Temple-de-Diane Il est hors de la ville, auprès d'une fontaine qui fournit seule de l'eau à tous les habitants et fait même moudre leur blé. Ce Temple fait l'admiration des curieux. »

« J'aime beaucoup mieux vous parler de l'Évêque ;

(1) Le Peyrou était à cette époque une sorte de plateau entouré de bancs. C'est là que se faisaient les parades. Ce ne fut que plus tard qu'on en fit la promenade que nous connaissons.

(2) Pages 126 et suivantes des *Lettres politiques et galantes*

il me semble que je puis mieux juger d'un beau sermon que de tous ces vieux bâtiments, et n'en pas mentir, un mérite vivant me touche plus que toute l'antiquité ensemble. Pour en revenir donc à M. Fléchier, je vous dirai qu'il est toujours le même ; c'est-à-dire le plus éloquent de tous les hommes. Je fus au sermon qu'il fit pour l'ouverture des États de la Province et j'en fus enchantée. Enfin jugez de son mérite, puisque, contre ce que dit le proverbe, on lui rendit justice dans son propre pays, car l'abbé Fléchier est d'une petite ville qu'on appelle Perne tout auprès d'Avignon et par conséquent pas loin de Nîmes. »

« Je ne vous envoie pas la harangue que l'Évêque de Nîmes a faites à nos Princes ; je ne doute pas que vous ne l'ayez lue à Paris ; celle-là n'est pas du nombre des ennuyeuses, tout le monde l'a trouvée bellissime et franchement il n'y a qu'un Fléchier au monde. On dit qu'il la prononça avec tant de grâce, qu'on était surpris de voir un homme sans geste, sans mine et sans voix, qui sont trois choses fort nécessaires à un orateur, effacer tout ce qu'on avait entendu de beaux parleurs. Ce qui lui donne cet avantage, c'est qu'il dit des choses et que la plupart de nos beaux esprits ne disent que des mots. »

Voici encore ce qu'elle dit dans une de ses lettres sur feu Mgr de Cohon, évêque de Nîmes :

« Je suis fort aise que l'Évêque du Puy ait un peu rabattu le caquet du duc de Roquelaure, j'en ai ri avec M. de Mombel, syndic de la province du Languedoc, qui m'a conté que l'Évêque du Puy avait trouvé à qui parler à son tour dans ce pays ci et que feu M. de Cohon, évêque de Nîmes, lui avait donné

son reste dans l'Assemblée des États. Vous remarquerez en passant que la ville de Nîmes est heureuse en évêques. Celui dont il s'agit était des plus beaux esprits de son temps; mais homme d'une fort basse naissance et qui ne devait qu'à son mérite le rang auquel il était monté. Cet évêque, tel que je viens de vous le dépeindre, disputait contre celui du Puy, qui fier du nom de Béthune qu'il porte, et chagrin de ce que l'Evêque de Nîmes l'emportait sur lui par son éloquence, se retrancha sur l'invective et lui reprocha en pleins états, la bassesse de son extraction. Mais, l'Evêque de Nîmes, sans se fâcher, lui répondit d'un ton de mépris : « Si vous aviez été le fils de mon père, vous garderiez les cochons. » Tous les seigneurs des états admirèrent cette réponse, qui remplit l'Evêque du Puy de confusion... Il n'est rien de si ridicule que ces gens qui, pour se rendre recommandables, sont obligés de fouiller dans le tombeau de leurs aïeux. C'est là ce qu'on appelle se parer d'un mérite emprunté, et il est bien plus gracieux de se faire valoir par son propre mérite, du moins à mon choix j'aurais mieux aimé jouer le rôle de M. de Cohon que celui de M. de Béthune, On attend ici tous les jours ce dernier ; les médecins l'envoient aux eaux pour tâcher de dissiper sa mélancolie. Ce pauvre prélat fut député des Etats pour porter le cahier au Roi, commission qui, outre qu'elle rapporte de l'argent, procure encore l'honneur de haranguer Sa Majesté. Cet évêque s'y préparait à grand force, et comptait déjà d'effacer toute l'éloquence de M. Fléchier ; mais quoiqu'il eût un an devant lui, il ne put jamais venir à bout de sa harangue et n'eut pas le courage de la prononcer !

Cela l'exposa aux risées de la Cour. Il en revint dans une espèce d'égarément de raison qui a enfin dégénéré en mélancolie. On dit que ce n'est pas la première fois que son esprit lui a fait faux bond et qu'un jour qu'il faisait l'ouverture des Etats de la Province, il demeura court devant cette illustre assemblée, au milieu de son sermon, ce qui donna lieu à ce couplet de chanson :

Petit homme vain, qui jasez sans fin,
 Pour vous faire taire,
 L'unique secret,
 A ce qu'on dit, est
 De vous mettre en chaire.

Fléchier mourut en 1740, et fut remplacé par Mgr de la Parisière, vicaire-général de Laon. « Il faut que Mgr de la Parisière ait bien du mérite écrit-elle, pour remplir dignement la place d'un homme qui a été l'honneur de son siècle et dont personne ne saurait faire le panégyrique aussi bien qu'il a fait celui des autres. Pour moi, je regarde cette perte comme irréparable et je voudrais fort que pareilles gens ne mourussent point. Mais il est vrai qu'il s'en trouve si peu, que ce ne serait quasi pas la peine de faire une loi exprès pour eux. Je ne connais pas ce nouvel évêque de Nîmes. On dit que c'est un gentilhomme poitevin, parent de l'archevêque de Rouen, et qu'il prêcha même devant le Roi, il y a quelques années. Je ne doute pas qu'il ait son mérite. Mais encore un coup, ce n'est pas notre cher esprit Fléchier, l'homme du monde le mieux nommé, puisque jamais homme n'eût plus d'esprit. »

« On prétend qu'il s'en faut beaucoup que Fléchier

eût autant d'esprit en conversation qu'en chaire et l'on fait même des contes là-dessus qui tourneraient tout autre que lui en ridicule. Cependant, il est sûr qu'avec de vrais amis et lorsqu'il est sans façon, c'est un charme de l'entendre parler et jamais homme ne fut plus agréable. »

Ecoutez quelques curieuses histoires qu'on dirait extraites d'un livre de Huysmans. « Je fus l'autre jour au Vignogue ; c'est une maison de Bernardines, dont la sœur du marquis de Calvisson est abbesse et dont toutes les religieuses sont filles de conditions ; elles sont parfaitement bien logées, mais leur chagrin est de ce que la maison ne leur appartient pas en propre et qu'elle ne peuvent que l'affermier. Je leur demandai à quoi il tenait qu'elles ne l'achetassent et là-dessus elles me contèrent la chose du monde la plus étonnante. Il y a environ vingt ans, me dit la charmante dame de Bernis, que le maître de cette maison, qu'on appelait M. de Regnac, après une longue étude des livres de magie, se détermina à faire un sacrifice audible, il avait lu que pour être parfaitement heureux, il fallait lui immoler la personne qu'on aimait le plus tendrement ; par bonheur pour sa femme elle ne se trouva pas dans le cas requis ; d'ailleurs, il fallait une victime plus jeune, et ce malheureux sort tomba sur un petit garçon, le plus joli du monde, qui n'avait pas encore sept ans. M. de Regnac l'enferma dans son cabinet et le sacrifia à la manière des païens, c'est-à-dire qu'après l'avoir égorgé, il lui arracha le cœur et les entrailles, la nuit dans un brasier et laissa le corps tout ouvert sur une table qui lui avait servi d'autel et sur laquelle étaient les

livres où il avait puisé ces horribles mystères. Dès qu'il eut achevé cette affreuse cérémonie, il monta à cheval et emporta avec lui la clef de son cabinet. Cependant, en cherchant le petit garçon partout, et l'on commençait à croire qu'il était tombé dans quelques puits qui sont ici extrêmement profonds. lorsqu'on s'aperçut qu'il y avait quelque chose de corrompu dans la maison. Comme la mauvaise odeur venait du cabinet, on n'hésita pas à faire enfoncer la porte et l'on vit, avec horreur, le triste spectacle dont je viens de parler. On trouva dans les livres, l'explication de tout, mais on n'a jamais trouvé l'auteur d'un si détestable crime. Son procès lui a été fait par défaut, on l'a condamné au dernier supplice ; ses biens sont confisqués et c'est ce qui fait qu'on ne peut pas acheter cette maison avec sûreté. On l'appelle encore la maison du sacrifice, mais j'espère, ajouta Madame de Bernis, que ceux qu'on y célèbre tous les jours l'ont suffisamment purifiée. »

Madame de Bernis, très au courant de tous les cancans de la ville, apprend encore à Madame du Noyer, une foule d'histoires(1). « Je remerciai, dit cette dernière, Madame de Bernis, de la bonté qu'elle avait eue de me faire toutes ces histoires, et après avoir pris congé de la communauté, je fus passer la soirée avec l'Evêque de Nîmes, auquel je rendis compte de ma journée. Je suis fort aise me dit-il, que vous soyez contente de Madame de Bernis ; vous ne le seriez pas moins du reste de sa famille si vous la connaissiez ; la maison n'est qu'à une heure

(1) Lettres, p. 148.

et demie de Nîmes, j'y vais très souvent et je n'ai jamais trouvé de société plus agréable. Madame de Bernis, mère de l'aimable religieuse dont nous parlons, avait quatre filles et un garçon tout-à-fait joli. On mit deux filles au couvent, on en garda deux pour le monde, et comme le fils mourut, l'aînée de ces deux se trouva héritière d'une maison où il y avait 22,000 livres de rente, ce qui joint à son mérite personnel la fit rechercher des meilleurs partis de la province. »

Suit la relation du mariage de ladite personne avec M. de Toiras, qui fut tué à l'affaire de Leuse (1). Elle avait refusé M. de Montpezat et M. de Tourville qui devint maréchal de France. « Madame de Toiras accoucha d'une petite fille, et elle ne veut point entendre parler de secondes noces. Elle est toujours à Bernis dans une grande retraite auprès de Madame sa mère et de Mademoiselle de Bernis sa sœur, qui est aussi une personne très raisonnable. Je vais souvent les voir. Tout leur plaisir est de se promener hors du village sur le chemin qui va de Nîmes à Montpellier. C'est une route fort fréquentée et Mme de Toiras me conta, il y a quelques temps, une aventure assez plaisante qui lui était arrivée avec le marquis de Castellosrios, ambassadeur d'Espagne. Ce ministre allait de Madrid à Paris, à grandes journées avec la fierté et la gravité ordinaires à ceux de sa nation, lorsqu'il rencontra sur son chemin, près de Bernis, des dames mises de bon air, suivies de laquais, qui se promenaient doucement à pied, pendant que leurs carosses les atten-

(1) Lettres, p. 150, *Relations de la mort du marquis de Toiras*.

daient d'un autre côté. Il ne douta pas que ce fussent des femmes de condition, et la vanité espagnole lui persuada que ces dames venaient au devant de lui et se trouvaient sur son passage pour lui rendre l'honneur qu'il croyait lui être dû. Dans cette pensée il descendit lui-même du carosse pour les remercier de leur honnêteté et Madame de Thoiras fut celle à qui il adressa la parole ; il déranginga tout le firmament pour lui faire un compliment à la mode de son pays et pour lui témoigner combien il était sensible à la bonté qu'elle avait eue de se trouver sur sa route. La marquise eut l'honnêteté de ne le point tirer d'une erreur qui le flattait aussi agréablement, si bien que prévenu de la pensée de ce qu'il croyait qu'on faisait pour lui, il ne savait comme exprimer sa reconnaissance. D'ailleurs, il fut charmé de l'esprit et de la personne de la marquise, et la voyant en deuil il prit la liberté de lui en demander le sujet. Comme ils se promenèrent longtemps ensemble, elle eut le loisir de lui conter toute son histoire. L'ambassadeur fut d'autant plus touché qu'il se trouvait dans le même cas ; il venait de perdre sa femme qu'il avait aimée pendant quinze ans et qu'il n'avait obtenue qu'après mille traverses et qu'après s'être battu avec quantité de rivaux ; enfin, il en avait triomphé et lorsqu'il était au comble de sa joie, par la naissance d'un beau garçon, cette chère femme mourut en couche. N'est-il pas vrai, me dit Monsieur de Nîmes, qu'il y avait quelque chose de bien particulier dans cette conformité d'aventures. L'espagnol en fut si touché, de même que du mérite de la dame, qu'il lui proposa de mêler leurs douleurs, afin de se donner une consolation réciproque, et

ajouta qu'elle ayant une fille et lui un garçon, ils pouvaient, par un double mariage, faire durer leur union par delà le tombeau. Quoique Madame de Toiras ne fut pas de cet avis, elle le remercia pourtant fort obligeamment de ses offres, et sans les accepter ni les refuser expressément, elle sut, en se retranchant de son affection, le renvoyer le plus content et le plus amoureux de tous les hommes. Il lui demanda permission de lui écrire de Paris. »

Très curieux le portrait que Mme du Noyer fait de Pézenas et de Béziers, où elle passe en se rendant à Toulouse.

Pézenas est à mon gré la plus jolie petite ville du monde ; les dehors en sont charmants ; ce ne sont que prairies coupées par de petits ruisseaux, jardins enchantés et ce séjour me paraît fort agréable. Le prince de Conti en est le seigneur et on l'y traite déjà de Majesté polonaise (1). J'aurais voulu de tout mon cœur rester plus longtemps dans ce petit lieu, que je ne connaissais que par la comédie du baron de la Crasse, mais comme mon mari avait les ordres de la Cour qui l'obligeaient à se rendre incessamment à Toulouse, nous continuâmes notre route par Béziers. Cette ville ne remplit point l'idée que je m'en étais faite. J'avais ouï parler d'un certain proverbe qui dit que si Dieu habitait en terre il habiterait Béziers. Je ne sais sur quoi on le fonde et je le trouverais beaucoup mieux logé à Pézenas. Tout l'agrément qu'on peut avoir à Béziers, c'est

(1) Le trône de Pologne étant devenu vacant par la mort de Sobieski, on parlait du prince de Conti comme futur roi de Pologne. Cette couronne échut à l'électeur de Saxe, qui se fit catholique pour l'obtenir.

que généralement tout le monde y a la voix belle, ce qui est l'effet des bonnes eaux, car on y boit la meilleure eau du monde. Je quittai mon carosse à Béziers et je m'embarquai sur le canal qui fait la jonction des Deux-Mers, et qui fait partie des merveilles de ce règne, quoique le Roi ait sans doute moins de part à ce dessein que M. de Colbert. »

Ce n'est pas seulement à notre époque qu'on relate des duels de femmes, mais aussi à la fin du règne de Louis XIV. Dans notre siècle, comme dans les siècles précédents, ces rencontres sont assez rares.

C'est celui de la Comtesse Lodowska de R..., qui fut tuée en duel en 1834 par un M. de Rapp, qui croyait se battre avec un homme et qui se suicida dès qu'il eut appris le sexe de son adversaire.

Il y a quelques années, on enregistra le duel de Mme Astié de Valsayre, qui blessa au bras une américaine, Miss Sheley, à Waterloo. Mme Astié de Valsayre croisait le fer comme champion des doctresses de France, que la jeune Yankee prétendait inférieures à celles de son pays. Au Mexique, Mlle Isabelle Hernandez tue en duel Mlle Bosa Gusman dans un duel en règle. A Milan, c'est la baronne Adèle Froco, d'une beauté éblouissante, célèbre dans le monde théâtral, qui se bat avec sa femme de chambre, très jolie aussi. Le sujet de la querelle était un riche Autrichien, adorateur de la baronne, que la soubrette essayait de lui ravir. Le résultat du duel fut navrant ; l'actrice reçut cinq coups de sabre en pleine figure, et la chambrière — qu'on découvrit appartenir à une famille aristocratique de Turin — un dans le bras gauche.

Mme du Noyer, dans une de ses lettres, nous en raconte un bien amusant (1) qui eut lieu à Beaucaire :

« On dit qu'il va venir du Bas-Languedoc un assez plaisant procès, pourvu qu'on ne l'accommode pas en chemin : c'est un duel de femmes. Une dame de Beaucaire ayant trouvé dans une assemblée une fille de condition qui avait été autrefois la maîtresse de son mari, et qu'elle soupçonnait peut-être de l'être encore, lui dit des choses si piquantes, que la demoiselle, qui n'était pas d'une humeur endurante, après lui avoir répondu quelques duretés, lui jeta un chandelier à la tête. Comme tout le monde était occupé au jeu, on n'avait pas fait d'abord toute l'attention qu'on aurait dû à cette querelle, mais dès qu'on s'aperçut qu'on la poussait au-delà de l'invective, on fit ce qu'on put pour la terminer ; le coup de chandelier n'avait porté que contre une muraille, et par conséquent avait fait moins de mal que de peur, ainsi on obligea les dames à s'embrasser et l'on crut que cela serait fini, mais on se trompa, car la demoiselle serra la main de son ennemie pendant qu'on les racommodait, et dès le lendemain matin lui envoya un cartel en ces termes :

« Si vous voulez avoir raison du coup de chandelier d'hier au soir, vous n'avez qu'à vous rendre, sur les dix heures, au jardin de....., vous m'y trouverez avec deux épées et je serai fort aise que vous me donniez satisfaction sur tout ce que vous m'avez dit d'injurieux ; mais, surtout venez seule et ne parlez de ceci à personne ; car il serait dangereux d'embarasser les hommes dans une querelle que nous pour-

(1) *Lettres galantes*, II^e Volume, page 23.

rons fort bien vider tête à tête, pourvu que vous soyez de mon humeur, je vous attends. »

La dame n'eut garde de manquer au rendez-vous. La demoiselle lui donna le choix des deux épées, et après avoir bien fermé la porte du jardin en dedans, elles commencèrent leur combat avec l'adresse que peuvent avoir deux dames plus accoutumées à l'exercice de la quenouille qu'à celui de l'épée ; elles se chamaillèrent fort longtemps et firent tant de bruit qu'on les entendit d'un jardin qui était tout auprès. On crut que c'était des hommes qui étaient aux prises et l'on courut d'abord pour les séparer. Comme nos dames avaient eu la précaution de se barricader, il fallut rompre la porte et l'on craignait que le retardement ne fût funeste aux combattants ; enfin, on entra et on fut bien étonné de voir deux femmes qui se portaient des bottes à tort et à travers ; la chaleur du combat les avait empêchées de sentir leurs blessures, mais dès qu'on les eut désarmées et qu'elles virent couler leur sang, elles tombèrent toutes deux évanouies ; on les emporta chez elles et l'on trouva que la femme avait un coup d'épée dans le téton gauche, et la demoiselle un dans la cuisse. Elles ont été toutes deux très mal, et pendant qu'on travaillait à leur guérison, les parents ont fait, de part et d'autre, de grandes procédures ; l'affaire a été portée au Sénéchal de Nîmes en première instance, et l'on a ensuite appelé au Parlement, mais on croit que M. de Baille accommodera cela et que ces deux dames, qui sont à présent tout à fait guéries, n'iront pas plus loin que Montpellier. On souhaiterait fort de les voir ici, à cause de la nouveauté du cas.

M. de Baille a dit qu'il fallait que le Roi établît

à l'avenir des juges pour décider du point d'honneur entre femmes, et que cette affaire-ci, à laquelle il veut donner un tour comique, n'est pas du ressort des Maréchaux de France. On prétendait pourtant au pays que c'était un duel dans toutes les formes, que ces dames seraient obligées de subir la rigueur des lois, sans que leur sexe pût les en garantir, puisque sous le nom d'homme on comprend toute l'espèce et que l'on prend la plus noble partie pour le tout. Cependant, M. de Baviile trouve le cas gracieux et il en a écrit en cour d'une manière à faire rire le Roi, plutôt qu'à l'irriter contre des femmes si déterminées. Voilà pourtant qui fait honneur à notre sexe et qui fait voir que si l'on nous employait nous serions bonnes à quelque chose, au moins pour moi, quand je me tâte, il me semble que j'ai du cœur et que si j'étais en colère, je me battrais comme quatre et franchement, je crois que quand messieurs les hommes nous empêchent d'aller à la guerre, c'est bien moins pour ne pas nous faire partager le péril que pour n'être pas obligés de partager avec nous la gloire. »

L'aventure arrivée à M. de Graverol est non moins extraordinaire :

« On me contait à Nîmes qu'un savant nommé M. de Graverol avait fait connaissance avec quelque chose de pire que le bourreau de Paris ; l'aventure vous paraîtra peut-être fabuleuse, et je vous assure que j'aurais eu peine à y ajouter foi, si M. de Graverol, qui ne passait pour rien moins que pour visionnaire, ne me l'avait lui-même certifiée. Enfin, le cas est arrivé de nos jours, et est attesté par toute la ville de Nîmes ; voici de quoi il s'agit : M. de Gra-

verol était seul dans son cabinet sur les deux heures après-midi, lorsqu'un valet lui vint annoncer un étranger qui demandait à le voir. M. de Graverol dit qu'on le fit entrer, et le valet, après avoir donné des sièges, se retira. Dès que l'étranger se vit seul avec M. de Graverol, il lui dit, dans le plus beau latin du monde, qu'il avait ouï parlé de son savoir, et qu'il était venu d'un pays fort éloigné pour avoir l'honneur de s'entretenir avec lui et pour raisonner ensemble sur des choses qui ont embarrassé les anciens philosophes. M. de Graverol accepta le défi, après avoir répondu modestement aux éloges qu'on lui donnait, et les sciences les plus relevées furent mises dans le moment sur le tapis. On ne s'en tint pas même longtemps au latin, on parla grec, et dans la suite, M. de Graverol, qui entendait les langues orientales, fut tout étonné de voir que l'étranger les possédait si parfaitement, qu'elles paraissaient toutes lui être naturelles ; ainsi charmé de sa conversation et de peur que quelques fâcheux ne vinssent l'interrompre, il lui proposa un tour de promenade. L'heure était propre pour cela, il faisait beau, et comme les dehors de Nîmes sont enchantés, ils sortirent de la maison dans le dessein de sortir de la ville par la porte de la Couronne, qui conduit à des jardins et à de très belles allées, mais comme M. de Graverol logeait assez loin de là, il leur fallut traverser bien des rues ; ils parlaient toujours en marchant, et ce qu'il y avait de surprenant, c'est qu'on voyait M. de Graverol qui gesticulait et parlait d'action ; d'ailleurs on ne voyait personne avec lui, ce qui obligea quantité de gens de sa connaissance d'aller avertir sa femme qu'il fallait qu'il rêvât ou qu'il lui fût arrivé

quelque chose de bien extraordinaire. Elle le fit chercher partout, mais inutilement ; il s'était éloigné de la ville et avait gagné des allées sombres où, à l'abri des importuns, il traitait du sublime avec sa nouvelle connaissance. Après avoir épuisé toute la philosophie ancienne et moderne et raisonné des secrets de la Nature, ils parlèrent aussi des sciences cachées, de la magie et autres choses semblables. L'étranger argumentait le mieux du monde.

Mais enfin comme il outrait un peu la matière, M. Graverol lui dit : Halte là Monsieur, le Christianisme ne vous permet d'aller si loin et il faut se tenir dans les bornes qui nous sont prescrites. En disant cela, il fut tout surpris de ne voir personne auprès de lui. Cependant il était au bout d'une allée bornée par une palissade qui formait une espèce de cul de sac, si bien qu'il fallait nécessairement pour en sortir retourner sur ses pas. Cette surprise obligea M. Graverol à faire un cri d'étonnement et ce cri fit venir à lui quelques hommes qui travaillaient assez près de là à raccommoder des arbres. Ces hommes qui le trouvèrent pâle et presque sans force lui firent boire un peu de vin qu'ils avaient dans leur callebasse et lui donnèrent tous les secours qu'ils purent. Il leur demanda s'ils n'avaient pas vu par où était passé le Monsieur qui était avec lui, mais il fut bien surpris quand ces bonnes gens lui dirent qu'ils étaient sur des arbres lorsqu'il était passé, qu'ils l'avaient même vu venir de bien loin, mais qu'assurément il n'y avait personne avec lui et qu'ils avaient même été surpris de l'entendre parler seul, s'ils n'avaient cru, comme ils savaient qu'il était avocat, qu'il composait quelque plaidoyer. M. Gra-

verol surpris du discours de ces hommes et de la disparition de l'étranger s'en retourna chez lui où il trouva tout le monde en alarme, sur l'avis qu'on était venu donner à sa femme. Il conta alors son aventure et toutes ces circonstances jointes ensemble firent que l'on publia bientôt la ville que le diable était venu voir M. Graverol. »

Très piquante aussi l'aventure d'une jeune femme de Nîmes, mariée à un gentilhomme septuagénaire, qui pourrait seulement prendre place dans certains journaux mondains de Paris (1).

Comme aujourd'hui, dans notre bonne ville, il y avait aussi des farceurs, en style moderne des fumistes. Écoutons encore l'auteur des *Lettres galantes* :

« Il y avait à Nîmes deux fameux débauchés dont l'un s'appelait Lengarent et l'autre Cottin. Ces deux messieurs étant un soir dans un cabaret, après avoir bu un peu plus que de raison s'avisèrent de se faire un défi assez plaisant. Je parie, dit l'un à son camarade que tu n'oserais pas, après minuit, donner de la bouillie à un pendu qu'on a porté tantôt sur le grand chemin ? Je parie que si répondit l'autre. On convint d'une somme qui fut mise sur jeu et déposée en mains tierces ; et pour éviter toute supercherie, il fut dit que celui qui devait aller porter la bouillie, laisserait le poëlon et la cuillère au gibet, pour preuve incontestable qu'il y aurait été. Il y avait une grosse demi-lieue de la ville ; la nuit était fort obscure ; tout cela ne rebuta pas l'intrépide parieur, il se mit seul en chemin, suivant les conventions , à l'heure marquée. Étant arrivé sur le lieu, il ne man-

(1) *Lettres galantes* p. 68.

qua pas d'exécuter ce qu'on lui avait prescrit. Mais à peine avait-il présenté la cuillère au pendu qu'il entendit une voix enrouée qui s'écria : « *Elle est trop chaude.* » Un autre serait mort de peur, mais celui-ci au contraire répondit sans s'émouvoir : *Tu n'as qu'à souffler.* Vous croyez bien sans doute que ce n'était pas le pendu qui parlait cela va sans dire. Mais croiriez-vous bien que c'était celui qui avait défié son compagnon, qui, pour lui faire peur, l'avait devancé et pendant qu'il était occupé à faire la bouillie s'était allé mettre à la place du pendu. Tout le monde fut surpris du courage de ces deux hommes. »

Suit la plaisanterie suivante dont l'auteur est un M. de la Cassagne, homme de la meilleure humeur du monde, qui quand il manquait de plaisir, trouvait le secret de s'en faire de tout et de se réjouir à peu de frais. « Il s'avisa un jour de faire une malice à un de ses voisins qui m'a paru assez plaisante, dit Mme du Noyer. Ce voisin était un bon gentilhomme qui vivait bourgeoisement et même très chichement. Un cuisinier aurait eu beaucoup de loisir chez lui, et il n'aurait pas seulement pu y faire une soupe aux chandelles, car elles n'étaient point d'usage dans cette maison là, et la sombre lueur d'une lampe en faisait, le soir, toute l'illumination ; encore était-on bien aise de pouvoir la ménager, et dans cette vue, M. et Mme de Recolin l'éteignaient dès qu'ils avaient fini un très léger souper, et après avoir fermé leur porte et couvert le feu pour le pouvoir rallumer au retour, ils allaient passer la soirée tout auprès de chez eux. M. de la Cassagne, qui comme voisin avait pu remarquer leur marche, réso-

lut de troubler un soir cette vie si unie et de leur causer un peu d'inquiétude. Il fit prix pour cela avec des maçons qu'il posta avec tout ce qui leur était nécessaire dans un coin, et après que M. et Mme de Recolin furent sortis de chez eux, il fit murer la porte de leur maison et se plaça avec quelques-uns de ces amis dans un endroit propre à entendre ce que ces bonnes gens disaient et à voir le dénouement de la pièce. Ils ne firent pas longtemps le pied de grue, car dès dix heures sonnant M. de Recolin et sa femme, gens très réglés prirent congé de ceux chez qui ils avaient passé la soirée. On les éclaira jusqu'à la porte de la maison où ils étaient, suivant la louable coutume de tous les soirs ; on entendit même un dialogue assez plaisant entre ces bonnes gens. C'est assez, disaient les uns, nous voyons assez clair, n'avancez pas davantage. Prenez garde, répondait-on, êtes-vous dehors, ne tombez point. Après tous ces compliments et plusieurs autres, on referma la porte du logis d'où l'on sortait et M. de Recolin, chercha la sienne à tâtons. Il savait cela par cœur ; ainsi il fut d'abord droit à l'endroit. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en croyant ouvrir la porte, il ne trouva qu'un mur ! Je me suis bien mépris, dit-il à sa femme ! Je croyais aller droit chez moi et j'ai donné contre la muraille. Voyons c'est plus bas. Il marcha et ne trouva pas ce qu'il cherchait. Il revint sur ses pas sans être plus avancé. Quoi ! s'écriait-il d'un ton à faire pâmer de rire ceux qui l'entendaient, m'aurait-on volé ma maison ? Serait-elle changée de place ? Il y a ici quelque chose de surnaturel et il faut que je m'éclaircisse. Allons, continua-t-il, prenons la

rue par un bout et comptons toutes les maisons. Voici, celle d'un tel, le savetier du coin et la reven-deuse. Cette longue et ennuyeuse énumération le conduisit à l'autre bout de la rue, et il eut le cha-grin d'y arriver sans que sa chère maison se fut ren-contrée sur son chemin. Elle est perdue, c'en est fait, disait-il d'un ton lamentable, elle était placée entre un chirurgien et un charcutier. Je trouve bien ces deux boutiques, mais il n'y a plus de maison qui les sépare. Ah ! ma chère que deviendrons-nous ? Nous voici à la rue dans une heure un peu indue ! Où irons-nous chercher un gîte ? Et que dira-t-on quand on saura le malheur qui nous vient d'arriver ? Mais est-ce enchantement, est-ce miracle ? Pourquoi faut-il qu'il nous arrive ici ce qui arriva autrefois aux habitants de Sodome ? Pendant tous ces discours auxquels la femme ne répondait que par des pleurs, il cherchait toujours cette porte et toujours inutile-ment. La bonne dame était d'avis de crier au voleur. Elle faisait fort tristement l'inventaire de son petit meuble, et il n'y avait pas une seule pièce de son ménage, jusques à la poêle et au gril qui ne lui coûtât de nouveaux soupirs. Et je crois que la nuit se serait passée dans cette inutile recherche et dans ses vains regrets si M. de la Cassagne et ses amis n'eussent découvert le mystère à force de rire. Ils firent appor-ter des flambeaux et démolir la muraille postiche. Tout le monde en rit le lendemain.... On parle dans ce pays-ci des bons mots de ce M. de la Cassa-gne comme à Paris de ceux de MM. de Gramont et de Roquelaure. »

M. de la Cassagne s'amusait aussi aux dépens de sa femme :

« Ce M. de la Cassagne était huguenot et d'une confrérie qu'on appelle le Consistoire. Or, un jour qu'il revenait de cette assemblée, il rentra tout refrogné chez lui. Sa femme lui demanda d'où venait son chagrin, qui parut redoubler à cette question, à laquelle il ne répondit que par un laissez : moi en repos. La bonne dame crut alors que quelque grand malheur menaçait l'église de Nîmes et si l'on avait pu dès lors, craindre la dragonnade, elle l'aurait sans doute crainte dans ce moment-là ; ainsi ne sachant que penser de la profonde tristesse de son mari, elle fit de nouveaux efforts pour en découvrir la cause ; et enfin, touché de ses larmes, il lui dit qu'il était dans le plus grand embarras du monde ; que le ministre qui devait prêcher le lendemain était très malade et que le Consistoire étant obligé de suppléer à ce défaut, on avait tiré au sort pour savoir qui serait celui qui prêcherait le lendemain et que le sort était tombé sur lui ; qu'on lui avait dit d'aller promptement étudier et qu'il ne savait comment s'y prendre. Sa femme compatit à sa peine et il entra dans son cabinet d'où elle l'entendit déclamer. Elle prêtait attentivement l'oreille pour voir comment il se tirerait d'affaires, mais l'entendant hésiter et s'arrêter de temps en temps, elle craignit que le même accident lui arrivât le lendemain en chaire et courut chez un de ses parents qui était homme de robe : Mon cousin, lui dit-elle, Monsieur de la Cassagne doit prêcher demain, et de la manière dont il s'y prend, je meurs de peur qu'il ne nous fasse l'affront de demeurer court ; c'est pourquoi comme vous avez étudié, je vous prie de lui venir aider à composer son sermon. Le cousin ne

savait que penser du discours de sa parente. Il fut pourtant chez elle, et comme, chemin faisant, elle avait conté cette nouvelle à toutes les personnes de sa connaissance, la maison se trouva remplie de gens que la nouveauté du cas attirait et avec lesquels Monsieur de la Cassagne plaisanta de la crédulité de sa femme qu'il compara à celle qui croyait que son mari avait pondu un œuf. »

Voici, d'après une lettre inédite de l'époque dont il m'a été impossible de déchiffrer la signature, ce que pensait son auteur de Nîmes et de ses habitants en 1708 :

« La physionomie de Nîmes est intéressante à étudier comme la physionomie matérielle, mais c'est marcher sur des charbons ardents que d'aborder un pareil sujet. Ici, tu le sais, sont de gigantesques monuments qui attestent amplement l'origine romaine de ses habitants ; ils datent à peu près de l'époque de la naissance de Jésus-Christ ; c'est une architecture pleine d'élégance et de goût qui rappelle le règne d'Auguste, de Virgile et d'Horace. Là ce sont, chez le peuple, des mœurs encore barbares qui semblent par leur violence se ressentir de leur origine. Nîmes est une ville à part ; entre toutes les autres, pas une ne lui ressemble. La classe du peuple est travailleuse, sa bourgeoisie lettrée et intelligente, avec des aptitudes spéciales pour les affaires et le droit. Les hautes classes catholiques ou protestantes se distinguent par l'amour du plaisir et le désir de briller. Nîmes pourrait être comparé à un homme doué d'excellentes qualités, d'un bon cœur, d'esprit et de goût, qui déraisonne sur un seul point. Prononcez devant ce monomane les mots

de *religion*, sa folie reparait et sa folie est mauvaise. Ce moment passé, il redevient bon ami, bon père de famille, artiste, jovial, franc, ouvert et généreux. Le Nimois est spirituel, mais la nature en a fait tous les frais; l'instruction n'y est pour rien, elle n'est pour lui qu'une fatigue inutile. Il est sobre, et dans les jours de fêtes il dépensera sa petite épargne pour traiter splendidement un ami; il aime sa liberté, mais n'entend pas qu'on touche à ses prérogatives; sa patience alors est vite lasse. La classe des artisans est très nombreuse; la partie protestante est presque toute originaire des Cévennes et de la Vaunage. Les ouvriers de Nîmes sont fiers et dépensiers aux jours de l'abondance; on les voit, dès le moindre revers, réclamer promptement les secours de la charité publique, aussi remarque-t-on dans cette classe une imprévoyance d'habitude très préjudiciable à ses intérêts. Avec elle, les établissements charitables ont vite épuisé les secours dont ils disposent et qui sont prodigués peut-être trop facilement. On remarque aussi dans cette classe beaucoup de hauteur, une sorte de morgue d'hidalgo, d'amour pour l'indépendance et d'ingratitude envers les établissements qui lui fournissent l'instruction et le pain. Il est difficile de trouver ici ces valets ou des servantes qui comprennent bien qu'ils sont payés pour servir et qui aient le sentiment de la déférence que l'on doit à un supérieur. Les hommes se trouvent rarement chez eux; ils sont au travail des champs ou au métier. Les jours de fête ils sortent volontiers de la ville, fréquentent le mail et vont au cabaret boire le vin clair et de Bellegarde. Les gros personnages

promènent en carosse aux abords de la ville, assistent au jeu du mail où à celui de paume, où l'on prend du café depuis quelque temps. »

Racine rapporte le plus enthousiaste souvenir d'un voyage à Nîmes, ville qu'il trouve « aussi belle aussi *polide* » que les plus belles villes de France. Les Arènes le font pâmer d'étonnement. Il faut lire cela dans ses lettres à La Fontaine, qui se terminent souvent par un *adousias* bien méridional.

Madame du Noyer nous fait part de l'aventure singulière arrivée à la femme d'un conseiller au présidial, appelé M. Mesandier : « Madame Mesandier revenait d'une noce de village ; le curé du lieu la reconduisait et elle était montée en croupe derrière lui ; façon d'aller qui est assez en usage dans le Languedoc. Le temps paraissait le plus beau du monde ; mais à peine eut on fait une demie-lieue que l'air s'obscurcit, le tonnerre gronda et le triolet de différente espèce et de différent sexe vit fondre sur lui un orage des plus affreux ; il n'y avait pas moyen de s'en garantir ; on était au milieu d'une plaine, pas un arbre, ni même un buisson ne s'offrait à la vue et l'on ne pouvait se mettre à l'abri nulle part. Il fallut donc continuer son chemin avec des frayeurs mortelles, chacun faisait des vœux à sa manière, car la différence était dans les religions aussi bien que dans les sexes et la dame était huguenote, mais toutes les prières n'empêchèrent point que le cheval ne fut renversé d'un coup de tonnerre avec sa double charge. Madame Mesandier ne sut plus ce qu'elle devint. Il lui sembla seulement qu'elle était accablée par le poids de quelque montagne, et lorsque l'orage eut cessé, quelques paysans charitables

la tirèrent de dessous ces deux corps foudroyés. Celui du prêtre était entièrement brûlé et n'avait de sain que l'endroit où la dame avait appuyé sa main, ce qui aurait pu servir à la faire canoniser si elle avait été catholique. Quoiqu'il en soit, elle échappa à ce péril comme par miracle et vécut plusieurs années après. »

Dans une autre de ses lettres, elle nous conte l'histoire d'un gentilhomme d'Arles qui voulût à toute force devenir veuf : « Il s'avisa dit-elle, d'un moyen qui le mettait à l'abri de la rigueur des lois. Il avait une maison de campagne sur les bords du Rhône. Sa femme y allait très souvent et sa voiture ordinaire était attelée d'une petite mule proprement harnachée et dont on prenait presque autant de soin que de celle du Pape, dont les caprices sont tant vantés. L'expédient que le mari trouva fût d'empêcher pendant trois jours que la mule ne pût boire ; après quoi, il proposa une promenade à la maison de campagne. La dame y donna les mains. On se mit en chemin ; mais dès qu'on approcha du Rhône, la mule altérée se lança dedans avec la même ardeur avec laquelle un cerf aux abois est poursuivi par une meute se jette dans une fontaine. Il ne fut pas possible de l'arrêter. Elle entraîna la bonne dame dans les flots et la rapidité du fleuve l'éloigna bientôt du lieu où ce malheur venait d'arriver. L'époux en parut inconsolable. Tant il est vrai que les hommes sont habiles dans l'art de dissimuler ! Mais enfin on sut par les gens dont il s'était servi pour empêcher que la mule ne put boire, que c'était à cette invention qu'il devait son veuvage et on ne lui en laissa pas longtemps goûter les douceurs. »

J'arrête ici la publication de ces extraits tirés des lettres et des mémoires de Madame du Noyer. Ils donneront suffisamment à nos contemporains une idée de la vie d'autrefois dans notre région et en particulier à Nîmes. C'est à ce titre seul qu'on peut leur trouver quelque intérêt en comparant notre existence de la fin de ce siècle avec celle de nos pères.

ADOLPHE PIEYRE.

LORSQU'ÈVE MOURUT

C'était par un beau soir des premiers jours du monde.
L'insensible nature allait encor fleurir,
Et, dans la nuit qui répandait sa paix profonde,
Ève, ayant accompli ses jours, allait mourir.

Le cœur plein d'une affreuse et morne inquiétude,
Tous ses fils se penchaient, hagards, à son côté,
Car ils n'avaient pas pris encore l'habitude
De regarder la mort avec tranquillité.

Soudain, ouvrant ses yeux près de se fermer, Ève
Vit Seth, Enos, Kénan, Méthuscaël, Tsilla,
Puis elle retourna sans rien dire à son rêve,
Plus triste, car son fils Caïn n'était pas là.

C'était son fils. Elle l'aimait malgré sa faute.
Elle eût voulu serrer sa tête dans ses mains,
Et dire quelques mots de tendresse à voix haute,
Pour qu'il ne dut plus fuir la face des humains.

Elle l'aimait autant que d'autres, plus peut-être.
Elle espérait mourir entre ses bras velus,
Et songeait que Caïn vivait seul, qu'aucun être
Ne l'aimerait sitôt qu'elle ne serait plus.

Tous ses fils cesseraient bientôt de parler d'elle.
Chacun n'avait-il pas sa femme et son labeur ?
Mais le cœur de Caïn lui resterait fidèle
Car nul n'avait autant besoin de son amour.

Son fils n'était pas là. Dans sa douleur farouche
Cain s'était enfui sur le haut d'un rocher,
Et les larmes coulaient de ses yeux à sa bouche,
Et seul, couvert de honte, il n'osait approcher.

Il disait : « Toi qui m'as porté dans tes entrailles,
Et qui me souriais, me prenant dans tes bras ;
Je ne te verrai plus avant que tu t'en ailles,
Et tu meurs en croyant que je ne t'aime pas.

Et pourtant je sens bien, ma mère, que tu m'aimes.
Quand j'ai péché, ton cœur n'a point su se fermer.
La haine des mortels et mes crimes eux-mêmes
N'empêchent pas la mère et le fils de s'aimer.

Car lorsque je dus fuir les hommes égoïstes
Tu fus seule à m'aimer, me sachant criminel,
Et je compris, un jour, en voyant tes yeux tristes,
L'ineffable douceur de l'amour maternel. »

Cain donc prononçait des paroles semblables,
Et gardait dans son deuil et dans son abandon
L'humble regard de ceux qui se sentant coupables
Se courbent devant tous pour demander pardon.

On entendit alors comme des cris funèbres.
Ève ferma les yeux et ses fils, haletants,
Se sentirent soudain plus seuls dans les ténèbres,
Et tremblèrent de tout leur corps quelques instants.

Ils ne comprenaient pas le terrible mystère.
Un silence effrayant les séparait des cieux,
Et, dans la nuit lugubre, ayant peur de se taire,
Ils sanglotèrent tous, les deux mains sur les yeux.

Et la clameur de tous ces gens était si forte
Qu'en l'entendant Cain cria : Tout est fini.
Je suis seul à présent, car notre mère est morte,
Et l'amour de ce monde est à jamais banni.

Comme une poule unit ses poussins sous son aile,
Ève nous entourait de ses regards cléments,
Et, réunis par sa tendresse maternelle,
Nous devenions soudain plus doux et plus aimants.

Mais nous avons perdu notre mère, et les hommes
N'auront plus que la haine en leurs cœurs envieux,
Car la tendresse est jeune et naïve, et nous sommes
Déjà si peu naïfs, déjà même si vieux.

Je vais donc suivre seul ma route plus obscure.
Quelque jour contre un roc je briserai mon front.
Ceux qui verront couler le sang sur ma figure
Diront que c'était juste et se réjouiront.

Mais plus aucune voix désormais, plus aucune
Ne viendra-t-elle dire aux hommes : « Aimez-vous ? »
La rancune doit-elle enfanter la rancune ?
Faut-il crier : « Sauve qui peut. Malheur à nous ? »
†

Oh ! Si je pouvais dire aux hommes : « Je vous aime.
Mon cœur s'est transformé dans le calme des champs.
Si je fus criminel, écoutez-moi quand même.
Un grand amour peut croître en l'âme des méchants.

Ayez peur de l'envie et redoutez la haine.
Et que chacun de vous se dise avec effroi,
Que peut-être, animé d'une rage soudaine,
Il tuera quelque jour son frère, ainsi que moi.

Et puissent mes malheurs diminuer les vôtres !
Que ma souffrance serve au moins à votre bien !
Apprenez donc à vous aimer les uns les autres.
Préservez-vous du crime en détestant le mien. »

Soudain, comme il parlait, la voix lui fut ravie,
Et Cain, éperdu, vit dans un songe affreux,
Les hommes à venir qui luttèrent pour la vie,
Oubliaient tout amour et se tuaient entre eux.

Et Caïn soupira : « C'est vrai. Nul ne tient compte
Des conseils du méchant. Il ne m'est pas permis
D'épargner à mes fils mon angoisse et ma honte,
Ni de les détourner du mal que j'ai commis. »

Alors, baissant les yeux, Caïn vit dans la brande
Des hommes qui couvraient sa mère d'un linceul.
Et sa douleur n'avait jamais été si grande,
Sous l'immense ciel vide et noir, il était seul.

Et murmurant tout bas : « J'ai péché, c'est donc juste
Qu'à mon amour ne puisse croire aucun vivant, »
L'assassin au cœur dur, l'hercule au bras robuste
Se mit à sangloter comme un petit enfant.

ANDRÉ DUMAS.

LES PROGRÈS DE L'HISTOIRE NATURELLE

DANS LE DÉPARTEMENT DU GARD EN 1896

La Société d'Étude des Sciences naturelles, fondée à Nîmes en 1871, sans oublier les questions générales, se proposait de prendre plus particulièrement le département du Gard comme champ de ses explorations.

Ce programme inspiré par l'amour de la science et de la terre natale, n'est-il pas une partie même d'un programme plus vaste que la *Revue du Midi* a adopté pour elle-même ? Sans doute. Aussi avons-nous pensé que les abonnés de la *Revue* s'intéresseraient aux travaux des naturalistes nimois. Nous empruntons au rapport, présenté récemment à la 25^me séance anniversaire publique de la Société d'Étude des sciences naturelles, le paragraphe où sont analysés les travaux originaux qu'elle a publiés en 1896. On pourra juger ainsi des progrès de l'histoire naturelle dans le département du Gard pendant l'année qui vient de s'écouler.

Géologie : — Le *Bulletin* de la Société a continué la publication de la *classification nouvelle des formations sédimentaires du Gard*. Le travail de M. Théodore Picard est accompagné d'une jolie carte géologique réduite du département.

M. Adrien Jeanjean, le doyen de nos géologues, nous convie depuis quelques années à le suivre dans d'intéressantes excursions à travers les arrondissements du Vigan et d'Alais.

Il nous a donné cette année un compte-rendu très instructif des courses géologiques et spéléologiques que l'on peut faire aux environs de Ganges.

Les excursions d'un jour ou deux, dont M. Adrien Jeanjean trace les itinéraires, permettent de voir dans un rayon assez restreint différentes formations et d'y recueillir soit de nombreux fossiles, soit de bonnes espèces minérales.

Spéléologie : — M. Félix Mazauric continue beaucoup de zèle et de témérité à s'aventurer dans les grottes et avens de notre département. Il a pu dans ces trois dernières années en visiter plus de cinquante. La plupart de ces grottes et avens sont situés sur les bords du Gardon. Il en a relevé avec soin de nombreux plans et coupes. Ses recherches lui ont permis de démontrer que c'est à l'action souterraine des eaux courantes qu'est dû le creusement du pittoresque petit *cagnon* qui prend naissance à Russan pour se terminer au Pont-du-Gard.

Pour déterminer l'âge des diverses formations, M. Félix Mazauric a recherché tous les rapports qui pouvaient avoir existé entre le Gardon et le Rhône aux époques pliocène et quaternaire. De là, une étude spéciale des environs de Nîmes, de la Costière et de Remoulins.

Récemment, il nous a démontré que tout le plateau supérieur du bois de Féron portait les traces d'au moins cinq branches anciennes du Gardon, corres-

pendant à la grande phase alluvienne qui commença à la fin du pliocène moyen pour se terminer à la grande extension glaciaire.

Bref, comme conclusion à ses nombreuses études, M. Félix Mazauric se trouve aujourd'hui en mesure de présenter sur toute la vallée du Gardon un ouvrage complet qui comprendra des vues entièrement neuves sur les alluvions anciennes de notre région et démontrera d'une manière définitive comment s'est creusé le *cagnon* inférieur du Gardon. Cette démonstration n'avait pas encore été tentée ailleurs, et elle n'a été rendue possible que grâce aux récents progrès de la spéléologie.

Botanique : — M. Gustave Cabanès herborise avec ardeur des plus louables dans tous nos environs. Il porte aussi ses pas ou plutôt sa bicyclette jusqu'aux environs de l'observatoire du mont Aigoual, à la Sereyrède même. Ses comptes rendus d'herborisations nous signalent de nouveaux habitats de plantes, qui enrichissent considérablement notre flore. Aussi dans quelques années sera-t-il à même de nous donner une révision complète des plantes du Gard.

Parmi les plus importantes qu'il a eu à nous signaler cette année, nous citerons la variété *Delalea* Doll., du *Scolopendrium officinale* Liu. Cette remarque est nouvelle pour la flore de France. M. Gustave Cabanès l'a découverte à quelques kilomètres de Nîmes, dans un des coins les plus sauvages du gouffre de l'Espéluque de Dions.

Disons, à propos de l'Espéluque de Dions, que ce remarquable aven a été l'objet d'un important mémoire de MM. Félix Mazauric et Gustave Cabanès ;

le premier en a étudié les phases géologiques et spéléologiques ; le second en a dressé la statistique botanique.

M. Gustave Cabanès a porté son attention sur un arbrisseau commun de nos garrigues, dans nos mazaets et nos jardins publics : le *Rhamnus alaternus* Lin. Eh bien, si commun que soit ce végétal, il comprend avec le type deux variétés bien distinctes : *Rh. Clusii* et *Rh. hederacea*, variétés qui n'avaient pas encore été distinguées par nos anciens floristes.

L'étude de la répartition des espèces végétales qui ont une habitation disjointe, présente toujours un réel intérêt pour la géographie botanique, surtout quand l'espèce est peu répandue. C'est pour cela que M. Georges Fabre a jugé bon de signaler aux botanistes une station nouvelle dans le Gard du *Pinus Salzmanni* Dunal. Cette variété du Pin laricio de Corse n'était connue jusqu'ici, en France, que dans deux localités des Cévennes du Languedoc, les environs de Bessèges (Gard) et Saint-Guilhem-le-Désert (Hérault). C'est en explorant les environs d'Anduze pour l'établissement de la carte géologique de l'arrondissement d'Alais que M. Georges Fabre a découvert ce conifère, prospérant à l'état spontané, au col d'Uglas, dans la commune de Mialet.

M. Alexandre Liron nous a envoyé un travail manuscrit qui a dû lui demander beaucoup de recherches, c'est un *Dictionnaire étymologique des noms des plants de la Flore du Gard*. Ce travail est déposé dans la bibliothèque.

Si le règne végétal nous fournit une grande quantité de plantes utiles, le nombre est grand

aussi de celles qui nous sont nuisibles. Parmi ces dernières, une nouvelle venue, la *Nocardia bovis* Blanch., est déjà célèbre par la terrible maladie, l'Actinomyose, qu'elle communique aux hommes et aux animaux.

Ce tout petit champignon vit sur les graminées et peut, de là, passer dans l'organisme du bœuf, du cheval, etc., et de l'homme lui-même.

C'est à M. le Dr Jules Reboul que nous devons d'avoir diagnostiqué l'Actinomyose dans le Gard et d'avoir centralisé tous les documents qui s'y rapportent. La conclusion pratique de ces études est que dans nos promenades, nous devons nous garder de porter à la bouche les brindilles de graminées fraîches ou sèches et surtout le vulgaire Orge des murs. Évitions aussi le contact des animaux domestiques.

D'ailleurs, la Société, s'associant au désir exprimé par notre habile chirurgien, a émis le vœu que la Commission d'hygiène du Gard rédigeât des instructions sur la prophylaxie de l'Actinomyose et répandit ces instructions dans nos campagnes.

Ce vœu a été transmis à M. le Préfet du Gard.

M. Armand Lombard-Dumas nous a entretenus de la fructification d'un pied femelle de dattier, au château de Villetelle, sur la rive droite du Vidourle. Cette belle monocotylédone, dont l'âge dépasse un demi-siècle, jouit, sous notre climat, malgré les basses températures qu'elle a eu à supporter, d'une végétation luxuriante. Notre dévoué collègue a bien voulu joindre à sa note des détails sur la culture du Dattier et la récolte des dattes en Algérie, détails qu'il a recueillis lors d'un voyage botanique à Biskra, en 1892.

Zoologie. — On sait depuis peu de temps que le castor recèle dans sa fourrure un coléoptère, le *Platypsyllus castoris* Rits. Cet été, pour la troisième fois. M. Galien Mingaud a retrouvé l'insecte à l'état adulte sur le castor du Gardon, et il a eu le bonheur d'en capturer aussi quelques exemplaires à l'état de larve. C'est la première fois que cette larve est prise sur le castor de France. Notre collègue, M. le Dr Chobaut, en fera l'objet d'une description spéciale.

La capture du *Platypsyllus castoris* Rits., en été, est intéressante ; antérieurement, on ne l'avait signalé que dans la saison froide. On peut donc maintenant espérer le retrouver en tout temps.

En examinant au microscope le poil des castors, M. Galien Mingaud recueillit aussi un acarien que M. le Dr Trouessart a reconnu nouveau pour la science et qu'il a eu l'amabilité de lui dédier. M. le Dr Trouessart a donné, dans notre *Bulletin*, sur les métamorphoses et les mœurs du *Schizocarpus Mingaudi* Trt., deux notes intéressantes.

On comprend de plus en plus l'importance de nos castors du Gardon et du Rhône au point de vue de l'histoire naturelle générale ou locale, et l'on doit s'associer à M. Galien Mingaud, qui, dans sa note : *La protection du castor du Rhône*, a pris la défense de ces intéressants mammifères indigènes.

Les vignobles de notre région ont été très endommagés, au printemps de cette année, par un de leurs nombreux parasites, la *Chelonia caja* Lin. M. Galien Mingaud, en élevant de ces chenilles pour en obtenir les papillons, en a vu périr plus des deux tiers, tués par deux parasites qui n'avaient

pas encore été signalés sur la *Chelonia caja* Lin. : une mouche (*Exorista affinis* Fall.) et un hyménoptère (*Microgaster perspicuus* Nees).

Ce qui s'est passé dans le *terrarium* s'est également présenté dans la nature. Nombre de ces chenilles, grosses et velues, sont mortes victimes de leurs infimes parasites, qui ont ainsi protégé nos vignobles dans une certaine mesure.

A Montpellier, M. le professeur Valéry Mayet a observé, sur les chenilles de la *Chelonia caja* Lin., un cryptogame parasite, l'*Entomophthora Aulicæ*, qui les tue par une action analogue à celle du *Botrytis bassiana*, entraînant la maladie des vers - à - soie appelée muscardine.

Certains oiseaux chanteurs répètent merveilleusement les chants d'espèces voisines. Mais entendre un vulgaire moineau qui imite le pinson, le chardonneret, le canari et même des grillons placés dans une cage à côté de lui est un fait nouveau, sinon unique, et qu'il a paru piquant de signaler.

Les cas de croisement et de fécondation entre espèces animales dissemblables sont relativement rares. C'est ce qui a engagé M. le Dr Alfred Liron à nous transmettre une observation concernant une cane fécondée par un coq.

Les œufs résultant de cette anormale fécondation ont présenté certaines particularités de structure fort curieuses, mais aucun n'a éclos, bien que la cane, avant l'accident qui la priva de son canard, eût pondu des œufs fécondés.

Physiologie. — N'ayant trouvé nulle part de renseignements sur les pulsations du vaisseau dorsal

chez les vers-à-soie, M. Jules Gal a entrepris d'étudier ces pulsations et nous a fait connaître ses premières observations, qui présentent dès maintenant un réel intérêt.

Le vaisseau dorsal n'est bien visible chez le ver-à-soie qu'après la quatrième mue, il continue à devenir de plus en plus gros jusqu'au moment de la montée à la bruyère. On ne peut donc compter que sur une dizaine de jours pour l'observer. Bien que ce laps de temps soit court, notre sympathique président a pu étudier quelques-unes des causes qui font varier le nombre des pulsations.

Ces causes sont : l'âge des vers-à-soie, la fatigue, la diète, la température, la lumière, les vapeurs diverses, les gaz, etc.

Il résulte des premières observations de M. Jules Gal qu'il y aurait lieu, dès à présent, d'insister auprès des éleveurs sur l'action de la lumière et par cela même sur la nécessité de mieux éclairer les magnaneries.

M. Jules Gal continuera ses recherches la saison prochaine et nous en fera connaître les résultats et, s'il y a lieu, les applications.

Hydrologie : — Le laboratoire municipal de chimie ayant effectué une longue série d'analyses minérales des eaux de puits de Nîmes, M. Jules Gal a pensé qu'il serait bon d'en tirer des déductions pour savoir quels seraient ceux de ces puits dont l'eau pourrait être considérée comme potable. Il en est très peu qui puissent répondre à la vaine formule d'une eau potable et notre savant chimiste conseille de s'en tenir à l'eau fournie de temps immémorial par notre belle source de la Fontaine.

Malheureusement, comme celle-ci ne peut suffire actuellement à tous les usages de la ville, on peut avoir recours à l'eau du Rhône, dont le degré de pureté répond à presque toutes les exigences de l'hygiène.

Pour que l'étude des eaux de Nîmes fut complète et qu'on pût en tirer des conclusions pratiques, il faudrait en compléter l'analyse chimique par l'examen bactériologique, M. Jules Gal nous fait espérer que ce desideratum sera bientôt rempli.

La source de la Fontaine de Nîmes a donné lieu à de très nombreux travaux, parmi les plus récents ceux de M. Torcapel font autorité.

Notre savant ingénieur se plaçant à un point de vue tout à fait scientifique a étudié le bassin d'alimentation de cette bienfaisante source.

M. Torcapel voit dans le vallon de Vaqueyrolles, d'après sa structure géologique, le centre de canalisation des eaux pluviales qui viendraient sourdre à la Fontaine.

M. Louis Dumas a calculé le débit moyen de la source depuis 1893 jusqu'en 1895 en s'appuyant sur les observations journalières de l'échelle graduée, placée à la muraillette, observations relevées avec beaucoup de soins par M. le garde Berthézène.

Selon les calculs de M. Louis Dumas la source débite beaucoup plus d'eau qu'il n'en faudrait pour la consommation de la ville, mais il s'en perd d'énormes quantités par les fissures naturelles qui existent dans la roche encaissante.

Un moyen bien simple pour assurer, comme autrefois, à la source un débit régulier serait de reboiser en pins tout son bassin d'alimentation.

Un vœu que nous nous permettons d'exprimer ici serait qu'il fut placé au temple de Diane, sans vouloir en faire pourtant une petite station météorologique, un pluviomètre et un thermomètre afin de rendre plus complètes les observations de M. Berthézène.

Anthropologie : — S'inspirant du remarquable mémoire de M. le médecin principal Du Cazal : *Répartition en France des infirmités susceptibles d'entraîner l'exemption du service militaire*, M. le Dr Pierre Delamare en a extrait la répartition des cas de réforme de 1887 à 1893, dans le Gard et dans la région.

Les quinze tableaux qui nous ont été présentés, donnent un relevé local des infirmités ou affections chroniques atteignant les jeunes gens mâles des départements cités.

M. le Dr Pierre Delamare tire de ces tableaux deux conclusions : une ethnologique et une sociale.

La première est que nous revenons à notre vieille race celtique brachycéphale ; la seconde, une hygiène générale et familiale bien comprise détournerait de descendant des infirmités qui ont été transmises par une suite de nombreuses générations, elle préparerait ainsi à notre pays une race saine et vigoureuse.

.....

Nous ne pouvons nous désintéresser de ce qui se passe au muséum municipal d'histoire naturelle, aussi sommes-nous geureux de féliciter son vénéré conservateur, M. Stanislas Clément. Il déploie toujours une activité juvénile pour enrichir cet établissement.

Tous nos efforts tendent à faire, et de la Société et

du Muséum un groupe scientifique important, avec l'aide de tous ceux qui, dans la région, s'intéressent à l'étude de la nature.

Fidèle à ses traditions fondamentales, soutenue par les sympathies effectives des vrais amis de la science, la Société marchant d'un pas égal, a suivi dans le passé et suivra dans l'avenir, la voie qu'elle s'est tracée, sans marquer de limite à l'activité de ses recherches.

GALIEN MINGAUD.

LES CHANTS D'UNE AME

DE M. RAYMOND FÉVRIER ⁽¹⁾

« Voici le troisième volume que l'un de nos aimables et distingués correspondants, *M. Raymond Février*, offre au public lettré. Des vers, des vers encore, des vers toujours, et l'inspiration ne me paraît pas épuisée. Il y a, dans ce recueil, comme dans les deux précédents, un souffle pur, un élan généreux, une haute moralité dont je remercie pour ma part très sincèrement le poète. Alors que de nos jours trop souvent le talent sert de véhicule aux passions délétères, n'est-ce donc rien qu'une muse pudique, soucieuse de la conscience et tributaire de la vertu ? Le mal a ses hérauts, ses bardes, ses apôtres ; saluons avec gratitude les apôtres, les bardes et les hérauts du bien.

« J'ajoute que la gratitude a d'autant plus sa raison d'être, quand ces représentants du bien la chantent en véritables poètes, et quand, à l'ambition de faire entendre une saine parole, viennent se joindre l'inspiration qui l'orne et le talent qui l'embellit. Or, c'est certainement le cas pour l'œuvre qui nous occupe ce soir. Une facture habile et expérimentée s'y trouve heureusement unie à l'élévation de la pen-

(1) Rapport présenté à l'Académie de Nîmes.

sée ; puisqu'il s'agit de chants, même de chants d'une âme, c'est quelque chose que l'oreille y ait sa part comme le cœur.

« Ce qui me frappe tout d'abord dans ce recueil, c'est la variété des genres. Hymnes, sonnets, ballades et nocturnes, M. Février aborde avec aisance toutes ces façons de traduire ses délicates impressions.

« Je ne suis pas moins étonné de la diversité des mètres et des rythmes. L'alexandrin, le vers de dix syllabes, les rimes redoublées ou entrelacées ou suivies semblent également habituels et familiers à notre auteur. Je remarque en particulier une *Berceuse* dont la coupe rappelle avec un vrai bonheur Remy Belleau dans ses stances d'*Avril*, et Ronsard dans sa chanson de *Marie*.

« Ce qui provoque enfin ma juste sympathie, c'est le nombre considérable de pièces largement venues, de vers harmonieux, de strophes bien frappées. Vous les citer serait trop long ; je n'ai d'ailleurs qu'à vous rappeler deux fragments, lus à la séance publique et écoutés par l'auditoire avec une faveur marquée : *Les Cils* et *Les Deux Amours*. Mais je veux, cependant, vous signaler une pièce qui est, à mon avis, la perle du recueil :

DOUCES CHOSES

Quand une mère, prompte à calmer nos douleurs
Et nos sanglots parfois sans cause,
De ses tendres baisers sèche nos jeunes pleurs,
Pleurer est une douce chose.

Quand un femme aimante, au beau regard profond
Où l'azur du ciel se dépose,
Compatit aux chagrins que les hommes nous font,
Souffrir est une douce chose.

Quand un essaim d'enfants rieurs, les yeux luisants,
La lèvre en fleur comme une rose,
Mêle une fraîche aurore au soir de nos vieux ans,
Vieillir est une douce chose.

Quand Dieu fait resplendir à l'heure du trépas,
A travers la paupière close,
L'enchantement du jour qui ne s'éteindra pas,
Mourir est une douce chose.

« Cette citation suffira, j'en suis sûr, pour légitimer mon impression sur cette œuvre excellente, dont le grand mérite, à mon sens, est justement d'être un élan, de jaillir d'un cœur généreux, de répondre enfin à ce titre que l'auteur a voulu lui donner : *Chants d'une Ame.* »

GUSTAVE FABRE.

L'AMBASSADEUR NICOT¹

Le nimois Jean Nicot, conseiller du roi et maître des requêtes en son hôtel « diplomate consommé, littérateur et écrivain apprécié, homme de cœur et de société, possédant un savoir et une science profonde », fut désigné par Henri II pour l'ambassade de Portugal en avril 1559, et séjourna deux ans à Lisbonne. M. Edmond Falgairolle, procureur de la République à Aubusson, vient de publier la correspondance inédite de cet ambassadeur, 46 lettres et 16 minutes de dépêches, tirées de la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg et de la Bibliothèque nationale. Il a fallu neuf ans de recherches pour recueillir tous ces documents, et M. Falgairolle les a réunis en un fort volume de 350 pages, en les faisant précéder d'une étude aussi consciencieuse qu'intéressante.

Le nouvel ambassadeur de France en Portugal avait de nombreuses questions à traiter. Les routes maritimes étaient aussi peu sûres que les routes de terre. Fréquents étaient les actes de piraterie ; l'occasion faisait le larron ; quand deux ba-

(1) Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal au xvi^e siècle. Sa correspondance inédite, par Edmond Falgairolle, procureur de la République à Aubusson, membre de la Société d'archéologie, membre de l'académie de Nîmes. — Paris, Augustin Chalmel, 1897.

teaux se rencontraient, le plus fort courait sus à l'autre et s'emparait de la cargaison. De là, plaintes et récriminations incessantes.

Le Portugal avait de riches colonies, sur la côte d'Afrique ou au Brésil, sans parler des possessions lointaines de l'Orient : ici, c'était le calviniste Villegagnon qui bâtissait un fort sur la terre d'Amérique ; là, des capitaines inconnus, en quête de gains illicites, qui rôdaient dans les parages de la Guinée, à la recherche d'un chargement de poivre ou de poudre d'or. Et la Cour de Portugal de renouveler ses plaintes.

Le roi de France n'était guère plus satisfait. Des ports de Bretagne et de Normandie partaient sans cesse des bateaux chargés de blé, qui négligeaient d'acquitter les droits de douane et venaient vendre leur marchandise à Lisbonne. Les Portugais recevaient avec joie une denrée indispensable, dont le prix était diminué de tout ce que perdait le trésor du roi de France, et le gouvernement se gardait bien de faire droit aux réclamations de Nicot, pour un tort dont une puissance amie était seule à souffrir. Ajoutons que les tribunaux portugais mettaient la justice au service de leurs compatriotes, et que, pour nos nationaux, procès engagé était d'avance procès perdu.

Enfin, en dehors et au-dessus de tous ces différends l'ambassadeur semblait chargé d'une mission politique de haute portée : préparer le mariage de Marguerite de Valois et du jeune enfant, don Sébastien, afin d'assurer ainsi l'avenir de la dynastie portugaise et l'indépendance du royaume contre l'ambition et les intrigues espagnoles.

Comment l'ambassadeur de France s'est-il acquitté de sa tâche ? M. Falgairolle rend un juste

hommage à son zèle, à son activité, ainsi qu'à la précision et à la variété de ses renseignements. Jean Nicot a en effet rempli honorablement une tâche difficile et absorbante. Mais a-t-il été bien payé de ses peines ? Il semble qu'il n'ait eu à se louer ni de son souverain, qui, par négligence ou pénurie, fait de lui un ambassadeur besoigneux, pressé par ses créanciers, toujours à court d'argent, ni de la Cour de Portugal, qui, sans rien refuser, n'accorde jamais rien. Les blés continuent à être exportés en fraude ; les marchands sont molestés et dépouillés. De temps en temps, quand on craint d'avoir dépassé la mesure, on relâche quelques Français illégalement détenus ou frappés de peines excessives. Mais Nicot plaide en vain les intérêts du fisc, réclame inutilement la vente directe de quelques chargements d'épices à nos nationaux, essaye sans succès de sauver la colonie de Villegagnon. Quant à la grande question, le mariage de Marguerite de Valois, il constate bien que tout le monde le désire, mais n'arrive pas à provoquer une proposition ferme et nette, qu'il puisse transmettre officiellement. En fin de compte, dans la lettre de rappel du juillet 1561, le roi de France est obligé de reconnaître qu'il est aussi peu utile pour son service et le bien de ses sujets « d'y (à Lisbonne) tenir des ambassades que de n'en tenir point. »

M. Falgairolle a étudié dans tous ses détails l'ambassade de Nicot ; et, dans ce commerce avec un homme éminent, il a passé peu à peu de l'intérêt à la sympathie, de la sympathie à l'affection, de l'affection à l'admiration. L'historien, qui voulait juger en magistrat, est devenu l'ami, qui plaide en avo-

cat, et le défenseur de Nicot a mis au service de sa cause la science de l'érudit et l'art de l'écrivain. Il aime à entendre le roi appeler Nicot « son amé et féal conseiller » ou la reine de Portugal lui dire que sa conduite est « très chrétienne, très sainte et très bonne. » Il s'indigne à l'idée qu'on a pu lui contester la gloire d'avoir fait adopter en France cette Nicotiane, qui fut d'abord une plante médicinale, la panacée universelle. Il conclut que Nicot se place « au premier rang des diplomates, » et que « sa part de gloire est assez large pour que rien ne puisse l'amoin-drir. » Enfin il demande pour cet homme illustre l'honneur accordé déjà par la ville de Nîmes à l'empereur Antonin et au poète Reboul.

Nicot aura-t-il sa statue ? Cette statue fera-t-elle revivre le diplomate et le lettré « peu connu et presque oublié de nos jours ? » Nîmes ne semble pas, jusqu'à présent du moins, atteinte de statuomanie, et son crédit en pareille matière est loin d'être épuisé : Qu'elle élève donc un monument à Jean Nicot ; mais en disant bien haut qu'elle veut honorer l'ambassadeur, le conseiller d'état, l'homme de lettres : c'est peut-être le seul moyen de prévenir une protestation bruyante des sociétés contre l'abus du tabac.

E. D.

CHRONIQUE

Sous cette rubrique, la *Revue du Midi* publiera désormais chaque mois le bilan intellectuel, littéraire, scientifique, artistique, de la ville de Nîmes et de la région : ordres du jour des sociétés savantes, sujets de conférences, titres d'articles importants contenus dans les périodiques et dans les journaux. Elle prétend, par ce moyen, refléter aussi exactement que possible le mouvement intellectuel assez considérable de cette partie de la France. C'est dire que nous accueillerons avec reconnaissance toutes les communications qu'on voudra bien nous adresser à ce sujet. La *Revue* ne voulant pratiquer aucune exclusion ni prendre aucune opinion pour son compte, elle ne publiera, bien entendu, que des sommaires, sans appréciation.

ACADÉMIE DE NÎMES (Hôtel de Ville).

SÉANCE DU 12 JANVIER. — *Ce qu'on peut lire dans une mosaïque* :
M. Gaston MARUÉJOL.

SÉANCE DU 27 JANVIER. — *Organisation du Congrès archéologique qui se tiendra à Nîmes en mai prochain* : M. DE MARSY, Président de la Société Archéologique de France. — *Mon Voyage à Moscou* : M. Georges MAURIN. — Élection de

M. l'abbé Bascoul, curé à Fons, comme membre correspondant.

SÉANCE DU 13 FÉVRIER. — *Cri d'Alarme*, poésie : M. CHANS-ROUX. — *Les Caresses d'Antan* de M. Alexandre Ducros : M. Jacques ROCAFORT.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDE DES SCIENCES NATURELLES DE NIMES

SÉANCE DU 22 JANVIER. — *L'ancienne pharmacopée* : M. Jules GAL (causerie). — *Présentation d'un crâne de Gorille de la région de Fernan-Vaz (Gabon)* : M. Galien MINGAUD (communication).

SÉANCE DU 29 JANVIER. — *Le Castoréum du Gardon, étude chimique* : M. Jules GAL (travail original).

SÉANCE DU 5 FÉVRIER — *Les Oiseaux utiles et nuisibles à l'agriculture dans le Gard* : M. Albert GORY (travail original). — *Origine de l'Acide carbonique dans la source minérale de Vergèze* : M. Gabriel CARRIÈRE (observation originale). — *Le Gardon et son canon inférieur* : M. Félix MAZAURIC (travail original).

SÉANCE DU 19 FÉVRIER. — *La vision des couleurs et ses anomalies* : M. le Docteur Gaston CROUZET (conférence).

COMITÉ DE L'ART CHRÉTIEN

SÉANCE DU 2 FÉVRIER. — *Organisation du Congrès archéologique qui se tiendra à Nîmes en mai prochain*, DE MARSY, Président de la Société Archéologique de France. — Un plan de peintures, pour l'église de Laudun, dressé par M. Beaufort, est soumis à l'assemblée. — M. le Secrétaire lit ensuite la partie du travail de M. l'abbé Brun, curé de Théziers, sur l'*Eglise de Saint-Amand*, dans cette paroisse.

ÉTUDES SOCIALES (Ruelle des Saintes-Maries).

2 JANVIER. — *De la représentation proportionnelle des minorités*, conférence par M. GAUSSORGUES, ancien député.

10 FÉVRIER. — *Le Mouvement féministe*, causerie par M. Auguste FABRE.

LYCÉE DE NÎMES (Salle des Fêtes).

12 FÉVRIER. — *L'Art mauresque en Espagne*, conférence avec projections, par M. MARTINENCHE.

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE D'ALAIS

SÉANCE DU 11 FÉVRIER. — *La Pêche à l'électricité* : M. Alfred RIVIÈRE-DÉJEAN.

BIBLIOGRAPHIE

ETUDES HISTORIQUES SUR SAINT-LAURENT-DES-ARBRES EN LANGUEDOC, par l'abbé Albert DURAND.

Le voyageur qui suit la route d'Avignon à Bagnols, arrivé à une lieue environ au nord de Roquemaure, peut apercevoir à sa gauche, dans la direction du sud-ouest, les derniers contreforts de la forêt de Malmont. Au devant, deux hautes tours se profilent sur le bleu du ciel, et une vieille église, fortifiée comme un château féodal, dresse son clocher et les créneaux de ses hautes murailles. Au pied de ces antiques édifices, est assis Saint-Laurent-des-Arbres. C'est ce village qui fait l'objet de ce travail.

Pendant de longs siècles, il appartient aux évêques d'Avi-

gnon comme fief temporel de leur mense et comme paroisse de leur diocèse ; en même temps, il faisait partie de la sénéchaussée de Beaucaire et Nîmes et dépendait du Languedoc. Sa destinée se ressentait à la fois du sort de cette province et des vicissitudes diverses du Comtat. Le raconter c'est apporter une contribution à l'histoire des populations rurales du Midi.

Un extrait que la *Revue* publiera prochainement fera apprécier le mérite des *Etudes historiques* de M. l'abbé Albert Durand, solidement documentées et écrites avec une agréable clarté.

La CONVERSION DE GASTON FERNEY, par M. Paul GUIRAUD.

M. Paul Guiraud nous présente son livre comme roman spirite. Mais le spiritisme n'est point ce qu'un vain peuple pense. Il ne se contente pas de faire tourner les tables, il s'élève jusqu'aux plus idéalistes conceptions. Il fait palpiter à nos oreilles le vol des âmes qui nous furent chères au temps où nous les voyions luire dans les transparences des yeux vivants. Il nous redit, après Platon, la théorie de la réminiscence, il nous enseigne, après Pythagore, l'antique métempsycose. La lettre de Lucienne (page 216) et la lecture d'Allan Kardec (page 272) qui achèvent de déterminer la conversion de Gaston Ferney peuvent se lire en grec, au livre 6 de la République.

M. Paul Guiraud a su tirer un fort habile parti de ce spiritisme supérieur que met à la mode l'universelle réaction contre les excès du positivisme. Il nous promène à travers les mondes sidéraux, et ce voyage est pour nous d'une séduction troublante parcequ'un mystère se mêle à la poésie de cette

envolée. Le trouble est d'autant plus grand que l'action du roman est fort dramatique et que pas une minute l'émotion et l'intérêt ne faiblissent. Je conseille de lire le livre de M. Guiraud le soir, à la clarté douce d'une petite lampe. Des suggestions vous viennent alors qui vous arrachent à la médiocrité des espoirs ordinaires et qui vous préparent des songes merveilleux. Il faut être reconnaissant à M. Guiraud d'être ainsi pour les imaginations les plus paresseuses un véritable « esprit frappeur. »

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

NIMES — IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADEIRAINE, 21

AUX COLONIES !

Eh ! oui, aux colonies ! quoi qu'en disent ceux qui affirment que les français ne sont pas colonisateurs. Prenons cette question pour ce qu'elle est et les colonies pour ce qu'elles sont. Le passé a répondu, certes ; qui donc oserait prétendre que l'avenir ne peut lui ressembler ? Qui donc prouvera que nous avons dégénéré et sommes frappés d'impuissance ?

Arrêtons-nous au présent. Voyons s'il est bon, s'il est utile et chose pratique d'aller aux colonies ; si la France peut tirer profit du mouvement d'expansion qui vient de nous donner des terres vastes et neuves. Nous n'irons pas chercher nos éléments d'appréciation dans les pays nouvellement acquis, ni dans les contrées que notre pied a à peine foulées. Prenons pour sujet de cette brève étude une de nos vieilles colonies, la plus européenisée, si nous pouvons ainsi dire, et par suite celle qui semble devoir mieux attirer les jeunes gens désireux de tenter, de ce côté, une trouée dans la vie qui tant se resserre sur notre vieux sol français. Ce n'est point, peut-être sans une certaine angoisse, sans une sorte de terreur qu'ils songeraient aux explorations, c'est-à-dire aux aventures à travers l'inconnu. Nous choisirons simplement pour eux un champ de travail honnête et profitable, tout à l'é-

chelle de l'homme de bonne volonté et non du géant ou du casse-cou. Et si nous leur prouvons que, même en nos vieilles colonies, il y a encore place pour celui qui aspire à mieux, à plus utile, à plus sain que la fréquentation de nos boulevards et de nos estaminets, nous aurons fait œuvre utile et patriotique.

Allons à la Réunion ! Là tout nous dispense de parler de la colonisation, question que beaucoup veulent traiter et que si peu connaissent.

Là, la grande culture est déjà créée et presque restreinte à la canne à sucre. De ce chef rien de plus à tenter.

Là, plus de concessions de terres à espérer.

Là, peu ou pas de bras pour la culture moyenne du sol ; on la gratte cà et là ; on ne la bêche ou laboure que très rarement et sur de très petits espaces.

Mais alors ? — oh ! rassurez-vous ; il y a place encore pour les bonnes volontés, pour tout européen sérieux, prudent, laborieux, qui ne va point aux colonies pour s'amuser, ou changer d'air, mais qui veut se créer une honnête aisance pour l'heure du retour en la mère-patrie, ou mieux une vraie fortune qu'il consolidera, par une vie de sagesse, de labeur intelligent et de persévérance.

Et comment cela ? Nous le dirons bientôt. Mais, afin d'écarter le péril de certaines tentatives, qu'on nous permette auparavant d'expliquer ce que nous venons de dire sur les conditions générales en présence desquelles se trouvera le nouveau débarquant, le nouveau colon, s'il faut ainsi l'appeler.

Et d'abord, il n'y a pas de grande culture à tenter

parce que les grandes *lignes* (anciennes concessions) (1). forment le domaine de quelques grandes familles ou du Crédit foncier colonial qui a dû plusieurs fois se substituer à des emprunteurs incapables de tenir leurs engagements. La propriété moyenne détachée des anciennes concessions est à peu près toute aux mains des blancs, sur le littoral ; ou, dans « les hauts » et les régions moyennes, aux mains des « petits blancs » (2) ou des gens de couleur. Cette situation explique l'impossibilité de tenter la grande culture ou l'obtention de nouvelles concessions.

Il y a peu ou pas de bras, avons-nous dit, pour la culture du sol, parce que l'abolition de l'esclavage a détruit la main d'œuvre. Sans vouloir traiter, ici, la question si délicate de l'abolition de l'esclavage, nous sommes obligé de constater que le travail, en nos vieilles colonies, s'est arrêté le jour même de l'émancipation des esclaves. Peut-être, en cela, un généreux élan a trop fait oublier au législateur les conseils de l'histoire. C'est à la longue et par sa prudente autant que persévérante action que le christianisme a préparé et obtenu, à travers les temps, la fin de ce régime odieux et inhumain. C'est sans doute la pensée des suites économiques d'une brusque émancipation qui, naguère, déterminait le gouvernement à demander aux chambres avant l'abolition de l'esclavage à Madagascar, un délai qui

(1). Ainsi appelées parce que deux lignes partant du point initial et se dirigeant vers les sommets des premières hauteurs en formaient les limites latérales.

(2). On nomme *Petits-blancs* les descendants des cadets des premiers blancs, importés sous Louis XIV, ou des blancs qui sont venus peu après cette importation.

permet d'étudier d'abord et d'opérer ensuite, avec certains ménagements utiles aux esclaves eux-mêmes, ce très désirable affranchissement. Cette hésitation ne nous a point surpris chez ceux à qui l'exercice du pouvoir laissait toutes les responsabilités de cette grave mesure. Ce qui nous a au contraire étonné, c'est que les députés coloniaux qui savent, pour les avoir enregistrés chez eux, les effets d'une brusque émancipation aient montré la plus absolue impatience. Que voulez-vous ? Les soucis électoraux... ! En l'espèce du moins ils concordent avec un noble et chrétien sentiment.

Les esclaves de Bourbon provenaient des marchés de la côte orientale d'Afrique. Or le nègre africain abhorre le travail même salarié. L'asiatique seul travaille et recherche volontiers un pécule ; parce qu'il n'est point fils de Cham ; parce que, seul, fût-il de la caste la plus infime, il songe au lendemain, il aspire aux jouissances que procure l'argent. Si le Père de famille de la parabole évangélique venait dire à un nègre : « Va travailler à ma vigne, ton salaire sera d'un denier ». — « Je ne suis pas esclave ! » lui répondrait le fils de Cham. A cette même proposition du Père de famille, le créole blanc répondrait : « Je ne suis pas fils d'esclave ; » ou bien : « mon père avait des esclaves ! »

On ne retourne pas un peuple comme une poche. Sous le régime de l'esclavage, le nègre n'avait point le souci de ses besoins — il en a si peu de besoins ! — ni de l'entretien de sa progéniture. Le maître prenait ce double soin, mû par son intérêt propre, certes, mais aussi, disons-le à la louange de la population blanche, de mœurs si douces, par un senti-

ment de charité chrétienne. Et l'esclave souffrait rarement de la part de ses maîtres ; l'injustice ne l'atteignait que du fait des « conducteurs, » souvent mulâtres, chargés de le mener et de le maintenir au travail. Nous ferions volontiers remonter à ces habitudes de bonté paternelle et de générosité des anciens maîtres, la charité si facile et si prompte du créole de la Réunion qui à d'ailleurs gardé religieusement le plus louable esprit de solidarité familiale.

Assez nombreux furent les esclaves qui refusèrent la liberté ; plusieurs familles ont encore leur vieille *nénaine*, jadis pauvre petite esclave remarquée par sa maîtresse qui lui confia la garde de son enfant. Cet enfant elle ne l'a plus quitté, elle en a soigné les fils et les filles dont elle a été, d'une génération à l'autre, l'amoureuse gardienne, l'ardente mais respectueuse amie, la confidente sûre. Et ainsi elle a vieilli dans la maison de ses maîtres, après l'émancipation, comme chez nous vivent encore quelques vieilles nourrices ou servantes au sein des familles patriarcales de France. On a vu récemment, à Madagascar, des esclaves supplier leurs maîtres de les garder. Ceux qui, à Bourbon, demandèrent le même bienfait, sont morts paisiblement chez leurs maîtres, entourés d'égards et de soins. Ceux qui préférèrent le plein air de la liberté se grisèrent, le premier soir, et se trouvèrent le lendemain sans abri et sans la poignée de riz nécessaire à leur existence.

Atavique en effet, la paresse du nègre. A l'instar de ses pères il a peu de besoins ; mais, comme eux, l'horreur du travail dont un cruel souvenir le hante. Atavique son imprévoyance ; car l'esclavage mettait

ses pères à l'abri de toutes les préoccupations du lendemain. Atavique aussi l'éloignement des œuvres serviles chez le blanc peu fortuné dont les pères vivaient dans le mépris du travail et dans l'opulence, fruit du labeur forcé des esclaves.

Et voilà pourquoi, en nos vieilles colonies, peu ou pas de bras pour la culture du sol et pour les travaux manuels.

Conséquence : Avant l'affranchissement des esclaves, le sol de la Réunion produisait riz, blé, fruits et légumes de toutes sortes; à cette heure tout ce qui sert à l'alimentation de l'homme est importé d'Europe, d'Australie ou de pays indiens, sauf quelques fruits, quelques légumes que des marchands ayas (malabars) produisent aux abords des grandes agglomérations. N'étaient ces quelques asiatiques restés dans la colonie à la fin de leur engagement chez les sucriers, comme membres de l'immigration indienne, les légumes seraient, ici, aussi rares qu'à la Guyanne.

Et comment donc peut vivre cette population de fils d'affranchis qui répugnent au travail ? Ces affranchis sont devenus citoyens français et électeurs, s'il vous plaît ! Or il y a, ici comme en France, élection de conseillers municipaux et généraux, élection de députés et sénateurs ; et la maison Commune, bonne et prudente mère, distribue chaque mois de très nombreuses pintes de riz à ses électeurs. La sobriété et quelques rares journées d'un travail facile pourvoient à tout le reste.

Et maintenant que le terrain a été déblayé, qu'il n'y a plus à redouter les illusions, fruits de vaines entreprises, quel champ pouvons-nous offrir à l'ac-

tivité du débarquant ? Ce champ est aussi étendu que varié. Procédons par classes.

COMMERCE. — Nombreux sont les magasins et bazars de toutes sortes. Mais on compte les maisons ayant une réelle importance. Ces dernières sont généralement des comptoirs établis et alimentés par leurs maisons-mères de la métropole, française ou allemande. Paris possède à Saint-Denis au moins un important comptoir de tissus dans lequel plusieurs maisons créoles et même de nombreux trafiquants arabes viennent s'approvisionner. Une maison de Nîmes y possède un comptoir florissant de vins, comestibles, savons, etc. Si ces établissements prospèrent, ils le doivent à l'approvisionnement étudié et persévérant autant qu'opportun que leur assurent leurs maisons mères européennes. Ces dernières sont exactement renseignées pour les envois utiles, par leurs agents principaux, européens eux-mêmes — cette dernière condition est de rigueur — et connaissant pleinement et les besoins du marché et les ressources de la maison-mère qu'ils représentent.

Aussi ces comptoirs ne craignent point la concurrence des établissements similaires créoles. Ces derniers en effet ont trop souvent à supporter les charges et surtout la fâcheuse dépendance imposées par le système si onéreux du nantissement. Quand aux maisons qui y échappent, elles n'opèrent que sur des produits européens envoyés par des expéditeurs français dépourvus de magasins et dont la commission majeure outrageusement, (parfois peut-être parce que bilatérale, si je puis ainsi dire) le prix des envois, pendant que le choix de ces envois est peu judicieux ou du moins peu entendu. C'est qu'en effet

ces commissionnaires ne connaissent pas le pays ni son marché, et que d'autre part les commettants créoles ignorent la progression quotidienne de la variété des choix sur le marché producteur européen. Ajouterons-nous que les mêmes commissionnaires sont parfois les pourvoyeurs de plusieurs maisons concurrentes et que, d'autre part, ils doivent se tenir contre la tentation de se pourvoir là où la prime est la plus forte et la marchandise à plus bas prix, tout en suivant les tarifs des meilleures marques ? Ce dernier fait est le plus fâcheux pour le marchand. Prenons un exemple assez quotidien : Vous ouvrez une boîte de conserve dont vous trouvez le contenu exquis — chose rare — Vous en notez la marque ; mais hélas ! c'est en vain qu'on vous en demanderez une deuxième au marchand : cette marque n'a plus reparu sur la place. Le commissionnaire européen a voulu gagner le client : c'est désormais dans les marques inférieures qu'il choisira ses nouveaux envois, bien entendu au prix de la marque supérieure qui a servi d'appas. Et comme c'est surtout la population blanche qui consomme les conserves, son désappointement assure une perte au marchand.

Voilà pourquoi tant de maisons végètent tout en vendant très cher, pendant que les rares grands comptoirs prospèrent. Nous disons les *rare*s comptoirs. Commerçants nimois et autres qui lirez ces lignes, retenez ce mot et sachez qu'il y a encore place, là-bas, pour des comptoirs sérieux, pourvus de représentants, venus et non venant de France, c'est-à-dire connaissant bien la place, ses besoins, ses préférences, la surface du public et des petits établissements à pourvoir. Ce qui veut dire : Allez !

l'avenir sera pour vous ce qu'est le présent pour les rares qui vous ont précédés ; mais allez d'abord, étudiez et connaissez le pays avant d'y planter la tente et d'y apporter vos marchandises. Que si vous vous livrez à la vente du vin, souvenez-vous que la population blanche en consommera si, comme cela est possible aujourd'hui, vous lui offrez du vrai vin de raisin à un prix abordable pour les familles les plus humbles. Sachez aussi que l'Australie commence à importer ses vins, et que malgré ses prix élevés, elle a moins de frais de transport à supporter. La mévente des vins, même vrais, en Europe, vous permet de lutter avantageusement, si vous ne recherchez point des gains exagérés.

ARTS ET MÉTIERS. — Une dépêche de Madagascar, du 11 mars, annonce que le général Galliéni, qui avait déjà décidé l'ouverture d'écoles professionnelles à Tananarive, va les installer dans le palais même de l'ex-reine Ranaivalo, envoyée en exil à la Réunion. Cette création d'écoles professionnelles ne nous surprend pas, car, à Madagascar les ouvriers de métiers manquent.

A Bourbon, aussi, ces ouvriers sont devenus très rares. La colonie possédait à Saint-Denis, il y a quelques années, un magnifique établissement, créé et dirigé par les Pères du Saint-Esprit, ces pionniers si méritants de la civilisation sur la terre d'Afrique. Hélas ! à St-Denis comme ailleurs, la prospérité d'une maison tenue par des religieux, souleva des jalousies injustifiées et les clameurs ineptes de soi-disant concurrents ; ceux-là mêmes qui devaient reconnaissance et appui à ces maîtres, bienfaiteurs de la colonie, emboîtèrent le pas à de vils détracteurs.

C'était cracher en l'air, la conséquence se devine. Devant ces manifestations hostiles, les Pères se retirèrent et, désormais, la Réunion n'a d'ouvriers-maitres que les derniers apprentis de la Providence. Les meilleurs, disons : les plus anciens, ont prospéré à Maurice, où leur titre d'élèves de la « Providence » les a fait accueillir avec faveur. Quelques ouvriers-maitres que possède encore Bourbon savent se recommander aux administrations et aux clients en se qualifiant — souvent à tort — élèves des Pères du St-Esprit. Aussi, avons-nous vu quelques ouvriers-maitres, venus de la métropole, se créer rapidement une honnête aisance et même la possibilité d'aborder de sérieuses entreprises.

Ce sont, à nos yeux, la serrurerie, le charonnage pour voitures, la ferblanterie, les travaux de zinc, la peinture surtout décorative qui manquent d'ouvriers-maitres. Ajoutons que l'homme de couleur, s'il est à peu près impuissant à inventer et créer, est doué d'une réelle faculté d'imitation. Tout ouvrier-maitre, venu d'Europe, pourra donc s'entourer de bons apprentis, dont il aura peu à redouter, plus tard, la concurrence, vu l'atavique imprévoyance de sa race.

INDUSTRIE. — Nous ne croyons pas qu'il existe ailleurs qu'à la Réunion une série plus riche et plus complète de lianes et autres végétaux propres à la sparterie. Depuis la merveilleuse légèreté de la paille de chouchoute, si longue, si lustrée, si blanche et relativement si solide au tissage, jusqu'au rotin, en passant par le coco, l'aloès, etc., etc. ; le fabricant de sparterie trouvera là toutes les ressources d'une belle et fructueuse industrie. Nous possédons plusieurs échantillons donnant la preuve de

tout ce que l'on peut faire de très artistique avec la chouchoute. Ces échantillons sortent de mains isolées et sans direction.

Avec d'autres pailles non moins claires de ton, mais mates et propres à tout travail de haut luxe, des mains non moins isolées et d'un art tout personnel produisent des chapeaux qui soutiendraient victorieusement, nous disons : victorieusement, la comparaison avec les plus fins et les plus coûteux « panamas. » Et ces chapeaux, très grands et très larges, coûtent six ou sept francs à peine. Pour un prix moindre, de pauvres négresses construisent des chapeaux de femme historiés, d'un travail où l'art le plus vrai et le plus original, bien que tout inconscient, se révèle jusque dans les moindres détails des ornements et des jours. Que ne produiraient par les fillettes élevées dans les orphelinats des Filles-de-Marie, si un industriel intelligent venait utiliser tant d'admirables richesses végétales, tant d'aptitudes qui ne demandent qu'une direction et qui se contenteraient d'un modeste pécule ? Nous en dirions autant pour les travaux de rotinage, de vannerie et de sparterie à obtenir du bambou, du coco et de l'aloès, toutes matières premières, là-bas, sans valeur.

Mais, dira-t-on, et la main-d'œuvre ? La femme de couleur et l'enfant peuvent la fournir pour ces sortes de travaux ; les sucreries et les producteurs du café n'ont jamais manqué de sacs de ouacoa ; chaque femme en prépare la paille et en fait tranquillement le tissage, assise sur le seuil de sa paillote, à l'ombre des grandes feuilles du bananier qui lui fournira son repas. Le travail « aux pièces » trouvera

facilement des mains tendues pour l'accepter. Et dans « les hauts, » le « petit-blanc » lui même, dont les pères avaient des esclaves, ne dédaignera point cette lucrative occupation. Ce que tous ou presque tous refusent, c'est le travail de l'usine qui rappelle trop les tristes escouades d'esclaves.

On ne soupçonne point, en France, le prix, en ces pays lointains, d'un pot, d'une casserolle, d'une marmite en terre bravant le feu. Aussi, la marmite en fonte tient-elle, à la Réunion, à Maurice et à Madagascar, le premier rang. Et cependant l'argile est abondante, variée et vraiment belle, à la Réunion. Le plus riche avenir serait assuré à l'industriel qui viendrait créer un atelier de poteries pour les usages culinaires. Madagascar, Maurice, les Seychelles viendraient s'y pourvoir et, de ce chef, la colonie cesserait d'être tributaire de l'Europe.

Mais la main-d'œuvre? En effet, il sera difficile d'établir sérieusement une fabrique importante de poteries faute de bras, si l'on ne s'adresse aux asiatiques. Or, ce que nous avons souvent conseillé, à la Réunion, lors des négociations si difficiles, pour ne pas dire si pénibles, aux fins de reprendre l'immigration indienne, la France vient de le faire pour Madagascar, où elle a appelé des Annamites et même des Chinois pour les travaux des routes. Nous l'avons dit en commençant : l'asiatique seul travaille. Si tout récemment les sucriers de la Réunion avaient fait appel à l'Annam, au lieu de tenter si infructueusement sur les côtes de Mozambique le recrutement des nègres nécessaires aux travaux de leurs usines, ils n'auraient point eu l'ennui de s'en remettre, une fois de plus, à la bieuveillance aussi rogue qu'intéressée des anglais de l'Inde.

Le maître potier ne pourrait que réussir en allant recruter des asiatiques et parmi eux quelques bons ouvriers potiers de chine nativement experts en tous travaux de la glaise.

Et puisqu'il y a de l'argile à la Réunion, pourquoi ne pas y faire des briques, avec ou sans usine à four-bâti ? Là encore serait rationnel l'emploi des asiatiques. Il suffit de songer au prix de revient d'une brique importée d'Europe, douane comprise, pour entrevoir les gains assurés à cette nouvelle industrie.

Mais il n'y a pas que de l'argile, à la Réunion ; il y a aussi de la pouzzolane. Nous en avons vu sur plusieurs points de l'île, et divers ingénieurs français en ont reconnu l'excellente qualité. Or la côte Sous-le-Vent produit une chaux parfaitement pure ; car elle provient de la cuisson des madrépores cueillis à même le rivage de l'océan. Voilà donc, sur place, les deux éléments du très coûteux ciment importé péniblement d'Europe. Pourquoi ne pas fabriquer ce ciment à la Réunion ? Pourquoi s'obstiner à rester tributaire de l'étranger et du cruel et injuste impôt de mer qualifié de frais de douane ? On le voit : là encore sont les éléments précieux d'une fructueuse industrie.

AGRICULTURE, ÉLEVAGES. — Sans doute il ne peut être question de grande culture ni de création de fermes selon le mode européen. Mais de ce qui s'est fait et se fait encore, trop petitement, on peut conclure à la possibilité de nouvelles entreprises. Qui ne connaît sur les hauteurs du « Brulé » de Saint-Denis, un établissement d'une véritable importance créé par un européen et amené, par sa persévérance, à une

réelle prospérité ? On se dispute à Saint-Denis, ses magnifiques légumes, le lait de ses vaches, et l'on doit s'inscrire pour recevoir périodiquement une petite provision de l'excellent beurre qui y est fabriqué. Pourquoi « le Brulé » n'a-t-il que cet établissement ?

Qui ne connaît, du côté du Vent, tel autre européen, venu avec ses seuls bras, aujourd'hui décoré de la légion d'honneur, chef d'une grande commune formée d'un groupe d'agglomérations égal à un de nos cantons français ? Il s'est fait une fortune par sa persévérance dans le travail et par la culture de la vanille, entreprise et poursuivie avec l'esprit d'ordre et de ténacité du paysan français. Nous l'avons questionné nous-même sur la création possible de nouvelles vanilleries, et il appert de ses renseignements, appuyés par des chiffres, qu'avec un très faible capital pour l'achat d'un modeste champ, la plantation d'une vanillerie, l'entretien d'icelle pour laquelle un domestique noir suffirait, un européen sérieux pourrait, dès la 3^e année, obtenir une petite récolte et produire bientôt annuellement, en vanille, l'équivalent du capital employé. Pour l'attente de ce revenu, qui lui permettrait de s'en créer d'autres, il serait aidé par la culture du maïs, l'élevage de volailles et autre bétail nécessaires à son entretien, sur le champ même où il aurait construit sa demeure.

Nous avons vu, dans l'enceinte même de Saint-Denis, quartier de la Providence, un grand clos qui eut suffi pour cette entreprise, vendu au prix de 700 fr. C'était l'emplacement d'une habitation, délaissée elle et le jardin qui l'entourait, par ses maîtres.

Plus facilement on trouverait aussi de bons terrains dans les divers quartiers de la partie du Vent.

Dans la partie Sous-le-vent, sur les hauteurs moyennes, un curé dont l'église fut renversée par un cyclone, eut la pensée de créer une vanillerie sur les dépendances de sa pauvre église provisoire — une simple paillote ! — Les produits de cette vanillerie ont bientôt rendu possible la reconstruction de la première église.

Parlerons-nous du champ d'ylang-ylang de la cure de Saint-Pierre et de ses productives récoltes ?

En cette partie Sous-le-Vent, le café promet aussi de beaux résultats à celui qui, par d'autres cultures et entre autres celle de la vanille, saurait en attendre la mise en valeur.

A une hauteur de 1135 mètres jouissant d'un climat des plus tempérés, à la Plaine des Palmistes (fond d'un volcan éteint), nous avons vu un vrai domaine, avec vaste habitation, offert au prix de 6000 f. et pouvant, par ses herbages servir à l'élevage ; par ses champs, à la culture très fructueuse de la pomme de terre pour l'exportation. Tout près de ce domaine un propriétaire en exporte déjà, à l'île Maurice, à un prix très rémunérateur. Quoi d'étonnant ? il est des points sur ces hauteurs moyennes de l'île où la pomme de terre apparaît sans culture.

Plus haut, sur la Plaine des Cafres, un grand domaine avec champs et forêts fut récemment proposé à un prix vraiment dérisoire. Les champs de ce domaine produiraient en quantités considérables la pomme de terre pour l'exportation. Or sait-on que l'Europe exporte la pomme de terre, notamment du port de Marseille, à Madagascar, Maurice et autres

lieux ? Mais revenons à la Plaine des Palmistes. Là encore, nous avons parcouru une grande pâture naturelle piquée seulement de quelques grosses corbeilles de gigantesques hortensias dont la présence naturelle dit la fraîcheur de ce point élevé. Cette pâture est à peu près entourée d'un cours d'eau, faible mais persistant, car ce quartier privilégié reçoit chaque jour une ondée bienfaisante du ciel. L'habitation que nous avons remarquée sur cette, prairie de plusieurs hectares, suffirait à l'éleveur d'un superbe troupeau de vaches qui trouveraient là une herbe grasse et toujours fraîche. Ce coin qui nous a charmé était au prix de 1500 fr.

La fabrication du fromage a été essayée avec succès sur ce site élevé et qui tend à devenir le rendez-vous de nombreuses familles en quête d'un peu de fraîcheur pour une longue villégiature qu'elles appellent « changement d'air ». Là en effet, la température est agréable et réconfortante ; le lait y est fort bon ; la volaille belle et grasse et le porc excellent et sain, nourris qu'ils sont de bon maïs et de patâtes. C'est un autre « Brulé » à créer, celui de la ville prochaine, Saint-Benoit, qui en rechercherait le bétail de consommation, le surplus du beurre et du lait de la ferme, après que les familles venues en villégiature s'y seraient pourvues.

Nous avons parlé d'un champ d'Ylang-Ylang, fleur dont l'essence d'un parfum exquis est d'un si haut prix. La culture du géranium et autres plantes à essences a aussi été essayée avec succès. Mais pour la pleine réussite, il faut la persévérance et l'amour du travail que seul l'européen possède. Ah ! pensions-nous en voyant les quartiers dont nous venons

de parler : Que ne ferait donc pas, ici, un de nos bons paysans entouré de ses trois ou quatre fils, vigoureux et de bon vouloir, et aidé de sa femme, une de nos solides et sages ménagères des campagnes de France !

C'était en mars 1890 ; le *Rio-Grande* des messageries maritimes nous emportait de nouveau vers l'océan indien.

Parmi les passagers, deux jeunes anglais de seize à dix-huit ans se faisaient remarquer par leur entraînement communicatif. L'un chantait, sur l'arrière du bateau, chansonnettes et ballades ; son compagnon faisait crier ou gémir une mandoline. Par instants, ils se mêlaient, en assez bon français, aux autres passagers pour dire leurs impressions en entendant nommer les terres entrevues à l'horizon. La beauté du détroit de Bonifacio les avait plongés, comme nous, dans une sorte d'extase. Avec nous, ils avaient ri de la colère désormais impuissante de Charybde et de Scylla. Le mont Ida et les côtes de Crète avaient réveillé leurs souvenirs classiques et provoqué leurs exclamations de joie. Port-Saïd les avait vivement intéressés et, montés avec nous, par faveur spéciale du commandant, sur la passerelle, au moment de la traversée des lacs amers, ils avaient dit hautement leur admiration pour le « grand français » dont le génie a laissé son empreinte à chaque stade, à chaque pas du merveilleux canal renouvelé et agrandi des Pharaons.

Ensemble nous admirions au passage, par leur travers, les déchirures du Mont-Sinaï que le soleil couchant estompait de tons incomparables. Plus

loin, à notre gauche, la côte d'Asie que marquent deux taches blanches : la ville de Djeddah, point d'attache de la Mecque, Moka le marché des caravanes venues du fond de l'Arabie dont elles apportent les parfums, ainsi que les dattes succulentes du Nedjed et le café sans pareil des Wouaabités.

Et ainsi, sur tout le parcours d'une traversée qu'une saison clémente rendait douce et que nos jeunes passagers égayaient de leur entrain, de leurs chants et de l'expression, si aimablement jeune, de leur enthousiasme. Mais, arrivés à Mayotte et descendus avec l'agent de la poste, nos deux amis remontent bientôt, ramassent à la hâte leurs bagages et viennent serrer la main de leurs compagnons de traversée. — Eh ! quoi, vous n'allez donc plus aux Indes ? — Peut-être : nous allons visiter cette séduisante Comore. Qui sait ? Peut-être allons-nous l'épouser !

La vue enchanteresse de ce bel archipel des Comores les avait en effet séduits — qui donc ne les a pas admirées ! — Et voilà nos deux jeunes insoucians qui descendent à l'aventure sur la plus grande de ces îles, avec cette décision, ce calme caractéristique de leur race qui dominent toutes leurs entreprises même les plus enthousiastes.

Pourquoi, nous disions-nous, et non sans amertume, en voyant s'éloigner leur canot sous la poussée des rames des deux grands noirs, pourquoi nos jeunes français ressemblent-ils si peu à ces jeunes anglo-saxons ? Quoi d'étonnant si ces derniers restent, comme leurs pères, toujours eux-mêmes, s'ils savent se tirer froidement de tous les périls, de toutes les passes pénibles ? On leur a appris dès l'en-

fance à se débrouiller, disons le mot, à se risquer à se conduire enfin et cela toujours avec parfaite possession de leur volonté.

Ainsi fesaient les jeunes français des deux derniers siècles et parmi eux Dupleix dont on vient de célébrer le centenaire, qui parti tête folle, devint le modèle des administrateurs et des colonisateurs. Avant l'anglo-saxon ils avaient largement taillé dans le nouveau monde un superbe empire colonial qu'à la faveur de nos discordes l'Anglais nous a volé.

Ce mouvement de la jeunesse française ne se réveillera-t-il plus ? Il y a place pour elle dans le nouveau domaine colonial qu'une pleiade d'explorateurs valeureux nous a donné, puisqu'il y a place encore, nous l'avons montré, ce semble, même en nos vieilles colonies, que la suppression de l'esclavage paraîtrait avoir ruinées. Allez ! jeunes gens, allez aux colonies comme vos ancêtres, allez comme vos émules les allemands ou les anglais, avec la même insouciance superbe, avec le même calme résolu dans l'entrain, la même persévérance dans l'action.

Allez aux colonies ! Et là, soyez sobres, soyez sages, soyez laborieux, soyez hommes et français, le succès est à ce prix.

CARLE.

L'ARC DE TRIOMPHE D'ORANGE

ET SON INSCRIPTION

J'ai revu l'Arc d'Orange par une belle matinée de février. Sa masse d'or pâle s'estompait finement au milieu des peupliers dépouillés, sur la pelouse émaillée de charmants géraniums sauvages, aux tons roses. Une lumière hivernale, mais pure, s'accrochait aux saillies des sculptures antiques. De la grande arcade, je voyais fuir vers le nord la belle voie que suivirent les Césars, au temps de la grandeur romaine, et que descendirent depuis les Barbares. Dans ce paysage si plein de souvenirs, il y avait un caractère de douceur, des gris légers, quelque chose de mélancolique et d'assoupi. Rien des violentes oppositions de l'été : blanc de fournaise et bleu intense ; rien des rutilances magnifiques du grand soleil, triomphants appels d'un ardent climat.

Morte et déserte, l'ancienne voie que foulèrent les splendeurs impériales ; énigmatique, la grande inscription de la face nord, dont il ne reste plus que les trous de scellement des lettres de bronze. Sans l'aigreur de la bise, je serais demeuré longtemps à rêver là de l'empire romain.

Je ne décrirai pas, après tant d'autres, l'arc de triomphe d'Orange, car les descriptions précises ne

sont faites que pour les spécialistes et rebutent forcément les gens du monde. On ne peut tenter, avec la plume, que de donner une impression rapide de l'ensemble, et c'est par quoi j'ai commencé.

Pour compléter cette première impression, il suffira de mentionner brièvement ce que quelques-uns des plus notables voyageurs ou savants en ont dit dans le cours du temps.

Le 23 février 1597, l'étudiant bâlois Thomas Platter visita Orange. « Sur la route de Lyon, dit-il, on voit l'Arc de triomphe de Marius avec des sculptures retraçant des batailles, des trophées et l'image de la divinité qui pronostiqua, selon Plutarque, la victoire à ce général. Ce monument a trois arcades, dont celle du milieu plus haute que les autres. L'ensemble est rectangulaire et ressemble de loin à une tour : aussi l'appelle-t-on la *Tour des Arcs*. On l'a récemment entourée d'un mur pour mieux la protéger (1). »

Au commencement du xvii^e siècle, Peiresc parlait de « l'Arc triomphant d'Aurenge, composé de trois arcades embellies par dedans la voulté de tous les plus beaux compartimens, feuillages, fleurons et fruits qui se puissent voir, filletées le plus mignonnement qu'il se puisse faire en l'ordonnance corinthienne (2). »

Avant 1807, le savant Millin visita ce monument, auquel il consacre une longue description. Sur sa des-

(1) *Félix et Thomas Platter à Montpellier (1592-1599)*. Publication de la Société des Bibliophiles de Montpellier. 1892.

(2) Collection Peiresc, à la Bibliothèque nationale, ms. 6012, fonds latin. Cité par M. de Laurière, *Congrès archéologique d'Avignon en 1882*, p. 396.

tion, il rappelle toutes les opinions des érudits qui l'ont précédé. Chose curieuse, il déclare que « l'arc ne porte aucune inscription sur sa corniche et qu'il ne paroît pas en avoir jamais eu : le style de l'architecture, le sujet des bas-reliefs, leurs détails, et les mots inscrits sur les boucliers, sont donc les seuls documens sur lesquels on puisse appuyer des conjectures raisonnables.

« D'après le style de l'architecture, les diverses opinions qui veulent que ce monument ait été élevé pour consacrer le souvenir d'une victoire remportée par Fabius Maximus, par Marius ou par César, ne peuvent être défendues, et tous les documens historiques leur sont également contraires ; mais il est impossible de décider s'il est du temps d'Auguste, comme le veut le baron de la Bastie, ou d'Hadrien, comme le prétend Maffei....

« Il seroit curieux de pouvoir déterminer avec précision la cause qui a fait élever un si beau monument ; mais il est surtout important de le conserver. Il faudroit abattre les massifs qui, au lieu de soutenir l'arc, pèsent sur lui, poussent trop la base, et font écarter la partie supérieure : une crevasse qui s'étend depuis l'arcade du milieu jusqu'au sommet, donne un juste effroi à l'ami des arts qui considère ce bel édifice. Ce qui augmente le danger de le voir s'écrouler, c'est qu'il est sans couverture, et que les eaux pluviales s'amassent à la partie supérieure comme dans un entonnoir (1).... »

Si Millin n'a pas pu reconnaître dans les trous

(1) Millin, *Voyage dans les départements du Midi de la France*, 1807, tome II, p. 143 et 146.

encore obstrués ou cachés de l'architrave du nord, la trace d'une grande inscription, dont les trous de l'entablement de la Maison Carrée, déchiffrés par Séguier, offraient déjà un exemple, il a du moins le premier, en démontrant que l'arc d'Orange ne pouvait être antérieur à Auguste, déterminé une limite chronologique judicieuse et contribué à resserrer la solution du problème.

Vers 1827, l'architecte Caristie commença la savante et prudente restauration de l'arc de triomphe qui a illustré son nom. Il a donné une description détaillée du monument et des travaux exécutés, dans sa magnifique publication : *Monuments antiques à Orange*, parue en 1856.

Ses travaux amenèrent la découverte des trous de scellement de la grande inscription de la face nord, mais il devait s'écouler encore bien des années avant qu'on cherchât à les étudier pour fixer la date du monument.

Lorsque Prosper Mérimée passa à Orange, en septembre 1834, ces trous étaient devenus fort apparents, comme ils le sont aujourd'hui, mais il ne les mentionne même pas. Il ne parle que des inscriptions des boucliers, et pense, comme Caristie, que le monument est très postérieur à Auguste. Il apprécie, du reste, en artiste, les bas-reliefs et l'ensemble : « Les trophées maritimes (ou plutôt fluviales...), sont un chef-d'œuvre de composition. Les éperons de navire, les mâts, les antennes, les cordages sont entassés avec une apparence de désordre, mais en réalité de manière à produire l'effet le plus pittoresque.

« Je ne sais à quoi tient la belle couleur jaune

orangé des édifices antiques. Elle tranche fortement et de la manière la plus harmonieuse avec l'azur foncé du ciel de la Provence » (1).

Il faut arriver à 1865 pour trouver un savant qui cherche à résoudre le problème des trous de la grande inscription. Par une véritable divination, M. de Saulcy, s'inspirant du procédé de Séguier, mit le doigt sur le nom de l'empereur à qui on avait élevé l'arc de triomphe d'Orange : Tibère. Il lut ou supposa ainsi le début de la longue inscription :

TI·CAESARI·DIVI·AVG·FIL·DIVI·IVLI·NEP·
COS·IIII·IMP·VIII·TR·POT·XXII·PONT·MAX···

« A Tibère César, fils du divin Auguste, petit-fils du divin Jules, consul pour la 4^e fois, empereur pour la 8^e fois, investi de la puissance tribunitienne pour la 22^e fois, grand pontife.... »

C'était bien en effet de Tibère qu'il s'agissait, comme le démontrait d'ailleurs le mot *Sacrovir*, gravé sur un des boucliers gaulois de la face méridionale. L'an 21 de Jésus-Christ une révolte des Gaulois, soulevés par le chef éduen Sacrovir et par le trévire Florus, fut écrasée par les généraux de Tibère, et c'est, entre autres, cette victoire que l'arc d'Orange rappelle.

Voilà donc un nom certain, qui prouve l'erreur de Caristie et des autres archéologues, lorsqu'ils refusent d'admettre que des monuments très chargés d'ornements puissent être du haut empire romain.

(1) P. Mérimée. *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, 1835.

On a longtemps nié que la Maison Carrée fût contemporaine d'Auguste, en se fondant sur l'extrême richesse de sa décoration. L'argument est complètement ruiné par l'exemple de l'arc d'Orange, en supposant que la restitution de l'inscription de Séguier laisse quelque doute sur sa date (peu après l'an 4 de notre ère).

Après M. de Saulcy, M. Bertrand, directeur du musée de Saint-Germain, s'attaqua à son tour au déchiffrement de l'inscription. Il fit faire un moulage en plâtre des trous, qui est actuellement à ce musée, et réussit à lire avec certitude, au moyen de l'application de lettres antiques, figurées en carton, dans la forme et les dimensions dont la donnée était fournie par les trous, le début de l'inscription :

TI·CAESARI·DIVI·AVGVSTI·F·DIVI·IVLI·NEPOTI·AVGVSTO

« A Tibère César, fils du divin Auguste, petit-fils du divin Jules, Auguste.... » (1).

On voit que l'essentiel de la lecture, ou plutôt de la divination de M. de Saulcy, c'est-à-dire le nom de l'empereur, était confirmé. Aujourd'hui aucun doute ne peut plus subsister à cet égard. Mais certains détails de la restitution de M. de Saulcy ont dû être modifiés, au point de vue de la correction épigraphique, et à cause de la disposition des trous. C'est ainsi que FIL· est devenu F·, que NEP· est devenu NEPOTI, que le nom d'Auguste a été rendu

(1) Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule Romaine*, tome III, p. 277. Paris, 1885.

à Tibère, conformément aux règles de l'épigraphie, et que tout le reste a été rejeté comme invérifié, à cause de la difficulté de lecture des trous. On restait incertain de l'ordre dans lequel sont énumérées les dignités, plus que de ces dignités elles-mêmes, qui ne pouvaient guère faire doute quant à leur nature propre. Leur date était déterminée, du moins approximativement, par la date de la défaite de Sacrovir.

• L'inscription, dit M. Desjardins, devait nécessairement donner les magistratures et les sacerdoces de Tibère, l'an 21 de notre ère, mais nous ne savons, ni dans quel ordre, ni avec quelles abréviations, ces dignités étaient transcrites. • M. Desjardins ajoute que cette partie du texte ne pourra être restituée qu'à l'aide d'un tâtonnement persévérant.

Il est singulier qu'aucun épigraphiste ne se soit, depuis lors, attelé résolument à cette besogne, difficile, sans doute, mais qui n'était pas au-dessus de la sagacité et de l'habileté des savants français ou étrangers. Il est probable que si le musée épigraphique de Nîmes avait possédé un moulage des trous de l'inscription d'Orange, la question serait depuis longtemps résolue.

M. Otto Hirschfeld, si bien armé pour attaquer le problème, s'est borné à le poser par la publication du dessin des trous, d'après une photographie du moulage du musée de Saint-Germain (1).

Quoi qu'il en soit, on était fixé sur le sens général de l'inscription de l'arc d'Orange. M. Desjardins déclarait que, à la suite du mot AVGVSTO, de-

(1) *Corpus Inscriptionum Latinarum*, tome xii, p. 155. Berlin, 1888.

vaient venir, dans un ordre à déterminer d'après les trous, les titres de Tibère en 21, c'est-à-dire celui de grand pontife, que M. de Saulcy avait rejeté après tous les autres, contrairement à l'usage solennel, dit M. Hirschfeld ; la 22^e puissance tribunicienne, la 8^e salutation impériale, et le 4^e consulat. Devait venir ensuite la formule indiquant l'objet même de l'érection du monument, quelque chose comme :

OB·GALLIAM·SERVATAM·REBELLESQVE·SVBACTOS

« pour avoir sauvé la Gaule et vaincu les rebelles. » On le voit, l'inscription de l'arc de triomphe d'Orange se présentait comme une des plus importantes pour notre histoire nationale.

Me voici à un point de mon exposition où je dois déclarer que j'ai pris le parti de tenter moi-même la solution du problème posé aux épigraphistes.

Appelé à Orange le 10 et le 24 février 1897, j'ai naturellement revu l'arc de triomphe. Les trous de l'inscription m'ont inspiré le désir de poursuivre, si c'était possible, le travail de déchiffrement si bien commencé par M. de Saulcy et M. Bertrand. Le 25 février je me suis mis à l'étude du dessin des trous publié par M. Hirschfeld dans le t. XII du *Corpus*, et le 26 j'obtenais la restitution partielle suivante :

(1^{re} lig.) [TI·CAESARI·DIVI·AVGVSTI·F·DIVI·
JULI·NEPOTI·AVGVSTO·] PONTIFICI·MAXIMO·
TRIBVNICIA·

(2^e lig.) PTESTATE·XXVI·IMP·VIII·COS·IIII·(1).

Voici les principaux résultats de cette lecture :

1° Elle confirme l'ordre qui avait été prévu dans la succession des dignités impériales. Le musée de Nîmes possède deux milliaires de Tibère où le grand pontificat vient en première ligne et la puissance tribunice en seconde ligne.

2° Elle date l'arc d'Orange de l'an 24 ou 25 de notre ère (2), par le chiffre XXVI de la puissance tribunice. Je n'ai jamais admis, pour ma part, le chiffre XXII, car il n'était pas possible qu'un monument aussi magnifique fût dédié l'année même de la défaite de Sacrovir, qu'il rappelle dans ses sculptures.

L'étude de la fin de l'inscription présentait des difficultés encore plus grandes, car on ignorait complètement ce qu'il pouvait y avoir.

Dès le 27 février, j'avais reconnu quelques lettres non douteuses ou très probables :

DD·C·AR·V·····E·····

Mais j'avais, dans deux essais malheureux, complété les lacunes d'une manière qui soulevait de graves objections.

La petitesse de l'échelle du dessin de M. Hirschfeld, la différence de niveau de certains groupes de lettres, correspondant respectivement à des pierres de l'architrave inégalement affaissées, l'absence du trou supérieur droit de l'M de TRIVM, trou d'une

(1) « [A Tibère César Auguste, fils du divin Auguste, petit-fils du divin Jules,] grand pontife, investi de la puissance tribunice pour la 26^e fois, empereur pour la 8^{me} fois, consul pour la 4^e fois...

(2) Plus exactement du 27 juin de l'an 24 au 26 juin de l'an 25.

grande importance, tout cela constituait autant de causes d'erreur. Elles ont heureusement disparu par la connaissance que M. Simon, bibliothécaire de la ville, a bien voulu me donner d'un dessin des trous de l'inscription fait à l'échelle 1/1 par M. Auguste Pelet, lors des travaux de restauration de l'arc d'Orange, et où toutes les pierres de l'architrave sont rapportées à une même ligne horizontale. C'est le 19 mars que je me suis mis à l'étude de ce précieux dessin (1), et le lendemain j'obtenais la restitution finale suivante :

DDCCN·ARCVM·TRIVM·RESTITVERE

« *Decuriones arcum triumphalem restituere.* »

« Les décurions ont restauré cet arc de triomphe. »

Conclusion. — Du 27 juin de l'an 24 au 26 juin de l'an 25, fut construit, en l'honneur de Tibère, l'arc de triomphe d'Orange. Plus tard, dégradé par le temps ou la violence, dans des proportions que nous ne connaissons pas, mais que j'incline à ne pas croire très considérables, car les monuments romains sont solides, il fut restauré par les décurions de la colonie. Comme toujours, les parties détruites furent rétablies exactement dans les conditions primitives, de sorte que, sans pouvoir distinguer ce qui a été restauré, nous avons sous les yeux le style même du temps de Tibère. L'inscription actuelle donne la teneur exacte de l'inscription primitive, augmentée simplement de la mention de la restauration par les décurions.

ED. BONDURAND.

(1) Bibliothèque de Nîmes, n° 15.354.

NOTES DE VOYAGE

MOSCOU

Le voyageur de Varsovie à Moscou doit subir 32 heures de chemin de fer : en tout pays c'est un très long trajet ; ici il devient insupportable à cause de la monotonie du paysage. L'espace se déroule toujours égal, plaine sans relief, sans colline, sans même un caillou ; du vert et puis encore du vert, clair sur sombre ; des champs et des forêts ; de loin en loin des taches sombres, boueux marécages que le soleil n'est jamais assez ardent pour dessécher. On demande des villages ? Il y en a bien parfois, perdus, comme isolés ; d'ailleurs, sont-ce bien des villages que ces lignes de cabanes en bois, aux toits fabuleusement pointus, si espacées, si bas terrées, que l'œil les aperçoit à peine. Le train s'arrête à des stations autour desquelles on ne voit d'autre construction que la gare. Comme les locomotives sont chauffées au bois, une fumée acre vous saisit à la gorge, plus saine que celle du charbon, mais salissante au possible, et qui pénètre dans tous vos vêtements. Du reste, bien que nous soyons au commencement de juin, il fait réellement froid et nous avons hâte de nous calfeutrer dans notre slepping. Comme la neige doit être à l'aise dans ces vastes

étendues et endormir les activités ! Les employés, en tenue militaire comme en Allemagne, les gens de service, les paysans qui regardent passer l'express, tout ce monde à l'air déprimé ; la voix est douce, le geste rare, le regard fuyant et humble, les mouvements gauches et lents.

L'indicateur impatientement consulté nous avertit que nous approchons. Un nom en passant réveille des souvenirs bien sanglants ; c'est Borodino, une des grandes tâches rouges de l'histoire des guerres. Depuis il y a eu pour la Russie des batailles plus meurtrières, aucune où se soit révélée avec plus d'énergie la tenacité passive de cette race.

Mais voici que le train ralentit sa marche et longe une colline, qui, dans la Beauce, serait une taupinière, dans ces plaines paraît une montagne ; un grand cimetière à droite, dont les allées s'étendent à perte de vue : c'est Moscou.

A peine arrêté, notre wagon est envahi de tous côtés ; un, deux, trois moujiks, qui s'emparent de nos menus bagages et dont les derniers, comme les pages de la chanson, ne trouvent plus rien à porter, mais nous saluent quand même, avec l'éternel sourire figé sur les lèvres de l'inférieur quand il parle à un barine. Nous donnons vainement en français le nom de notre hôtel ; ils sourient et nous saluent de plus belle, mais ne comprennent pas. L'allemand a un peu plus de succès et tant bien que mal nous dénichons notre omnibus. Aussitôt toutes les mains de se tendre, en beaucoup plus grand nombre certes qu'il n'y a eu de porteurs. Ces menus incidents se reproduiront à chaque pas de notre voyage. Les hautes classes parlent le français comme leur lan-

gue maternelle et sans accent ; le peuple, pas du tout et ne fait pas grand effort pour le comprendre ; par contre son intelligence est très éveillée quand il s'agit du pourboire ; c'est le pays de la main tendue. Les domestiques des palais impériaux, que pare la plus imposante des livrées et qui ont la majesté de fonctionnaires omnipotents, ne font pas exception à la règle.

L'omnibus est enlevé au galop de deux petits chevaux endiablés et affreusement cahoté sur un pavé tout de cailloux pointus aux vives arrêtes. L'avenue est large et le mouvement des allants et venants, assez actif. Mais la première impression est le désappointement de chercher la grande ville et de ne pas la trouver ; des maisons en bois, basses, isolées, avec peu de magasins extérieurs : on dirait un village du nord de la France, fait de fermes cousues les unes aux autres, prolongées pendant quelques kilomètres : voici une église ou une chapelle, peu importe ; puis une autre, encore une autre et cela tous les cinq cents mètres. Enfin nous arrivons, et après la première ablution indispensable, nous nous lançons intrépidement à la découverte du Kremlin, qui, d'après le guide, ne doit pas être bien loin de notre hôtel. Mais nous avons compté sans une difficulté, celle de lire les points de repère. Les plaques indicatrices, gravées en caractères russes, sont aussi inintelligibles pour nous que du hittite ou de l'hébreu ; pas même l'impression mécanique de la ressemblance graphique qui vous guide, même quand on ne comprend pas. L'impression de l'isolement est très grande ; on se sent absolument perdu. Nous nous risquons à demander notre chemin à tout ce qui nous

paraît porter un uniforme quelconque : c'est peine perdue ; on ne nous comprend pas, et nos gestes, aussi désespérés que nos interrogations, se heurtent aux mêmes sourires bienveillants, mais absolument négatifs et sans empressement. Enfin, après avoir tourné et retourné longtemps, nous arrivons devant quelque chose de très laid, une immense construction en pierres d'un blanc criard, sans goût ni style, long comme un jour sans pain, parallélogramme gigantesque, coupé par trois avenues centrales vitrées que divisent en large une série de couloirs plus petits, mais d'une belle dimension encore. Nous apprendrons demain que c'est un nouveau bazar construit par une société financière, qui, d'ailleurs, n'y fait pas ses frais.

Au débouché de cette massive et hideuse construction une large et irrégulière place ; au-delà une enceinte construite en briques rouges, d'aspect grêle et étrange, très haute et très mince à la fois, fermant l'horizon d'une ligne tendue et nette comme un ruban poncé par le temps et sali par places, derrière lequel on soupçonne plutôt qu'on ne voit tout un fouillis de coupes et de clochers. De loin en loin cette muraille est coupée par des tours à la base trappue et carrée, s'aminçant jusqu'à une toiture quadrangulaire en forme de pyramide, et couvertes de tuiles vertes et rouges étagées les unes sur les autres, comme des écailles de crocodile. C'est le Kremlin de Moscou ; nous y entrons sans presque nous en douter par la porte du Sauveur, la porte sainte, où Ivan le terrible après sa victoire décisive sur les Tatars, attacha une image miraculeuse et ordonna que tous passeraient tête nue. Nous ne con-

naïssons pas encore l'usage, ni même l'endroit où nous sommes. Mais l'exemple est contagieux et nous n'avons pas fait quelques pas sous la voûte sainte que presque inconsciemment, nous imitons les passants qui nous croisent et saluent le vieil icône sous verre devant lequel brûlent des cierges et une lampe toujours allumée. Il faut bien avouer que le premier effet produit est un peu celui du désappointement. Nous commettons toujours cette même erreur quand il s'agit des monuments historiques, de les mesurer à leur présent, et non à leur passé. Le berceau de l'empire russe nous semblait devoir être mystérieux et colossal comme lui. La vieille forteresse d'où Pierre le Grand prit son essor et d'où Napoléon et sa fortune s'évadèrent irrémédiablement blessés, nous l'imaginions de taille à contenir toute la grande armée, et nous lui trouvons de prime abord une ceinture un peu bien étroite et l'aspect plutôt étrange qu'imposant. Mais le Kremlin mieux étudié prendra sa revanche ; après de nombreuses visites nous nous apercevrons qu'il n'a pas épuisé notre curiosité et qu'en définitive de tous les points de départs historiques, il est encore le plus adéquat à l'évolution qui en est sortie.

I.

Décrire le Kremlin est chose impossible ; il se refuse à une vue d'ensemble et à une analyse exacte. On n'aura rien dit quand on aura expliqué sa forme géométrique de rectangle irrégulier, énuméré ses portes et ses tours, mesuré leur hauteur et décrit

leur appareil. Prenons-le pour ce qu'il est; une ville dans une ville, construite peu à peu à toutes les époques de la vie russe et qui en résume tous les aspects. Toute la nationalité russe a tenu pendant quelque temps dans son enceinte et s'y est replié aux jours de danger : à la fois temple et citadelle, il conserve encore ce double caractère. Comptons cependant ce qu'il renferme : trois cathédrales, deux couvents, deux palais impériaux, la tour d'Ivan Velicky, le trésor, l'arsenal, une caserne, le palais du sénat de justice, une série de constructions de tous les styles et de toutes les grandeurs, où logent les fonctionnaires et les gens de service ; il montre côte à côte les témoignages les plus luxueux de la religion qui a dit la paix au monde et ceux de la puissance guerrière qui la trouble souvent. Partout le constraste éclate : au pied même de la tour d'Ivan Velicky git la cloche géante, haute de plus de quatre mètres et qui deux fois brisa les échafaudages où on avait essayé de l'emprisonner ; tout en face la terrasse où sont entassées les pièces d'artillerie prises par les Russes, canons de toutes les nations et de toutes époques, le plus grand nombre hélas ! français gravés de l'aigle impériale, amoncelés les uns sur les autres, comme une noire moisson de bronze, jetée au hasard, en grands tas, par la main de quelque géant ; un peu plus loin le canon monstre, où deux hommes assis tiennent à l'aise et qui n'a jamais été tiré, d'ailleurs ce qui faisait dire plaisamment au poète Henzen ; « Moscou est célèbre par ses cloches qui ne sonnent pas et son canon qui ne part pas. »

Des trois cathédrales du Kremlin, la principale est celle de l'Assomption (*Ouspenki Sobor*) dans laquelle

est célébré le couronnement des tsars. La nef où est consacré le plus grand souverain du monde est étroite, petite; on se demande comment peut y tenir le personnel indispensable d'une cour en représentation solennelle. Mal éclairée par ses coupoles bulbeuses, elle est dans une demie obscurité; les cierges nombreux, qui y brûlent un peu partout et piquent le fond général grisâtre de plaques lumineuses, permettent seuls l'étude des détails. Les piliers trappus disparaissent sous des peintures byzantines au champ d'or; encore des peintures et de l'or sur les murailles; et dépassant encore cette splendeur toute brutale et matérielle, l'iconostase se dresse à l'entrée du chœur comme une muraille d'or massif bruni par l'usage. Les icones du Christ et de la Vierge, des apôtres et des saints les plus vénérés, sont enchassés dans le métal, tout resplendissant de diamants et de pierres précieuses. Malgré la lueur des cierges, on ne peut distinguer les traits du dessin; à peine une indécise silhouette, une tache brune au vague contour d'un visage humain. L'œil est ébloui par l'éclat des diamants et des gemmes, par cette fantastique décoration, si contraire à nos idées occidentales. L'art n'a rien à faire ici, du moins l'art tel que nous le comprenons; seulement la prodigue générosité des souverains qui ont passé à travers la grande porte de cette iconostase, tête nue, et en sont ressortis ceints de la lourde couronne des Césars d'Orient; ce luxe inouï, effréné, nous le retrouverons dans les deux autres cathédrales du Kremlin, celle de l'Annonciation, construite par le tsar Vasili, et celle de l'archange Michel. La religion grecque défend les statues, mais non les croix sans représentation humaine.

Les motifs de décoration les plus usités sont les portraits sacrés, tous dessinés d'après le canon traditionnel de la peinture byzantine, avec deux ou trois couleurs seulement qui prennent avec l'âge des reflets métalliques. Aussi de loin ces visages saints paraissent-ils d'appartenir à la race nègre. La véritable décoration, c'est toujours le métal précieux et le diamant. Dans toutes les églises russes on a l'impression de la puissance, de la raideur, de la richesse, jamais celle de la grâce. C'est que la modalité extérieure du culte s'affirme suivant l'élément psychologique qu'on adore le plus en la divinité. Dans l'occident catholique, c'est l'amour, et cela seul est aimé qui est beau : ici c'est la force, et la force a toujours quelque chose de redoutable et de caché, qui demande à être fléchi par la profusion des dons offerts.

En descendant de l'autre côté de la place des Cathédrales, par l'avenue qui passe devant l'arsenal et la place du sénat, on sort par la porte Saint-Nicolas, et on rencontre à gauche, presque adossée au mur du Kremlin, la toute minuscule chapelle de l'Iverskaia, la vierge d'Ibérie. C'est un des sanctuaires, je devrais dire un des lieux de pèlerinage les plus vénérés de toute la Russie. L'icône sainte a été rapportée, en 1648, d'un des couvents du Mont-Athos, par l'archimandrite Pachonios, qui, de ce simple chef, est devenu une des gloires de l'église russe ; la foi populaire affirme qu'elle est un portrait authentique de la Vierge ; chez nous on l'appellerait la madone noire. Elle est peinte très simplement dans le plus pur et le plus ancien style byzantin ; très peu intéressante en somme au point de vue artistique,

.

fine et régulière esquisse, sans expression ni pensée, à peine perceptible d'ailleurs sous le lourd cadre d'or surchargé de diamants. L'intérêt est dans la foule qui se presse autour du lieu saint et dans les ardentes et passionnées manifestations de sa foi naïve. Pas un Russe qui ne passe devant l'Iverskaïa sans y faire une prière. Comme la chapelle est extrêmement petite, les pèlerins débordent dans l'avenue et s'agenouillent en longues rangées. Tous les rangs sont confondus ; un officier supérieur en grand costume est entre une vieille femme et un moujik et se signe avec toutes les marques de la plus ardente ferveur. Nous mêmes n'entrons pas dans l'Iverskaïa en simples visiteurs. La très aimable femme d'un général, aide - de - camp du tsar, nous avait aplani avec beaucoup de bonne grâce les difficultés de notre entretien à la frontière avec la douane et la police russes ; en retour, elle nous avait demandé de faire brûler en son nom un cierge à la madone d'Ibérie à l'intention du succès de son fils qui se présentait à l'École des Cadets. Il ne fut ni très facile ni très prompt de pénétrer dans le sanctuaire, encore moins facile de trouver une place où ne brûlât déjà un cierge. Mais les sacristains sont gens experts en la matière. Nous redoutions une explication ; elle ne fut pas nécessaire ; une main tendue dès notre entrée, la somme demandée remise et sans presque avoir fait un geste, nous vîmes s'allumer le cierge dans une gerbe étincelante où nous n'aurions pas trouvé à placer un fétu de paille.

Énumérer les églises et les chapelles de Moscou serait fastidieux ; il y en a plus de 900 et il s'en

crée toujours de nouvelles. Il en est deux encore qui méritent une mention spéciale. La cathédrale de Saint-Basile s'élève au bout de la place Rouge, à côté de la porte sainte et des murs du Kremlin : c'est le plus bizarre édifice qu'on puisse imaginer, avec ses dix-sept coupoles, grandes ou petites, vertes, bleues, jaunes, rouges, étagées les unes sur les autres, sans ordre apparent et d'où l'on s'attend à voir sortir le croissant plutôt que la croix grecque. A l'intérieur il n'y a pas de nef centrale, mais une douzaine de chapelles de forme tourmentée, sans plan d'ensemble, mal ajourées, reliées par des couloirs étroits, avec des coins et des recoins mystérieux ; il faut vraiment que l'architecte se soit mis l'esprit à la torture pour inventer un pareil labyrinthe. Ivan le terrible, qui fit construire cette église, en confia l'exécution à un des artistes italiens, qui avaient travaillé au Kremlin ; il fut très satisfait de l'œuvre réalisé et demanda à l'auteur s'il pouvait faire quelque chose de plus beau ; et comme l'autre alléché par la perspective d'une nouvelle commande lui répondit affirmativement. Ivan lui fit crever les yeux ou même couper la tête, disent les autres, pour que l'église Saint-Basile demeura un édifice unique. Elle l'est en effet et cela est fort heureux ainsi ; seule, elle produit un certain effet ; s'il en existait deux, un art pareil fairait grincer des dents au plus paisible : à tout bien considérer donc la décision d'Ivan le terrible, quoique fondée sur un autre motif, se justifie dans une certaine mesure. Napoléon, très simpliste en art, alla plus loin même ; il condamna l'édifice et ordonna au général Lariboissière de le

jeter bas ; l'ordre ne put être exécuté qu'en partie à cause des événements que l'on sait. Les Russes, toujours conservateurs, ont rétabli avec une scrupuleuse exactitude les parties détruites, pour la plus grande joie des amateurs de bric-à-brac.

C'est en souvenir de la retraite de Napoléon qu'a été élevée la plus grande église de Moscou, la cathédrale du Sauveur. Elle s'élève sur les bords de la Moskowa, dressant sa coupole centrale à plus de 100 mètres de hauteur, œuvre de l'art russe moderne, toute en granit, marbre et bronze, ayant belle allure et grande prestance, mais froide. Dans ce pays d'antiques et vénérés sanctuaires, ce colosse de pierre n'a pas de souvenirs ; il est trop neuf pour que les légendes aient eu le temps de s'y former ; trop grand pour que le slave mystique s'isole dans une prière fervente ; trop éclairé pour qu'il s'y agenouille à l'aise.

II

L'étranger venu à Paris à la fin du siècle dernier, auraient été très intéressé si, après le Louvre et Versailles, on l'avait conduit dans une ruelle étroite de la cité, et si lui montrant une vieille maison, toute noire et modeste, on lui avait dit : voilà la demeure patrimoniale des anciens Capets. Or ceci se voit à Moscou puisque la maison des Romanow existe encore, qu'elle est rentrée dans la fortune privée de l'empereur, qu'on a toujours respecté dans les réparations imposées par le temps le premier aménagement, enfin qu'on y a rapporté les meubles et

souvenirs de famille contemporains ; tout cela d'ailleurs ne nous reporte qu'au seizième ou tout au plus à la fin du quinzième siècle, puisque c'est en 1613 seulement que Michel Flodorowitch Romanow fut élu tsar et quitta la maison paternelle pour aller s'installer au Kremlin. Cette demeure fut peut-être luxueuse pour l'époque ; elle nous paraît aujourd'hui bien modeste, en dehors de tout esprit de comparaison entre le passé et l'actuel. Dans une rue de la ville chinoise, l'ancien Moseou, un bâtiment carré, de 18 mètres en long et en large, élevé de deux étages ; au rez-de-chaussée la cave et les greniers ; au premier les cuisines et les chambres de service ; au second les appartements de maître, un tout petit oratoire, la chambre des femmes donnant sur un belvédère. La construction est en bois ; très peu de fenêtres ; celles qui existent sont resserrées entre des panneaux étroits ; les appartements des femmes sans communication avec l'intérieur ; c'est presque le harem. L'escalier est étroit à ce point qu'on ne peut y passer deux de front ; point d'antichambre ; les pièces se commandent les unes les autres. Le mobilier nous ramène encore à l'orient, avec ses coffres en cuir ornés de cuivres repoussés, qui viennent en droite ligne de la Perse, mais à l'orient chrétien, car partout aux murs sont suspendus des icônes et dans les vitrines, les objets exposés les plus nombreux sont des livres de piété, des croix, des médailles, à côté de quelques jouets d'enfants ayant appartenu aux premiers Romanow. Leurs descendants n'ont pas cherché à grandir leurs ancêtres.

On ne visite cette maison qu'à certains jours ; pour prévenir tout embarras le taux du pourboire à don-

ner aux domestiques est affiché à l'entrée, cinquante kopecks ; la même coutume existe pour le grand palais impérial : on sait au moins à quoi s'en tenir. Pour ce dernier une autorisation spéciale donnée par le gouverneur du Kremlim est nécessaire ; on ne la refuse jamais, mais encore faut-il montrer patte blanche, c'est-à-dire montrer des papiers, passeport, permis de séjour, etc. etc. bien en règle.

Nous avons visité ce grand palais du Kremlin alors qu'Alexandre III régnait encore. Depuis lors, à l'occasion du couronnement de son fils, il a été popularisé par tous nos journaux illustrés. C'est en définitive un beau monument dont les salles immenses, appelées du nom des grands ordres de la Russie, se prêtent merveilleusement au long déroulement des cortèges de cour. Mais il produirait en somme la même impression que tous les palais du monde, si encore ici la vieille et la nouvelle Russie ne se trouvaient rapprochées tout à côté, bousculant nos idées d'occidental classiques et pondérées. Quel est dans cette cour intérieure ce petit édicule surmonté d'une croix, véritable cabane de chevaliers sauvages qu'on entrevoit à peine derrière les grilles dorées et sous la marqueterie luxueuse dont on l'a revêtu ? Tout simplement le point de départ de l'empire Russe, le sanctuaire du *Sauveur dans les bois* érigé au ^{xiii}^e siècle par les premiers clans moscovites qui abordèrent la colline boisée où s'élève aujourd'hui le Kremlin de Moscou. C'était l'époque des grandes luttes des Slaves chrétiens contre les Tatars musulmans ; Alexandre Newski, le grand saint populaire, rallia autour de cette chapelle les soldats de la croix : plus tard son petit-fils, Ivan

Danilovitch Kalista, Ivan le très beau, la fit reconstruire en pierres, mais toujours sur le même plan. Depuis lors on a paré avec une profusion sans égale ce monument, précieux entre tous les souvenirs nationaux ; mais on a pieusement respecté sa structure primitive. La force de cette tradition qui fait cet empire si grand et de sa brusque évolution qui le rend si jeune atteint son maximum d'intensité dans ce palais. Toutes les ressources de l'art moderne ont été utilisées dans les immenses salles de réception, toutes les délicatesses d'un luxe raffiné, dans les appartements privés. Le salon de la Tsarine est orné de superbes tapisseries de gobelin et tous les meubles sont en argent massif. Dans la galerie de peinture on a réuni un certain nombre de copies sans valeur et de tableaux de l'école Russe moderne, dont quelque uns sont seulement estimables.

L'art est la partie faible de cet admirable Kremlin comme d'ailleurs de toute la Russie. La sculpture, privée de son principal débouché, la représentation religieuse, n'a pas eu grande importance. La peinture a été longtemps enfermée dans les canons Byzantins, on copiait servilement les modèles du mont Athos, suivant les règles et les formules tracées par les maîtres. L'architecture a eu plus d'envolée ; elle le doit aux artistes Italiens qui au xvi^e siècle furent appelés par les Tsars. Ils bâtirent dans le style oriental et oublièrent Vitruve et Palladius pour s'inspirer de la Perse et de Constantinople. L'heure n'était pas encore venue où la Russie regardait vers l'occident et elle imposait son goût à ceux qu'elle appelait comme exécutants ; ceux-ci

furent assez intelligents pour faire sortir d'heureuses et intéressantes combinaisons de ce mélange des traditions nationales et de leur art personnel. Malheureusement presque partout, à Moscou notamment, les matériaux de construction manquaient et surtout l'essentiel, la pierre. On y suppléa par la brique, mais celle-ci ne se prête guère aux combinaisons architecturales ; c'est son emploi exclusif qui donne aux murs et aux tours du Kremlin leur apparence grêle et roide. La véritable matière sur laquelle les Russes ont exercé leur industrie est le bois ; ils l'ont plié à tous les emplois et savent en tirer un merveilleux parti. Mais c'est surtout dans la ciselure ornementale des métaux et dans l'orfèvrerie qu'ils ont excellé et atteint la dignité de l'art. Le trésor impérial situé dans un des ailes du grand palais est à ce point de vue un véritable musée intéressant et instructif où l'on trouve à côté d'essais barbares, des œuvres d'un style original et vraiment dignes d'une étude particulière.

La collection des couronnes impériale se recommande surtout à l'attention des visiteurs désireux de se donner la peine de réfléchir et de ne pas suivre aveuglément la direction d'un guide. Ce qui frappe surtout dans cette collection scrupuleusement conservée, c'est la persistance de l'effort qui, parti d'un modèle étranger, s'élève petit-à-petit à la conception d'une ornementation nouvelle et atteint le beau à force de minutie.

La plus ancienne de ces couronnes est celle du grand duc de Kiew, Wladimir Monomaque, allié ou plutôt vassal de l'empereur de Byzance. C'est un travail purement grec puisqu'elle fut un cadeau

d'Alexis Commène, le signe de l'investiture donné par lui au chef d'une tribu guerrière, errant sur les bords de la mer Caspienne. Elle a l'apparence d'un bonnet, analogue à la barrette de nos prêtres et se compose d'une couronne de fourrure sur laquelle s'enlève une coupole sexagonale terminée par une croix en or : Les plaques de cette coupole sont à arêtes vives et anguleuses, ornées de pierres précieuses et gracieusement infléchies. Les orfèvres russes ont d'abord copié le bonnet du Monomaque ; puis insensiblement ils font disparaître les arêtes des plaques, arrondissent les ligees de jonction et accentuent la forme en coupole. Les bonnets de *Sibérie* et d'*Astrakan*, qui consacrent la conquête de ces deux pays, sont de cette forme, véritables couronnes fermées, mais toujours en deux parties bien distinctes : le bandeau ceignant la tête et la coupole enrichie de diamants. Plus tard la coupole devient bulbeuse ; le bandeau prend des proportions variées et gagne en hauteur ; c'est la forme tiare. La couronne de Boris Godounow paraît comme une cathédrale en miniature avec ses trois étages superposés, qui portent étincelante de rubis et de diamants, la croix grecque. Moins originales, mais plus luxueuses sont les couronnes du tsar Ivan Alexiewitch et de son frère et successeur, Pierre le Grand, la première ornée de 900 diamants ; la seconde de 800. Ces gemmes ne sont pas disposées avec la régularité d'un plan géométrique ; en dehors de quelques places imposées, comme le support de la croix et la ligne circulaire du bandeau, elles semblent piquées par l'artiste au gré de sa fantaisie, et l'ornementation de la ciselure procède du même faire artistique. Celle-ci n'est pas

composée d'un motif central ; mais de séries variées où le ciseleur a déployé toute l'ingéniosité de son art. Les lignes générales ne sont ni droites ni franchement courbes ; l'ellipse domine, prétexte à des combinaisons serpentine qui étonnent et charment. Voici par exemple la décoration du bonnet de *Sibérie* ; on ne sait si le ciseleur a voulu représenter des fleurs ou des ornements géométriques. Il y a bien des palmettes disposées dans la bande ascendante ; mais leur tige est encastrée dans un diamant qui en appelle d'autres et ainsi se forment des losanges et des courbes qui interrompent le premier motif. La couronne de Boris Godounow à mon avis la plus originale de la collection est une petite merveille d'ingéniosité. Chacune des tourelles qui entourent la triple coupole a une ornementation différente et un joyau terminal d'une couleur et d'une forme particulière. Il a fallu pour produire de telles œuvres ce que Sully Prndhomme a appelé l'audace et la peur de la main et que patiemment l'artiste au milieu de l'amas de bijoux étalés devant lui, ait à force de tâtonnements cherché la place où chacun serait mis le mieux en relief. De là des combinaisons de couleur, des chatoiements et des reflets qui sont de l'art véritable.

Le trésor du Kremlin contient encore des collections d'argenterie et de vaisselle plate de toutes les écoles, renfermées dans 63 bahuts et soigneusement classées. Les armes et objets de harnachement nombreux et de style très divers sont disposés dans une vaste galerie, au bout de laquelle isolée et mise en relief se dresse une superbe statue de Napoléon. Est-ce donc une ironie du vainqueur ? La respec-

teuse attitude des visiteurs russes en présence de ce marbre dit le contraire. Tout ce qui touche à Napoléon est ici l'objet d'une sorte d'effroi et de culte superstitieux. J'ignore si, comme on le prétend, son image a été répandue par les colporteurs dans les plus humbles villages et si elle fait partie du musée familial ; mais à Moscou, son souvenir est demeuré vivant : partout où il a laissé quelques traces de lui, dans ce Kremlin où il a couché quelques nuits, à la montagne des moineaux où il s'est arrêté pour contempler la ville conquise et dicter l'ordre d'entrée, on a soigneusement relevé et entretenu les empreintes fugitives de son passage. La chambre où il a couché a été conservée telle qu'il l'a quittée et l'on n'y parle qu'à voix basse comme dans celle du tsar. Ce peuple a décidément le culte de la force et la longue patience de l'oriental.

GEORGES MAURIN.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR M. ANATOLE FRANCE

Ce n'est point une petite aventure que de se risquer à parler de M. Anatole France. D'autres études littéraires sur tels écrivains, même académistes, sont une simple promenade en bateau le long d'une rivière, entre des saules. Mais ici, l'on affronte le large, et c'est la haute mer.

Quelle mer ! La mer latine, la mer d'Ionie, et celle dont les flots s'avançaient comme des lèvres amoureuses vers la divine Alexandrie. Elle aussi, elle est « la mer d'où sortit Vénus, » et où les vagues ont des jaillissements de perles ; une mer qui baigne en même temps le monde antique et le moderne monde, l'Egypte de Thaïs et celle de M. de Lesseps, la Corinthe nuptiale, et aussi, ô prodige ! Florence et le quai Malaquais ; au bord de laquelle se mirent des figures diverses et inoubliables, le procureur Hérode, Sylvestre Bonnard, l'ineffable Choulette et l'abbé Jérôme Coignard ; une mer « qui porte dans son sein les navires pleins de trésors du vieux Cadmus, » et qui voit sur ses miraculeux rivages le palais de la reine de Saba, le jardin d'Epicure, les monastères de Vérone ou d'Assise, et la boutique de M. Blazot.

Mer lumineuse et enchanteresse, dont la brise du

large est vivifiante et saine, dont l'amertume se revêt de couleurs chatoyantes, et dont le sel, quoi qu'en disent certains, n'est nullement desséchant, puisque sur ses bords adorables croissent avec abondance les palmiers et les cèdres.

Mais il ne faut pas trop prolonger les images, pour si ingénieuses qu'elles soient.



Quand on parle de M. France, ce que tout d'abord l'on évoque, c'est l'ironie. On s'accorde à reconnaître qu'il en est le Prince, mais c'est, dit-on, un prince cruel. Son ironie, qui est souveraine, serait impitoyable, à ce qu'assurent beaucoup de ses commentateurs. Rien ne trouverait grâce devant elle. Cela est-il exact ?

Je ne veux choisir d'autre réponse à cette assertion que le récent discours de réception à l'Académie française, cette page si simple, si haute et si courageuse, et qui causa sûrement des déceptions chez les gourmands de fine raillerie. Comme cela va être délicieux ! se promettaient les langues pointant entre les lèvres alléchées. Point du tout ! Et les langues frétilantes se retirèrent devant ces phrases sobres et graves, parfaitement belles de leur seule noblesse, sans piment, sans une seule malice, sans un de ces sourires où se complait le Maître du sourire, « parce que, me disait-il lui-même, l'ironie eut été trop facile, et devant une telle infortune, je n'ai pas voulu m'en permettre une goutte. »

Voilà qui, à défaut de cent pages de pénétrante tendresse, de cent autres simplement et naïvement émues où semblent se mouvoir l'âme d'un moine primitif ou la grâce ingénue d'un petit enfant, serait une réponse suffisante à ceux qui disent que l'ironie de M. France ne sait rien respecter.

Le Maître du sourire, ai-je dit. Et ce fut une jolie trouvaille que de comparer le sourire de M. Anatole France à celui de la Joconde. Ils ont tous deux la même irrésistible séduction. Mais ont-ils la même immuabilité mystérieuse ? M. Anatole France est-il bien le sphinx éternel qu'on a coutume de dire, le charmeur vers qui se lèvent les couleuvres et que voudraient suivre les fontaines, mais qui demeure toujours lointain et insaisissable ? Il me paraît que c'est là méconnaître une notable partie de l'œuvre de l'écrivain, qui s'applique au contraire à étudier les problèmes les plus actuels, et à dire des vérités précises à ses contemporains. Il est vrai qu'il est si difficile de se faire comprendre, et que *la Rôtisserie de la reine Pédauque* fut considérée par une bonne part de la critique comme une étude d'alchimie. Quant à l'homme, ceux qui ont la bonne fortune de fréquenter le merveilleux musée de la villa Saïd, ceux que le Maître accueille dans son intimité, savent ce qu'il y a derrière ce sourire de certitude sereine, de spontanéité affectueuse, de simple et grande bonté.

Une dame me disait un jour : « Je me suis souvent demandée si M. France n'est pas le diable. Qu'en pensez-vous ? » M. France était présent. Il souriait. Et je pensais, en regardant ce sourire, aux mots par où se terminent les *opinions de M. Jérôme*.

Coignard : « Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent stériles. Le cœur est seul capable de féconder ses rêves. Il verse la vie dans tout ce qu'il aime. C'est par le sentiment que les semences du bien sont jetées sur le monde. » Et je me disais que s'il est vrai que M. Anatole France soit en réalité le diable, il prend volontiers parfois l'âme de Saint-François d'Assise ; et que s'il « méprise les hommes avec tendresse », il fait souvent à cette tendresse le sacrifice de son mépris.



M. Anatole France vient de publier un nouveau volume, qui aurait tous les droits à porter un titre blasonné, mais qui a préféré garder une allure de petit bourgeois qui s'en va flâner au soleil. Et cela s'appelle sans prétention : *l'orme du Mail*. Je n'ai pas l'autorité voulue pour étudier comme il convient cette incomparable *chronique* provinciale et administrative, et apprécier ce qu'elle comporte de vérité profonde, de haute philosophie, de vision synthétique et révélatrice. Aussi bien tout le monde connaît déjà, tout au moins de réputation, Monseigneur Charlot, M. l'abbé Lantaigne, M. Guitrel, le préfet Worms-Clavelin, le général Cartier de Chalmot et le professeur Bergeret, et toutes les intrigues qui s'agitent autour du siège du bienheureux Loup. Je ne veux point rechercher non plus les rapports qu'on pourrait établir de ce livre terrible et délicieux avec telles pages des Encyclopédistes, qui eurent quelque répercussion sociale vers la fin du siècle

dernier. Je me bornerai à constater une chose qui n'est point d'un intérêt négligeable : c'est le succès prodigieux de ce livre, qui marque le succès actuel de M. Anatole France, et la place que l'on commence enfin à assigner à cet écrivain dans la hiérarchie littéraire : la première.

Et je songe, en voyant les journaux tout vibrants de la gloire aujourd'hui éclatante de M. Anatole France que, il y a quelques années, il n'y a pas beaucoup d'années, M. France écrivit un conte. Présenté dans plusieurs revues et journaux littéraires, auxquels je ferai la grâce de ne pas les nommer, ce conte *y fut refusé*, tout comme le sont les nôtres, nos proses hésitantes de débutants. Il fut enfin, après avoir connu les portes négatives, admis dans une importante publication, et cela n'eût rien eu que de très ordinaire, s'il n'y avait pas été maculé par des annotations marginales, des corrections de pion, des coups de crayon qui figurent encore sur le manuscrit pour le futur châtiment de celui qui osa ainsi déposer des inscriptions de guérite sur les frises du Parthénon. Savez-vous, en effet, comment s'appelait ce conte ? Il s'appelait *Thaïs*. Oui, *Thaïs*, l'incomparable *Thaïs*, que les profanes mêmes saluent aujourd'hui comme le chef-d'œuvre de la pure beauté, c'est à toi que fut réservé ce sort d'être ainsi ballottée à travers les salles de rédaction, repoussée et meurtrie par des mains grossières, et souillée finalement par le directeur d'une grande revue.

Voilà une histoire dont je garantis l'authenticité, et qui ne laisse pas, je pense, que de porter son enseignement. Si elle est encourageante pour les jeunes gens qui subissent le même destin, il en ressort avec

netteté que, il y a quelques années à peine, la fortune littéraire de M. Anatole France n'était pas encore assise sur le roc.

Ce n'est point dire qu'il fût un inconnu. Les gens instruits savaient son nom, et quelques lettrés délicats l'appréciaient. Mais il apparaissait comme un vieil homme, dont personne ne soupçonnait l'âge ni la figure, et qui vivait, très retiré, entre des chats et des bibliothèques. Il écrivait quelquefois des histoires étranges, que le public ne lisait pas. Seuls, ses articles de critique littéraire publiés dans *Le Temps*, produisaient autour d'eux quelques vagues. Il avait un peu plus de notoriété que M. Thureau-Dangin, et un peu moins que M. Camille Doucet. Mais il n'avait aucun contact avec la foule.

Et rapidement, en deux ou trois ans, cette figure lointaine de vieil archiviste, sous laquelle on se représentait volontiers M. Anatole France, s'est dépouillée de son voile archaïque. Elle s'est précisée, réalisée. Elle est apparue vivante, jeune, fine, élégante. Elle a connu les succès de la mode, ce qui, par un côté, était fâcheux, puisque cela faisait courir le risque à M. Anatole France de se rencontrer avec M. Marcel Prévost, mais ce qui lui a valu, lors de sa réception académique, une salle qui sentait très bon. Mais heureusement, elle a grandi encore. Elle s'est dégagée des admirations des belles maddames et des couvertures de livres brodées. Elle est apparue merveilleusement et puissamment moderne. Et brusquement elle se dresse d'un jet, en pleine lumière, en pleine gloire, dépassant les réputations consacrées, les célébrités rigides dans leurs bandes-lettes, dominant de la hauteur unique de son génie tout l'horizon littéraire de ce temps.



A quelles causes doit-on rattacher cette fortune tout-à-coup si rapide, après avoir été si lente ? On pourrait l'attribuer tout simplement à l'œuvre de M. Anatole France, qui, après avoir été lente elle-même au début, s'est davantage accrue dans ces trois dernières années qu'elle ne l'avait été en quinze, et qui, en se modernisant, en s'en prenant aux sujets de passion, de politique et de philosophie les plus actuels, a jeté sur la foule une grande lueur. On pourrait peut-être dire aussi que c'était le destin de M. France de flâner, même sur le chemin des lauriers et des palmes. Ces raisons ne sont pas indifférentes. Mais j'en vois aussi une autre que je veux essayer d'indiquer rapidement.

Une des marques les plus frappantes de notre époque est la solution de continuité entre la génération nouvelle et ses aînées. La rupture est formelle. Sans doute faut-il le déplorer. Car c'est la vertu des races fortes d'être fondées sur des principes si solides que les âges qui se succèdent continuent à baser leur conscience sur les mêmes étais. Chaque génération qui apparaît à l'existence doit être le prolongement normal de celle qui la précédait. Et c'est bien le signe essentiel d'une période de trouble, d'une époque inquiète et désorientée, d'une grave désagrégation sociale et morale, que de voir comme cela se produit en ce moment un fossé béant, un abîme infranchissable entre la jeune génération et celle qui l'a conçue. Cette crise est aujourd'hui particulièrement et dangereusement aigue. Il est impossible aux pères de comprendre l'âme de leurs

fil. Celle-ci leur reste mystérieuse, et de fait elle leur est totalement étrangère. En littérature, ce divorce s'accuse d'une façon pressante. Les critiques officiels à qui est dévolu le soin de juger et de présenter au public les œuvres littéraires, sont incapables, sauf deux ou trois peut-être, de comprendre la plupart des œuvres des jeunes gens, qui leur demeurent aussi inaccessibles que si elles étaient écrites dans une langue qu'ils ne connaîtraient pas. En revanche, la jeunesse intellectuelle est complètement déprise des œuvres de ses aînés, même les plus proches. Et les livres de M. Paul Bourget lui paraissent déjà bien vieux.

C'est dans cet état de choses que la fortune de M. Anatole France s'est manifestée d'une manière singulière. Alors qu'ils se détachaient des écrivains de la génération précédente, les jeunes gens se rapprochaient de plus en plus de M. Anatole France. Ils se rangent autour de lui, et l'acclament comme le Maître. Et celui-ci, qui demeura isolé au milieu de ses contemporains, est maintenant en contact de la façon la plus immédiate avec cette conscience et cette âme nouvelles. Ceci explique cela, et explique aussi, me semble-t-il, la qualité principale du succès de M. Anatole France. Il est remarquable du reste que M. France se plaise surtout dans la compagnie des jeunes gens, et que l'on ne voie guère autour de lui que des visages à peine dépouillés de l'adolescence. C'est que ceux-ci sont ses véritables harmoniques, et que autour d'eux, derrière eux, il y a presque toute la jeunesse intellectuelle de ce temps, à laquelle M. Anatole France apparaît comme le Grand Patron. Voilà pourquoi sa gloire est toute

jeune, et quel que soit son éclat actuel, on peut dire qu'elle commence seulement à se manifester.



Cette gloire, dont nous saluons en ce moment les prémices, est donc appelée sans aucun doute à grandir, non plus sur les intellectuels, pour lesquels elle est placée dès aujourd'hui au rang des Taine et des Renan, mais sur la foule, sur la grande foule, à laquelle elle sera plus facilement accessible que celle de ces deux hommes magnifiques. Car l'œuvre de M. France, pour être tout aussi haute que la leur, est moins abstraite. Et les types qu'il a créés se déposeront avec aisance dans l'imagination populaire.

Quelle sera, sur la cime glorieuse, l'attitude de M. France ? Je ne crois pas qu'il soit téméraire de la prévoir, et de penser que même alors il gardera sa bonhomie souriante, sa légère simplicité, et sa désinvolture amoureuse d'école buissonnière. Il fuira sûrement la pontification, les brocards rigides, les étoffes lourdes dont on pare les idoles, leur préférant du linge souple et la fumée flottante des cigarettes. Et c'est ainsi, flânant et souriant, qu'il gravira la colline sacrée.

JEAN MADELINE.

A LA TRAPPE¹

La Trappe!... Ce mot a le don d'éveiller les idées les plus étranges dans l'esprit des gens du monde. Pour le grand nombre, *trappiste* est synonyme d'homme à la fois découragé et exalté, que les mécomptes et les chagrins ont conduit tout à coup au désert pour y mener une vie cruelle et sauvage, se nourrir de racines et de pain sec, enlever chaque jour une pelletée de terre à l'endroit qui lui servira plus tard de tombeau, soupirer et gémir tristement en forme de prière, passer morne et austère, en disant : « Frère, il faut mourir ! »... Pour beaucoup, telle est la vie de la Trappe !

C'est tout simplement de l'histoire à la façon dont l'arrangent les faiseurs de romans. Elle peut être suggestive, mais elle n'est pas vraie.

Ceux qui vont à la Trappe ne sont pas ordinairement les désanchantés, les blessés ou les meurtris que l'on croit. Sans doute, il y a quelquefois des âmes qui sont jetées dans le cloître par un grand malheur, par une disgrâce éclatante, par la perte d'un être passionnément aimé ; et l'on pourrait en citer des exemples touchants, mais ils sont infiniment rares. D'ordinaire l'on va à la Trappe dans le but unique de faire plus sûrement son salut éternel.

(1) Extrait d'un ouvrage qui va bientôt paraître : *Dom Polycarpe, premier abbé de Notre-Dame-des-Neiges*.

Les uns y entrent dès la jeunesse, à l'heure où l'on n'a pas encore connu les grandes luttes de la vie, les autres y courent à l'âge mûr, quelques-uns y vont même plus tard, et, sur le nombre, il y a peut-être bien des infirmes et des blessés, mais la grande majorité est intacte, parfaitement saine, pleine de force, vaillante et généreuse.

Quant à la vie matérielle que l'on trouve à la Trappe, il est certain qu'elle ne ressemble pas tout à fait à la vie que l'on mène communément dans le monde. On n'y est pas sans cesse occupé à rechercher ses goûts et ses aises, on n'y connaît point les raffinements sensuels qui président aux tables de la bonne chère ; mais on y trouve l'absolu suffisant, qui donne au corps assez de force pour se soutenir, et pas assez pour l'exposer aux dangereuses séductions d'une vie trop abondante.

Le trappiste n'est donc pas un homme qui se suicide petit à petit par des jeûnes inhumains et des disciplines sanglantes, c'est un chrétien qui pense que la vie actuelle n'étant qu'une vie de passage et un moyen d'atteindre la vie définitive, il serait de la dernière imprudence de ne pas prendre le chemin le plus sûr et le plus direct pour y arriver.

C'est ce que le jeune Henri Marthoud écrivait à sa sœur Maria, quelque temps après son entrée à Aiguebelle : « Tu sais bien qu'il y a plusieurs chemins pour arriver au Ciel ; j'ai voulu prendre le plus facile, parce que je suis le plus faible. »

Au fond, c'est la pensée qui a suscité la fondation de tous les ordres monastiques, et en particulier celle du grand ordre bénédictin, auquel appartient la congrégation de la Trappe.

Peut-être ne sera-t-il pas hors propos d'en rap-peler, à grands traits, la longue et glorieuse histoire? Elle remonte, par son fondateur, à l'année 480, qui est la date de la naissance de saint Benoît, le patriarche et le législateur des moines d'Occident.

D'abord retiré dans le désert de Subiaco, au sortir Rome, où il était étudiant, saint Benoît finit par s'établir sur le mont Cassin et y fonda le monastère qui est devenu, dans la suite, si célèbre dans l'univers catholique, soit par le nombre et la ferveur de ses religieux, soit par les saints et les hommes illustres, papes, cardinaux ou évêques qu'il a fournis à l'Église.

L'un des religieux du mont Cassin, le jeune diacre Maur, fut envoyé en France, par saint Benoît, en l'année 545. Il emmenait avec lui quatre compagnons, et il était porteur d'un exemplaire de la Règle composée par le saint patriarche. L'histoire ajoute même que saint Maur prit avec lui la mesure établie par saint Benoît pour le pain et le vin servis aux moines.

Après un voyage long et pénible, la petite colonie, visiblement protégée par la Providence, put s'arrêter en Anjou et y fonder le premier monastère bénédictin de France, connu sous le nom de Glanfeuil. Plus tard, il fut appelé Saint-Maur-sur-Loire, en l'honneur de son fondateur, et c'est de là que le grand arbre bénédictin s'est étendu, en rameaux nombreux et puissants, sur la France tout entière. « Peu à peu, dit Montalembert, chaque province reçut pour apôtres de saints moines qui, le plus souvent, étaient en même temps évêques et qui fondaient à la fois des diocèses et des monastères, ceux-ci destinés à servir comme de citadelles et de pépinières au clergé diocésain » (1).

(1) *Les Moines d'Occident*, Tome II, p. 254.

Cette expansion générale et les divers besoins des lieux et du temps provoquèrent certaines modifications dans la vie monastique.

On conservait toujours la règle primitive, mais on y ajoutait des constitutions particulières. C'est de là que sont venues les diverses observances connues sous le nom de Cluny, de Saint-Maur, etc...

Après les modifications, fort légitimes et louables, vint le relâchement, cette inévitable misère de la faiblesse humaine. L'herbe mauvaise qui empêche le bon grain de croître librement et de grandir s'était introduite dans le champ monastique. Il fallut l'extirper et pratiquer des réformes.

La plus célèbre fut celle de *Cîteaux*, établie par saint Robert, au diocèse de Châlons, en l'année 1096.

C'est là que vint se retirer, en 1117, avec trente de ses compagnons, un jeune seigneur de Bourgogne, qui s'appelait alors Bernard de Fontaine et qui est devenu plus tard l'honneur de l'ordre cistercien, et l'une des plus grandes gloires de la France et de l'Église, sous le nom de saint Bernard, abbé de Clairvaux.....

NOVICIAT.

L'entrée au noviciat de la Trappe ne rappelle en rien les airs de grande fête que donne à certaines entrées en religion l'appareil fastueux et mouvementé dont on les environne.

Chez les fils de Saint-Bernard, comme d'ailleurs chez tous les ordres ou congrégations d'hommes, la prise d'habit se passe le plus simplement du monde ; ce qui ne l'empêche pas d'être touchante. Le

postulant est appelé dans la salle capitulaire, où sont réunis tous les religieux, le supérieur lui adresse quelques mots pour lui rappeler les principales obligations qu'il va contracter ; puis, sur sa réponse affirmative qu'il compte pouvoir, moyennant la grâce de Dieu, tenir ces obligations, on le revêt du saint habit et on lui donne un nom nouveau, auquel il devra désormais répondre. Il semble que l'on veuille par cette suppression du nom de famille bien faire sentir au novice qu'il doit s'opérer en lui un changement complet par le détachement de tout ce qui pourrait lui rappeler sa vie passée.

Henri Marthoud manifesta le désir de recevoir le nom de Polycarpe, en souvenir de la paroisse où il avait été baptisé. Son désir, trouvé fort légitime, fut agréé, et désormais nous ne parlerons plus que du frère Marie-Polycarpe.

Il est novice.

Nul ne soupçonne, s'il ne l'a goûté, le charme de la vie du noviciat, de cette enfance religieuse, où l'âme toute désireuse d'aimer Dieu et de l'aimer de tout cœur, se trouve comme plongée dans une atmosphère où tout porte à cet amour divin et en parle sans cesse.

Tandis qu'à l'état ordinaire dans la vie du monde, les âmes que ce noble amour a touchées et qui veulent le savourer, se trouvent perpétuellement distraites par mille soucis, par toutes sortes d'inévitables embarras, au contraire l'âme qui arrive dans un cloître et y établit sa demeure se sent tout à coup comme naturellement jetée en la possession délicieuse de cet amour plein de suavité que favorisent le silence, la prière, la mortification, les bons ex-

emples, et, pour quelques uns, les fraîches ardeurs d'un cœur jeune et généreux.

Aussi quelle joie exquise et franche respire à travers chacune des lettres écrites par le frère Maric-Polycarpe pendant son noviciat. Nous voudrions pouvoir les citer en entier, tant nous les trouvons pieuses et édifiantes ; mais nous devons être court , et nous nous bornerons à quelques lignes empruntées à une longue épître adressée le 15 décembre 1846 à M. Padey , le grand ami de Henri et son confident depuis le collège.

« Du désert d'Aiguebelle... Tu me demandes des nouvelles de ma santé ; je te dirai qu'elle se soutient à merveille ; je vais bien mieux qu'à Lyon. J'ai si bon appétit ! voilà qui va t'étonner, n'est-ce pas, puisque ce sont surtout les jeûnes qui font la rigueur de notre règle ; et pourtant c'est la pure vérité... Lorsque j'étais sur le bateau à vapeur, le 31 mars dernier, en route pour Aiguebelle, je dois avouer que j'avais un grand regret, celui de n'être pas parti avec toi. Car enfin , me disai-je, la Trappe c'est un sépulcre vivant où j'aurai, durant ma vie entière, une chaîne lourde et fort pesante à traîner... Oh ! alors, oui, je le confesse, j'ai porté envie à ton bonheur de missionnaire. Je te voyais tantôt errant sur les bords du Mississipi dans l'attente de ton ami , tantôt fier cavalier galopant joyeusement à la suite de Monseigneur Odin, tantôt en pleine expédition parmi les cinq cent mille sauvages qui sont encore au Texas... oh ! comme en ce moment j'enviais ton bonheur !... et maintenant, dois-je le dire ? je te plains, tant je suis revenu de mes idées premières. Je suis sûr que si tu savais

combien grande est la joie que je goûte en ma chère solitude , quelle est la paix et la douce tranquillité dont je jouis, tu te hâterais de quitter l'Amérique pour venir essayer et savourer les charmes de la pénitence. Non tu ne peux pas te faire une idée de mon réel bonheur ! »

Ainsi parle notre novice après sept mois d'expérience, c'est-à-dire en parfaite connaissance de cause. S'il est heureux, c'est que vraiment cette vie nouvelle lui va et peut rendre heureux.

Cependant la Trappe ne gâte point ses novices ; tant s'en faut. Dom Orsise, en particulier, alors abbé d'Aiguebelle, homme de pieuse mais austère mémoire , n'était pas dans l'habitude de prodiguer beaucoup de tendresse aux jeunes gens qui venaient lui demander la grâce d'être formés à la vie cistercienne. C'est lui qui fit à M. de Meaux, grand-père de M. le vicomte de Meaux, ancien ministre de l'agriculture, cette réponse qui caractérise bien cette physionomie antique. Le vénérable religieux, ancien député du Forez, se plaignait un jour d'un certain manque d'égards que son âge et sa condition passée lui rendaient peut-être plus sensible : « Mon Père, répondit Dom Orsise, il est quelque chose de plus respectable et de plus ancien que vous, c'est la règle. »

Or, cette règle de la Trappe n'est pas précisément bien douce : c'est avant tout une règle de pénitence. Qu'on en juge. La journée du religieux trappiste se divise, en effet, en trois temps : le temps de la prière ou de l'office divin, le temps du travail manuel et le temps des pieuses lectures. Il n'y a pas de récréation proprement dite, et la journée va, de

deux heures du matin à sept heures du soir, en hiver, et à huit heures, en été.

Certains jours même — les dimanches et les fêtes principales — le lever est fixé plus tôt, car l'office dit « office de la nuit » commence à une heure du matin et ne se termine guère que vers quatre heures ou quatre heures et demie.

C'est après cet office que les religieux prêtres ont l'habitude de célébrer la sainte Messe. Puis, avec quelques variations d'heures, réclamées par les travaux extraordinaires et réglées d'avance, on récite en chœur les différentes heures de l'office de la Sainte Vierge et de l'office canonial. Vers cinq heures et demie, chant de l'office de Prime, suivi assez souvent d'une messe basse ; vers neuf heures, Tierce et la grand'messe ; à onze heures et demie, Sexte ; à deux heures, None ; à quatre heures, Vêpres ; à six heures ou à sept heures, suivant que l'on est en été ou en hiver, lecture spirituelle publique, suivie de la récitation des Complies et du chant du *Salve Regina*.

Tout cela peut faire une moyenne de six à sept heures de prière publique, ou mieux, d'office chanté chaque jour ; et cette première part de temps n'est pas la moins fatigante.

Dans l'intervalle des offices, novices et religieux sont employés aux différents emplois manuels de la maison ; assez souvent même, surtout à l'époque des récoltes, on les applique aux travaux des champs, où ils aident les religieux appelés *frères convers*, qui sont, eux, spécialement affectés à ces genres de travaux, comme les religieux de chœur sont spécialement destinés au chant de l'office divin.

En dehors de l'office divin et du travail manuel, les religieux de chœur ont ce qu'on appelle des *intervalles*, c'est-à-dire, certains espaces de temps que chacun est libre d'affecter à l'étude, à la méditation ou aux pieuses lectures.

Pour le novice, ce temps là est destiné à l'étude de la règle et à l'explication de cette règle par le Père-Maitre, ou en conférences spirituelles, ayant pour but spécial la *formation religieuse* des aspirants.

C'est évidemment là une affaire importante ; disons mieux, c'est l'affaire capitale. Aussi l'un des premiers soucis des supérieurs, nous pouvons dire, leur premier souci, c'est le choix à faire, parmi les religieux, de celui auquel sera confiée cette œuvre essentielle de la formation des novices.

Le novice est un apprenti dans l'art de vivre de la vie parfaite, par la pratique des conseils évangéliques, tels que la chasteté perpétuelle, l'obéissance absolue, la pauvreté complète, l'humilité, le renoncement, la pénitence... Or si l'apprentissage en pareilles matières n'est point facile, l'enseignement ne l'est guère davantage, et celui qui le donne doit avoir des qualités et des vertus d'autant moins communes, qu'elles sont plus précieuses.

Le Père-Maitre des novices doit être, comme son nom l'indique, un père et un maître ; père par l'affection et le dévouement, maître par la science dans les choses de Dieu et par l'autorité que donne la vertu. Comme père, il gagne les cœurs et les soutient quand vient l'heure inévitable des pénibles ennuis ; comme maître, prêchant de parole et d'exemple, il aide à triompher des douloureuses hésitations que

presque tous les novices sont condamnés à connaître.

Nous ne croyons pas que le frère Marie Polycarpe ait connu ces hésitations ; du moins ses lettres n'en disent rien : elles respirent au contraire la paix et le contentement de l'âme qui se sent dans sa voie.

Mais si notre novice ne pensa pas à regarder en arrière, s'il ne regretta point de se trouver à la Trappe, cela ne veut point dire qu'il n'en sentit pas les rigueurs. Se lever à deux heures du matin, quelquefois plus tôt, donner de six à sept heures au chant de l'office, employer quatre ou cinq heures en travaux manuels, ne faire la moitié de l'année qu'un seul repas, ce ne sont pas là choses très douces et auxquelles on doit s'habituer du jour au lendemain. Certainement le frère Marie Polycarpe eut à souffrir de ces sévérités matérielles ; les années passées à la maison paternelle ou au collège ne l'avaient guère préparé à de pareilles austérités. Et puis, est-ce en pleine vingtième année que l'on peut s'imposer des jeûnes comme ceux de la Trappe sans en ressentir cruellement la rigueur ?

Toutefois il y a, pour le novice comme pour le religieux profès, quelque chose de plus dur et de plus pénible que les disciplines et les jeûnes, c'est la vie d'obéissance à laquelle on le soumet, c'est le renoncement complet à sa volonté propre. Tous ceux qui ont passé par la vie religieuse savent que c'est là la grande épreuve et la suprême mortification, à la Trappe surtout, où la vie en commun entraîne la pratique continuelle de l'obéissance envers le supérieur présent ou le plus ancien reli-

gieux. Sans nul doute cette subordination de tous les instants demanda à notre novice de réels sacrifices ; car, bien que doux et soumis, Henri Marthoud était de tempéramment vif et de volonté prompte, voire même quelque peu entière. Il était vif surtout, et nous aurons l'occasion de dire que ce défaut de nature fut souvent pour lui une cause de peine, et aussi occasion de bon nombre d'actes d'humilité, lorsqu'il s'apercevait que sa vivacité avait procuré quelque tristesse à l'un de ses frères ou de ses inférieurs.

Pendant le noviciat, il y eut certainement lutte de ce côté là, comme du côté de l'obéissance, et plus d'une fois le frère Polycarpe sentit combien est dur en pratique l'*abneget semetipsum* de l'Evangile. Mais il avait pris sa vocation en homme de cœur, comme il convenait si bien à sa nature franche, loyale et généreuse, et on le vit s'appliquer aux divers travaux auxquels on l'employait avec le meilleur entrain du monde. C'est ce que nous révèlent toutes ses lettres de cette époque, dont quelques-unes sont charmantes de bonne humeur et de simplicité.

Dans l'une d'elles il dit à sa mère : « Vous me demandez ce que je fais ? Eh bien je fais un peu de tout : un jour l'on m'emploie à porter des pierres, une autrefois à planter des choux !.. Je suis même quelque peu cuisinier, puisque j'aide à peler les pommes de terre et à choisir la salade ! et tout cela, bonne maman, je vous assure que je le fais avec beaucoup de plaisir. D'ailleurs ici les choses les plus viles sont les plus recherchées, et à la Trappe cela est aussi naturel que dans le monde de

rechercher ce qu'il y a de mieux et de plus en vue.»

Ailleurs notre cher novice laisse entrevoir que s'il est heureux, très heureux même, et absolument résolu à persévérer dans la voie sainte à laquelle Dieu l'a appelé, son bonheur n'est pas sans lui demander des sacrifices. C'est encore à sa mère qu'il écrit. Nous dédions ces lignes à ceux qui pensent que l'entrée en religion étouffe les sentiments du cœur et favorise l'égoïsme et l'indifférence : « J'ai de grands reproches à vous faire : vous m'aimez trop ! si vous saviez ce que me font vos lettres... J'aimerais que vous me traitiez plutôt d'ingrat et de sans cœur, j'aurais bien plus de force pour vous répondre. Mais elles sont si bonnes, si tendres, que je ne sais que pleurer. Oui, oh ma mère, je pleure, je pleure beaucoup... mais ne croyez pas que mes pleurs sont des pleurs de regret et que peut-être je vais revenir. Je pleure parce que je vous aime beaucoup et que pour tout au monde je ne voudrais pas vous causer le moindre chagrin, oui, pour *tout au monde*, mais *pour le ciel, c'est différent !*... »

..... De loin la vie religieuse est magnifique. L'humilité, la pauvreté, les souffrances sont des choses sublimes lorsqu'on les envisage en poète ou en philosophe. Quand on en vient à la pratique, c'est une autre affaire. Ce qui paraissait si beau devient rudement difficile, et je crois pouvoir dire que la vie de la Trappe est impossible à quiconque n'y est pas appelé. Pour moi, plus je vais, plus je me convaincs que je suis bien là où Dieu me veut.... »

Voilà qui est franc, clair et très vrai. Autre chose est la théorie et autre chose est la pratique en matière de vertus. Vues de loin et à travers les charmes que

peut leur donner la poésie, l'humilité, la pauvreté, l'obéissance et la mortification sont choses sublimes, ravissantes, et pour lesquelles les âmes, les jeunes surtout, se sentent prises d'amour et d'un noble enthousiasme. De près et quand il faut se mettre à l'œuvre c'est une « tout autre affaire. » Notre jeune novice s'en est vite aperçu et il le confesse en toute franchise, ayant soin d'ajouter qu'il n'en reste pas moins convaincu que c'est bien à la Trappe que Dieu le veut et que c'est à la Trappe qu'il doit rester. Les austérités y sont dures, mais la conscience y est à l'aise et le cœur heureux.

Désormais le frère Marie Polycarpe ne sortira pas de cette note. Elle domine toutes ses lettres, devenues plus rares d'ailleurs, à mesure qu'il avance dans le noviciat. Lui-même tient à expliquer cette rareté à sa sœur qui lui reprochait de ne pas écrire assez souvent : « Ainsi le veut la règle, ma chère sœur, un novice ne doit avoir avec le monde que la correspondance jugée absolument nécessaire..... ; d'ailleurs le temps manque pour écrire. » C'est qu'en effet le temps d'un novice est bien pris et l'on peut compter les minutes libres de sa journée, quand il tient à cœur de remplir tous les exercices marqués par le règlement.

Ce règlement est rigoureux ; et il n'était pas lettre morte à Aiguebelle. Les supérieurs en surveillaient de près l'exacte exécution, surtout à ce moment où les novices étaient plus nombreux et de conditions très diverses, soit par l'âge, soit par les situations occupées dans le monde.

Au reste, n'est-il pas naturel que le novice, qui se prépare aux engagements sacrés de la profession

religieuse, éprouve de lui-même le besoin de s'établir dans le plus grand silence, et par conséquent qu'il cherche à éviter tout ce qui pourrait plus ou moins le distraire et interrompre son recueillement.

De là cette plainte trouvée dans une lettre écrite par le frère Polycarpe à l'un de ses amis. « Toi du moins tu es tranquille, mais moi !!... tout Lyon menace de venir me voir; et l'on croit me faire plaisir !... » Voilà assurément qui peut paraître étrange au premier abord. On pourrait y trouver une marque d'indifférence et d'oubli à l'endroit des amis laissés dans le monde. Et pourtant il suffit d'un instant de réflexion pour comprendre combien est juste et naturel un pareil sentiment chez celui qui se sent à la veille de prendre une décision aussi grave que celle de la profession. Non certes, le novice n'oublie pas ses amis, il leur garde, au contraire, une affection toujours vivante et plus forte, mais le temps n'est pas aux amis, il est à la grande affaire que chaque jour rapproche et à laquelle l'on ne saurait trop se préparer, puisqu'il s'agit, en définitive, du contrat solennel qui doit unir pour toujours une âme à Dieu.

J.-B. REYDON.

LE TRIOMPHE DE JÉSUS

.....
Or, ce jour-là, tandis que les Esprits sublimes
S'arrêtaient éperdus sur les bords des abîmes,
De la miséricorde infinie en voyant
Dans l'ombre s'accomplir le Mystère effrayant,
Dieu permit que Satan parût en sa présence.

Mais l'Ange était sans joie au ciel de sa naissance,
Le Rebelle portant en lui-même l'Enfer.
Dieu qui compte les grains de sable de la mer
Et qui pèse ce gouffre aux balances exactes,
Eternellement fait aboutir tous les actes
De toute créature, au plan qu'Il a conçu ;
Si bien que, jamais las quoique toujours déçu,
Le Forçat immortel, maudissant son génie,
Voit son œuvre se fondre en l'immense harmonie.

Et, ce jour-là, Dieu dit à Satan : — D'où viens-tu ? —
Et, morne, Lucifer, de sa honte vêtu,
Qu'aveugle maintenant la Lumière irritée :
— J'ai parcouru la terre, et je l'ai visitée.
— As-tu considéré Jésus de Nazareth ?
Dit le Seigneur ; son âme est mon jardin secret ;
Et j'y cueille le lys de la pureté sainte. —
L'Infâme, secoué par la haine et la crainte,
S'écria, — tel celui qui s'éveille en sursaut :
— Il se proclame le vrai Fils du Dieu Très-Haut ;

Il faudrait, s'il n'a point blasphémé, qu'il le prouve.
La multitude vile, où depuis longtemps couve
L'espérance de voir le Prince d'Israël,
Raconte que pour lui se déclara le Ciel
Quand son prophète l'eût plongé dans l'eau du fleuve ;
Mais qu'il subisse enfin ma redoutable épreuve !
Il est le fils de l'homme. —

Et le Seigneur leva
Sa droite, et dit, du fond de l'éternité : — Va. —

Et l'Enfer aboya, gueule du Mal immonde,
Cependant que Satan s'abattait sur le monde.

*
* *

Jésus fut entraîné par le souffle divin,
Frémissant et docile, au désert fauve, afin
D'y subir le démon, et de briser l'embûche
Où l'Humanité faible et boiteuse trébuche.

Sur la montagne de Sion, sommet béni,
Il conversait avec son Père, l'Infini
S'épanchant dans son âme à travers la nature.
L'extase et la prière étaient sa nourriture ;
Écoutant et voyant, Il priait pour ces sourds
Et ces aveugles.

Or, après quarante jours,
Comme il avait grand faim, Satan sortit de l'ombre,
Et lui dit : — Vous pouvez de ces pierres sans nombre,
Si vous êtes le fils de Dieu, faire du pain, —

Et Jésus : — Le pain seul n'apaise pas la faim ;
Mais l'homme s'alimente aussi de la parole
De Dieu, qui, dans ses maux, le soutient et console. —

Après cela, Satan, le grand malicieux
Dont la science vaine et maudite des cieux
Survit, — reine du monde, hélas ! — à sa défaite,
L'emporta dans la nuit complice, sur le faite
Du temple : — vision du pâtre épouvanté.

Mais Jésus était calme, étant la vérité.

Un nuage voila la lune au ciel livide.

Et l'archange déchu, montrant du doigt le vide
Noir et vertigineux, béant devant leurs pas,
Dit : — Précipitez-vous, Maître, du haut en bas.
Si vous êtes le fils de Dieu, Dieu vous regarde ;
Il est écrit qu'il a confié votre garde
A ses anges, jaloux de vous tendre la main
De peur que votre pied ne se blesse en chemin. —

Jésus lui répondit : — Il est écrit de même :
Tu ne tenteras point le Seigneur. —

L'ombre blême

Fuyait.

Et, de nouveau, voilà que l'enlevant,
Le démon, qui gourmande au passage le vent
En prononçant les mots ténébreux de l'abîme,
Le posa sur un mont immense, dont la cime
Plonge, tremblante, dans la vague profondeur
Du rêve.

Au loin, la terre étalait sa rondeur.
Le monde, en un instant, déroula ses royaumes :
Gloire, plaisirs, puissance et richesses, — fantômes.

L'œil du Mauvais, flambeau sinistre, étincela ;
Il criait : — Tout cela m'appartient ; tout cela,
Hommes, terres, et mers aux vastes flots sonores,
Je te le donne, si, prosterné, tu m'adores. —

L'aurore jaillissait de l'Orient vermeil.

Et Jésus dit alors, debout dans le soleil,
Et le front rayonnant de l'intime lumière,
D'un geste souverain chassant l'Infâme : — Arrière,
Satan ! il est écrit : N'adore que Dieu seul.
Maudit, je suis le jour, et l'ombre est ton linceul !

Satan s'évanouit, comme la brume passe.

Un vol d'Anges pensifs, suspendu dans l'espace,
Descendit ; et, liant leurs voix pures en chœur,
Ils chantaient et servaient Jésus, Adam vainqueur.

CHARLES DE VALETTE.

LE RÉGIME MUNICIPAL EN LANGUEDOC

DE 1570 A 1690 (1)

Les Consuls. — A la tête de l'administration communale se trouvaient trois consuls; le nombre en fut réduit à deux, vers le milieu du xvii^e siècle. Ils étaient nommés pour une année seulement. L'élection avait lieu le 29 septembre, fête de saint Michel Archange, et chaque consul sortant avait le droit comme le devoir de désigner son successeur.

Quinze jours avant la fête de saint Michel, les noms des candidats devaient être communiqués aux conseillers et aux principaux habitants. Mais parfois, pour prévenir toute intrigue et toute opposition systématique, on dispensait les consuls de cette formalité. Dans tous les cas, le 29 septembre, le conseil politique se réunissait sous la présidence du baile de l'archevêque, plus tard sous celle du viguier, et les consuls nommaient et élaient ceux qui devaient prendre leur charge l'année suivante. Le président demandait l'avis de tous les assistants, et, si le choix des consuls était ratifié, on le soumettait à l'approbation du conseil général. Si, dans cette assemblée, les candidats proposés obtenaient la pluralité des suffrages et étaient reconnus gens de bien, suffisants et capables d'exercer la charge

(1) Extrait des *Etudes Historiques de Saint-Laurent-des-Arbres*, fascicule IV, p. 7.

de consuls, leur nomination était confirmée et devenait définitive. Il ne restait plus aux élus qu'à prêter le serment prescrit. Ils promettaient d'être bons et fidèles serviteurs du roi et de Mgr l'archevêque d'Avignon, de prêter main-forte à la justice, de soutenir l'intérêt de la veuve et de l'orphelin et de donner compte de leur administration, leur année finie.

Pour être éligible, il fallait être habitant du lieu, majeur et solvable. Etaient exempts de la magistrature municipale les septuagénaires, les pères de famille qui avaient six enfants et les anciens consuls pendant les cinq ans qui suivaient leur sortie de charge.

Bien souvent les choix faits par les consuls donnaient lieu à de protestations, soit de la part des élus, soit de la part des membres du conseil. Lorsque les opposants étaient en minorité dans l'assemblée, la nomination était ratifiée. Mais, si la pluralité des voix se déclarait contre les candidats proposés, le consul vieux, dont le successeur n'était pas agréé, devait faire une nouvelle nomination. Un des griefs articulés le plus souvent contre les candidats, surtout contre ceux de la seconde et de la troisième échelle, c'était leur insolvabilité.

Parfois l'élu protestait lui-même contre sa nomination, il invoquait son âge, sa nombreuse famille, un procès pendant contre la communauté, une fonction rétribuée par elle, une charge dispensant du consulat. Si l'on ne faisait pas droit à ses réclamations, le consul malgré lui portait l'affaire devant la cour ordinaire du lieu, en appelait au présidial de Nîmes. Une année entière pouvait se passer en ins-

tances et en appels. Pendant ce temps, le consul vieux devait continuer à remplir sa charge. Si les tribunaux cassaient l'élection, il avait à choisir un autre habitant pour son successeur. Dans le cas où il restait en fonctions pendant toute la durée d'une seconde année, c'était au conseil politique à désigner son remplaçant.

Par crainte de difficultés éventuelles, les consuls offraient parfois d'abandonner leur droit d'élection; mais ordinairement le conseil politique refusait de l'accepter.

Comme on le voit, le consulat était considéré plutôt comme une charge que comme un honneur. Il entraînait en effet de grandes responsabilités. Les consuls étaient le pouvoir exécutif de la communauté. C'était à eux à prendre les mesures nécessaires à la sûreté du lieu. Pendant les guerres de religion, pendant les troubles du règne de Louis XII, au moment de la Fronde, dans la guerre des Camisards, cette obligation devenait une lourde charge; les consuls s'improvisaient gouverneurs de place et officiers de génie.

Un mal plus terrible que la guerre, le mal contagieux, comme on l'appelait, menaçait parfois ou désolait le village. De soldats, les consuls, devenus conservateurs de la santé, devaient prendre les mesures suggérées par la prudence pour combattre le fléau et secourir les malades.

Aux soins de l'hygiène, ils unissaient la direction de l'assistance publique: veiller sur l'hôpital, sur ses biens, soulager les pauvres, c'était un de leurs devoirs les plus sacrés.

Mandataires du peuple, ils avaient la charge de

tous les intérêts généraux : entretien des remparts, de l'hôtel de ville, de l'église, réparation des chemins, administration des biens patrimoniaux, vente des coupes de bois, défense des droits de la communauté devant la justice, etc.

Premiers magistrats municipaux, ils convoquaient le conseil politique et le conseil général ; ils nommaient les membres du conseil politique.

Représentants des habitants, ils avaient des obligations à l'égard du roi comme envers leurs concitoyens : ils devaient personnellement et chacun pour un tiers, répondre de la taille et des diverses taxes qui pesaient sur la communauté. Au xvi^e et au xvii^e siècle, ordinairement ils exigeaient eux-mêmes les impositions. De toute ancienneté et coutume observée à Saint-Laurent, disent les procès-verbaux des conseils, la charge de collecteur est annexée à celle du consul ; avec le consentement du conseil général, tantôt ils nommaient un clavaire, tantôt ils mettaient aux enchères publiques la levée de la taille. Ce dernier système devait prévaloir au xviii^e siècle. Mais au xvii^e siècle, il arrivait parfois que personne ne se présentait ou que les conditions proposées par les enchérisseurs étaient inacceptables.

La charge de collecteur d'impôts devenait très lourde pour les consuls et pouvait causer leur ruine. Le conseil général décida (1640, 1645) qu'à l'avenir, outre le droit de collecte de 40 sols, les consuls recevraient tous trois ensemble et chacun par tiers la somme de 30 sols, de chaque chef de famille.

Responsables de la rentrée des impôts, les consuls avaient le même sort que les sénateurs muni-

cipaux de l'empire romain, les *curiales* : ils partageaient le même fardeau, et comme eux, ils s'exposaient à la perte de leur fortune. Mais de même qu'au iv^e siècle, les *curiales* s'efforcèrent d'échapper aux obligations attachées à leur titre, ainsi, au xvii^e siècle, les habitants des communautés rurales s'industrièrent pour se dérober aux charges du consulat. A Saint-Laurent, plusieurs obtinrent le titre de marguilliers et de quêteurs du bassin de la charité pour la rédemption des pauvres esclaves, dans les paroisses étrangères et parfois même dans des églises rurales où la sainte messe ne se célébrait qu'une seule fois dans l'année. Ce titre de quêteur dispensait du consulat. Mais l'exemption des uns devenait une surcharge pour les autres ; aussi la communauté se pourvut-elle devant le parlement de Toulouse pour requérir qu'il fût permis aux consuls en exercice de faire courir le bassin de la quête pour la rédemption des pauvres esclaves, et à un habitant ou au sieur vicaire de contrôler les quêtes, sans aucun salaire. Les consuls obtinrent de la Cour souveraine commission contre les particuliers qui captaient des nominations de quêteurs pour les esclaves, avec le pouvoir de déclarer les prétendus quêteurs déchus de leurs privilèges.

Aussi le forum municipal ne jouissait pas toujours d'un calme parfait, il était agité par le souffle des passions. C'est la jalousie qui favorise ou qui repousse telle candidature ; c'est le désir de la vengeance qui inspire au consul la pensée de nommer pour son successeur son plus mortel ennemi ; ce sont des éligibles qui offrent aux magistrats municipaux un pot de vin pour faire écarter leur nomination, et

· l'on voit des consuls du xvii^e siècle accepter ces présents corrupteurs, tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Parfois des cabales s'organisent pour épargner la charge consulaire à un ami ; les parents, les alliés se coalisent avec leurs adhérents pour faire échouer une élection. Mais ces luttes ne sont cependant que des faits exceptionnels. Dans quelques familles, le consulat fut exercé plusieurs fois par la même personne et devint comme un héritage traditionnel de gloire et d'honneur.

Conseil politique. — Les consuls étaient secondés, dans la gestion des affaires, par un conseil appelé politique. Avant 1570, le nombre des membres de cette assemblée était de quinze ; il fut, à cette époque, élevé à trente-trois et plus tard fixé à vingt-quatre.

Les consuls modernes, aussitôt après leur élection, dressaient un rôle des conseillers qui devaient les assister de leurs bons avis, durant l'année de leur fonction, et soumettaient ensuite leurs choix à l'agrément du conseil général. Les consuls sortants, appelés consuls vieux, faisaient régulièrement partie du conseil politique.

· Les membres de cette assemblée devaient prêter serment devant le juge, la main appuyée sur les saints Evangiles. Ils promettaient de donner leurs avis et de se réunir pour délibérer sur les affaires de la communauté, à la réquisition des consuls. Ils s'engageaient à payer une amende de quarante sols quand ils manqueraient, sans cause légitime, d'assister au conseil.

L'assemblée politique était, comme l'assemblée

générale, convoquée par les consuls, mais présidée par le viguier ou le baile. En l'absence de ces officiers seigneuriaux, la présidence revenait au plus ancien patricien.

Les conseillers politiques appartenaient, comme les consuls, à trois échelles ou classes différentes, suivant le chiffre des impositions qu'ils payaient. Bien souvent on fuyait cette charge comme la magistrature consulaire.

Après la création des consuls et la constitution de l'assemblée politique, un repas réunissait d'habitude les officiers municipaux et leurs conseillers. Les dix sols, que ces derniers recevaient comme gages, étaient leur cotisation pour ce banquet. Dans le cas où le régal consulaire n'avait pas lieu, leurs impositions étaient diminuées de cette somme.

Lorsqu'une affaire urgente se produisait et qu'il était impossible de convoquer ou de tenir l'assemblée politique, les consuls avaient la sagesse de consulter les principaux habitants. D'ailleurs la souveraineté résidait dans le conseil général, dont le conseil politique était seulement une émanation, une délégation temporaire, une commission annuelle.

Conseil général. — Le conseil général était l'assemblée de tous les habitants de la communauté. Véritable maître dans les affaires communales, il pouvait déléguer son autorité pour un temps ou pour quelques objets, mais sans abdiquer jamais, d'une manière absolue. On devait toujours recourir à lui, soit pour faire approuver la création des consuls ou la nomination des conseillers politiques, soit pour conclure une question de finances, répartition

des taxes royales, levée des impôts, dépenses municipales, etc.

Il est à croire qu'au ^{xiv}^e siècle, au ^{xv}^e et dans les soixante-dix premières années du ^{xvi}^e siècle, son rôle fut prédominant. Mais si, en 1570, il étendit les attributions du conseil politique, il ne renonça point à sa souveraineté. On peut affirmer même qu'avant le ^{xviii}^e siècle le régime municipal ne fut jamais, à Saint-Laurent et dans un grand nombre de villages, un régime représentatif, comme il est actuellement. Les élus du peuple ne pouvaient engager la communauté sans son aveu ; dans ce gouvernement essentiellement démocratique du pays par le pays, le *referendum* s'imposait pour toute affaire importante.

La présidence du conseil général, nous l'avons déjà dit, appartenait à un officier du seigneur. Les consuls jouissaient du droit de convocation ; sur leur ordre, le sergent de la maison commune allait annoncer dans tous les carrefours la réunion, et les habitants s'assemblaient sur la place publique ou, en cas de mauvais temps, dans l'église paroissiale. Les consuls, par l'organe de l'un d'entre eux, exposaient les questions en délibération ; le président, le baile ou le viguier, demandait l'avis des habitants, recueillait les suffrages et donnait force de loi aux conclusions adoptées par la pluralité des votants.

Tous les hommes majeurs de la communauté avaient, semble-t-il, le droit d'assister à l'assemblée générale ; du moins les procès-verbaux ne mentionnent jamais la nécessité, pour être électeur, de payer un cens ou d'être inscrit au rôle des impositions. Mais ne dirait-on pas qu'en France on se lasse de

tout, même de la liberté ? D'habitude, la réunion du conseil général comptait peu d'assistants : ceux-ci étaient censés représenter la majeure et la plus saine partie de la population. En fait, un bon nombre d'habitants paraissait, dans beaucoup de communautés, se désintéresser des affaires communales. Aussi, le gouvernement royal put-il porter atteinte aux franchises municipales de la France, sans soulever de trop vives protestations.

ALBERT DURAND.

CHRONIQUE

ACADÉMIE DE NIMES

Séance du 13 mars. — *L'Académie de Nîmes au XVII^e siècle* : M. Jacques ROCAFORT. — *L'Arc de Triomphe d'Orange et son inscription* : M. BONDURAND. — *L'Esthétique des villes* : M. le Docteur MAZEL. — Élection de M. Gérard Lavergne comme membre résidant, en remplacement de M. Bigot, décédé.

Séance du 27 mars. — *Rapport sur le Concours* : M. FABRE. — *Le dernier roman de Loti : Ramuntcho* : M. Jacques ROCAFORT.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDE DES SCIENCES NATURELLES

Séance du 5 mars. — *La désinfection publique et privée, les désinfectants, le formochlorol*, conférence faite par M. Cartier, directeur de l'Institut bactériologique de la Société chimique des usines du Rhône, et M. le Docteur Sédan, professeur d'hygiène au cours des ingénieurs du département des Bouches-du-Rhône.

Séance du 19 mars. — *Floride du Mont - Duplan* : M. Henri NOEL.

COMITÉ DE L'ART CHRÉTIEN

Séance du 2 mars 1897. — Après plusieurs explications fournies au Comité par M. le Secrétaire sur le Congrès archéologique du mois de mai prochain, lecture est faite du travail de M. l'abbé Brun, curé de Théziers, sur *Saint Amand* (2^{me} partie) ; l'auteur étudie successivement le buste et le reliquaire du saint, le puits de la chapelle, la vente du prieuré, le rachat et les traditions religieuses de la paroisse à l'égard de saint Amand.

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE

Séance du 9 mars. — *Sur une hémiplegie syphilitique précoce* : M. le Docteur PURCH. — *Myélite syphilitique* : M. le Docteur Fortuné MAZEL.

CROIX-ROUGE FRANÇAISE

13 mars. — *L'Arménie*, conférence par M. le Docteur Olivier de Sardan.

CERCLE MARXISTE DU RÉVEIL SOCIAL

16 janvier 1897. — *Le Socialisme déiste*, conférence par M. Eugène de Masquart.

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE D'ALAIS

Séance du 23 février. — *Alphonse Daudet et les Félibres provençaux* : M. Alcide BLAVET.

Séance du 9 mars. — *Causerie sur les émotions* : M. POISSON.

Séance du 24 mars. — *Le Cheminau, de Richepin* : M. DESTREMX.

Le Myosotis, directeur M. Alfred Guérin, ouvre un concours poétique qui sera clos le 15 mai prochain. Pour les conditions d'admission s'adresser au directeur, à Rauret, par Quissac (Gard).

BIBLIOGRAPHIE

RENAISSANCE, Par. Henri DUHEM, chez F. Clerget, éditeur, Paris.

On s'accorde à reconnaître qu'un renouveau de vitalité semble ranimer l'art contemporain, peinture, sculpture et leurs dérivés. Ce mouvement, le but de M. Duhem a été de le constater, de le vulgariser et de le fortifier par un examen bref, mais précis et sérieux. Il l'a fait sans dédain du passé, mais avec un ardent enthousiasme pour l'avenir, d'un style nerveux et original, quoique un peu pénible.

LE JOUR PRÉDIT, par Madeleine LÉPINE, Bibliothèque de l'Association, 47. rue Guénégaud, Paris..... 2 francs.

. Ce jour prédit est celui de la destruction de Jérusalem par Titus, l'an 70 de J.-C. Madeleine Lépine l'a mis en trois actes et en vers. Drame plein de couleur locale, avec des alternances de violences brutales et de tendresses mélancoliques, animé par la foi d'un vrai croyant et non plus seulement par la fantaisie pieuse d'un dilettante. Le vers, ferme et vibrant en général, aurait pu s'offrir plus souvent le luxe de rimes riches.

A LA JEUNESSE DE FRANCE, Chez Clerget, éditeur, Paris..... 1 franc.

Appel énergique adressé par *un vieil homme du siècle* anonyme à la jeunesse française qui menace de s'abâtardir dans la veulerie et le nonchaloir universels. L'honneur militaire de notre pays y est surtout célébré à propos de tous les grands faits de guerre accomplis par les Français depuis le commencement de ce siècle.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

NIMES — IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADEIRINE, 21

LE DERNIER ROMAN DE PIERRE LOTI

RAMUNTCHO

« Les vrais poètes — dans le sens le plus libre et le plus général de ce mot — naissent avec deux ou trois chansons qu'il leur faut à tout prix chanter, mais qui sont toujours les mêmes; qu'importe du reste, s'ils les chantent chaque fois avec tout leur cœur... » Cette définition du vrai poète par Pierre Loti le définit lui-même admirablement, elle est la formule de son génie propre, son cas particulier généralisé. Pierre Loti n'a été jusqu'ici dans tous ses romans, la différence des milieux mise à part, le poète que de deux ou trois chansons, toujours les mêmes, le poète de la nature, de l'amour et de la mort; il l'est une fois de plus dans *Ramuntcho*.

Ceci est encore une histoire d'amour aboutissant invariablement à une séparation. Ramuntcho (en français, Raymond) et Gracieuse, deux Basques, avaient commencé de s'aimer étant encore tout enfants. Lui était devenu un beau garçon de dix-huit ans, avec de plus en plus un air de décision et de force à mesure qu'une moustache brune se dessinait au-dessus de ses lèvres fraîches. Elle, encore enfantine — quinze ans —; mais l'œil noir déjà ardent sous le nuage d'or de ses cheveux très blonds. Les

dimanches, dans les intervalles du jeu de paume et du fandango, ils entretenaient leur flamme par d'innocents contacts, par des serments solennels et par de doux rêves d'avenir. Vainement la mère de Gracieuse travaillait à les éloigner l'un de l'autre, car elle ne voulait pas que sa fille fût fiancée à Ramuntcho qui était un enfant naturel. En dépit de tout ils s'aimaient, et tous les soirs, dans l'obscurité, Ramuntcho venait s'asseoir à côté de Gracieuse sur le banc de pierre moussue placé devant sa maison. Et là se renouvelaient indéfiniment ces éternels duos d'amour, tissés d'incohérences et de redites, qui, suivant l'humeur avec laquelle on les juge, ou n'ont guère de sens ou sont ce qu'il y a de plus sublime au monde, et que Loti excelle à chanter, chaque fois « avec tout son cœur. »

Un soir Ramuntcho arriva au rendez-vous plus agité que de coutume. Un oncle d'Amérique, riche et sans enfants, venait de lui écrire que, s'il voulait aller s'établir près de lui, avec une basquaise épousée au pays, il les adopterait tous deux. Donc, si Gracieuse voulait, ce serait dès maintenant qu'ils pourraient se marier ; ce serait dans un mois peut-être que ces baisers clandestins, la seule chose que par scrupules et par pudeur charmante, ils se fussent accordée, pourraient être donnés et rendus sans péché, permis et bénis. Ils s'assirent, la tête tournant un peu par la tentation imprévue du bonheur. Autour d'eux la nature, par les senteurs épandues d'une nuit de juin, conspirait mystérieusement à les enivrer d'un délicieux délire. Mais les deux enfants, dont l'âme était religieuse et primitive, secouèrent soudain leur langueur dangereuse à la pensée que,

pour aller aux Amériques, il faudrait que Ramuntcho manquât au service militaire, désertât, s'exposât à être banni à jamais du cher pays basque. On décida qu'il resterait jusqu'après les trois ans de soldat accomplis et qu'il devancerait l'appel.

Déjà leurs soirs étaient comptés. Ramuntcho allait partir. Ils envisageaient avec confiance cette séparation de trois années, sans pouvoir toutefois se défendre d'une certaine mélancolie à mesure que s'annonçait l'arrivée du terme fatal. Gracieuse s'abandonnait à lui maintenant; mais il ne voulait pas aller au-delà du baiser, par pudeur d'enfant, par respect de fiancé, par excès et par profondeur d'amour. La dernière nuit fut même plus chaste que les précédentes, l'instant de leurs adieux fut grave et recueilli. Loti en a raconté avec une émotion poignante la voluptueuse mélancolie.

Trois ans ont passé, rapides. A son retour au pays, Ramuntcho ne trouve plus sa fiancée. Elle est loin du village, au couvent où sa mère l'avait laissé s'enfermer plutôt que de la voir épouser le fils naturel. Ce désastre, suivi d'un autre, la mort de sa mère, jette Ramuntcho dans un complet désarroi. N'ayant plus la foi, il part pour enlever Gracieuse de son couvent. Mais il avait complé sans les hérédités religieuses qui sommeillaient au tréfonds de lui-même, et qui, à la vue de ces croix, de cette statue de la Vierge, de ces bonnes sœurs paisibles, l'emplissent d'une soumission inattendue. Sœur Marie-Angélique elle-même n'est plus la Gracieuse d'autrefois. A la vue de Ramuntcho, elle n'a pu empêcher son cœur de battre plus fort, mais elle l'a vite réprimé, et son amant la sent définitivement ensc-

velie dans le linceul de son nouvel état. Leurs adieux sont ordinaires et froids; ils se séparent pour toujours, brisés, mais domptés.

Est-il sujet plus simple que celui-là? Ainsi les aime Loti. L'amour, toujours l'amour, mais comme nous sommes loin de ces aventures compliquées de galanterie mondaine dans lesquelles nos romanciers jettent leurs héros pervers et blasés. Ici nous sommes en pleine nature, spectateurs d'une passion très simple, très grande, élémentaire et éternelle, à laquelle sont en proie deux êtres primitifs et beaux, proches encore de la terre d'où ils sont à peine sortis. Et c'est par cette passion simple, et d'autres du même genre, comme l'amour maternel et l'amour filial, que Loti arrive à des effets de pathétique inouïs.

Je dirai même que l'amour, tel qu'il l'a peint cette fois, me semble être plus pleinement humain que dans ses autres romans. L'amour des Rarahu et des Fatou-gaye relevait par trop de la matière, il était moins humain qu'animal, L'amour de Raymond et de Gracieuse, pour si naturel qu'il soit, est celui qu'on attend de civilisés chrétiens, il est un sentiment avant d'être une sensation, il intéresse l'ange au moins autant que la bête; et, n'en déplaise à nos modernes païens, pétris comme nous l'avons été par dix-huit siècles de christianisme, ce n'est que dans la mesure où les portraits qu'on fait de nous reproduisent ce double élément, que nous consentons à nous y reconnaître. Rarahu et Fatou-gaye sont des types d'humanité ou fossile ou dégradée.

Autre raison. On sait que jusqu'ici Loti n'avait raconté d'autres amours que les siennes. Or si les

femmes qu'il a épousées successivement à l'étranger, les blanches, les noires, les jaunes, l'ont aimé simplement, ce qui est parfaitement admissible, lui leur rendait-il la pareille ? n'entraînait-il pas de la curiosité dans son inclination ? de l'orgueil de sa supériorité européenne ? Rien de tout cela dans l'amour ingénu de Raymond et de Gracieuse. Aucune arrière-pensée de dilettantisme ou de domination ne vient altérer la fraîche pureté d'un sentiment tout spontané et qui coule de source.

Mais l'amour appelle la mort, inévitablement. Au regard du poète et du philosophe, la nature se réduit à ces deux faces, perpétuelle création, perpétuelle destruction. Crée-t-elle en vue de détruire ? Détruit-elle en vue de créer ? Problème inquiétant, et que Loti a de tout temps tranché en pessimiste. Il croit la mort plus forte que l'amour. Il la voit partout. Son image lugubre, — car enfin la mort est toujours la seule chose que l'homme ne peut regarder fixement, — a rempli jusqu'ici tous ses romans sans exception. Dans *Ramuntcho* on constate la même hantise. Toutes les saisons indistinctement l'y ramènent. L'automne, dans la mouillure des feuilles jonchant la terre, dans la mouillure des herbes longues et couchées, il voit des « tristesses de fin », de muettes résignations aux décompositions prochaines. L'épuisement des sèves en hiver, le suaire gris des rafales, le grand noir des campagnes lui rappellent l'obscurité stérile du tombeau. Le printemps lui-même, si joyeux pour les jeunes, avec ses verdure et ses fleurs, si enivrant par tant de montées de sèves, de germinations et d'amours, lui est mélancolique, à lui qui décline, parce qu'il n'est plus capa-

ble de se laisser leurrer à ce renouveau trompeur auquel il ne participe pas : « Oh ! qui dira pourquoi il y a sur terre des soirs de printemps, et de si jolis yeux à regarder, et des sourires de jeunes filles, et des bouffées de parfum que les jardins vous envoient quand les nuits d'avril tombent, et tout cet enjôlement délicieux de la vie, puisque c'est pour aboutir ironiquement aux séparations, aux décrépitudes et à la mort !... » Et de même enfin les splendides épanouissements de l'été lui semblent de très mystérieux enchantements, qui émanent de la nature même, commandés par on ne sait quelle fée, « pour nous donner le change à tous, sur la route de la mort. » La mélancolie sort de partout dans la nature, elle se communique à tout et à tous, et ce mot est un de ceux qui reviennent le plus souvent sous la plume de Loti : mélancolie des soirs pluvieux et des interminables crépuscules, mélancolie de la chère vieille cloche de l'église du village natal, mélancolie des grands chariots à bœufs roulant paisiblement par les chemins de montagne, mélancolie du vieux pays basque troublé dans sa paix séculaire par le fracas du chemin de fer qui passe... Ce refrain perpétuel, ce *leitmotiv*, agaçant peut-être chez un autre, vous pénètre ici d'une sensation délicieusement poignante.

Loti n'a aucune foi, voilà, quant à lui, le principe de cette mélancolie incurable. La mort, c'est pour lui l'anéantissement : un trou noir, où il faudra pourrir, âme et corps ensemble. Rien dans les églises, peuplées seulement de « pauvres images de bois ou de pierre, de mythes sans entendement, sans pouvoir et sans pitié. » Rien dans le ciel, vide comme les

églises, servant à des fantasmagories de hasard. Rien nulle part ; — « mais toujours la fuite des temps, le recommencement épuisant et éternel des êtres ; et toujours et tout de suite la vieillesse, la mort, l'émiettement, la cendre.... » Cette perspective de devenir de la poudre et du rien désole son âme sincère. Il ne peut pas mettre sur son visage, comme certains positivistes, un masque d'impassibilité qui ne tombe pas. La pensée de la mort totale l'angoisse et fait passer dans ses yeux « la grande Épouvante, celle de la chair qui se sent finir, celle des hommes et des bêtes, l'horrible et la même pour tous. » Et, comme un immense oiseau funèbre, elle projette l'ombre noire de ses ailes sur toutes choses, sur les plus belles de la nature, la verdure et les fleurs, et sur les sentiments les plus joyeux de l'âme humaine, sur les douceurs de l'amitié, sur les ivresses de l'amour. Car qu'est-ce que s'aimer entre créatures qui dans une heure ne seront plus ? Quelles magnifiques pages que celles où cette désespérance absolue s'affirme dans un navrant colloque imaginé, à l'aube grise d'une nuit de tempête, entre le vieux clocher d'une église de village, l'église elle-même, les maisons pieusement groupées à l'entour et les nuées et les montagnes environnantes ! Nulle part Loti, plus que dans ce dialogue sans paroles établi entre les choses mornes et fatiguées, et éclairé d'un blême demi-jour de rêve, n'a fait sentir la vanité cruelle de la création, quand on en supprime le Créateur.

L'amour et la mort, et la mort plus forte que l'amour, voilà donc ce que nous retrouvons dans le dernier roman de Loti comme dans ceux qui l'ont

précédé. Nous y retrouvons aussi la nature, dans toute sa grâce et dans toute sa majesté, avec cette différence cependant, très considérable, que, cette fois, l'action se passe au pays de France. Félicitons-en Loti, car il est heureux pour le renouvellement de son inspiration qu'il ait enfin terminé sa course vagabonde à travers les « pays étrangers » et fixé ses yeux sur les paysages du sol natal. Autant son exotisme avait plu tout d'abord par la nouveauté, autant on le trouvait monotone à présent. On l'en remerciera aussi, car pour un lecteur français qui est allé au Japon ou au Sénégal, il y en a mille qui ne sont jamais sortis de leur clapier, et qui aimeront retrouver dans leur auteur favori des visions plus familières et vérifiables à volonté.

Le théâtre de l'action est d'ailleurs bien choisi pour son originalité pittoresque. Nous sommes en pays de montagne, ce qui, je ne sais pourquoi, arrive peu dans nos romans. Presque au même moment que M. Rod (*Là-Haut*), Loti vient de remettre en honneur ce merveilleux décor. C'est le pays Basque, celui qui descend vers le golfe de Biscaye avec l'Adour, la Nivelle et la Bidassoa qui longe l'Espagne, chaos de gigantesques masses et de vallées obscures dont les replis mystérieux ont protégé les vieilles mœurs contre le contact de l'étranger et la fureur des changements. De quelque côté qu'on se tourne, les yeux se heurtent à l'écran d'une montagne, et il y en a de hautes qui surplombent, noyant les villages durant les trois quarts de la journée dans une ombre crépusculaire. Les descriptions de ce coin de terre abondent dans le roman, — infiniment variées parce que Loti le monte dans toutes

les saisons, par tous les temps, à toutes les heures du jour et de la nuit, — et toujours esquissées d'un trait large et précis, vous mettant du premier coup le paysage dans l'œil et son charme spécial au cœur. Car Loti ne décrit jamais les choses par l'extérieur seulement, il rend du même coup avec la sensation le sentiment qu'elle provoque.

Cà et là dans cette nature séculaire sont éparpillées les maisonnettes basques, très distantes les unes des autres, tantôt au fond de quelque gorge enténébrée, tantôt sur quelque contrefort de haute montagne : toutes identiques, très blanches sous leur couche de chaux, très élevées, avec de vieux balcons en bois sous d'étroites fenêtres, une étable à bœufs au bas, et, devant, un banc de pierre sous les feuilles de platanes taillés en voûte. Les villages, aux noms gutturaux, Etchezar, Irribiague, Hasparren, sont rares et tous groupés autour de leur vieille église et de la place du jeu de paume, le jeu national. Là vivent, d'une vie toujours la même depuis des temps incalculables, des êtres humains essentiellement conservateurs et traditionnistes ; race d'hommes sobres et religieux ; laboureurs et bouviers attachés au sol, contrebandiers vigoureux qui risquent leur vie pour une pièce de cent sous, la nuit, sous les balles des carabiniers d'Espagne ; joueurs de pelote alertes qui gagnent de bonnes journées dans les fêtes de villages, des deux côtés de la frontière ; tous maigres et trapus, le béret traditionnel mis de côté sur leur face rasée de moines. Inoubliables, après qu'on a fermé le livre, Ramuntcho et Arrochkoa, si félins dans leur grâce montagnarde. Inoubliable cet Itchoua, merveilleux raccourci d'une race, aussi in-

différemment habile à jouer de sa voix profonde de chantre à l'église que de son couteau pour le plonger dans une poitrine de douanier. Il sont là une dizaine de personnages, hommes et femmes, tous vivant d'une vie intense. Pas de planches d'anatomie morale, mais une psychologie brève et ramassée ; des caractères d'épopée plutôt que de roman ; des fresques puissantes dans leur naïveté.

Loti a suspendu dans son œuvre, comme autant de toiles de genre, les scènes principales de la vie basque, cérémonies religieuses, parties de jeu de paume, contrebandes, travaux des champs. Autant d'épisodes admirables de mouvement et de coloris. Évidemment Loti, qui habite depuis plusieurs années les bords de la Bidassoa comme commandant du stationnaire français, a vu plusieurs fois ces spectacles, il a joui souvent de leurs formes et de leurs aspects, il a senti profondément leur poésie, et c'est toutes ces sensations, ou fortes ou délicates, toujours aiguës, qu'il traduit avec sincérité, directement.

Non, ce n'est pas lui qu'on accusera d'être un styliste ; il a une simplicité de forme qui rappelle les écrivains primitifs. C'est avec des mots ordinaires, communs, d'un nombre assez restreint, souvent même répétés, qu'il obtient ses plus surprenants effets. Il a des procédés, sans doute, — la manie de certaines épithètes vagues, des *oh !* qui reviennent souvent, — mais ils se rapprochent beaucoup plus de ceux d'Homère que de ceux des Goncourt.

Il y a une qualité de ce style qui me frappe singulièrement, c'est sa merveilleuse faculté, à un point unique dans notre littérature contemporaine, de saisir l'insaisissable, d'exprimer l'indicible. Loti a des sens,

surtout une vue et une ouïe, d'une acuité extraordinaire. Son œil voit l'invisible, son oreille perçoit le silence, et son style en donne la sensation. Cela va jusqu'à l'hallucination, qui de cet écrivain visionnaire se communique au lecteur. A ce titre, comme à tant d'autres, quoi de plus attachant que le récit des deux contrebandes, par eau et par terre, tentées par la troupe d'Itchoua? C'est la nuit, et il pleut, deux choses propices à ces sortes d'entreprises. Les yeux dilatés et les oreilles tendues, les hommes opèrent sous l'arrosage incessant et monotone de l'averse. Nuits noires, noires d'une obscurité de sépulcre, où on se voit moins les uns les autres qu'on ne se devine, où on ne voit rien, ni les murs des hameaux le long desquels on passe, ni les arbres ensuite, ni les roches; on est comme des aveugles, tâtonnant et trébuchant sous un déluge. Un absolu silence enveloppe ces fantômes muets, courbés sous de lourdes charges, et les frôlements à peine perceptibles de leur marche, et les commandements en sourdine du vieux chef, et des aboiements de chiens qui les pétrifient tous d'une frayeur soudaine, le rend plus profond encore, si profond qu'ils entendent bruire leurs propres oreilles et battre leurs propres artères.

Mais cela n'est rien à côté des pages finales du livre, quand Ramuntcho, venu au couvent en ravisseur, n'ayant plus à la place de sa foi perdue que des désirs d'une violence sauvage, se sent subitement envahi, comme sous la fascination de je ne sais quel dompteur, d'un apaisement et d'un respect inattendus. Il est pourtant dans un parloir bien humble, entre quatre murs absolument nus sous

une couche de chaux, et devant une Vierge de plâtre sur une console. Mais de cette « simplicité blanche » se dégage une paix douce, et un peu tombale aussi, qui, jointe au réveil des hérédités religieuses, le pénètre, le domine, le laisse inerte et sans voix. De cette Vierge de plâtre d'une couleur de neige immaculée sur le blanc sans tache du mur on voit, positivement, passer sur Ramuntcho le courant magnétique des mystérieuses « puissances blanches » qui sont ici dans l'air, blanches vapeurs apaisantes qui tombent sur lui pour le calmer et l'éteindre. Je ne sais rien de plus merveilleux pour la force et la ténuité à la fois que le récit de cet envoûtement irrésistible et léger opéré par la sainteté du lieu sur ce contrebandier venu là pour apporter le sacrilège et la profanation.

D'ailleurs c'est un mérite incontestable de ce roman, — et d'autant plus singulier que Loti n'y était pas prédisposé par son culte d'origine, — que cette imagination sympathique par laquelle il s'ouvre le sens mystérieux du culte catholique et de ses rites. Il est né mystique autant que sensuel, et c'est par quoi s'explique, avec son extraordinaire faculté de vision et d'expression, ce sentiment qu'il semble avoir ici de tout ce qu'il y a de charme et de profondeur dans les immuables cérémonies de l'Eglise. La grand-messe au village, le mois de Marie, le couvent de Gracieuse sont des chefs-d'œuvre d'émotion autant que de couleur. C'est presque du Huysmans, moins la foi.

Enfin cet « Esprit basque, » l'esprit de la race, qui à intervalles réguliers revient dans le cours du récit, personnage invisible mais toujours présent et agis-

sant dans les hommes et dans les choses, personnage capital, si on peut dire, du roman et qui en fait l'unité, n'est-il pas rendu sensible et comme matérialisé par la magie de ce style de voyant ? Ne le voit-on pas animer véritablement les fêtes des villages et fouetter de plaisir et d'ardeur les joueurs de pelote ? Ne l'entend-on pas bramer dans l'*irrintzina*, ce grand cri basque, suraigu, terrifiant, « cri de mâle sauvage » transmis avec fidélité du fond de l'abîme des âges jusqu'aux hommes de nos jours, et qu'on pousse le soir dans la montagne et surtout pour célébrer quelque joie, quelque aubaine imprévue ? Ne le voyons-nous pas enfin lui-même cet Esprit, en chair et en os pour ainsi dire, à le toucher, avec les éléments dont il est fait, qui sont : au milieu d'une nature immuable, une tradition et une religion aussi immuables qu'elle ? « Faire les mêmes choses que depuis des âges sans nombre ont faites les ancêtres et redire aveuglément les mêmes paroles de foi et de résignation, » voilà ce qui constitue un de ces ensembles résistants et durables qu'on appelle une race : l'immobilité des êtres dans l'immobilité des choses.

Décidément Loti n'est pas seulement ni surtout le peintre prestigieux qu'on admire : ce qui lui est foncièrement personnel, c'est moins d'accuser des reliefs et des contours que d'évoquer dans notre imagination l'âme même des choses. Il est le poète des grandes forces simples de la nature, aussi bien humaine que pittoresque, le poète de l'amour et de la mort, des races et des lointains passés, de la montagne et de la mer. Et voilà pourquoi il laisse généralement le lecteur dans un état de rêve et de mélancolie.

JACQUES ROCAFORT.

L'OMBRE

I

Une Ombre se profile au gré du crépuscule ;
Une Ombre en ces jardins voltige sur les fleurs.
Les sorbiers l'ont reçue entre leurs ombres sœurs ;
Et toujours je reçois cette Ombre qui circule.

Une Ombre se nuance au gré du crépuscule.
Dans les bosquets sa robe est toute rose, ou d'or ;
Son pied sur les gazons s'avive, ou bien s'endort,
Puis soudain dans la nuit, capricieux, recule...

Eh bien ! je veux descendre, emmi le crépuscule,
Devers l'Ombre surgie au jardin vespéral,
Et dédiant sa forme à l'horizon lustral
Qui d'un reflet de sang farouche la macule.

Car, parmi les rumeurs lasses du crépuscule,
Les vals que les courlis ont parsemés d'émois,
Et le deuil empourpré des mousses et des bois,
Mon désir très ancien la poursuit et l'accule.

II

Les fleurs ont accueilli ma venue aux jardins,
Les fleurs m'ont salué d'un geste de dolence.
Et le jet d'eau dans l'azur terne éploie, et lance
Une dernière gerbe, aux marbres des gradins.

En ses vasques, fermant sa corolle neigeuse,
Le nymphéa s'endort. Les érables songeurs
Écotent vers la ville expirer des rumeurs,
Et dans l'Orient doux se lève Bétalgeuse.

Mais voici que l'allée étend ses sables roux
Où mes pas réveillant la paresse des roses,
S'attardent ; car, parmi l'arôme des fleurs closes,
L'ancien désir s'effraye aux plaintes des hiboux.

Pourtant l'Ombre toujours lentement se promène ; —
La clématite en deuil sourit dans ses cheveux. —
Parfois elle s'arrête aux bosquets ténébreux
Comme si dans la nuit elle cachait sa peine.

Sa peine !... Et c'est pourquoi j'irai dans son chemin !
Mon désir refleurit aux brises de tristesse...
L'Ombre reprend sa marche, et de ses beaux doigts tresse
Une couronne de noir lierre et de jasmin.

Maintenant nous allons tous deux vers la prairie
Et par les sentiers creux où la nuit se répand ;
Et là nous errerons autour du pâle étang
D'où monte vers la Lune une blême féerie.

III

Bien des soirs j'ai suivi l'Ombre dans les jardins :
Ma voix ni mes pas n'ont troublé sa quiétude,
Elle a continué sa marche d'habitude ;

Mais je l'ai reconnue à la pâleur des mains.

JOSRPH DECLAREUIL.

UN PÈLERINAGE PROVENÇAL

LES SAINTES MARIES ¹

Les Saintes-Maries ! Cela sonne aux oreilles de tout bon Provençal comme un carillon béni ! C'est la joie de mai ! C'est le tumulte de la foule ! C'est l'enthousiasme de la foi ! C'est l'éclat du merveilleux joint à celui du soleil ! C'est l'âme emportée sur les flots de la mer, dans les vagues assourdissantes de cantiques à outrance.

Et quel est le Provençal qui n'aimerait point cela : le bruit, les chants, la mer et le soleil ! On n'oublie pas ces choses, ni les Saintes : *li Santo* ! quand on a du sang provençal dans les veines.



Elles sont venues de loin, les Saintes, dont la légende berce les tendres âmes de Provence. Le vent de l'Orient les jeta, un jour, sur les côtes méditerranéennes de la Gaule romaine.

Par leurs ancêtres, elles tiennent à la famille

(1) *Les Saintes-Maries-de-Provence*, par l'abbé Lamoureux, curé de La Calmette (Gard).

royale de David. L'une, Marie Jacobé, épouse de Cléophas, est mère de saint Jacques - le - Mineur ; l'autre, Marie Salomé, épouse de Zébédée, est mère de saint Jacques-le-Majeur. Attachées à Jésus, elles lui donnent leurs enfants.

La plus hardie, entendant le Sauveur parler de son règne, demande quelque faveur pour les siens. Mais à l'heure de la Passion, l'une et l'autre suivent le Divin Maître ; elles sont avec les saintes femmes et se trouvent avec la Vierge au pied de la Croix.

Après avoir eu le bonheur d'ensevelir le Rédempteur du monde, elles ont la joie d'apprendre aux apôtres sa résurrection. Plus tard, retirées dans le Cénacle, avec les disciples, elles reçoivent le Saint-Esprit.

Animées d'une nouvelle ardeur, elles attirent bientôt l'attention sur elles par leur zèle et leur foi.

Hérode Agrippa, fidèle aux traditions persécutrices, se débarrasse par l'exil de ceux et de celles qu'il n'ose mettre à mort.

Marie Jacobé et Marie Salomé sont parmi ces dernières. On les jette avec Lazare, ses sœurs Marthe et Madeleine et quelques autres disciples du Christ, « dans une barque sans voiles, sans rames, sans pilote et sans gouvernail. » Et les voilà livrées à la merci des flots (1).

(1) Voici comment un pieux cantique énumère les principales victimes exposées ainsi aux trahisures de la mer :

Entrez, Sara, dans la nacelle,
Lazare, Marthe et Maximin,
Cléon, Marie et Saturnin,
Les saintes Maries et Marcelle,
Eutrope et Martial, Sidoine avec Joseph,
Vous périrez dans cette nef.

La barque s'avance vers la haute mer ; une femme, une négresse, arrive sur la plage. « Elle supplie les nobles bannis de lui faire partager leur sort. Portée sur le manteau que lui jette Salomé, elle marche à travers les flots et vient prendre place à côté de ses dignes maitresses. » C'est Sara, la servante des saintes femmes.

Ce que Dieu garde est bien gardé. On raconte qu'un ange se fait le pilote du navire qui porte les disciples de Jésus.

Après une longue traversée, la barque vient aborder sur les côtes de Provence, dans l'île de la Camargue. « Il y a là des horizons immenses et pleins d'illusions, dit M. le chanoine Lamoureux dans une éloquente description. Le ciel y reproduit les images de la terre, et la terre y revêt les couleurs du ciel. Partout la solitude immense. Ce sont tantôt de vastes prairies terminées au loin par une ligne de peupliers, d'ormeaux et de saules, tantôt des champs où bondissent, parmi les tamaris et les salicornes, les taureaux sauvages et les chevaux libres de frein ; tantôt de larges étangs où croît le jonc ; mélange singulier des eaux de la terre et du

Allez sans voile et sans cordage ;
Sans mât, sans ancre et sans timon,
Sans aliments, sans aviron,
Allez faire un triste naufrage...

On trouve la même énumération et le même fait dans une prose tirée d'un antique livre d'office de l'église des Saintes-Maries :

Hi in nave pene rupta,
Exularunt per abrupta
Pelagi pericula,
Sine ramo, sine luce,
Sine velo, sine duce,
Fluctibus expositi.

ciel lui-même. Aucune montagne ne fixe et ne repose le regard. De loin en loin, le voyageur découvre un humble toit où il peut trouver un abri au cœur de la nuit ou pendant l'orage. Rien ne trouble le silence et la solitude, que les cris perçants des oiseaux de mer qui viennent toucher de leurs ailes l'eau des étangs. Le cœur se serre ; il semble qu'on a brisé tous les liens qui attachent à la terre, qu'on touche aux lieux ténébreux où l'expiation commence, où le regret et le devoir tourmentent l'âme plongée dans une tristesse infinie. C'est à l'extrémité occidentale de cette île formée par le delta du Rhône, sur cette grève abandonnée qu'aborde heureusement la barque qui porte les hôtes privilégiés du Sauveur » (1).

Sur le rivage même les exilés remercient le ciel et pétrissent un autel en terre.

Dieu leur fait une nouvelle grâce ; sur cette plage ingrate, où l'on ne trouve partout que de l'eau salée, il fait jaillir une source d'eau douce. A cet endroit même un modeste oratoire est bâti pour perpétuer le souvenir d'une telle merveille. Puis les disciples du Sauveur se séparent pour aller à la conquête des âmes.

Seules, « les Saintes Maries, à cause de leur âge avancé, demeurent avec leur servante, sainte Sara, sur la plage, où elles construisent une cellule jointe à l'oratoire » (2). Elles gagnent bientôt les cœurs des pauvres gens qui viennent là se livrer à la pêche. Sara, pendant que ses maîtresses se vouent aux plus évangéliques occupations, parcourt l'île en men-

(1) *Les Saintes-Maries*, p. 32, 33.

(2) *Ibid.*, 36.

diente et en quêteuse. De là, sans doute, le culte spécial que lui ont voué les bohémiens, dont elle est la patronne légendaire.

Ainsi vivent les trois Saintes, quand Marie Jacobé est avertie de sa fin prochaine. Après avoir recueilli son dernier soupir, les insulaires ensevelissent son corps avec les plus grandes marques de respect, auprès de la fontaine miraculeuse.

Marie Salomé lui survit peu de temps et à son tour elle est ensevelie par les chrétiens de l'île, qui placent son corps à côté de celui de sa sœur (1).

Bientôt sainte Sara elle-même va rejoindre ses deux maitresses, et les trois dépouilles reposent depuis dix-huit siècles, malgré les vicissitudes de l'histoire, sur ce rivage autrefois désert et abandonné.



Les habitants de la Camargue s'empressent bientôt d'accourir sur le sol béni qui renferme le corps des Saintes Maries. Des miracles ne tardent pas à exalter la foi chrétienne des pèlerins et des pêcheurs. Peu à peu des maisons se bâtissent autour de l'oratoire, puis une grande église s'élève : c'est Notre-Dame de la Barque, *Sancta Maria de Ratis*, destinée à rappeler aux générations de l'avenir l'amour du peuple pour les Saintes conduites en Provence par le frêle esquif abandonné aux flots.

(1) Voir pour tout ce paragraphe, la légende des saintes Maries, au mois de mai, dans le bréviaire romain, au propre des diocèses de Marseille, d'Aix, de Nîmes, etc....

Aujourd'hui encore, malgré toutes les révolutions et toutes les dévastations, on voit, à l'extrémité de l'arête des combles de l'église moderne, une sculpture toute mutilée. « Fuyant la persécution, deux femmes s'y tiennent debout dans une barque, environnées des flots, dans le dénuement le plus absolu ; elles voguent sans autre crainte que celle de Dieu, vers les lieux où son souffle les pousse (1). »

Les invasions barbares arrêtent les fidèles dans la manifestation de leur foi et de leur amour. En même temps que la civilisation, le culte des Saintes Maries subit des éclipses. Les Visigoths couvrent le pays de ruines et de désolation jusqu'au jour où Clovis, vainqueur de ce peuple arien, soutient de ses armes la cause du catholicisme. La victoire de Vouillé (507), par un de ces contre-coups fréquents dans l'histoire, rend leur gloire aux Saintes de la Camargue.

Bientôt Saint-Césaire, archevêque d'Arles, qui vient de fonder dans sa ville archiépiscopale, un monastère de femmes, établit sa sœur à la tête de quelques religieuses près de Notre-Dame-de-la-mer. Plus tard, afin de donner un caractère permanent à sa dévotion envers l'église des Saintes Maries, il consigne dans son testament, appelé à devenir fameux, un legs en faveur de Notre-Dame-de-la-Barque.

« Les champs de Gallician et de Merlan ou de

(1) Ce monument a sans doute beaucoup aidé à la conservation de la pieuse légende historique des Saintes de Provence. La petite ville des *Saintes-Maries* ou *les Saintes* en a fait une sorte de reproduction dans ses armoiries. Celles-ci consistent, dit M. l'abbé Lamoureux, en une petite barque où les deux saintes se tiennent debout avec cette devise : *Navis in pelago* ; Barque sur la mer.

Gemeau, leur étang et marais, leurs herbages au terroir de la Crau, un autre champ situé en Trébon, près du grand chemin, les propriétés d'Ornide, de Martinat, la forêt où se trouve l'église de Sainte-Marie-Derats, *et agellum silvanum in quo est sita ecclesia Sanctæ Mariæ de Ratis*, avec tous leurs droits et contenance, serviront à l'entretien de cette sainte église. »

Telle a été la force de cette donation du saint archevêque à l'église de Notre-Dame-de-la-mer, que dans la suite le moyen le plus sûr d'apaiser toute contestation entre l'abbesse et les propriétaires voisins, fut de produire le testament de Saint-Césaire comme pièce probante.

Toutes les concessions du grand archevêque furent confirmées par ses successeurs et par les comtes de Provence.

La confirmation de Guillaume de Provence, écrite en 992, est la plus ancienne et la plus curieuse. Le valeureux guerrier venait de chasser définitivement les Sarrasins. Les incursions toujours renouvelées de ces hordes avaient désolé durant de longues années les contrées voisines, et, sous les menaces incessantes de l'invasion, on avait dû cacher avec soin les précieuses reliques.

Rien n'est oublié, du reste, et des inscriptions garantissent pour l'avenir l'authenticité des ossements sacrés, la ville des Saintes-Maries peut disparaître dans les pillages et les violences des barbares ! Cependant le vieil oratoire est sauvé.

Victorieux des Sarrasins, Guillaume fixe sa résidence à Arles. Dans ses chasses, il rencontre un pau-

vre ermite, dernier gardien des précieuses reliques. Le langage du solitaire va au cœur du comte qui prend les pèlerins sous sa protection. Une ère nouvelle commence pour les Saintes-Maries.

Le Prince décide de recouvrir l'antique oratoire par une église digne de la piété dont on entoure les Saintes. La guerre pourra venir y porter encore le feu et la ruine, mais l'église se relèvera toujours.

Aujourd'hui, au milieu de la nef, une grille carrée en fer entoure un puits.

• Un escalier vaste et commode conduit à une crypte établie sur l'emplacement de la demeure des Saintes-Maries. On y voit des débris de marbre, des colonnes retirées des fouilles qui eurent lieu au xv^e siècle, et les ossements de sainte Sara.

« C'est là que maintenant encore, à l'époque des pèlerinages, cette humble servante reçoit des bohémiens un culte et un hommage d'un caractère tout à fait spécial (1). »

L'église rebâtie, la sécurité revenue, la petite ville des Saintes-Maries reparait. Le pieux oratoire attire des foules nouvelles et les pèlerinages reprennent leur première prospérité. Les évêques, les rois, les papes, comblent de bienfaits le sanctuaire béni.

De tous les points de la France, les pèlerins affluent aux Saintes-Maries. En 1332, Pierre de Nantes, évêque de Saint-Pol-de-Léon, en Bretagne, prélat distingué par son talent et sa piété, implore l'assistance des Saintes et fait vœu d'aller visiter leur église s'il guérit de la goutte qui depuis de longues années lui enlève l'usage des membres.

(1) *Les Saintes-Maries*, pages 81-82.

Il compose en leur honneur une hymne touchante de foi naïve et simple (1).

La dernière strophe achevée, l'évêque s'endort d'un profond sommeil. Il voit, comme dans un rêve, les Saintes-Maries faire des onctions sur son mal et l'assurer de sa guérison complète. A son réveil, il est guéri.

Pierre de Nantes se plaît à raconter le miracle dont il vient d'être l'objet et se prépare à accomplir son vœu. Il traverse la France entière, apportant au sanctuaire des Saintes les plus riches présents, et, à son retour, il dédie sur divers points de la France trois autels à ses puissantes libératrices.

Mais les restes des pieuses femmes n'avaient pas cessé d'être cachés depuis l'invasion sarrasine.

En 1447, le roi René d'Anjou ordonne de fouiller dans l'église de Notre-Dame-de-la-Mer pour rendre à la lumière les précieuses reliques. Le 19 novembre, l'évêque de Marseille se rend aux Saintes-Maries pour procéder à l'examen des corps retrou-

(1) Voici quelques strophes de cette hymne, citée tout au long par M. le chanoine Lamoureux 96-98 :

Nobile collegium
Sanctarum sororum trium,
Quibus nomen est Maria.

Vestrum sanctum suffragium
Imploro ad præsidium
Nunc in ista angustia

.

Sed in morbo jam imbibor
Deficiens et delibor,
Si nunc desit remedium.

Ergo dulce consortium
Vestrarum precum dulcium
Sentiam nunc auxilium. Amen.

vés et à la discussion des témoignages. Le prélat considère tout en détail et constate que, par respect pour les Saintes, personne n'a été enterré dans l'église; les moines eux-mêmes étaient enterrés hors de l'enceinte sacrée, dans un terrain appelé, à cause de cela, *le cimetière des moines*.

Après des formalités nombreuses ayant pour but de démontrer l'authenticité des saintes reliques, l'évêque dresse procès-verbal de ces diverses procédures et un recueil de toutes les pièces fait foi pour l'avenir de tout ce qui s'est passé dans cette mémorable circonstance.

Les têtes des trois saints Innocents pieusement emportées de Judée par les exilées, sont retrouvées près de l'oratoire, et déposées dans une châsse en noyer que l'on possède encore dans la chapelle haute de l'église de Notre-Dame-de-la-Mer.

A partir de ce moment, les pèlerinages se multiplient et les miracles se succèdent jusqu'aux sombres événements de 1793.

Alors les démolisseurs révolutionnaires pillent le sanctuaire des Saintes qui échappe néanmoins à la démolition.

Comme à l'époque des invasions Sarrasines, des mains pieuses avaient prévenu le vandalisme sectaire, et caché les saintes reliques.

L'orage passé, la vénération des fidèles retrouva donc intact l'objet de son culte.

*
* * *

De nos jours les pèlerinages continuent, soulevant toujours le même enthousiasme parmi les popula-

tions provençales. Il faut voir la foule qui acclame les Saintes, le 24 et le 25 mai de chaque année. Ce sont des spectacles inoubliables dans lesquels le laisser-aller des populations méridionales, s'associe à merveille avec les cris de foi poussés sans relâche par des milliers de voix.

La tente nomade des bohémiens qui accourent aux Saintes-Maries d'un peu partout et continuent à élire leur roi, dans la chapelle souterraine de sainte Sara, n'est pas ce qu'il y a de moins curieux à voir. Le grand poète Mistral n'a pas manqué de signaler ce détail, quand il montre *Mireïo* se rendant aux Saintes-Maries.

Deja, deja, di grandi Santo
Vesié la gleiso roussejanto,
Dins la mar liuencho flouquejanto,
Crèisse, coume un veissèu que poujo au ribeirès.

De per d'aut de la glèiso bello,
I'a tres autar, i'a très capello,
Bastido uno sus l'autro en blo de roucas vièu.
Dins la capello sous terrado
I'a santo Saro, venerado
Di bruns Boumian ;

Et là, ces bruns bohémiens chantent des cantiques et marmottent des prières que personne ne comprend, en un langage qui n'a pas plus de nom que d'histoire.

Écoutez maintenant les accents que le poète met dans le cœur et sur les lèvres de son héroïne :

O Santi Mario
 Que poudes en flour
 Chanja nosti plour
 Clinas lèu l'auriho
 De vers ma doulour !

.

Ai de farfantello ?
 Qu'es ?... lou paradis ?
 La gleiso grandis,
 Un baren d'estello
 Amount s'espandis !

.

O belli patrouno
 Es vous ben vrai !...
 Escoundès li rai
 De vosti courouno
 O ièu mourirai !

.

Vosto voues m'appello ?
 Que noun vous neblas,
 Que mis iue soun las !...
 Mounte es la capello ?
 Santo !... me parlas ?

.

Mireïo s'évanouit dans la vision des Saintes. Regardez à présent ces pèlerins accourus de la Provence, du Comtat, du Languedoc : ils voient, eux aussi, ils entendent, et le chant de *Mireïo* leur monte du cœur aux lèvres. Eux aussi disent : vosto voues m'appello ! Ils vont aux Saintes, l'âme joyeuse, et à leurs acclamations vous comprenez qu'ils les voient.

Assistez, s'il vous plait, à l'arrivée de cette foule enthousiaste : les voilà ces pèlerins qui viennent en charrette, en voiture, en bateau, en chemin de fer. A peine l'église se montre-t-elle à l'horizon, de toutes les poitrines sortent les cris mille fois répétés : vivent les Saintes-Maries ! Et le cantique populaire monte vers les cieux :

O grandes Saintes-Maries
Si chéries
De notre divin Sauveur,
Apprenez-nous votre histoire
Et la gloire
Qui captiva votre cœur.

Dans un bateau sans cordage
Au naufrage
On vous exposa soudain ;

.

La poésie du cantique est assez modeste, mais celle des âmes est belle ! On sent, on voit l'âme méridionale dans ces cris, dans ces transports qui s'harmonisent si bien avec le soleil de feu et l'immensité de la mer. Qu'il est beau de voir la poésie des âmes sous le soleil, en face de l'eau qui ne finit pas !

★
★ ★

On arrive, et la petite ville est encombrée, les maisons particulières regorgent d'étrangers, les rues contiennent à peine les flots de la foule aux

vagues bruyantes : des tentes sont dressées en plein air ; aux alentours , omnibus , carrioles , voitures , maisons ambulantes , chevaux et montures de toute sorte ! et voilà l'écurie , la remise , les campements , les logements improvisés .

Des pèlerins , en grand nombre , sont réduits à chercher un asile dans l'église où la nuit se passe en prières entrecoupées par des cantiques qui tous se terminent par le refrain obligé : vivent les Saintes-Maries !

« Avec les premières lueurs du jour , la foule , comme une avalanche , arrive pour prendre place . Tout à coup la vaste nef et les tribunes , qui courent autour de l'église présentent l'aspect d'une mer houleuse (1) . »

C'est le 24 mai . A quatre heures ont lieu la descente et l'exposition des saintes reliques . On entend le *Magnificat* , « le bruit des câbles qui servent à opérer la descente des reliques , par la fenêtre de la chapelle haute , se fait entendre ; la foule s'agite ; d'innombrables cierges tenus par les assistants s'allument ; le *Magnificat* se poursuit avec un élan indescriptible ; chaque verset est coupé par les acclamations de la foule qui suit , haletante , le lent mouvement de la barque peu à peu rapprochée .

La chässe vénérée qui renferme les reliques , est là ; tous les yeux sont fixés sur elle ; l'émotion soulève toutes les poitrines , un cri d'allégresse éclate : vivent les saintes Maries ! Et les câbles , recouverts de fleurs et d'ex-voto , lentement , se déroulent et descendent les saintes châsses , qu'escortent des cris de joie entrecoupés de larmes et de sanglots . On sent passer à ce moment comme la plainte des âmes

(1) *Les Saintes-Maries*, p. 180 et s.

qui souffrent, et l'on voit le malheureux verser, en priant et en chantant les Saintes, des larmes d'espérance.

Il n'y a pas que des cœurs joyeux dans l'enceinte sacrée : les reliques ont une cour de suppliants qui font monter vers le ciel, avec la fumée de l'encens qu'agite le prêtre, l'ardeur de la prière que font les âmes.

Il faut voir ces malades de tout âge et de toute condition qui lèvent vers les châsses bénies leurs mains suppliantes. Il faut voir avec quelle foi jalouse chacun veut les toucher le premier ; peut-être portent-elles le soulagement désiré, la guérison attendue ! Les voilà, les voilà les châsses saintes à la portée des mains qui s'abaissent sur elles comme pour leur arracher quelque prodige ! il ne suffit pas d'y porter les mains, il faut y déposer des baisers de foi, et murmurer sur elles des appels d'espérance ! et la foule se joint aux malheureux, et tous demandent des miracles.

Souvent Dieu récompense cette foi de son peuple ; un cri se fait entendre : miracle ! miracle ! et ce cri répété par la foule se multiplie, pareil au grondement du tonnerre dans les vallées des montagnes. C'est le tumulte d'acclamations désordonnées, sans fin, qui se coupent, se croisent, s'éteignent pour retentir plus sonores et plus vibrantes.

Le calme revient, mais le murmure de la prière, le chant des cantiques, les supplications des infirmes ne cessent pas ; le reste de la journée, et la nuit suivante, c'est toujours la même garde d'honneur autour des saintes châsses. De temps à autre un prêtre interrompt la prière pour faire entendre

la parole sacrée, célébrer les Saintes-Maries et soulever des acclamations nouvelles.

Le 25 a lieu la procession. Instinctivement on se rappelle ici le triomphe de Notre-Seigneur à travers les rues de Jérusalem.

Voici la barque sur laquelle reposent les deux statues représentant les Saintes. Un mouvement de pieuse curiosité se produit dans la foule. On se pousse, on acclame, on chante, on se dispute l'honneur de porter la barque ; il faut au moins la toucher !

« La procession s'avance lentement, elle se déroule à travers les rues et les places de la petite cité et vient se développer sur les bords de la mer. »

Jadis les eaux se retirèrent à l'approche des Saintes ; les vaillants brancardiers le rappellent aux fidèles qui les acclament en s'avancant dans les flots jusqu'à la ceinture, les applaudissements éclatent sur la plage frémissante, et les cris de la foule semblent défier les vagues qui viennent mourir à ses pieds.

Au retour, un prêtre prend la parole du haut du piédestal qui domine le rivage. Comme le vent rallume le feu, chacune des acclamations poussées par le prédicateur rallume l'enthousiasme et fait monter vers le ciel en gerbes ardentes l'invocation coutumière : vivent les saintes Maries ! Sur un mot, sur un signe, cette masse de peuple tombe à genoux pour recevoir la bénédiction du Saint-Bras, reste sacré enfermé dans un reliquaire d'argent en forme de bras. Quand la foule se relève on n'entend qu'un cri parti de toutes les poitrines : Vivent les Saintes-Maries. « C'est la réponse de la terre aux bénédictions du ciel. »

Le soir, à quatre heures, a lieu la dernière cérémonie et le cantique d'actions de grâces accompagne les chasses qui remontent poursuivies par les mêmes transports, les mêmes supplications et les mêmes sanglots.



Il est inoubliable, le spectacle de ces fêtes, dans l'éclat du soleil, près des vagues expirantes, au milieu des flots de la foule délirante de foi ! Longtemps bourdonnent, dans l'oreille inaccoutumée, les chants d'allégresse et les acclamations soudaines ; longtemps se présente aux yeux l'image de ce peuple tourbillonnant et fiévreux, n'interrompant la prière que pour lancer dans les airs la voix stridente des cantiques populaires ; on a senti passer ce souffle d'en haut qui s'empare des multitudes et jette les peuples à genoux !

Nous l'avouerons, nous avons senti passer quelque chose de cela, en lisant le beau livre de M. l'abbé Lamoureux. Et, pour finir notre confession, nous dirons qu'en prenant la plume pour tracer cette esquisse, nous ne voulions pas nous étendre à ce point ; mais qui résisterait à l'entraînement et au charme d'une étude pieuse, patriotique, ardente et convaincue comme celle de M. l'abbé Lamoureux ? Si nous avons péché, les Saintes nous feront pardonner.

LOUIS BASCOUL.

UN BAIL DE MÉTAYAGE AU XVII^e SIÈCLE

La loi appelle colon, partiaire, celui qui cultive sous la condition d'un partage de fruits avec le propriétaire.

Ce mode de faire valoir est connu dans la plupart des contrées de l'Europe, sous le nom de métayage.

Dans les pays soumis à ce régime, le métayer paie au propriétaire une portion fixe, généralement la moitié des produits de la terre dont la culture lui est confiée ; le propriétaire lui fournit tout ce qui lui est nécessaire pour cultiver.

Le capital fixe, et même le capital de circulation appartiennent presque toujours au propriétaire.

Ce mode de faire valoir indique déjà une amélioration dans le mode de culture, si on le compare aux moyens qui étaient en usage avant son adoption, et surtout à la corvée qui a longtemps régné sur tout le nord de l'Europe et qui récemment subsistait encore dans les contrées à l'est du Rhin et en Russie.

En effet, le métayer est libre ; il n'est pas forcé de se courber sous le despotisme capricieux d'un maître ; et son industrie est encouragée par la perspective d'augmenter sa part dans les produits en augmentant la fertilité du sol. C'est en Italie, en France et en Espagne que ce système est le plus commun, et c'est aussi dans ces contrées où l'on peut mieux l'étudier.

En France, avant la Révolution, les quatre septiè-

mes au moins du territoire étaient cultivés en métairies ; et même aujourd'hui, malgré la division des propriétés, on calcule que le métayage enveloppe encore une grande partie du sol arable de la France.

L'Italie, depuis les Alpes jusqu'en Calabre, était couverte de cette classe de cultivateurs.

Ce système qui avait beaucoup de partisans a été cependant très-attaqué, et l'est encore par des esprits très-distingués qui prétendent non sans quelque apparence de raison, que l'avarice aveugle de certains propriétaires, les engage trop souvent à faire peser toutes les charges sur le métayer, et à imaginer mille voies pour diminuer ses profits ; ils lui ravissent jusqu'à l'espérance de pouvoir améliorer sa condition, par l'exercice intelligent de son industrie.

Une espèce d'antagonisme fatal aux intérêts des deux parties, s'établit ainsi entre le métayer et le propriétaire.

Le premier résiste aux conseils d'un maître dont il se défie, et de son côté le propriétaire n'ose pas confier aux mains d'un métayer opiniâtre et ignorant de nouveaux moyens de production.

D'ailleurs, dans le plus grand nombre de cas, le métayer redoute toujours les innovations parce qu'il vit d'après un système éprouvé qui lui est familier, et qu'il sent qu'une expérience malheureuse pourrait le réduire à la misère.

De son côté, le propriétaire n'éprouve pas moins de répugnance à faire de nouvelles avances, lorsqu'il aperçoit que les capitaux qu'il doit fournir seul, profiteront en définitive par moitié à son métayer.

De là, les difficultés d'introduire des améliora-

tions notables partout où subsiste ce mode imparfait de faire valoir.

Cependant le propriétaire ne devrait jamais perdre de vue que sa fortune dépend du succès de son métayer, et qu'il est en conséquence intéressé à lui accorder toutes les facilités nécessaires, et à se conformer aux usages du pays et à les favoriser même lorsqu'ils sont fondés sur une utilité positive.

Nous considérons que le métayage n'est qu'une sorte de bail à ferme sous condition de partage de fruits et ce qui fortifie notre opinion, c'est le document que nous publions plus loin, document que nous avons trouvé en travaillant à l'inventaire des archives anciennes de Quissac.

Le bail dont nous donnons la copie se rapporte à une métairie sise dans la paroisse de Saint-Pons de Gabbiac, qui fut après la Révolution annexée purement et simplement au territoire de la commune de Quissac, aux termes d'un arrêté du département du Gard, en date du 10 novembre 1790.

Ce titre est un des mieux faits que nous ayons vus, il est l'expression de conventions librement consenties et clairement déterminées lesquelles sont formulées avec une netteté et une précision qu'on serait heureux de rencontrer dans les actes modernes.

Le style en est clair et ne laisse place à aucune équivoque, nous en avons respecté scrupuleusement le texte et l'orthographe, car ainsi que l'a dit Fustel de Coulanges, l'histoire ne se fait pas d'imagination et en dénaturant les textes on dénature l'histoire :

ARRANTEMMENT.

L'an mil six cent cinquante quatre et le treizieme jour du mois d'aoust avant midi, par devant moi notaire royal, soubsigné et témoins bas nommés a esté en personne capitaine Gailhan Crouzet, de la maison du Cros dans la paroisse de Gaubiac, qui de gré a arranté et par titre d'arrantement a bailhié é bailhie a Estienne Fermaud, natif du lieu de Canes demeurant a present à la metterie de Reynard dans la paroisse du dit Gaubiac present é acceptant savoir est tout le bien é domaine qu'il a situé tant dans la paroisse du dit Gaubiac, que de Quissac consistant en maisons , palhiers, jases, estables, jardins, canabieres, predz, ollivettes, terres labouratives, debvois. Et généralement en quoi que puissent consister sans s'en rien réserver ni retenir sauf é excepté la pourtion de la maison qu'il a acoustumé se réserver aux precedents arrantements ensemble la tuiliere et la feuille des arbres muriers que le dit sieur Crouzet se reserve en son particulier. Le présent arrantement du susdit bien et domaine non reservé a fait le dit sieur Crouzet au dit Fermaud pour le temps et terme de quatre années complaittes é révolues qui ont prins leurs commencement à la Magdelaine dernier et semblable jour finiront le tout a demi fruits aux pactes suivant c'est que tout le bestail a laine, chevres, aratoires, auesses et ponrceanx utiles a entretenir au dit bien se fourniront par moitié entre les parties et ce que ce trouvera en

nature a la fin du present arrantement sera entre elles partagé, les grains et bléds nécessaires a ensemen- cer aux terres labouratives de la dite metterie se fourniront esgallement par lesdites parties et ce que se reculira sera entre elles anuellement partagé, le bled à layre, le vin a trait de cuve, l'huile sous le presoir et les autres fruits en leurs maturités et saisons, les desfazedures des olives gaiges des ton- deurs du bestail à laine poy pour les marquer, grain des aigneaux et les estivaduras du bestail à laine comme aussi la sel qui lui conviendra donner se payera par moitié. Et outre le dit Fermaud sera tenu de nourrir les thondeurs du dit bestail et mus- nier des ollives. Le laict qui prouviendra du dit bes- tail sera aussi entre les dites parties partagé, que le dit Fermaud sera teneu faire tirer, les poules et pou- lets qui se nouriront à la dite mëtterie ensemble les gélines se partageront entre les dites parties, les tailhes et autres charges tant ordinaires que extraor- dinaires et logements des gens de guere, que le dit bien pourra debvoir durant les dites quatre années seront payées par le dit sieur Crouzet. Et pour recom- pence de ce le dit Fermaud sera teneu de donner à icelluy chascung an la somme de quatre vingts livres et payables en deux payes esgalles les premier avril é aoust de chascune année. Et quant aux censives que le dit sieur Crouzet sert au sieur abé de Sauve seront anuellement payées par moitié entre les dites par- ties, sera teneu le dit sieur Crouzet de bailher au dit Fermaud, un homme depuis le commencement de couper les bleds jnsqnes a fin daire payer les gaiges d'icelluy et le dit Fermaud le nourrira, ausy sera teneu le dit Crouzet de donner anuellement au

dit Fermaud deux cestiers bled mésole pour la nourriture des bergers et chiens payable a chascune magdelaine, se charge le dit Fermaud, d'entretenir le dit bien en bon père de famille, tenir en droit les murailhies é fosses du dit bien pour faire prouvins fossoyer é biner anuellement les vignes, labourer les ollivettes à deux rayes, fossoyer é biner les pieds des olliviers et y faire les réparations nécessaires de cinq socs en bas é le dit sieur Crouzet celles de cinq socs en haut, à la dernière année sera teneu le dit Fermaud de laisser à Garaih la moitié de la terre de Rainard les terres près de Lhort celles desoubz Luslade, le Lamp negre et la terre de la Tuiliere labourées à trois rayes et à la dernière année enfermera les foins pailhes, qui prouviendront du dit bien dans les pailhers de la dite metterie et d'entretenir le parc et cabane du berger en bon père de famille, comme ausy le dit Fermaud sera teneu d'empescher que aucung bestail nentre, dons le debvois appelle Lusclade pour y despaistre dès le quinze avril de la dernière année, a esté de pacte acordé entre les parties, que le dit Fermaud payera anuellement ce que le dit sieur Crouzet se trouvera cottizé au lieu de Quissac pour les gages du pasteur, é en faire tenir quitte le dit sieur Crouzet, a esté ausy de pacte acordé entre les dites parties, quil leur sera permis, se despartir du présent arantement à la fin de la première année, en se donnant avis l'une à l'autre trois mois avant la Magdelaine. Et pour observation de ce-dessus les dites parties, comme les concernes l'une envers l'autre, ont obligé et ipothéqué leurs biens quont soumis aux courts de Monseigneur le Sénéchal, gouverneur et juge Pré-

sidial de Montpellier, royale et ordinaire des parties ; ainsi l'ont promis é juré é renoncé à tous droits à ce contraires. De quoy ont requis acte à moy, notaire, fait et récitté à Quissac, dans ma maison.

Présents ; Jean Devèze, marchand, e Jean Bringuier fils de moy notaire, signés avec le dit sieur Crouzet et Estienne Dumas, demeurant au molin de Plantat, qui a dit ne savoir signer, ny le dit Fermaud et moy Estienne Bringuier, notaire royal de Quissac, signé : Crouzet, Devèze et Bringuier père et fils.

Pour copie conforme :

PANNET.

LA TRISTESSE DE DAVID

Le soleil fatigué de sa longue carrière
Regagne à l'horizon son lit de pourpre et d'or,
Et dans le grand silence où la terre s'endort
L'oreille du Seigneur s'ouvre pour ma prière.

J'incline devant vous mon front victorieux,
Dieu qui m'avez choisi sous le toit de mon père,
Et m'avez fait si grand parmi ceux de la terre
Que tous les yeux cillaient à regarder mes yeux.

Je fus aux jours divins de mon adolescence
Le berger devant qui se prosternaient les rois,
Guidé par l'Eternel qui me dictait ses lois
J'ai gravi les degrés de la Toute-puissance.

Le bruit de notre marche ébranlait l'univers
Quand mes chevaux de guerre avaient quitté l'étable,
Car les hommes étaient dans ma main redoutable
Comme des grains de sable au vent de nos déserts.

J'ai traversé la plaine où paissent les chamelles,
Et le sang ruisselait comme l'onde en Avril,
Et les femmes prenaient le chemin de l'exil
Avec leurs nouveaux-nés pendus à leurs mamelles.

Les rois humiliés m'apportaient leurs présents,
Et, si vos ennemis avaient su vous déplaire,
Ma main que dirigeait votre juste colère
Nivelait tout un peuple aux tailles de quinze ans,

Quand mes fils désertaient la ruche paternelle
Et tournaient contre moi l'inutile aiguillon,
Le sang des révoltés rougissait le sillon
Et votre Messager m'abritait de son aile.

Aux plaintes d'Israël par le nombre accablé
Votre voix répondait des voûtes éternelles,
Et mes soldats entraient dans les rangs des rebelles
Comme des moissonneurs parmi les champs de blé.

Devant votre Equité mon âme trouvait grâce,
Votre Elu, devant qui la tombe va s'ouvrir,
Perdu comme un prophète au fond de l'avenir,
Sent tressaillir un Dieu dans les flancs de sa race.

*
* *

Or moi, le plus aimé de tous vos fils humains,
Moi, le roi tout puissant que l'univers adore,
Je n'ai jamais été, je ne puis être encore
Qu'un instrument toujours docile entre vos mains.

Oui, tout ce que j'ai fait, vous vouliez le permettre,
La torture aux vaincus, la mort aux prisonniers,
C'était bien là, mon Dieu, ce que vous m'ordonniez,
Je n'ai pas dépassé les ordres de mon Maître.

Quand les villes brûlaient comme de grands flambeaux,
Illuminant au loin le désastre des plaines,
Votre Esprit descendait de vos hauteurs sereines
Et me guidait au trône à travers les tombeaux.

Ne m'abandonnez pas aux jours de la détresse,
C'est vous qui me vouliez superbe et glorieux,
Le sang que j'ai versé fut impur à vos yeux,
Défendez aux remords d'assiéger ma vieillesse.

*
* *

Devant la ville en flamme et le sang répandu
Je n'ai jamais douté de la sainte Parole,
Je n'ai pas arraché la sanglante auréole
Que vous aviez posée au front de votre Elu ;

Mais alors, jeune et fier, je marchais dans l'Aurore,
Et les peuples voyaient, aux pieds de l'Eternel
Comme un soleil levant, monter sur Israël
Ma gloire où votre choix resplendissait encore.

Hélas ! ma tâche est faite et mon œuvre accompli,
Bientôt le crépuscule envahira mon âme,
Et ce corps fatigué que le néant réclame
Bientôt va se glacer aux hivers de l'oubli.

Vos luttes, ô Seigneur, ont épuisé ma force,
Je ne sentirai plus, sur la tombe penché,
L'espoir renaître encore en mon cœur desséché,
Comme un jeune bourgeon sous une vieille écorce.

Vous m'avez accordé les terrestres grandeurs,
J'ai marché, dans tous lieux suivi par la victoire,
Et le jeune soleil, image de ma gloire,
N'a pas à son coucher de plus chaudes splendeurs ;

Mais voici bientôt l'heure où tout va disparaître,
Les vagues de la mort me roulent dans leur flot,
Et mon âme, ô mon Dieu, n'est plus qu'un long sanglot,
Et l'horreur du Néant fait tressaillir mon être.

Dans ce palais, témoin de toutes mes grandeurs,
Ma tristesse s'exhale en plaintes inquiètes
Qui vont faire pâlir sous les voûtes muettes
Le peuple agenouillé de tous mes serviteurs.

Mon cœur est plein d'angoisse et mes yeux de ténèbres,
Mon bras s'est affaibli, mon front s'est abaissé,
Pareils à des vautours sur un soldat blessé
Je vois planer sur moi les souvenirs funèbres.

— Pourtant j'ai combattu comme un bon serviteur.
Toujours debout, lorsque vibrait votre Parole
Je suspendais ma harpe à la branche du saule
Et mon âme attentive aux lèvres du Seigneur.

Pour préparer le jour dont parlent les prophètes
J'ai fait de votre peuple un peuple tout puissant.
Mais n'aurai-je connu que la guerre et le sang ?
N'aurai-je travaillé qu'à la part des conquêtes ?

Tournez les yeux vers moi si je l'ai mérité,
L'angoisse me saisit dans son affreuse serre,
— Pour voir fleurir le bien sur le mal nécessaire
Je n'ai pas comme vous toute l'Éternité ;

Et faites moi gravir, comme autrefois Moïse,
Le mont mystérieux qui l'a vu seul finir,
Montrez moi comme à lui les bords de l'avenir
Et les champs fortunés d'une terre promise.

Voyez, l'ange de mort vient me fermer les yeux,
Pour prix de mes efforts, de mes luttés sans trêves,
Ne me donnerez-vous que le sommeil sans rêves
Dans la terre féconde où dorment les aïeux ?

Plongé dans des douleurs que l'univers ignore,
Fatigué de ce trône où vous m'avez assis,
Je cherche vainement de mes yeux obscurcis
Dans vos soleils couchants une lueur d'aurore.

Eternel, sous mes pas l'abîme s'est ouvert,
Le souffle de l'effroi passe sur mes vertèbres,
Me m'enverrez-vous pas sur la mer des Ténèbres
La colombe de l'arche avec son rameau vert ?

ROGER DUMAS.

LE MYSTÈRE DE SAINT BAUDILE

I. — NIMES.

En l'année 292 de l'ère chrétienne.

Le portique du temple d'Isis, à Nîmes — Non loin du théâtre, au-dessus des thermes, sur la colline dominée par la Tour Magne et la ligne des murailles.

Colonnes de style gréco-égyptien, entre lesquelles on aperçoit les magnifiques constructions environnant la source : le double escalier en hémicycle avec la statue de César Auguste ; le temple de Nemausus et ses dépendances, les thermes, les colonnades et, au milieu, une autre statue d'Auguste, colossale et dorée.

De l'intérieur du temple s'échappent des bouffées de chants, les sistres vibrent, les harpes à onze cordes frémissent.

UNE VOIX (*chantant*).

Aucune chose ne me détruit.

Je suis avec les mânes accomplis — dans l'Amentâ.

Je suis Isis, déesse auguste.

CHOEUR.

Elle est Isis.

LA VOIX.

Je circule avec les dieux du Nord et du Sud.

Je bois l'eau à la source du Nil.

Je connais les douceurs de l'amour

Je suis, déesse vivante, adorée par les Dieux et par les vivants. (*Chuchotement et bruit de musique étouffée*).

LA VOIX, *plus forte*.

Les cérémonies sont terminées. Servantes de la mère d'Hôrus, dévots de la bonne déesse ; Isis vous donne congé.

(Un instant de silence, puis rumeur de foule et pas nombreux). On sort du temple. Les fidèles se répandent sur la colline, ou descendent vers le centre de la ville. Reste seul Isias, prêtre d'Isis. Il s'arrête entre deux colonnes et regarde la source et les bains.

ISIAS.

Comme une courtisane préférée à qui l'on donne des bijoux de grand prix, des colliers d'or constellés de signes magiques et fabriqués dans la Numidie mystérieuse, des fioles de verre multicolore enfermant de subtils parfums apportés à travers les déserts du fond de l'Orient ; des bracelets et de longues épingles d'argent ciselées par des patients esclaves, et de fabuleux bijoux faits d'ambre, de corail, de nacre et de calcédoines incrustés dans l'ivoire des Garamantes, ainsi, ô Nîmes, deux empereurs t'ont comblée de présents.

Des cirques et des thermes, des temples et des palais, s'entassaient dans ton enceinte et se mirent dans ta source claire, jadis consacrée par les Arékomiques au fondateur de la cité.

L'eau toujours limpide court dans les canaux de marbre et de granit, et le vieux palmier d'Egypte, desséché, à demi mort vient y rafraîchir ses racines.

Il reverdit, il renaît sur ces bords qui pour nous ont remplacé la patrie lointaine.... La patrie!.... Depuis que les aigles romaines ont étendu leurs lourdes ailes de bronze du Pharos à Philoë, elle est où sont les dieux : il n'est plus, le temps, où la vieille Egypte, mère des civilisations, immolait l'étranger impie foulant son sol sacré ; mais aussi par ses cultes, à son tour elle conquiert le monde et le convertit à ses croyances.

Pendant que les légions étonnées s'arrêtent pour contempler le sphinx accroupi au seuil du désert, Isis, voit, en son honneur des sanctuaires s'élever dans tout l'Empire et son autel se dresser en face de celui du Jupiter Capitolin.

Notre science étonne le vulgaire et nos prodiges qui épouvantent la foule nous assurent encore pour de longs siècles, la domination sur les esprits. Seule la nouvelle doctrine des Nazaréens pourrait nous nuire ; mais la colonie est trop pervertie pour entendre la voix qui parle de

justice et de charité ; et, d'ailleurs qui viendrait ici prêcher la parole du crucifié ?... Les magistrats ont fait mettre à mort plusieurs de ces rénovateurs.

La foule veut des idoles visibles.... Les dieux de l'Armentâ seront un jour les maîtres du monde puisqu'ils parlent à la fois à la conscience, à la raison et qu'ils répondent aux besoins grossiers de la plèbe avide de simulacres et de statues....

.... Et pourtant qui sait ; qui peut prévoir ?....

TROGIUS, (*portant le costume des affranchis*).

Si quelqu'un se prosterne devant le Bête et devant sa statue, il boira lui-même, le vin de la colère de Dieu ; la fumée de ses tourments s'élèvera au siècle des siècles et il n'y aura pour lui aucun repos, ni jour, ni nuit.

ISIAS

De qui parle-tu, blasphémateur ?

TROGIUS

De toi et de ceux qui se prosternent devant tes idoles impures.

ISIAS

Malheureux !... Ne crois-tu pas aux dieux ?

TROGIUS

Et toi, prêtre, crois-tu au dieu que tu dresses de ta main que tu taillies dans la pierre ; que tu fais de métal ; et à qui tu adresses tes chants, tes prières et tes encensements ? Crois-tu en ta déesse cornue que tu présentes à l'adoration de la foule

ISIAS

Les représentations des dieux ne sont que des symboles et le sage sait y trouver la vérité qui se cache sous leur multiples formes, comme le soleil sous les nuées changeantes.

TROGIUS

Mensonge ! Si vous connaissez la vérité vous la cachez sous le tissu de vos fictions et de vos fables, L'Éternel a dit : Tu ne te feras point d'images taillées, tu n'auras point d'autre dieu devant ta face.

ISIAS

Tu es Nazaréen ?....

TROGIUS

Je crois en Dieu et en Jésus-Christ, son fils, fait homme pour nous sauver.

Je suis Trogius, affranchi du vieux débauché Datovir l'édile chauve et boiteux ; tu peux me livrer aux licteurs, je ne crains pas la colère des hommes et si ma mort peut être utile au salut d'une seule âme c'est avec joie que je marcherai aux supplices.

Le sang du juste est une semence dans un champ fertile ; c'est un grain jeté dans un sillon ouvert. Va, cours me dénoncer aux magistrats et plus tard, lorsque tu verras tes faux dieux et leurs autels renversés par la croix, tu te souviendras de mes paroles. (*Aménhorus prêtre d'Anubis paraît sous le portique.*) Puisses-tu, toi-même connaître cette vérité que je t'annonce et la répandre autour de toi ; puisses-tu arracher de ton cœur l'erreur et l'idolâtrie ; puisse ma mort servir à ton bonheur éternel. Tu es mon frère : je dois t'aimer.

Envoie tes esclaves au prétoire ; qu'ils m'accusent de blasphème et de sacrilège ; si mon sang peut laver les souillures de ton âme, je le verserai jusqu'à la dernière goutte en confessant celui qui est.

Si ces choses, sont la volonté de Dieu, qu'elles s'accomplissent. Adieu, je vais prier pour toi (*Il descend la colline*).

AMÉNHORUS

Par Sérapis ! Voici un singulier personnage ; il mérite la croix, comme son dieu syrien. Avant deux heures, il sera entre les mains des quatuorvirs et je dois moi-même....

ISIAS

Arrête, Aménhorus. Laisse cet homme en liberté. Rien n'est plus dangereux pour nous que le supplice de ces chrétiens.

Le calme et la tranquillité avec lesquels ils attendent la mort leur crée de nouveaux partisans. Persécuter est le plus sur moyen d'affermir une secte que l'on veut anéan-

tir. Nous pouvons le faire disparaître sans que le peuple soit témoin de son agonie. Ces Nazaréens sont nos plus terribles adversaires et si le culte d'Isis doit jamais périr, ce sera sous leurs coups.

AMÉNHORUS

Toi ! un sage, un prêtre de la Bonne Déesse, tu oses prévoir de pareils anéantissements !... Depuis la naissance des mondes, à laquelle ils ont présidé, nos dieux, immortels et immuables peuplent l'infini et aujourd'hui que nos adeptes répandent partout nos mystères, tu crains l'idole des esclaves et des persécutés !...

ISIAS

Ecoute. Lorsque dernièrement je me rendis dans la Grande Grèce, j'y trouvais nos temples plus encombrés que jamais d'une foule d'adorateurs, mais je pus constater aussi qu'un mouvement souterrain, sourd, mais invincible se produisait partout.

Ces chrétiens, que tu méprises sont légion. Depuis leur Galilée, jusqu'au fond de l'Ibérie, comme un serpent qui se glisse sous des feuilles, leur foi nouvelle va de ville en ville, de province en province, secrètement, lentement, sûrement. Malgré les persécutions et l'exécration de la populace, ou peut être à cause d'elles, elle va, elle va toujours, et si nous la laissons se développer, au lieu d'avoir devant nous un ver de terre que nous pourrions écraser sous nos sandales, nous verrons alors se dresser un monstre formidable qui nous emportera dans ses anneaux, nous, nos temples et nos dieux.

AMÉNHORUS

Bien des fois j'ai songé à ses choses, Mais si nous ne pouvons rien pour les autres, ici, du moins, conservons notre prestige. Nîmes avec ses fêtes bacchiques, ses pèlerinages, ses collèges, ses cirques et ses courtisanes a tout à perdre en nous abandonnant. Ce dieu de Judée apporterait avec lui la ruine et la mort de la cité. C'est à nous, d'accord, avec les flamines et les pontifes qu'il appartient d'éloigner de ces murs la parole des chrétiens. Pour la combattre victorieusement, il faut qu'un vent de joie, de folie, de débauche

souffle sur la colonie. Il nous est facile de répandre et de favoriser tous les vices, soit dans la célébration de nos mystères, soit dans les fêtes publiques. Que tous les prêtres nous imitent : une fois que l'homme a connu certaines choses, il est sourd à la voix du bien et lorsque nous aurons enchaîné par ce moyen la colonie tout entière nous pourrions alors rire des disciples du crucifié.

ISIAS

Tes paroles sont justes. Il faut se mettre à l'œuvre sans retard. Que la corruption s'abatte sur notre ville et, comme la peste, gagne de proche en proche, jusqu'au fond des quartiers les plus misérables. Et vous, ô dieux d'Égypte, dieux purs, dieux justes, dieux saints, faites que la volupté, les instincts charnels et misérables se réveillent à votre voix et vous serez toujours debout, dans l'ombre du sanctuaire, sur le flanc de la colline.

AMÉNHORUS

Si l'Empire se perd, sauvons-nous nous-même. Désormais que Nîmes soit le dernier refuge des antiques religions et que, comme une vague impuissante au pied d'une falaise de granit, tous les efforts des Nazaréens, inutiles et superflus, viennent expirer contre ses murs sacrés.

ISIAS

Isis t'entend et t'exaucera ; les dieux sont avec nous, nous ne pouvons manquer de réussir.

LE MALIN

Allons, mes fils, persévérez. S'il le faut, je suis toujours là prêt à vous donner un coup de main. Je n'ai jamais abandonné mes fidèles enfants. Mon appui vous est nécessaire, je vous le promets. Bientôt nous triompherons.

VOIX D'EN-HAUT

Mensonge, satan, mensonge. Tes promesses ne s'accompliront pas.

LE MALIN (*ricanant*)

Oui, si je n'y mets bon ordre.

VOIX D'EN-HAUT

Tu peux redescendre à l'abîme. Ange déchu, tu es vaincu, ton règne est terminé.

T. XXI, Mai 1897.

24

II. — LA VISION

Il est nuit. Baudelius dort.

Il voit en rêve, Nîmes un jour de grande fête religieuse. Partout l'encens brûlant sur les trépieds, les chants alternatifs, les processions. Des cortèges se déroulent. Ce sont de blanches théories de prêtres, conduits par les flamines; de longs alignements de femmes portant de petites gerbes de blé, du lierre ou des simulacres égyptiens.

La fumée des sacrifices monte dans l'air; des récitants disent des hymnes que la foule répète; bourdonnement confus dans tous les temples.

Passent les sacrificateurs, les victimes ornées de guirlandes de fleurs, les fidèles couronnés de feuillage, les joueurs de flûte. Soleil radieux, chaleur de fournaise pesant sur la cité.

Peu à peu tout cela se fond, se mêle et Baudelius voit tous les dieux de la colonie, réunis en un vaste temple aux colonnes peintes, énormes et massives, aux murs épais surchargés de sculptures, au plafond constellé de personnages bizarres alignés en de hiératiques postures. Des symboles d'or ou d'ivoire, des voiles d'écarlate brochés d'argent, des chapiteaux d'airain ciselé; entassements d'offrandes ou de dépouilles, immenses richesses accumulées entre des balustrades de cèdre et de cyprès. Chant de harpes et des lyres, aboiement des cymbales.

Devant chacune des idoles un prêtre dit les louanges de la divinité. Foule qui se prosterne ou se voile le visage.

Baudelius aperçoit distinctement sous les pieds de chaque officiant une croix qui lui paraît saigner. Les dieux, ont la face plissée par un sourire sardonique; leurs yeux, faits de pierres précieuses brillent d'un éclat inaccoutumé et le sang qui goutte à goutte s'échappe de toutes les croix, forme devant eux, une mare où les assistants trempent leurs doigts ou leurs vêtements.

Les statues reculent lentement, mais demeurent aussi nettement visibles et sans qu'il se perde un seul détail du

culte qui se poursuit toujours, une forêt vient occuper le premier plan de la vision.

Baudelius voit si clairement chaque arbre, chaque rocher, chaque touffe d'herbe. qu'il comprend que cette forêt existe et qu'il doit la revoir un jour.

Au centre, une clairière avec un autel.

Paraissent une procession et, entre les arbres, un homme vêtu du costume militaire. Baudelius se reconnaît, c'est lui-même.

Le soldat fait un signe. Une croix lumineuse brille soudain dans le ciel, Baudelius la montre du doigt.

La procession se disjoint : la foule entoure le soldat en proférant des cris de mort. Baudelius désigne toujours la croix qui scintille d'un éclat plus vif.

Les statues, dans le fond chancellent et peu à peu pâlisent. A travers leurs torsos massifs, comme à travers une urne de verre, on aperçoit le ciel bleu et limpide.

Dans la forêt, Baudelius n'est plus visible parmi la cohue. Une lame brille au soleil, la foule s'écarte : le soldat est étendu à terre.

Le calme et le silence reviennent. Le cadavre est seul. La nuit se fait. Des ombres, à peine distinctes, procèdent à l'ensevelissement. A genoux, à l'écart, une femme pleure. Tout disparaît.

Des années passent. La croix lumineuse descend lentement dans le ciel.

Dans une brume vague et bleuâtre, des constructions sortent de terre, des bâtiments s'élèvent, sur l'emplacement d'un tombeau. La vision se précise.

Et voici que des cantiques retentissent sous les arceaux d'un cloître. Des cloches tintent. Le latin liturgique, les psaumes, les psalmodies se croisent sous les voûtes. Des abbés, des évêques passent, suivis de moines et d'ecclésiastiques.

Le plain-chant vibre, dans les chapelles où de naïfs vitraux plaquent sur le sol pavé de dalles tumultueuses leurs touches d'or, de pourpre, d'améthyste et d'azur.

Au loin, la silhouette de Nîmes, criblée de clochers romans, lourds et trapus, des flèches gothiques, grêles et

élancées, se profile sur un ciel pâle que, radieuse comme un soleil levant, la croix lumineuse emplit de ses rayons étincellants.

Baudelius s'est éveillé. Il garde en ses prunelles l'effarement de la vision.

UNE VOIX

Es-tu prêt, Baudelius ; es-tu prêt à me suivre.

BAUDELIUS (*il baise la terre et s'écrie*)

Que sa volonté soit faite sur la terre, comme dans le ciel.

III. — LA TENTATION

La voie Domitienne allant de Nîmes à la Narbonnaise. Sur la hauteur, à trois stades de Nîmes. Baudelius est assis au bord de la route sous un bouquet de pins. Le jour va naître.

BAUDELIUS

C'est là que le Seigneur m'appelle... Je vais enfin confesser mon maître, pour moi l'heure est venue. *Il penche la tête et réfléchit.* Avant ce soir, je dois mourir.

LE TENTATEUR

Ses paroles arrivent, non à l'oreille de Baudelius, mais à son cerveau et comme si c'étaient des idées s'éveillant d'elles-mêmes.

Regarde, Baudelius. Les nuages légers, roses et nacrés se traînent lentement. Le croissant aminci de la lune à son déclin, pareil à une faucille perdue sous l'herbe, est à peine visible dans l'azur, encore pâle. L'aube nouvelle grandit à l'horizon. Regarde. Les étoiles qui palpaient à l'occident, se dispersent et s'éteignent... Avant qu'elles aient scintillé à nouveau, tu ne sera plus qu'un cadavre sanglant et mutilé. C'est ta fin qui approche, Baudelius, c'est ton dernier jour qui luit.

BAUDELIUS

Oui, le jour de la victoire, le jour du triomphe.

LE TENTATEUR

Vois-tu ce disque flamboyant ; le vois-tu surgir de la brume vermeille ; il croît, il grandit : le voilà tout entier roulant dans les espaces infinis. Il décrit son orbe où sont marqués les instants de la vie et de la mort ; rayonnant et superbe, il crible la nature encore ensommeillée de ses flèches d'or ; victorieux, il poursuit sa route, immuable et divin

C'est vers toi qu'il s'avance Baudelius ; sur ce coursier de feu, c'est la mort qui chevauche, elle va, toujours inexorable, et pour te saisir, dans un instant, elle étendra son bras glacé. La mort !... Sais-tu bien ce que cela signifie.

BAUDELIUS

« Celui qui croit en moi, vivra, quand même il serait mort. »

LE TENTATEUR

O simplicité !... La mort, elle-même, la mort tant redoutée, n'est rien ! C'est le repos éternel, c'est le néant de l'abîme ; mais le martyr, les mutilations, les insultes de la populace, les injures et les huées, les tortures, l'agonie lente, lente, aux indicibles souffrances... Et la chair est faible, tu le sais... Baudelius, veux-tu mourir à l'instant ?... Veux-tu la douce mort, au milieu de la joie universelle de la nature, en face de la splendeur crépusculaire, en des lueurs d'apothéose, veux-tu expirer ici, sous la verte ramure où s'égrène le chant joyeux des oiseaux, caressé par la brise matinale chargée de senteurs embaumées ? — C'est la fin que souhaiterait un vieux faune expérimenté ou un sylvain las de la vie décevante.

Écoute, sous les feuillages résonne la flûte du chevrier. les notes sautillantes se suivent rapides et pressées comme des mésanges qui s'ébattent sur la berge d'un ruisseau.

De vagues rumeurs montent de la ville. Tout s'éveille, tout est joyeux. Déjà les rues s'emplissent d'une foule affairée.

Les frondaisons, couvrant les collines, vertes et grises frémissent sous les baisers d'un vent paresseux, les oliviers d'argent et les figuiers aux branches grises dévalent

sur la croupe des coteaux, pareils à des troupeaux pressés dans un étroit vallon.

Ici, les pins sombres tamisent la lueur coraline et douce. Sous les aiguilles entassées à nos pieds, de grosses fourmis noires se hâtent, semblables à cette foule qui là-bas encombre les carrefours. Des insectes bourdonnent ; tout est content de vivre, tout est beau, tout est pur et devant nous, chemine le soleil, éclatant et radieux, le soleil d'aujourd'hui qui doit voir ton agonie !..

Et si tu le voulais, pourtant !... Une vie nouvelle commencerait pour toi.

Par ma puissance, tous les biens de la terre seraient ton partage. Les temps sont accomplis ; un soldat comme toi peut devenir puissant, honoré et lorsque dans tes jardins, plus tard, sous l'ombre fraîche tombant du velum de pourpre à franges d'or, entouré de gais convives tu lèverais ta coupe couronnée de roses, tu me remercieras et tu me louerais dans ton cœur.

BAUDELIUS

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

LE TENTATEUR

Dieu !.. Insensé !... Entre la porte d'Ibérie et celle d'Ugernum, au pied de la tour Magne, compte les collèges et les temples !... Ici, tous les dieux sont adorés, ceux qui reçoivent l'offrande depuis l'aube des siècles et ceux qui sont inventés d'hier seulement. Le monde évolue mais Nîmes honore les vieilles croyances et les antiques divinités se dressent toujours dans le fond des sanctuaires. La colonie les vénèrent tous, les immortels sans nombre : ceux qui sont venus de Rome ou de Grèce, à la suite des légions, ceux qui issus du limon fertile de Misraïm sont nés en Égypte sous les palmiers thebains, ceux qui, menaçants et hideux, sont de transformations nouvelles de vieilles idoles chananéennes et ceux encore, mystérieux et terribles que les Celtes adoraient dans les forêts ténébreuses où les hauts blocs granitiques se dressaient en leur honneur, dès les époques fabuleuses.

Et ce n'est pas tout, soldat ; comme toi, quelques-uns,

parmi la vile populace, croient en Celui qui fut crucifié au Golgotha, sous Hérode Antipas, tetrarque de Galilée.

Veux-tu convertir Nîmes à la foi nouvelle ; veux-tu devenir l'évêque des fidèles de cette ville ? Va, ne crains point les dieux, ils sont faits de la main des hommes et, pour punir, leurs membres de granit sont plus débiles que le bras d'un enfant.

Cette ville, avec ses temples et ses murs, ses tours, ses théâtres, ses cirques, sa source sacrée, ses pontifes, ses adorateurs de Nemausus, d'Isis, de Jupiter, ses magistrats et ses licteurs, la veux-tu ?... Veux-tu l'amener au culte du Christ que vous nommez le Fils de l'homme ; la veux-tu pour toi seul, avec ses richesses et ses larges rues, ses jardins et ses palais ? Les trésors des lieux saints, les centurions, les soldats brandissant des aigles de vermeil, les jeux de l'arène ou, dans les clameurs de mort gronderont pour toi les ovations d'un peuple, ton esclave, veux-tu tout cela ?... Dis-un mot, fais un signe, je te le donne.

BAUDELIUS (*priant*)

« Ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. »

LE TENTATEUR

Mais non, je ne puis rien sur toi ; tu es saint, tu es pur, tu es pareil aux archanges et aux séraphins ; ton cœur est un vase d'or fin rempli d'un parfum d'un grand prix ; repousse-moi, méprise-moi, déteste-moi, mais pardonne, car je suis l'Esprit des ténèbres. Tu es le plus fort. Tu marches environné de lumière et de vérité. O Baudelius, je te le prédis ; peu d'hommes accompliront ce que tu vas faire : tu es l'élu, le prophète, l'annonciateur, tu es réellement un fils de Dieu.

BAUDELIUS

Retire-toi de moi, Satan, prince d'orgueil.

(*Il fait une courte prière et descend la colline.*)

LE TENTATEUR

Tu l'as voulu ! Ton sort est décidé !... Et toi, soleil, qui depuis l'origine des mondes, regardes les joies et les douleurs de l'humanité, les fêtes et les funérailles, les triom-

phes et les égorgements, soleil devorateur et créateur fécond, avant de te replonger dans la nuit obscure, tu contempleras le corps de ce juste, corps meurtri et glacé, que tes rayons impuissants ne rechaufferont jamais plus.

IV. — LE TRIOMPHE

Dans une forêt, au nord-est de Nîmes, une clairière assez vaste ; au pied d'un arbre gigantesque, un autel sur lequel est sculptée une roue à huit rayons. Le soleil resplendit. Voix confuses dans la forêt, chantant :

Au milieu des nuages amoncelés,
Que tu flagelles, d'étrivières d'or et de feu,
O dieu terrible,
Tu te plais, sur ton char ailé,
Où, dans la tempête furieuse,
Tu resplendis

VOIX (*plus nombreuses*)

Tu resplendis!...

LES AUTRES VOIX, (*se rapprochant*).

Tu resplendis, dans la flamme divine,
O toi, que dans l'île sauvage,
Les neuf vierges,
Au sein des courroux du Neptunus verdâtre,
Adoraient, perpétuellement — comme nous :
Dieu tonnant!

LES VOIX *répètent*

Dieu tonnant.

Une procession apparaît et se dirige vers l'autel. Des prêtres en manteau rouge, le joueur de flûte, le sacrificateur, tout l'appareil du culte latin. La victime est un jeune taureau noir, orné de guirlandes de fleurs et de courroies de cuir rouge semées d'ornements en or. La foule se range en demi-cercle, devant l'autel. Le musicien porte la flûte à ses lèvres. Les assistants se voilent le visage. Les notes aiguës se succèdent rapidement, puis se ralentissent, formant un rythme doux qui se traîne quelque temps et s'éteint. Instant de silence.

UN PRÊTRE

Depuis les derniers sacrifices, ô fils d'Alcmène, les constellations ont tourné dans le ciel et sont revenues, après avoir passé dans les obscures profondeurs de la terre ; depuis, les moissons ont rempli nos greniers, les arbres, tristes, se sont dépouillés de l'or des dernières feuilles et les glaces ont emprisonné sous leurs transparences blafardes, les nymphes rieuses.

Mais, de l'Orient, les tièdes zéphyrus accourus, ont voltigé dans les branches chargées de bourgeons et, aux nones de Junius, ta fête est revenue, Dieu redoutable. Sur ton autel va fumer le sang de la victime et se répandront aussi le sel, le vin, la farine et l'encens.

Père, de Nemausus, gardien des rais de flamme, de pluie et de grêle, agréé nos prières ; sois propice.

LA FOULE

Sois propice.

LE PRÊTRE

Voyageur rapide et lumineux, épargne nos moissons, nos maisons, nos champs. Que ton courroux s'apaise sur les nuées vagabondes, sur les stériles sommets, inaccessibles et chenus, où les rocs altiers appellent tes javelots enflammés ; que ta voix retentisse loin de nos lares, ô dieu tonnant, que ton regard se détourne de nos murs pieux, ô Jupiter Taranos, Hercule, par ton fils Nemausus, sois propice !...

LA FOULE

Sois propice.

Baudelius est sur la lisière de la forêt, mêlé à la foule. On amène lentement la victime vers l'autel ; le sacrificateur s'approche, tenant l'encens et le vin. La flûte joue, les assistants se voilent la tête.

UN HOMME

(*A voix basse, voyant que Baudelius demeure visage découvert*).

Tu es étranger ?

BAUDELIUS

Oui.

L'HOMME

D'où viens-tu ?

BAUDELIUS

J'arrive de la Narbonnaise.

L'HOMME

N'adores-tu pas Jupiter, le plus grand des dieux ? Peut-être tu es un fervent d'Anubis, de Sérapis ou d'Ammon-Râ qui est aussi Jupiter et Apollon ?

BAUDELIUS

Non ! J'exècre vos dieux, j'ai vos idoles en abomination, j'abhorre vos cultes impies ; je crois seulement au Dieu d'amour et de vérité qui, pour nous sauver, a envoyé le Christ sur cette terre.

VOIX NOMBREUSES

C'est un chrétien !...

BAUDELIUS

Oui, je suis chrétien... Ô mes frères, renoncez à vos autels de pierre, à vos mystères, à vos sacrifices ; Dieu ne demande à vos cœurs que la justice et la foi ; laisser ces pompes coupables et ridicules...

CRIS

Il renie les dieux ! A mort l'impie ! En croix, le Nazaréen !... (*La foule l'entoure*).

LE PRÊTRE

Athée, repens-toi ; rétracte tes paroles ou crains la colère des dieux.

BAUDELIUS

La tienne, veux-tu dire ; ton dieu n'existe pas, et tu le sais bien toi-même.

LE PRÊTRE

Tais-toi, chrétien. Vous l'entendez !... Non seulement il insulte aux dieux, mais encore, il outrage leurs prêtres !...

VOIX DIVERSES

A mort, l'impie. — La croix. — Les licteurs !...

LE PRÊTRE

Les magistrats, vraiment, trop doux, ne poursuivent plus ces blasphémateurs et leur audace, ne connaît plus de bornes. Nazaréen, sacrifie à Jupiter.

LA FOULE

Sacrifie !... Qu'il sacrifie !...

BAUDELIUS

Un seul Dieu, nous voit, nous entend, nous juge, mes frères ; et Celui-là, ne réclame pas d'holocauste ; sacrifiez à lui votre vie entière, éloignez-vous du vice et de l'idolâtrie. Venez à lui : il console les désespérés, il soulage les souffrants ; son amour purifie et vivifie ; venez à lui, les humbles, les affligés, il élève, il console ; venez à lui, les riches, les puissants : il donne la paix et les vrais biens qui ne passent point ; venez à lui, les malheureux, les esclaves, il a dit, les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers ; il est juste et bon ; celui qui se consacre à son service....

UN MATELOT (*de très-haute taille*)

Finiras-tu de déclamer comme les philosophes sales et barbus qui gesticulent sous les portiques ! *Rires dans la foule.* — Par Bacchus, sacrifie, ou je t'assomme sous mon poing !...

BAUDELIUS

Je suis soldat et d'ailleurs, tu dois savoir que les chrétiens ne craignent point la mort, Le Seigneur m'a donné la force de confesser son nom et de vous porter sa parole. Ecoutez, sa voix ; laissez vos cœurs se pénétrer de la grâce divine...

UN SOLDAT

Tais-toi ! Tu es indigne de porter le glaive — *Il lui arrache son épée et l'en menace.* Obéis sur-le-champ ; répands l'encens sur l'autel.

LE MATELOT

Veux-tu sacrifier, pourceau de Judée !...

CRIS DE LA FOULE

Frappez-le. — A mort le chrétien. — Qu'il soit immolé. — Qu'il périsse.

BAUDELIUS (*sa voix domine le tumulte*)

Je renie vos dieux ; je déteste vos cultes ; qu'ils disparaissent à jamais, je les maudis. *On se jette sur lui, on le fait agenouiller devant l'autel.*

UNE FEMME

Mon enfant me fut volé par des chrétiens qui l'égorgèrent dans leurs mystères abominables. — Chrétien, je le venge, voici pour toi :

Elle lui plonge dans le visage et dans les yeux, une longue épingle qu'elle retire de sa chevelure. Baudetius est couvert de sang. Un remous de la foule repousse la femme. Elle pousse des clameurs aiguës et crie : Mon enfant, mon enfant, vengez-le !... Des poings s'abattent sur Baudetius, de toute part, il tombe, puis se relève en se tenant à l'autel.

LA FOULE

Il sacrifie !... Il sacrifie !...

BAUDELIUS

Vos dieux périront et la croix que vous réclamez pour moi, les remplacera dans vos temples purifiés. Croyez au seul Dieu, Tout Puissant, juste et bon ; croyez en son fils, qu'il a donné pour laver nos péchés dans son sang...

LE PRÊTRE

Si nous souffrons de pareils blasphèmes dans un bois sacré, un jour de sacrifice, devant l'autel de Jupiter Taranos, la foule va nous anéantir ; saisissez-le, qu'il périsse. *Le soldat le perce de l'épée qu'il lui a enlevée ; la foule le crible de blessures, des enfants lui jettent des pierres au visage, des femmes le piétinent, le sang rougit leurs sandales, il perd connaissance.*

LE MATELOT

Si ton dieu, veut te sauver ; qu'il se montre et te délivre.

LA FEMME (*pleurant*)

Il n'avait pas deux ans, mon petit enfant ; mon Valé-

rius ; il était brun comme la mûre et joli comme l'Eros immortel ! Ils l'ont égorgé ! Ils ont bu son sang !... Son père était mort, ses frères aussi ; je n'avais plus que lui ; ils me l'ont pris, les chrétiens !... Ils l'ont tué, mon dernier né, mon espoir, mon amour ; ils l'ont tué !...

LE PRÊTRE

Jadis, Taranos, dans les forêts où s'accomplissaient les rites mystérieux, le sang des humains coulait en ton honneur.

Daigne accepter, en expiation, de ses crimes, la victime immolée devant ton autel. Dieu puissant, ses outrages, ses imprécations, qu'ils retombent sur lui seul, ô fulgurant archer : épargne-nous, que ta colère s'apaise, l'impie est mort...

BAUDELIUS (*se redressant*)

Seigneur... Jésus... pardonne-leur... ils ne savent ce qu'ils font... touche leurs cœurs ; qu'ils se repentent !...

LE SOLDAT

Cette épée, que tu souillais ; purifie-là. — A genoux. *On le fait agenouiller. Le soldat lève son glaive.*

BAUDELIUS

Mon Dieu, ayez pitié de moi ; je viens à vous ; recevez-moi dans votre sein...

LE SOLDAT

Voilà ce que tu vas recevoir. *Baudelius affaibli se laisse tomber, l'épée le frappe sur l'épaule, le sang jaillit, la foule s'écarte.*

LE SOLDAT

Par Hercule !... Redressez-le, tenez-le par le bras. — Bien. — En arrière, retirez-vous, (*il s'apprête*).

BAUDELIUS

Jésus... mon âme... à vos pieds... Seigneur. *Le glaive s'abat sur le sommet du crâne et enlève la moitié de la tête. Le cadavre s'écroule devant l'autel, sur lequel se voit l'empreinte d'une main sanglante.*

CHŒUR CÉLESTE

Baudelius, prends place parmi les élus, devant le trône

de l'Agneau , voici la palme de la victoire. Un juste est entré dans la Jérusalem nouvelle. Réjouissez-vous phalanges séraphiques. Harpes et psaltérions, chantez le cantique de joie ; il a revêtu la robe blanche des martyrs.

BAUDELIUS

Éternel, mon Dieu, j'ai crié vers toi, et tu m'as entendu.
Éternel, tu as fait remonter mon âme du sépulcre.
Tu m'as rendu à la vie.
Éternel, je t'exalterai parce que tu m'as délivré.

CHŒUR CÉLESTE

Psalmodiez à l'Éternel, vous, ses biens-aimés et célébrez la mémoire de sa sainteté.

.....

Le soir, la lune éclaire la clairière.

Des chrétiens ensevelissent le corps de Baudetius.

Sa femme, agenouillée à l'écart pleure et dit :

Tu es juste ; toi qui es et qui as été ; tu es saint, parce que tu as été jugé ainsi.

Car ils ont versé le sang des saints et des prophètes ; et tu leur as donné du sang à boire : ils en sont dignes.

LES CHRÉTIENS (*chantant des psaumes*)

Ses œuvres sont grandes et admirables, Seigneur, Dieu Tout Puissant. Tes voies sont justes et vraies, ô roi des nations !...

LA FEMME DE BAUDELIUS

L'Éternel est celui qui te garde, l'Éternel est ton ombre. Il est à ta main droite.

L'Éternel te gardera de tout mal ; il gardera ton âme.

LES CHRÉTIENS

Tu as changé mon deuil en allégresse ; tu as détaché ma ceinture d'amertume, tu m'as ceint de joie.

Je suis réjoui à cause de celui qui peut dire :

Je suis à la maison de l'Éternel, mes pieds sont arrêtés en tes portes, ô Jérusalem !

V. — SAINT BAUDILE

En l'année 720. L'église de l'abbaye de saint Baudile. Près d'un des murs un grand trou dans le sol. Dans le trou, deux fossoyeurs. Au bord de la fosse, Romule, abbé. Une lampe que l'on ne voit pas, placée en contrebas, éclaire les personnages.

1^{er} FOSSOYEUR

C'est assez large. Creusons dans l'autre sens.

ROMULE (*poursuivant un récit*).

Le bruit des miracles opérés sur la tombe de notre bienheureux patron, se répandit dans toute la chrétienté. Une princesse, fille des césars byzantins, étant aveugle, vint à Nîmes et, par la vertu du laurier qui croissait sur le sarcophage, elle recouvra la lumière.

La foule, dans un élan de foi et d'adoration, voulut emporter comme reliques, des morceaux du laurier et celui-ci, brisé, mutilé, ne fut bientôt plus qu'un tronc sans vigueur, ni sève, qu'un rameau desséché penché sur un tombeau.

2^{me} FOSSOYEUR

Malheureusement, ni reliques, ni lieux saints, n'arrêtent les mécréants ; ils pillent et brûlent tout sur leur passage.

1^{er} FOSSOYEUR

Nous expions nos fautes et nos péchés. C'est une punition du Très-Haut.

ROMULE

Oui, c'est ainsi que jadis le peuple de Dieu fut éprouvé. Nebucadnester dressa contre lui ses béliers et ses machines de guerre et plus tard, Israël suspendait sa harpe à la branche des saules et, sur le rivage étranger, pleurait la patrie lointaine.

1^{er} FOSSOYEUR

Des torrents de sang ont coulé dans les rues de Nîmes ; les portes se sont brisées, sous la hache de l'assiégeant,

des calamités sans nombre se sont abattues sur la cité, continuellement, et voici que de nouveaux envahisseurs s'avancent au midi, puissants et terribles, blasphémant la croix, détruisant églises et couvents.

ROMULE

Mes frères, le salaire du péché, c'est la mort. Nous avons tous péché, mais notre espoir repose en Celui qui n'abandonne point ses enfants : espérez et priez. S'il daigne nous affliger, c'est pour nous voir soumis, repentants, sanctifiés car le cœur du juste est dans l'épreuve comme l'or dans le creuset, il s'affine et se purifie. Peut-être Dieu veut-il nous accorder par de nouveaux tourments la béatitude des bienheureux.

LES DEUX FOSSOYEURS

Ainsi soit-il.

1^{er} FOSSOYEUR (*il se penche puis se relève*).

Mon père, la fosse est terminée, le mur est percé, la terre est prête à recevoir ce que nous voulons lui confier.

ROMULE

C'est bien. Je vais prévenir nos frères. Attendez-nous. (*Il sort*).

2^{me} FOSSOYEUR

Quand partons-nous, mon frère ?

1^{er} FOSSOYEUR

Demain.

2^{me} FOSSOYEUR

Tous ?

1^{er} FOSSOYEUR

Tous.

2^{me} FOSSOYEUR

Où allons-nous ?

1^{er} FOSSOYEUR

A Saisi-les-Bois.

2^{me} FOSSOYEUR

C'est loin ?

1^{er} FOSSOYEUR

Dans le diocèse d'Auxerre.

2^me FOSSOYEUR

Que la protection de Dieu nous accompagne, ainsi que celle de celui que nous allons ensevelir.

1^{er} FOSSOYEUR

Qu'elle vous accompagne. (*Un silence*). Je ne viens pas avec vous.

2^me FOSSOYEUR

Pourquoi, mon frère.

1^{er} FOSSOYEUR

Les mécréants s'avancent, je veux ceindre le glaive, j'irai les combattre et s'il le faut, je mourrai pour défendre la croix.

2^me FOSSOYEUR

Que le ciel vous accorde cette faveur.

1^{er} FOSSOYEUR

C'est ce que je lui demande dans mes prières.

La porte de l'église s'ouvre. Entre un cortège funèbre. Cercueil très lourd porté par huit hommes. Cierges et psauxmes. Vague lueur éclairant les voûtes basses. Le cortège s'arrête devant la fosse. Les porteurs du cercueil disparaissent lentement dans l'ouverture.

ROMULE (*au bord de la fosse*).

Baudile, vénérable martyr, tu nous as comblé de bénédictions, tu nous as permis de vénérer ta mémoire. A plusieurs tu t'es révélé par des visions et tu leur as donné la paix et la félicité. Nous allons prendre le chemin de l'exil ; mais ta dépouille mortelle ne sera pas profanée par l'impie. Sous le mur de l'église que tu as fondée, tu dormiras jusqu'à l'heure de la résurrection.

Par ton exemple, par ta mort glorieuse, tu enflammas d'un saint zèle, les premiers chrétiens de notre cité.

Entends toujours sur elle ta protection et garde-la du mal, de la corruption, de l'infidélité.

Mes frères, prions Dieu.

(*Tous s'agenouillent et prient*)

JULES PERROUX.

SILHOUETTE

A la barre, la voix de l'orateur, vibrante, achevait de mourir en une répercussion adoucie après les éclats torrentueux de tout à l'heure ; et l'auditoire en suspens buvait les paroles finales qui tombaient avec un bruissement égrené de métal.

Il s'était tu. Palpitant, le public haletait : les hommes entraînés, les femmes délirantes. Dans le hall, on sentait fluir un courant irrésistible qui chauffait. Lui, de son regard noir tranquille — subitement devenu coupant et froid — contemplait en maître, avec peut-être un semblant d'ironie, cette foule en haleine... Soudain son œil égaré au hasard se troubla. Une lueur sombre avait passé dans l'éclair de sa prunelle où l'orgueil du triomphe s'éteignait. Il ne sentait plus maintenant la griserie de la salle lui remonter en bouffées d'encens au cerveau. Le charme était rompu. Dans le tohu-bohu des têtes, il venait d'apercevoir, penchée, un peu frémissante, la mince silhouette au fin profil d'une femme dont la rencontre, naguère, avait joué un rôle décisif dans sa vie ; et cette brusque apparition le reportait à des années et des années écoulées. Il revoyait la scène.

Vingt-trois ans. Une petite ville de province. Avocat. Il débutait, pauvre, inconnu. La situation

que la mort de son père lui laissait, faisait de lui un homme, déjà. Sa mère vieillissante, avec cette sollicitude prévoyante de l'âge, désirait l'établir. Il acceptait, docile. Et aussitôt la famille, les amis arrangeaient les accords d'un mariage où il devait trouver réunies toutes les convenances. Il accepta encore, d'avance. Tout était réglé. Mais les jeunes gens ne se connaissaient pas. Il fallait les présenter. Le cérémonial d'une entrevue fut convenu de part et d'autre.

Il était arrivé le premier avec sa mère, et il attendait un peu tremblant. — Il garde encore là, aujourd'hui, présent le souvenir profondément incrusté des moindres détails de la banalité neutre de ce salon d'amis : meubles de reps gris terne à larges bouquets vigoureusement plaqués et détachés en relief sur le fond tout en volutes et en spirales d'une invraisemblable tapisserie murale, faisant cadre aux entrelacs enchevêtrés des médaillons à satiété reproduits du tapis, — tout une floraison de grosses pivoines sanglantes écrasées sur un lit de verdure aux ocres trop crus, avec toujours le même petit oiseau irritant qui lutine du bec la même brindille folle échappée de chaque gerbe. — Un, deux, trois, quatre... sept médaillons en large. Un, deux, trois, quatre... Onze médaillons en long. Un, deux trois... Et cela recommence. Il escompte mentalement les dessous de meubles pour tromper son impatience.

La porte s'ouvre. Toute menue, enveloppée de grâce mièvre, une jeune fille encore enfant apparaît. Au-devant de l'apparition, son cœur d'homme s'élance, foulé ingénument par les petits pieds qui

effleurent d'une allure envolée les grosses pivouines sanglantes — comme la pose frêle de l'oiseau à travers les ramures du tapis. Cette créature si affinée lui semble d'une autre race, d'une autre essence — c'est à peine s'il ose l'adorer ! Elle se tient timide, les yeux baissés. On les présente. Alors, elle risque un regard furtif qui glisse sur le jeune homme. Mais aussitôt un tressaillement la secoue, un mouvement de stupeur involontaire. Elle aussi, rapidement, a eu la perception qu'il n'est pas de la même race, de la même essence. Et au lieu d'être attirée, elle se sent froissée dans sa délicatesse de sensitive, repliée en son exquise fragilité. Il est si épais, si lourd, si vulgaire, avec la barre dure de ses sourcils touffus à travers l'étroitesse de son front carré, et les massives attaches de ses membres pesants ! Elle a eu tout à coup, en sa présence, comme une vague réminiscence des contes de fées de son enfance où de petites princesses, comme elle, sont croquées par de vilains ogres comme lui... Et elle frissonne. Un frêle saxe auprès d'une terre de grès.

Personne autour d'eux n'a pu suivre sur sa physionomie, en apparence impassible, le jeu muet de cette scène... Mais lui, avec une clairvoyance d'âme subtile, bien plus que par le regard, a saisi tout de suite. Sur les traits immobiles de la jeune fille, il a vu courir l'imperceptible frisson qui s'est figé en un froid glacé au plus profond de son être, à lui. Et il a compris. Tandis qu'elle baisse la tête avec des larmes dans les yeux, il s'incline très bas... puis, il sort du salon en galant homme, la rage au cœur, et disparaît. — C'est fini, ils ne se sont plus revus.

Elle s'est mariée bientôt après avec un autre,

moins fier d'âme peut-être, mais plus beau d'allure. Un prince charmant, cette fois ! Une jolie tête de gravure de mode, avec la ligne des sourcils très mince, bien arquée. Et elle a souri, séduite dès l'abord ! — Aujourd'hui, elle est divorcée.

Lui n'a plus voulu depuis. Toutes les tentatives de sa mère pour le marier ont échoué. Non, c'est inutile : il sent bien qu'il n'est pas fait pour plaire aux femmes avec sa grosse tête de bon chien sur ses larges épaules, son encolure de sanglier... Monstre ! il est un monstre ! — Et il acère, il envenime, pour mieux se l'enfoncer dans la chair, le dard qui le poignit à l'âme par le regard d'une jeune fille. Il se ceint les reins comme d'une cilice de l'âpreté de ce souvenir ; il en cuirasse sa poitrine ainsi que d'une haire. Toutes les tendresses, tous les désirs de son humanité, il les refoule comme une lie amère. — Monstre ! il est un monstre !

Et il vieillit, étroitement, farouchement lié à cette idée, avec une sorte de rage et de haine impuissante des femmes. Leurs grâces le déconcertent, leurs sourires le gênent. Il les fuit... puis de loin, parfois, malgré lui, il les observe à la dérobée. Une faiblesse. — Cela lui paraît curieux pourtant, ces êtres tout de charme futile, de séduction frivole. Il se trouble... cela vaudrait peut-être la peine d'être vu de près ? Mais il se garde d'approcher. — Monstre ! il est un monstre !

Avec une fureur concentrée, la même fureur qui le poussa naguère à sortir du salon devant la jeune fille, il se détourne inquiet. Si parmi les hommes, on surprenait sa défaillance ? Non, c'est bien, personne n'a rien vu. Et il continue à soutenir son

rôle — de monstre ! Il se renferme dans un mâle orgueil inaccessible aux mièvreries de femmes, avec une indifférence à peine teintée de pitié pour tout ce qui touche aux mignardises, aux gracilités féminines.

Ils y croient, les autres ! Lui aussi tâche d'y croire ! Il en souffre, — mais pourvu qu'il n'en laisse rien paraître !

Il est intelligent. Il a la verve, le mordant, là-propos, l'ironie, toutes les qualités qui caractérisent l'orateur de marque. Il se pousse. Il réussit. Le travail devient sa vie. Il est célèbre. — Il a quitté sa petite ville. Des causes en vogue l'ont mis en renom. Il est connu. C'est un homme arrivé.

Aujourd'hui, une affaire l'a rappelé au hasard dans sa ville natale. Et là, devant ses compatriotes fiers de l'acclamer, son talent plus souple, plus brillant que jamais, s'est donné libre cours. C'est une apothéose dans son pays... Quelque chose de chaud qui le remue au cœur, fait de l'atmosphère qu'il respire une région sidérale emparadisée d'encens... Et, tout à coup, devant lui, appâlie sous son voile, l'apparition d'il y a vingt ans ! Elle aussi l'a reconnu. Et lorsque leurs regards se croisent, elle abaisse le sien, vivement. Lui, a senti le fer aviver la plaie. Il se raidit dans son triomphe.

Le soir, il dîne en ville, chez des amis. Le même salon aux meubles de reps gris terne à larges bouquets plaqués, avec les grosses pivoines déteintes et les légumes jaunies, maintenant. Le même cadre, le même décor. Elle entre, un peu en retard, confuse. — A table, ils sont placés côte à côte. Elle reste silencieuse, avec un rien de trouble charmant.

Lui cause avec les hommes. Elle écoute... Quand on se lève, comme il lui offre le bras pour rentrer au salon, elle soupire hésitante, — puis d'un élan, avec une aisance très simple :

— Ah ! que les jeunes filles sont sottes ! et combien l'on voudrait connaître dans l'avenir le secret d'effacer les erreurs du passé !

Le bras de l'avocat tremble imperceptiblement sous la main gantée de la jeune femme.

Ce fut sa réponse.

Plus tard, comme elle était sa femme, tenant sous la lampe, entre ses doigts fuselés de statuette fragile, la tête de bon gros chien du grand homme, — plongeant au fond des yeux encore effarés de leur bonheur sous la touffe hérissée des sourcils, elle murmurait, souverainement conquise :

— Que tu es vraiment beau, Paul !

Et lui fermait ses yeux où il sentait peut être monter des larmes.

Enfin !

STÉPHANE.

LES TROUPES DE PASSAGE A NIMES

AU XVII^e SIÈCLE

Le jeudi 15 septembre 1695, en séance du Conseil ordinaire tenue dans la maison consulaire de Nimes (1), M. Fabre, premier consul, exposa « qu'ayant été résolu de construire des casernes en cette ville pour le logement des troupes, afin de soulager les habitants qui étoient extrêmement foulés (2), dont même la plupart étoient dans le dessein de se retirer ailleurs, ce qui auroit ruiné le commerce et causé un préjudice considérable, » les mesures financières nécessaires avaient été prises et qu'en vertu d'une ordonnance de l'intendant de la province le diocèse contribuerait au tiers de la dépense ; un devis des ouvrages à exécuter, dressé par Daviler, architecte à Montpellier, le 13 août précédent, avait été suivi d'une adjudication prononcée le 12 septembre en faveur de Bertrand Castel, maçon de Nimes.

(1) Cette maison a été démolie en 1882-1883, lors du prolongement de la rue Guizot jusqu'à celle de la Madeleine. La tour de l'horloge qui se dresse devant l'hôtel de la Banque de France, en était une dépendance. L'entrée se trouvait dans la rue du Refuge aujourd'hui disparue et qui allait de ladite tour à la rue de la Madeleine. Cet immeuble servit de maison consulaire jusqu'en 1700.

(2) *Foule* signifie surcharge, oppression (Dict. de Furetière). *Foulés*, surchargés, opprimés.

L'édifice devait être « composé de quatre cours, sçavoir : celle de la cavalerie à droite, une de l'infanterie à gauche, celle de l'étape au milieu, et une autre petite cour de la cavalerie derrière celle de l'étape, ces cours environnées et formées par un corps de logis double et continu de sept toises et demi d'épaisseur, consistant en un étage au rez-de-chaussée destiné pour les écuries et casernes toutes voûtées, et un étage au - dessus pour le logement des soldats. Il pourra, — portait le devis, — renfermer un régiment de cavalerie composé de douze compagnies à cinquante maitres chacune, avec la plus grande partie de ses officiers, et un régiment d'infanterie de treize compagnies à cinquante-cinq hommes chacune avec leurs officiers ; il contiendra 172 chambres où peuvent loger 1.274 hommes, et 37 écuries pour 764 chevaux, le tout renfermé sous la conduite des officiers, avec corps de garde nécessaire » (1).

On se mit immédiatement à l'œuvre ; l'année suivante, le bâtiment du quartier de cavalerie et de l'étape était terminé ; le reste ne fut complètement achevé qu'en 1700. « Ces casernes, — écrivait Ménard en 1755 (2), — sont les plus belles de la province, on ne hazarderait rien de dire même du reste de la France, si l'on en excepte celles de quelques places frontières telles que celle de Metz. »

Telle est l'origine de la caserne à laquelle on a donné depuis quelques années le nom de Montcalm.

(1) *Histoire de Nîmes...*, par L. Ménard, VI, preuves p. 164-165. On trouvera, au sujet de ces casernes, des renseignements intéressants aux *Arch. dép.* du Gard, C. 679 et 906.

(2) *Histoire de Nîmes* (op. cit.) VI, p. 345.



Les faits qui avaient alors déterminé la majorité de la population à former le projet d'abandonner une ville déjà si atteinte, dans son importance et dans sa prospérité, par la récente révocation de l'Édit de Nantes (1), constituent l'une des pages les plus douloureuses de notre histoire, et expliquent le peu de sympathie qu'on a eu, dans notre pays, pour les hommes d'armes, jusqu'au jour où, le service militaire étant obligatoire pour tous, chacun est devenu soldat.

Sans parler des *Tuffins* et des *Anglais* qui désolèrent le pays, l'histoire nous a conservé le souvenir du passage à Nîmes de bon nombre de troupes de gens d'armes.

En 1495, ce sont 600 *francz archiers d'Auvergne* auxquels la ville fait donner des rafraichissements pour « les engager à ne pas y entrer ; » en 1496, des bandes de *Suisses* allant à Narbonne pour la défense de la frontière du Roussillon, menacée par Ferdinand, roi d'Espagne : on leur donne « la dépense de bouche. » D'autres troupes se dirigeant également vers Narbonne causèrent, quelques mois plus tard, « de grands ravages et des pilleries » qui déterminèrent le sire de la Roche-Aimon, lieutenant du duc du Bourbonnais au gouvernement de Languedoc, à venir à Nîmes « pour y mettre ordre. » Et en novembre de la même année 1496, quelques *gascons* armés, dont le capitaine était un nommé Ajasse, commirent

(1) Voir, à ce sujet, *Les Religioneux et la Révolution française...*, par F. Rouvière (Paris, Fischbacher, 1889).

des brigandages, voire même des homicides ; on ne put les chasser qu'à grand peine du pays.

L'année suivante, ces *laccas gascons*, revenant de l'expédition d'Italie, traversèrent de nouveau notre territoire ; on n'évita les désordres que grâce à la précaution qu'on prit de les faire accompagner.

En 1502, on prévient les rapines de diverses compagnies par des distributions de vin et de pain.

Arrivent, en 1513, « une quantité prodigieuse de gens d'armes, tant à pied qu'à cheval, dont les uns venoient d'au-delà les monts, et les autres, qui venoient de Navarre et de Guienne, y alloient ; » on leur fournit les vivres nécessaires, tout en veillant aux portes « pour les garder lorsque toute cette gendarmerie y passoit. »

Plus tard, en novembre 1517, c'est une bande de 500 hommes, dont le capitaine, Allenc, reçoit 20 livres. Dix ans après, en 1527, on se précautionne contre les bandes infectant le bas Languedoc : on remplit d'eau les fossés entourant les remparts et on ferme les écluses « pour mettre mieux la ville en défense » (1).

Le Château est pourvu d'une garnison par le roi en 1532, ce qui n'empêche nullement les excès des troupes envers l'habitant pendant la Ligue, les guerres de religion et même après (2).

C'est que notre infanterie, si nous en croyons

(1) Voir Ménard (*op. cit.*)

(2) « Garnisons en 1576-1581 : Nîmes, 400 hommes ; forts de Bezouce, Lédénon, Lamotte, environ 40 ; Alais 80 ; Vézénobres, 9 h. et un caporal ; château de Beaucaire, 120 h. environ ; ville de Beaucaire, 50 h. ; forts de Fourques, Saint-Roman, 15 h. environ ; Anduze, 30 h. ; Sauve, 30 h. ; Sommières, 60 h. ; château de Pondrès, 4 h., etc., » *Arch. dép.*, C. 635.

Brantome, n'était composée, au xvi^e siècle, que de « marautes, bélitres, mal armés, mal complexionnés, faicts-néans, pillleurs et mangeurs de peuple..... C'estoyent pour la plupart des hommes de sac et de corde, méchants garnements échappés de la justice et surtout force marqués de la fleur de lys sur l'épaule, essorillés, et qui cachoient les oreilles par longs cheveux hérissés, barbes horribles, tant pour cette raison que pour se montrer plus effroyables à leurs ennemis. »

Il n'y avait pas, en effet, de bandes de brigands plus redoutables et plus redoutés que ces troupes de gens de guerre toujours dispôs au pillage, ardents à la maraude et à la picorée.

En cela, le xvi^e siècle ne faisait que suivre l'exemple de ses aînés et devait être imité par le xvii^e.



Aussi, les plaintes s'élèvent-elles de toutes parts pendant un long siècle.

Dès 1577, nos ancêtres font entendre leurs doléances sur les ruines et « pilleries qu'ils ont à souffrir » et sur l'impossibilité où ils sont de payer les impôts. « leurs bleds ayant esté mangié en herbe » tant par « les rebelles » que par les « soldats royaux » (1).

Quarante ans plus tard, on proclame la nécessité d'élire un prévôt diocésain « pour empêcher les désordres, voleries, brigandages, meurtres, assassinats et autres excès qui seront d'autant plus fréquents que les guerres passées ont laissé quantité de vagabonds et de fainéants » (2).

(1) *Arch. dép.*, C. 634.

(2) *Arch. dép.*, C. 642.

Le 1^{er} avril 1621, la communauté de Caveirac délibère que « pour esviter plus grands fraix et despans et fraix extraordinaires que ladicte communauté pouvoit souffrir à raison des gens de guerre qui peuvent venir ravager ladicte communauté, il estoit nécessaire faire ung présent au sieur de Caveyrac pour et aux fins que par son moyen lesd. habitans puissent estre tant plus facilement traictés desd. gens de guerre, et avoir leur apuy et resfuge en icelluy, considère quil se met en de despances extraordinaire pour se munir de tout ce que luy est nécessaire pour la conservation des esglizes, afin destre prest pour partir et faire facilement sa campagne suivant les mandemens qui sont arrivés de la part du cappitaine Vallette, député de Monsieur de Saint-Cosme, » et décide d'emprunter à cet effet 162 livres (1).

En 1638, Lamotte, premier consul de Nimes, et Olivier, consul d'Anduze, sont députés par l'assemblée de l'Assiette, au Maréchal de Schomberg pour le prier de remédier aux excès des troupes cantonnées dans le diocèse (2).

Dans l'assemblée des États de 1640, des plaintes sont formulées au sujet des « désordres commis par les gens de guerre qui ont désolé la province et l'ont mise en état de ne pouvoir subsister si on ne trouve des remèdes pour contenir les troupes et leur faire observer le règlement du roi ; » et il est décidé que chaque plaignant dressera un mémoire « avec

(1) Acte reçu par Pierre Rolland, notaire à Clarensac. (Étude de M^e Guérin, not. à Nimes).

(2) *Arch. dép. C.* 645.

les expédients qu'il jugera plus avantageux pour remédier à ce mal » (1).

Cette année, les consuls de Nîmes, réfugiés à Bouillargues à cause de la peste, reçurent avis que si on ne continuait pas à fournir l'étape au régiment de VAISSEAUX logé à Bellegarde, les soldats viendraient s'installer à Bouillargues, Marguerittes et Rodihan. Pour éviter une aussi désagréable visite, les consuls leur envoyèrent 2500 pains et quatre tonneaux de vin, « suivant l'accord, au pont d'Arles, » sur trois charrettes des sieurs Batte, Théron et Commessas ; les soldats prirent les victuailles, et retinrent les charrettes ainsi que les neuf mules qui y étaient attelées (2).

Le 29 juin 1641, les gardes du maréchal de Brézé, étaient logés au « Lion d'or » et à « La Navire (3) ». Les étapiers ne donnèrent point de viande aux hôteliers sous prétexte que « les gardes n'en auraient voulu manger à cause du jour de vendredi, » et ne leur comptèrent que six sous par garde logé, au lieu de 7 sous 6 deniers, mais ils remirent aux cavaliers une somme représentative. Les consuls intervinrent et firent restituer aux hôteliers, par les cavaliers, l'argent qu'ils avaient reçu (4).

(1) *Arch. dép.* C. 390.

(2) *Arch. dép.* C. 1091, 21 Juin 1640.

(3) Le logis du *Lion d'Or*, tenu alors par Claude Couret, était au faubourg de la Couronne, en face le *Luxembourg*, à un point représenté par l'angle du trottoir qui existe actuellement devant le jardin de la Couronne. — Le logis de *La Navire* se trouvait un peu plus loin, du même côté, sur le chemin allant de la porte de la Couronne à Avignon, dans un terrain appartenant à Claude Aubert où se trouve l'hôtel actuel du Midi. *La Navire* changea de nom et s'appela *Grenoble*, puis *Notre-Dame*, appellation qui est restée à la voie publique.

(4) *Arch. dép.* C. 1105.

L'année suivante, le 8 mars 1642, six compagnies du régiment de cheveau-légers de Mgr de la Millaret, grand maître général de l'artillerie, commandées par le commandant Duplécy et par le lieutenant de Remiguy, sont de passage à Sernhac : un consul est frappé de coups de bâton sur le dos et souffleté par par deux cavaliers (1).

A Sumène, en mars 1645, passent cinq compagnies du régiment de CALVIÈRE qui demandent l'étape en argent sous menace de désordres. La municipalité refuse « à cauze de la grand pauvreté des habitants » et satisfait à l'étape. Mais Pierre Campredon, notaire, chargé de la distribution, est maltraité, Raimond Valmale, Jean Berger, Jean Abric et autres sont blessés de coups d'épée, sous les yeux de Fabrègue, capitaine, et de Valory, lieutenant de la compagnie de Pontpignas (2).

L'assemblée de l'Assiette de cette année 1645, se fait l'écho des plaintes qui s'élevaient contre le nombre toujours croissant des « larcins, meurtres, voleries et assassinats qui se commettent surtout par « les gens de guerre » (3).

Ce qui n'empêche pas le régiment de NORMANDIE, — qui traversa notre pays au mois de juillet de la même année 1645, — de s'y livrer à des excès de toutes sortes : A Nîmes, deux négociants sont battus, volés, rançonnés par les soldats qui s'emparent du bétail acheté par les fermiers de la boucherie « pour la provision de la ville ; » ils tuent un habitant du fau-

(1) *Arch. dép. C. 1105.*

(2) *Arch. dép. C. 839.*

(3) *Ibidem.* 650

bourg des prêcheurs (1) ; ils se posent « en embuscades le long des chemins pour prendre les mulets et voitures avec les marchandises. » A *Saint-Gervasy*, ils mangent et boivent toute la nuit dans les maisons particulières, battent leurs « hostes » (2) (hommes, femmes et enfants) et « menacent de brûler la maison. » A *Marguerittes*, ils pénètrent dans une trentaine de maisons en brisant portes et fenêtres, rançonnent les habitants, en battent plusieurs, détruisent leurs meubles, enlèvent « la poulalhe », les provisions de bouche, les hardes, le bétail, etc... Vingt-quatre habitants souffrent des mêmes excès à *Caveirac* et quarante-trois à *Bellegarde* ; dans cette dernière localité, les capitaines, prévenus, excitent leurs soldats à continuer au lieu de les blamer, on menace un malade de le brûler dans son lit, on viole des filles de douze ans, on menace un enfant « de le mettre à la broche » et son père est obligé de le cacher « dans une cazal » (3) pour le soustraire à ces brigands. A *Lédenon*, hommes et femmes sont frappés ; on jette le « vin par terre » et « l'huile au feu ; » on rançonne les habitants, on brise leurs meubles, on exige 340 livres des consuls. A *Anduze*, les habitants sont chassés de chez eux à coups d'é-

(1) Faubourg situé en face la porte des Prêcheurs, incorporé dans la nouvelle enceinte de la ville en 1688, — actuellement quartier Saint-Charles, vulgairement *la bourgade*.

(2) « *Hoste* se dit des paysans ou bourgeois qui sont contrains de loger les soldats ou les officiers de la suite de la Cour dans les passages ou réjour qu'ils font dans la campagne ou dans les villes. Les soldats sont de mauvais *hôtes*. On dit en ce sens d'un homme doux, simple et paisible, que c'est un bon Prince qui ne foule guère ses *hôtes*. » Dict. de Furetière.

(3) *Cazal*, « enclos qui entoure une maison. » *Mistral*, trésor du félibrige.

pées et de bâtons, on les rançonne, certains sont menacés d'être égorgés, et parmi les malfaiteurs, un lieutenant se distingue entre tous. A *Sommières*, les soldats sont logés « à discrétion, » ce qui leur permet d'être fort indiscrets : en effet, trente-et-un habitants se plaignent, après leur départ, de coups de bâtons, de rançons, de bris de meubles, de vols d'objets précieux ; un lieutenant exige de l'argent et une boutique de cordonnier est pillée la nuit. Au *Vigan*, le second consul « fust retenu dans le logis du commandant qui souffrit que ses soldats fissent des désordres et dissolutions extraordinaires aux habitants, les obligeant à composer en argent, » et exigeant, de ceux qui refusaient, d'être traités avec « perdrix, lévreaux, pigeons, chapons et autre gibier à leur fantaisie, » avec « du pain le plus fin blanc des boulangers, le meilleur vin qui se vendait par la ville ; » il y avait là douze compagnies commandées par M. de la Roulière en l'absence du comte de Fontenay qui était allé à Montpellier, ... et cela dura douze jours ! A *Bréau*, enfin, les soldats de NORMANDIE commirent des vols, des viols, et exigèrent des rançons (1).

Les 4 et 5 avril 1647, sept compagnies du régiment de MGR LE PRINCE, commandées par de Cattilier, étaient de passage à Nîmes. « Sans aucun ordre ils auroient entrepris de séjourner le sixiesme dud. mois. Sur quoy messieurs les consuls dud. Nîmes ayant pressé led. sieur de Cattilier de fere partir led. régiment et faict acte de desloger, ils auroiet reffuzé et comis des violances extraordinaires et

(1) Arch. dép. C. 839.

faict bailler par force les vivres pendant led. troi-siesme jour, comme résulte de l'acte que leds. sieurs consuls auroient faict aud. sieur de Cattelier, commandant.»

A cause des « désordres, brigandages, volleries, meurtres, exactions et violences que commettent journellement les gens de guerre, » de Breteuil, intendant de justice en Languedoc, charge, le 9 du même mois, le prévôt général de la sénéchaussée, accompagné du nombre d'archers nécessaire, de conduire des gens de guerre de Pont-Saint-Esprit à Lunel (1).

En mai suivant, le 2 de ce mois, 18 compagnies du régiment d'infanterie du marquis d'USSEL sont au Vigan qui n'a pas encore perdu le souvenir de NORMANDIE : « Grand nombre d'officiers, — dit un procès-verbal, — auraient usé de grandes et extraordinaires vexations, battu divers habitants, les contraint (*sic*) de leur fournir beaucoup plus de vivres et d'autres espèces qu'il n'est porté par le règlement du roy, partant de chez eux après avoir mangé et bu à leur discrétion, emporté quantité de vivres de leurs hostes et contraint les autres à leur donner d'argent pour esvitter pis mesme, sans nul sujet ni occasion. » Un mercier de Nîmes, envoyé au Vigan par les receveurs du diocèse pour aider M. Bertrand de Laval, commis préposé à la levée des deniers du roi dans la viguerie du Vigan, fut frappé et se réfugia, tout ensanglanté, dans le couvent des Capucins (2).

(1) *Arch. dép. C. 1105.* La même mesure fut prise par le comte de Bieule pour le régiment d'infanterie de Nouailles-St-Geniès passant dans la province par Nîmes.

(2) *Arch. dép. C. 1105.*

Aussi, l'assemblée de l'assiette envoie-t-elle une députation au compte de Bieule, lieutenant-général en Languedoc, pour le prier de soulager le diocèse des ravages, foules et vexations qu'il souffre (1).

Le 22 avril 1651, une compagnie de cheveau-légers logée à Saint-Bonnet, viguerie de Beaucaire, depuis deux jours, « fait grand désordre et violant aud. lieu pour obliger les habitants de lui balher la somme de cent livres par jour pour l'ustancille (2) et surtaux de vivres... » L'assemblée du diocèse y envoie le syndic pour rétablir l'ordre (3).

Le procès-verbal de l'assemblée de l'Assiette de 1653 constate que « Pascal, capitaine d'une compagnie de cheveau-légers, désole de petits lieux, et ruine entièrement, se faisant payer jusqu'à seize pistoles d'or par jour... » L'assemblée charge les consuls de Nîmes de faire entendre à Pascal qu'il viole les règlements de Sa Majesté (4).

En janvier 1654; le régiment d'infanterie de BALTAZAR exerce « toutes les rigueurs imaginables et qu'on n'auroit dû attendre des plus grands ennemis, comme vols et meurtres », et des hommes du régiment de cavalerie du prince MAURICE, qui s'étaient débandés, volent sur les grands chemins (5).

Entre tous les régiments, celui du prince de CONTI qui comptait parmi ses « officiers » lors de son passage dans l'Hérault, Molière et sa troupe (6), se

(1) *Arch. dép.* C. 652.

(2) Voir, plus loin, ce qu'on entend par « ustensile ».

(3) *Arch. dép.* C. 656.

(4) *Arch. dép.* C. 658.

(5) *Arch. dép.* C. 285.

(6) Testament de M. de la Pijardière, archiviste de l'Hérault (*Petit Méridional*, 7 et 8 octobre 1893 et le *Gaulois*, 5 octobre 1893).

distingua par le nombre et l'importance des crimes commis à travers le Gard en juin 1654. A *Tresques*, 4 ou 5 cavaliers de ce régiment rencontrent Simon Fabre sur le chemin et lui prennent sa mule. — A *Cavillargues*, un officier et 15 cavaliers quittant la maison d'Antoine Bonnaud où ils étaient logés, fouillèrent tous les meubles et emmènent une mule ; six autres cavaliers battent la femme de Pierre Marchal, le rançonnent de 85 livres à leur départ, lui prennent deux mules, mais consentent à lui en laisser une moyennant cinq écus blancs ; chez Gabriel Ressaire, trois gardes s'emparent d'un manteau, de quatre « linceuils » et d'une mule. — A *Pouzilhac*, cinq cavaliers attaquent Damian Rouveyrol, au quartier de Saint - Martin, où il labourait, lui tirent un coup de fusil, l'obligent à abandonner deux mules, dont ils s'emparent et à prendre la fuite ; une autre bande vole deux mules à Galhard Calmenc, qui, pour en conserver une, est obligé de donner deux pistoles ; à François Tourre, consul, on enlève également trois mules et, s'il en retrouve une à Saint-Gervasy, c'est uniquement parce qu'il a consenti à donner en échange une pistole. Ces gens emmenaient « un troupeau de 4 à 500 bestes » qu'ils conduisirent jusqu'à *Valiguières*, où ils les laissèrent à la discrétion des valets, qui en tuèrent la plus grande partie, abandonnant les autres sur le chemin. — Pierre Puy, marchand, allant d'Avignon à *Gaujac*, est attaqué sur la route par quatre cavaliers qui lui volent son cheval, 8 livres en argent, ses papiers, son justaucorps, et menacent de le tuer. — A *Casillon*, Jean Puech, qui labourait son champ, est frappé de coups de plat d'épée ; on lui vole ses

deux mules qu'on offre cependant de lui rendre moyennant 6 pistoles. — A *Saint-Bonnet*, une troupe veut loger « sans ordre » chez François Fabre, qui voit enfoncer les portes de sa maison ; il traite avec ces malfaiteurs, qui vont camper dans les blés. — A *Bezouce*, ils exigent 500 livres ; à *Saint-Gervasy*, un consul est grièvement blessé par eux. — *Vers* est littéralement mis à sac (1). — A deux lieues de *Remoulins*, Charles Trimond, prieur de Cabrières, revenant d'Avignon et Antoine, son frère, prieur et seigneur de Vagnac, sont attaqués par quatre soldats qui « le mousqueton au poing, » les obligent à se laisser fouiller et voler ; on prend au premier son manteau, son argent, un sac, quelques hardes et des livres, à l'autre, 500 livres en espèces, la bague en or qu'il portait au doigt « de grande valeur, une montre soleille, son couteau, un estui à cizeaux, sa casaque de sarge de Chalon doublée de taffetas gris, un paire de pistolets, une bride de son cheval et l'épée de son valet, son mouchoir, ses gants etc...., menacent de les tuer et assassiner tous deux s'ils branloient et faisoient la moindre résistance. » — Le 12, les habitants de *Théziers*, fuyaient emportant ce qu'ils avaient « de meilleur

(1) Le procès-verbal constate les excès commis chez Simon Borrelly, Pierre Broche, Jean Merle et Claire Boulaie, sa femme, Jacques Cavalier, Pierre Bourbal, Jean Fabre, Jean Euzière, Pierre Reboul, Jean Vadier, Pierre Surro, Charles Sauvan, Gilles Payan, Jean Marle, Jacques Mouttet, Jean Camènes, François Roque, Jean Guyot, Pierre Quet, Noé Archimbaud, Jean Souchon, Jean Boubat, Jean Père, Claude Longuet, Charles Borrelly, Etienne Pascal, Etienne Pelouzet, Louis Roux, Claude Gas, Etienne Chambeiron, Pierre Quet, Jean Teissier, Hercule Reymond, Sauvair Paullet, Claude Martin, Louis Sabon, Jean Sorbier, François Cavalier, consul, Pierre Payan, Etienne Sadargue, Pierre Élaud, Claude Daudet, Pierre Brouzet, Jean Durand, Jean Guillaumond, Jean Longuet et Noé Ollivier.

et de plus beau dans leur maison pour éviter le pillage : Jacques Carronnier , qui allait à Montfrin avec sa femme, est attaqué, fouillé, et on leur prend sept bagues en or, six écus blancs, un chapeau ; on vole deux mules et des bijoux à Antoine Bousso, qui est, en outre frappé à coups de bâton et rançonné de quatre livres ; on dépouille Claude Jonquette, femme de Jacques Dauch, de quatre bagues ornées de pierres précieuses, de vingt-trois sols et on l'oblige à rebrousser chemin pour visiter sa maison où on brise les meubles, où on répand le vin et l'huile. Les habitants qui avaient mis leur fortune sous la protection de l'église ne sont pas plus heureux : deux compagnies pénètrent dans le saint lieu, se saisissent du prieur et emportent tout. — Nicolas Ginès, marchand, de Marseille, allait de Montpellier à Nîmes le 14 juin ; près de *Gallargues*, il est attaqué par deux cavaliers qui l'allègent de son manteau après avoir blessé un laboureur du pays (1).

Le 23 juin, l'assemblée de l'Assiette, « sur la plainte faite de diverses pilleries et ravages commis par les cavaliers du régiment de cavalerie et d'infanterie (*sic*) de Mgr le prince de Conti logés en ceste ville, le long de la route, même de quantité de bétail oratoire pris et enlevé avec violence à la sortie de la ville de Montélimart, » chargea les consuls de Nîmes « de voir M. le commandant dud. régiment pour le supplier de faire en sorte que tout le bétail et autres choses soient entièrement rendus et délivrés agréablement sinon d'emploi d'autorité de leur charge (2). »

(1) *Arch. dép.* C. 1105.

(2) *Arch. dép.* C. 659.

Des ordres de répression furent sans doute donnés puisque, le 26 mai 1657, deux cavaliers du régiment de CANDALE, qui avaient volé et tué « sur le grand chemin de Montpellier », sont arrêtés et emprisonnés à *Calvisson* où on envoya, le lendemain, 300 hommes pour les prendre et les conduire à Nîmes, étant donné que les camarades des accusés voulaient « les mettre en liberté » (1). Le fait est qu'à partir de ce moment et pendant près de 20 ans, on n'entend presque plus de plainte.

Par la suite, cependant, il y eut de nombreux désordres.

Le 3 mars 1674, Brémond, capitaine au régiment de NORMANDIE, logé à Nîmes avec sa compagnie (2), refusa le certificat de logement, au consul Borrelly, qui était allé le trouver au *Cheval-Vert* (3) où il était descendu, l'insulta publiquement, le menaça de sa canne et l'aurait frappé sans l'intervention des habitants qui voulaient lui faire un mauvais parti en raison de son attitude. Les autres consuls appelés furent aussi insultés. Procès-verbal ayant été dressé, l'affaire fut portée devant l'intendant. Mais aucune solution n'était intervenue le 20 avril : l'assemblée de l'Assiette prit donc fait et cause pour les consuls, déclara qu'elle continuerait les poursuites pour obtenir le respect des consuls et qu'elle agirait toujours de même en pareil cas (4). La procé-

(1) *Arch. dép. C. 1403.*

(2) Elle comprenait, outre le capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 2 sergents et 50 soldats.

(3) Logis situé au faubourg de la Couronne, sur le chemin d'Avignon (aujourd'hui rue Notre-Dame) ; il était tenu par Barthélemy Camus. C'était l'ancien logis de *St-Georges* ; l'immeuble appartenait aux boirs de Jean de Boileau, seigneur de Castelnau, trésorier du domaine.

(4) *Arch. dép. C. 670.*

dure faite d'autorité de l'intendant au sujet de cette affaire, était « encore indécise » le 12 février 1675.

Le régiment de CHEUREAU (cavalerie), arrive à *Marguerittes* le 8 avril 1676. Les consuls demandent à Cheureau lui-même de mettre ses hommes en bataille « ou de les faire passer en revue, afin de savoir au juste le nombre de cavaliers effectifs pour les loger. » Cheureau refuse, les autres officiers « enlèvent les billettes des mains des consuls. » Le désordre s'ensuit : les cavaliers battent, excèdent et rançonnent plusieurs habitants, pillent leurs habitations, tentent de violer les filles et volent la volaille. Les habitants abandonnent leurs maisons, de crainte de pire (1).

A suivre

F. ROUVIÈRE.

(1) *Arch. dép. C. 811 et 1105.*

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

NIMES — IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADEIRAINE, 21

L'ACADÉMIE DE NIMES

Dans la *Revue*, un savant mais indiscret érudit, M. François Rouvière, a rapporté récemment des calomnies débitées au XVIII^e siècle par un certain anonyme contre la célèbre Académie de notre cité (1). A en croire cette mauvaise langue — c'est de l'anonyme que je parle —, notre Académie était une réunion de pédants et d'intrigants, de potineurs et de sots présomptueux, une réunion de trente-six illustrations de province, dont on n'eût pas fait un seul bel esprit.

Je ne demanderais pas mieux que d'avoir des raisons de croire que ce Zoïle était un candidat black-boulé. Malheureusement comme il fustige, avec l'Académie de Nîmes, celles de plusieurs autres villes de France, de Villefranche, de Soissons, d'Angers, etc... et qu'il m'est impossible, avec la meilleure volonté du monde, de le soupçonner d'avoir posé sa candidature à tant d'Académies, force m'est bien de reconnaître que cette vipère était au moins désintéressée. Sans compter qu'il n'est pas inévitable qu'un candidat éconduit souille la porte obstinément fermée : voyez Zola. Notre ennemi était évidemment

(1) Voir les livraisons du 25 juillet et du 25 septembre 1896 : l'*Académie de Nîmes au XVIII^e siècle*.

une de ces âmes noires qui aiment faire le mal pour le mal.

Mais il y a un Dieu vengeur des Académies méprisées. Les athées l'appellent sournoisement *justice immanente*. Ce grand redresseur des torts s'est levé en notre faveur, et, pour plus de signification, il a fait sortir sa vengeance du même endroit d'où était sorti l'affront, d'une boîte de bouquiniste. De là, en effet, avait surgi le bouquin imposteur : *l'Elagueur des Académies de province* ; de là a surgi le mien, plus vénérable encore par l'âge — il est plus que bi-centenaire —, par son odeur fade et par son teint jauni, *Le Nouveau Panthéon* . . .

Oui, *Le Nouveau Panthéon*, et je vous demande pardon de citer le titre en entier, car il est presque plus long que le volume : *Le Nouveau Panthéon ou le rapport des divinités du paganisme, des héros de l'antiquité et des princes surnommés Grands, aux vertus et aux actions de Louis le Grand, avec des inscriptions latines et françaises en vers et en Prose pour l'Histoire du Roy, pour les revers de ses médailles, pour les monuments publics érigés à sa gloire et pour les principales statues du Palais de Versailles* (1). L'auteur n'est pas précisément très connu de nos jours, mais son but ayant été de ne faire de peine à personne, surtout au Roi, il n'a pas cru devoir se masquer, comme l'autre, sous le voile honteux de l'anonymat, et il a signé : M. de Vertron, de l'Académie Royale, historiographe de Sa Majesté.

Le titre de l'ouvrage a beau ne pas pécher par excès de concision, vous ne devinez peut-être pas

(1) Paris, 1686.

comment M. de Vertron a pu, à propos de Louis XIV, en venir à parler de l'Académie de Nîmes. Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous de l'ingéniosité des panégyristes ? M. de Vertron a parlé de choses encore moins en rapport avec Louis XIV que l'Académie de Nîmes : il a chanté sa vertu.

A l'endroit donc où il a buriné les « inscriptions pour les statues du Roi, représenté de différentes manières qui expriment la grandeur de Sa Majesté, » voici celle que je rencontre :

POUR LE ROI ACCOMPAGNÉ DES TROIS CÉLÈBRES ACADÉMIES
FRANÇAISES
PARIS, ARLES et NISMES,
QUI COURONNENT DE LAURIERS CET AUGUSTE PÈRE DES
LETTRES.

Dant vitam Heroi Virtus Laurusque perennem ;
Virtutem Laurumque simul scit jungere Apollo.

avec la traduction française :

Tes vertus, tes lauriers dans le sacré vallon,
Te promettent, Louis, une gloire immortelle ;
Les vertus, les lauriers sont des dons d'Apollon,
Luy seul a l'Art de faire une union si belle (1).

(1) Et M. de Vertron a fait suivre son inscription d'un commentaire explicatif que je transcris :

Je prie le lecteur d'observer icy que le Laurier convient à deux divinités bien différentes, à Mars et à Phébus ; que cet Arbre est le prix des muses et des Héros ; et qu'enfin il entre dans les Devises de ces trois illustres Compagnies de beaux Esprits, que je viens de nommer.

L'Académie Française a pour devise une couronne de Lau-

De cette inscription je tire cette conclusion contre laquelle toute la méchanceté de l'*Elagueur* ne prévaudra point : qu'un contemporain de Louis XIV, voulant faire passer à la postérité l'image de cet « Auguste Père des Lettres » sous l'aspect le plus flatteur pour lui, n'a pas cru pouvoir mieux faire que le représenter accompagné des « célèbres Académies françaises », des « illustres Compagnies de beaux Esprits » — je cite textuellement — qui étaient l'ornement du royaume, et que, sans hésiter, il a porté son choix si honorable sur l'Académie française et sur l'Académie de Nîmes, celle-ci étant mise sur le pied d'égalité avec celle-là. Et quand notre Académie a reçu cet honneur insigne, il y avait à peine quatre ans qu'elle venait d'être fondée !

Je sais bien que l'Académie d'Arles semble partager cet honneur avec la nôtre. Mais je ne suis pas si naïf que de me laisser prendre aux apparences. L'Académie d'Arles n'est là que par politesse : M. de Vertron en était.

La preuve, d'ailleurs, qu'il n'y avait en ce temps-là, parmi les Académies de province, que celle de Nîmes qui comptât, c'est la mention que je lis dans

rier, et pour Ame, A L'IMMORTALITÉ, comme je l'ay déjà dit.

L'Académie Royale d'Arles, composée de quarante personnes de mérite, de sçavoir et de qualité, sous la conduite de *Monseigneur le Duc de Saint-Aignan*, d'ailleurs jouissantes des memes honneurs que l'Académie Française, a pour Devise un Laurier planté auprès d'un autre Laurier, et le Soleil qui darde ses rayons également sur l'un et sur l'autre ; le mot est : FOVENTUR EODEM.

L'Académie de Nîmes est redevable de sa Devise au sçavant Monsieur Graverol, l'un de ses Académiciens ; le Corps est une Palme, et l'âme ces paroles : ÆMULA LAURI.

mon auteur qu'une « alliance » avait été conclue entre elle et celle d'Arles. Vous pensez bien que c'est celle d'Arles qui l'avait sollicitée ! sans doute pour anoblir sa roture... M. de Vertron ajoute que cette alliance, ménagée par Monseigneur le Duc de Saint-Aignan « a donné occasion de faire une Devise à la gloire de ce Favory des Muses et de Bellone ; le Corps est le Laurier avec ce mot : ET PHŒBO ET MARTI. Voici les vers qui l'accompagnaient ; ils sont d'une « Dame sçavante », mais, heureusement pour elle, anonyme :

A Phébus, au Dieu de la Thrace
Sert cet arbre glorieux ;
Ainsi Saint-Aignan joint aux douceurs du Parnasse
L'horreur des combats furieux.

Nos prédécesseurs de l'Académie de Nimes paraissent plus élégamment, je vous l'affirme. En voulez-vous un échantillon ? Je le trouve dans mon auteur. Il est vrai qu'il est en latin, mais si nos confrères s'exprimaient avec ce bonheur dans une langue étrangère, jugez comme ils parlaient la leur ! Écoutez donc comment « M. Graverol, docteur, et avocat, de l'Académie de Nismes » complimentait M. de Vertron de son Panthéon :

Roma, quid insano affectas molimine Templum
Ponere, cui nomen Numina cuncta dabunt ?
Majus opus movet en Vertronius auspice Phæbo,
Egregius que Opilex tot decora alta premit,
Scilicet augustam LODOICO construit ædem,
Quam non sustineat lædere tempus edax ;
Immo perennabit, durando et sæcula vincet,
Servabitque novæ sors mala molis opus.
Félix, o Vertroni, operis, felix que laborum,
Tam bene qui nosti condere Tempia Deis !

Je prie mes lecteurs âgés de ne pas s'offenser si je traduis : ce n'est pas pour eux que je le ferai, mais seulement pour les plus jeunes, pour ceux qui ont fait leurs classes depuis l'inauguration des nouvelles méthodes, depuis que, sous prétexte de mieux savoir le latin, on l'apprend plus mal. Seulement je préviens qu'en français cela n'a plus le même air : notre maudite langue ne sait pas charlataner :

Rome, quelle folie de chercher à bâtir ce Temple colossal qui portera le nom de tous les dieux ? C'est une entreprise plus grande encore qu'avec l'aide de Phébus tente M. de Vertron ; et ce grand architecte a éclipsé toutes tes magnificences. Car il élève à Louis un royal palais, sur lequel le temps n'osera pas mordre. Oui, il sera éternel, sa durée vaincra les siècles, et ce nouvel édifice sera préservé de la malignité du destin. Quel grand artiste vous êtes, Vertron, vous qui savez si bien élever des temples aux Divinités !

Voilà comment on parlait à l'Académie de Nîmes, quand on y parlait latin. Ah ! que je comprends bien que M. de Vertron ait fait suivre, en manière de remerciement, cette épigramme de ce distique :

Tam bene qui nosti linguam, Graverolle, Deorum,
Quidquid, docte, deest, det tua lingua meæ.

Vous qui savez si bien parler la langue des Dieux, Graverol, que votre langue, ô savant homme, donne à la mienne tout ce qui lui manque.

M. de Vertron avait raison, il n'y avait qu'un Nimois pour être aussi savant ! Et comme je comprends bien que nous ayons décoré du nom de Graverol une rue de notre cité, et que ce soit celle

qui ait été choisie, pour y élire son domicile, par notre président !

M. de Vertron était donc pénétré d'admiration pour l'Académie de Nîmes. J'en trouve dans son ouvrage une marque encore plus éclatante. Tout lui est sujet à louer le roi : tout ce qui vient de lui, aboutit à lui, relève de lui, est prétexte à distiques et à quatrains. Pas un rayon du Roi-Soleil qu'il ne fasse valoir en l'enchâssant dans l'écrin de ses vers. Ainsi après la série des inscriptions pour les statues du roi vient celle des inscriptions pour « les Académies protégées et fondées par Sa Majesté. » La nôtre y occupe, après l'Académie française, une place d'honneur, la seconde de la série — si je ne compte pas pour la raison que vous savez l'Académie d'Arles—, et avant les Académies de Soissons, de Villefranche, avant même celles des Sciences et des Beaux - Arts de Paris. Voici l'inscription, texte et traduction de l'auteur :

POUR L'ACADÉMIE DE NIMES.

Romulidum pretiosa diu monimenta Nemausus
Jactavit. Musas jactet at illa suas.

Nîmes, ne vante plus tes Arcs, ni tes Arènes,
(Des superbes Romains les restes précieux)
Mais vante-nous plutôt les Muses de ces Lieux,
Qui te feront nommer une seconde Athènes.

Une seconde Athènes ! le mot y est, et je me refuse à croire que ce soit par nécessité de rimer avec Arènes. Voilà donc ce que l'Académie, par l'éclat de ses travaux et par le génie de ses membres, avait fait de notre ville : l'émule et l'héritière

d'Athènes ! En vain le Génie de Rome avait cru marquer à jamais son empreinte exclusive sur la *civitas Nemausus* ; en vain, dans un long espace de temps, il avait multiplié les solides merveilles des Arènes, de la Maison-Carrée et de la Tour-Magne ; en vain il avait prétendu donner à sa colonie favorite comme le sceau suprême de l'adoption en y élisant un empereur. Vienne l'Académie de Nîmes, et, en quatre ans à peine, absorbant dans son rayonnement prestigieux tout ce qui restait du passé romain, sur la vieille civilisation des armes et de la bâtisse, elle aura vite fait de superposer celle des arts et de l'esprit ; d'elle datera un autre âge pour Nîmes, à partir duquel celle-ci se dépouillera du nom rude et soldatesque de seconde Rome pour prendre celui, plus intellectuel et plus délicat, de seconde Athènes. Seconde Athènes, non plus seulement par l'ardeur de son soleil et la poussière blanche de ses routes, mais aussi par la finesse d'esprit, tout attique, de ses habitants, par leur goût exquis en littérature et en art ! Voilà du moins ce que pensait M. de Vertron.

Depuis, les choses ont bien changé et Rome a pris sa revanche. Je m'explique. Les Nîmois n'ont pas cessé d'être les Athéniens lettrés et spirituels qu'avait connus M. de Vertron. Rome a pris sa revanche, c'est sur l'Académie que je veux dire. Tandis que les monuments romains ont retrouvé leur primitive splendeur, tandis que les Arènes, dégagées et restaurées, résonnent des applaudissements de milliers de spectateurs acclamant les descendants des gladiateurs antiques, tandis que la Maison-Carrée offre de nouveau aux chauds baisers du soleil la fine cannelure de ses

colonnes et les grâces délicates de sa frise, tandis enfin que les moindres marbres, les moindres inscriptions se voient, grâce à la sollicitude d'érudits ingénieux, logés dans des palais magnifiques, l'Académie, *pecaïre*, repoussée à coups lents mais sûrs dans un lamentable isolement, n'a plus une pierre où reposer sa tête. Un jour par an, quand il faut se montrer en public, pareille aux pauvres honteux, elle emprunte le riche décor d'un voisin charitable. Mais pour son usage quotidien elle a une mansarde, qu'elle n'avoue pas volontiers, et je gage que peu d'entre vous en savent l'adresse. Dans un coin retiré de l'Hôtel de Ville, un escalier de service y conduit, 54 marches, terribles à ceux d'entre nous qui ont eu le tort de vieillir, au bout desquelles un couloir tortueux ouvre par une porte basse sur une salle petite, ancienne chambre à alcôve désaffectée, et tristement éclairée par deux becs de gaz surannés. C'est là, dans ce réduit, que l'insolence de Rome — cette Turquie de l'antiquité — triomphante encore une fois sur nous de la Grèce, a enfoui vos Platons, vos Aristotes, vos Démosthènes, vos Pindares et vos Sophocles ! C'est sous le plafond mal blanchi de cette soupente que sa brutalité jalouse étouffe depuis de longues années l'écho de ces fines discussions et de ces délicats entretiens dont les dieux eux-mêmes seraient friands.

Il ne me reste plus, Athéniens qui me lisez, qu'à faire appel à votre reconnaissance. Vos ancêtres des bords de l'Ilissus, quand des concitoyens avaient bien mérité de la patrie, faisaient les frais de leur nourriture. Plus modestes que Socrate, nous ne demandons qu'à être logés. Vous avez un moyen bien

simple de réaliser notre vœu. Tous les quatre ans vous avez le bonheur d'élire des archontes, et à voir le sérieux, l'animation même avec laquelle votent toutes les tribus de la cité, il faut croire que vos élus sont des personnages bien importants et qui ont le bras long. L'essentiel est que leur bonne volonté réponde à leur puissance. Or il me semble que vous vous entendez assez bien à l'aiguillonner. Je me rappelle le jour notamment où, bon gré mal gré, il leur fallut partir en guerre contre la capitale pour obtenir que le sang d'un animal, dont tout l'esprit des Parisiens n'a pu encore discerner s'il était sauvage ou domestique, rougit une fois de plus le sol de vos vieilles Arènes. C'est qu'alors le Romain s'était réveillé en vous.... Le Grec serait-il plus somnolent ? Et voulez-vous qu'on dise que des deux atavismes, c'est au plus épais que vous avez laissé prendre le dessus ? Eh bien donc, avec le même acharnement que vous avez montré à réclamer la mise à mort, pesez sur vos honorables archontes pour qu'ils nous procurent, non plus un réduit haut perché et lamentable, mais des salles dignes de nous. Pourquoi Nîmes, qui compte plus d'une société savante en dehors de l'Académie, n'aurait-elle pas pour les loger un Hôtel particulier ? Au même titre qu'une caserne et qu'un hospice, cela fait partie d'une grande cité. Séguier, jadis, en avait légué un à l'Académie. La Révolution, hélas ! le confisqua comme un simple bien ecclésiastique ou d'émigré. Depuis, le clergé a eu le budget des cultes, les ci-devant leur milliard : il n'y a que nous qui soyons restés dans la rue. On ne peut pas dire que les gouvernements n'aient pas changé dans le cours de

ce siècle. Pas un pourtant auquel nous ayons eu la bonne fortune de plaire, pas un qui ait pensé à nous dédommager. Nous en sommes réduits à fonder nos espérances sur les projets actuels de décentralisation. Faut-il que nous soyons bas!...

Mais non, j'ai tort de me décourager. C'est vous, lecteurs électeurs, qui réparerez les injustices des gouvernements et qui réaliserez notre vœu. On vous dit divisés : quel plus beau terrain d'union ? Courage donc, secondez nos efforts, vous n'avez pas de preuve plus irréfutable à donner de votre gratitude à cette société d'élite, émanée de votre sein, qui vous permet de faire si bonne figure dans le monde savant contemporain et qui, déjà en plein siècle de Louis XIV, vous avait valu le surnom de « seconde Athènes. »

JACQUES ROCAFORT.

RAPPORT

SUR LES TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE NIMES PENDANT L'ANNÉE 1896

C'est l'histoire de l'Académie de Nîmes, pendant l'année 1896, que nous avons, selon l'usage, à vous raconter ce soir. Rassurez-vous. Bien que nous ayons eu une grande variété de travaux et de nombreux rapports sur des questions fort diverses — quelques-unes très actuelles — notre histoire ne sera pas longue. Le moi, chez un écrivain, est haïssable. L'est-il moins chez une société ? Quelque bien qu'on ait fait, quelque mérite qu'on ait acquis, il convient de parler peu et discrètement de soi. Nous serons donc réservés et modestes pour nos confrères et certainement ils ne nous en voudront pas.

Les travaux de l'Académie, en 1896, peuvent se ranger sous les mêmes rubriques que les années précédentes : Archéologie, géologie, médecine, histoire, littérature, poésie. Le plus souvent, ce sont des études et des recherches originales dont nous entendons la lecture ; parfois, des rapports sur des travaux de membres correspondants ou sur des ouvrages offerts à notre compagnie.

Nos archéologues nous ont présenté trois travaux.

M. Carrière, conservateur des musées d'archéologie et de numismatique, nous a parlé, en séance publique, des richesses acquises pour les collections qui lui sont confiées. M. Daudet, mettant très heureusement à profit de vieux papiers, nous a fourni d'intéressants renseignements sur *l'Abbaye de Montmajour*, jadis si importante et dont les ruines attestent encore l'antique splendeur. M. Bondurand, le vaillant et heureux chercheur, nous a lu l'avant propos qu'il a écrit pour une pièce de nos archives communales, la *Taula del possessori* de Nîmes, en 1479, pièce « en langue d'oc altérée par le français », véritable cadastre qui nous renseigne exactement sur l'ancienne topographie de Nîmes et de son terroir.

Dans le domaine de l'érudition, nous devons à M. Rocafort une étude qui fait revivre, dans la personne de *Paulin de Pella*, la société gallo-romaine, au moment où le christianisme l'emporte de plus en plus sur les antiques croyances du paganisme. Le même confrère nous a amenés à réfléchir sérieusement sur des devoirs chaque jour plus impérieux pour nous. Il a comparé, d'après des rapports officiels et les statistiques les plus dignes de confiance, *l'éducation populaire des adultes en France et en Angleterre* et tout l'avantage — hélas ! de bien s'en faut — n'est pas de notre côté.

M. le docteur Mazel n'a pas eu besoin de quitter notre pays pour nous instruire agréablement. Il nous a transportés dans cette partie de la France si pittoresque et encore trop peu connue, dans la région des Causses et des gorges du Tarn, du Tarnon et de la Jonte. Il nous a décrit, avec un souffle de jeunesse, avec amour, le site appelé *Montpellier-le-*

Vieux, énorme champ de rochers aux formes les plus étranges et qui ressemblent aux ruines d'une immense cité. Pourquoi le nom de Montpellier-le-Vieux ? D'où vient-il ? Qui l'a, le premier, appliqué à ce plateau de pierres ? Nos érudits ne sont pas tout à fait d'accord sur tous ces points, et ce n'est pas à nous de trancher la question.

Des rapports nous ont été présentés par M. de Balincourt sur les *effets de la peur chez les combattants et les feux d'infanterie exécutables sur les champs de bataille*, d'après le commandant Lalubin ; par M. Carrière sur le *mouvement de l'eau à la fontaine de Nîmes*, d'après un travail de M. l'ingénieur Dumas ; par M. Maurin, sur l'ouvrage de M. Henri Mazel : *la synergie sociale*.

Vous vous rappelez, sans doute, l'accident arrivé, l'année dernière, à la *Grand'Combe*, sur la ligne du chemin de fer de Nîmes à Paris. Une masse considérable de terrain glissa et détruisit une installation minière et la voie ferrée. Quelle est la cause de l'accident et quels en furent les effets dans les profondeurs du sol ? M. Carrière, à l'aide de dessins et de photographies, a nettement répondu à ces questions.

Le présent nous intéresse ; mais nous ne nous désintéressons pas du passé. On nous reproche parfois de nous y trop complaire. Grâce à M. de Balincourt et à sa lumineuse description, nous savons ce qu'étaient *les Arènes* avant qu'on les eût déblayées et restaurées. On y voyait tout un quartier, toute une population à part, avec ses droits, ses privilèges, ses habitudes. Nous avons appris aussi quelle incurie a trop longtemps régné pour

les antiques monuments de Nemausus. Ce même confrère nous a raconté le curieux et plaisant *procès entre les chirurgiens et les maitres-perruquiers de la ville de Montpellier*. D'étroits rapports existaient jadis entre les deux corporations et des rivalités assez vives où l'intérêt pécuniaire avait plus de part que la science et le souci des malades. De nos jours, la chirurgie a fait de tels progrès, tellement merveilleux, que ce rapprochement de termes : chirurgiens et perruquiers étonne et provoque notre sourire. Les perruquiers ne saignent plus, ne donnent plus de bains médicaux et se bornent, — *sic transit gloria mundi* ! utiles artisans, et si vous le voulez, artistes, — à coiffer et à raser le pubic. Les sujets de luttes ont donc disparu, pour le bien de tous et particulièrement des malades.

M. Maurin a continué ses solides études sur la *Gaule Narbonnaise* et en a fait revivre les écrivains et les artistes. M. l'abbé Julien, après avoir parlé de *François de Salles*, missionnaire catholique, avec l'appui du duc de Savoie, dans le Chablais, a étudié et nous a fait apprécier le prédicateur.

M. Bardon, qui connaît si bien son arrondissement d'Alais, nous a lu deux travaux ; l'un sur la *Seigneurie de Vézénobre*, l'autre sur la *Fabrique et les fabricants de vitriol de Saint - Julien - de - Valgalgues*, de 1600 à 1789.

Avec M. le général Bertrand nous avons senti se réveiller nos émotions et nos angoisses patriotiques d'il y a vingt - sept ans. Il nous a raconté l'*Histoire des Turcos*, de ces soldats d'Afrique qui ont, maintes fois et en particulier en 1870, montré de quelle endurance et de quel héroïsme ils sont capables.

Deux rapports nous ont été présentés sur des travaux historiques d'un réel intérêt : le premier, par M. Fabre, qui a rendu compte des pages consacrées par M. Charles Frossard à *Jean de Gassion*, le vaillant lieutenant d'Henri IV, d'après des papiers provenant du château de Salies de Béarn ; le second, par M. Bondurand sur *Denis Cohon*, conseiller et ami de Mazarin, deux fois évêque de Nîmes, dont M. Charles Robert, de l'Oratoire de Rennes, a raconté le *Rôle pendant la Fronde*. M. Falgairolle a publié les lettres intimes de cet évêque, ami de la société et de la bonne cuisine, lettres conservées aux archives des hospices de Nîmes.

Avec l'évêque Cohon, nous passons facilement de l'histoire à la littérature, et ici nous trouvons deux et même trois de nos confrères, MM. l'abbé Delfour, Alexandre Ducros et Rocafort. Le premier nous a dit ce qu'il pensait, au point de vue de sa foi, du *Jésus de M. Aicard*. Il a relevé avec raison, selon nous, la difficulté énorme, même pour les plus forts, disons l'impossibilité de lutter avec les textes de l'Évangile. De plus, il nous a donné deux portraits : celui de Mgr Gilly, *profil d'évêque*, et celui de notre Bigot, *un La Fontaine nimois*. Vous pourrez, dans un moment, juger vous-mêmes à quel point est fidèle le portrait de notre La Fontaine et de quelle valeur est le talent du peintre. M. Ducros nous a raconté, avec sa facilité ordinaire, une page de sa vie, *quand il était improvisateur*. M. Rocafort, dans son étude : *La Religiosité dans le Roman contemporain*, a relevé avec à-propos tout ce qu'a de factice et de faux une tendance où la littérature n'a pas grand'chose à gagner et la religion, celle qui

seule a du prix, tout à perdre. Dans son étude sur les *Littératures étrangères et celles du Midi en particulier*, il a nettement indiqué quelles sont les différences et ce qui fait la réelle valeur des unes et des autres. M. Gustave Bayle, membre correspondant, nous a lu un travail très soigné sur *deux peintres de l'école avignonnaise*.

M. l'abbé Ferry, malgré plusieurs écrits et conférences qui semblaient avoir épuisé le sujet, nous a vivement intéressés par son travail sur *Florian fabuliste*. Plusieurs d'entre vous, Mesdames et Messieurs, ont pu lire, dans la *Revue du Midi*, la plupart des travaux dont nous venons de parler, et ratifieront le jugement favorable que nous portons publiquement aujourd'hui.

« Un mal qui répand la terreur.... » Vous savez la suite. M. le docteur Mazel a voulu nous rassurer. Il a lu un ancien mémoire du xvi^e siècle, reproduction probable d'un manuscrit—peut-être du célèbre Arnaud de Villeneuve — exhumé à l'occasion de la peste de Marseille de 1720, et qu'il a accompagné de notes. Le manuscrit a pour titre : *Mémoire pour préservatif de la peste et, ajoute naïvement l'auteur, sa guérison quand elle arriverait.* »

Sortons de la peste et mettons le pied dans le jardin où chantent les poètes. Nous y entendons d'aimables et douces notes. MM. Enjalbert et Fabre nous ont rendu compte, l'un de l'œuvre de *Fabié* ; l'autre, du dernier volume de M. le pasteur *Février* : *Chants d'une Ame*. M. Simon nous a lu diverses *poésies posthumes d'un vieux libéral* (1). M. Mazel,

(1) Ce vieux libéral est M. Ulysse Ramond, décédé le 3 septembre 1895, à l'âge de 69 ans.

deux pièces de M. *Louis Bard* en patois languedocien. Mais nous avons entendu chanter les poètes eux-mêmes. Antoine Bigot dont, hélas ! la mort a, depuis, fermé la bouche, nous a donné l'*Harmonie* et le *Mal Marié* ; MM. Chansroux et Février leurs gracieux *Sonnets*.

Vous voyez quel a été le nombre et aussi quelle a été la variété des travaux de notre compagnie, pendant l'année 1896. Nous voudrions nous arrêter ici ; mais il vous faut supporter encore le rapporteur, car il n'a pas tout dit, car l'histoire de notre Académie n'est pas complète. A côté des travaux lus dans nos séances, il y a aussi le mouvement de notre compagnie. Comme dans la vie, il y a eu chez elle des départs et des arrivées. Qu'il nous serait doux de voir toujours les visages accoutumés, de garder, au moins jusqu'à l'extrême vieillesse, des confrères estimés et aimés ! « La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles et nous laisse crier. »

Le 6 janvier 1896, nous perdions Mgr Gilly, membre honoraire ; quelques jours après, M. Bolze était retiré de ce monde. Nous avons tous douloureusement ressenti cette double perte et un juste tribut d'affectueux regrets a été déposé sur leur tombe. Nos regrets n'ont pas été moins vifs quand, au mois de septembre, nous avons appris la mort d'un autre membre honoraire, M. Dautherville, et celle du colonel Meynadier, membre correspondant. Et comment oublier celui qui, depuis tant d'années, apportait à nos séances publiques son aimable concours et y mettait son fin bon sens et son franc rire ? Nous souffrirons longtemps du départ d'Antoine Bigot et du grand vide que sa mort a fait parmi nous.

D'autres vides , mais heureusement non causés par la mort, ont été faits dans notre compagnie. MM. Falgairolle et Félix Boyer ont quitté Nîmes. Ils ont été remplacés par M. le docteur Delamare et M. le général Bertrand. Toutefois, M. Falgairolle nous reste attaché comme membre non résident. Nous avons été heureux de nous adjoindre comme membre honoraire un enfant de Nîmes dont notre ville a le droit d'être fière ; nous voulons parler de M. Darboux, doyen de la Faculté des sciences de Paris et membre de l'Institut.

Mais pourrions-nous passer sous silence une visite qui a été une fête pour nous et pour nombre de nos concitoyens, amis des lettres et des plaisirs de l'esprit ? Un autre enfant de Nîmes qui, lui aussi, à titre d'archéologue et d'écrivain, jette un vif éclat sur notre cité, M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, avait bien voulu venir présider l'inauguration des nouveaux musées d'épigraphie et de numismatique si intelligemment installés par nos confrères MM. Maruéjol, Maurin et Goudard. Depuis bien des années, M. Gaston Boissier est membre honoraire de notre compagnie et nous avons profité, pour nous et pour nos concitoyens, de sa venue à Nîmes. Nous avons tenu, à cette occasion, une séance extraordinaire, le 15 février, dans la salle du Conseil municipal, séance à laquelle était invitée l'élite de la société nîmoise. Après les souhaits de bienvenue adressés par notre vice-président (le président était absent), M. Boissier a pris la parole et « son allocution pleine de grâce, de finesse, de charme et de conseils expérimentés, a été saluée par des applaudissements répétés et unani-

mes. » Cette séance mémorable a été remplie par une lecture de M. Rocafort, sur « Paulin de Pella, » quelques pages de M. Lenthéric sur « les traversées des Alpes » et l'un des derniers chants du Lafontaine nimois. La fête a été complète.

Telles sont Mesdames et Messieurs, les occupations, telle est la vie de l'Académie de Nîmes. Mais nous n'avons pu tout vous dire ; nous n'avons pu vous faire sentir ce qu'il y a de pure jouissance à passer quelques heures avec des hommes d'opinions, de croyances, de positions diverses, sans doute, des hommes très attachés à leurs convictions personnelles, mais qui, tout en étant fermes et sincères, ne veulent jamais être agressifs ni blessants. Tout se passe dans nos séances comme dans un salon de la meilleure société. Et ne croyez pas que la paix soit chez nous le fruit de l'indifférence, du scepticisme ou du dilettantisme. Non ; c'est dans une autre sphère et plus haute que nous nous plaçons. Nous voulons nous établir dans ces « *templa serena* » où les âmes se sentent animées, je ne dis pas de l'esprit de tolérance et de support, mais vraiment pénétrées de respect mutuel, de véritable urbanité, d'affectueuse sympathie et communient dans un amour profond pour tout ce qui est vrai, bon et beau. Ne croyez-vous pas que, de nos jours, il serait doux de trouver bon nombre de semblables oasis et d'en respirer l'air pur et fortifiant ? Sans doute ; et voilà pourquoi vous nous permettez de clore ce trop long compte-rendu par cette simple phrase qui rappelle d'assez loin, et pour la forme seulement, celle de Voltaire : Si l'Académie de Nîmes n'existait pas, il faudrait la fonder.

A. GROTZ.

RELIGION ET POÉSIE¹

C'est un pasteur qui aujourd'hui est appelé à présider et à ouvrir cette séance ; c'est un pasteur aussi qui vous exposera les travaux de l'exercice écoulé ; enfin c'est tout à l'heure un prêtre qui vous lira quelques pages émues sur notre regretté confrère , le poète Antoine Bigot. D'où vient cette profusion et que signifie ce mélange ? Cette profusion, d'ailleurs absolument accidentelle, ce mélange qui, lui, est voulu, signifient que notre Académie est un salon courtois où toutes les opinions sont admises et respectées, un terrain neutre où se rencontrent, de tous les points de l'horizon, les esprits et les consciences qui, simplement, sans prétention, sans vanité, en sachant tout ce qui leur manque, cherchent le vrai et poursuivent le bien.

C'est déjà quelque chose, et une telle explication suffirait , j'en suis certain, pour justifier à vos yeux la présence en ce lieu de ministres de divers cultes.

Mais il est, je m'assure, un motif plus profond encore qui explique ce fait assez universel, je veux dire la fréquente affiliation aux diverses Académies de personnes qui représentent en notre temps la religion. Ce motif, je voudrais le dégager en quel-

(1) Discours d'ouverture lu dans la séance publique de l'Académie de Nîmes, le 13 mai 1897, par M. le pasteur Gustave Fabre, président.

ques mots rapides ; il me paraît consister en ceci : c'est qu'il y a justement, entre la religion et les préoccupations habituelles des sociétés littéraires, une véritable affinité ; c'est que, si le christianisme a des titres inestimables à la gratitude du monde, au point de vue du cœur comme de la conscience, sa valeur n'est pas moins réelle au point de vue de l'innagination ; c'est qu'en un mot, comme on vous a montré l'année dernière sa puissance pour former les générations nouvelles dans une étude intitulée : *Éducation et religion*, on peut essayer de vous dire son importance comme inspiration littéraire dans un travail modeste qui pourrait s'appeler : *Religion et poésie*.

Religion et poésie ; quand ces deux mots se trouvent accolés, on est tout de suite tenté de penser aux religions antiques, à ce paganisme qui fit tant de chefs d'œuvre incontestés. Il faudrait en effet être bien partial pour ne pas reconnaître à la mythologie sa poésie et sa richesse. Tout par elle était animé : si une eau limpide fait entendre un son joyeux et doux, c'est la Naïade qui se joue à travers ces flots mélodieux ; si la brise du soir agite les feuilles, c'est qu'à coup sûr les Dryades enflent leurs roseaux sonores ; cet arbre qui murmure, c'est un dieu qui chante ses regrets ou ses espérances ; ce ruisseau qui serpente à travers la prairie, c'est une nymphe couronnée de fleurs qui se joue et se dérobe au moyen de mille détours. Tout cela est fort gracieux, sans doute. On aurait peut-être le droit de trouver que, sur certains points, cette mythologie rapetisse la création en lui ôtant sa vérité. Aujourd'hui la mer, par exemple, n'est plus

pour nous le séjour d'une cour divine, mais elle n'a point perdu sa poésie, et cette vague mélancolie qu'inspire l'immensité de l'Océan vaut bien le trident de Neptune et le char d'Amphitrite. Les montagnes n'ont plus les dieux pour hôtes, mais leurs cimes neigeuses, quand elles se déroulent aux yeux de qui sait les comprendre, laissent à l'âme une impression vive, poétique souvenir du Dieu qui les créa. La lune ne s'appelle plus Phébé et les astres n'ont plus de culte, mais le spectacle émouvant d'une nuit étoilée n'a pas moins de charme pour l'imagination ni de puissance sur le cœur.

Ce n'est point là pourtant que je veux m'arrêter. La poésie des religions polythéistes est, à mon sens, trop évidente pour qu'on puisse la méconnaître ; mais il m'est bien permis de dire que la religion chrétienne ne lui cède pas sur ce point.

Ce polythéisme si riche puise dans son histoire une grande partie de sa fécondité. Eh bien ! Connaissez-vous un fait saillant de la mythologie qui ne trouve dans la Bible un fait ou analogue ou tout au moins correspondant ? Les souvenirs ici se pressent sous ma plume, et je ne sais que prendre et que choisir. Si l'on me donne la création du monde comme la racontent les écrivains du paganisme, je réponds par le majestueux récit de Moïse, que les païens eux-mêmes ne pouvaient se lasser d'admirer et qu'un rhéteur philosophe, Longin, citait comme un modèle de simplicité sublime. Ceux qui me disent la fable de Pandore, je les renvoie à la Genèse, et ils peuvent y lire la formation de la première femme et l'origine du péché. Je vois arriver contre ma thèse le déluge de Deucalion, mais je me réfu-

gie dans l'arche de Noé. Aux merveilleux travaux d'Hercule, j'oppose les hauts faits de Samson ; aux tortueuses réponses de l'oracle de Delphes, les élans des prophètes ; à Jupiter qui fait trembler l'Olympe d'un seul mouvement de sa tête, Dieu qui donne ses lois au milieu de la foudre et des éclairs du Sinaï. Que la mythologie raconte ses évolutions et ses métamorphoses, la Bible a de quoi répondre à tous ces trésors. Lisez ces histoires touchantes qui suivent la création du monde ; examinez les mœurs patriarcales ; étudiez le peuple Israélite sous la domination de ses rois ; suivez-le à Babylone, entendez les jeunes captives faisant monter vers le ciel des cantiques et des prières ; revenez avec les exilés dans les murs de la ville sainte ; voyez-les relever leur temple, puis défendre contre de nouveaux oppresseurs la foi de leurs pères et leur liberté, et dites-moi s'il n'y a pas là de quoi enfanter les plus beaux poèmes.

Et si nous arrivons à la nouvelle alliance, que de richesses entassées ! Jésus (qu'on me pardonne d'envisager ce sujet par un côté aussi profane), Jésus y apparaît partout étincelant de poésie, et sa noble figure ravit notre imagination. Il naît dans une crèche, mais le ciel et la terre célèbrent sa venue ; il est d'abord méprisé par la foule, mais sa bonté lui amène les cœurs. Sur le Thabor, la gloire l'environne, et il souffre en Gethsémani la plus douloureuse agonie. Je le vois sur une croix de bois, abreuvé d'outrages et rendant le dernier soupir ; mais je le vois aussi, vainqueur de la tombe, s'élancer dans l'espace et regagner les éternelles demeures. Connaissiez-vous dans toute la mythologie une mine aussi riche en situations dramatiques, en contrastes sublimes, en tableaux émouvants ?

A mesure que j'avance, ma tâche devient plus facile, et quand j'en viens à l'essence même du Christianisme, à sa doctrine, j'ai moins de peine encore à démontrer que la richesse poétique est loin de lui faire défaut. Je n'ai pas, il est vrai, la prétention de prouver que les subtilités métaphysiques et que les discussions engendrées par la théologie sont particulièrement propres à inspirer la poésie. Cela rappellerait par trop la tentative qu'on a faite de mettre en vers l'arithmétique ou de rimer le code civil. Ah ! sans doute, si comme on l'a écrit parfois, l'indignation faisait le poète, *facit indignatio versum*, bien des théologiens seraient poètes, assurément. Mais ce n'est pas, je pense, dans ce sens que Juvénal a donné son aphorisme, et ce n'est probablement pas en vue de nos tournois théologiques que Boileau écrivait :

La colère suffit et vaut un Apollon.

Aussi, quand je dis doctrine chrétienne, j'entends m'élever au-dessus des controverses religieuses, dans ces hauteurs serèines où l'on ne voit de l'Évangile que ce que toutes les églises y trouvent d'un commun accord. Or j'affirme que dans la doctrine évangélique ainsi conçue on peut puiser à pleines mains des éléments de poésie. Prenons une à une en effet ses croyances fondamentales, rapprochons-les des doctrines païennes, et nous verrons si l'Évangile ne peut pas largement soutenir la comparaison.

Et d'abord, qu'étaient les dieux antiques ? C'étaient des êtres nés un jour, à qui l'histoire et la tradition accordaient une existence extraordinaire,

mais humaine ; des êtres qui dépassaient les hommes en force et en faiblesse, en qualités et en défauts, en vertus et en vices, des êtres qu'on représente avec un corps et des formes sensibles, vivant dans un monde matériel, où le marbre et l'or jouaient un grand rôle, où le sommeil exerçait son empire, où le vin, l'ennemi de la poésie, s'il en fut, se cachait pour abreuver les lèvres divines sous le nom pompeux de nectar ; c'étaient des êtres soumis à une nécessité aveugle, inflexible, livrés à leurs passions et à la mobilité de leurs vues, des êtres dont la volonté n'était pas souveraine, dont le pouvoir était borné. Que la nature du Dieu de la Bible est plus relevée, plus poétique ! Il n'a ni corps, ni forme sensible, et sa spiritualité fait de lui un être à part ; il n'a ni commencement ni fin et son éternité est comme un gouffre où l'on ne peut regarder sans vertige ; il n'est borné ni par l'espace, et sa toute-présence soutient les mondes, ni par le temps, et sa toute-science sonde les cœurs ; il sait enfin s'occuper de la terre, et tandis que les dieux antiques, relégués dans leurs hautes demeures, laissaient de temps en temps tomber sur le monde un regard dédaigneux, le Dieu biblique est le père des hommes, et son nom est amour.

Si maintenant nous abordons l'avenir de l'humanité, ce vaste sujet d'études poétiques, c'est encore au christianisme, me semble-t-il, qu'appartient la victoire. Pour les anciens, il est vrai, l'âme était à peu près immortelle ; on croyait vaguement à une autre vie, et les poètes dépeignaient sous des couleurs humaines les joies des bienheureux et les supplices des damnés. Ces bosquets ombragés que ne

visitaient jamais ni l'ardeur du soleil ni la violence des vents, ces plaisirs purs que goûtait le sage, et d'autre part les douleurs des méchants, les Danaïdes et leur tonneau sans fond, Sisyphe et son rocher, Tantale et sa soif dévorante sont sans doute des productions qui ont leur côté poétique. Mais cette croyance en la vie à venir n'était alors qu'une hypothèse, et l'hypothèse sur ce point peut-elle enflammer un poète qui, pour exprimer une idée, a tant besoin de la sentir ? Ah ! que la doctrine scripturaire est plus émouvante, partant plus poétique ! Pour le chrétien, l'immortalité n'est pas une espérance, c'est une réalité vivante dont il est sûr comme des battements de son cœur. L'homme, arrivé au bout de sa carrière, ne désespère pas ; il sait que, pour entrer au royaume des cieux, il faut passer par le sépulcre, et que son âme rachetée, à l'abri d'impures atteintes, savourera un éternel bonheur. Plus bas, c'est le royaume des ténèbres, le ver qui ne meurt point et le feu qui ne s'éteint point ; c'est-à-dire l'état terrible et douloureux où l'âme gémit et sonpire, saturée qu'elle est de péchés, de blasphèmes et de remords. Quand on rassemble ainsi les traits divers dont la Bible nous peint l'avenir de l'humanité, est-il possible de comparer les supplices du Tartare aux misères des réprouvés et les douceurs de l'Elysée aux radieuses splendeurs de la vie éternelle ?

Jusqu'ici, en étudiant la doctrine chrétienne, je n'ai pas prononcé le nom de Jésus-Christ. C'est que, pour soutenir ma thèse, je ne voulais tout d'abord invoquer que des croyances dont le paganisme ancien possédât au moins une image. Mais il faut maintenant montrer toute notre richesse. L'homme pécheur

a dans son âme un je ne sais quoi qui le tourmente. Quelle source de poésie ! Cette inquiétude de l'âme était-elle connue des anciens ? Mais Dieu envoie sur la terre son Fils unique avec la mission de sauver ce monde qu'il aime. Quelle source de poésie ! Cet amour était-il connu des anciens ? En jetant les regards sur ces deux pôles de la foi, la chute et la Rédemption, n'est-on pas forcé de reconnaître qu'il y a là des éléments inépuisables et que ces vérités sont aussi fécondes pour l'imagination qu'elles sont à nos yeux salutaires pour l'âme ?

La poésie de la morale, quand il s'agit de Jésus-Christ, découle tout naturellement de celle que nous trouvons dans sa doctrine. Quelle impression nous laisse la morale étudiée dans la mythologie ? On a le droit, sans injustice, de regretter sa pauvreté. Je sais bien qu'une loi innée, inscrite dans les cœurs avant de l'être sur la pierre, impose de tout temps à chacun des obligations. Je n'oublie pas non plus que plusieurs philosophes, pour lesquels nous n'aurons jamais trop de respect et trop de gratitude, ont donné de sages préceptes et établi de sérieux devoirs. Mais ces notions instinctives du bien et du mal, mais ces tentatives de réformes tenaient-elles en rien au paganisme ? Non ; la mythologie ne s'opposait point aux passions et elle ne fournissait pas à l'imagination ces combats intérieurs de l'âme, si poétiques, si émouvants. De plus cette morale de l'instinct individuel, cette morale même des plus grands philosophes ne pouvaient guère, à cause du principe qui les inspire, emporter les âmes bien haut. Accomplis le devoir et tu seras récompensé ; mène une vie honnête et tu auras une existence glo-

rieuse; donne de bonnes œuvres et en échange on te donnera le bonheur. Un tel mobile suffit-il à créer de grandes pensées ? Le commerce fui-il jamais poétique ? Ah ! que la morale biblique est plus noble dans son principe, plus riche dans ses résultats, plus féconde dans sa poésie ! Son principe, c'est désormais, non l'intérêt, mais la reconnaissance envers ce Dieu qui offre le salut, et c'est du sein de ce principe que sortent, pour s'épanouir et se répandre dans le monde, les merveilles de l'amour chrétien. La charité, la fille aînée du Christianisme, prend son essor sans hésitation, sans crainte, sans calcul. Elle va, à travers les mers, donner aux sauvages, avec les lumières de l'Évangile, les bienfaits de la civilisation ; elle s'assied au chevet des malades et au foyer des indigents, apportant à leur corps des soulagements et des consolations à leur âme ; elle entre dans la maison de l'affligé et la porte entr'ouverte par elle laisse passer le rayon de soleil de l'espérance. Elle s'exerce enfin, malgré tous les dangers, au prix de tous les sacrifices, comme nous l'avons vu récemment à Paris, dans cette catastrophe épouvantable, qui a ému nos cœurs d'une immense pitié, et qui, frappant de nobles femmes dans l'accomplissement d'un devoir de miséricorde, a été pour tant d'autres, et en particulier pour de modestes travailleurs, l'occasion de dévouements d'autant plus héroïques que la plupart sont demeurés obscurs. Ah ! ne trouvez-vous pas, si l'on peut toutefois envisager un tel sujet au point de vue qui nous occupe, que ces entassements de généreux efforts, d'abnégation et d'oubli de soi-même fourniraient à la poésie de douloureuses, à coup sûr, mais puissantes inspirations ?

Il serait aisé, maintenant, pour compléter la démonstration, d'aborder le terrain des faits et de prouver que, dans les divers genres, lyrique, épique ou dramatique, l'influence chrétienne a produit des ouvrages d'une singulière valeur. Mais une telle étude nous conduirait trop loin et il n'est que temps de conclure. Toutefois, avant de finir, je veux examiner une objection qui s'élève peut-être dans votre esprit au moment où je parle. Oui, me dira-t-on, vous avez essayé de nous démontrer que le christianisme, comme histoire, comme doctrine, comme morale, n'était pas dénué d'éléments poétiques. D'où vient donc que, sauf exceptions (et l'Académie en connaît), il n'y a plus guère de poètes, aujourd'hui que la société est chrétienne, au moins d'habitudes et de nom ? On pourrait répondre d'abord que ce qui a effarouché la poésie, c'est la civilisation moderne. La poésie a besoin de naïveté, de jeunesse ; or, notre époque n'est rien moins qu'une époque de jeunesse et de naïveté. Les nombreuses découvertes d'aujourd'hui sont autant de coups qu'on lui porte ; depuis qu'on a fait de la vapeur ou de l'électricité des moyens de locomotion, par exemple, les voyages n'ont plus rien d'héroïque, et l'on n'estimerait plus suffisantes, comme sujet d'épopée, les pérégrinations d'Ulysse — vingt-cinq ou trente lieues en mer. « Quand on voyageait lentement, dit un auteur contemporain, on se résignait, on n'y pensait pas ; on enviait le vol des oiseaux, les ailes du vent, la rapidité des nuages, toutes choses que nous sommes sur le point d'éclipser en vitesse, et par conséquent de ne plus envier du tout : progrès de plus, poésie de moins. »

Toutefois cette explication serait aisément contredite, et l'on trouve des gens qui prétendent, peut-être avec raison, que les découvertes modernes donnent un autre cours à la poésie, sans la détruire, et, bien loin de l'anéantir, lui fournissent, au contraire, de nouvelles inspirations. Quoi qu'il en soit, il est, à mon sens, une autre raison, qui découle de celle-là, mais qui explique beaucoup plus justement notre pénurie poétique, c'est cette disposition, qu'on appelle ordinairement d'un mot bien complexe et bien lourd, faute de mieux, le matérialisme. Je ne veux rien exagérer, mais il est vrai, quoiqu'on l'ait dit souvent, que notre époque a vu, grâce aux progrès de la vie extérieure, ses aspirations s'abaisser; l'esprit se sent vaincu par la matière, et l'homme disparaît, anéanti, sous la machine. Notre civilisation raffinée a fait les joies si enviabiles qu'on ne désire plus aujourd'hui qu'une chose, l'argent qui les procure. Voilà pourquoi la poésie n'est plus de mise : le papillon voltige-t-il sur les lingots ? Eh bien, je vous le demande, l'absence de la poésie ainsi expliquée. peut-on sérieusement en rendre la religion responsable ? Est-ce sa faute si, au milieu du bruit des affaires, on n'a plus le temps d'écouter le murmure de ses pensées ; si, par le temps prosaïque qui court, on apprend cette seule chose : c'est que deux et deux font quatre, et que quatre valent mieux que trois ? Mais justement c'est elle qui combat cette déplorable tendance. Tout en acceptant, en patronnant les découvertes de l'esprit elle proteste énergiquement contre l'invasion de ce matérialisme qui cherche, sous ces découvertes, à étouffer l'esprit qui les créa. Et l'on voudrait la ren-

dre solidaire d'un mal contre lequel elle lutte avec tant d'ardeur ! Ah ! s'il n'y a plus de poésie à notre époque, ce n'est certes pas parce que le monde est chrétien ; au contraire, c'est parce que plutôt il ne l'est pas assez. Que l'on devienne plus croyant, et l'on sera plus poétique ; qu'en notre temps l'esprit triomphe du matérialisme, et libre alors de toute étreinte, il s'élancera vers les régions éthérées, sur les ailes victorieuses de l'espérance et de la foi. Connaissez-vous un homme bien doué, pur des dispositions mercantiles du siècle, animé du souffle chrétien ? Qu'il prenne sa lyre, qu'il chante, et ce sera un grand poète. Le passé sur ce point garantit l'avenir ; or, le passé nous a prouvé qu'un auteur de génie peut puiser ses inspirations aussi bien aux pieds de l'Éternel que sur les sommets de l'Olympe, et que les fleurs de la poésie ne croissent pas plus fraîches aux côteaux de la Thessalie que sur les rives du Jourdain.

GUSTAVE FABRE.



UN LA FONTAINE LANGUEDOCIEN ¹

Cette dénomination n'implique nullement une idée d'égalité entre le poète que je voudrais faire connaître, et l'immortel fabuliste qui est, par excellence, le poète national de la France. Elle répond cependant à une réalité, et ceux qui voudront bien lire les quelques passages que je citerai nécessairement au cours de cette étude n'auront pas de peine à s'en convaincre.

M. Bigot jouit dans Nîmes, sa ville natale, d'une popularité de bon aloi qui n'a jamais fléchi, depuis quelque trente ou quarante ans. On sait trop combien les passions ont été vives entre les partis politico-religieux qui se partagent la ville où courent les taureaux. M. Bigot, qui appartient au culte réformé, et qui manque rarement l'occasion d'affirmer ses convictions religieuses, M. Bigot, dis-je, a la joie d'entendre, chaque année, quelque'une de ses fables débitée et vivement applaudie dans les réunions catholiques. A l'Académie de Nîmes dont il fait partie depuis longtemps, on l'entoure d'égards particuliers. Cet accord persévérant d'une élite et du peuple sur une œuvre soumise, durant

(1) M. Bigot, auteur des *Bourgadieiro* (contes faubouriens). Il a encore composé : *Li Bouloun de guétro*, — *Li fleuyo toubado*, — *Li Flou d'armas*, — et un recueil de poésies françaises : *Les Réves du Foyer*.

près d'un demi-siècle, à la double publicité de la rampe et de la presse, prouve en sa faveur. Dans ces fables, il y a évidemment *quelque chose* ; c'est ce *quelque chose* dont je voudrais bien expliquer la nature.

Les lecteurs qui ont vaguement entendu parler de la résurrection de nos littératures méridionales seront tentés de prime-abord de prendre M. Bigot pour un félibre. Il s'en sépare au contraire absolument, parce qu'il ne parle pas le provençal, et surtout parce qu'il a moins d'ambition. Mistral et les félibres n'aspirent à rien moins qu'à créer une littérature rivale de la littérature française ; il ne faudrait pas les pousser beaucoup pour leur faire dire, à pleine voix, que leurs maîtres, à eux, valent bien les grands maîtres du xix^e et du xvii^e siècle. M. Bigot, qui me paraît un piètre voyageur, n'est jamais allé plus loin que Beaucaire ; il n'a jamais franchi le pont de Tarascon. Aussi, je vous prie, oyez comme il s'exprime modestement :

« Je n'ai pas la prétention d'écrire une *langue*, mais un *patois*, le patois de ma ville natale, l'idiome de nos travailleurs, avec sa rudesse et son harmonie.

» J'ai essayé de noter ce bruit qui s'éteint, — ce bruit que j'ai entendu autour de mon berceau, qui a séché mes premiers pleurs, et provoqué mon premier sourire. »

Avis aux chartistes qui étudient les vieux dialectes.

Qui ne connaît la fameuse question plus spirituellement naïve qu'authentique posée par La Fon-

taine : Saint Augustin a-t-il autant d'esprit que Rabelais ? On me pardonnera de la renouveler pour M. Bigot : A-t-il vraiment autant d'esprit que La Fontaine ? — Répondons à notre aise : Il est des points par où ils se ressemblent ; il en est quelques-uns par où M. Bigot se révèle supérieur (j'espère en apporter des preuves tout à l'heure) ; enfin, et ceci n'étonnera personne, il y a chez La Fontaine une perfection d'art qui ne supporte aucune comparaison d'ensemble.

M. Bigot ressemble à La Fontaine en ce sens qu'il croit à la réalité des êtres créés par son imagination ; il a la puissance d'illusion qui crée des âmes : « Les êtres imaginaires auxquels il donne la vie se détachent de lui, s'imposent à lui, le mènent, et l'intensité de l'hallucination est la source unique de la vérité. Je crois que cette espèce d'esprit est le premier de tous (1). »

M. Bigot le possède à un haut degré. Quand il a raconté lui-même une histoire un peu déconcertante, il en est le premier stupéfait, et il la commente avec son lecteur, comme s'il s'agissait d'un récit fait par une tierce personne, et d'une authenticité absolument incontestable. Le loup vient de recevoir du cheval un coup de pied énorme, un coup de pied comme il ne s'en est jamais donné en Camargue. Jugez donc :

S'endoumajé siei cousteleto,
Perdegué dous litre de san,
Li quatre dén d'aqui davan
Et li veire de si luneto.

(1) Taine : *Nouveaux essais de critique et d'histoire*.

A l'idée de ce beau massacre, le poète s'épanouit et s'enthousiasme, puis, comme indigné qu'on puisse douter de l'authenticité du récit, il apostrophe les sceptiques :

Qu'ou vougués ou qu'ou vougués pa,
Véj'aqui 'n cò de pè cranamén apliqua.

M. Bigot professe une sorte de culte pour La Fontaine, qu'il traduit, on le voit bien, *con amore*, mais il lui préfère ses amis les rachalaus, c'est-à-dire les travailleurs de terre, et cette préférence amène dans ses fables d'étranges cacophonies. Un jour, il reçoit, lui républicain, la visite de son cousin Tible-Guêtre, légitimiste quelque peu félibre, et tous deux, pour s'éclaircir la vue, disent-ils, vident force verres. Tible-Guêtre, devenu sans doute tout à fait clairvoyant à la suite de tant de rasades, se met à raconter l'histoire de la *Cigale et de la Fourmi*. Le poète écoute le classique récit, mais cette fois, il n'en veut rien croire :

... Cé qué vous ai counta
Es pas jamai arriva..
Mai tout acò nou fai veire
Qué y'a toujour dé savan
Qué voudrien nou faire creire
Qu'un poilo ès uno sartan.

Et voilà notre poète parti en guerre contre les écrivains en général, contre les archéologues en particulier, même contre son cher La Fontaine, qu'il traite irrévérencieusement de hâbleur.

Nou disoun qué la Cigalo
Dèou pa canta din l'estiou ;
— Sacrébiou !

Digas-mé dé qué pò faire ?...
 — Gachas, mé donoun la maire
 Quan lis éntènde parla
 En disen : Fooou travaya ;
 Lou traval sourtis d'afaire.
 — Oï, mai restoun san ren faire...
 Bando de rascas ! Sufi
 Qué chimaroun dè papi
 Crésoun dé faire marmando !

J'aime cette indignation : M. Bigot se sent gêné aux entournures par son vêtement d'emprunt arrivé de la Grand-Ville, et joyeusement, il jette, par dessus les moulins des garrigues nimoises, sa défroque littéraire. Le voilà rachalan, non plus imitateur, poète original, et comme tout à l'heure il s'enthousiasmait pour son conte nimois, il s'échauffe maintenant contre les conceptions des hommes du Nord. Il défend la cigale, et il a bien raison. Les Athéniens ne portaient d'autre ornement à la tête que la cigale d'or, qui luisait sur leurs cheveux courts et bouclés. Il n'était pas poète, La Fontaine, le jour où il prêtait un rôle ridicule à la cigale harmonieuse chantée par Homère ; il traduisait simplement une légende morose et sage d'un peuple hyperboréen.

M. Bigot a encore ceci de commun avec La Fontaine qu'il excelle à présenter ses fables sous une forme dramatique. Tout parle en son ouvrage, et même les poissons ; le dialogue et l'action marchent de pair pour aboutir à un dénouement digne du théâtre. Seulement, chez lui, les personnages ne procèdent pas comme chez le grand fabuliste du xvii^e siècle. On se souvient de la théorie célèbre du minimum de temps et de matière que créa et pratiqua presque tout le xvii^e siècle classique (1) :

(1) « Avec peu d'incidents et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux depuis le commencement jusqu'à la fin. » (Corneille).

La Fontaine, ami de Boileau et de Racine n'avait garde de la violer. C'est pourquoi le drame est, chez lui, très concis et presque uniquement psychologique. On l'a appelé un drame en miniature, et il mérite parfois si bien ce nom que nous avons de la peine à en distinguer les péripéties, même en nous aidant du microscope de M. Taine. M. Bigot le prend plus à son aise, il développe capricieusement l'idée dramatique qu'il a faite sienne, sachant bien qu'il ne faut pas exiger trop d'efforts même du lecteur le plus perspicace. Voici par exemple *le Loup et la Cigogne*. Chez La Fontaine, tout est spirituellement dit, certes, mais la scène de l'ingratitude du loup ne me paraît pas suffisamment préparée (1).

D'ordinaire les mauvais payeurs y mettent plus de précautions ; ils ont soin de ne pas insulter leurs créanciers au moment précis où ils reçoivent la marchandise : ils savent attendre. Quelques-uns même, comme don Juan, s'appliquent à sauver longtemps les apparences ; ils accablent de politesses ce bon M. Dimanche et sa famille. M. Bigot a fort bien compris cette nécessité d'une hypocrisie provisoire chez un débiteur de mauvaise foi, qui ne devient cynique qu'au bout d'un certain temps. Son loup à lui, oublie de remercier la cigogne, mais il ne l'insulte pas encore.

Tout entier à la joie d'avoir échappé à la mort, il

- (1) Elle retira l'os puis pour un si bon tour,
 Elle demanda son salaire.
 « Votre salaire ! dit le loup,
 Vous riez ma bonne commère ?
 Quoi ! il n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
 Allez, vous êtes une ingrate ;
 Ne tombez jamais sous ma patte ! »

ne pense qu'à se réjouir et il se livre à des danses échevelées en compagnie des animaux du voisinage. Arrive le quart d'heure, difficile entre tous, du paiement. Maître Loup reçoit un petit papier ainsi libellé :

Monsieur le Loup doit à Madame la Cigogne,
Pour un os, à lui tiré du gosier : Dix francs.

Explosion de colère. Toutefois le mauvais payeur se contente de monologuer contre sa créancière ; il se promet seulement de l'esquiver et de déchirer le maudit papier. Mais à quelque temps de là, dame Cigogne commet l'imprudence de rappeler à son terrible client sa petite dette. Alors l'éloquence du Loup éclate avec une force irrésistible : Comment osez-vous me demander quelque-chose ? Usurière, fausse dévote, allez, vous êtes une ingrate, mon sang bout : tenez, filez et ne tombez jamais sous ma patte. » La vraisemblance dramatique est pour le moins aussi bien sauvegardée ici que chez La Fontaine.

J'en dirai autant de la fable célèbre : *le Lion malade, le Loup et le Renard*. La Fontaine prête à son renard un discours admirable de finesse, de grâce féline et de perfidie aristocratique. Mais c'est tout. Le lion a mangé le loup avant même que le lecteur ait eu le temps de s'en apercevoir. Grâce à M. Bigot, nous assistons à toutes les phases de la lutte du renard et du loup :

Moun Réi, san espéra deman,
Et san sourti d'ici, l'avès souto la man ;
Mai perdégus pa tém ; ès caou, batès lou fère.
— Dé qué foou faire ? — Eh bèn ! vou foou agudre un Lou ;
Mai 'n Lou coumo sé déou, un Lou fran royalisto.
Un Lou pouli garçoun, brave ; un Lou de requisto.
Tè lou Lou qué vou foou, ès aqui, vèsès lou !
Et lou Rinar moustravo nosté Lou

Qué sus acò, fier, couflavo soun pitre...

— Vai bén, passo à l'aoutre chapitre.

Entanchén nous, faguè lou Rei ;

Avén lou Lou que foou ; et piei ?

— Piei amoulas vosti cachanto,

Prenès aquel Lou, lou sannas

Et l'espeyas. —

Tou panle noste Lou reculé de tres pas.

— L'espeyas, repeté 'n appuyan noste panto.

La Fontaine n'avait pas eu le temps de voir ce raffinement de perfidie et de bassesse ; en tuant le loup, le renard de Bigot trouve le moyen de le bernier. Et puis cette attitude du loup qui gonfle sa poitrine est-elle assez naturelle ? Enfin la froide cruauté avec laquelle le renard répète sa formule de condamnation complète le tableau.

Qu'on ne m'attribue pas maintenant la pensée de mettre le drame de La Fontaine au-dessous de celui de M. Bigot ; pour le moment, je n'ai à montrer que les qualités de ce dernier, et il est superflu d'autre part de mettre en relief les mérites de son modèle.

Comme La Fontaine enfin, l'auteur des *Bourga-dieiro* est gaulois. Il n'y a pas lieu de s'en étonner si l'on songe qu'une partie considérable de la population nimoise descend des montagnes. M. Bigot représente dans sa ville natale l'élément cévenol, c'est-à-dire celle du Plateau central. Mais les Celtes du Plateau Central ne ressemblent pas tout à fait aux Celtes qui peuplent la Champagne. Ils ont le parler moins délicat et le toucher plus rude. Ce qui domine chez les paysans de M. Bigot, c'est l'observation gouguenarde. Ils ne raillent pas indistinctement tout ce qui se présente à leurs yeux, comme le gamin de Paris, mais quand ils assènent, sur quelque victime bien choisie, quelque énorme plaisanterie, le coup porte généralement.

Le travailleur Nimois, tel qu'il apparaît dans les *Bourgadieiro*, ne peut se défendre d'une certaine admiration pour les rentiers qui portent de beaux habits et font bonne chère, mais il tient à ne pas être dupe. Aussi, comme il se rattrape, lorsqu'il s'aperçoit que Messieurs les poseurs sont des inutiles ou tout simplement des chevaliers d'industrie ! Oh ! alors, il se gratte où ça le démange, il raille le fifre de Garons qui veut être homme d'esprit, le petit toupin qui veut contenir deux casseroles, l'ouvrier carottier, les marchands de peaux de lapins qui se donnent pour des marquis, les dentistes, les lutteurs, tous les cuistres, tous les rastaquouères. Jamais la verve de M. Bigot ne s'attaque aux honnêtes gens, pas plus qu'elle n'offense la pudeur. Quand le poète parle d'amour, c'est avec délicatesse et sans appuyer ; ou bien il raille durement ses propres héros et, bien vite, l'ironie l'emporte chez lui sur la sentimentalité. Un cordonnier amoureux transi rêve ainsi sous la fenêtre de Marianne :

Oh ! que lou ciel es blu !
Es abiya coulou de gardò natiounalo....
Tou dor, mai moun cur véyo et ba la généralo.

Le malheureux amant chante. C'est alors que celle pour laquelle il soupire vide par la fenêtre un baquet d'eau de savon qu'il reçoit sur les épaules. Ainsi procède la muse de M. Bigot : elle jette de l'eau savonnée sur ses propres enthousiasmes. Au fond, c'est la muse du bon sens, qui ne déploie toutes ses ressources que dans la grosse satire. A côté de celle de M. Bigot, l'ironie de La Fontaine paraît presque imperceptible. Voyez par exemple, le lièvre

du fabuliste champenois, se moquant de la tortue.
Il broute, il se repose :

Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure....

Au risque de scandaliser les plus autorisés représentants de la critique classique, j'ose dire que cette flânerie du lièvre manque un peu de vie. Ecoutez le récit abracadabrant de M. Bigot :

Et la Tartugo caminavo.
Mai 'n ouvrissen si gran cisèou
La Lèbre la despasse lèou,
Et lèou ségué mai aréstado ;
Dinc un plantié ramassé 'n énsalado.
Lou tem yé semblavo pa long :
Li férigoulo sentien bon ;
Entré qué n'en vésiè 'no mato,
Pér laire ana si dén aréstavo si pato.
Lou Ca dou Mas dé Gardio èro un paou soun cousin
Y'ané dire bonjour — poudiè pas passa 'nsin.
En aténden lou tem filavo,
Et, plan-plan, coumo un sénatur
Counservatur,
Nosto Tartugo caminavo
Et de la toco sé saravo...

Si quelqu'un, par scrupule littéraire ou par fidélité aux principes de l'orthodoxie classique, hésitait encore à se déclarer convaincu, je le prierais de mettre Shakespeare à la place de La Fontaine. La ressemblance est telle, que personne ne peut la nier. Le dindon de M. Bigot parle comme Hamlet. Oui, dit-il, en présence du singe qui montre la lanterne magique :

Yiou, prénés-ou coumo voudrés
Digué, vese ben quiquometo,
Mai podé pa diré dé qu'es ;
S'es un ase, un jet d'algo ou 'n tayoun d'ouméléto.

Lisez maintenant Hamlet :

HAMLET A POLONIUS.

Voyez-vous, là-bas, ce nuage qui a presque la forme d'un chameau ?

POLONIUS.

Par la sainte messe, on dirait effectivement un chameau.

HAMLET.

Je crois plutôt qu'il ressemble à une belette.

POLONIUS.

En effet, c'est bien là la forme d'une belette.

HAMLET.

Ou à une baleine.

POLONIUS.

Il ressemble beaucoup à une baleine.

On me dira que M. Bigot s'est inspiré de Shakespeare. Je n'en crois rien, pour mon compte, et il faut convenir, en tout cas, que l'imitation n'est point ici un esclavage.

Le sens vif du pittoresque est aidé, chez l'auteur des *Bourgadieiro*, par la richesse du vocabulaire méridional. Un homme compétent a dit qu'il se crée en un jour plus de tropes aux halles qu'en un mois à l'Académie. Qu'eût-il dit, ce délicat, s'il lui eût été donné d'entendre les portefaix du Midi ? Leur langage est aussi coloré que l'écharpe rouge ou bariolée qui enserre leur taille. Pour donner une idée précise d'un homme très maigre, ils vous disent qu'il est gras comme un paratonnerre. Un renard, pour eux, a le têter doux, de même que les loups, quand ils mangent, n'ont pas besoin de cure - dents. En s'abordant, les paysans se touchent, non pas la main, mais les cinq anchois; ils se demandent comment va la botte. Les jours de fête, avec le jus de gigot, ils s'oignent les babines (les lèvres). Tel rentier promène avec majesté son embonpoint sur les boules-

vards ; on vous affirme que vous le fendriez avec l'ongle. Quelqu'un regarde - t - il avec une attention intense ? ses voisins chuchotent qu'il ouvre ses quinquets. Un bavard demande à Jacques le Rachalan pourquoi il boit toujours du vin, jamais de l'eau ; c'est que, répond - il, j'ai peur d'avaler des sangsues.

M. Bigot a recueilli un nombre considérable de ces façons charmantes de parler, et il a ainsi donné à ses fables beaucoup de saveur. Jadis, M. Taine scandalisa presque la Sorbonne, en osant admirer, devant elle, la manière dont La Fontaine parle du petit peuple campagnard. Il apportait cependant, à l'appui de ses affirmations, un exemple bien significatif : « Quiconque, disait-il, a vu les paysans marcher nu-pieds, leur chaussure à la main, pour les faire durer et s'en faire honneur à la ville, comprendra le sel rustique de cet hémistiche de La Fontaine : Ils usent leurs souliers. » — M. Bigot, lui aussi, parle de la chaussure des paysans, mais avec une énergie bien plus grande : contre les trompeurs, il voudrait mettre en branle — il est facile d'imaginer comment — les gros souliers de Myarède qui pesaient cinq livres chacun. Oui, cinq livres. Je ne les ai jamais mis sur le plateau d'une balance pour vérifier, et peut-être bien que M. Bigot exagère un peu, mais quand on voit les gros clous qui forment à leur semelle comme une armure redoutable, on se défend mal d'une certaine stupéfaction.

Les proverbes, d'ailleurs très souvent unis aux métaphores, complètent la physionomie de la langue employée par M. Bigot. L'habitude de s'exprimer par proverbes est, en effet, un des traits carac-

téristiques des peuples primitifs en général, et des paysans en particulier.

Beguen din noste gò, cassen din noste armas,
Et niflen pa jamai pu yun que noste nas,
Disiè toujours Meste Rounzas.

Maitre Ronzas en disait bien d'autres, celle-ci, par exemple : Qu'il tourne pique ou carreau, ceux qui ont beaucoup d'atouts gagnent toujours ; ou bien encore :

Y'a d'oulivo à Toussan, et per Pasquo y'a d'ioou ;
Per Noué, dé touroun ; — et de nabe quan ploou.

Il n'est pas étonnant qu'avec de telles ressources, M. Bigot ait pu composer des tableaux dignes des grands maitres. Ils abondent dans ses fables. Dites-moi si l'esquisse suivante ne peut pas supporter la comparaison avec les plus belles toiles hollandaises :

Un courdougnié résémélaire,
Tou lou jour, ici-sèn, cantavo à plen gousié.
Es pa dou trô d'arjèn qu'èro countèn, péchaire !
Tiravo y canar, lou particuyé !...
Soun veyadou 'sranqua, sa margò, si lezèno,
Viel yé, vièyo crédanço et viel foundaou grésa,
Piei dous ou tres fripel per tapa sa coudeno,
Véjaqui sa fourtuno : on pô la suspésa.

Voulez-vous maintenant une vue attique ?

Êntre li peiro et lis ourtigo,
Ai un mazé din la garigo,
Dou cousta di quatrè Piéloun...
Dimènche y'anaren déjuna — san façoun...
Y'oura 'n plata dé cagaraoulo,
Uno anchoyo, uno çébo, un fló de Raquafor,
Dé bon mous, d'aïgo fresco, et, gacho, lou bon cor !...
Piei, sus la terrasso asséta,
Siman la cartajèno et fuman la bousfardo....

Et qu'on ne se figure pas que M. Bigot fait ici de l'archaïsme : il décrit ce qu'il a vu, ce qu'il voit tous les jours, avec exactitude et avec, en plus, ce je ne sais quoi qui met, sur une œuvre, un cachet de supériorité artistique. Autour de Nîmes s'étendent, sur un rayon de dix à douze kilomètres, des collines presque nues, sèches, rocailleuses, brillamment ensoleillées. C'est là que les Nimois ont construit des milliers de mazets, pauvres petites habitations, à l'aspect chétif, dont quelques-unes assez maladroitement décorées du nom de villa. Devant chaque mazet, un jeu de boules et quelques arbres. On ne saurait rien imaginer de plus rudimentaire, de moins confortable : tout au plus quelques spécialistes avisés savent-ils distinguer sur ces pierres un peu de cette couleur d'or que le soleil des pays chauds met des siècles à poser sur les monuments grecs ou romains. Mais au milieu de ces quelques arpents de terre qui entourent sa pauvre mesure, l'ouvrier Nimois se sent libre et fier comme un citoyen d'Athènes. Il faut entendre, le dimanche, le lundi de Pâques, et le lundi de la Pentecôte surtout, les chansons qui semblent se donner la réplique d'un mazet à l'autre. Puis, levez la tête vers ce ciel bleu, couleur de garde nationale ; admirez la noble architecture des collines endormies sous leurs ruines antiques ; quelques pins, quelques troènes, des cyprès comme dans une villa créée par un Médicis, beaucoup d'oliviers surtout, de ces oliviers pâles qui inspirent au commun des touristes une sorte de dédain attristé, mais que Sophocle a chantés, sur un ton inspiré, dans sa langue divine. Exception faite de tout ce qui touche aux choses religieuses, il

n'existe peut-être pas en France, à l'heure qu'il est, une coutume plus morale, plus noble au sens antique du mot, plus digne d'un peuple libre, que celle qui tous les dimanches fait émigrer tant de Nimois vers leurs mazets (1). C'est dans ce cadre qu'il faut placer ce travailleur méridional dont M. Alphonse Daudet nous parlait naguère avec une sympathie émue, c'est dans ce cadre qu'il faut le voir tel que nous l'a peint M. Bigot :

... sur la terrasse assis,
Humant la carthagène et fumant la boularde.

Aux sujets hollandais et attiques, M. Bigot mêle des tableaux de victuailles qu'aimaient tant Rabelais et les peintres espagnols :

Sian din l'estiou : la taoulo èro souto la treyo ;
Sus la grasiyo larjo, une trancho de bioou
Fumavo et se cousié ; gn'avié per trento soou.
Un pastis, à cousta d'un pla de caousa douço,
Moufle, sourtié dou four embé sa crousto rousso.
Lou Rinar se lipavo en ramouchan acó ;
Viravo, empusavo lou fiò,
Languissié de faire ripayo...

Supérieur dans les petits tableaux de genre, M. Bigot se révèle moraliste expérimenté. On sait combien de négligences La Fontaine s'est permises sous ce rapport ; il place la morale au commencement de ses fables, ou à la fin, ou au milieu, indifféremment, quelquefois il la supprime. M. Bigot moralise presque toujours, et ses conseils constituent la partie la plus importante, sinon la plus piquante de ses fables.

(1) Mgr Besson, tout en protestant contre certains abus, a célébré le goût du mazet, en termes exquis.

Serviteur de Dieu et fils de sa servante, il met en première ligne les devoirs religieux dont il trouve la formule dans le vénérable psautier de sa grand-mère. Il sait quelle est la plus belle prière, et il la commente avec plus de sincère conviction que de bonheur, car il vaut mieux, je crois, ne pas donner au *Pater* de commentaire littéraire ; contentons-nous de le réciter.

Il flagelle l'hypocrisie, l'esprit d'intrigue et le charlatanisme ; surtout il glorifie le travail. Il a consacré au travail un hymne assez bien venu, mais trop visiblement inspiré des livres que Paris envoie à la province. En revanche, il raille, avec beaucoup d'esprit, les oisifs, les ouvriers farfouilleurs, lâches ou gueux, qui courent à l'ouvrage pour y dormir dessus. En général, les conseils que Bigot nous donne respirent l'honnêteté, et ils ne peuvent exercer qu'une bonne influence sur les lecteurs. Une seule fois, il s'est permis une conclusion trop gauloise, et c'est la dive bouteille qui en est cause. Chaque année, les malheureux candidats au baccalauréat doivent prouver, en une docte et copieuse dissertation, que La Fontaine n'est pas du côté de ceux qui trouvent bon que la force prime le droit ; il a voulu simplement constater, en racontant l'histoire du loup et de l'agneau, que la raison du plus fort est toujours la meilleure. M. Bigot laisse de côté cette grave question, mais il se prononce sans hésiter contre l'agneau. Aller boire de l'eau pure, quelle folie ! et quel mauvais exemple. Le loup, en somme, n'a fait que punir très justement l'agneau d'une faute que de bons compagnons ne sauraient jamais excuser. Si vous avez soif, entrez au cabaret,

videz un grand verre de vin, mais, pour Dieu, laissez courir l'eau.

Cette singulière fantaisie du poète détonne parmi ses fables, mais détonne assez agréablement comme une sorte de revanche de la gaieté méridionale sur la rudesse cévenole.

Maintenant il faut bien dire les côtés faibles de notre cher poète : l'emporter sur La Fontaine — tout simplement — ce serait trop beau et on sait que ce qui est trop beau ne dure pas. Cherchons plutôt des jugements qui aient des chances d'être définitifs.

Des écrivains exigeants et des poètes fatigués de courir après la rime se sont plaint maintes fois des difficultés de la langue française ; ils ne se trompaient pas, mais ils commettaient une injustice. Une langue difficile oblige à tourner et à retourner sa pensée jusqu'à ce que soient trouvés des mots exprimant les choses d'une façon adéquate. De là cette plénitude de sens et cette densité d'idées qui sont des marques caractéristiques des chefs-d'œuvre. Au contraire, les langues et les versifications trop faciles induisent les écrivains en tentation perpétuelle de se contenter de l'à peu près. Le patois languedocien rentre, je le crains, dans cette catégorie. Il se traîne à l'ordinaire, au lieu de marcher ferme, et lorsqu'il fournit des mots saillants, il répond moins à un besoin de justesse qu'à une préoccupation de frapper fort ou d'obtenir des effets comiques. Les Languedociens, comme les Français du Nord d'ailleurs, vous diront de quelqu'un qui s'exprime avec facilité, qu'il n'a pas sa langue dans sa poche ; la métaphore est très jolie, très amusante,

mais elle s'applique, si je ne me trompe, au vulgaire bavard tout comme à l'homme instruit, digne d'être écouté. Ce vague de la métaphore est un défaut ; il indique que, dans la pensée de ceux qui l'emploient la distinction ne se fait pas souvent entre la volubilité des paroles et la vraie éloquence.

La Fontaine dit autrement que M. Bigot. En deux mots son aigle met à la raison la pie bavarde : Caquet bon bec, ma mie. Ceci est moins comique que la métaphore méridionale, mais comme c'est bien appliqué, précis, net, fort avec mesure, et nous savons bien d'autre part que, quand il le faudra, La Fontaine saura caractériser, comme il convient, la véritable éloquence.

Les expressions triviales jouent peut-être aussi un trop grand rôle dans le parler des travailleurs Nimois. Je sais bien que les contemporains de M. Zola ont pour ces locutions des indulgences infinies ; encore faudrait-il ne pas les prodiguer autant. L'auteur des *Bourgeois de Nîmes* établit toute la chromatique des gros mots ; mais je me hâte d'ajouter ou de redire qu'aucun de ces mots n'offense la morale. M. Bigot a voulu capter cette verve démocratique du midi, qui se répand en saillies mordantes ; il n'en a voulu rien perdre, pas même les scories. Il est vrai que des gros mots peuvent devenir matière d'art, les réalistes l'affirment et les professeurs de grec qui traduisent Aristophane ne sont pas loin de le croire. Le problème esthétique me paraît plus compliqué que cela. Pour que des locutions énergiques et triviales obtiennent droit de cité dans la république des lettres, il faut que le travail d'une élite vienne s'ajouter au travail de la foule. Je crains que M. Bi-

got n'ait été le seul, ou à peu près, à s'appliquer à cette transformation, et que, quelle que soit son originalité d'écrivain, l'œuvre ne demeure incomplète. Le patois de Nîmes n'a jamais servi qu'à exprimer des idées concrètes et populaires ; il est très rebelle à ce que M. Nisard appelait les idées générales. Je n'examinerai pas ici la difficile question de savoir si le vieil et classique antagonisme entre la démocratie et l'art est irréductible, mais il me semble bien certain que les sensations et les images populaires ne peuvent entrer dans une œuvre littéraire que dans une certaine proportion. Cette proportion, M. Bigot l'a peut-être quelquefois dépassée.

Le reproche le plus grave que l'on puisse adresser au poète Nîmois, c'est d'avoir méconnu une loi essentielle de l'apologue. Tout fabuliste met en scène un être qui est à la fois un homme et un animal, ou un végétal : il doit donc se tenir constamment sur les limites indécises de trois règnes. Sous ce rapport on ne saurait trop admirer *La Fontaine*. Son renard a toute la souplesse, la grâce, la froide cruauté du courtisan, mais il ne cesse pas un seul instant d'être un renard, et dans tout son rôle aucune dissonnance ne se produit. De même le chat représente l'hypocrite, mais il ne perd aucune de ses habitudes félines.

Il est velouté.....

Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.

Il faut, pour en arriver à fondre harmonieusement en un seul être toutes les qualités de l'homme et de l'animal, un grand génie poétique. Poète veut dire

créateur et il est bien vrai qu'un fabuliste de génie crée des êtres nouveaux. M. Bigot oublie souvent qu'il parle des animaux ou des plantes et il ne leur prête que des qualités ou des défauts humains :

Un chaîne, ancien luchaire et fésur d'embarras,
Long d'un bos, où cagnar, sé crousavo li bras,
Et fumavo sa pipo en régardan sa tèro...
Ségu, préchavo pa miséro !
Basti coumo uno touro, éstanlavo où sourél,
Soun esquino de braou, soun vèntre, si boutél,
Sa caravato roujo et sa cheino de mostro.
Tout d'un cò, davan el, à quaouqui pas se mostro
Un rouzé, tafataire, en trachélan vèngu
Où sourél grignouta soun crouchoun de pan du.
Es qué, pareissié pas tro Bén din sis alaïre :
Sa camiso sourtié de si brayo, péchaïre !

Ici la table gâte un peu la poésie. Supposons que M. Bigot eût simplement supprimé ses deux étiquettes, c'est-à-dire le mot Chêne et le mot Roseau, nous aurions deux tableaux admirables. Ce gros lutteur villageois et ce pauvre travailleur étié sont peints de main de maître. Mais le fait que nous nous les figurons comme un chêne et un roseau nous brouille toutes nos idées : un roseau ne mange pas un quignon de pain. La Fontaine s'y est pris tout autrement ; nous voyons que son chêne représente ici l'orgueilleux, mais nous remarquons aussi qu'il n'est aucune de ses actions qui ne convienne à un chêne.

Lorsque M. Bigot ne met pas seulement en scène deux personnages, mais des groupes nombreux, nous assistons à de véritables mascarades : aucun défilé de mardi-gras ne peut en donner l'idée. Regardez, je vous prie chacun de ces personnages :

Doun, li Gal, un matin : *tra-la-la*, troumpétéroun
Cé qué vouyé lou mestre. — Et de suito arrivéroun

Raspayaire, médecin,
 Dérabaire d'agassin
 Et donnaire de recèto.
 Uno vièyo Tartugo, un Our un paou pouèto,
 Un Ase marchan d'anisèto,
 Un Tigre bigarra, mairo de soun endre,
 Un Bou, qué garissié li fèbre dou secré,
 Uno Lèbre, un Caméou, un Lapin de gareno,
 De Mounino à béli doujèno,
 Quaou sa quan d'animaou, enfin, de touto méno,
 Ami dou Rei ou noun, s'envenguèroun ver el,
 Per y'alisa 'n paou la coudenno.

Il ne faudrait pas cependant, par excès de purisme, se scandaliser trop de ces incohérences. Aristophane se donnait bien d'autres libertés. Mais à Aristophane, les puristes pardonnent tout, parce qu'il est ancien et attique ; puis il avait l'optique théâtrale.

Au contraire, l'apologue est un genre délicat qu'il faut traiter avec ménagement. M. Bigot a reçu du ciel une verve, un sens du pittoresque, une force satirique qui ne le prédisposaient pas à être fabuliste, encore moins disciple de La Fontaine. Son imitation peut lui servir quelquefois, elle le gêne plus souvent. Qu'il laisse donc là ces petits récits que, depuis Esope et les fabulistes orientaux, tant d'écrivains s'ingénient à rajeunir ; qu'il vole de ses propres ailes.

Aussi bien M. Bigot réussit d'autant mieux qu'il imite moins, et le contraire est aussi vrai : il a essayé quelquefois de mettre en vers languedociens les sujets romantiques qui obtenaient tant de succès, du temps de Millevoye. Ces vers ne manquent pas de grâce, mais ils n'ont rien de remarquable et quelquefois ils semblent se traîner. Tels sont par exemple les petits poèmes qui ont pour titre : *T'aïme*

(je t'aime), *L'Enfan mor* (l'enfant mort), *Gramécis* (Merci). M. Bigot, qu'il me permette de le lui dire, me paraît moins heureux encore, quand il veut faire entrer des abstractions dans ses fables. Voici comment il moralise le bon peuple :

Cé qué l'on semeno on recolto :
 Quaou camino san fé, bouto, és lèou aresta.
 Mai quan on marchò dré, qu'on voou la vérita,
 La justico, la liberta,
 Foou jamai perdre counfienco.
 Anén ! cargo toun fai, fai toun obro en counscienco.
 Yeui és nivo, déman lou sourél lusira.
 Patienço ! Patienço ! Patienço !
 Et lou revioure poussara.
 Et cé qué té foou, Diou t'ou mandara !

Je reconnais que la sagesse politique et la plus pure morale parlent par la bouche de M. Bigot, mais qui ne voit combien tous ces mots abstraits manquent de vie ? Ce passage ne renferme qu'un vers heureux, et il se trouve que ce vers a une saveur très méridionale : *Lou révioure poussara* (le revivre poussera).

Par contre, M. Bigot traite supérieurement les sujets où il peut peindre les mœurs locales et s'inspirer de ses souvenirs personnels. Je trouve délicieux entre tous le *Bonnet de mon oncle Jacques* :

Moun oncle Jaque avié 'n bouné,
 Un bouné blan qu'escaludavo ;
 Sus sa testo èro toujour dré,
 Dré, mèmo quan l'aouro boufavo.
 Quan, pèr joul dou tèm passa,
 Dé l'ouro de yeui me destaque,
 Davan mis yeul vèse dansa
 Lou bouné dé moun oncle Jaque.

Coumo èro esta 'n paou courdougnié
 Caoussavo éncaro très pratiquo.
 Toujour cantavo à plén gousié
 Li viels èr de la Républico.

Dounavo i paouris éstroupia,
 Mai cridavo i gayar flanèlo :
 — Cassibrayo ! anas travaya ! —
 Et, foutraou, batié sa sémèlo.

Proche *Calvas* avié 'n mazé
 Oû mitan d'uno bèlo vigno.
 Trento an avié lima si dé
 Pèr léva dé peïro et d'èspigno ;
 E li voulur yé prégien tou :
 — Mai, qué lou plouvins t'adraque ! —
 Mayavoun quan vésien lou bou
 Dou bouné dé moun ounce Jaque.

Délicieux encore est *Le vieux Maître d'École* :

Ero bon coumo lou pan,
 Si très méntoun gras penjavoun,
 A si brayo qué toumbavoun
 Souvèn mandavo la man.
 Mai sa man éro pa molo,
 Soun cô d'yeul éro pounchu ;
 En tan bèn sabavo du,
 Noste viel mestre d'éscolo.

.....
 Sian dé testo duro et folo
 Mai piei, où pregnié pa'ou vïou :
 Ero un ome dou Bon-Diou,
 Noste viel mestre d'éscolo.

Pa pu lèou qu'avié dina,
 Fasié soun som, pechairéto !
 Yé rescoundian si lunéto,
 Y'escampavian soun taba.
 Nosto plumo lou gratavo
 Souto lou nas tou plan-plan....
 Zou ! yé mandavo la man,
 Et piei tournamaï rouncavo.

Pagavian très fran per més ;
 Mai li très quar de l'annado,
 Per l'arjen d'uno mésado
 Y'navian dous à la fés.
 Quan la glaço éro i rigolo,
 A chacun, faouto dé miel,
 Fasié pourta soun gavel,
 Noste viel mestre d'éscolo.

Et bévié fres din l'estiou,
 Ménavo uno vido ounesto
 Et laissavo tou lou resto
 A la gardo dou Bon-Diou.
 San rên din sa denièrolo,
 Péchaïre ! et san déoure rên,
 Mouriguè paoure et couden
 Noste viel mestre d'écolo.

J'éprouve quelque embarras à parler du « Psautier de feu ma Grand'mère. » Nîmes et ses environs ont été longtemps la terre par excellence des violentes dissensions religieuses. Des gens, que je ne crois pas bien informés, prétendent qu'il en reste quelque chose. Est-ce une raison de taire l'admiration littéraire que m'inspire la poésie de M. Bigot ? Non, sans doute. Il me semble que le poète a su mettre dans ces quelques vers tout un héritage de sentiments religieux :

Embé toun fourèou dé futèno
 Qué sé baro émb'un cabiyé,
 Embé toun écrituro ancièno,
 Libre qué ma gran lèjissié,
 Val ! n'agues pa poou qu'esfoulisse
 Toun papié pu jaoune que blan ;
 Es embé respé qué t'ouvrisse,
 Viel siaoume de ma paouro gran.

En te vesén, viel siaoume, crése
 Qés assétado à moun cousta ;
 Coumo lis aoutri lés, la vése
 Sus nosto eiréto tricouta ;
 Vése soun juste de sarjéto,
 Soun coutiyoun coulou café,
 Soun yeul viou dariés si lunéto,
 Soun èr bon souto soun coulfé.

A quoi bon relever certaines allusions historiques ou doctrinales que renferme le petit poème ? Il ne faut point chercher du duvet sur un œuf, comme il est dit dans la *Nimoise*, et j'aime mieux rappeler à

M. Bigot des paroles de concorde et de paix qu'on ne se lasse jamais d'entendre :

Se nosti viel éroun din li batesto
Per catouli, gorjo-negro ou jasioou,
Embrassen-nous ; Diou réglara lou resto.

Quand on arrive à la fin des *Bourgadieiro*, on ne peut se défendre d'un sentiment de mélancolie. Ces fables, qui pendant deux générations ont soulevé, dans tous les partis, des applaudissements unanimes, pendant combien de temps encore seront-elles comprises ? La majorité de la population nimoise parle patois à l'heure qu'il est, mais ce patois se ressent de l'invasion du français. L'école obligatoire tuera l'état d'esprit qui a donné naissance aux *Bourgadieiro*. On ne porte plus de bonnet à la mode de l'oncle Jacques, parmi les cébans des quartiers pauvres. Tous ou presque tous savent lire, ils se fournissent d'habits fin de siècle dans de grands magasins construits sur le modèle du *Bon Marché* ou du *Louvre*. Ils sont allés à Paris en grand nombre, ils se feront tous un devoir de visiter la prochaine exposition. Saluons donc avec respect tous ces ouvriers Nimois peints par M. Bigot : cébans, cardeurs, rachalans, taffetassiers ; saluons-les, car nous ne les verrons plus. Les générations nouvelles continueront, pendant quelques années, à applaudir les *Bourgadieiro*, mais ce sera par une sorte de plaisir archaïque mêlé de curiosité littéraire, elles applaudiront pour se donner à elles-mêmes une preuve irrécusable de leur supériorité intellectuelle sur les générations précédentes. Avant la fin du *xx^e* siècle, il ne se trouvera dans Nîmes, pour s'occuper du patois, que quelques journalistes parisiens

ou quelques érudits allemands. Mais personne ne pourra le leur expliquer, et comme les Allemands ont la spécialité de bâtir des châteaux dans les nuages, comme ils ont plus d'assurance que nous, ils vont imaginer toutes sortes d'hypothèses ingénieuses et absurdes sur nos chères locutions méridionales. Bien entendu, ils réduiront au silence nos professeurs de l'Ecole des Chartes. Ceci arrivera inévitablement. Moi, qui ai parlé patois dans mon enfance, je ne comprends plus certaines expressions employées par M. Bigot. Pour indiquer que quelqu'un est très pauvre, on dit dans le Midi qu'il tire aux canards. D'où vient cette façon de parler ? Peu de gens sauraient le dire. Voici comment l'explique M. Bigot : « Je crois avoir ouï dire qu'un pauvre armurier, il y a longtemps de cela, avait eu l'idée d'attacher, à deux ou trois longues perches, des canards auxquels on pouvait tirer, moyennant une contribution de tant pour chaque coup de fusil. Le canard touché devenait la propriété de l'heureux tireur.

« Sans doute d'adroits chasseurs dépouillèrent un peu trop souvent les perches de notre armurier, car il quitta ce genre de travail, qui ne lui avait pas fait faire fortune, tant s'en faut.

» Plus tard, par corruption sans doute, on a confondu l'armurier malheureux avec les malheureux tireurs qui ne touchaient jamais le but. De sorte qu'aujourd'hui, « tirer aux canards, » signifie : être tout à fait dans le besoin ; tirer le diable par la queue, etc., etc.... »

Faisons des vœux pour que quelque érudit nimois sauve promptement de l'oubli dont elles sont menacées toutes ces richesses linguistiques,

Une autre espérance reste peut-être aux admirateurs de M. Bigot et de toute notre littérature locale : la décentralisation. Il est certain qu'on parle beaucoup de décentralisation, depuis quelques années, et il paraît que les Chambres s'occupent de ce grave sujet. Il ne faudrait pas cependant se laisser aller à des illusions dangereuses. Tous, nous souhaitons la décentralisation avec ardeur, mais nous savons bien qu'en pareilles matières, les lois importent beaucoup moins que les mœurs. La décentralisation ne deviendra un fait heureusement accompli que lorsque le perfectionnement de l'outillage commercial et industriel, le développement de l'activité intellectuelle, la disparition de quelques préjugés de clocher auront rendu possible une lutte courtoise et à peu près égale avec Paris. Seulement, pour mener à bien cette réforme, quelle somme d'instruction ne faudra-t-il pas ? Et je me demande, au milieu de cette fièvre intellectuelle et commerciale, ce que deviendra notre patois. Les commerçants voyagent beaucoup, ils s'occuperont d'anglais ou d'allemand, à moins que ce ne soit d'italien ou d'espagnol ; quant aux lettrés, ils s'appliqueront longtemps encore à rester en contact permanent avec la capitale. Cet ensemble de circonstances nous autorise à prédire, avec une certitude trop grande, la disparition à peu près totale mais, espérons-le, non définitive, de notre patois. Ce qu'on dit de la religion est pour le moins aussi vrai des traditions et des langues locales : un peu de science en éloigne, beaucoup de science y ramène. En vue de cette éventualité, recueillons précieusement toute cette littérature, héritage d'un passé intéressant. Nos villes du Midi

ne sont pas des villes américaines ; elles ont une histoire. Jadis, elles vécurent en républiques indépendantes, trop indépendantes peut-être du centre et du nord de la France. Elles en sont presque réduites aujourd'hui à se glorifier d'une préfecture. Evidemment, une réaction se prépare, la vie provinciale renaitra, elle débutera modestement, elle se contentera d'abord de faire un choix parmi les idées, les mœurs et les modes de Paris, puis nos arrières-neveux verront, car..... En aucun cas l'indépendance — je parle d'une indépendance complète — ne pourra s'étendre jusqu'à l'idiome. Sans doute, nos voisins les Provençaux ont de vastes ambitions. Eux, se piquent de parler une langue et non un patois : ils pourraient bien avoir de graves mécomptes. Il semble aussi que M. Bigot ait entretenu sur ce point quelques vagues espérances : il fait entendre, dans une de ses fables, qu'un ouvrier Nimois pourrait composer un livre aussi bien qu'un savant de Paris. C'était peut-être vrai jadis, c'est certainement vrai pour M. Bigot ; il nous faut désormais renoncer à cette conviction si douce pour notre amour propre local. On trouvait autrefois, parmi les travailleurs de la bourgade, beaucoup d'hommes intelligents ou même très intelligents, ne sachant ni lire ni écrire ! Ceux-là pouvaient créer ou conserver des expressions vives, riches et pittoresques. Mais aujourd'hui, sauf de très rares exceptions, les illettrés ne se recrutent que parmi les médiocres ou les gâteux. Les ouvriers un tant soit peu intelligents, lisant des journaux ou des feuilletons, quelquefois des livres, sont déjà devenus des *Francimans*.

Cet état de choses pourrait nous faciliter l'obten-

tion du droit de cité pour notre poète Nimois dans la République française des lettres. Les Parisiens ont fait bon accueil au grand Mistral, à Roumanille, à Aubanel, et à quelques autres ; ils s'effraient un peu, je crois, du nombre de poètes qui riment entre le bas Rhône et les Alpes. Nous leur présentons, nous, un écrivain qui ne demande pas, certes, une aussi grande place que celle de Mistral, et qui s'annonce comme le dernier représentant d'une littérature.

Walter-Scott, dans le *Chant du dernier ménestrel*, nous a laissé un portrait touchant du barde qui n'aura pas de successeur :

« Le chemin était long ; le vent était froid,
Le ménestrel était infirme et vieux.
Ses joues flétries et ses cheveux gris
Semblaient avoir connu des jours meilleurs ;
La harpe, la seule joie qui lui restât,
Était portée par un pauvre petit orphelin.
C'était le dernier d'entre les bardes
Qui avaient chanté la chevalerie des frontières.
Mais, hélas ! ces temps avaient fui,
Ses frères harmonieux étaient tous morts ;
Il désirait les rejoindre et se reposer.

M. Bigot ne ressemble pas du tout à ce mélancolique héritier des vieux bardes. C'est un allègre vieillard, au sourire sympathique, qui porte vaillamment le poids de la vie. Pendant la journée, il exerce, au rez-de-chaussée, son métier de marchand de vins, ce qui expliquerait peut-être son peu de sympathie pour l'agneau de la fable, lequel était un simple buveur d'eau. Le soir venu, il monte au premier étage, et c'est là qu'il reçoit la visite de la Muse. Bref, M. Bigot réalise le type du parfait Nimois, honnête homme et bon patriote, fier de sa

grande patrie, la France, mais gardant une préférence de cœur pour sa petite patrie : les environs de la Tour-Magne. Il a pour principe de lutter énergiquement contre le malheur, quand il le faut ; mais il s'applique à ne rien perdre de la gaieté saine du travailleur, car dit-il :

Le mauvais sang reste à qui se consume.
Après la pluie arrive le beau temps.

Je souhaite que ce beau temps se prolonge pour M. Bigot (1).

Abbé DELFOUR.

(1) Ce vœu n'a pas été exaucé. M. Bigot est mort le 7 janvier 1897.

NATOIRE

PEINTRE NIMOIS ¹

De notre riche galerie d'ancêtres une seule figure a séduit un concurrent, celle de *Natoire*.

Il est bon que, répondant à notre appel, une plume ait entrepris de faire revivre et de louer cet artiste ; car, si l'un de nos boulevards porte son nom, on ne peut affirmer que ce nom soit populaire, qu'à beaucoup il rappelle des souvenirs nets et exacts ; que la vie de celui qui l'illustra soit connue comme elle le mérite ; que son œuvre soit appréciée dans son ensemble et dans ses détails à sa juste et haute valeur.

Sachons donc gré à qui s'est efforcé de remettre aux regards des uns notre héros en lumière, de le dévoiler aux autres, de le vulgariser enfin, pour l'orgueil de notre cité. CHARLES-JOSEPH NATOIRE, en effet, n'est pas seulement notre compatriote de ce département ; il est plus encore pour nous, il est précisément notre concitoyen.

Avec le mémoire, nous le voyons naître, à Nîmes,

(1) Du rapport présenté par M. Paul Clauzel, secrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes, sur le concours de 1896, nous détachons les passages ci-dessus :

le 3 mars 1700. C'est le deuxième enfant d'une famille nombreuse, qui en comptera jusqu'à douze.

Nous le suivons à Paris, où il est envoyé, à dix-sept ans, pour se perfectionner dans la pratique d'un art, que son père, sculpteur et architecte habile, cultivait aussi avec succès, et dont il lui avait enseigné les premiers éléments.

Le célèbre peintre François Lemoine (1) le reçoit dans son atelier.

Prix de Rome en 1721, il devait, dit le manuscrit, être remplacé, comme pensionnaire de l'Académie de France dans la ville éternelle, par un de ses compatriotes, « qui eut son heure de célébrité méritée pour la peinture religieuse, Pierre Subleyras. »

à 56 ans - 1727
le 28 Nov. 1799

Pierre Subleyras est né en 1669 à Uzès (2).

Saluons, en passant, cette ville voisine, qui s'enorgueillit à juste titre de tant de nobles enfants, et qui peut, ce semble, passer pour une pépinière de grands peintres, puisqu'il en est parmi ses fils, comme Subleyras et Sigalon (3), que l'immortalité a touchés déjà, et d'autres qu'elle guette, comme Roybet (4) et tel de nos plus vénérés confrères (5).

L'auteur nous montre la renommée de Natoire si rapidement grandissante, à Rome d'abord, à Paris ensuite, où il était retourné après son temps règle-

(1) Né à Paris en 1688 et mort en 1737.

(2) Mort à Rome le 28 mai 1749.

(3) *Xavier Sigalon*, né à Uzès vers la fin de 1788 et mort à Rome le 18 août 1837.

(4) Né à Uzès le 12 avril 1840.

(5) *M. Melchior Doze*, né à Uzès le 16 décembre 1827.

mentaire d'études, que, le 31 décembre 1734, malgré sa jeunesse, l'Académie Royale de peinture l'admit parmi ses membres. Il devait en être plus tard élu directeur.

Nommé adjoint à professeur, le 2 juillet 1735, professeur, le 2 juillet 1737, il remplit cette fonction jusqu'au moment où, sa réputation et ses succès forçant le choix du souverain, le roi lui accorda la place de directeur de l'Ecole de Rome (1751).

Il remplaçait François de Troy (1), que son grand âge avait décidé à demander son rappel, mais qui mourut au moment de quitter l'Italie.

Il eut pour successeurs, au bout d'un quart de siècle environ, exactement en 1774, et non en 1775, comme l'allègue le mémoire, Hallé, qui fit l'intérim en attendant le titulaire, et Jos. — Marie Vien (2), un de ses plus distingués disciples, dont la gloire devait, en la dépassant, augmenter celle du maître.

Après nous avoir fait assister à l'épanouissement d'un bonheur sans mélange et d'une renommée toujours croissante, l'auteur nous montre l'orage fondant à l'improviste sur son héros. Il nous conte Natoire judiciairement poursuivi par un élève, un sieur Mouton, que le directeur avait cru devoir exclure de l'école ; condamné, le 20 mars 1770, par un arrêt sévère et souverain ; retiré à Castel-Gandolfo, où il s'éteint, le 29 août 1777, dans les bras de sa sœur aînée, Jeanne-Marie, qui, à son exemple, cultivait les arts, et qui, avec une abnégation parfaite, un dévouement sans réserve, une constance absolue,

(1) Né à Paris en 1676 et mort à Rome en 1752.

(2) Né à Montpellier en 1716 et mort en 1809.

T. XXI, Juin 1897.

avait voulu être, en même temps que son élève assidue et reconnaissante, la compagne fidèle de son existence, le ferme soutien de son labeur ; qui eut enfin la pieuse tristesse et l'émouvante consolation de recevoir son dernier soupir et de lui clore les yeux.

Ainsi se justifie la devise que l'auteur a choisie pour son travail : *Extrema gaudii luctus occupat*.

L'œuvre de Natoire est considérable. Le biographe en donne une appréciation générale. Il s'est proposé d'en dresser un catalogue, aussi complet qu'il l'a pu quant au nombre, précis quant à la situation actuelle.

Il indique qu'elle comprend des tableaux d'histoire et des sujets de décoration murale, un grand nombre de dessins et de sanguines estimés, des estampes habilement gravées à l'eau forte, une série charmante de modèles fournis aux manufactures des Gobelins et de Beauvais.

Le manuscrit mentionne en ces termes « un très-beau tableau figurant au musée de la Cité-Foulc, et représentant *Cléopâtre recevant Antoine à sa table*. Cette toile donnée par l'État en 1878 est une des œuvres capitales de l'artiste nimois, et qui peut donner une mesure exacte de ses qualités et de ses défauts ».

Cette constatation aurait dû pousser l'auteur à détailler cette intéressante et belle peinture.

Dans une vaste pièce en marbre polychrome, laquelle est ornée de quatre colonnes, de nombreux convives entourent une grande table. Cléopâtre, à demi étendue sur une couchette, regarde Antoine, tandis qu'elle met des perles précieuses dans un vase que lui présente une jeune esclave. Deux en-

fants lui offrent des fleurs qu'ils puisent dans une corbeille posée à ses pieds. Antoine, couronné de laurier, lève sa coupe et semble applaudir aux prodigalités de la reine. Des esclaves apportent des mets fumants et des fruits. Des musiciens, placés dans une galerie supérieure, font entendre leur concert. Au milieu du tableau, un intendant debout donne des ordres. Sur le premier plan, un chien couché. Dans le coin à droite, un joueur de guitare a pour pendant un esclave nègre. Ces trois figures, se détachant en vigueur sur les personnages du second plan, font valoir la lumière douce que projette la lampe sur les principales parties de la scène.

Comme appréciation, l'auteur écrit : « Cette toile « rappelle, dans une certaine mesure, *si parva licet componere magnis*, par sa composition et l'harmonie de l'ensemble, par la manière large avec laquelle sont groupés les personnages, la toile fameuse des noces de Cana, de Paul Véronèse ».

Nous ne saurions partager cet avis. Le biographe, voulant sans doute par ce rapprochement faire l'éloge de son sujet, éloge que la citation latine atténue, du reste, de singulière façon, diminue étonnamment le mérite du tableau, qu'il dénonce comme dépourvu d'originalité. Heureusement pour notre peintre, on peut affirmer que rien de Véronèse ne se rencontre dans la disposition générale. Natoire y est ce qu'il se montre dans toutes ses compositions, empreintes toutes d'un caractère personnel qui leur assure une valeur très particulière.

Il était de son temps. La vérité des détails lui importait d'habitude aussi peu que parfois la pureté du dessin. Avec la négligence commune aux artis-

tes de cette période, il ne prenait pas grand soin de l'époque et des lieux où se passaient les scènes qu'il voulait représenter. Un arrangement heureux, une tonalité harmonieuse, une exécution facile, suffisaient à contenter les mécènes de son temps. Ces habiletés, il les possédait autant et plus qu'un autre. Proclamons aussi à sa louange qu'il savait, quand il le voulait, donner satisfaction à sa nature artistique, en exécutant des morceaux dignes des plus grands maîtres, comme ici, par exemple, la jeune esclave et la poitrine de la reine d'Égypte ; en revanche, dans cette toile même, les têtes, sans excepter celles de ces deux personnages, manquent de caractère. Bien malaisé serait-il de découvrir chez Cléopâtre quelque chose de sa beauté tant vantée et chez Antoine le moindre indice de sa mâle énergie. Enfin, cette grande composition n'offre pas le plus mince détail égyptien : l'architecture, les costumes, les instruments de musique n'ont rien de ce pays et de cette époque, rien même d'aucune époque bien définie.

Avec le mémoire disons que « le peintre nimois « est avant tout un compositeur de tableaux religieux. » Dans ce genre, en effet, il était supérieur. Nous pouvons nous en assurer et le démontrer avec les trois toiles que possèdent l'église Saint-Charles, la Cathédrale et la Chapelle du Lycée.

Le tableau, « qui surmonte l'autel de la seconde « chapelle, à gauche, dans la paroisse Saint-Charles, « représente saint Roch demandant à Dieu la cessation de la peste dont il montre les victimes gisant « à terre. »

C'est une œuvre pensée, vue et voulue. Saint Roch

était gentilhomme ; au premier aspect, on devine sa race, malgré son vieux froc de pèlerin. Il est à genoux. De sa main droite, il appuie son chapeau sur sa poitrine ; de la gauche, il indique les malheureux frappés par le fléau. Sa tête s'offre de profil. Son regard, plein de supplication, est tourné vers le Christ, qui lui apparaît, assis sur un nuage lumineux, étendant sa main protectrice du côté des pestiférés, tandis que le précède un ange chassant le fléau. Sur le premier plan, à gauche, un jeune enfant étendu par terre ; à droite, le cadavre d'un homme, et, à côté, dans la pénombre, une femme en prière.

La toile, « qui orne actuellement la sacristie de « la Cathédrale, a pour sujet l'*Apothéose de saint* « *François - de - Sales*... On considérerait ce tableau « comme une de ses meilleures productions. Des « anges, portés sur des nuages, *jouent* avec les insignes épiscopaux du saint qui est en extase. »

Cette œuvre réunit une grande partie des qualités du *Saint Roch* ; mais, dans maints détails, l'exécution en est moins soignée.

Un grand ange à genoux sur un nuage présente à saint François un phylactère avec cette inscription :

PONAM VISITATIONEM TUAM — PACEM

A gauche, dans un demi-jour, un jeune ange debout tient un livre ouvert sur lequel est écrit :

REGULATA

DE

SALES

La tête du saint n'a pas la distinction et l'exquise douceur que lui donnent ordinairement les peintres,

lesquels, en général, ne croient pouvoir mieux faire que de copier un admirable portrait de lui qui passe pour être authentique et pour offrir sa ressemblance parfaite. Les mains, lourdes et communes, manquent de finesse et n'ont, contrairement à la vérité, rien d'aristocratique. Cependant, le maître se révèle dans la facture des anges et particulièrement dans la délicatesse du modelé des deux jeunes anges qui tiennent la crosse et la mitre du grand évêque de Genève.

« Nîmes possède encore, continue l'auteur, un tableau de Natoire, que l'on peut considérer « comme un des plus remarquables dus à son pin-
« ceau. C'est celui qui décore le fond de la Chapelle
« du Lycée actuel, Boulevard Victor-Hugo... »

L'étude de cette toile est plus développée que les autres. Nous n'aurons pas beaucoup de peine à la compléter.

Aux pieds du Christ en croix, qu'entourent une lumière céleste et des anges portés par des nuages, saint Ignace de Loyola se tient debout avec un livre ouvert sur les feuilles duquel on lit :

NOS	CHRIS
AUTEM	TUM
PRÆDI	CRUCI
CAMUS	FIXUM

C'est le livre des Constitutions de la société qu'il présente à deux de ses premiers compagnons, saint François-Xavier et Pierre Lefèvre. Saint François-Xavier, humblement prosterné, les mains croisées sur sa poitrine, est vêtu de la pélerine de voyage; à terre, près de lui, sur son manteau, sont posés son bâton de pèlerin et un livre fermé. A

droite, Pierre Lefèvre prie en regardant le Christ. Au-dessus de cette figure, un ange tient avec grâce une large banderole sur laquelle flottent ces mots :

EUNTES DOCETE

OMNES GENTES

Juste est l'éloge que fait de cette œuvre le biographe. Nous nous y associons pleinement, allant même plus loin que lui dans notre entière approbation ; car nous ne saurions admettre ses réserves pour un prétendu manque d'ascétisme chez les pieux personnages : l'ascétisme n'implique pas essentiellement la pâleur et la maigreur ; il ne répudie pas nécessairement l'intime joie des enfants de Dieu, que le peintre a traduite sur la face de son héros principal en l'éclairant de ce sourire condamné par le mémoire.

La pose et la tête de saint Ignace sont d'un beau caractère. L'expression de saint François-Xavier est angélique. L'exécution de tout ce tableau distance de beaucoup celle des toiles précédentes. La tonalité est sévère dans la partie inférieure. Les costumes noirs et la pélerine de saint François-Xavier font valoir à merveille la carnation.

Pour formuler une appréciation d'ensemble sur l'œuvre qui l'occupe, l'auteur fait remarquer que « la « mythologie, si fort prisée depuis la Renaissance, « avait inspiré dans une large mesure le pinceau de « Natoire ; et, cependant, le peintre Nimois est, « avant tout, compositeur de tableaux religieux : il « suit de loin, de bien loin, Rubens, Le Sueur, Nicolas Poussin, pénétré surtout, malheureusement, « par l'influence italienne, dont il imite, avec son « habileté décorative, la grande facilité dans l'exé-

« cution, et la mollesse dans le caractère des personnages. »

Natoire était bien, en effet et avant tout, peintre religieux ; mais nous ne voyons nulle part ce qui pourrait le faire considérer comme ayant subi l'influence à laquelle le mémoire lui reproche d'avoir cédé. On ne saurait reconnaître dans son talent, pas plus dans les formes que dans le faire, quoi que ce soit qui ressemble, même de très loin, aux compositions religieuses des grands maîtres cités.

A-t-il rien de l'exubérance des formes et du brillant coloris de Rubens ?

A-t-il rien de la délicatesse des figures, de la finesse des expressions, de la sobriété des tons d'Eustache Le Sueur ?

A-t-il rien des lignes majestueuses qui caractérisent les tableaux de Nicolas Poussin, de son dessin impeccable, de ses figures du style le plus élevé et de ses draperies du plus beau caractère ?

Non, assurément non.

L'influence des peintres italiens ne l'avait pas touché, malgré les nombreuses années que notre compatriote avait passées en Italie.

Natoire était Français par tempéramment ; il est toujours resté Français. Il était Français de son siècle ; tel il s'est toujours montré et il est demeuré toujours.

Son œuvre est bien à lui, à lui seul.

Cette justice rendue, il n'est pas sans intérêt de la parfaire, en dégageant la mémoire de Natoire d'une attribution malencontreuse. Une erreur vient d'éclorre, qu'il ne faut pas laisser s'accréditer. On a dit, imprimé et répété que la *Mort de saint Louis*, qui

se voit dans le grand escalier de l'évêché de Nîmes, était l'œuvre de cet artiste. Elle est réellement de Sigalon, dont, il faut l'avouer, cet essai de jeunesse ne présageait pas la future *Locuste*. Elle amoindrirait infailliblement et injustement la renommée de celui qui fait l'objet de cette étude. A chacun son bien.

PAUL CLAUZEL.

ANNONCE DES CONCOURS OUVERTS POUR LES ANNÉES
1897 ET 1898.

L'Académie met au Concours deux études, pour participer aux prix à décerner, savoir :

I. — Médaille d'or de la valeur de 600 francs à décerner en 1898 ; Industrie et Commerce ; Histoire des Exploitations houillères dans le Gard : création, organisation, fonctionnement, mouvement commercial et économique.

II. — Médaille d'or de la valeur de 300 francs à décerner en 1899 ; Poésie française. Les concurrents sont laissés libres, tant pour le choix du sujet que pour la forme de l'œuvre, à la seule condition que les pièces à produire n'excéderont pas trois cents vers.

LES VIERGES

J'aime la pureté liliale des yeux,
La douceur du regard tendre et silencieux,
Le suave parfum des Vierges,
Leur calme recueilli, leur maintien grave et doux,
Et, dans la sombre nef, les filles à genoux,
Priant à la flamme des cierges !

J'aime les fronts charmants où se lit la candeur,
Et des cheveux noués l'adorable lourdeur,
Qu'aucune main profanatrice
N'a jamais déroulés, qu'aucun baiser d'amour
Me mordit de son feu, qu'elles cachent au jour
Sous la résille protectrice !

Je respecte cet air candide et virginal,
Comme une chose sainte au charme original,
Qui plaît tel qu'un parfum céleste ;
Et mes yeux, fort souvent, se mouillèrent de pleurs,
Quand j'e vis s'en aller, douces, ces chastes fleurs,
Sans un sourire et sans un geste.

Le passant les regarde ; elles ne le voient pas.
Et la mélancolie accompagne leur pas,
La sereine douleur de vivre !
On dirait que la mort a pour toujours ôté
À ces femmes l'amour et son impureté,
Barré de traits noirs sur leur livre.

Jamais le grand désir du mâle, l'âpreté
Du cœur jeune qui veut goûter la volupté,
Comme on goûte une aube nouvelle,
Un fruit délicieux mais pervers à la fois,
N'a fait frémir leur lèvre et se troubler leur voix,
A l'inconnu qui se révèle !

Sur le chemin désert où vont leur pas divins,
Nul rosier ne fleurit, nul arbre aux parfums vains,
Ne répand une ombre embaumée ;
Et la route est aride, et leur cœur sans remord.
Dans leur placidité jamais rien ne les mord,
En leur sainteté bien-aimée !

J'aime les voir passer quand rougit le couchant,
Et que se colorant, en leur tranquille chant,
Tremblent leurs silhouettes claires ;
Que je vois s'allonger leur ombre, et que le ciel
Semble dorer alors leur calice de fiel,
Dans les feux des rayons stellaires.

Et rien ne leur dira la douceur des désirs,
Le tremblement des sens à l'appel des plaisirs,
Les baisers, les chaudes caresses,
Tout le poème d'or, amoureux, des vingt ans...
Les grâces de l'aurore et des jours du printemps,
Et les juvéniles tendresses.

Elles ne sauront point ce que sont tous ces feux.
Ignorant tout du monde, et l'éclair des yeux bleus,
Et le beau sourire des mères,
Et l'attendrissement amoureux quand, les soirs,
L'amant baigne son front dans les beaux cheveux noirs.
Elles vivront dans les chimères !

Nourrissant l'idéal d'un mythe consolant,
En attendant le ciel sur un chemin très blanc,
Bordé de lys, la fleur des saintes,

Elles prieront, n'ayant au front que la douleur,
Ou la sérénité que ne trouble aucun pleur,
En la paix des calmes enceintes.

En la paix de l'église, en les vapeurs d'encens,
S'éteindra pour jamais la jeune ardeur des sens;
Et dans leur divin esclavage,
Jamais au doux regard d'un jeune homme, leur cœur
Ne battra, remué d'un sentiment vainqueur,
Inconnu de ce lieu sauvage!

Toutes jeunes, offrant au suprême regard,
La mystique blancheur des figures sans fard,
Pures comme une onde limpide,
On voit bien qu'elles sont des anges d'ici-bas,
Qui, descendus des cieux, livrent de grands combats,
Aux ardeurs du désir avide!

Leurs jours s'écouleront devant les saints autels,
Dans la rigidité des dogmes éternels,
Blanches filles, de lin vêtues!
L'insensibilité dans la haute vertu,
Et le cœur déchiré pour avoir combattu,
Aussi froides que des statues;

Ainsi je les verrai, tournant les chapelets
Dans leurs longs doigts, avec leurs visages voilés,
Tout comme de belles sultanes,
Murmurant leur *Pater* avant de s'endormir,
Rigides, n'ayant rien des femmes, sans frémir
Au vent du soir, dans les platanes!...

FERNAND RIVET.



MONTCALM



MONTCALM

Ce sont les sommets qui marquent à travers l'espace le relief de notre planète ; ce sont les monuments qui déterminent, au sein des villes, le centre de la vie et du mouvement ; ce sont les grands noms qui perpétuent, dans la suite des siècles et font revivre pour la postérité, les gloires de la patrie.

De ce XVIII^e siècle, qui fut une époque de décadence, trois noms émarginent, les plus purs, les plus brillants du règne de Louis XV, et ces trois noms appartiennent à notre région : Castries, d'Assas, Montcalm.

Cette dernière figure ne me paraît pas tellement connue de mes concitoyens, quoiqu'une caserne et une place de Nîmes portent son nom, pour ne pas motiver l'objet de cette étude.

Il n'a cependant manqué, à l'héroïque défenseur du Canada, presque aucun des traits qu'on rencontre ordinairement dans les vies des grands hommes, telles que Plutarque les a racontées. Je n'ai pas la prétention, ici, de donner une histoire du marquis de Montcalm, mais simplement de faire connaître, de populariser parmi nous, les principaux actes de sa vie, et en particulier le récit de cette terrible lutte qui décida du sort de notre malheureuse colonie du Canada. Que pouvait le héros, réduit à des forces

insuffisantes, abandonné par la métropole, dans un pays ruiné par les désordres financiers d'une administration infidèle, et contre un ennemi sans cesse renaissant, trouvant ses propres ressources dans la Nouvelle-Angleterre et dans une flotte puissante ? Dans l'effort suprême, soutenu par Montcalm, on pourra voir ce que la valeur, jointe au désintéressement et à l'amour de la patrie, peut inspirer d'héroïsme.

J'ai tiré ces quelques notes des ouvrages suivants : *Le Mercure de France* de 1760, qui contient un éloge du marquis de Montcalm par Doreil, commissaire-général des guerres au Canada ; *Le Canada sous la domination française*, par Dussieux ; *l'Histoire du Canada*, par M. Garneau ; la *Notice*, du Père Sommervogel, qui a eu en main toute la correspondance de Montcalm. Quelques lettres inédites m'ont été fournies par M. de Lévis-Mirepoix, député, qui a hérité des papiers du général, remis après sa mort devant Québec, au chevalier de Lévis, ami du héros.

I

Louis - Joseph, marquis de Montcalm - Gozon, seigneur de Saint-Véran, baron de Gabriac, naquit le 28 février 1712, au château de Candiac, non loin de Nîmes, d'une très ancienne famille du Rouergue. Un de ses ancêtres, Jean de Montcalm, avait épousé Jeanne de Gozon, petite - nièce du grand maître Diodat de Gozon, le vainqueur du dragon qui désola longtemps l'île de Rhodes. Ce haut fait a été popularisé dans notre ville par de nombreux bas-reliefs, dont on retrouve encore deux spécimens sur les

murs d'une maison de la place Belle - Croix et au coin de la rue de l'École-Vieille. On aime à voir encore aujourd'hui, dans les armes de Montcalm, au-dessous de la devise que notre héros a si bien justifiée : « Mon innocence est ma forteresse » la figure mystérieuse du redoutable dragon.

Son éducation fut confiée à un maître célèbre, M. Louis Dumas, l'inventeur du *Bureau typographique*, curieux procédé qui, dans des mains expérimentées, aurait pu rendre de précieux services. Le jeune Louis - Joseph se distingua dans l'étude des langues et par une très grande facilité de compréhension. Le nom de son frère cadet, Jean-Louis, qui mourut à sept ans, est cité comme celui d'un petit prodige. Il étonnait tout le monde par ses progrès surprenants dans les langues hébraïque, grecque et latine, et par les nombreuses connaissances qu'il avait déjà acquises.

Louis de Montcalm sut conserver, au milieu des agitations de sa vie militaire, un goût prononcé pour les belles-lettres. Un de ses rêves était un jour d'être reçu à l'Académie française. Mais hélas ! ce n'était là qu'un beau rêve, car sa carrière devait être courte et s'écouler tout entière dans les camps, justifiant ce que l'histoire avait déjà dit de ses ancêtres : « La guerre est le tombeau des Montcalm. »

Nous le trouvons enseigne à l'âge de 14 ans dans le régiment de Hainaut, dont son père était lieutenant-colonel. A 17 ans, il est capitaine, et continue, malgré cela, son éducation littéraire avec M. Dumas, qui l'avait suivi à l'armée. Ses études littéraires n'étaient qu'un passe temps ; il chercha surtout à se perfectionner dans la science de la guerre, prenant

pour modèles Turenne et Condé, et étudiant de plus près les grandes figures militaires de l'époque, Villars, Berwick, le maréchal de Saxe, de Belle-Ile, Chevert, de Ligne, de Broglie, de Richelieu, d'Estrées, Conti, Frédéric-le-Grand, le prince Eugène, etc.

Sa première campagne fut celle d'Allemagne, en 1733, où il prit part au siège de Philippsbourg, conduit par le maréchal de Berwick. Après la prise de cette ville, il retourne en France et se marie. Il épousa Angélique-Louise Talon du Boulay, et le cardinal de Fleury signa lui-même le contrat de mariage.

La guerre de la succession d'Autriche, aussi peu honorable dans ses motifs que désastreuses dans ses résultats, allait jeter de nouveau Montcalm dans les hasards des combats. A la mort de Charles VI d'Autriche, de perfides conseillers avaient engagé Louis XV à s'unir à la Prusse pour contester à Marie-Thérèse ses droits légitimes, au bénéfice de l'Électeur de Bavière, Charles-Albert. L'armée française entra en Allemagne, et Montcalm obtint d'en faire partie comme aide de camp du marquis de la Fare, son compatriote. C'est à cette époque, 22 juillet 1741, que sa conduite brillante en Bohême lui valut la croix de Saint-Louis. Revenu en France, il fut nommé à 31 ans colonel du régiment d'Auxerrois. Ce régiment faisait partie de l'armée qui opérait en Italie de concert avec l'Espagne, pour rétablir l'infant don Philippe dans le Milanais et le duché de Parme. Montcalm alla rejoindre son régiment, mais, à peine arrivé, fut blessé de cinq coups de sabre par un Croate, sous les murs de Plaisance, le 13 juillet 1746. Voici en quels termes il annonce cet événement à sa mère :

« Nous avons eu hier, dit-il, une affaire des plus fâcheuses. Nous avons nombre d'officiers généraux et colonels tués ou blessés. Je suis des derniers avec cinq coups de sabre. Heureusement aucun n'est dangereux, à ce que l'on m'assure, et je le juge par les forces qui me restent, quoique j'aie perdu de mon sang en abondance, ayant une artère coupée. Mon régiment, que j'avais rallié deux fois, est anéanti. »

Montcalm rentra en France et alla se faire soigner à Montpellier. Louis XV honora son courage en le nommant brigadier le 28 mars 1747. Il prend part à l'affaire d'Exiles, où fut tué héroïquement le chevalier de Belle-Ile, frère du maréchal. Là il reçoit deux nouvelles blessures.

Enfin, la paix d'Aix-la-Chapelle, conclue le 18 octobre 1748, permit à Montcalm de goûter les joies de la famille. Son régiment fut dissous ; mais il fut choisi pour être *mestre de camp* d'un nouveau régiment de cavalerie d'élite, qui portait son nom. Il retourne à Candiac, où il écrit, au commencement en 1752 : « J'ai eu dix enfants ; il ne m'en reste que six.... Dieu veuille les conserver tous et les faire prospérer pour ce monde et pour l'autre. On trouvera peut-être que c'est beaucoup, et surtout quatre filles, pour une fortune médiocre ; mais Dieu laissant-il jamais ses enfants au besoin ? »

La première période de la vie de Montcalm, tout honorable qu'elle ait été, va être singulièrement éclipsée par celle qui lui restait à parcourir. Le gouvernement français jeta les yeux sur lui, en 1756, comme successeur du baron de Dieskau, commandant de l'armée française au Canada, qui venait de

tomber entre les mains des Anglais, poste difficile et de confiance.

La guerre de la succession d'Autriche était à peine terminée qu'une question de règlement de limites entre la Nouvelle-France (le Canada) et la Nouvelle-Angleterre (aujourd'hui les États-Unis), faisait naître un conflit avec l'Angleterre. La vallée de l'Ohio, qui mettait en communication le Canada avec nos possessions de la Louisiane par le Mississippi, fut le principal théâtre des prétentions injustes de l'Angleterre. On ne put s'entendre, malgré l'article 9 du traité d'Aix-la-Chapelle, qui stipulait que les choses seraient mises au Canada, sur le même pied qu'avant la guerre. Les travaux des commissaires durèrent cinq ans, et n'aboutirent qu'à trois volumes in-4° de mémoires. L'amiral de la Galissonnière, alors gouverneur du Canada, flairant la guerre, crut devoir prendre toutes les précautions de défense. Il fortifia l'isthme de l'Acadie et établit, de Québec au Mississippi, une grande ligne de postes militaires, puis une autre ligne en suivant le cours de l'Ohio. Des combats nombreux avaient lieu dans ces parages, entre M. de Contrecoeur, commandant les forces françaises de l'Acadie, et Washington, le héros futur de la République américaine, qui fut moins heureux dans cette guerre contre les Français que dans celle de l'Indépendance. En effet, Washington, malgré ses cinq cents hommes et dix pièces d'artillerie, fut obligé de se rendre, le 3 juillet 1754, dans un fort dont s'empara le capitaine de Villars. Le baron de Dieskau, saxon d'origine, ami intime du maréchal de Saxe, fut alors envoyé avec trois mille hommes pour secourir la colonie. « La situation de l'armée,

disait alors M. Doreil, commissaire général des guerres, est critique à tous égards. Elle exige de prompts et puissants secours. J'ose même assurer que, si on ne les envoie pas, elle courra les plus grands risques dès l'année prochaine. » Dieskau accompagnait le marquis de Vaudreuil, nouveau gouverneur, homme probe mais timide, sans caractère et faible. Entre temps, le général anglais Winslow eut quelques succès en Acadie. Le général Braddock, au contraire, subit, le 9 juillet, dans la vallée de l'Ohio, une mémorable défaite qui lui coûta la vie, ainsi qu'aux deux tiers de ses soldats. Washington, son aide de camp, écrivait à ce sujet : « Nous avons été battus, battus honteusement, par une poignée de Français. » D'un autre côté, Dieskau, ayant cherché à s'emparer du fort Georges, sur les bords du lac Saint-Sacrement, fut grièvement blessé et tomba au pouvoir de l'ennemi, pendant que ses soldats étaient forcés de battre en retraite. Alarmé pour la sûreté de la colonie, Vaudreuil fit fortifier les points stratégiques du lac Champlain. Un gouverneur précédent, le chevalier de Beauharnais, en avait compris toute l'importance stratégique, en faisant construire, en 1731, le fort Saint-Frédéric sur la Pointe à la Chevelure. Vaudreuil créa aussi un fort à Carillon.

Tel était l'état du Canada au moment où Montcalm fut appelé à succéder à Dieskau.

La guerre de Sept Ans venait d'éclater. L'Angleterre avait pris naturellement parti pour la Prusse, tandis que Marie-Thérèse, pour recouvrer la Silésie, s'était alliée à la France. La diplomatie européenne ne pouvait, d'un autre côté, arriver à une solution

au sujet des points en litige du Canada. La guerre fut donc déclarée. « Le cri de détresse de la colonie fut enfin entendu, et la France, résolut de voler au secours de ses enfants d'outre-mer. Deux nouveaux régiments et quatre cents recrues furent destinés au Canada. » Lettre de Montcalm, le 12 juin 1756. Il écrivait aussi avant son départ : « Le curé de Vauvert a dit la messe pour moi et en doit dire une par semaine. C'est bien. »

Le 14 mars 1756, Montcalm, accompagné de son fils, fut présenté à Louis XV, et, dès le 21, il était à Brest pour surveiller l'embarquement. La flotte qui devait le conduire au Canada se composait de trois vaisseaux de ligne : le *Héros*, de 74 canons, capitaine Beauissier ; l'*Illustre*, de 64, capitaine Montalais ; le *Léopard*, de 60, capitaine Germain, et trois frégates de 30 canons. Les seconds bataillons des régiments de la Sarre et de Royal-Roussillon, sous les ordres de MM. de Senezergues et de Bernetz, formant un effectif de 1.189 hommes, s'embarquèrent sur les vaisseaux (1). « On ne peut rien ajouter, écrivait Montcalm au Ministre (24 mars 1756), à la bonne grâce, à l'air de satisfaction et de gaieté, avec lequel l'officier et le soldat se sont embarqués. »

Les frégates étaient destinées à l'état-major et à l'escorte. Le marquis de Montcalm, avec son premier aide-de-camp, M. de Bougainville (2), son secrétaire, M. Estève, et six domestiques, avait pris passage sur la *Licorne*, commandée par le lieutenant de vaisseau

(1) Rapport du commissaire du port de Brest (*Archives de la Guerre*).

(2) M. de Bougainville était capitaine de dragons ; plus tard il deviendra une des gloires maritimes de la France.

de la Rigaudière. Le *Sauvage*, commandé par M. de Tourville, portait le chevalier de Lévis, avec MM. de la Roche-Beaucourt, second aide-de-camp, de Fontbrune, l'ingénieur Lombard. Bourlamaque était sur la *Sirène*, commandée par M. Breugnon, avec le troisième aide-de-camp, M. Marcel, et un ingénieur, M. Désandrouins (3).

Le 3 avril, la flotte appareilla pour le Canada. Elle arriva au mouillage de Québec le 11 mai 1756, soit 38 jours de mer. Aujourd'hui on va du Hâvre à Québec en une dizaine de jours tout au plus.

II

A peine Montcalm venait-il de mettre le pied sur la terre canadienne, qu'il écrit la lettre suivante à la marquise de St-Véran :

« Ma chère mère, nous voici bien près de la fin de notre navigation. J'ai voulu essayer d'aller hier à Québec, partie en chaloupe et partie par terre, mais comme je serais arrivé trop tard à Québec et que le saut de Montmorency est difficile à passer à cause de la fonte des neiges, je suis revenu coucher à la frégate....

Notre navigation peut être regardée comme fort heureuse, puisque nous voici assez près de notre destination en trente-huit jours. J'ai été assez heureux pour ne point être incommodé ou tant soit peu fatigué par le gros coup de vent que nous avons essuyé pendant la semaine sainte. Il n'en a pas été de

(3) *Archives de la Guerre.*

même de ceux qui m'accompagnaient ; ils ont été tourmentés par le mal de mer, principalement M. Estève, mon secrétaire et Joseph (son domestique) pour qui cela a été une vraie maladie. Il n'est mort qu'un matelot....

Nous avons eu un temps très favorable jusqu'au lundi 12 août et depuis ce jour-là jusqu'au samedi soir, nous avons eu un gros temps et un coup de vent qui a duré quatre-vingt-dix heures et nous a mis dans un vrai danger. Le vendredi saint, nous nous sommes trouvés à portée du grand banc (Terre-Neuve) et obligés de nous dériver de notre route en nous laissant aller vent arrière vers le Sud, au moyen de quoi nous avons été à cent lieues vers la Martinique. Nos marins disent avoir vu des coups de mer aussi forts, mais jamais aussi longs....

Le jour de Pâques nous ramena un temps favorable, ce qui nous fit plaisir à tous, car nous n'avions pas été sans inquiétude, et nous avons navigué, depuis le 18 jusqu'au 27 à minuit pour retrouver le grand banc d'où nous n'étions qu'à quarante lieues. Le vendredi 16 et du 27 au 4, au soir, nous avons navigué avec des brumes, qui rendent toujours cette navigation très périlleuse, beaucoup de froid et une quantité étonnante de bancs de glace contre lesquels il est très dangereux de se briser. La journée du 30, qui fut heureusement sans brumes, nous en comptâmes jusqu'à 16 ; ce sont des masses énormes, dont quelques unes ont plus de cent cinquante pieds de haut....

Nous entendîmes de bon cœur la messe le jour de Pâques. De toute la semaine, il n'avait pas été possible de la dire à cause du roulis qui faisait que je

ne savais plus dans quelle assiette me tenir. Je crois que si j'avais osé, je me serais fait amarrer. Je n'oublierai pas de sitôt cette semaine sainte ! »

Dans une autre lettre à sa mère, Montcalm ajoutait : « Je vous prie de faire dire à Montpellier ou à Vauvert, suivant que ma lettre vous joindra, une grand'messe pour remercier Dieu de notre bonne navigation et demander continuation du bon succès. »

Il écrivait encore au sujet de ses collaborateurs : « M. de Lévis est un très habile homme, d'un ton très militaire et qui sait prendre un parti. M. de Bougainville, tout en s'occupant de son métier, vise à l'Académie des sciences. Bourlamaque est trop minutieux, mais il gagnera furieusement dans l'esprit de tout le monde, dans la campagne de 1757. »

Montcalm se mit aussitôt à l'œuvre, quoique ne disposant que de quatre mille hommes de troupes régulières, de dix-huit cents miliciens et de quelques bandes de sauvages. « Étrange armée dont l'aspect pittoresque était plus digne d'exciter la verve d'un artiste que de flatter l'œil d'un général. Les Canadiens à l'accoutrement peu militaire, avec leur bonnet de fourrures, leur blouse de chasse, leurs mocassins, balançant leur grand fusil d'un air farouche, marchaient par groupes irréguliers, à côté des grenadiers à l'habit blanc, qui s'avançaient en rangs serrés, au pas, avec la discipline et l'ordonnance de la parade. En avant sur les ailes, en arrière des troupes comme un nuage, la plume d'aigle fichée dans la touffe de cheveux, le manteau de buffle sur l'épaule, le jupon de peau descendant sur les genoux, le tomawack à la ceinture, d'où pendaient en

guirlandes hideuses les scalps accrochés aux crânes des vaincus, les guerriers des cinq nations, Iroquois et Hurons apparaissaient et disparaissaient tour à tour (1).»

Il se plaint vivement, dans une lettre au ministre, de l'état des ambulances et des hôpitaux, ainsi que du mauvais état des forts. Son plan était tout d'abord de s'emparer des forts Chouaguen et Georges, occupés en pleine paix par les Anglais. Le siège de Chouaguen fut résolu. Les moyens de communications étaient des plus défectueux ; on était obligé d'appeler en aide, comme guides dans les bois, les sauvages, ou comme éclaireurs et troupe légère ; les miliciens étaient jaloux des réguliers. Tous ces froissements furent un des grands déboires de Montcalm au Canada.

Enfin Montcalm marche sur Chouaguen. En route il surprend un convoi de vivres ennemi et s'empare du fort Bull, qu'il fait sauter. Il arrive à Frontenac le 21 juillet, d'où il écrit :

« J'ai réussi jusqu'à présent chez le Canadien et le sauvage ; ils m'adorent mais j'ai été obligé d'annoncer mon retour à Carillon, pour empêcher la désertion des sauvages qui m'avaient suivi. J'ai pris leur façon et je suis toute la journée à tenir des conseils de guerre ou bieu à fumer ; c'est cependant ennuyeux, excédant (lettre du 20 juillet 1756).»

Il s'arrête au village iroquois de la Présentation, pour faire festin avec les sauvages et selon, leur expression, chanter la guerre, car plusieurs d'entre eux devaient le suivre avec leur missionnaire l'abbé Piquet, Sulpicien, fondateur de ce village en

(1) Tibulle Hamont, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1879.

1749. Le général leur donna une vache et une barrique de vin. Arrivé au lac Ontario, le capitaine Williers enlève quatre-cents canots aux ennemis et leur tue pas mal de monde. Le 4 août on arrive devant Chouaguen et Georges, défendus par dix-sept cents hommes des régiments de Shirley, de Peperell et de Schuyler, sous les ordres du colonel anglais Mercer. Le fort Ontario est investi. Ce premier mouvement fut marqué par un fait malheureux. L'ingénieur Lombard de Combles venait de vérifier certains travaux et retournait au camp, lorsque, par une méprise fatale, un des sauvages de son escorte, placé en embuscade, le voyant dans l'obscurité, crut que c'était un ennemi et le tua d'un coup de feu. Le sauvage fut inconsolable de sa maladresse. Il la répara de son mieux l'année suivante en enlevant à lui seul la chevelure à trente-trois Anglais (mémoires de Pouchot 1.88).

Le 12 août, vingt pièces d'artillerie commencèrent le bombardement du fort Chouaguen. Pouchot, du régiment de Béarn, faisait les fonctions d'ingénieur, et Bourlamaque prenait la direction du siège. La place répondait timidement le 14, et le colonel Mercer était tué au milieu de ses soldats. Les Anglais arborèrent le drapeau blanc. Le colonel Littlehabs, qui commandait le fort, se constitua prisonnier et livra la place avec seize-cents soldats et ouvriers, quatre-vingt officiers, cinq drapeaux, cent vingt-trois pièces de canon ou obusiers, deux mille neuf-cent cinquante bombes, la caisse militaire et un grand nombre de munitions, d'approvisionnements de toutes espèces, plus cinq petits bâtiments armés de quinze canons. Tout cela représentait une perte de quinze millions pour l'Angleterre.

Montcalm voulut rendre hommages à Dieu de sa victoire. Il fit planter, au sommet du fort, une grande croix avec cette inscription : « *In hoc signo vinces.* » A côté de la croix, on plaça un poteau qui portait les armes de France, avec cette inscription très littéraire : « *Manibus date lilia plenis.* Donnez des lys à pleines mains. » Des *Te Deum* furent chantés à Québec et à Montréal, et les drapeaux pris sur l'ennemi furent suspendus dans les cathédrales de ces villes.

La prise de Chouaguen avait arrêté le mouvement offensif des Anglais sur Québec. Montcalm en profita pour attaquer le fort Georges, bien que l'hiver, très dur dans ces parages, fût arrivé. On était en janvier 1857. L'expédition formée à Montréal se composait de quinze-cents hommes commandés par M. de Rigaud, qui devaient faire deux-cents kilomètres sur la neige, les raquettes aux pieds, portant leurs vivres et leurs munitions sur de légers traîneaux, sans autre lit que la neige, couverts d'une peau d'ours et sous l'abri d'une simple toile. Quatre-vingt hommes choisis des régiments de Languedoc et de la Reine, commandés par trois officiers de valeur, MM. de Lusignan, de Basserade et de la Granville, formaient l'avant-garde, éclairés par les volontaires canadiens et les sauvages. Le 18 mars, on arriva devant la place. Les capitaines Poulariés et Dumas furent détachés pour connaître les abords du fort. Le 21, l'attaque commença par le port. Les Français détruisirent quatre cent cinquante bateaux, quatre brigantins de dix à quatorze canons, deux grandes chaloupes, le moulin à scie, l'hôpital, deux magasins, vingt maisons, beaucoup d'affûts et

de vivres. Le fort restait seul au milieu des flammes. Sa mission terminée, Rigaud reprit le chemin de Montréal. Sa retraite fut marquée par un singulier incident qui s'est renouvelé dans l'armée de Bonaparte en Égypte. Un tiers des hommes d'un détachement fut tout à coup frappé de cécité, à cause de la réflexion du soleil sur la glace et la neige. Cependant quelques jours de traitement suffirent pour faire disparaître cette ophtalmie.

L'hiver suivant (1756-1757), Montcalm se trouva en présence de difficultés d'un nouveau genre. Il eut à s'opposer aux mariages mal assortis que voulaient faire quelques officiers. Au contraire il favorisa le mariage des soldats qui s'attachaient ainsi au sol et pouvaient devenir de bons colons. La passion du jeu avait envahi presque toute la haute classe de la société ; les officiers, dans l'oisiveté de la vie de garnison, s'y livraient aussi. Montcalm s'en plaint au ministre de la guerre. « J'ai trouvé , écrivait-il (34 avril 1757), que nos officiers s'adonnaient aux jeux du hasard. On n'a joué ni à Québec, ni à Montréal, jusqu'à l'arrivée de M. de Vaudreuil à Québec. M. Bigot aime le jeu. M. de Vaudreuil a cru devoir permettre une banque chez M. Bigot. J'ai dit ce que je devais, mais je n'ai pas voulu défendre. M. de Maron, capitaine dans le régiment de la Reine, a perdu 12000 francs. Cette tolérance pour la maison de M. Bigot aurait fait jouer ailleurs si je n'avais pas mis aux arrêts un capitaine. Je n'en écris pas à M. de Machault. Cela ne servirait qu'à détruire la paix qui règne entre M. de Vaudreuil, M. Bigot et moi ; mais je dois à mon ministre compte de ma conduite. »

Montcalm n'avait pas perdu de vue le fort Georges.

Il profita de l'été pour préparer son expédition. Sa petite armée fut distribuée en trois brigades : la première formée des régiments de la Reine et de Languedoc et des troupes coloniales ; la seconde, des régiments de la Sarre et de Guyenne, et la troisième des régiments du Royal-Roussillon, de Béarn, de six bataillons de milice, des volontaires, d'un détachement d'artillerie et du génie. Le transport de tout le matériel exigea quatre cent cinquante bateaux ou canots, jusqu'au lac St-Sacrement. Le 1^{er} août eut lieu le départ. Le 8 on était devant le fort et l'attaque commença. Les Anglais, voyant leur résistance inutile, n'attendirent pas le bombardement pour capituler. Montcalm leur accorda ainsi de sortir du fort avec armes et bagages, avec engagement pendant dix-huit mois, de ne pas servir contre la France. Le matériel d'artillerie, les approvisionnements et les vivres devinrent la propriété des Français, soit quarante-quatre canons, deux mille cinq-cent vingt-deux boulets, etc.

La nouvelle de la prise du fort Georges fut annoncée à Louis XV, le 11 octobre 1757, et le 22 du même mois, l'abbé de Bernis écrivait à Montcalm : « J'ai vu avec bien du plaisir les succès que vous avez eus et j'en ai lu volontiers les détails dans les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 20 du mois d'août dernier. Tout est dû à la sagesse de votre conduite et à l'habileté de vos combinaisons. On vous rend justice ici. J'admire, pour moi, celle que vous prenez plaisir à rendre aux officiers qui vous ont secondé dans vos opérations. Il y a tout à espérer des suites qu'elles doivent avoir. J'y compte beaucoup et je vous en félicite de tout mon cœur. »

L'armée anglaise était démoralisée. Webb, son chef, au fort Lydius, s'attendait à une attaque, tandis que le lâche Loudoun était bloqué à Halifax par la flotte de Dubois de Lamotte.

« Pour l'amour de Dieu, écrivait le commandant d'Albany au gouverneur de Massachussets (10 août 1757), sauvez la province, New-York même va tomber. Sauvez le pays ; empêchez la ruine de la puissance anglaise sur ce continent. »

Cet appel allait être entendu. L'Angleterre avait trouvé un homme capable de relever sa gloire, William Pitt, tandis que, du côté de la France, Choiseul n'était pas encore au pouvoir. Dans les jours difficiles, cette nation a toujours eu le bonheur de voir surgir, au moment voulu, le sauveur nécessaire de ses destinées.

William Pitt ne craignait pas de dire au duc de Devonshire : « Je suis sûr de sauver la patrie ou personne ne le fera. » Et il tint parole. Quant au gouvernement de Louis XV, il ne songeait à envoyer aucun renfort à Montcalm, ni en hommes, ni en munitions, ni en vivres, ni en argent. Et qui plus est, l'intendant Bigot, qui devait finir au Châtelet, dilapidait et spéculait sans aucune vergogne ; les maladies contagieuses sévissaient aussi dans l'armée ; cinq religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec, fondé par la duchesse d'Aiguillon, avaient succombé victimes de leur dévouement ; quatre prêtres étaient morts. Le régiment de Berry était le plus éprouvé. La récolte ayant manqué, la disette allait être un ennemi plus redoutable encore que l'anglais ; la ration des soldats venait d'être réduite. Montcalm ne voulait que « du pain et des armes », pour chasser l'ennemi. Mais hélas !

la Pompadour songeait bien à cela ! Pour comble de malheur, des murmures s'élevèrent parmi les troupes. Le chevalier de Lévis, par son tact et son éloquence, sut les faire rentrer dans le devoir. « Nos troupes, écrivait Montcalm à la marquise de St-Véran, ont vécu et vivent encore avec une demi livre de pain et pour huit jours, trois livres de bœuf, trois livres de cheval et une morue. Le peuple est au quarteron de pain. Ma maison et ceux qui ont dîné journellement chez moi : ont au même ordinaire pour le pain. Il y a de la fermentation dans le peuple et les troupes... Vous voyez que nous ne sommes pas sans inquiétude.... » Pendant ce temps le jeu continuait chez l'intendant Bigot « On a joué à Québec, chez l'intendant, écrivait M. Dorcil, en février, jusqu'au mercredi des cendres, un jeu à faire trembler les plus intrépides joueurs. Bigot y a perdu plus de 200.000 livres au quinze, au passe-dix et au trente et quarante ». « Le jeu du hasard est poussé à l'excès chez l'intendant, écrivait Montcalm au ministre de la guerre. »

Telle était la situation en 1758. Pitt, à la tête des affaires d'Angleterre, était résolu à tenter un effort décisif, en profitant de la faiblesse de la France. Il fit d'immenses préparatifs en vue d'envahir le Canada par trois points : Louisbourg, le fort Carillon et le fort Duquesne. Vingt nouveaux régiments anglais qui avaient capitulé en Europe à Closter-Seven (1), furent envoyés en Amérique ; des miliciens au nombre de neuf-mille furent réunis ; une flotte de vingt-quatre vaisseaux, dix-huit frégates, cent

(1) Victoire du marquis de Castries en Hanovre en 1757.

cinquante transports, seize-mille hommes, quatre-vingt-six pièces de canon, quarante-sept mortiers, fut commandée par l'amiral Boscaven ; les généraux Forbes, Abercrombie et Jeffrey Amherst, furent chargés de la direction des troupes. Montcalm, de son côté fit un effort héroïque, malgré les rigueurs de l'hiver, la disette et l'abandon dans lequel on le laissait. Il concentra toutes ses troupes sous Carillon en prévision d'une attaque.

« Nous combattrons, écrivit-il au ministre, et nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie.... Je vous demande vos bontés pour mon fils aîné et pour le chevalier de Montcalm qui va sortir du collège. Pour moi, j'attendrai avec impatience les grâces dont on me croira susceptible ; je serai fort aise de mon retour ; c'est la plus grande joie qu'on pourrait m'accorder et la seule que j'ambitionne. » (Lettre du 16 juin 1758).

L'armée anglaise, forte de huit mille hommes, s'était mise en marche sur Carillon. Montcalm l'attendait de pied ferme, établissant en aval de la ville une ligne de défense formée d'arbres, de pieux, de talus, de chevaux de frise. Les troupes anglaises vinrent se heurter en une journée jusqu'à cinq fois contre ces retranchements, subissant des pertes énormes. Montcalm était partout, s'exposant comme le dernier des soldats. L'ennemi ne se décourageait cependant pas. Il lança contre les positions françaises ses troupes d'élites, entre autres ses grenadiers et les montagnards écossais. Ces intrépides soldats furent anéantis ; les Écossais avaient perdu la moitié des leurs et vingt-cinq officiers. Dans d'autres assauts, ils perdirent autant de monde. Les

troupes françaises, électrisées par leurs chefs, de Lévis, Bourlamaque, faisaient des prodiges de valeur, ne perdant jamais ni leur gaieté, ni leur sang froid au milieu du danger. Abercrombie, désespérant de vaincre, battit enfin en retraite, poursuivi par les troupes françaises. Il perdit plus de cinq mille hommes ; de notre côté, douze officiers et quatre-vingt-douze soldats tués, et parmi les blessés, vingt-cinq officiers et deux cent quarante-huit soldats, parmi lesquels l'intrépide Bourlamaque qui avait reçu deux blessures. L'enthousiasme fut porté à son comble dans le camp français, la joie se traduisit surtout par des chansons populaires, dont Montcalm envoya un échantillon à sa mère. En apprenant la victoire de Carillon, le Roi prescrivit un *Te Deum* dans toutes les églises de France. En souvenir de sa victoire, Montcalm fit dresser sur le champ de bataille une énorme croix avec cette inscription latine pleine d'humilité et composée par le général lui-même :

Quid dux ? Quid miles ? Quid strata ingentia ligna ?

En signum ! En Victor ! Deus hic, Deus ipse triumphat.

Des récompenses nombreuses furent accordées à l'armée. Le marquis de Vaudreil eut la grande croix de Saint-Louis ; Montcalm fut fait lieutenant général et grand croix de Saint-Louis ; Lévis, maréchal de camp, Bourlamaque et Senezerques, brigadiers, Dumas, major général. Le Roi fit envoyer à Montcalm un riche présent qui consistait en un vase précieux et habilement travaillé, mais malheureusement, il ne put arriver à sa destination, et tomba entre les mains des Anglais. Nous le voyons figurer dans la magnifique collection de lord Ashberton. Quand on en fit la vente en 1869, il fut adjugé au prix de 42.053 francs à lord Boiford.

III.

La victoire de Carillon n'avait pas enlevé à Montcalm ses amertumes. Sa correspondance le révèle assez. « Je ne puis me dispenser d'informer le ministre de ma triste situation. Ma santé s'use ; le travail, l'inquiétude, et le chagrin ne peuvent que l'altérer. Au milieu du succès j'ai à craindre qu'on ne cherche à faire désapprouver ma conduite. »

Il écrivait à ce sujet ces vers à la marquise de St-Véran :

Mon crime véritable est d'avoir aujourd'hui
Plus de nom que Vaudreuil, plus de vertus que lui,
Et c'est de là que part cette secrète haine
Que le temps ne rendra que plus forte et plus pleine.

Et il ajoutait : « Ah ! si l'on pouvait se passer de moi, me faire tomber dans quelque panneau, et s'il m'arrivait un échec ! » Ces accents douloureux avaient trait aux reproches de Vandreuil, qui laissait entendre au ministre que Montcalm n'avait pas su profiter de sa victoire. Les ennemis de Montcalm dans la colonie avaient leurs affidés et leurs complices en Europe et jusque dans les bureaux de la marine. Cependant Montcalm put facilement se disculper. MM. de Bougainville et de Lévis l'y aidèrent. Pouvait-il véritablement, avec si peu de troupes, poursuivre l'ennemi dans un pays entrecoupé d'impénétrables forêts, de rivières profondes et de ravins ? Il demandait quatre mille hommes de troupes fraîches ; mais ses supplications n'avaient trouvé aucun écho à Paris. Pendant ce temps, le général anglais Amherst s'emparait de Louisbourg dans l'île du Cap Breton. Le gouverneur fut obligé de capituler aux conditions les plus dures et les plus humiliantes, laissant

à l'ennemi deux cent vingt-et-un canons, dix-huit mortiers et des provisions considérables. Les soldats et les marins furent conduits en Angleterre comme prisonniers. La ville fut détruite de fond en comble et n'a jamais été relevée. Après Louisbourg succomba le fort Frontenac ; ce fut le tour ensuite du fort Duquesne, que le commandant Liguieris fit sauter. Le général Forbes donna à ces ruines encore fumantes le nom de Pittsburg.

En présence de ces revers, Montcalm, le 1^{er} septembre 1758, conseille la paix. « La paix est nécessaire ou le Canada est perdu. » Il envoie Bougainville en France pour plaider la cause de la colonie. Louis XV accueillit avec bonté Bougainville, mais hélas ! le gouvernement de Louis XV, très mal servi sur les champs de bataille et dans les conseils était forcé de livrer le Canada à ses propres ressources. La victoire semblait partout abandonner nos drapeaux, en Allemagne, aux Indes, au Sénégal et aux Antilles. Le ministre de la guerre ordonnait de résister, de ne pas mettre bas les armes et « de conserver un pied dans le Canada, quelque médiocre qu'en soit l'espace » Bougainville revint à l'armée avec des secours dérisoires. En 1759, la petite armée de Montcalm ne comptait que trois mille six cents hommes en présence de trente mille Anglais. Le général Wolfe avait été désigné par Pitt pour commander cette armée imposante. Il avait sous ses ordres Robert Monckton le conquérant de la Martinique. La flotte anglaise était déjà entrée dans le St-Laurent. L'évêque de Québec, Mgr de Pontbriand, en face du danger, encourageait la population à la résistance. Les Anglais ne tardèrent pas à débarquer devant Québec, pendant qu'un parti ennemi s'em-

paraît du fort Niagara héroïquement défendu par Pouchot. Après ce fait d'armes, toute l'armée anglaise se concentra à Chouaguen pour marcher sur Québec. Elle dévasta toute la plaine et attaqua le camp de Beaufort, mais toutes les attaques ennemies furent repoussées. La ville de Québec, bombardée par terre et par eau eut beaucoup à souffrir du feu de l'ennemi. Un grand nombre d'édifices, entre autres la cathédrale devinrent la proie des flammes. Wolf brûlait tout sur son passage. Sa mémoire est restée encore au Canada entachée de ces actes iniques.

Cependant la flotte anglaise venait de quitter le St-Laurent vers le milieu de septembre pour prévenir la saison des glaces. Wolf en conçut beaucoup de dépit ; mais il avait pris le parti formel de ne pas différer d'attaquer les Français. On raconte que, la veille de la bataille de Québec, Wolfe, sans aucune préoccupation du grave événement qui se préparait, récitait dans un canot à un officier assis à ses côtés une belle élégie de Thomas Gray, encore peu connue, dont voici la traduction ! « L'orgueil des titres, la pompe du pouvoir et tout ce que la fortune a jamais pu donner, sont également soumis à l'heure inexorable. Les sentiers de la gloire ne conduisent qu'au tombeau. » Il ajouta en finissant : « Je préférerais la gloire d'avoir fait un pareil chef-d'œuvre à celle de remporter demain la victoire sur les Français. »

Le 13 septembre Wolfe avait rangé en bataille son armée dans les plaines d'Abraham. Montcalm concentra de son côté toutes ces troupes, tournant le dos à la ville. La petite armée formait une ligne s'appuyant d'un côté sur le chemin de Ste-Foye et de l'autre sur la crête du coteau dominant le St-Laurent. Le général anglais avait rangé son armée devant les

Buttes-à-Neveu qui lui cachaient la ville et le protégeaient contre son canon. L'attaque devint bientôt générale. Les Anglais s'élançèrent avec impétuosité et rage contre les lignes françaises. Leur feu fut si meurtrier que le désordre ne tarda à se mettre parmi elles. La mort des trois brigadiers de Sénézergues, de Fontbrune et de St-Ours, les avait démoralisées. Les lignes françaises rompues ne résistèrent que faiblement. Cependant, dès le commencement de l'action, Wolfe avait été blessé au poignet ; il fit bander sa plaie et continua à entraîner ses troupes. Il fut atteint, au milieu de l'action par une balle qui lui traversa la poitrine, ayant cependant encore assez de présence d'esprit pour donner l'ordre de couper la retraite aux Français du côté de la rivière St-Charles, puis il expira en disant : « Je meurs content. »

Montcalm ne désespérait cependant pas, bien que ses troupes pliassent sur toute la ligne. Il faisait des efforts surhumains pour maintenir l'ordre et tenir tête à l'ennemi. Deux légères blessures, reçues au début du combat, n'avaient en rien ralenti son ardeur. Il était à cheval au milieu des Buttes à Neveu, préparant une habile retraite, lorsqu'il fut atteint par une balle dans les reins. Malgré la gravité de sa blessure, il resta à cheval et rentra en ville soutenu de chaque côté par deux brigadiers.

Les Anglais, étonnés de leur victoire, n'avançaient qu'avec de grandes précautions sur Québec, ce qui permit aux Français de prendre la route de Montréal. Bougainville, de son côté, avait appris l'attaque des Anglais. Ils s'étaient mis en mouvement avec une partie des troupes qu'il avait pu réunir. Mais, arrêté en chemin pour enlever une maison aux Anglais, il perdit un

temps précieux et arriva trop tard sur le champ de bataille. Vaudreuil songeait à capituler dans Québec; mais le commandant du régiment de Béarn, Dalquier, vénérable vieillard, qui portait sur tout son corps les marques de son courage, l'intrépide Poulhariés combattirent un projet déshonorant et firent abandonner toute idée de capitulation : La bataille de Québec, si peu considérable dans ses proportions, fut cependant très grande dans ses résultats. Elle faisait passer des mains de la France à celles de l'Angleterre, une contrée presque aussi étendue que la moitié de l'Europe.

IV.

La nouvelle de la blessure de Montcalm n'avait pas tardé à courir en ville. Plusieurs femmes, ayant vu passer le blessé dans la rue St-Louis et voyant le sang couler abondamment de sa blessure, s'écrièrent : « M. le marquis est tué. » Montcalm les rassura gracieusement. On le conduisit chez M. Arnoux, chirurgien en chef de l'armée qui le fit transporter au château St-Louis. Le général tint absolument à ce que le chirurgien lui dit sans déguisement s'il croyait sa blessure mortelle. A sa réponse affirmative, il ajouta avec le plus grand sang froid : « Combien de temps puis-je encore vivre ? » « Dix à douze heures tout au plus, répondit le chirurgien. » « Le plus tôt sera le mieux » reprit Montcalm ; au moins je ne verrai pas les Anglais à Québec. » Puis il s'adressa à M. de Ramezay et au commandant du Royal-Roussillon : « Je vous recommande de ménager l'honneur de la France, et de tâcher que ma petite armée

puisse se retirer cette nuit au-delà du Cap-Rouge pour rejoindre le corps de M. de Bougainville ; pour moi je vais la passer avec Dieu et me préparer à la mort. Je laisse les affaires du Roi, mon cher maître, dans de bonnes mains. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour les talents et les capacités de M. de Lévis. »

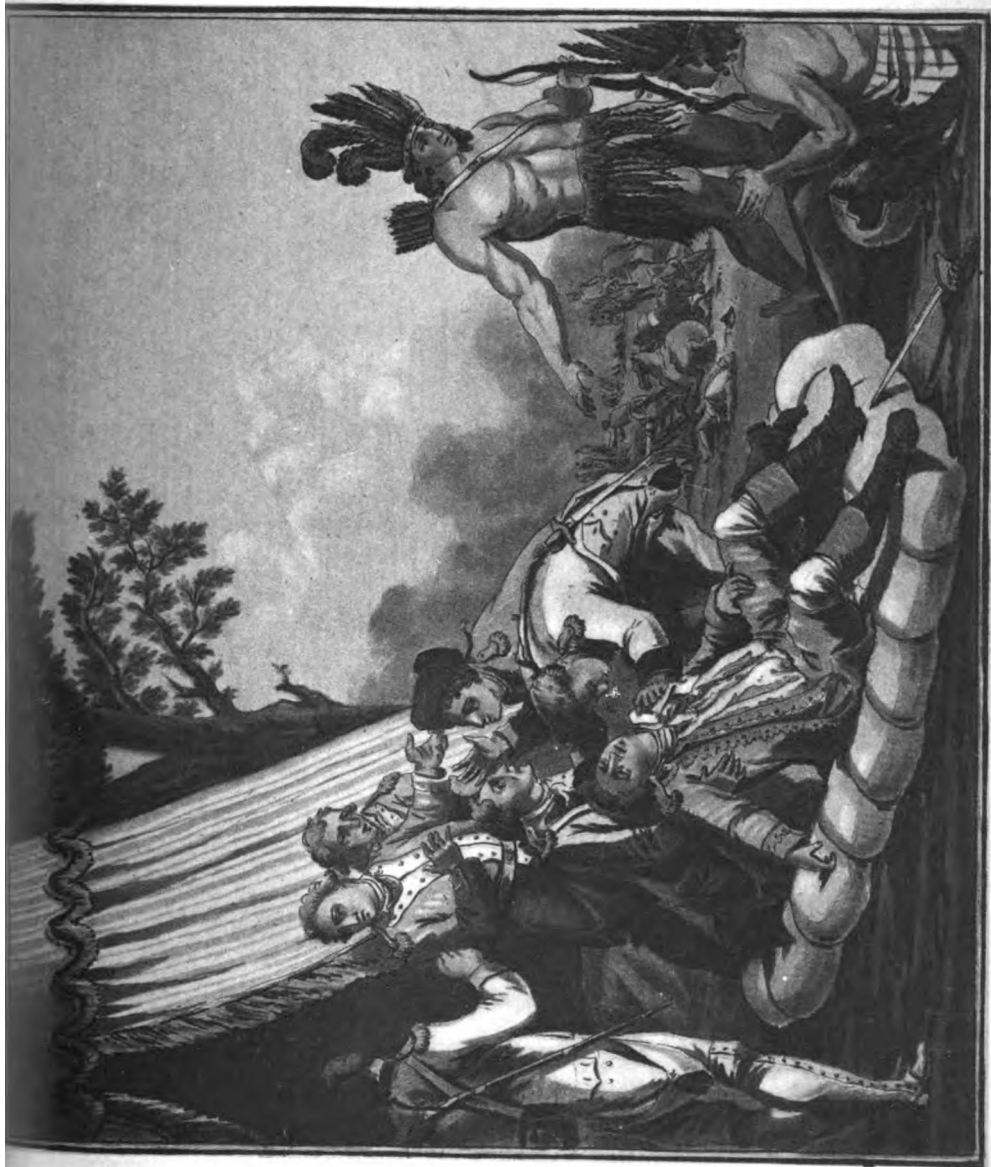
Montcalm songeait au malheureux sort des deux cent cinquante prisonniers qu'avaient faits les Anglais. Il écrit d'une main tremblante au général anglais Townsend ces lignes dignes de son grand cœur : « Général, l'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et celui des Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'avaient inspirés ; qu'ils ne s'aperçoivent pas d'avoir changé de maître. Je fus leur père, soyez leur protecteur. »

M. de Ramezay, commandant la place, le suppliait de donner des ordres. Le héros lui répondit en soupirant : « Je n'ai plus d'ordres à donner, ni à me mêler de rien. J'ai trop à faire à ce grand moment, mes heures sont très courtes ; mais je souhaite beaucoup qu'on vous secoure et que vous puissiez sortir heureusement de la difficulté présente. »

Il sut rendre aussi un hommage éloquent d'estime à l'armée victorieuse : « Quoique j'aie eu le malheur d'avoir été défait et mortellement blessé, c'est pour moi une consolation de l'avoir été par un ennemi aussi brave. »

Montcalm ne s'occupa plus alors que de ses intérêts éternels. Il reçut avec un vif sentiment de piété et de foi les derniers sacrements de l'Église et, le 14 septembre 1759, à quatre heures du matin, il s'éteignit à l'âge de quarante-huit ans. Il fut enterré le

HO
N
C
N



MORT DE MONTCALM

soir même à la lueur des flambeaux, dans l'église des Ursulines, la seule qui malgré les dégâts du bombardement pût servir encore au culte. Ainsi mourut cet homme qui n'avait été ni le favori de la fortune, ni de la cour, tombant injustement victime d'une situation qu'il n'avait pas créée.

L'acte mortuaire de Montcalm est ainsi conçu :

« L'an 1759, le 14 du mois de septembre, a été
« inhumé, dans l'église des religieuses Ursulines de
« Québec, haut et puissant seigneur, marquis de
« Montcalm, lieutenant-général des armées du Roi,
« commandeur de l'Ordre-Royal et militaire de St-
« Louis, commandant en chef des troupes de terre
« en l'Amérique septentrionale, décédé le même
« jour, de ses blessures. »

La mort de Montcalm provoqua partout d'unanimes regrets. Un de ses compagnons d'armes écrivait du Canada en 1760 : « Je ne me consolerais jamais de la perte de mon général. Qu'elle est grande pour nous, et pour ce pays, et pour l'État ! C'était un bon général, un citoyen zélé, un ami solide, un frère pour nous tous. Il a été enlevé au moment de jouir d'une campagne que M. de Turenne n'aurait pas lui-même désavouée. » M. Bernier, commissaire des guerres, termine une lettre au ministère de la guerre (15 oct. 1759) par un témoignage très chaud en faveur du héros. L'historien américain Bancroft en fait un éloge sans réserve duquel je détache ce simple passage : « C'était une source continuellement jaillissante de hardis projets. Sa carrière au Canada fut une admirable lutte contre une inexorable destinée. Il supportait avec une égale patience la faim et le froid, les veilles

et les fatigues. Plein de sollicitude pour le soldat, il ne pensait pas à lui. » Le capitaine Pouchot, dans ses *Mémoires*, dit aussi de Montcalm : « La pureté de ses intentions et son désintéressement égalèrent toujours sa valeur. » « Chez lui le cœur était tout et résonne sitôt qu'on le touche. Quand Lafare son compatriote, a la petite vérole et que tout le monde fuit devant l'horreur de la maladie, Montcalm s'enferme avec son ami et le soigne comme un fils (1). »

Au physique, Montcalm était de petite taille, mais sa belle figure était animée par des yeux très vifs, dénotant chez lui l'intelligence la plus vive.

Tandis que les restes de Wolfe étaient portés en Angleterre, à Portsmouth, par un vaisseau de 84 canons, tandis que son éloge retentissait au sein du Parlement, et que ce dernier votait en son honneur l'érection d'un superbe mausolée à Westminster, tandis que son corps était déposé à Greenwich où on lui a élevé un autre mausolée, en même temps qu'un monument à Wasterhan, comté de Kent, son pays natal, Montcalm attendait encore un monument pour consacrer sa gloire. Ce fut seulement le 15 novembre 1827 que le compte de Dalhousie, gouverneur du Canada, voulut rendre un solennel hommage à la valeur des deux illustres rivaux, Wolfe et Montcalm. Avec une louable impartialité, il réunit leurs noms sur une sorte d'obélisque de vingt-deux mètres de hauteur, qui fut placé dans le jardin public de la ville de Québec. Un nommé Thompson âgé de 95 ans, ancien soldat de Wolfe au

(1) Tibulle-Hamont, *Revue des Deux-Mondes*.

combat des plaines, assistait à la fête d'inauguration de ce monument, fait sur les plans du capitaine Young du 79^e régiment écossais.

Sur la façade principale, on lit cette inscription en latin due à J. Carleton Fischer :

ILS DOIVENT A LEUR VALEUR LE MÊME TRÉPAS,
A L'HISTOIRE LA MÊME RENOMMÉE,
ET A LA POSTÉRITÉ CE MÊME MONUMENT.

*« Mortem virtus— communem famam historia —
monumentum posteritas dedit. »*

En 1830, lord Aylmer, gouverneur du Canada, visitait le bel établissement d'instruction des Ursulines de Québec, qui fut fondé en 1639 et qui, depuis cette époque jusqu'à nos jours, avec un merveilleux succès, continue à former des cœurs français parmi les jeunes personnes qui le fréquentent. Lord Aylmer fut surpris de ne trouver aucun signe qui annonçât la tombe du héros. Il déclara qu'il voulait s'en charger lui-même ; mais encore fallait-il connaître l'endroit où avait été enterré Montcalm. Heureusement qu'en 1833 vivait encore dans ce couvent une vénérable religieuse, sœur St-Ignace, âgée de 82 ans, qui avait assisté dans son enfance à l'inhumation du marquis de Montcalm. Elle indiqua le lieu où il avait été déposé. On creusa au lieu désigné et l'on recueillit aussitôt quelques fragments de la bière et des ossements ; mais ceux-ci tombaient en poussière, la tête seule avait résisté aux ravages du temps. Les restes furent placés dans leur nouveau cercueil, et une plaque de marbre, avec cette inscription française assez banale, indique au visiteur que c'est là le tombeau de Montcalm :

HONNEUR
A
MONTCALM
LE DESTIN EN LE PRIVANT
DE LA VICTOIRE
L'A RÉCOMPENSÉ PAR
UNE MORT GLORIEUSE

L'année suivante, ce même gouverneur fit placer, sur un socle très bas, un tronçon de colonne au lieu même où Wolfe fut frappé à mort, avec cette inscription en anglais :

ICI MOURUT WOLFE VICTORIEUX, 13 SEPTEMBRE 1759.

Dès 1844, ce monument assez mesquin était en ruine. En 1849 il était relevé, et l'on vit s'élever sur le même point une gracieuse colonne dorique de douze mètres environ. Une plaque de bronze sur le dé reproduit d'un côté l'inscription ci-dessus ; de l'autre on lit l'époque de cette restauration par l'armée anglaise. Au sommet de la colonne a été placé un casque de bronze couronné de lauriers et un glaive antique.

Cependant les compagnons de Montcalm, parmi lesquels il est juste de placer en tête M. de Bougainville, songeaient, de leur côté, à élever un monument à la mémoire de leur général. Ce dernier écrivit à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour obtenir son concours. Pour répondre à ce désir, l'Académie composa en latin une inscription historique (1) qui fut gravée sur le marbre.

(1) *Journal encyclopédique*, juin 1761.

Mais elle n'arriva pas à destination (1). Cependant sa mémoire n'était pas perdue au Canada. Lors du centenaire de sa mort, un avocat de Québec, M. Faribault, secondé par des concitoyens qui n'ont pas la même patrie, organisa une souscription pour exécuter le plan conçu par l'armée française. Le 14 Septembre 1859, le marbre portant l'inscription de l'Académie fut inauguré dans la chapelle des Ursulines.

Le pinceau, le burin et le ciseau ont contribué à perpétuer la mémoire du héros.

Watteau fut chargé de composer la mort de Montcalm. Un portrait de Montcalm, de Massé, a été reproduit par de la Rive et J. Barbié; son buste figure au musée national de Versailles.

Le roi conserva à la marquise de Montcalm une partie de la pension de 4000 livres dont jouissait le général; chacun des enfants eut 900 livres. L'aîné obtint le régiment de son père, et le cadet une compagnie dans le même régiment.

Au moment de la Révolution, la mémoire de Montcalm reçut un témoignage de respect et d'estime de plus grande valeur. L'Assemblée nationale avait été appelée à se prononcer sur la suppression des pensions accordées par le Roi. M. le duc de Noailles réclama une exception en faveur de la famille de Montcalm. Sa demande fut prise en considération. Les quatre enfants survivants de Montcalm reçurent une pension de 1000 livres chacun. Madame

(1) Le frère de l'ancien aide de camp de Montcalm, Jean Pierre Bougainville, secrétaire de l'Académie, avait été chargé de demander au gouvernement anglais de faire cet envoi à Québec. William Pitt l'avait accordé par une lettre écrite en français.

de Damas sa fille en reçut 4000 (Moniteur du 31 juillet 1790.) Un des fils de Montcalm, alors membre de l'Assemblée, monta à la tribune le 1^{er} août de cette année pour en exprimer sa reconnaissance au nom de ses frères et de sa sœur,

V

Après la malheureuse bataille des plaines d'Abraham, le marquis de Vaudreuil, réunit un conseil de guerre, qui décida de donner le commandement de l'armée au chevalier de Lévis. L'armée se retira jusqu'à Jacques Cartier à 36 kilomètres de Québec, avec trop de précipitation, car le camp fut abandonné avec des munitions, des réserves pour dix jours et une partie de l'artillerie. L'ennemi ne s'aperçut de ce mouvement que le lendemain et s'empressa de piller tout ce qui avait été laissé par nos troupes.

Dès que Lévis eut appris les événements de Québec, il accourut jusqu'à Jacques Cartier où il trouva l'armée. Il blâma la retraite qu'on avait faite ; à son avis, on aurait dû défendre coûte que coûte Québec. Son plan fut adopté à l'unanimité et mis immédiatement à exécution. Il en fit donner avis de suite à Ramezay gouverneur de Québec ; malheureusement ce dernier venait de capituler, la veille du jour où Lévis arrivait à marches forcées devant cette ville. M. de Ramezay fut blâmé dans l'histoire pour cet acte, qui lui avait été imposé par la population et qui avait été voté moins une voix par un conseil de guerre composé de 14 officiers. Ce qu'il y a de certain, c'est que Vaudreuil lui avait donné des ordres dans ce sens.

A cette nouvelle, Lévis, sans matériel de siège, sans artillerie, ne pouvait pas reprendre Québec. Il se vit dans l'obligation de revenir sur ses pas et de disperser un peu de tous côtés ses troupes, afin de prendre leurs quartiers d'hiver. Mais il profita de ce répit pour préparer en secret une nouvelle expédition. Au beau temps, on se mit en route et l'armée forte de 6000 hommes arriva sur le plateau en vue de Québec le 28 avril 1760. Malheureusement les Anglais s'étaient aperçus assez tôt de ce mouvement. Ils se tenaient sur leurs gardes, afin de faire face à un siège. L'ennemi ne se contenta pas de ces précautions, il attaqua les retranchements français, mais courut à un désastre laissant sur le terrain 1500 hommes et beaucoup de matériel. Du côté des Français, il y eut 104 officiers hors de combat dont un chef de brigade et six chefs de bataillon.

Le chevalier de Lévis profita de sa victoire pour investir Québec, quoique l'artillerie de siège lui fit défaut. Il espérait ainsi gagner du temps, dans la persuasion intime qu'un secours pouvait prochainement arriver de France. Hélas ! le secours n'arriva qu'aux Anglais dans la présence de deux gros navires de guerre. Il fallut lever le siège et se replier sur Montréal. D'un autre côté, nos vaisseaux attaqués par la flotte anglaise s'étaient jetés à la côte. A Montréal, l'armée et la population manquaient de tout, de pain et d'argent et les colons ne voulaient plus du papier monnaie. Le découragement des habitants était grand. Ils étaient créanciers de l'Etat pour 40 millions, et ils venaient d'apprendre que le cabinet de Versailles suspendait le

paiement des lettres de change venues du Canada. Cette abominable banqueroute était la récompense de leur dévouement et le dernier acte du gouvernement de Louis XV au Canada.

La résistance de Montréal fut jugée impossible par Vaudreuil, surtout à la nouvelle de la prise du fort Lévis. Les régiments brûlèrent leurs drapeaux. La capitulation fut signée le 8 septembre, et par cet acte le Canada passa en entier à l'Angleterre. La paix définitive entre la France et l'Angleterre, qui terminait cette guerre désastreuse de sept ans, ne fut signée que le 10 février 1763. La cession de tout le Canada, moins les îles Saint-Pierre et Miquelon, près de Terre-Neuve, fut alors consommée. « C'est une perte infinie » écrivait M. Bernier, commissaire des guerres et esprit très distingué. Voltaire seul, qui avait applaudi aux victoires de Frédéric II, trouvait que la perte du Canada était un bienfait.

« Si j'osais, écrivait-il au marquis de Chauvelin (3 octobre 1760) je vous conjurerais à genoux de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France. Si vous le perdez, vous ne perdrez presque rien. » Dans sa retraite de Ferney, il célébra par une fête splendide ce triomphe de l'Angleterre.

C'est l'épée allemande de Frédéric II, dit Seeley, qui par le fait a conquis le Canada et l'Inde pour les Anglais. Quand nos colonies, luttant un contre dix, demandaient du secours à la métropole, le ministre répondait invariablement : « On ne s'occupe pas des colonies, quand la maison brûle. » Cependant nos colonies renfermaient des Français de pur sang, représentés aujourd'hui, tant en Amérique que dans les Indes orientales, par un million cinq cent mille

de nos compatriotes, et oubliés par la mère-patrie qu'on vit tant de fois verser son or et son sang pour l'Amérique, pour la Grèce, pour la Pologne et pour l'Italie !

L'expiation ne devait cependant pas tarder à venir pour l'Angleterre, sous le gouvernement de Louis XVI. Les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, poussées à bout par des taxes arbitraires, s'étaient soulevées contre la mère-patrie (décembre 1773), et avaient mis Georges Washington à la tête de leur armée. Franklin, envoyé à Paris, avait signé un traité d'alliance offensive et défensive avec la France. Nos soldats, avec Lafayette et Rochambeau, contribuèrent au succès définitif de York-Town (1781), tandis que nos marins, conduits par d'Orvilliers, le bailli de Suffren, d'Estaing, Guichen et de Grasse, luttaient victorieusement sur mer. Le traité de Versailles (1783) ne nous rendait pas le Canada, mais assurait l'indépendance des États-Unis et nous faisait recouvrer le Sénégal, Tabago, Sainte-Lucie, que le traité de Paris avait donnés à l'Angleterre. La justice immanente des choses avait suivi son cours.

ADOLPHE PIEYRE.

LES PROGRÈS DE LA RADIOGRAPHIE

Dans un précédent article, écrit peu après la découverte des rayons Röntgen(1), nous avons présenté à nos lecteurs ces nouveaux venus dans le domaine de la physique, et fait pressentir les applications multiples auxquelles ils donneraient lieu. Environ dix-huit mois se sont écoulés depuis cette époque, pendant lesquels nombre de savants de tous les pays se sont efforcés de vérifier et d'accroître les résultats obtenus par le célèbre professeur de Wurtzbourg.

Si ces recherches ont démontré la parfaite exactitude des points posés par le Dr Röntgen, et la conscience extrême apportée par ce savant à l'étude, qui a si justement illustré son nom, elles n'ont pas beaucoup avancé la question au point de vue théorique. Cependant autour des rayons X sont venus se grouper quelques découvertes dignes de fixer l'attention ; en tout cas, leurs applications se sont grandement développées. Aussi croyons-nous intéressant de fixer, en quelques lignes rapides, l'état actuel de la question.

Un mot d'abord sur la technique de la radiographie, c'est-à-dire sur le moyen de réaliser ces images, qui nous montrent les détails internes des objets, ordinairement invisibles pour notre œil.

(1) Revue du Midi, 25 février 1896.

Le dispositif le plus employé en France est celui, qui a été proposé, dès le début, par M. Séguy. Prenez une pile (par exemple six éléments Radiguet au bichromate de potasse), une forte bobine (donnant des étincelles d'environ huit centimètres de longueur) ; reliez - en les électrodes aux deux pôles d'une ampoule de Crookes. Dès que vous établissez les contacts permettant à l'étincelle de jaillir au trembleur de la bobine, vous voyez l'ampoule s'illuminer d'une belle lueur verdâtre.

Enveloppez de deux feuilles de ce papier noir-bleu, employé, à cause de son opacité, pour emballer les plaques photographiques, l'une de ces dernières sensibilisée au gélatino-bromure. Placez-la sur une table, à dix centimètres environ de l'ampoule, et posez sur elle l'objet à photographier, votre main par exemple. Après une durée de pose convenable, plongez la plaque dans un bain développeur (comme une solution d'acide pyrogallique) ; au bout de cinq ou six minutes, vous voyez apparaître une image de la main, en blanc sur fond noir, la teinte étant plus claire au milieu des doigts que sur les bords, parce qu'elle y correspond à l'ombre portée par les os, moins transparents que les chairs aux rayons X. Avec ce cliché négatif, vous pouvez tirer des épreuves positives, sur lesquelles le squelette de la main apparaît en noir sur l'image plus claire des chairs.

On a parfois recours à d'autres sources d'électricité que la pile et la bobine, à des machines statiques produisant l'électricité par frottement, à des lampes à incandescence qu'alimentent ces courants de grande fréquence et de haute tension, si bien étu-

diés par M. Nicolas Tesla. Mais le dispositif que nous avons décrit reste de beaucoup le plus employé. Par contre, il varie souvent par la nature de l'ampoule utilisée ; et des progrès considérables ont été réalisés sur les modes d'emploi et de construction de cette dernière, pour rendre plus puissante et plus rapide l'action des rayons X.

On n'a pas oublié que c'est au point où les rayons cathodiques rencontrent la paroi de verre, que prennent naissance ces rayons, et que, d'autre part, les images obtenues, véritables ombres portées par eux sur la plaque, sont d'autant plus nettes que leur zone d'émission est plus restreinte. Plusieurs savants ont utilisé l'action exercée par l'aimant sur les rayons cathodiques pour concentrer ces rayons sur une portion plus faible de la paroi. M. Chappuis a trouvé que l'action d'un champ magnétique assez fort augmentait la puissance d'un tube de plus de moitié. Tout près de nous, à Montpellier, MM. Imbert et Bertin-Sans, qui ont apporté à la radiographie des améliorations très appréciées, en ont aussi tiré bénéfice.

En revanche, les tubes s'affaiblissent vite à l'usage, par suite de l'altération de leur degré de vide intérieur. Cette altération peut être le fait soit des gaz qui se dégagent des électrodes, où ils sont occlus, et augmentent ainsi la pression dans l'ampoule, soit de ceux qu'absorbe, sous l'influence des rayons cathodiques, la paroi de verre, au détriment de la pression restante. Le meilleur moyen de maintenir, dans les ampoules, le degré de vide le plus favorable est de les laisser en relation permanente avec la trompe à mercure, qui a servi à en extraire l'air ; mais ce

n'est pas toujours le plus commode. On a cherché à atténuer plus simplement les variations de leur pression, en augmentant la masse de l'air sur laquelle elles portent, c'est-à-dire en donnant aux ampoules un volume plus considérable. Et, pour qu'il n'en résultât pas un trop grand écartement de la cathode et de la surface fluorescente, on a greffé sur les tubes des réservoirs latéraux, qui leur ont donné les formes les plus bizarres.

Mais tant que les rayons cathodiques frappent le verre, ils y déposent des particules métalliques arrachées à la cathode, et il en résulte à la longue une altération de sa transparence, partant une diminution de l'activité du tube. Heureusement cette rencontre des rayons cathodiques et du verres n'est pas une condition indispensable à la formation des rayons X. Ceux-ci prennent naissance, comme l'avait montré M. Röntgen pour l'aluminium, comme M. J. Perrier l'a établi pour plusieurs substances, pour le platine surtout, au point où les rayons cathodiques frappent un corps solide quelconque.

Sur ce principe M. Sylvanus Thompson a fondé son tube *focus*, ainsi nommé parce que le foyer d'émission des rayons X y est constitué par une lame de platine disposée au milieu de l'ampoule ; le verre soustrait au choc des rayons cathodiques, n'a plus de raison de s'altérer ; en outre, la cathode, en aluminium, par sa forme concave, concentre les rayons X, en un cône presque géométrique, qui, même sans le secours de diaphragmes, forme des ombres très-nettes. Le foyer ou anticathode est, en général, pris comme anode ; mais le docteur Röntgen, a montré que la chose était indifférente. Aussi peut-on voir des

tubes, à forme de cylindre, de sphère ou de poire, où le pôle positif du courant est relié à l'anticathode, en même temps qu'à une autre électrode : telle, l'ampoule à deux anodes de M. Séguy.

M. Colardeau a perfectionné le tube *focus* en diminuant la distance de la cathode et du platine, et en amincissant le verre, sur un petit espace, en regard de la face utile de l'anticathode ; l'absorption des rayons par la paroi est ainsi diminuée. Son tube, qui a la forme générale d'un T, semble être actuellement ce qu'il y a de plus parfait dans le genre. Il donne, en un temps très court, des ombres dont la netteté est comparable à celle des images obtenues avec les bons objectifs de la photographie ordinaire. Avec une bobine puissante, il fournit instantanément, nous voulons dire pendant la durée extrêmement courte d'une décharge unique de la bobine, l'image d'une main avec le détail de ses os ; avec une bobine ordinaire, donnant des étincelles de sept à huit centimètres, il faut, pour obtenir le même résultat quarante ou cinquante secondes ; dans un laboratoire des plus modestes, sans trompe à mercure ni aimant, un très petit nombre de minutes suffit. Nous sommes loin des longues poses d'il y a un an, qui se chiffraient par des demi-heures, parfois des heures.

Ces poses-là ne restent nécessaires que pour la pénétration des profondeurs les plus intimes de notre être. Il n'existe d'ailleurs plus de partie de notre corps, qui n'ait été explorée.

M. Brissaud a pu obtenir en sept quarts d'heure, la radiographie du crâne d'un individu vivant et y retrouver la position d'une balle. MM. Humbert et

Bertin-Sans, avec un tube ordinaire et une bobine puissante munie d'un interrupteur Foucault (pour augmenter le nombre des intermittences), en concentrant les rayons au moyen d'un aimant, ont obtenu, en vingt minutes, la radiographie de l'épaule, du torse, de la région lombaire et de la colonne vertébrale d'un enfant vivant de neuf ans. Les mêmes savants, avec un tube *focus* et une bobine ordinaire, ont radiographié, en vingt-cinq minutes, tout le corps d'un enfant né à terme : la silhouette montrait jusqu'à certains points d'ossification, n'ayant pas plus d'un demi-millimètre, que la plus minutieuse dissection aurait eu de la peine à déceler. Il n'est pas jusqu'à la vie avant la lettre qui n'ait été explorée : M. J. Chappuis a obtenu d'un fœtus vivant une image, sur laquelle se montrait, avec beaucoup de détails, le petit squelette.

Ces recherches sont grandement facilitées par ce fait, dont nous devons la découverte à M. S. Thompson, qu'on peut, avec le degré de vide du tube, faire varier la transparence relative des os et des chairs : dans ces conditions, il n'est pas d'épaisseur du tissu osseux qu'on ne puisse pénétrer.

Mais une image unique n'est susceptible de donner que la projection du point intéressant ; or, souvent il serait avantageux de connaître la position exacte de ce point, par rapport à ceux qui l'entourent, par exemple la situation précise d'un projectile dans la région où il s'est logé. On a alors cherché à doter les images radiographiques du relief voulu, en recevant sur deux plaques sensibles les silhouettes du même objet, fournies par deux centres d'émission convenablement écartés, et en les examinant

dans un stéréoscope ordinaire. On s'est d'abord servi de deux tubes fonctionnant simultanément ; mais il suffit d'un tube qu'on utilise dans deux positions successives, l'objet à photographier restant fixe. Là encore, la réduction du temps de pose a permis d'obtenir des résultats vraiment remarquables.

Cette méthode parle beaucoup mieux à l'œil que celle de MM. Buguet et Gascard, qui consiste à prendre en une épreuve unique l'image double fournie par un tube à deux diaphragmes, donnant chacun un centre d'émission, et à déduire, par un véritable calcul ou par une construction graphique, des distances qui séparent les deux silhouettes, les deux diaphragmes, et ces deux derniers de la plaque sensible, la position exacte du point considéré.

Dans cet ordre d'idées, nous devons cependant mentionner l'appareil que propose M. Contremoulins, et dont M. Marey a entretenu l'Académie de médecine (1) pour arriver à fixer la position d'un projectile, par exemple, à l'intérieur du corps, dans le crâne notamment, par rapport à trois repères extérieurs, et à conduire une tige mousse sur le projectile lui-même. C'est en faisant appel à une méthode topographique du colonel Laussedat que l'inventeur compte arriver à ce résultat : on ne s'attendait pas à voir la topographie en cette affaire !

Mais tout cela est plus ou moins compliqué : la simple radiographie elle-même oblige, pour l'examen que l'on veut faire d'une région invisible à l'œil nu, à passer par la filière habituelle des opé-

(1) Séance du 30 mars 1897.

ractions photographiques. On réussit à s'en affranchir en recevant les rayons Röntgen, non plus sur une plaque sensible, mais sur un écran enduit d'une substance fluorescente : les parties qui reçoivent les rayons apparaissent brillantes, tandis que restent plus ou moins noires celles qui sont placées derrière les régions de l'objet plus ou moins opaques aux rayons X. On a ainsi immédiatement devant les yeux une image analogue à l'épreuve positive qu'on tirerait d'un cliché radiographique. On a fait beaucoup de bruit autour de ces cryptoscopes, fluoroscopes ou autres appareils analogues, qui ne sont en somme que la mise en œuvre de l'expérience par laquelle le docteur Röntgen a fait sa découverte. Le fluoroscope d'Edison, dont on a tant parlé, ne se distingue du cryptoscope de M. Salvioni, le premier du genre, que par la substitution du tungstate de calcium au platino-cyanure de baryum, ordinairement employé pour rendre l'écran fluorescent. D'ailleurs les images ainsi obtenues sont moins nettes que les radiographies, qui offrent en outre sur elles l'avantage de constituer des documents durables.

C'est assurément la chirurgie, qui bénéficie le plus des rayons X ; ceux-ci ont pourtant donné lieu à d'autres applications intéressantes. MM. Londe, Buguet et Gascard les ont employés pour distinguer les diamants faux des diamants vrais, les premiers étant plus opaques aux radiations nouvelles que les seconds.

MM. Girard et Bordas ont pu sonder sans danger des engins anarchistes, en se basant sur les opacités différentes des poudres chloratées, des nitro-

celluloses, du fulminate de mercure dont ils pouvait être chargés.

M. F. Ranwez a appliqué la radiographie à la reconnaissance des falsifications de safran par des matières minérales, telles que le sulfate de baryum.

On peut également vérifier, avec les rayons X, les installations intérieures des canalisations électriques, sans démoder les fils, sans briser les moulures qui les recouvrent. La physique pure pourra peut-être déterminer certaines densités de vapeurs, difficiles ou impossibles à fixer par les procédés ordinaires.

Si maintenant, des applications des rayons X, comme on le voit, si notablement perfectionnées depuis la découverte de Röntgen, nous passons à leur théorie, nous ne trouvons rien de saillant à ajouter à ce que nous disions dans notre premier article.

A cette époque, après avoir constaté ce fait que les rayons X prenaient naissance au point où le paroi de verre était rendue fluorescente par les rayons cathodiques, nous nous demandions, avec M. Poincaré, si tous les corps dont la fluorescence (1) est suffisamment intense n'émettent pas, outre les rayons lumineux, des rayons Röntgen, quelle que soit la cause de cette fluorescence.

Ce pressentiment, du moins, n'a pas tardé à se

(1) On appelle fluorescentes ou phosphorescentes des substances, qui, sans avoir d'ailleurs rien de commun avec le phosphore, absorbent, pendant qu'elles sont exposées à la lumière des radiations, auxquelles elles font subir une transformation, et qu'elles restituent ensuite dans l'obscurité suivant des lois de déperdition plus ou moins rapides : tels, le sulfure de zinc, le sulfure de calcium, les sels d'urane.

réaliser. M. Ch. Henry a montré que le sulfure de zinc phosphorescent, après avoir été excité par la lumière du soleil ou par celle du magnésium, émet des rayons capables de traverser les corps opaques. Après lui, M. H. Becquerel constata qu'un cristal de sel d'urane, placé sur une plaque photographique recouverte de papier noir, impressionne cette plaque, même à travers certains corps opaques pour la lumière ordinaire. Chose remarquable, le cristal n'a pas besoin, pour émettre ces rayons, d'avoir été exposé à la lumière. Il semble que ce corps et ses similaires (l'uranium métallique par exemple) aient accumulé en eux, depuis le moment où ils ont pris naissance, une provision d'énergie, qu'ils dépensent lentement sous forme de rayons Becquerel. La lumière et les agents extérieurs ne peuvent d'ailleurs pas renouveler cette énergie, comme elles le font pour celle qui donne la fluorescence visible, mais qui en revanche, s'épuise fort vite.

Les rayons Becquerel ont avec les rayons Röntgen ce point commun de traverser les corps opaques. Mais ils s'en différencient nettement par leurs facultés de se réfléchir, de se réfracter, de se polariser, c'est-à-dire de se comporter comme des rayons lumineux véritables, comme le produit de vibrations transversales de l'éther.

Dans ces conditions, on est tenté de conclure avec M. Poincaré « qu'ils forment le trait d'union » entre la lumière ordinaire et les rayons Röntgen » et que ceux-ci ne doivent leurs singulières propriétés qu'à leur très courte longueur d'onde, » comme le supposent les partisans de la théorie » ultra-violette (1), » qui, on se le rappelle, voient

en eux le résultat de vibrations transversales de l'éther, encore plus courtes que celles donnant les rayons chimiques, déjà invisibles pour nos yeux.

Quoiqu'il en soit, les rayons Becquerel peuvent être fournis par les animaux phosphorescents après leur mort, comme les soles, les maquereaux. M. Gustave Le Bon (celui-là même auquel nous devons la découverte de la lumière noire, dont nous avons aussi parlé, et qui ne semble d'ailleurs pas se confirmer), a pu, avec ces animaux, obtenir, à travers des corps opaques, de véritables radiographies. M. R. Dubois a de même impressionné des plaques entourées de deux et trois épaisseurs de papier noir, avec la lumière du syphon de la pholade dactyle, une de ces bestioles qui deviennent phosphorescentes par excitation physiologique. M. Ch. Henry a atteint le même résultat avec le ver luisant.

Et à ceux qui seraient surpris de voir des sources de lumière d'aussi minime intensité produire des résultats appréciables, nous dirions que les rayons Röntgen, auxquels nous devons des effets de pénétration si remarquables, n'ont guère (si nous en croyons la toute récente affirmation de M. Trou-ton) plus d'intensité photographique qu'une ou cinq de nos bougies ordinaires, suivant que la durée de l'étincelle qui les produit est de $1/800$ ou de $1/10000$ de seconde, cette intensité décroissant ainsi très rapidement à mesure que s'augmente la durée de l'étincelle. N'est-il pas merveilleux d'obtenir de si importants effets avec d'aussi petites causes ?

GÉRARD LAVERGNE

(1) *Revue scientifique*, 16 janvier 97, p. 80.

SUR LES MONUMENTS ANTIQUES DE NIMES

Nous recevons la lettre suivante que nous reproduisons sous les plus expresses réserves et en laissant au signataire la responsabilité entière de ses opinions.

(Note de la Direction).

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans un article, *Nîmes aujourd'hui*, que la *Revue du Midi*, voulut bien insérer il y a un an, je disais : « Le voyageur qui passe par notre ville tous les deux ou trois ans est sûr de trouver quelque innovation à déplorer, et quant au Nimois épris de sa cité, qui, tenu loin d'elle par ses occupations, revient y passer ses vacances, avec quelle tristesse la revoit-il toujours sur quelque point enlaidie ! » A l'appui je citais, âprement, paraît-il, certaines réparations architecturales, et certains élagages de vieux grands arbres. Cette âpreté, dont quelques lecteurs se préoccupèrent, fut bien vaine, car revenant cette année dans le Midi, ce que je vois m'oblige à reprendre la même question.

D'abord les arbres ; c'est sur le Grand-Cours et le Petit-Cours que vient de s'exercer le jardinier municipal. Pauvres malheureux arbres, on ne les a pas ratés ! Encore un peu et le zèle des élagueurs les rasait à hauteur d'homme ; d'oasis touffue, la place Saint-Charles est devenue Sahara. Or pourquoi ? ces arbres étaient-ils malades ou malingres ? Ils étaient admirables. N'en mourront-ils pas moins dans un certain laps de temps ? Si, hélas ! les arbres sont mortels comme nous, alors pourquoi ne pas les laisser vivre et donner toutes leurs feuilles, quitte à les remplacer au fur et à mesure, au lieu de les transformer en pieux pendant trois et quatre ans de suite ? Les arbres des boulevards sont-ils faits pour les promeneurs ou pour les jardiniers municipaux ?

Et les monuments ! Je voudrais certes n'avoir rien à en dire, mais est-ce ma faute, cette fois encore, si, dès Tarascon, mon œil fut agrippé par des blancheurs toutes neuves dominant la verdure : « Ah ça, fis-je en baissant la glace du wagon, aurait-on ici aussi la monomanie de la réparation ? » Hélas oui, le même intérêt qui a laissé tant de traces sur les monuments nimois venait de se porter sur le vieux château du roi René. Ami lecteur, vous vous rappelez ce château, d'il y a seulement quelques mois, ces grands murs dorés par un soleil séculaire, couronnés par d'harmonieuses pierres de la même teinte, et à peine endommagées, quelques éraillures çà et là, quelques brèches, quelques trous de vieux boulets de fer, le tout harmonieux, vénérable, parfait. Allez le voir maintenant, ami lecteur, ou plutôt n'allez pas le voir : « Le Turc a passé là ! » A la place de cette couronne auguste, vous trouveriez une coiffure nouvelle, des créneaux tout battant neufs, abominablement propres, désespérément blancs, un faux-col criard sortant de chez le chemisier et sottement adapté à une robe de brocart doucement pâli par l'usage.

On aurait vraiment tort de voir une animosité quelconque contre l'auteur de tant de réparations déplorables. L'article que je rappelais, *Nîmes aujourd'hui*, a paru dix ou quinze ans après les profanations des Arènes, dix ou quinze mois après les profanations du Temple de Diane ; peut-être n'aurait-il pas paru si le même triste sort infligé à la Cathédrale ne m'avait fait trembler pour la Maison-Carrée, le seul monument qui, je ne sais par quel bonheur, a encore échappé à ce vandalisme scientifique. A ce propos, d'aucuns me reprochèrent alors d'avoir tiré un pétard aussi bruyant qu'inutile. Parlons en de cette utilité ! Quelques mois après, à peine, le Château de Tarascon avait le sort de la Cathédrale de Nîmes, du Temple de Diane et des Arènes !

Ah ! cette monomanie de la réparation, qui nous en délivrera ? Quand comprendrons-nous enfin qu'une ruine est belle parce qu'elle est ruine, et qu'elle devient odieuse quand on lui fait subir les grotesques réparations dont nous sommes

coutumiers, et qui font le désespoir et la risée de tous ceux qui viennent à Nîmes pour la première fois? Quand se rendra-t-on compte que, neuf fois sur dix, les ruines n'ont pas même besoin d'être consolidées, que les destructions sont l'œuvre des hommes et non du temps, que jamais une voûte ne s'écroule d'elle-même, une colonne ne fléchit d'elle-même, un parthénon ne saute en l'air de lui-même (je parle bien entendu, des constructions sérieuses, et non des ponts et autres chefs-d'œuvre bâtis par tels polytechniciens modernes, je fais abstraction aussi des tremblements de terre ou de l'action de certaines eaux salées, ce qui n'est pas le cas à Nîmes); qu'il suffirait donc, neuf fois sur dix, de ne pas toucher une ruine pour la conserver; que d'ailleurs consolider n'est pas refaire, et que les anciens réparateurs des Arènes qui se contentaient de soutenir les blocs disjoints avec des crampons de fer étaient mille fois plus ingénieux, mille fois plus respectueux, mille fois plus *artistes* que les nouveaux qui déshonorent les mêmes Arènes en les rapetassant comme des savates! Quand donc le simple promeneur, qui ne remarque pas telle chose parce qu'il passe dix fois par jour devant, remarquera-t-il enfin cette amère ironie que les réparations s'adressent de préférence aux monuments les plus massifs, les plus indestructibles, Arènes de Nîmes, château de Tarascon, et que ces réparations consistent le plus souvent, étant donné par exemple un pilastre dont tous les blocs sont uniformément usés, à remplacer non pas tous les blocs, ni même le bloc de la base, ce qui serait encore trop logique, mais tel bloc du milieu qui fait du coup une hideuse saillie cubique et pèse d'autant plus lourdement sur les blocs en retrait du dessous!

Le désespérant, c'est, d'abord, que le mal est irréparable. Dire que dans quelques années d'ici le soleil aura doré le neuf comme le vieux est inexact: une différence de dix-huit siècles de soleil donnera des teintes toujours différentes. En outre, il n'y a pas que la couleur, il y a la ligne; maintenant que les monuments sont protégés, les parties neuves garde-

ront toujours leurs arêtes vives, et les vieux blocs ébréchés et vénérables hurleront éternellement d'être accouplés à ces polyèdres frais émoulus. Le désespérant, ensuite, c'est que le mal est là, sous les yeux, tous les jours, inévitable. Qu'un malfaiteur mette le feu à la Bibliothèque de la Grand'Rue ou au Musée de la Cité-Foulc, ce sera, certes, une perte déplorable (je parle des bons tableaux et des exemplaires uniques), mais le souvenir n'en sera pas toujours présent à l'esprit ; au contraire, quand il s'agit de monuments, comment ne pas les voir, comment ne pas remarquer les créneaux de Tarascon, les emplâtres de la Cathédrale, les « pétasses » des Arènes, les abominables, les horribles profanations du Temple de Diane, et comment ne pas préférer ce malfaiteur public qui aurait incendié la Bibliothèque au réparateur implacable qui, de bonne foi, a cru rendre service à nos monuments !

En parlant ainsi pour la seconde fois, j'obéis à un devoir de conscience esthétique, je n'ose pas, hélas ! me flatter de l'espoir de convaincre mes adversaires. Le sens du beau ne s'acquiert pas ; il est souvent plus vil dans les masses profondes du peuple que dans les classes lettrées ; on peut notamment être un archéologue éminent et n'être nullement artiste. M. Viollet-le-Duc, je suppose, était un très grand savant, un très grand architecte, bref, un vrai grand homme ; mais au point de vue précis de l'art, il était inférieur à tel modeste forgeron qui aurait trouvé une ciselure originale, à tel simple relieur qui aurait dessiné un ornement nouveau : ceci, n'est-ce pas, sans élever à son niveau le relieur ou le forgeron ; mais ce simple artisan-artiste aurait compris ce dont M. Viollet-le-Duc ne s'est jamais douté, que la cité de Carcassonne et le château de Pierrefonds étaient beaucoup plus beaux avant qu'après leur restauration, et que le Château-Gaillard et le donjon de Coucy ne sont d'admirables et poétiques ruines que parce qu'elles sont restées des ruines ; on sait que le donjon de Coucy l'a échappé belle d'ailleurs ; ce pauvre Napoléon III, encore un grand archéologue et un triste artiste, l'aurait fait refaire par Viollet-le-Duc, sans la guerre.

En outre, si je parle une nouvelle fois, c'est que le moment me semble l'exiger. On pense bien que ce n'est pas pour le sot plaisir de répéter ce que j'ai déjà publié, ou même de parler du château de Tarascon et de M. Viollet-le-Duc dont je n'avais rien dit encore, que je fais un nouvel appel ardent, ému, désespéré presque, au public, au très grand public populaire. Divers faits me contraignent à prendre la parole. Le premier c'est que, paraît-il, de bons nigauds commencent à s'arrêter en hochant la tête devant la Maison-Carrée : « Est-elle bien solide ? — On assure qu'elle fléchit ! — Si on refaisait telle colonne ? — Oh ! quelques tronçons suffiraient, ici en haut, là en bas ! » C'est cette « abomination de la désolation » qu'il s'agit d'empêcher, et pour laquelle on me trouvera toujours prêt à la lutte, armé peut-être à l'avenir de lanières plus cinglantes qu'aujourd'hui, où vraiment nul ne peut nier ma mansuétude et mon soin d'éviter toutes personnalités vivantes.

Le second c'est qu'un crédit considérable, 200.000 fr. je crois, vient d'être partie alloué par l'État, partie voté par la Ville, pour faire des réparations aux Arènes. Ces réparations, je ne les blâme pas en principe, on a pu le voir si on m'a bien lu. Je les approuve même d'autant plus qu'elles sont plus pratiques et plus terre à terre, car, encore une ironie des choses, l'entrepreneur des courses de taureaux serait, en pareille matière, meilleur juge qu'un très savant archéologue !

Les Arènes, à l'intérieur du moins, ne sont pas une ruine, puisque c'est un monument utile et utilisé ; qu'on refasse donc le plus de gradins possible pour augmenter cette utilité le plus possible, qu'on refasse même tous les gradins, tous les escaliers, tous les vomitoires, tous les couloirs ! On aurait mieux fait certes de les refaire que de massacrer l'admirable façade qui regarde l'hôtel du Cheval blanc et qui n'avait nul besoin des ridicules pièces neuves qu'on lui a mises, comme à un vieux pantalon. Qu'on refasse donc tout l'intérieur, si on veut, mais qu'on respecte tout l'extérieur ; l'extérieur ne relève ni des savants, ni des archéologues, ni

même des entrepreneurs de courses de taureaux ; il relève de tous les passants, de tous ceux qui ont le sens instinctif du beau et qui, grâce à Dieu, sont plus nombreux que ce qu'on croit ! Il faut, en un mot, que cesse cette plaisanterie, qui dure depuis trop longtemps, de refaire en neuf, ici la moitié d'un chapiteau, là un tronçon de fût, plus loin une simple pierre brute. Si la toiture du château de Tarascon laissait à désirer, il fallait la daller ou la cimenter (je comprends certes qu'on évite les rhumatismes aux pensionnaires dudit château) ; si çà et là quelque machicoulis menaçait ruine, il fallait le laisser tomber dans le Rhône et laisser le trou béant (mais comment faire comprendre à un architecte que dans une ruine un trou a sa beauté ?) si l'on a 200.000 francs à dépenser aux Arènes, qu'on les dépense en bon père de famille, en placements en gradins de bon rapport, et surtout qu'on se garde de toucher à la Maison-Carrée ! Il y a déjà trop avec le sacrilège commis au Temple de Diane.

Il me reste, Monsieur le Directeur, à vous remercier de la bienveillante hospitalité que vous avez bien voulu donner à cette lettre. J'en suis d'autant plus reconnaissant que, je ne l'ignore pas, vous ne partagez pas absolument ma manière de voir ; je sais aussi que plusieurs de vos collaborateurs me désapprouvent, mais aucun ne peut nier mon désintéressement en la question, ni mon sincère amour de la beauté sous toutes ses formes, et quelle forme plus auguste que celle de monuments comme ceux dont je parle ! En insérant cette lettre dont j'assume seul la responsabilité et qui d'ailleurs exprime heureusement l'opinion de beaucoup plus de nos compatriotes que l'on pourrait penser, vous faites votre devoir de Directeur impartial ; nul ne peut vous en blâmer et tout le monde doit vous en louer.

Veuillez donc agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

HENRI MAZEL.

CHRONIQUE

ACADÉMIE DE NIMES

Séance du 7 mai. — *Rapport sur le Concours de 1896* : M. Paul Clauzel. — *Le privilège de la Banque de France* : M. Ferdinand Bruneton.

Séance publique du 13 mai. — *Religion et Poésie* : M. Gustave Fabre. — *Compte-rendu des travaux de l'année 1896* : M. Grotz. — *Rapport sur le Concours de 1896* : M. Paul Clauzel. — *Distribution des Médailles* : M. Gabriel Carrière. — *Un La Fontaine languedocien* : M. l'abbé Delfour. — *Lou Caladoun de l'Our*, fable patoise de Bigot.

Séance du 30 mai. — *Les progrès de la Radiographie* : M. Gérard Lavergne.

COMITÉ DE L'ART CHRÉTIEN

Séance du 6 avril 1897. — Lecture d'une étude sur la nouvelle église de Saint-Luc, à Nîmes, par M. l'abbé François Durand. — M. le comte de Balincourt communique quelques notes sur la chapelle et la confrérie des cordonniers, sous le vocable de saint Crépin et saint Crépinien, établie dans la Cathédrale de Nîmes avant la Révolution. — Mgr de Villeperdrix attire l'attention du Comité sur un bas-relief du XI^e siècle, à Notre-Dame de Beaucaire.

Séance du 4 mai 1897. — Lectures : 1^o *Étude archéologique sur les tours et l'église fortifiée de Saint-Laurent-des-T.* XXI, Juin 1897.

Arbres (Gard), par M. l'abbé Albert Durand ; — 2° *Mono-graphie de la paroisse de Valleraugue* (1^{re} partie), par M. Goiffon, vicaire général ; — 3° *Notes sur l'affaire de la perruque du Curé de Saint-Privas, c'est-à-dire Rivières-de-Theyrargues (Gard), avant la Révolution*, par M. le comte de Balincourt ; — 4° *Utilité des Compois au x^{ve} siècle, pour la physionomie de la ville d'Alais à cette époque*, par M. Bardon.

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE

Séance du 8 avril. — Mesures à prendre contre les maladies contagieuses. — Projet d'organisation du service médical rural.

Séance du 4 mai. — Exercice illégal de la médecine par les rebouteurs et autres praticiens. — Observation d'incoordination motrice par suite de chute chez un jeune homme de 18 ans. — Projet de publication d'un bulletin des séances du syndicat.

ÉTUDES SOCIALES (Ruelle des Saintes-Maries).

5 mai. — *Conférence économique*, par M. Auguste Fabre.

TEMPLE DE L'ORATOIRE

6 avril. — *Croyance et Volonté*, conférence par M. Jules Payot.

BIBLIOGRAPHIE

L'HOMME DEVANT LES ALPES, Par Charles LENTHÉRIC,
chez Plon, éditeur, Paris..... 5 francs.

Nous avons annoncé, au moment de son apparition, ce nouvel ouvrage de notre éminent collaborateur. Surtout nous en avons publié quelques pages, ce qui était le meilleur éloge qu'on en pût faire. Et aujourd'hui que la seconde édition est sur le point de paraître, il nous est agréable de le rappeler à l'attention de nos lecteurs. Tout ce qu'il est utile de savoir pour l'intelligence complète des Alpes, ils le trouveront rassemblé et condensé dans ce beau livre, où l'auteur a voulu se montrer à la fois géographe, historien, géologue, botaniste, artiste et archéologue. On arrive peut-être un peu lentement au vrai sujet, mais les questions soulevées en route sont si intéressantes qu'on ne le regrette pas trop. Les trois derniers chapitres sont les plus solides de tous : description de la chaîne principale et des chaînes subordonnées, indication des cols et des pics, cotes d'altitude ; étude des routes romaines et des routes actuelles, avec une sorte de préférence pour les travaux des anciens ; les chemins de fer et le percement du Simplon. A ceux qui ont visité les Alpes, l'ouvrage de M. Lenthéric, illustré de fort belles cartes, rappellera leur voyage ; il en tiendra lieu aux autres. Car le géographe et l'ingénieur sont doublés d'un véritable amant de la nature, qui a subi le charme ou la majesté des paysages alpestres, et qui en fait passer quelque chose dans ses descriptions émues

LES ADORATIONS, par Fernand Rivet, chez l'auteur, rue Saint-André-des-Arts, 30, Paris..... 1 fr. 50.

Fernand Rivet est le nom d'un jeune poète de vingt ans — un compatriote — qui publie aujourd'hui son premier livre, livre de sincérité et de tendresse, plus rêveuse que sensuelle. La pièce intitulée *les Vierges*, que nous avons citée plus haut, donne assez exactement l'idée de la manière de l'auteur. De la sensibilité, de l'imagination, de la grâce, le sens de la nature, un réel talent pour manier les mètres les plus divers, voilà plus de titres qu'il n'en faut à la faveur des lecteurs. Regrets déjà de joies perdues et espérances pour l'avenir, c'est tout le cœur de l'adolescent, et c'est tout ce petit volume, où s'annonce, en hésitant parfois, mais avec de beaux éclats soudains, une âme à la fois simple et romanesque, mélancolique et ardente. En somme belle facture et sentiment bien personnel.

TOULOUSE CHRÉTIENNE. HISTOIRE DES CAPUCINS, par le P. Apollinaire de Valence, t. II^e, chez Privat, Toulouse.

Ce volume de 524 pages est la suite de l'ouvrage magistral, déjà annoncé par nous l'année dernière, dont notre savant collaborateur poursuit vaillamment la publication sur l'histoire des Capucins dans la province de Toulouse. On y retrouve les qualités d'ordre, de clarté, de précision qui rendaient la lecture de la première partie si facile et si attrayante. Le tome III est signalé comme devant paraître prochainement. Il sera temps, quand l'ouvrage sera complètement publié, d'en admirer les vastes proportions et d'y consacrer l'étude d'ensemble qu'il mérite.

L'Administrateur-Gérant : GÉRAIS-BÉDOT.

TABLE PAR LIVRAISONS

Livraison du 1^{er} Janvier 1897

	Pages
Un procès de Corporations à Montpellier, le Collège royal de Chirurgie contre les Perru- quiers	C ^{te} DE BALINCOURT.. 5
Rabaut Saint-Étienne poète, let- tres inédites.....	PROSP. FALGAIROLLE 17
Les Turcos.....	GÉNÉRAL BERTRAND. 27
Une Fête aux Arènes à l'époque Gallo-Romaine	JULES PERROUX..... 44
Les orgues de la Cathédrale de Nîmes.....	R. POULLE-SYMIAN.. 61
Le jour maudit (poésie).....	PHŒBUS JOUVE..... 78
Les Fermentations.....	E. KAISER..... 80

Livraison du 1^{er} Février

Notre Banquet, les Toasts, Opi- nions de la Presse.....	PAUL CLAUZEL..... 10
Une visite à Montpellier le Vieux.	D ^r ELIE MAZEL..... 89
Le Congrès de Nîmes en 1844...	ED. BONDURAND.... 107
La Couronne (nouvelle).....	J.-J. ROGOWSKI.... 120
Le poète Bigot.....	GUSTAVE FABRE..... 131
La Société méridionale à la fin du xvii ^e siècle.....	ADOLPHE PIETRE ... 136

Livraison du 1^{er} Mars

	Pages
Le combat de Wissembourg, avec carte.....	GÉNÉRAL BERTRAND. 155
Les Caresses d'Antan, de M. A. Ducros.....	J. R..... 176
Le Ménestrel (poésie).....	ALEXANDRE DUCROS. 177
Croquis de voyage (le pont Am- broix, le château d'Aubais, Som- mières),.....	PROSP. FALGAIROLLE 179
Philosophie dans l'herbe.....	JEAN MADELINE..... 193
La Société méridionale à la fin du XVII ^e siècle (fin).....	ADOLPHE PIEYRE... 196
Lorsqu'Ève mourut (poésie).....	ANDRÉ DUMAS..... 223
Les progrès de l'histoire naturelle dans le département du Gard en 1896,.....	GALIEN MINGAUD... 227
Les Chants d'une Ame, de M. Ray- mond Février.....	GUSTAVE FABRE..... 238
L'Ambassadeur Nicot, de Nîmes, par Edmond Falgairolle.....	E. D 241
Chronique.....	 243
Bibliographie.....	 248

Livraison du 1^{er} Avril

Aux Colonies	J.-B. CARLE..... 251
L'Arc de Triomphe d'Orange et son Inscription, avec planche..	ÉDOUARD BONDURAND 270
Moscou (notes de voyage).....	GEORGES MAURIN... 280
Quelques considérations sur M. Anatole France.....	JEAN Madeline 298
A la Trappe.....	J.-B. REYDON..... 307
Le Triomphe de Jésus (poésie)..	CHARLES DE VALETTE 321
Le régime municipal en Langue- doc (1570-1690).....	ALBERT DURAND... 325
Chronique.....	 334
Bibliographie,.....	 336

Livraison du 1^{er} Mai

	Pages
Ramuntcho, le dernier roman de Pierre Loti.....	JACQUES ROCAFORT.. 339
L'Ombre (poésie).....	JOSEPH DECLAREUIL. 352
Les Saintes - Maries, pèlerinage provençal	LOUIS BASCOUL..... 354
Un bail de métayage au xvii ^e siècle	PANNET..... 371
La tristesse de David (poésie)...	ROGER DUMAS..... 378
Le mystère de saint Baudile....	JULES PERROUX..... 382
Silhouette (nouvelle).....	STÉPHANE..... 404
Les troupes de passage à Nîmes au xvii ^e siècle.....	F. ROUVIÈRE..... 410

Livraison du 1^{er} Juin

L'Académie de Nîmes.....	JACQUES ROCAFORT.. 427
Rapport sur les travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1896	A. GROTZ..... 438
Religion et Poésie.....	GUSTAVE FABRE.... 447
Un poète Languedocien, Bigot, (avec portrait).....	CL. DELFOUR..... 459
Natoire, peintre Nimois.....	PAUL CLAUZEL..... 489
Les Vierges (poésie).....	FERNAND RIVET... 500
Montcalm, (avec deux gravures).	ADOLPHE PIEYRE... 503
Les progrès de la Radiographie.	GÉRARD LAVERGNE.. 538
Sur les monuments antiques de Nîmes.....	HENRI MAZEL.... 549
Chronique.	 555
Bibliographie.....	 557
Table des matières du tome XXI ^e .	 559

TABLE PAR SUJETS TRAITÉS

HISTOIRE RÉGIONALE ET LOCALE

	Pages
Un procès de Corporations à Montpellier, le Collège royal de Chirurgie contre les Perruquiers, <i>Comte de Balincourt</i>	5
Rabaut Saint-Étienne, poète, lettres inédites, <i>Prosper Falgairolle</i>	17
Une Fête aux Arènes à l'époque Gallo-Romaine, <i>Jules Perroux</i>	44
Les orgues de la Cathédrale de Nîmes, <i>R. Poulle-Symian</i>	61
Une visite à Montpellier le Vieux, <i>Dr Elie Mazel</i>	89
Le Congrès de Nîmes en 1844, <i>Ed. Bondurand</i>	107
La Société méridionale à la fin du xvii ^e siècle, <i>Adolphe Pieyre</i>	p. 136 et 196
Croquis de voyage (le pont Ambroix, le château d'Aubais, Sommières), <i>Prosper Falgairolle</i>	179
L'Ambassadeur Nicot, de Nîmes, par Edmond Falgairolle, <i>E. D.</i>	241
L'Arc de Triomphe d'Orange et son Inscription, avec planche, <i>Edouard Bondurand</i>	270
Le régime municipal en Languedoc (1570-1690), <i>Albert Durand</i>	325
Les Saintes-Maries, pèlerinage provençal, <i>Louis Bascoul</i>	354
Un bail de métayage au xvii ^e siècle, <i>Pannet</i>	371
Le mystère de saint Baudile, <i>Jules Perroux</i>	382
Les troupes de passage à Nîmes au xvii ^e siècle, <i>F. Rouvière</i>	410
L'Académie de Nîmes, <i>Jacques Rocafort</i>	427
Montcalm, (avec deux gravures), <i>Adolphe Pieyre</i>	503
Sur les monuments antiques de Nîmes, <i>Henri Mazel</i>	549

LITTÉRATURE

	Pages
Le poète Bigot, <i>P. Fabre</i>	131
Les Caresses d'Antan, de M. A. Ducros, <i>J. R.</i>	176
Philosophie dans l'herbe, <i>Jean Madeline</i>	193
Les chants d'une âme, de M. Raymond Février, <i>Gustave Fabre</i>	238
Quelques considérations sur M. Anatole France, <i>Jean Madeline</i>	298
Ramuntcho, le dernier roman de Pierre Loti, <i>Jacques Rocafort</i>	339
Religion et poésie, <i>Gustave Fabre</i>	447
Un poète languedocien, Bigot, (avec portrait), <i>Clodomir Delfour</i>	429
Natoire, peintre Nimois, <i>Paul Clauzel</i>	489

VARIÉTÉS

Les Turcos, <i>Général Bertrand</i>	27
Notre Banquet, les Toasts, Opinions de la Presse, <i>Paul Clauzel</i>	1
Le combat de Wissembourg, avec carte, <i>Général Bertrand</i>	155
A la Trappe, <i>J.-B. Reydon</i>	307
Rapport sur les travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1896, <i>A Grotz</i>	438

SCIENCES

Les Fermentations, <i>E. Kaiser</i>	80
Les progrès de l'histoire naturelle dans le département du Gard en 1896, <i>Galien Mingaud</i>	227
Les progrès de la Radiographie, <i>Gérard Lavergne</i>	538

VOYAGES

Aux Colonies, <i>J.-B. Carle</i>	251
Moscou (notes de voyage), <i>Georges Maurin</i>	280

NOUVELLES

	Pages
La Couronne (nouvelle), <i>J.-J. Rogowski</i>	120
Silhouette (nouvelle), <i>Stéphane</i>	404

POÉSIES

Le jour maudit (poésie), <i>Phœbus Jouve</i>	78
Le Ménestrel (poésie), <i>Alexandre Ducros</i>	177
Lorsqu'Éve mourut (poésie), <i>André Dumas</i>	223
Le Triomphe de Jésus (poésie), <i>Charles de Valette</i>	321
L'Ombre (poésie), <i>Joseph Declareuil</i>	352
La tristesse de David (poésie), <i>Roger Dumas</i>	378
Les Vierges (poésie) <i>Fernand Rivet</i>	500

BIBLIOGRAPHIE

Les Caresses d'antan, de M. A. Ducros, <i>Jacques Rocafort</i>	176
Etudes historiques sur St-Laurent-des-Arbres, en Languedoc, de M. Albert Durand.....	<i>Id.</i> 248
La Conversion de Gaston Ferney, de M. Paul Guiraud,.....	<i>Id.</i> 249
Renaissance, de M. Henri Duhem.....	<i>Id.</i> 336
Le Jour prédit, de Madeleine Lépine..	<i>Id.</i> 337
Ramuntcho, de Pierre Loti.....	<i>Id.</i> 339
L'Homme devant les Alpes, de M. Ch. Lenthéric.....	<i>Id.</i> 55
Les adorations, de M. Fernand Rivet...	<i>Id.</i> 558
Toulouse Chrétienne. Histoire des Capucins, par R. P. Apollinaire.....	<i>Id.</i> 558
Les Chants d'une âme, de M. R. Février, <i>Gustave Fabre</i>	238
L'Ambassadeur Nicot, de M. Ed. Falgairolle, <i>E. D.</i>	241

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages
BALINCOURT (CTE DE).	
— Un procès de Corporations à Montpellier, le Collège royal de Chirurgie contre les Perruquiers	5
BASCOUL (LOUIS).	
— Les Saintes-Maries, pèlerinage provençal.....	354
BERTRAND (GÉNÉRAL).	
— Les Turcos.....	27
— Le combat de Wissembourg (avec carte).....	155
BONDURAND (ED.).	
— Le Congrès de Nîmes en 1844.....	107
— L'Arc de Triomphe d'Orange et son inscription, (avec planche).....	270
CARLE (J.-B.).	
— Aux Colonies.....	251
CLAUZEL (PAUL).	
— Notre Banquet, les toasts, Opinions de la Presse	1
— Natoire, peintre nîmois	489
DECLAREUIL (JOSEPH).	
— L'ombre (poésie).....	352
DELFOUR (CLODOMIR).	
— Un poète Languedocien, Bigot (avec portrait).	459
DUCROS (ALEXANDRE).	
— Le Ménestrel (poésie)	177
DUMAS (ANDRÉ).	
— Lorsqu'Ève mourut (poésie).....	223
DUMAS (ROGER).	
— La Tristesse de David (poésie).....	378

	Pages
DURAND (ALBERT).	
— Le régime municipal en Languedoc (1570-1690)	325
E. D.	
— L'ambassadeur Nicot, de Nîmes, par Edmond Falgairolle	241
FABRE (GUSTAVE).	
— Le poète Bigot.....	131
— Les Chants d'une âme, de M. Raymond Février	238
— Religion et poésie.....	447
FALGAIROLLE (PROSPER).	
— Rabaut Saint-Etienne poète, lettres inédites...	17
— Croquis de voyage (le pont Ambroix, le château d'Aubais, Sommières).....	179
GROTZ (A.).	
— Rapport sur les travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1896.....	438
JOUBE (PHŒBUS).	
— Le Jour maudit (poésie).....	78
KAISER (E.).	
— Les Fermentations.....	80
LAVERGNE (GÉRARD).	
— Les progrès de la Radiographie.....	538
MADELINE (JEAN).	
— Philosophie dans l'herbe.....	193
— Quelques considérations sur M. Anatole France	298
MAURIN (GEORGES).	
— Moscou (notes de voyage).....	280
MAZEL (D^r ELIE).	
— Une visite à Montpellier le Vieux.....	89
MAZEL (HENRI).	
— Sur les monuments antiques de Nîmes.....	549
MINGAUD (GALIEN).	
— Les progrès de l'histoire naturelle dans le département du Gard en 1896.....	227

	Pages
PANNET.	
— Un bail de métayage au xvii ^e siècle.....	371
PERROUX (JULES).	
— Une Fête aux Arènes à l'époque Gallo-Romaine	44
— Le mystère de saint Baudile.....	382
PIEYRE (ADOLPHE).	
— La Société méridionale à la fin du xvii ^e siècle.....	p. 136 et 196
— Montcalm, (avec deux gravures).....	503
POULLE-SYMIAN (R.).	
— Les orgues de la Cathédrale de Nîmes.....	61
REYDON (J.-B.).	
— A la Trappe.....	307
RIVET (FERNAND).	
— Les Vierges (poésie).....	500
ROCAFORT (JACQUES).	
— Les Caresses d'Antan, de M. A. Ducros.....	176
— Ramuntcho, le dernier roman de Pierre Loti..	339
— L'Académie de Nîmes.....	427
ROGOWSKI (J.-J.).	
— La Couronne (nouvelle).....	120
ROUVIÈRE (F.).	
— Les troupes de passage à Nîmes au xvii ^e siècle	410
STÉPHANE.	
— Silhouette (nouvelle).....	404
VALETTE (CHARLES DE).	
— Le Triomphe de Jésus (poésie).....	321

